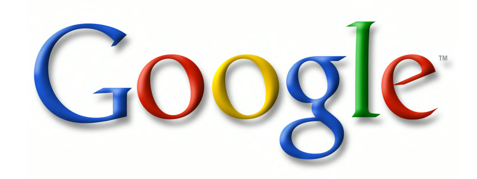
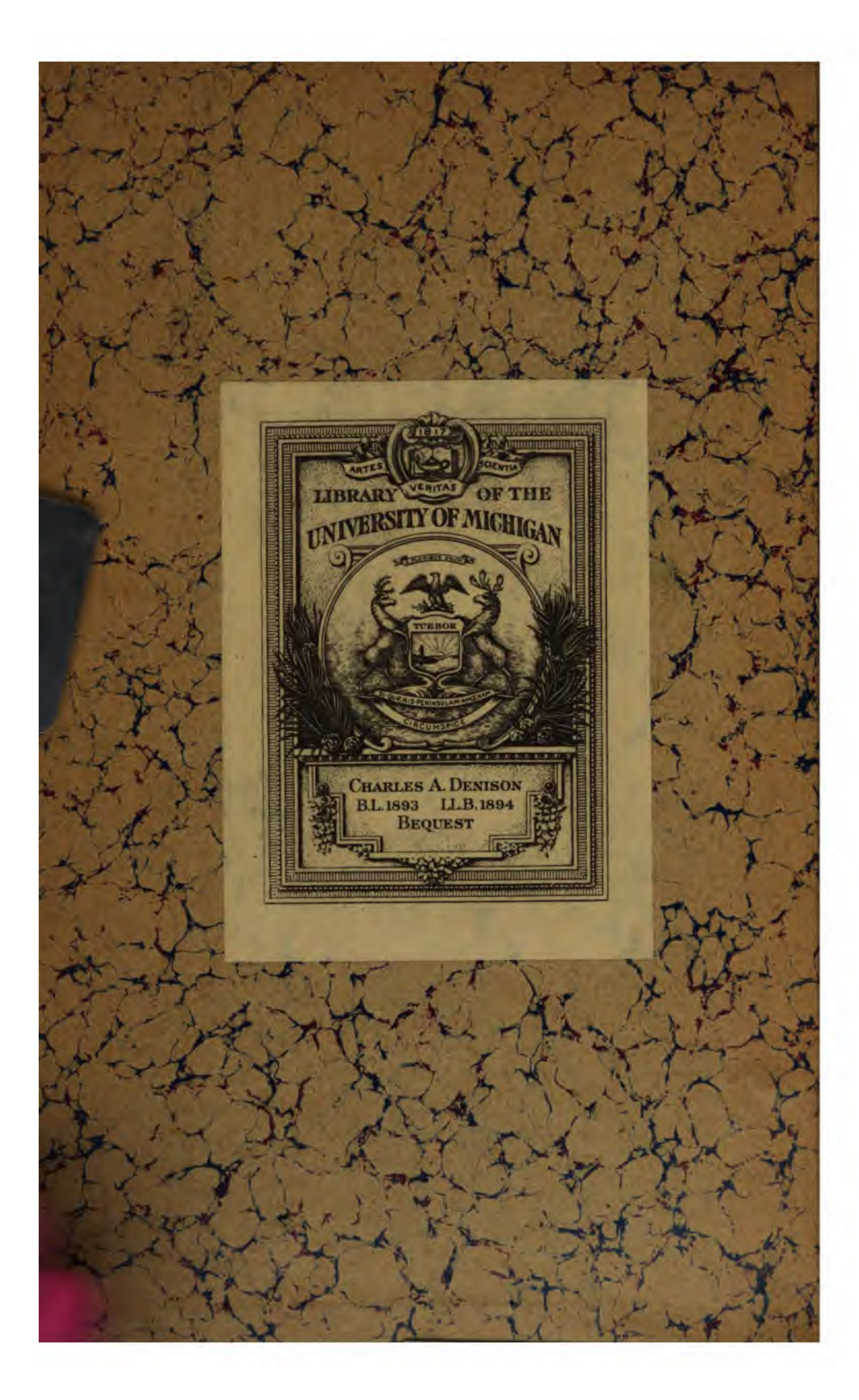
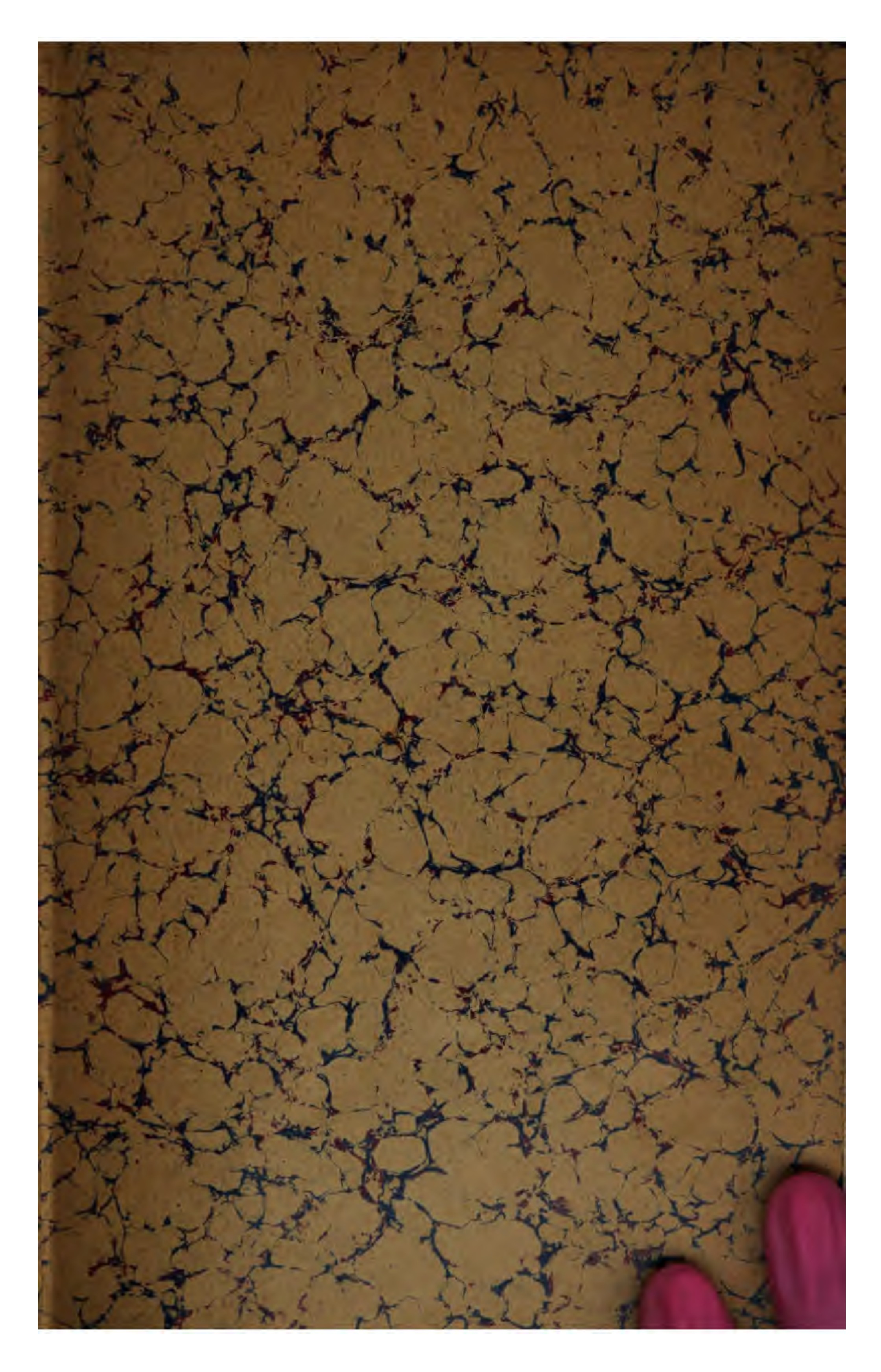

Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L.1893 LL.B.1894
BEQUEST



HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DU CHILI

I

HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DU CHILI

PAR M. L'ABBÉ EYZAGUIRRE,

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ NATIONALE

ET VICE-PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DU CHILI.

TRADUITE PAR L. POILLON.

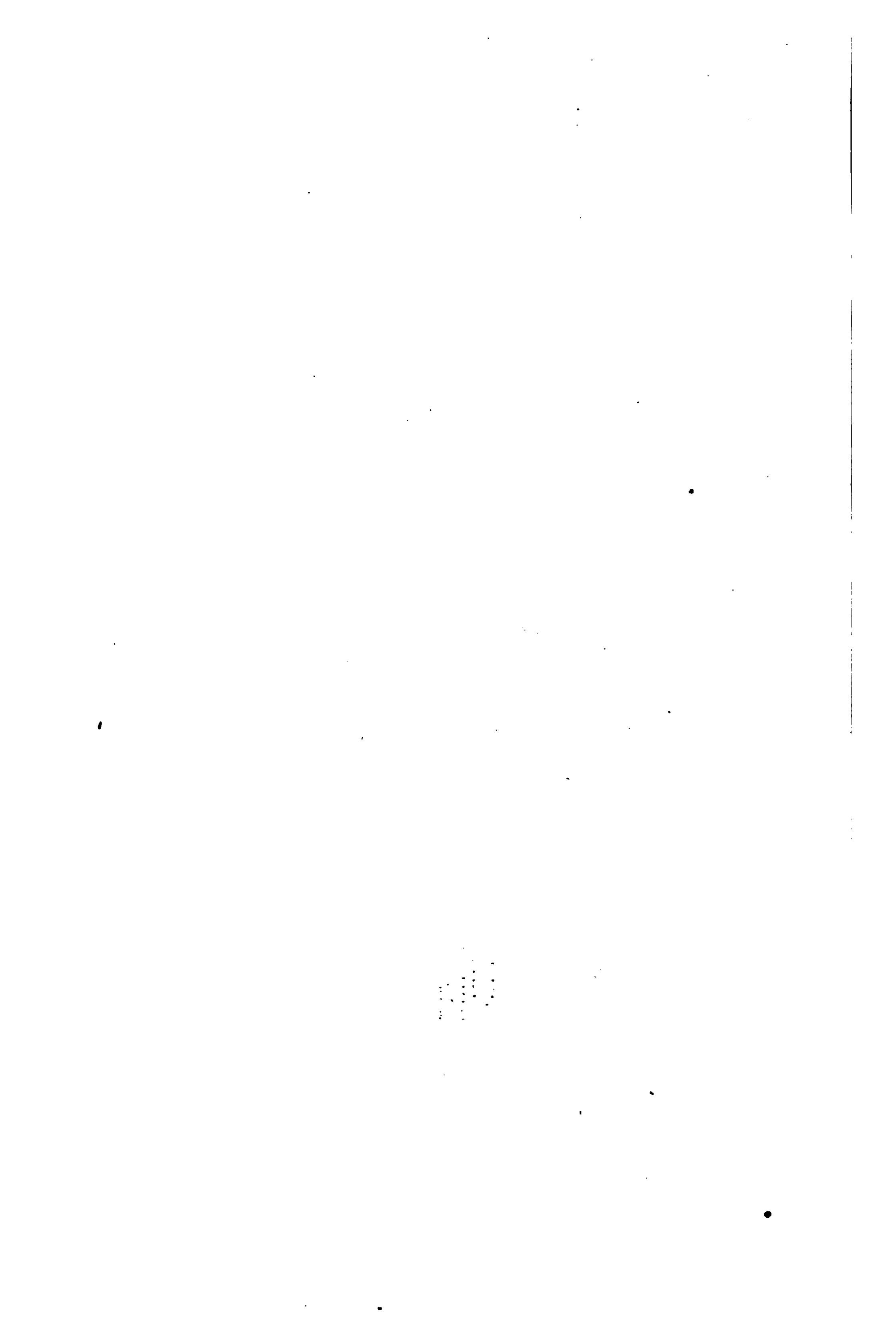
TOME PREMIER



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE.

1855



AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Les rapports, l'introduction et la préface de l'auteur, que le lecteur trouvera ci-après, semblent rendre inutile un avant-propos étendu, où je ne pourrais guère que présenter les mêmes aperçus. Je me bornerai donc à quelques réflexions que j'aurai, du reste, l'occasion de compléter dans les quelques pages que j'ajouterai à la fin du troisième volume, pour offrir le tableau rapide de l'histoire du Chili depuis 1810 jusqu'à nos jours.

Malgré l'ardeur opiniâtre et le succès avec lesquels de bons et forts esprits parcourent sans cesse l'immense champ de l'histoire, on ne saurait se dissimuler que des parties notables n'en restent encore presque inconnues ou du moins inexplorées. Malgré le nombre et l'importance des travaux et des monuments historiques qui ont été entrepris et élevés dans notre siècle, nous ne possédons point encore, il faut l'avouer, une bonne histoire uni-

verselle, ni même pour les sciences morales, une histoire complète, quant à son objet. Ainsi, nos histoires ecclésiastiques ne contiennent guère que le récit des évènements qui se sont produits au sein des principales nations chrétiennes, ou seulement des principales nations catholiques; elles ne font point mouvoir sur le second plan de l'horizon de la pensée le vaste tableau du schisme et de l'hérésie, dont l'observation ferait ressortir des contrastes si frappants et si instructifs. A cet égard, elles s'arrêtent à quelques aperçus généraux, qui ne suffisent pas pour qu'on puisse suivre d'un même coup-d'œil la marche parallèle du protestantisme et du catholicisme. Mais indépendamment de cette lacune, on peut voir qué les ouvrages de ce genre, même les plus modernes, effleurent à peine, quand ils ne l'omettent pas, l'histoire de bien des Eglises particulières, dont les destinées n'ont pas toujours été dépourvues d'intérêt et de grandeur, de gloire et d'épreuves, et qui ont présidé d'ailleurs à l'éducation de peuples entiers. On pourrait faire des observations analogues sur nos histoires littéraires, etc.

N'y a-t-il donc pas lieu d'espérer que le public accueillera sinon avec empressement, du moins avec bienveillance, des ouvrages spéciaux qui, outre leur mérite intrinsèque, viennent offrir de précieux matériaux aux écrivains qui s'occupent de travaux d'une portée générale? On peut, semble-t-il, le supposer surtout, lorsque ces

ouvrages révèlent, pour ainsi dire, au public français l'histoire de pays lointains, sur laquelle n'avaient paru qu'à des époques éloignées des récits incomplets et peu satisfaisants, à peine connus en Espagne et ignorés du reste de l'Europe.

Telle est l'*Histoire ecclésiastique, politique et littéraire du Chili*, qu'a publiée à Valparaiso, il y a quelques années seulement, un homme aussi distingué par ses talents et son caractère que par sa position sociale.

Tout ce qui se rattache à l'Amérique a le droit d'exciter aujourd'hui un intérêt d'autant plus vif, d'autant plus sérieux, qu'elle doit sans doute, dans un avenir plus ou moins éloigné, devenir le théâtre de plus grands évènements et de plus hautes leçons providentielles. Habitués que nous sommes, et jusqu'à un certain point avec raison, à considérer notre Europe presque comme le seul foyer, où la race humaine déploie une activité vraiment féconde, nous paraissons parfois avoir besoin d'un effort de raisonnement, pour accorder les proportions d'un fait historique à ce qui se passe ailleurs qu'à Paris, à Londres, à Rome et en quelques autres lieux privilégiés de notre attention, et nous jetons à peine un regard distrait sur le spectacle des grandes choses qui s'accomplissent ou se préparent au-delà du cercle étroit dans lequel nous nous renfermons.

L'ouvrage de M. Eyzaguirre mérite de fixer nos yeux

sur un coin de ce théâtre, où grandit un peuple jeune encore, qui paraît s'avancer rapidement et résolument dans la voie des progrès de la virilité, tandis que ses voisins usent toute leur énergie native à se détruire eux-mêmes, et s'abîment, comme des forcenés, dans les convulsions du suicide.

C'est l'intérêt réel et varié que j'ai cru trouver dans l'*Histoire du Chili*, qui m'a porté à en entreprendre la traduction. J'y ai donné tous mes soins, avec l'assentiment, les encouragements et l'appui du respectable auteur. Fidèle à l'indépendance dont il a donné lui-même l'exemple, je n'ai pas craint d'accompagner le texte de quelques notes où, avec la réserve que tout me prescrivait, je me suis permis d'émettre parfois des opinions plus ou moins contraires à celles de notre historien; mais je me suis attaché à reproduire d'autant plus religieusement sa pensée avec toutes ses nuances.

Puissé-je avoir réussi dans mes efforts, et avoir doté notre pays et notre littérature d'un bon livre de plus!

PRÉLIMINAIRES DE CET OUVRAGE

Rapport de la Commission universitaire.
Avis de la Faculté de théologie à l'auteur. — Discours préliminaire.
Deux mots de l'auteur.

I. Rapport de Justo Donoso, évêque nommé d'Ancud, et de frai Dominique Aracena, à l'honoré doyen de la Faculté de théologie de l'Université du Chili, D. José Miguel Aristegui.

Santiago, 21 juillet 1847.

La Commission que par votre respectable lettre du 6 courant vous avez bien voulu nommer, pour s'assurer si le prix qu'offre la Faculté de théologie, peut être décerné à un ouvrage intitulé *Histoire des Eglises du Chili*, lequel a été présenté sur le sujet mis au concours cette année par la même Faculté, en ces termes, *un travail sur l'histoire ecclésiastique du pays, à partir de l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du dix-septième siècle*, la Commission, dis-je, s'est occupée mûrement de l'examen de l'ouvrage sus-énoncé, et voici le résultat de son examen.

Ce travail est divisé en deux parties, dont la première com-

prend l'histoire ecclésiastique du Chili, depuis le commencement de la conquête jusqu'à la fin du seizième siècle, et la seconde continue la même histoire, depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'à ses dernières années. Le système que suit l'auteür dans la classification des faits est en général celui de l'histoire de Ducreux. Les évènements politiques étant presque toujours entremêlés aux évènements religieux, il trace succinctement l'histoire des uns pour la plus complète intelligence des autres. Il suit pas à pas la marche de l'établissement du christianisme dans le pays ; il mentionne les succès, les vicissitudes, les revers des ministres évangéliques qui l'implantèrent et le propagèrent, et il en décrit longuement la série, sans omettre ces détails qui intéressent l'histoire, éveillent la reconnaissance des âges postérieurs et provoquent l'émulation. Il parle des efforts du clergé pour garantir leur liberté aux Indiens, et des différents moyens employés dans ce but ; il s'étend surtout sur l'établissement des missions parmi les indigènes, et sur les diverses tentatives qui ont été faites à diverses époques pour parvenir à leur conversion. Il rapporte l'érection des sièges épiscopaux, il raconte la biographie de leurs évêques, il donne une notice importante sur leurs synodes et sur les questions les plus culminantes qui y furent résolues. Il présente le tableau des ordres religieux, il fixe l'époque de leur fondation, il esquisse leurs progrès, leurs œuvres, leurs alternatives, leurs services ; il narre les vertus des membres des deux clergés, et même des laïques qui se distinguèrent davantage par leur propre sanctification et par leur dévouement au prochain, et il forme des états chronologiques des évêques et des chefs politiques. Enfin, il termine son travail par une collection de documents

choisis et remarquables, qui servent de pièces justificatives à divers passages de son histoire.

L'auteur, avec une piété non moins solide qu'éclairée, et avec une critique aussi prudente que sûre, ne rapporte, lorsqu'il s'agit d'évènements extraordinaires, que les faits qui portent en eux-mêmes le sceau de la vérité, et il omet ceux qui, bien qu'on les trouve dans l'un ou l'autre des anciens écrivains, ne paraissent avoir d'autre fondement que la crédulité facile du vulgaire. D'un autre côté, l'histoire ecclésiastique du Chili, obscure comme elle l'est en un grand nombre de ses périodes, et éparse soit dans des passages d'écrits imprimés qui deviennent chaque jour plus rares, soit dans des manuscrits et des fragments qui, presque tous, sont uniques dans leur genre, et beaucoup sont excessivement disséminés, présente des difficultés sérieuses qu'il est impossible de surmonter, si l'on ne possède toutes ces pièces. L'auteur a été assez heureux pour former une collection considérable, comme le démontre le catalogue qu'on peut lire à la fin de son ouvrage, et qu'il ne peut avoir obtenue sans de grandes peines et de grandes dépenses. Grâce à cette collection, non-seulement il a aplani les obstacles qui auraient été autrement insurmontables, mais il a encore éclairci ou rectifié des points sur lesquels, faute peut-être de bons renseignements, se sont trompés quelques-uns de nos historiens. Cet ouvrage est un éminent service aux lettres, en ce qu'il comble une lacune que depuis long-temps tout le monde signalait; il est un riche dépôt où se trouvent consignés des documents rares, curieux, intéressants pour tous, et qui plus tard auraient péri sans remède.

La Commission donc, par suite de cet exposé, est d'avis que

l'ouvrage présenté remplit l'objet de la thèse proposée par la Faculté, et que, par conséquent, il mérite le prix qu'offre la loi. En même temps, la Commission a l'honneur de faire observer à l'honoré doyen qu'il serait fort utile de rappeler à la Faculté, combien il importerait de désigner comme sujet du concours de l'année 1848, la continuation de la même histoire jusqu'à notre époque. L'adoption de cette idée nous donnerait complète l'histoire ecclésiastique de notre pays. Dieu vous garde.

Justo Donoso, *évêque nommé d'Ancud.*

Frai Domingo Aracena.

II. Lettre de Ramon Valentin Garcia à l'honoré prêtre D. José Ignace Victor Eyzaguirre, doyen de la Faculté de théologie de l'Université nationale, membre de la Chambre des députés et son vice-président actuel.

Monsieur,

L'histoire, comme science des faits, constitue l'enseignement de l'humanité, les archives de toutes les générations et de tous les peuples : la généalogie de la grande famille humaine se trouve consignée dans ses importantes annales; elle présente, comme en raccourci, les évènements séculaires et éloignés, et permet à celui qui l'étudie, de voir instinctivement le tableau qu'ont présenté les hommes dans l'espace de soixante siècles. Elle est le soutien des traditions, c'est par elle que tout le passé revit dans la mémoire de la génération présente. La pensée de l'homme se transmet par la parole, la parole par la tradition qui la re-

cueille, et la tradition par l'histoire qui lui imprime un caractère impérissable. Elle nous montre les états successifs et les transformations prodigieuses de l'individu, de la famille et de la société : elle nous reporte aux principes de la science, à l'origine de la civilisation, aux premiers essais des idées, des croyances, des opinions et des coutumes des peuples. L'historien, de sa main, prend les faits informes et confondus, il les débrouille et les éclaire, il les place dans une série et dans un enchaînement saisissables, il leur assigne leur juste rang dans le temps et dans l'espace; il fixe, avec la précision chronologique, l'époque à laquelle se sont passés les évènements, et marque dans l'univers le théâtre de leur première apparition. Il règle la marche du récit, et jetant, grâce au flambeau du témoignage, un regard profond sur le passé, il soumet à la critique et à la discussion philosophique les matériaux découverts par ses investigations. Le travail qui relie les temps anciens au présent, qui dispose le nombre prodigieux des faits, comme une échelle immense, colossale, c'est l'histoire universelle; celui qui ne présente que le tableau d'une seule époque, ou le développement d'un seul peuple, c'est l'histoire qu'on appelle particulière.

L'Eglise aussi a son histoire, et nous pouvons affirmer que c'est l'unique histoire, dont les origines ne sont pas enveloppées des obscurités de la fable ni de la nuit du mensonge et de l'erreur. Elle commence avec la création et retrace dans ses pages la vie de mille générations. Ici, le premier historien a été inspiré de Dieu, et appuyé sur les traditions comme sur l'observation personnelle, il a éclairé le berceau de toutes les nations de la terre. L'histoire sainte s'empare en passant des évènements im-

portants des quatre grandes nations de l'antiquité, qui se sont succédé dans la domination universelle; et se servant des éléments qui ont réalisé la régénération de tout le genre humain, elle présente la relation authentique de la marche du christianisme ou de l'Eglise.

Outre l'histoire universelle de l'Eglise, il y a l'histoire propre de quelques églises particulières. La première contient l'ensemble des faits depuis la création, les décisions et les explications du dogme, du culte, de la morale et de la discipline, et la seconde, les évènements religieux d'une partie notable de l'Eglise de Dieu.

De ce genre est l'ouvrage qu'a publié l'honoré prêtre D. Ignace Victor Eyzaguirre, membre de l'Université nationale, doyen de la Faculté de théologie et député au Congrès de la législature actuelle. L'auteur, en entreprenant le travail de l'*Histoire ecclésiastique, politique et littéraire du Chili*, n'a rien négligé pour donner aux Chiliens une œuvre complète et vraiment vaste d'érudition, riche de détails, avec le mérite incontestable de l'utilité et de l'originalité. Son amour de la vérité et son zèle pour la science ont exhumé de la poussière des documents précieux, des pièces autographes, des écrits oubliés et inédits; en un mot, l'auteur a fouillé dans les plus vieilles origines chiliennes, pour achever un ouvrage aussi important qu'utile. Muni d'une petite bibliothèque de manuscrits rares et coûteux, il se livre à une investigation profonde et soutenue, pour découvrir la raison des évènements qu'il raconte. Son récit historique a tout l'aplomb de la vérité, et le discernement de l'écrivain impartial, qui sacrifie ses sympathies au danger de tomber dans l'erreur. Il rapporte les faits avec une clarté telle, qu'il rend le lecteur comme spectateur et témoin des évènements.

Il commence son histoire par jeter un coup-d'œil sur le trône des Incas, sur les fils du Soleil, et il passe, après avoir présenté quelques faits et indiqué quelques dates, à la conquête du Chili, patrie des Promaucas et des Araucans. Il décrit le caractère des habitants; il donne une notion de leur législation, de leur gouvernement, de leurs croyances et coutumes, de leurs vices et de leurs vertus; il rend compte des guerres, des siéges, des défaites et des victoires des généraux espagnols avec les tribus indomptables du territoire du Chili. Après ces préliminaires, il entame l'*Histoire ecclésiastique*, *politique et littéraire* du pays.

C'est une tâche assez difficile que celle de l'historien. Pour employer ses matériaux avec la prudence d'une sage critique, il est obligé de faire toutes les recherches du chronologue et du biographe. Quand même il ne s'attacherait exclusivement à aucune des écoles qui se distinguent sous les noms de *classique*, de *critique* et de *philosophique*, quand il ne marquerait pas d'une manière bien exacte les limites des systèmes *progressiste*, *réformateur* et *rétrograde*, que représentent les partis politiques, l'intelligence la plus ferme hésite, lorsqu'elle doit coordonner les idées et les faits. La civilisation et l'humanité suivent à travers les siècles leur marche imperturbable; mais dans chaque siècle, l'erreur a marché à côté de la vérité, la supposition et le mensonge à côté du fait réel. Le discernement, la délicatesse de tact que le bon historien montre au milieu de tous ces éléments, constitue le mérite de son travail.

L'*Histoire ecclésiastique*, *politique et littéraire du Chili*, offre ces qualités qu'il est rare de rencontrer. Elle nous fait connaître ces prélats des Eglises du Chili, non-seulement revêtus de la dignité épiscopale, mais animés d'un zèle apostolique propre aux

temps de la primitive Eglise. Depuis l'illustrissime D. Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo, premier évêque de Santiago, proposé par Philippe II au saint-siège, et nommé par le très-saint père Pie IV, presque tous apparaissent comme une série d'hommes éminents, dignes successeurs de l'apostolat catholique, respectables par leur talent et par leur vertu. La prudence des évêques du Chili dans le régime et l'administration de leurs Eglises et dans la conservation et la défense de leurs droits, leur énergie et leur courage pour maintenir l'indépendance de leur autorité, nous prouvent qu'ils furent les gardiens intrépides du sanctuaire du Seigneur. Profondément convaincus de leur légation apostolique, de leur mission céleste, ils ne négligèrent pas les moyens de remplir les hautes fonctions d'une dignité si sublime. Princes de la hiérarchie établie par le Christ, et pasteurs vénérables de l'Eglise chilienne, ils donnèrent au monde des preuves de leur science et de leur sainteté.

L'historien parle, dans son récit, des moines établis dans le Chili, de l'origine, de la fondation et du développement des instituts religieux. On ne peut s'empêcher d'admirer la prédilection avec laquelle il dépeint les actions et les vertus des personnages les plus célèbres, qui par leur sainteté et leur vertu, par leur zèle et par leur charité sont la gloire des ordres monastiques au Chili. Ce sont les couvents qui établissent dans le territoire récemment conquis l'enseignement en général, l'instruction primaire et scientifique; leurs membres se consacrent à la prédication, à la direction des âmes, à l'assistance des indigents et des malades, et à tous les services de charité auxquels les appelait le ministère sacerdotal. Il fait connaître les faits mémorables, les vertus héroïques et le zèle ardent des illustres apôtres de l'Arau-

canie, et dit comment beaucoup d'entr'eux, au-delà des bords du Biobio, couronnèrent leurs travaux des lauriers du martyre. La discipline monastique et l'empire d'une règle commune avaient formé ces héros, dignes émules, par le zèle et par le désintéressement, de ces envoyés de Dieu qui arrosent aujourd'hui de leur sang le sol de la Cochinchine.

Lorsque l'auteur s'occupe des synodes diocésains, des chapitres, de l'administration paroissiale, de la discipline régulière, des fêtes religieuses, des séminaires diocésains, du mérite littéraire de quelques productions scientifiques, etc., on comprend à combien de sources il a puisé, combien de documents rares et curieux il a dû compulser.

Les époques de révolution et de crise trouvent en lui un narrateur impartial, et dans chaque tableau qu'il présente, on remarque ce tact fin et cette judicieuse critique, qui distinguent notre écrivain. Les transformations continuelles du Chili, ses formes sociales, ses aspects politiques, la succession des idées, tout est dépeint avec une entière indépendance de jugement, avec des couleurs sévères et un ton impartial.

Dans toutes ses parties, l'ouvrage est une bonne fortune pour la littérature naissante du pays. Monuments antiques, souvenirs historiques, traditions sociales, idées, lois, phénomènes moraux, vérités dominantes à chaque époque, tout est consigné dans ce répertoire de tout notre passé. La méthode, le talent de la description, le mérite du style, voilà ce qui donne à l'ouvrage les caractères d'un véritable monument historique.

L'abbé José Ignace Victor Eyzaguirre, en mettant au jour ses idées sur notre histoire, a fait faire à la jeunesse chilienne un progrès notable dans la carrière des sciences : il excite l'appli-

cation aux études sérieuses, et donne une impulsion nouvelle à la polémique et aux travaux critiques de la vraie littérature. Son livre restera comme un modèle d'érudition et de patriotisme; toutes les classes de la société pourront y trouver depuis les incidents de la conquête jusqu'aux faits importants qui ont précédé la révolution. Toutes les questions religieuses et les entreprises d'un intérêt majeur qui ont surgi dans l'Eglise, y sont présentées avec la décision du philosophe, du théologien, du jurisconsulte et de l'historien.

Chargé dans une réunion générale par la Faculté de théologie de remercier le doyen de cette Faculté, D. José Ignace Victor Eyzaguirre, du service important qu'il a rendu à l'Eglise, à la science et à la patrie, en publiant l'ouvrage dont nous nous occupons, je me félicite d'être l'organe de l'honorable Faculté, dont ce témoignage de confiance me touche profondément. C'est donc en son nom que j'exprime des remerciements si bien mérités pour un ouvrage qui manquait au pays, et qui est le premier dans son genre qui soit sorti des presses du Chili. Il se soutient par sa propre valeur, et en le recommandant, je ne rends pas un hommage payé par l'amitié, j'accomplis un devoir de justice. Lorsque l'Université, dans les concours littéraires de deux années consécutives, a décerné le prix à chacune des parties dont se compose l'*Histoire du Chili*, elle en a fait l'éloge qu'il mérite à tant de titres.

Son auteur a droit à la reconnaissance de ses concitoyens; il honore le clergé auquel il appartient, et la postérité placera son nom à côté de celui des meilleurs écrivains du Chili. Dieu vous garde!

Santiago, 8 juin 1849. RAMON VALENTIN GARCIA.

III. Introduction.

I

L'histoire, comme l'a fait observer un grand penseur de notre temps, n'est que la lutte interminable de la fatalité et de la liberté, de l'individu et de la nature, de l'esprit et de la matière, de manière qu'il est impossible de présenter dans un cadre complet les caractères prédominants du développement progressif de la civilisation d'un peuple, sans peindre à grands traits cette lutte tenace, où l'homme fait chaque jour une nouvelle conquête sur la nature, où l'intelligence va supplantant la matière, lutte dans laquelle l'humanité, déployant ses bannières victorieuses, s'avance sans cesse vers son perfectionnement physique et moral.

Cette vérité, démontrée par les faits, est surtout applicable à l'histoire de la civilisation américaine.

Les origines de notre civilisation actuelle ne se perdent pas dans la nuit des temps, comme il arrive aux nations du Vieux-Monde. L'empreinte qu'a laissée derrière elle la sandale du missionnaire n'est pas encore balayée de la poussière du désert ; la ligne sanglante qu'a tracée l'épée des conquérants peut encore se distinguer ; le sillage qu'ont ouvert dans les mers les navires de Colomb et les pirogues d'Orellana, les marques qu'a laissées de son passage la caravane de Balboa, et la poussière qu'ont soulevée les chevaux d'Alvar Nuñez *Tête de vache*, et le sentier qu'a suivi au pied de la Cordillère l'armée de Valdivia, rien n'a été obscurci par les ténèbres des siècles, à travers lesquelles on peut même apercevoir le croquis de la géographie américaine ; la main

du temps n'a pas encore renversé les monuments que la civilisation européenne a élevés sur notre sol ; dans les campagnes, dans les villes, sur nos côtes circulent toujours, prenant sans cesse une nouvelle force, ces courants magnétiques, que le génie entreprenant du commerce a établis sur tout notre continent, aussitôt après sa découverte, et le rayon de lumière que la révolution a fait luire dans sa splendide carrière, n'a pas encore cessé de briller à notre horizon. Le livre de l'histoire qui embrasse ces deux points extrêmes, est comme l'itinéraire où se trouve marquée pas à pas la route qu'a suivie l'intelligence humaine au travers des vicissitudes des temps. Nous y voyons se dessiner, dès les premiers moments, le caractère original de cette lutte terrible et acharnée, à la suite de laquelle la nature subjuguée par l'homme et la matière dominée par l'esprit ont fini par écarter un pli du voile mystérieux qui couvre l'avenir, permettant que se projette sur l'univers la lumière d'une civilisation nouvelle, qui aujourd'hui encore est couchée dans sa crèche, comme le Sauveur du monde, mais qui doit plus tard devenir le flambeau de l'humanité.

Tout a contribué à donner à la lutte que nous avons tâché d'esquisser un caractère grandiose et original. Un hémisphère avec des astres inconnus que la science a été obligée d'interroger ; des influences magnétiques qui ont fait osciller l'aiguille aimantée et qui ont ainsi égaré le pilote ; un continent immense que l'imagination embrasse à peine ; des fleuves comme des mers qu'il a été nécessaire d'explorer ; des montagnes dont la cime se perd dans les cieux qu'il a fallu escalader ; des déserts infinis, éveillés à la vie par la voix de la civilisation ; des trésors cachés dans les entrailles de la terre, que l'industrie humaine a su découvrir ; des

populations anthropophages passées au fil de l'épée ; des races pleines de douceur, captivées par les harmonies de la musique, ou conquises par l'exemple et par la parole ; des peuples guerriers qui ont résisté avec héroïsme à la puissante organisation militaire du nouvel élément civilisateur ; une société fondée sur les débris de la barbarie vaincue qui se brise elle-même contre l'airain de sa propre cuirasse ; une société dans laquelle surgit, au bout d'un certain temps, un nouveau principe de progrès, qui finit par l'emporter et par jeter les fondements de la démocratie, sur lesquels elle s'est constituée définitivement ; — voilà le plus vaste champ aux méditations, tel que n'en offre l'histoire d'aucun autre peuple : car, partout ailleurs, la lutte dont nous avons parlé a été plus lente et moins énergique, et a manqué par conséquent de cette admirable unité, sceau distinctif qui l'a marquée dans notre pays.

Cette lutte qui n'est pas encore terminée, et cette civilisation qui tend à se compléter, sont deux jumelles qu'a vu naître un même berceau semé de roses et d'épines. Ame et cœur de ce nouveau monde moral qu'elles ont ranimé, à peine lui avaient-elles ouvert les yeux à la lumière de la vie, qu'il a eu à lutter avec les serpents qui voulaient dévorer son sein. Comme lui ont grandi les monstres, continuant leur terrible duel, et après trois siècles, le Nouveau-Monde se présente comme Lacoon, au pied de l'autel, entouré de ses fils et enveloppé des reptiles qui cherchent en vain à l'étouffer, parce que l'esprit de la civilisation le soutient, parce que la force qui a subjugué la barbarie arme son bras.

—

II

Ce que nous avons dit de l'histoire de l'Amérique en général est applicable à l'histoire du Chili en particulier.

La conquête est le point de départ de la civilisation actuelle. Ce fut le premier cri de guerre que jeta l'intelligence humaine dans ces contrées, où elle trouva une nature sauvage contre laquelle elle eut à lutter, une population mâle qu'elle eut à soumettre, tout en éclairant sa raison obscurcie, un désert où elle eut à élever le nouvel édifice, auquel les générations sont venues successivement apporter leur pierre.

La conquête s'opéra de deux manières :

Par la parole évangélique du prêtre, et par l'épée exterminatrice du guerrier.

C'est aussi de deux manières que s'opéra l'organisation de la société chilienne.

Par suite du régime administratif qu'établit la mère-patrie, et grâce aux éléments de civilisation qui se développèrent dans le sein de la colonie, à peine les tentes militaires se groupèrent-elles dans des rues tirées au cordeau, que se dessina le plan des villes futures.

Les missionnaires, la Croix d'une main, l'Evangile de l'autre, formèrent constamment l'avant-garde dans cette lutte qui, en Araucanie comme dans le reste de l'Amérique, s'est développée conformément à certaines règles immuables, sous lesquelles se révèle la logique inflexible des évènements humains. Mais les missionnaires ne se bornèrent pas à occuper vaillamment l'avant-garde ; ils firent plus : une fois maîtres du camp, ils devinrent le

bouclier tutélaire de la conquête. A la force qui détruisait, ils joignirent la science qui édifiait ; ils tempéraient les ardeurs de la guerre qui divisait, par l'esprit de la charité qui rapprochait les hommes de races distinctes : pendant que le soldat traçait de son épée l'enceinte des villes nouvelles qui devaient s'élever, le prêtre établissait dans son église le centre autour duquel se groupaient les habitations, qu'il parfumait de l'esprit de la civilisation naissante, et jetait dans les fondements de l'édifice religieux, la semence dont les fruits devaient fournir au colon sa nourriture morale.

Aussi voyons-nous, dès l'aurore de la civilisation chilienne, paraître des guerriers et des administrateurs aussi remarquables que Valdivia, Villagran et Hurtado de Mendoza, qui, grâce à l'appui qu'ils trouvèrent chez les missionnaires, pouvaient mener de front la double œuvre de la conquête et de la colonisation, et c'est ce parallélisme qui permit à l'intelligence un développement précoce, de sorte que, peu de temps après l'apparition de l'*Araucanie*, écrite en face de l'ennemi, on voyait naître, dans un fort de la frontière, l'auteur du premier poëme épique qu'ait produit la muse américaine.

Ce fut de cette manière qu'apparurent les trois grandes entités qui dominent notre histoire : l'Eglise enseignant sa doctrine ; le gouvernement civil fondant l'ordre ; l'intelligence répandant ses idées.

Chose admirable ! les éléments si simples qui composaient la société primitive du Chili, renfermaient déjà tous les germes de civilisation, dont les évolutions primordiales devaient imprimer à la nation un cachet particulier : car ces trois grandes entités, qui s'élèvent avec le triomphe de la civilisation, sont celles qui

constituent rigoureusement les trois grands aspects de l'histoire chilienne, à savoir la religion, la politique et les lettres, et elles présentent une unité telle, qu'il est impossible de s'occuper de la religion sans prêter une attention sérieuse à la politique, sans donner une idée complète de la guerre et de l'administration de la colonie, sans tenir compte, au moins jusqu'à un certain point, de l'histoire littéraire. C'est une pyramide à trois faces, qui partant toutes les trois d'une même base vont se terminer à un point unique.

III

L'histoire politique, religieuse et littéraire du Chili peut s'appeler proprement l'histoire morale de notre civilisation, parce qu'on y considère l'homme dans tout ce qu'il a d'impérissable et de divin dans l'intelligence et dans le cœur. C'est un défaut très-commun parmi les historiens d'oublier l'homme moral et de prêter seulement leur attention aux faits matériels qui sont le résultat de la force brutale, sans comprendre que les idées qui surgissent dans la vie des peuples, sont aussi des évènements importants, qui impriment à l'histoire son caractère, et en rendent l'étude utile à l'humanité. L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique, politique et littéraire du Chili* a évité habilement cet écueil, en réunissant dans un seul cadre les trois grands éléments de notre civilisation, et en étudiant par conséquent l'homme sous son aspect intellectuel et moral. Ainsi il a présenté le chef politique organisant l'administration de la colonie naissante sous l'inspiration du christianisme, dont la chaleur fait jaillir des têtes intelligentes et des cœurs généreux, des idées fécondes et des sentiments élevés, de sorte qu'en parcourant ces

pages, le lecteur se trouve en présence des générations qui ont pensé et senti, remarque comment les idées prennent un corps, comment les opinions s'incarnent dans les évènements extérieurs, et comment l'être moral se présente à notre vue investigatrice en s'écriant : *Je suis l'homme*, et comment la voix de l'humanité lui répond : *Voilà l'homme*.

Sous ce point de vue, l'idée première qui a présidé à la rédaction de cet ouvrage est profondément philosophique et morale, et remplit toutes les conditions d'un travail véritablement historique. En effet, l'objet de l'histoire, comme l'a fait observer un grand penseur, est de présenter à la postérité non les actions de l'homme, mais l'esprit des hommes, ou, comme l'a dit un écrivain de nos jours, l'intention et le but de ces actions; ce qui constitue l'enseignement le plus avantageux que nous fournisse l'étude des temps passés.

Cette base une fois adoptée, le plan du travail découlait naturellement de l'idée capitale qui lui donne son unité. Il ne pouvait ni ne devait être que le récit simultané de ces trois grandes entités, qui forment les faces de notre civilisation, tournant alternativement comme les roues d'engrenage d'une machine, dont le mouvement en sens contraire concourt à produire une seule force sur un point unique. Tel a été le plan de cet ouvrage, où les évènements religieux, politiques et littéraires se déroulent successivement dans une admirable harmonie, et présentent, en somme, le tableau fidèle de la civilisation chilienne depuis la conquête jusqu'à nos jours.

Pour réaliser ce plan logique et naturel, l'auteur a eu à lutter contre des difficultés sérieuses dont il faut tenir compte.

C'était fort peu de chose que ce qui avait été écrit sur l'his-

toire de l'Eglise chilienne, qui, comme les autres Eglises américaines, a eu aussi ses martyrs, ses conquérants armés de la parole évangélique, ses saints, ses écrivains et ses hommes de caractère élevé, dont les actions et les vertus méritent d'être connues de la postérité. Pour retracer les premiers pas du christianisme dans ces régions, faire connaître les origines de notre Eglise, faire comprendre son organisation, donner des détails sur ses synodes et sur ses ordres religieux, composer la biographie des personnages qui l'honorèrent davantage, enfin pour établir la chronologie exacte des évènements, l'auteur a dû compulser longuement toutes les archives ecclésiastiques, s'enfoncer dans les vieux protocoles des moines, réunir soigneusement tous les documents épars qui pouvaient jeter quelque jour; en un mot, il a dû ramasser les feuillets décousus de cette partie fondamentale de notre histoire, dont nous pouvons aujourd'hui pour la première fois contempler l'assemblage. Cette partie peut être considérée comme entièrement neuve; elle abonde d'érudition et de faits la plupart inconnus.

Il n'en était pas de même pour l'histoire politique, sur laquelle on avait beaucoup écrit, mais avec une grande divergence de la part des différents chroniqueurs et historiens, de sorte qu'en cette partie le travail de l'auteur a été un véritable travail critique. Ici sa tâche a été de coordonner les faits et de préciser les époques, en consultant les documents, en confrontant les circonstances, en donnant une forme et de l'ensemble aux données souvent contradictoires que fournissent les anciennes chroniques. Il en est résulté que beaucoup de faits mal appréciés ont été présentés sous leur véritable point de vue, que beaucoup d'époques obscures de l'histoire politique ont été éclairées au flam-

beau de la critique, et que des dates de la plus grande importance, dont aucun historien n'avait encore signalé l'inexactitude, ont été rétablies. Ainsi, même seulement considérée comme document historique, cette partie du travail de notre auteur a le rare mérite d'être une reconstruction de la vérité, puisée aux sources des écrivains primitifs; ce qui fait qu'elle peut être consultée avec confiance par tous ceux qui se consacrent à l'étude sérieuse de l'histoire.

La partie littéraire est, des trois parties qui composent l'ouvrage, la plus neuve et la plus originale. Il n'y avait absolument rien d'écrit sur l'histoire littéraire du Chili, si pleine d'ailleurs de remarquables auteurs d'œuvres, qui paraissent le produit d'une civilisation plus avancée, et de faits variés, propres à donner à une narration quelconque l'intérêt le plus piquant. Ercilla écrivant son *Araucanie* au milieu des combats de la conquête; Bascuñan méditant, prisonnier des Indiens, son *Heureuse Captivité;* Oña composant son *Araucanie domptée* dans un fort ignoré de la frontière; Ovalle écrivant à Rome les annales de la colonie naissante où il vit la lumière du jour; Louis Valdivia assujettissant aux règles de la grammaire l'idiome sentencieux des indigènes; Villaroel traçant les limites des pouvoirs civil et ecclésiastique; et Molina entreprenant hardiment la première histoire physique et politique du Chili, menant de front la double étude de sa nature et de ses habitants, des évènements de son histoire et des productions de son sol : voilà des faits, des hommes et des choses qui méritent d'être immortalisés par la plume de l'historien. Pour remplir un si vaste programme, l'auteur de ce livre a eu à se soumettre à un travail ingrat et laborieux, où il n'était guidé par aucun précédent. Dirigé par l'instinct sûr

de l'homme qui cherche avec amour la vérité, l'abbé Eyzaguirre rechercha avec zèle les premiers écrits de notre littérature, à l'acquisition desquels il consacra plus de six mille piastres (près de 36,000 francs!), et cette bibliothèque d'anciens ouvrages une fois montée, il y étudia la vie de leurs auteurs, et leur demanda l'explication philosophique de l'époque où ils vécurent. Guidé par ces monuments littéraires, que l'intelligence a épars sur le chemin de notre histoire, comme autant de pierres milliaires, l'auteur a pu suivre pas à pas le développement des lettres au Chili, former des biographies pleines de choses neuves, et analyser longuement les livres qu'il examinait, pour émettre sur leur compte un jugement exact, qui fît en même temps connaître l'état des lumières à l'époque où ils parurent. Là ne se borna point son travail. Considérant le développement progressif de l'éducation, comme une des branches les plus importantes du savoir humain, il a évoqué des faits effacés de la mémoire de tous, et il a retracé consciencieusement les origines et la marche ascendante de l'instruction publique au Chili, en commençant par l'humble école de la doctrine chrétienne, et terminant par ses séminaires, ses pensions, ses chaires spéciales, ses universités, ses solennités littéraires, qui contribuent à caractériser l'époque d'une manière très-marquée. Cette partie, qui présente l'intérêt de la nouveauté, n'est pas la moins originale ni la moins notable de l'histoire littéraire.

La division de l'ouvrage est aussi logique et aussi sage que le plan.

L'introduction est consacrée à donner l'esquisse du caractère du pays, à offrir une idée de ses lois et de ses usages, établissant une ligne de démarcation entre les diverses races qui le

peuplaient. Viennent ensuite les faits de la conquête, qui remplissent la première époque jusqu'à l'apparition du christianisme dans ces régions ; du christianisme dont les premiers pas et les œuvres postérieures forment véritablement le noyau de cette histoire ; car c'est autour de l'histoire ecclésiastique que se déroulent tous les autres évènements, tant littéraires que politiques. A la fin de chaque siècle, l'historien suspend sa narration pour donner la biographie des personnages les plus célèbres, tracer à grands traits le tableau de la période parcourue, donner une idée des progrès des lumières et analyser les œuvres des divers écrivains qui ont fleuri à la même époque. Chaque siècle est clos par quatre cadres chronologiques, disposés avec méthode, où se trouve la notice des chefs politiques, des toquis araucans, des évêques métropolitains et de ceux de l'Impériale, qui ont gouverné les peuples belligérants et les deux diocèses du Chili, durant les seizième, dix-septième, dix-huitième et une partie du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire durant tout le temps que comprend l'histoire.

Les deux premiers tomes sont consacrés au texte de l'histoire ; le troisième se compose d'une riche collection de documents, la plupart inédits, qui éclaircissent certains faits et font foi des sérieuses recherches de l'historien de l'Eglise chilienne. Cette partie, qui a une importance d'un genre distinct, se termine par le catalogue détaillé de tous les ouvrages consultés. Il n'y a pas là seulement une preuve du travail consciencieux de l'auteur, mais il y a une source abondante d'études, où les futurs historiens trouveront réunies toutes les richesses que possède le Chili en ouvrages et en documents, destinés à former l'ensemble de ses annales. L'abbé D. Ignace Victor Eyzaguirre les a lui-même illustrées

d'une page brillante, en ajoutant à tant de trésors historiques le livre que nous plaçons aujourd'hui dans les mains du public [1].

B. MITRE.

Valparaiso, décembre 1850.

IV. Deux mots de l'auteur.

J'entrepris en 1842 d'écrire l'histoire de mon pays, mais mon projet se bornait à la partie ecclésiastique, sur laquelle on n'avait presque rien écrit. Je n'ignorais pas que la réunion des documents exigerait un travail effrayant, surtout au Chili, où la négligence à les conserver a été extrême jusqu'à ces derniers temps. Je me formai néanmoins mon plan, et le jugeant incomplet en l'absence de la partie politique, je me décidai à en tracer aussi rapidement le tableau. Cette pensée d'un écrivain contemporain a beaucoup contribué à me faire adopter cette résolution : « L'histoire des nations est intimement liée à l'histoire de l'Eglise, de manière que vouloir les séparer dans le récit, c'est présenter un cadre imparfait. » Des démarches actives pour compulser de nouveaux documents, d'une part, et

[1] L'auteur de cette introduction, M. B. Mitre, a été l'un des principaux membres du gouvernement de la république argentine. Nous sommes loin, nous l'avouons, de partager toutes les opinions, encore plus loin d'approuver toutes les exagérations de style et toutes les images de cette introduction, que le public français trouvera un peu emphatique. Mais nous avons cru utile de la traduire, parce qu'elle peut contribuer à faire connaître l'état des esprits dans le Nouveau-Monde. Nous nous sentons du reste d'autant plus à l'aise en faisant ces réserves, qu'elles n'atteignent en aucune manière le bel ouvrage de M. l'abbé Eyzaguirre. (*Note du traducteur*.)

d'autre part les longues recherches que j'ai été obligé de faire pour remplir quelques lacunes qui se trouvent dans l'histoire du Chili, principalement en ce qui concerne le développement de nos Eglises, sont les motifs qui ont retardé mon travail plus de temps que celui que j'avais supposé nécessaire pour le terminer.

Rien n'avait été écrit sur l'histoire de notre littérature; tous les historiens ont laissé en blanc cette page, et pour la remplir d'une main sûre, j'ai cité le plus grand nombre des écrivains, j'ai mis leurs ouvrages sous les yeux du lecteur, j'en ai fait l'analyse, et j'ai indiqué l'endroit où pourront les trouver ceux qui désireraient reprendre cette étude.

La Faculté de théologie et le Conseil de l'université ont bien voulu décerner un prix à ce petit ouvrage, présenté successivement aux concours de 1847 et de 1848. J'offre mes plus vifs remerciements à ce corps, dont l'approbation est la plus douce récompense que je pusse ambitionner; je remercie en particulier le digne recteur de l'Université, D. Andrès Bello, de la recommandation flatteuse qu'il en a faite dans son précieux mémoire, présenté au patron suprême de l'Université, à la fin de l'année 1848.

L'infirmité douloureuse dont j'ai été atteint, au moment où la publication de l'ouvrage était commencée, l'a retardée à mon grand regret, mais grâce au soin et à la peine qu'à bien voulu prendre mon excellent ami D. Frédéric Errazuriz[1], de revoir les

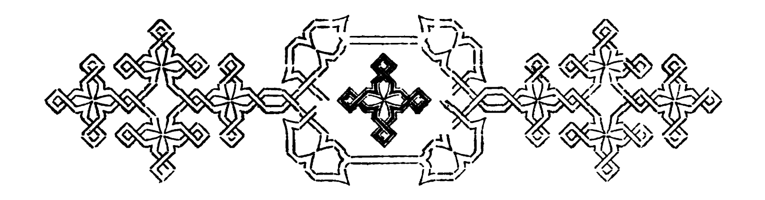
[1] M. Frédéric Errazuriz, que son talent précoce a conduit de bonne heure, dès l'âge de vingt-cinq ans, à la plus haute position sociale et littéraire. L'élection populaire l'appela en 1848 à occuper un siége dans la Chambre des députés du Chili et au Conseil municipal de Santiago. L'Université nationale le compte aussi parmi ses membres dans la Faculté de droit et des sciences politiques et dans celle de

copies des manuscrits et de corriger les épreuves, l'impression a pu en être terminée. Puisse-t-il servir à répandre parmi mes compatriotes la connaissance de leur pays : c'est l'unique fin que je me suis proposée en l'écrivant.

théologie et des sciences sacrées. Aujourd'hui que ce cher ami, banni de sa patrie, habite un pays étranger, je lui consacre ce faible souvenir !

7 décembre 1850. J. I. V. E.





HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DU CHILI

PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS LA DÉCOUVERTE DU CHILI JUSQU'A 1600.



CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. Premières notions sur le Chili. — Avarice des Incas. — Conquêtes. — Yupanqui entreprend la conquête du Chili et confie le commandement de son armée au prince Sinquiruca. — Invasion des provinces de Copiapo, Coquimbo, Aconcagua et Mapocho. — Caractère des Promaucas. — Défaite de Sinquiruca. — Partage du Chili. — Législation, gouvernement et système pénal des Chiliens. — Variété dans leurs croyances. — Leurs mœurs relâchées. — Leurs vertus morales. — Réflexions générales.

L'histoire est le grand panorama dans lequel se déroule en relief à nos yeux le développement progressif de l'humanité. Flambeau brillant, elle projette autour d'elle une vive lumière qui éclaire les nations, et leur permet d'ob-

server, dans la marche de leurs sœurs, les causes de leur prospérité ou de leur décadence, montrant le dénouement tragique où aboutit la témérité des unes, le violent abus de la puissance des autres, et la faiblesse inhérente aux institutions humaines de toutes. Bien que l'histoire des peuples paraisse être un cercle immense autour duquel tourne et s'agite perpétuellement notre espèce, il est certain que chaque race revêt en réalité dans son développement une physionomie particulière, suivant les tendances auxquelles la soumettent son organisation physiologique, le climat et les croyances qui la dominent. Dans le cours de cette histoire, nous aurons lieu de distinguer le caractère prédominant des faits, suivant les races qui interviennent dans leur réalisation.

La première notion que l'histoire de l'humanité nous offre sur le Chili, est accompagnée d'une grande preuve, que nous donne, en sa chute, l'empire du Pérou, de l'efficacité des dissensions civiles pour renverser les Etats les plus florissants. Le Pérou, maître souverain et absolu, pendant des siècles, de la partie la plus riche de l'Amérique méridionale, parut se lasser de sa prospérité vers le milieu du quinzième siècle de l'ère chrétienne. Ses Incas, satisfaits jusqu'à cette époque du pouvoir qu'ils avaient hérité de leurs pères, se laissèrent dominer par l'ambition, et voulurent étendre leurs domaines, sacrifiant, pour arriver à leur but, le repos de leurs sujets et l'indépendance de leurs voisins. Le royaume de Quito fut le premier qui cessa d'exister et que le droit de conquête annexa au Pérou, et l'orgueil de l'inca Yupanqui, à la tête d'une armée puissante, menaçait le Chili du même sort. Le Chili, en effet, par l'étendue et la population de son territoire, par les richesses immenses dont regorgent ses mines, par la variété et la qualité exquise de ses fruits, devait exciter trop vivement la convoitise des souverains du Pérou, pour qu'ils

pussent renoncer au désir de le posséder. Yupanqui régnait dans le Pérou en 1450, d'après les calculs du jésuite Molina; il résolut de tenter la conquête du Chili. Quelque démesurée toutefois que fût son ambition, elle ne lui inspirait point l'audace nécessaire pour hasarder lui-même une entreprise si gigantesque. Se fixant avec sa cour dans la province d'Atacama, il confia le commandement de son armée au prince Sinquiruca. Celui-ci, sachant bien que ses traits et ses flèches iraient s'émousser contre la poitrine guerrière de ses braves ennemis, fit manœuvrer avec un heureux succès les ressorts de la persuasion, et employa les flatteries et les promesses pour soumettre à l'autorité de l'Inca les habitants des districts de Copiapo, Coquimbo, Quillota et Mapocho. Mais sa politique essuya une réaction terrible, lorsqu'il voulut user des mêmes moyens envers les Promaucas, qui habitaient l'espace qui sépare les rivières du Rapel et de la Maule. Cette peuplade, tout adonnée qu'elle fût aux gais passe-temps et surtout à la danse, manifesta une grande énergie, et prouva qu'elle savait renoncer aux plaisirs lorsqu'il s'agissait de la défense de la patrie. Après avoir chassé les envoyés d'Yupanqui, les Promaucas présentèrent hardiment le combat à l'armée péruvienne qui envahissait son territoire. La victoire fut chaudement disputée; mais elle se déclara enfin pour les Chiliens, qui mirent leurs ennemis en fuite. L'Inca, informé de la déroute de son armée, ordonna de suspendre la campagne, et fixa les limites de son empire aux eaux abondantes du Rapel[1]. A partir de cette époque, le Chili resta divisé : les habitants des districts subjugués furent condamnés à payer un tribut annuel,

[1] Nous suivons Molina dans cette indication plutôt que Garcilasso de la Véga, car les Péruviens ne conquirent réellement point le pays des Promaucas. Or il commence précisément au Cachapoal, qui, se joignant ensuite au Tinguiririca, prend le nom de Rapel. C'est ce que reconnait aussi l'historien Gay, au onzième chapitre de son ouvrage. (*Note de l'auteur*)

que les agents chargés de le recouvrer exigeaient avec une rigueur incroyable; mais les contrées situées au midi du Rapel restèrent parfaitement libres. Du reste, les uns et les autres conservèrent leurs coutumes et leurs institutions. Car, même après l'annexion des provinces soumises au Pérou, leurs gouverneurs ne purent jamais se vanter d'y avoir introduit ni leurs croyances, ni leurs lois, ni leurs usages : au contraire, esclaves comme libres, les habitants maintinrent dans leur intégrité les coutumes nationales, et les transmirent à leurs descendants comme ils les avaient reçues de leurs ancêtres.

La conquête d'une partie si considérable du Chili mit les Péruviens à même d'acquérir sur le reste du pays des notions plus exactes qu'ils n'en possédaient jusqu'alors. Au lieu d'hommes ignorants, sans institutions ni coutumes déterminées, sans croyances, sans idée quelconque du culte dû à la Divinité, tels qu'ils supposaient les Chiliens, ils trouvèrent des peuplades vigoureuses, gouvernées par des lois raisonnables, administrées par des chefs énergiques, et défendues par des troupes composées de soldats pleins de valeur et de discipline. Loin de vivre errants, comme quelques tribus sauvages de l'Amérique septentrionale, les Chiliens avaient des villes considérables, souffraient la surveillance de chefs légitimes, connaissaient les attributions de la justice, et respectaient religieusement les décisions qui émanaient d'elle. Bien que l'on puisse remarquer quelque différence entre les lois des diverses peuplades qui couvraient le territoire chilien, on peut affirmer que le gouvernement en était généralement aristocratique. L'administration de l'Etat et la direction des relations internationales avec les tribus voisines étaient confiées à quatre nobles ou principaux personnages, choisis primitivement par le peuple entre les familles les plus distinguées du pays, et ce pouvoir, électif à son origine,

se perpétuait par sa transmission héréditaire à leurs descendants. Ils admettaient le principe démocratique, c'est-à-dire l'intervention du peuple dans les affaires publiques, mais ils ne l'appliquaient que dans les circonstances extraordinaires ou d'une importance capitale pour la nation. Alors, le plus souvent au milieu des joies d'un banquet, chaque représentant émettait son vote, et l'opinion de la majorité devait être considérée comme l'expression légitime de la volonté de tout le peuple, réunissant tous les caractères d'une loi véritable. L'absence de recueils qui continssent par écrit les lois de ces peuplades, en entraînait l'ignorance et l'obscurité, et avec elles, les inconvénients dont souffrirent aussi plusieurs sociétés de l'antiquité. Les *Adamapus* ou corps de droit des Chiliens existaient seulement dans la mémoire de ceux qui devaient les observer. L'esprit de leur législation tendait à maintenir une liberté complète dans toutes les classes de citoyens, mais une liberté modérée en même temps par les lois, se conciliant avec le respect des règles hiérarchiques dans les dignités publiques et avec les dispositions les plus minutieuses pour l'élection d'un magistrat, lorsque la lignée masculine venait à s'épuiser ou à s'éteindre dans la famille appelée à ces hautes fonctions. Toutes ces lois auraient suffi pour atteindre leur premier but, si elles n'avaient trop souvent été violées par l'arbitraire des grands.

Le système pénal des Chiliens ne reconnaissait qu'une classe de délits, les délits graves; et ceux-là, les lois les punissaient de mort. Mais il faut avouer que le cercle n'en était pas fort étendu, car ils ne considéraient comme délits ou crimes, que l'homicide volontaire, la trahison à la patrie, l'adultère et la magie[1]. Avec des idées si imparfaites

[1] Les Chiliens mettaient la magie au nombre des rares crimes qu'ils croyaient devoir punir du plus grand châtiment que toute société, civilisée, barbare ou sauvage, puisse infliger à ses membres. Chez la plupart des nations barbares,

en matière de législation, les Chiliens ne devaient voir souvent, dans l'infraction des lois, qu'une transgression des principes de la morale à l'égard d'un individu, et non un véritable attentat contre le corps social. Aussi jugeaient-ils, comme les anciens Lombards, l'homicide suffisamment expié par le paiement d'une indemnité pécuniaire à la famille du défunt. Dans les autres délits, on laissait la loi exercer toute son action.

Les croyances religieuses de ces peuples étaient aussi absurdes que celles de tous les hommes qui, privés des lumières de la révélation, se traînent aveuglément derrière l'idole, que leur forge une raison obscurcie par l'ignorance et dégradée par un honteux abandon à toutes les passions. Une heureuse expérience, acquise par les déceptions de plusieurs siècles, a enfin convaincu les sages que l'homme, sans le secours de la révélation, est incapable d'inventer des dogmes qui puissent illuminer son intelligence, et lui communiquer des idées conformes à la grandeur de Dieu et à la dignité humaine. Les Chiliens admettaient l'existence d'un Dieu, esprit invisible, éternel, tout-puissant, de qui dépendaient d'autres êtres chargés de gouverner la création secondaire. Ils étaient également persuadés de l'immortalité de l'âme et de l'existence de la vie future ; mais, toujours absorbés par les rudes soins de la guerre, ils ne songeaient ni à ériger à leurs divinités des temples où ils pussent offrir leurs adorations, ni à consacrer un sacerdoce attaché au ministère de leur culte ; encore moins s'amusaient-ils à

mais surtout chez les sauvages, on remarque la même horreur et, par une contradiction singulière, la même pratique de la magie. Or, à moins de vouloir briser toutes les règles de la crédibilité humaine et ébranler toutes les bases de la certitude historique, on ne dira pas que des peuples entiers, en s'effrayant de la magie, s'effrayaient d'un vain fantôme, en recourant à la magie, s'adressaient à une force impuissante. Il y a là un grand fait que les philosophes n'ont pas assez remarqué, et surtout pas assez approfondi ; il y a là un mystère que le christianisme peut seul expliquer. (*Note du traducteur.*)

discourir sur le sort des âmes qui sortent de ce monde : à cet égard, leurs opinions étaient fort divergentes. Suivant les uns, l'homme, aussitôt après sa mort, devait se trouver au milieu de vastes et fertiles campagnes, situées outre-mer, et là jouir et disposer à bon marché de grands domaines, de récoltes abondantes et d'un nombreux sérail. Les autres, moins cupides et moins sensuels, rejetaient ces opinions comme superstitieuses, et croyaient que la félicité suprême de l'homme, dans la vie future, consistait uniquement dans l'impassibilité assurée au bienheureux, avec les biens nécessaires pour mener une vie commode et la possession des mêmes femmes qui ont contribué à son bonheur sur la terre. Ceux-là soutenaient, en outre, que les biens de la vie future appartiendraient à toute espèce de personnes sans exception, parce que les actions de ce monde ne pouvaient avoir aucune influence sur les destinées futures; mais les derniers croyaient que le séjour éternel serait divisé en deux régions, l'une pleine de délices pour les bons, l'autre pleine de misères pour les méchants. Bien que les Chiliens invoquassent Dieu dans leurs nécessités pressantes, ils offraient rarement des sacrifices. Ils se contentaient d'immoler quelques animaux et de brûler un peu de tabac, lorsqu'il s'agissait de faire la guerre à l'ennemi ou d'obtenir la guérison d'un malade.

Les mœurs correspondaient aux lois et aux croyances. Ces peuples, remarquables à tant de titres, et chez lesquels les savants de nos jours ont cru trouver le type des anciens barbares qui subjuguèrent l'Europe, ont compromis leur réputation par une ignorance qui les entraînait à une foule de vices énormes, auxquels ils se livraient par habitude. L'énumération que nous avons faite du petit nombre de crimes que punissaient leurs lois, nous permet d'éviter la triste nécessité d'arrêter nos regards sur ces déplorables preuves de la faiblesse humaine. Qu'il nous suffise de dire

que, sans frein capable de les retenir, ces pauvres peuples couraient de l'ivrognerie à la débauche, et de la débauche se ruaient aux excès les plus criminels où puisse pousser la fougue des passions les plus terribles. Il faut ajouter que si les vices pouvaient se racheter par une compensation glorieuse, de nature à en effacer les taches honteuses, les vieux Chiliens nous présenteraient bien de grandes qualités dignes d'exciter notre admiration ; entre autres, leur hospitalité, leur générosité et leur patriotisme méritent un hommage particulier. Pleins d'un enthousiasme incomparable pour la liberté, ils la préféraient à tout : pour eux, une vie entachée d'un jour de servitude était une vie vouée à l'ignominie. Aussi d'immenses sacrifices ne leur coûtaient pas pour préserver leur liberté de toute atteinte.

Tel était le caractère dominant des tribus au milieu desquelles le seizième siècle vit s'introduire la religion de Jésus-Christ. Dans le cours de cet ouvrage, nous aurons souvent occasion d'adorer la bonté divine, qui a daigné susciter des hommes doués, il faut bien le croire, d'une force de caractère supérieure, pour oser entreprendre le grand œuvre de leur conversion. Celui qui a lu l'histoire de la conquête du Nouveau-Monde aura souvent admiré la patience, la constance et la charité des ouvriers évangéliques qui travaillèrent à répandre la connaissance du christianisme dans ses vastes régions; mais cette admiration doit être d'autant plus profonde par rapport au Chili, que le caractère national de ses habitants diffère davantage de celui des autres peuples de l'Amérique. Dans les autres contrées, il y avait à lutter contre la barbarie, contre la superstition et contre les préjugés qui la suivent; mais, dans le Chili, il fallait combattre en outre l'indifférence religieuse, appeler l'attention sur des objets repoussés jusqu'alors comme contraires à la liberté, forcer, pour ainsi dire, l'intelligence à se placer dans un nouveau

milieu, pour y recevoir des impressions inconnues. Dieu, qui a voulu faire éclater les triomphes de la foi à travers tous les siècles, pour prouver au monde que sa parole possède dans tous les temps la même vertu pour vaincre l'erreur, voulut ajouter de nouvelles conquêtes à ses perpétuelles victoires; il voulut que la religion, qui l'a emporté dans l'Europe civilisée, sur les croyances, le génie et la science des sages du paganisme, l'emportât aussi, dans cette partie du monde de Colomb, sur les préventions incurables de tribus nombreuses qui regardaient une religion quelconque, comme le principal ennemi d'une liberté qu'elles idolâtraient.



CHAPITRE II

SOMMAIRE. Le Chili reste divisé. — Diégo d'Almagro entreprend la conquête du Chili. — Bataille du Cachapoal. — Almagro renonce à ses projets. — Sa fin tragique. — Pedro de Valdivia tente à son tour la conquête. — Qualités éminentes de Valdivia. — Fondation de Santiago. — Evènements du Pérou. — Fondation de la Conception. — Bataille d'Andalien. — Colocolo. — Caupolican, toqui. — Affaire de Tucapel. — Mort de Valdivia. — Eloge de ce chef. — Siège de plusieurs villes. — Déroute des Araucans à Mataquito. — Mort de Lautaro. — D. Garcia Hurtado de Mendoza. — Captivité et mort de Caupolican. — Ses successeurs. — Caractère de Francisco Villagran. — Qualités remarquables de Pedro Villagran. — Rodrigo de Quiroga. — Administration bienfaisante du président Bravo de Sarabia. — Cruautés de Sotomayor. — Gouverneurs qui lui succédèrent. — Incendie et destruction d'Angol. — Janaqueo. — Affreux désastre de Curalava. — Caractère de Loyola. — Insurrection générale des provinces. — Antécédents de Quiñones. — Sa conduite sanguinaire. — Siège et prise de Valdivia.

Après l'invasion de son territoire par les Péruviens, le Chili resta divisé environ un siècle. Les Incas gouvernèrent la partie qu'ils avaient conquise, sous le nom de mandarins[1], dont ils faisaient observer rigoureusement les décisions. Ils envoyaient en outre des commissaires, dont la principale fonction était le recouvrement du tribut que tous les

[1] Ce n'est pas sans une certaine hésitation que j'ai osé employer ici une expression ou une qualification qui paraît devoir s'appliquer seulement à une classe de fonctionnaires de la Chine et de quelques autres contrées de l'Asie ; mais l'auteur a cru pouvoir s'en servir, et, traducteur fidèle, j'ai suivi son exemple. (*Note du traducteur.*)

vassaux de l'Inca devaient lui payer en or. Diego d'Almagro, muni d'un brevet royal qui le nommait gouverneur d'un district de deux cents lieues, qu'il devait conquérir au midi du Pérou, résolut d'entrer dans le Chili avec une armée de six cent cinquante Espagnols et quinze mille indigènes sous les ordres de Paullo, frère de Manco, à cette époque inca du Pérou. Les Cordillères des Andes, ces énormes barrières avec lesquelles la Providence a voulu fermer le Chili, ne suffirent pas pour arrêter l'audace du général espagnol; il en tenta et parvint à en effectuer le passage, en perdant dix mille Indiens et cinquante Espagnols, que les neiges, le froid et la faim firent périr dans les Andes. Almagro, une fois au-dessus des Cordillères, parcourut sans obstacle tout le pays sur lequel dominaient les Incas, et séduit par les richesses qu'il trouvait de toutes parts, il forma le projet de passer la rivière de Cachapoal et d'envahir le territoire des Promaucas. Ce projet, il le mit à exécution contre l'opinion des Péruviens, qui lui faisaient entrevoir la possibilité de quelque grand revers dans une lutte avec ce peuple intrépide et valeureux. Il méprisa de semblables conseils, et les attribuant à la lâcheté de ceux qui les lui donnaient, il s'aventura dans le pays qu'il convoitait, au commencement de l'année 1537. Les Promaucas, étourdis au premier abord, comme c'était naturel, par ce que présentaient d'imposant les armes, les chevaux et tout le train de guerre des Espagnols, ne tardèrent pas à reprendre leurs sens, et firent face aux agresseurs avec leur bravoure ordinaire. A la suite d'une action sérieuse, les deux armées laissèrent les rives du Cachapoal couvertes de cadavres, et bien que la victoire restât au chef espagnol, les vaincus présentèrent bientôt, avec un nouveau courage, un nouveau combat à leurs vainqueurs. Mais ceux-ci, accoutumés à se rendre maîtres, sans coup férir, de nations entières, ne purent supporter la résistance

qu'ils rencontraient, et prirent le parti de retourner au Pérou. En conséquence, Almagro, qui aurait pu immortaliser son nom par la conquête du Chili, rentra dans Cuzco, où, vaincu par les Pizarre, qui repoussaient ses prétentions au gouvernement d'une partie du Pérou, qu'il soutenait lui appartenir, il fut décapité par ordre de ses rivaux.

La mort d'Almagro fit bientôt figurer, dans la conquête du Chili, un homme qui, par ses vertus et ses talents, mérite d'occuper une des premières places dans l'histoire du Nouveau-Monde; un homme qui, à la valeur et à l'intrépidité du soldat, joignait la réflexion et l'habileté nécessaires au capitaine, en conservant au plus haut degré la bonté et la délicatesse qui contribuent si puissamment à faire estimer le citoyen : tel fut Pedro de Valdivia [1], à qui l'Espagne dut la conquête de presque toutes les provinces du Chili. Les historiens de cette époque nous le dépeignent, comme doué d'un caractère entreprenant et capable de mener à bonne fin l'entreprise la plus ardue qu'on eût pu signaler à ses efforts. Francisco Pizarre, rejetant sous de frivoles prétextes les réclamations légitimes des capitaines Hoz et Camargo, que la cour d'Espagne avait autorisés à faire la conquête du Chili, la confia à Pedro de Valdivia. Celui-ci, décidé à y fonder une ville qui fût le centre de ses opérations, se mit en marche avec deux cents soldats, quelques colons, et les autres éléments nécessaires pour la

[1] Je crois devoir faire remarquer, une fois pour toutes, que j'ai *traduit* le moins souvent possible les noms propres de lieux et de personnes. Nous n'en sommes plus au temps où les noms des personnages les plus historiques subissaient, en passant d'une langue dans une autre, les plus étranges transformations. On tend, au contraire, de plus en plus à conserver, dans la traduction et en général dans le style, tout ce qui peut contribuer à la *couleur locale*. Je me suis conformé à cette règle, en n'admettant que les exceptions qui m'ont paru indiquées par l'usage, l'euphonie ou le bon goût. Si je me suis quelquefois trompé dans l'application toujours un peu arbitraire de ces principes, le lecteur rectifiera facilement mon erreur. (*Note du traducteur.*)

formation de l'établissement qu'il projetait. Le changement de gouvernement arrivé dans le Pérou occasionna parmi les habitants du Chili, soumis à l'Inca, une réaction nullement favorable aux Espagnols. Libres des considérations qui les attachaient à leur monarque, ils crurent devoir lutter contre les nouveaux maîtres qui prétendaient subjuguer leur pays, et leur livrèrent successivement bataille à Copiapo, à Coquimbo et à Quillota; mais le conquérant, sans suspendre sa marche, parcourut rapidement ces provinces, et ne s'arrêta que sur les rives du Mapocho, où il posa, le 12 février 1541, les fondements de la ville de Santiago[1]. De là, repoussant les attaques continuellles des indigènes contre la nouvelle colonie, il se dirigea vers le Cachapoal, et pénétra hardiment sur le territoire des Promaucas. Heureusement les dispositions de la tribu furent, pour le moment, favorables aux desseins de Valdivia; de sorte qu'il se rendit maître sans obstacle de tout le territoire qui s'étend de Copiapo aux bords de l'Itata, dès la cinquième année de son entrée dans le Chili. Le combat qu'il eut à soutenir à Quilacura contre les Pencons, affaiblit tellement ses forces, que, dans l'impossibilité de continuer ses excursions jusqu'aux régions australes, il fut obligé de se replier sur Santiago pour réorganiser sa petite armée.

Cependant le Pérou, tourmenté par des convulsions violentes, présentait un aspect alarmant. Gonzalo Pizarre, révolté, contre l'autorité légitime, défit près d'Iña-Quito, le vice-roi Blasco Nuñez Vela, qui perdit même la vie dans l'action. Le vainqueur envoya des agents en Espagne, dans le but de justifier sa conduite et de lui obtenir l'attribution d'un pouvoir qu'il exerçait sans titre. Charles-Quint, qui se trouvait alors en Allemagne, n'eut pas plus tôt appris les troubles du Pérou, qu'il nomma le licencié Pedro de la Gasca, gouverneur de l'empire et président du tribunal

[1] *Voir aux documents, le n° 1.*

de Lima. Le nouveau gouverneur débarqua au port de Panama, et fit connaître à Pizarre son arrivée et sa mission; mais l'amour du pouvoir avait jeté des racines trop profondes dans le cœur de Gonzalo, pour qu'il y renonçât volontairement. Aussi à peine fut-il averti de la venue du président qu'il opéra les mouvements nécessaires pour s'opposer à son entrée dans le Pérou. Diego Centeno, qui, à la tête de douze cents hommes, voulut soutenir les droits de Gasca, fut battu par les troupes de Pizarre, dans la journée de Guarnia, le 20 octobre 1547, et le vainqueur fit son entrée triomphale dans Cuzco quelques jours après l'affaire. Gasca, informé de la défaite de Centeno, fit marcher une nouvelle armée sur Cuzco, pour arrêter les progrès des rebelles. La nouvelle des circonstances fâcheuses au milieu desquelles se trouvait l'armée royale, fit accourir du Chili, Pedro Valdivia, sur les lieux où se passaient ces tristes scènes; il put y parvenir et joindre ses forces à celles du président, avant que les combattants n'eussent entamé aucune action décisive. La rencontre eut enfin lieu le 9 avril 1548, dans la vallée de Xaquixaguana, où Pizarre, abandonné de presque tous ses soldats, fut vaincu et fait prisonnier par Gasca, par les ordres duquel il fut publiquement décapité le lendemain.

Les services importants rendus par Valdivia, qui commandait en chef dans cette affaire mémorable, dont les résultats assurèrent pour long-temps la tranquillité du Pérou, lui concilièrent la reconnaissance du président, qui non-seulement le confirma dans ses fonctions de gouverneur du Chili, mais encore lui fournit des munitions abondantes et des troupes pour en continuer la conquête. A son retour du Pérou, Valdivia, se croyant bien affermi dans la possession des provinces du Chili précédemment conquises, résolut de s'avancer dans la partie méridionale et d'en soumettre par la force les belliqueux habitants à l'obéissance

du roi d'Espagne. Après une marche longue et pénible, il arriva à la baie de Penco, où il fonda la ville de la Conception, le 3 mars 1550. Un établissement semblable fit justement soupçonner aux Araucans, tribu peu nombreuse, mais redoutable par sa bravoure, son intrépidité et son habileté militaire, que les armes espagnoles, dont ils voyaient déjà frapper leurs voisins, les atteindraient bientôt eux-mêmes. Décidés à faire avec eux cause commune, ils rassemblèrent une armée de quatre mille hommes, qui, sous les ordres du toqui Aillavilu, passèrent le Biobio et présentèrent la bataille aux troupes espagnoles, dans les champs d'Andalien. L'issue du combat resta long-temps indécise, jusqu'au moment où les Araucans, ayant perdu leur général et leurs principaux officiers, se retirèrent sans précipitation ni désordre. Le caractère excessivement circonspect du toqui Lincoyan, élu par la nation en remplacement d'Aillavilu, permit à Valdivia de nouveaux progrès dans sa conquête. Le chef espagnol crut pouvoir juger des dispositions de ses ennemis par celles que manifestait leur généralissime : il en conclut que l'orgueil des Araucans était abattu, et se mit, libre de toute crainte, à fonder de nouvelles colonies européennes jusque dans leur propre pays. Non satisfait de l'exécution de ces audacieuses entreprises, il alla en avant, et osa passer le Valdivia, fleuve célèbre; et, malgré la résistance des Cuncos qui s'opposaient à son dessein, il bâtit sur ses rives méridionales la ville qui porte encore aujourd'hui son nom. Mais pendant que le capitaine espagnol, enivré par le succès dont paraissaient assurés tous les projets que formait son génie entreprenant, parcourait les fertiles provinces de l'Araucanie, en soumettait les habitants et en partageait les terres entre les soldats qui l'accompagnaient, un vieillard, que le patriotisme arracha de la retraite où il vivait depuis longtemps, les parcourait à son tour, réveillait ses concitoyens

et les excitait à secouer le joug de fer que leur avaient imposé les conquérants. Colocolo, personnage qui avait acquis une grande réputation par la pratique des plus hautes vertus morales et par la possession des connaissances que comporte la barbarie, n'avait jamais pu envisager d'un regard serein la servitude de son pays natal. Au fond de sa solitude, cet homme rêve le projet de le délivrer. Rapide comme la foudre, il réunit les ulmens pour concerter avec eux son entreprise, leur propose la coalition de tous les états, et sûr de leur approbation, il leur signale le modeste Caupolican comme le chef de l'armée libératrice. Le premier soin de Caupolican, nommé toqui de la nation, fut de chasser l'étranger des forts de Tucapel et d'Arauco, qu'il détruisit entièrement.

Valdivia, informé de ces désastres, partit avec un détachement de son armée, pour arrêter les progrès de l'ennemi; mais la fortune parut lasse de l'accompagner, et l'invincible capitaine, qui croyait simplement aller châtier l'insolence des barbares, marchait alors à sa ruine. Les armées araucane et espagnole se rencontrèrent dans les plaines de Tucapel, aux derniers jours de décembre 1553, et se livrèrent un combat acharné, à la fin duquel la victoire sembla se déclarer en faveur des Espagnols. Mais une de ces chances qui se présentent rarement, en changea tout-à-coup l'issue. Lautaro, jeune homme de seize ans, que Valdivia avait enlevé dans ses incursions, baptisé et fait son page, abandonne les Espagnols et passe aux vaincus. Il saisit une lance et s'élance sur les vainqueurs : « Suivez-moi, compatriotes, s'écrie-t-il, la victoire nous attend pour couronner notre valeur ! »

Les Araucans, honteux de se laisser surpasser par un enfant, se jetèrent sur l'armée espagnole avec une telle fureur, qu'en peu d'instants elle fut mise dans une déroute complète. Valdivia, qui, ayant perdu tout espoir de sauver

sa vie, s'était retiré à l'écart pour se préparer à mourir, fut fait prisonnier : sa mort était déjà résolue, et il fut assommé d'un grand coup de masse d'armes qu'on lui déchargea sur la tête. Cette fin tragique termina la carrière d'un des hommes qui acquirent le renom le plus glorieux dans la conquête de l'Amérique.

Valdivia peut très-bien être comparé, pour sa constance et sa bravoure héroïques, avec le célèbre conquérant du Mexique; mais par ses vertus, il ne cède la place la plus éminente ni à Cortez ni à aucun autre. La valeur, la sobriété, la prudence, l'humanité et la religion formèrent les traits les plus saillants de son caractère; et si à une certaine époque, il ternit par quelques taches l'éclat d'une vie si pure, il sut bientôt, par un repentir sincère, lui rendre sa première splendeur. Pedro Valdivia était originaire de Villanueva de la Serena, dans l'Estramadure. Issu de parents nobles, il suivit dès sa jeunesse la carrière des armes ; il guerroya en Italie, dans Venezuela, au Pérou, au Chili, et périt à l'âge de cinquante-six ans [1].

Les Araucans, victorieux de leurs ennemis, n'oublièrent point de profiter de leurs avantages. Ayant divisé son armée, Caupolican se mit à la tête d'un corps de troupes avec lequel il assiégea l'Impériale, tandis que Lautaro, créé vice-toqui, se chargeait avec l'autre corps d'attaquer la place de Valdivia. Francisco Villagran, suivi d'un détachement espagnol, força les assiégeants à évacuer les environs des villes assiégées ; mais battu par Lautaro dans la journée de Marigüenu, il dut, après avoir perdu presque tous ses hommes, son artillerie et ses bagages, abandonner aux vainqueurs la ville de la Conception. Le jeune héros, encore enhardi par ces succès, se dirigea avec son marché sur Santiago. Après avoir parcouru, à la tête de six cents soldats d'élite et de trois mille auxiliaires, les vastes provinces

[1] *Voir le document n° 2.*

que traversent le Biobio et la Maule, il se retrancha sur les forts du Mataquito, dans le dessein d'attendre le moment le plus opportun pour attaquer l'ennemi. Après quelques escarmouches où les Américains triomphaient presque toujours, Villagran parvint à surprendre Lautaro dans l'enceinte de son propre camp, et la lutte, soutenue avec fureur par les Araucans, fit comprendre aux Espagnols que leurs terribles adversaires étaient toujours prêts à combattre; mais la mort du vice-toqui, dont la poitrine fut traversée de part en part par une flèche, au plus fort de l'action, amena le désordre dans les rangs des Indiens, et décida la victoire en faveur des Espagnols. La mort de Lautaro était à elle seule un évènement des plus importants; elle délivrait les Espagnols d'un ennemi dont le génie fécond n'avait pas encore connu d'obstacles, et aurait su profiter des circonstances mêmes qui eussent paru le moins favorables à ses projets. A l'âge de dix-neuf ans, il comptait autant de triomphes que de batailles. Sa valeur et son expérience de la guerre, aussi notoires déjà que sa capacité, lui permettaient de rêver la ruine totale de la domination espagnole dans le territoire chilien. Quelques écrivains ont trouvé une grande ressemblance entre Lautaro et Scipion le Grand; et malgré la jalousie avec laquelle d'autres auteurs, envieux des faits d'armes glorieux des enfants de l'Amérique, ont cherché à rabaisser son mérite, l'opinion des hommes impartiaux et le jugement sévère des siècles éclairés réparent cette injustice et lui accordent l'hommage auquel il a droit. « Si nous célébrons avec raison, dit le célèbre Olivarez dans son *Histoire du Chili* (livre II, chap. XXIV), les exploits d'un Viriathus espagnol, nous ne devons pas nier ceux d'un Lautaro chilien, quand tous deux combattirent en faveur de la patrie, pour les mêmes causes et avec la même valeur. »

La mort de Lautaro frappa d'un coup sensible le géné-

ralissime Araucan : il voyait par là s'évanouir ses plus brillantes espérances, et se résoudre en grande partie le problème de la ruine de sa nation. Voulant la reculer au moins autant que possible, il leva le siége mis devant l'Impériale et devant Valdivia, et se transporta, avec son armée, sur les frontières de l'Araucanie, pour la préserver de l'invasion des ennemis.

Cependant, à la nouvelle de la fin tragique de Pedro Valdivia, Philippe II nomma, pour lui succéder, Jerôme Alderete, qui se trouvait à cette époque près de sa personne. Un incendie survenu par accident dévora le vaisseau qui conduisait le nouveau gouverneur, d'Espagne aux côtes du Chili; et échappé aux flammes par un heureux hasard avec trois soldats seulement, sur six cents qui l'accompagnaient, il ne put résister à la douleur que lui causa un pareil désastre, et mourut de chagrin dans la petite île de Taboga. Le vice-roi de Lima, D. Andrès Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, ne dédaigna pas l'occasion que lui ménageait la fortune d'ouvrir à son fils D. Garcia une carrière glorieuse, en lui confiant le gouvernement du Chili; et le jeune espagnol, avide de cueillir les lauriers faciles que son imagination lui offrait dans les champs de l'Araucanie, quitta le Pérou avec une armée nombreuse, dont le débarquement se fit à la Serena (ou Coquimbo). De cette ville il se rendit à la Quiriquina, et ouvrit de fréquentes négociations avec les émissaires du toqui, qui se présentaient sans cesse dans son camp pour épier ses mouvements. L'hiver écoulé, D. Garcia passa, avec une partie de ses troupes, le détroit qui sépare du continent l'île de la Quiriquina : Caupolican, qui ne le perdait pas de vue, l'attaqua dans ses retranchements : mais, loin d'obtenir un résultat favorable, il fut obligé de repasser la rivière (le Coquimbo), et d'attendre une meilleure occasion pour tenter de nouveau

la fortune des armes. Cette occasion ne se fit pas attendre long-temps : l'armée espagnole se mit à la recherche de l'armée américaine, qui lui présenta immédiatement la bataille. La victoire, qui pencha d'abord du côté des Araucans, se déclara ensuite pour les Espagnols, qui les mirent dans la déroute la plus complète et les firent poursuivre par leur cavalerie, jusque dans l'intérieur de leurs forêts. Le général espagnol, que les écrivains contemporains nous dépeignent comme un homme d'un caractère despotique, sanguinaire et excessivement cruel, non assouvi du carnage horrible que ses soldats victorieux faisaient des fuyards. ordonna de couper les mains à tous les prisonniers, pour que, ainsi inhumainement mutilés, ils semassent de toutes parts, de retour parmi leurs compatriotes, la terreur et le désespoir. Une mesure semblable, que rien ne saurait justifier, et qui fut trop fidèlement exécutée, produisit des effets bien contraires à ceux que se proposait son auteur. Les membres mutilés des braves défenseurs de la patrie furent autant d'étendards de révolte, autour desquels se groupaient avec enthousiasme les intrépides enfants de l'Araucanie, et quand les hommes de tout âge, qui accouraient pour grossir les rangs de l'armée, n'auraient pas sufli pour remplacer les héros tombés sur le champ de bataille, les femmes, qui se présentèrent dans le camp tout en armes avec un courage sans exemple, les femmes eussent prouvé, elles, à l'ennemi, que la cruauté des tyrans, loin d'intimider les gens de cœur, ne fait que les irriter. La vengeance prêta des ailes aux troupes du toqui, pour en accélérer les mouvements, et dans la mémorable journée de Melirupu, il parvint à défaire une partie de l'armée espagnole, et il aurait sans doute complété son triomphe, sans le succès d'une manœuvre habile par laquelle le chef européen arrêta la fuite de ses soldats et mit le désordre parmi les bandes de Caupolican. Celui-

ci, désespérant de remporter la victoire, donna le signal de la retraite : il crut qu'il valait mieux épargner le sang que ses hommes pourraient par la suite verser d'une manière plus utile pour la patrie, ou du moins faire payer plus cher. Le vainqueur éleva la ville de Cañete sur le champ de bataille, et l'infatigable Caupolican, qui ne pouvait contempler d'un œil calme un établissement qui l'humiliait profondément, essaya de le surprendre à différentes reprises ; mais vendu à ses ennemis par la trahison, il dut assister à la destruction complète de son armée, voir ses ulmens faits prisonniers, attachés à la gueule des canons et lancés dans les airs; lui-même, accablé d'une foule de revers, finit par se laisser surprendre par un parti espagnol, qui le présenta au gouverneur de Cañete [1], Alonso Reinoso. Cet homme, au nom duquel est toujours attaché le souvenir implacable de la haine que lui vouèrent, à cause de sa cruauté, les Araucans comme les Européens, ordonna que l'illustre prisonnier, empalé sur une pique aigue, fût percé de flèches sur la place de la ville ! Le toqui souffrit avec une constance admirable l'exécution de cette abominable sentence, qui, à elle seule, couvre d'une éternelle ignominie le barbare qui la prononça. Telle fut la fin du grand Caupolican, généralissime des Araucans. Il semble que la fortune n'ait eu que des regards de colère pour cet homme digne à tant d'égards d'un meilleur sort [2]. Caupolican se distinguait surtout par la

[1] ñ représente le *gn* français. Je n'ai pas voulu altérer l'orthographe des noms où entre cette lettre, propre à l'alphabet espagnol ; mais en admettant dans ma traduction une lettre étrangère, je devais une explication au lecteur. (*Note du traducteur.*)

[2] Il est à peine nécessaire de faire observer que l'emploi d'une semblable formule ne permet à personne de douter que l'auteur n'ait sur le véritable caractère des évènements historiques les idées, seules justes, que professent les écrivains catholiques. Pour nous, il n'y a pas de hasard, il n'y a pas de fortune : il n'y a qu'une Providence toujours sage, qui poursuit, à travers les siècles, et par des moyens dont nous ne saisissons pas toujours la haute raison, l'exécution de ses

générosité dans la victoire, par la résignation dans la défaite.

Pendant que ces évènements tragiques avaient lieu à Cañete, D. Garcia passa la rivière de Callacalla, traversa le pays des Cuncos, et arriva à l'archipel de Chiloé, dont les habitants le reçurent avec des dispositions pacifiques. Satisfait d'une découverte qui le comblait de gloire, il se dirigea à son retour sur l'Impériale, d'où il commença à dévaster le territoire des Araucans. Antigüenu, nommé toqui pour succéder à Caupolican, se distingua par la prise de Cañete, qu'il saccagea et ruina, après avoir mis en déroute à Marigüenu l'armée espagnole, et tué son chef, Pedro Villagran, fils du maréchal de camp D. Francisco. Garcia déposa les rênes du gouvernement entre les mains de D. Rodrigo de Quiroga (qui les tint jusqu'à l'arrivée de D. Francisco Villagran, nommé par Philippe II capitaine général du Chili), et retourna au Pérou. Villagran, l'un des chefs les plus vaillants et les plus vertueux que nous présente l'histoire du pays, marqua son administration par de brillants faits d'armes, autant que par des traits éclatants de justice, de résignation et de générosité; mais elle ne fut pas de longue durée, et sa mort, qui arriva le 22 juin 1563, fournit au toqui Antigüenu, une occasion favorable pour continuer les hostilités. Entré en campagne avec des soldats aguerris et intrépides, il investit le fort d'Arauco; mais attaqué et battu par le commandant Bernal, près du confluent du Biobio et du Vergara, il perdit la vie, emporté dans le courant des eaux, où il tomba par accident. Paillataru, qui lui succéda dans le suprême commandement, n'offre rien de remarquable.

mystérieux desseins sur l'humanité. Mais l'étude et l'imitation des historiens de l'antiquité nous a accoutumés à reproduire, comme à notre insu, des expressions qui ne représentent réellement plus pour nous qu'un tour de phrase. — Malheureusement, elles conservent encore un bien autre sens, même pour des auteurs modernes, qui aiment mieux éclairer le théâtre de l'histoire, des sinistres lueurs du fatalisme, que du flambeau divin du christianisme. (*Note du traducteur.*)

D. Pedro Villagran, que le maréchal, avant de mourir, nomma pour le remplacer dans le gouvernement, fut un magistrat intègre, laborieux, et doué de beaucoup d'autres qualités qui le rendaient digne de l'affection du public; mais elles ne purent le soustraire aux vives attaques dont sa personne fut l'objet de la part de plusieurs envieux. Le président du Pérou, Vaca de Castro, sans aucun motif apparent, le dépouilla du gouvernement du Chili, et se le fit amener prisonnier à Lima. Après l'exécution de cet ordre, Rodrigo de Quiroga, qui paraît avoir joué un rôle actif dans cette intrigue politique, prit de nouveau les rênes de l'Etat. Il est peu honorable pour Quiroga d'avoir remplacé un homme si recommandable qu'il avait lui-même renversé, et moins encore de n'avoir pas su se montrer digne de son élévation, par les actes de son administration.

D. Melchior Bravo de Saravia mit fin à l'intérim de Quiroga. Appelé par Philippe II au gouvernement du Chili, il réunit en sa personne trois fonctions différentes, savoir celle de président de l'audience ou du tribunal (qu'une ordonnance royale venait d'établir à la Conception le 13 août 1567), celle de chef politique de l'Etat, et enfin celle de général des armées. D. Melchior possédait des qualités remarquables, comme administrateur et comme jurisconsulte. « Sous son gouvernement, dit l'historien Gay (*Histoire du Chili*, t. II, chap. VIII), le pays jouit de tous les bienfaits de l'ordre public et de l'application sérieuse et équitable de la loi... Du zèle et de la sollicitude paternelle du dépositaire de l'autorité, qui se préoccupait du bien commun sans préférences personnelles ; car, à ses yeux, les Indiens valaient les Espagnols : aussi ne vit-on jamais fléchir dans ses mains la règle de la justice... » On pouvait donc espérer que, malgré son insuffisance de connaissances militaires, Bravo de Saravia assurerait des avantages con-

sidérables à des colonies dont des guerres continuelles arrêtaient le développement. La malheureuse affaire de Marigüenu, où il perdit une grande partie de ses troupes et où lui-même faillit périr, marqua le commencement de son administration ; mais cet échec fut quelque peu réparé par la victoire que l'armée espagnole, sous les ordres du maréchal-de-camp Rui Gamboa, remporta sur les Araucans, près de Quipoé. Les deux nations belligérantes observèrent ensuite, pendant environ quatre années, une espèce de trève, qui ne fut interrompue que lorsque Painenancu, auparavant chrétien, puis apostat, élevé à la dignité de toqui, commença à faire de nouvelles excursions dans les dépendances des établissements européens. D. Rodrigo de Quiroga, nommé par Philippe II en remplacement du président Bravo Saravia, vainquit plusieurs fois le chef indien; mais son âge avancé ne lui permit pas d'exercer long-temps le commandement : il mourut en 1580, indiquant pour son successeur Rui de Gamboa, dont le choix fut confirmé par le vice-roi du Pérou.

La guerre soutenue par les Araucans avec une constance si héroïque, fit craindre à Philippe II que les établissements espagnols au Chili, tôt ou tard ne tombassent entre leurs mains, s'il ne prenait pour la terminer des mesures énergiques. Une de celles qu'il adopta fut d'y envoyer D. Alonso Sotomayor, en qualité de capitaine général, avec un bon corps de troupes. Ses connaissances militaires et sa valeur faisaient espérer que ce nouveau chef mettrait fin à une lutte si acharnée. Tout son passé inspirait le respect pour sa personne : âgé de trente-sept ans seulement, il s'était distingué par sa bravoure en cent batailles, sous les ordres du duc d'Albe en Flandre. Arrivé dans le Chili en 1583, son premier soin fut d'obliger le toqui Painenancu à lever le siège des places de Villarica et de Valdivia, puis de mettre tout le pays ennemi à feu et

à sang, croyant, comme jadis D. Garcia, que les Indiens épouvantés à jamais jetteraient bas les armes. Ainsi, des prisonniers qui tombaient dans ses mains, les uns étaient empalés, les autres écartelés, et le plus grand nombre était renvoyé dans ses foyers, après qu'on leur avait coupé les bras! Painenancu lui-même, pris par les Espagnols, fut empalé, après avoir montré un repentir sincère de son apostasie. Les fatigues et les dangers inséparables alors de cette haute dignité de toqui, n'empêchèrent pas Cayancura, ulmen ou chef héréditaire du district de Marigüenu, de l'accepter, au commencement de 1585. Son prédécesseur en avait en quelque sorte laissé s'obscurcir l'éclat par son inaction : le nouveau toqui, décidé à lui rendre tout le lustre que lui avaient donné les exploits de Caupolican, mit tout en œuvre pour parvenir à former une armée qui lui permît d'entrer en campagne. Le combat qu'il offrit aux troupes espagnoles près de Carampangue ne lui procura aucun avantage matériel; mais il servit au moins à enhardir ses soldats et à faire comprendre aux conquérants que le pouvoir ne résidait plus dans des mains débiles comme celles de Painenancu. Après avoir fait infester les territoires de Villarica, de l'Impériale et les rives du Biobio, par différents détachements de son armée, commandés par des capitaines habiles, le toqui mit le siège devant le fort d'Arauco; mais, vaincu par les Espagnols dans un combat sanglant de quatre heures, il abdiqua l'autorité souveraine en faveur de son fils Nangoniel, jeune héros d'une grande renommée, adoré de la nation. Nangoniel parvint à enlever la place qu'avait en vain attaquée son père; mais il fut tué près de Puren, dans une escarmouche où la fortune le couronnait déjà, pour ainsi dire, des lauriers de la victoire. Il n'avait pas encore expiré, que les officiers élurent Cadeguala par acclamation. Plus heureux que ses prédécesseurs, le nouveau toqui mit le feu à la ville d'Angol, le 24 sep-

tembre 1586; et pénétrant dans son enceinte avec mille fantassins et cent cavaliers, il se livra à un horrible carnage des habitants, qui fuyant les flammes tombaient dans ses mains.

Nul Espagnol ne fût, cette lamentable nuit, resté vivant dans Angol, si un heureux hasard n'eût amené sur les lieux, deux heures avant l'attaque, le gouverneur Sotomayor, qui, conservant une rare présence d'esprit, se mit à la tête de la garnison, et força les assaillants à se retirer. L'incendie d'Angol fut suivi du siège de Puren et de la retraite de Sotomayor, qui était accouru avec une forte armée au secours des assiégés. Cadeguala, enorgueilli d'un triomphe si signalé, se présenta devant les murs de Puren sur un cheval superbe, et défia le commandant Garcia Ramon à un combat singulier : le guerrier espagnol accepta le défi, et d'un coup de lance perça de part en part le cœur de son redoutable adversaire. Guanalcoa, nommé toqui, continua, après Cadeguala, le siège de la place de Puren, et réussit à la serrer de si près, que les assiégés furent contraints de l'évacuer. Le gouvernement de Guanalcoa est remarquable, non-seulement par les avantages réitérés qu'il obtint sur les Espagnols, mais surtout par les exploits mémorables d'une héroïne araucane. Janequeo, femme de Güepotan, douée d'une valeur au-dessus de tout éloge, se mit à la tête d'un corps de Puelches, et résolue à venger la mort de son mari, causée par les Espagnols, elle fit des incursions sanglantes dans les colonies, et n'hésita pas, dans une circonstance, à présenter bataille aux forces du capitaine général. Réduite à la fin à quitter le théâtre de la guerre, l'héroïne se retira dans les montagnes, où elle préféra vivre cachée, plutôt que de renoncer à la liberté en défendant laquelle avait péri l'époux qu'elle idolâtrait. Cependant le vieux Guanalcoa mourut dans les derniers jours de l'an 1591, et eut pour successeur Quintungüenu,

jeune guerrier intrépide et avide de gloire. Le nouveau toqui se proposa pour modèle l'illustre Lautaro, et occupa aussitôt les hauteurs de Marigüenu, de si heureux augure pour sa nation. Sotomayor attaqua et força jusque dans ses retranchements, le chef indien, qui, exhortant les siens à une défense glorieuse, se fit hacher en pièces avec presque toute sa troupe. Le général victorieux offrit alors la paix; mais cette offre fut rejetée avec mépris par les Araucans, et Sotomayor, irrité d'un semblable refus, se jeta avec son armée dans la province de Tucapel, ravageant tout ce qu'il rencontrait. Paillaeco, élu toqui, succomba quelques mois après son élévation, en combattant les Espagnols près de Molquilla, et laissa à Paillamacu la glorieuse mission d'arrêter les progrès de l'ennemi. Mais le général espagnol, voyant qu'il n'achetait ses triomphes qu'au prix de victimes innombrables qui périssaient chaque jour, suspendit brusquement la campagne et rentra dans Santiago. Il était arrivé à se convaincre, par son expérience personnelle, de l'impossibilité de conquérir l'Araucanie, tant qu'il resterait un seul homme vivant pour la défendre. D. Martin Oñez de Loyola vint à remplacer le général Sotomayor dans le gouvernement en 1592. La prudence, la valeur et la circonspection qui distinguaient Loyola devaient faire supposer que dans les conjonctures il n'aurait su y avoir de nomination plus convenable. Mais il faut l'avouer, il semble que la grandeur ait altéré la sûreté de son jugement. Loyola dédaigna la marche administrative de ses prédécesseurs, et poussé par la manie de révoquer toutes leurs mesures, il produisit dans l'ordre politique une véritable révolution. Il alla jusqu'à se croire quelques droits au gouvernement de l'Araucanie, parce que Coya, sa femme, était fille et héritière des Incas du Pérou. Paillamacu ne cessa de molester le nouveau chef, mais il trouvait en lui un adversaire plein d'habileté et

bien pourvu des moyens nécessaires pour lui faire une guerre formidable. Il usa vainement ses efforts contre la ville de Coya, que Loyola achevait de fonder, et malgré la bravoure éprouvée de son lieutenant Loncotegua, qu'il avait chargé d'enlever le fort de Jésus, qui couvrait l'entrée de la ville, il fut repoussé à deux différentes reprises par les troupes espagnoles. Paillamacu, voulant réserver la vie de ses soldats pour une occasion où ils pourraient la vendre plus cher, renonça à l'agressive. Loyola, se croyant à l'abri des surprises continuelles que lui ménageait la puissance toujours croissante du toqui, visita les places de l'Impériale, de Valdivia et de Villarica, fournissant partout, en général expérimenté, les moyens propres à leur défense, en cas de nouvelles attaques. Cela fait, il repassa le Biobio, et se trouvant en lieu sûr, il renvoya trois cents soldats qui l'escortaient, ne conservant avec lui que soixante officiers réformés, quelques religieux fransciscains et sa propre famille. Paillamacu, qui ne perdait pas Loyola de vue et qui observait tous ses mouvements, le suivit à son insu avec deux cents hommes, l'assaillit dans la vallée de Curalava, dans la matinée du 22 novembre 1598, et le massacra luï et tous ses compagnons. Puis il courut, avec la rapidité de la foudre, mettre le siège devant plusieurs villes d'au-delà du Biobio, et rasa entièrement les autres.

Il paraît qu'avant de porter des coups si funestes à la domination espagnole dans le Chili, le toqui avait entamé des négociations secrètes avec les autres tribus chiliennes; car presqu'au moment même où se passait à Curalava ce drame lugubre, les Guiliches, les Cuncos et presque toutes les provinces limitrophes de l'Araucanie poussèrent le cri de révolte. Ce soulèvement simultané grossit dans des proportions si considérables l'armée du toqui, que, sans préjudice du siège des places qu'il attaquait, il gardait près de lui une forte réserve, avec laquelle il répandait la terreur

et la mort dans les districts espagnols. Pedro Viscarra, qui remplissait provisoirement les fonctions de capitaine général, passa le Biobio à la tête d'un détachement, et arrêta quelque peu les progrès de l'ennemi. Le gouvernement de Viscarra, presque octogénaire, ne pouvait durer; et en effet, le vice-roi du Pérou nomma bientôt, pour le remplacer, l'alcalde de Lima, D. Francisco Quiñones. C'était un de ces hommes que leur caractère énergique, leur esprit dominant, leurs talents et leurs richesses semblent destiner à commander aux autres dans les circonstances difficiles. A cette époque de licence, le vice-roi de Lima prenait souvent ses conseils, et la décision de Quiñones était celle qu'il faisait exécuter. Le nouveau chef se porta sur les rives du Biobio, à la tête d'une forte colonne de vétérans, pour chercher Paillamacu, qui marcha à sa rencontre avec environ quatre mille soldats. Les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine d'Yumbel, et après un combat de deux heures, Paillamacu dut céder le champ de bataille et la victoire à son adversaire. Quiñones fit écarteler tous les prisonniers qu'il prit sur l'ennemi; en même temps il fit évacuer par ses troupes les places d'Arauco et de Cañete, que le toqui, de son côté, fit immédiatement raser : Santa-cruz de Coya subit le même sort. Pendant que ces évènements se passaient sur les bords du Biobio, l'armée destinée par le toqui à prendre la ville de Valdivia, en leva le siège. Les habitants, après plusieurs sorties, parvinrent un jour à détruire le fort élevé par Paillamacu dans les environs marécageux de Puren, et à massacrer une grande partie de sa garnison : ce fait parut décisif aux vainqueurs qui se livrèrent, avec une sécurité incompréhensible, aux douceurs de la paix que leur ménageait leur triomphe. Le toqui, informé du revers éprouvé par les siens, chargea son lieutenant Millalcaquin de la garde du Biobio, et partit avec quatre mille hommes pour Valdivia, sur laquelle il

tomba à l'improviste le 24 novembre 1599, quand le jour commençait à poindre. La négligence au sein de laquelle dormaient les Espagnols, lui permit de s'emparer de la ville, presque sans résistance. Les édifices furent livrés aux flammes; des habitants, les uns furent égorgés, les autres faits prisonniers, à l'exception de quelques-uns plus heureux qui purent se réfugier sur les navires qui mouillaient dans les eaux de la rivière, et sauver leur vie de cette manière. Paillamacu, après un exploit pour lui si glorieux, alla faire sa jonction avec Millalcaquin, emmenant, entre autres trophées de sa victoire, quatre cents prisonniers, et environ deux millions de piastres [1].

Telle fut la situation politique du Chili durant le seizième siècle de l'ère chrétienne, où il plut à la divine Providence de répandre parmi ses habitants, au moyen de la prédication apostolique, la foi de Jésus-Christ.

[1] Somme énorme à cette époque, même pour l'Amérique; car la piastre américaine, plus forte que la piastre espagnole, vaut près de six francs. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE III

SOMMAIRE. Apparition du christianisme dans le Chili. — D. Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo et Fr. Antonio Rendon partent de Cuzco pour le Chili. — Leur charité. — Mission sur les bords du Mapocho. — Erection à Santiago de la première église. — Progrès de la prédication de l'Evangile. — Le P. Buirox périt à Duno. — D. Cristoval d'Alegria prêche à Paucoa. — Fr. Juan Salguero parmi les Promaucas. — Fr. Pedro Hernandez et Fr. Francisco Solis prêchent à la Conception et à l'Impériale. — Fr. Diego Pezoa est décapité à Valdivia. — Motifs qui portèrent les païens à résister au christianisme. — Progrès de la foi à Coquimbo et à Santiago. — Magistrats zélés pour son enseignement.

Par un de ces rares contrastes que règle la sagesse d'une Providence toujours en action, l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau-Monde y opéra un double changement dans la condition morale et dans les institutions civiles des peuples[1]. La voix consolante du prédicateur évangélique et le bruit effrayant du canon vinrent frapper en même temps l'oreille des races américaines ; l'une, allumant le flambeau divin de la foi, jetait dans les esprits une nouvelle lumière, dont les rayons étaient d'autant plus vifs et plus pénétrants, que plus profondes étaient les ténèbres et la barbarie dans lesquelles ils étaient plongés ; l'autre, avec son écho funèbre, ne menaçait les infortunés indigènes que de terreur, de désolation et de servitude. La religion, portant dans ses mains l'olivier

[1] *Voir le document n°* 3.

de la paix, proposait, par les voies de la persuasion, un plan de régénération spirituelle, et les conquérants qui, les armes à la main, ne faisaient appel qu'à la violence, venaient leur imposer un nouveau joug, et proscrivaient comme un crime le patriotisme de ceux qui, au foyer de leur âme, sentaient encore une étincelle du feu sacré, qu'y entretenait l'amour de l'indépendance du pays natal. Cette combinaison bâtarde de principes si contradictoires inspirait aux Américains une prévention funeste, qui les empêchait ou les détournait d'embrasser une religion professée et prêchée par les conquérants eux-mêmes : aussi devait-on supposer, d'après les calculs de la raison, que la religion, cette fille des cieux, ne succombât dans sa marche, précédée qu'elle était d'antécédents si défavorables. Mais, loin que les résultats aient répondu aux prévisions de la sagesse humaine, il semble que la Providence se soit plu à tromper ses calculs et à déjouer son attente. Les bûchers des Nérons, des Domitiens et des Dioclétiens, les sophismes de Celse, de Porphyre et de Julien, et le rationalisme séducteur des fanatiques du nord de l'Europe prouvent jusqu'à l'évidence l'impuissance radicale des efforts de l'homme s'évertuant à détruire l'œuvre du grand Maître. A ces preuves Dieu voulut ajouter une nouvelle démonstration, tirée de la conquête de l'Amérique, pour mieux faire éclater la divinité de la religion et la vive lumière des vérités qu'elle enseigne, de quelque voile odieux qu'on pût les couvrir.

La parole du Verbe, forte et efficace par elle-même, a toujours pénétré, comme un trait acéré, au fond du cœur de l'homme, et renversé les idoles qu'y ont élevées de viles passions ou d'ignorants préjugés. L'Europe, l'Asie et l'Afrique, en nous montrant, depuis la naissance du christianisme jusqu'à nos jours, le tableau vivant dans lequel brille, et toujours sous d'éclatantes couleurs, le triomphe complet de la foi sur toute espèce d'ennemis, nous présentent aussi le

spectacle du courage, de la résignation et de la constance des apôtres chargés de la répandre. L'Amérique commença à peine à être connue du reste du monde, par les singuliers usages de ses habitants, par l'abondance inépuisable de ses trésors et par la fertilité de ses provinces, qu'elle ne le fut pas moins par les actions héroïques des missionnaires, dont elle a été le théâtre. Depuis les régions neigeuses du haut Canada jusqu'aux îles du cap Horn et la Terre-de-Feu, et depuis les plages de l'Atlantique jusqu'à celles de la mer Pacifique, on prêcha le mystère de la Croix, et les nations nombreuses qui habitaient dans les ténèbres de l'idolâtrie, ne reçurent pas les lumières de la foi chrétienne, sans admirer en même temps la sainteté prodigieuse de ses apôtres.

Les vices, profondément enracinés dans le cœur des Mexicains, tremblèrent à la voix d'un Dominique de Mendoza et d'un Julien de Garsès, qui parcoururent en prêchant presque toutes les provinces de ce vaste empire; ils y supprimèrent des usages dégradants pour l'humanité, et abolirent dans les temples, purifiés le sacrifice des victimes humaines, qui étaient chaque jour immolées sur les autels de leurs prétendues divinités. Le Pérou, dont les idées superstitieuses, presqu'aussi fameuses que ses trésors, s'appuyaient sur les traditions les plus anciennes, déchira le voile épais de son ignorance, au bruit de la prédication et des miracles de saint Louis Beltran et de saint François Solano. Les montagnes escarpées qui servaient de refuge aux indigènes poursuivis, les vallées profondes et les forêts épaisses, habitées seulement, sur divers points de l'Amérique, par des bêtes féroces ou des insectes venimeux, ne parurent pas des obstacles insurmontables au zèle des Albuquerque, des Loaiza, des Lallemant et d'autres personnages aussi courageux et aussi dévoués que ceux-là. Le Chili, couvert de la nuit d'innombrables erreurs, vit rayonner à son horizon la lumière du

christianisme en 1541. Le vénérable D. Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo, du clergé séculier, et frai Antonio Rendon, de l'ordre de la Merci, furent les apôtres que Dieu choisit, avant tous les autres, pour annoncer les vérités de la foi aux Chiliens. Ils partirent de Cuzco pour le Chili, le 20 janvier 1540, à la suite de l'armée qu'avait organisée D. Pedro Valdivia, pour conquérir ce pays. Ni les vastes déserts de sable d'Atacama, ni les glaces éternelles des Andes, ni les précipices insondables qui s'ouvrent à chaque pas au pied de leurs sommets orgueilleux, rien ne les arrêta dans leur intrépide carrière. Sans doute, les soldats espagnols purent trop souvent commettre des extorsions contre les Indiens, leur enlever leurs trésors, les dépouiller de ce qui leur appartenait à si juste titre; mais les malheureux trouvèrent presque toujours un soulagement à leur infortune, dans la charité des hommes apostoliques. Si les conquérants répandirent la terreur, dans leurs courses des environs de Copiapo jusqu'aux bords du Mapocho, les prêtres firent sentir, dans les mêmes lieux, les effets bienfaisants de la bonne nouvelle qu'ils annonçaient. Sans perdre une seule occasion favorable à l'exercice de son saint ministère, Marmolejo saisit celle que lui offrit la fameuse junte des caciques convoqués par Valdivia, pour développer ses plans de conquête.

Ce fut alors que, pour la première fois, sur les rives du Mapocho, on entendit un enseignement formel tendant à établir la suprématie de la foi chrétienne sur l'intelligence de l'homme, la suprématie de la sagesse de Dieu sur la raison de ses créatures. On posa, le 12 février 1541, les fondations de la première église qu'on ait construite au Chili, sous la protection de Marie dans son Assomption; et l'arbre béni de la Croix, qui fut planté dans le parvi du temple par le pieux général, au milieu des chants du clergé, des acclamations de l'armée et à la grande admira-

tion des Indiens, sanctifia cette enceinte, où une multitude d'hommes, naguères ensevelis dans les ténèbres, devaient contempler la lumière de la vérité et apprendre le chemin du ciel. Mais les hommes de Dieu ne tardèrent pas à se répandre dans les campagnes. Marmolejo se mit à parcourir les plaines populeuses de Lampa, chercha les Indiens dans leurs propres habitations, leur fit connaître Dieu, et en baptisa un grand nombre. Les environs de Quillota et de Limachi éprouvèrent également les effets de l'ardeur de son zèle. Là, comme sur tous les autres points où il exerça le ministère de la prédication, il sut concilier, avec la vérité inflexible de sa parole, la charité, la douceur et le désintéressement qui éclatèrent dans toutes ses actions [1].

De nouveaux ouvriers vinrent bientôt partager les fatigues des premiers missionnaires : tels furent, entre autres, le P. frai Dominique Buirox, de l'ordre des Prêcheurs, qui, après avoir annoncé la parole sainte aux Promaucas, et combattu les erreurs superstitieuses et les vices grossiers qui souillaient leurs mœurs, arrosa de son sang, au mois de janvier 1555, le village de Duno, près des bords du Mataquito, où il avait fait de si grands efforts pour implanter l'Evangile dans le cœur des habitants; le prêtre D. Cristoval d'Alegria, qui se chargea de catéchiser les réductions de Paucoa et de Peucudañe [2], où il vécut jusqu'en l'année 1588;

[1] Le P. frai Francisco Xavier Ramirez prétend (*Chronique impériale*, t. I.) que frai Fernando Barionuevo fût le premier qui ait prêché la foi chrétienne aux Indiens du Chili. Loin de partager son opinion, nous doutons même que le P. Barrionuevo ait été dans le Chili au temps où le suppose cet écrivain; nous avons de meilleures raisons de croire qu'il se trouvait alors au Pérou. (*Note de l'auteur.*)

[2] Les *réductions* de Paucoa et de Peucudañe comprennent tout le territoire que contient aujourd'hui la vallée de Tango, dans le département de *la Victoire*. Les ruisseaux de la vallée portent encore ces noms-là. (*Note de l'auteur.*)

La *réduction*, c'est le nom que les Espagnols donnaient à chaque peuplade indienne convertie à la foi. J'ai cru devoir conserver ce mot, qui ne paraitra pas trop étranger à ceux qui connaissent un peu l'histoire de l'Amérique espagnole. (*Note du traducteur.*)

frai Juan Salguero, de l'ordre de Saint-Dominique [1], lequel entreprit avec une application exemplaire l'étude de la langue chilienne, et, après avoir travaillé plusieurs années à la conversion des Promaucas, fut nommé par le chapitre, durant la vacance du siège épiscopal de Santiago, missionnaire des réductions de Putaga, Loncomilla et Purapel [2]; frai Pedro Hernandez et frai Francisco Solis, avec d'autres religieux de l'ordre des Mineurs, dont nous ignorons les noms, parcoururent une grande partie des territoires de la Conception et de l'Impériale, et il n'y a pas lieu de douter que le zèle de ces prêtres pour la conversion des infidèles ne dut être bien ardent, puisque, peu de temps après, nous voyons l'Impériale posséder un évêché, compter dans son diocèse un nombre incalculable d'églises florissantes, dont l'érection doit surtout être attribuée au prosélytisme de ces dignes ouvriers de l'Evangile. Le district de Valdivia eut aussi son apôtre dans le dominicain frai Diego Pezoa. Cet homme d'une vertu incomparable parvint, après avoir prêché avec un rare zèle, à convertir à Jésus-Christ quelques-uns des indigènes; mais les autres lui avaient voué une haine mortelle à cause de l'énergie avec laquelle il attaquait le vice de l'impureté et reprochait leur conduite à ses honteux esclaves. Aussi finirent-ils par le faire périr d'une manière cruelle.

La mort violente des missionnaires que nous venons de nommer prouve que les apôtres du Chili ne rencontrèrent point, chez les peuples qu'ils évangélisaient, les dispositions favorables que manifestèrent les habitants d'autres contrées de l'Amérique, où le christianisme était annoncé presqu'à la même époque. Les Chiliens, d'une nature belliqueuse et

[1] Nous possédons les originaux de plusieurs documents relatifs aux missions de ces deux prêtres. (*Note de l'auteur.*)

[2] Localités qui se trouvent dans le département de Rancagua, paroisse de San-Pedro (Saint-Pierre.) — (*Note de l'auteur.*)

d'un caractère indépendant, haïssaient tout ce qui leur paraissait ressembler à la servitude, et regardant les vérités de la foi comme des inventions forgées par les conquérants de leur pays pour lui imposer plus facilement le joug, ils les enveloppèrent dans une commune haine. Ils remarquaient d'ailleurs le disparate énorme qui existait entre les principes de la religion qu'on leur prêchait, et les mœurs des hommes qui en faisaient profession. Sainte en elle-même, dans son objet, dans son Auteur, elle défendait toute espèce d'extorsion, et cependant la violence était devenue chez eux comme une habitude. Les conséquences qui résultaient de cette contradiction portaient un préjudice incroyable à la cause de la foi. Une religion non respectée, dans toute l'étendue de ses préceptes, par ceux-là mêmes qui se disaient chargés de la faire connaître, ne pouvait inspirer aucune idée avantageuse à des hommes ignorants et incapables de comprendre la différence qu'il y a entre la sainteté de la loi et la corruption de ceux qui doivent l'observer. Aussi arrivait-il que la plupart des Indiens, loin de se prêter à entendre avec docilité la prédication, se retiraient des lieux fréquentés par les missionnaires, jusqu'en des endroits éloignés, ou se cachaient dans leurs propres cabanes, pour échapper à leur visite, dans le cas où ils se seraient présentés pour les instruire.

Il n'en était pas de même des Indiens qui habitaient les colonies espagnoles. Les prêtres avaient plus d'occasions de les catéchiser, et Dieu couronna leur zèle par des conversions frappantes, obtenues souvent chez ceux qui paraissaient le plus obstinément rebelles aux dogmes du christianisme. Les dangers qu'offrait la prédication de l'Evangile parmi les différentes tribus païennes qui couvraient le territoire chilien, ne détournèrent pas d'y exercer les fonctions de leur ministère d'autres hommes, animés du même esprit et ornés des mêmes vertus, qui caractérisaient les apôtres

que nous venons de nommer. La ville de la Serena et la province de Coquimbo furent éclairées par la prédication et les vertus du P. frai Bernard Agüero, de l'ordre de Saint-François; Santiago et ses environs éprouvèrent les effets du zèle extraordinaire du P. Turinjia, du même ordre, et d'autres lieux entendirent la parole chaleureuse de frai Gilles Gonzalez et de ses collaborateurs dans l'exercice du ministère apostolique.

Ce qui ne contribua pas peu non plus à l'introduction du christianisme dans le Chili, ce fut le soin avec lequel plusieurs de ses magistrats cherchèrent à en favoriser l'enseignement. Soit qu'ils cédassent aux inspirations de la politique, soit qu'ils crussent pouvoir allier les sentiments charitables que suggère l'Evangile avec les mesures rigoureuses qui, plus d'une fois, firent couler du sang qu'on aurait pu épargner, toujours est-il qu'ils donnèrent équitablement des ordres réitérés pour que les encomenderos instruisissent les Indiens [1].

Parmi les différentes dispositions relatives à cet objet, on remarque celles prises à la Serena par le gouverneur D. Garcia Hurtado de Mendoza, qui recommanda à tous les maîtres « d'enseigner aux Indiens les préceptes de la religion, sans recourir aux menaces ni aux châtiments, en employant, au contraire, la charité et la douceur paternelle. » Il faut avouer que de semblables prescriptions étaient fréquemment méprisées par certains propriétaires; d'autres pourtant les observaient scrupuleusement, et leur conduite produisait de grands avantages pour la foi.

Tels furent les premiers pas que fit la religion de Jésus-Christ sur la terre du Chili. Ses préceptes adorables, révélés

[1] La nature de l'*encomienda* tenait à la fois du *bénéfice* et du *fief*. Le mot lui-même, qui vient d'*encommendar*, confier, indique la nature des rapports qui devaient exister entre le colon espagnol et son serviteur indien. Nous aurons occasion de l'expliquer plus amplement. (*Note du traducteur.*)

au milieu du bruit de la guerre, firent d'abord une faible impression sur le cœur des Indiens. La paix était nécessaire pour qu'ils pussent apprécier les caractères divins de la nouvelle doctrine ; car, accoutumés à combattre, ils ne pouvaient déposer les armes pour écouter les maximes d'amour et de charité qu'inspire la foi du Sauveur.



CHAPITRE IV

SOMMAIRE. Santiago, église suffragante de Cuzco. — Philippe II prie le pape de l'ériger en évêché. — Pie IV élève à la dignité épiscopale D. Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo. — Biographie des évêques qui occupèrent, durant ce siècle, le siége de Santiago : Gonzalez Marmolejo, frai Fernando Barrionuevo, frai Diego Medellin, frai Pedro Azuaga.

Santiago n'était, dans le principe, qu'une petite paroisse dépendante de l'évêque de Cuzco, dont son premier curé, D. Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo, reçut les pouvoirs attachés à son ministère. Mais ni le titre de simple paroisse ne pouvait convenir au rôle d'une ville destinée à devenir la capitale d'un empire, ni les pouvoirs d'un simple curé ne pouvaient suffire aux besoins spirituels des habitants. En dépit des préoccupations incessantes dont une guerre aussi funeste qu'acharnée accablait les conquérants du Chili, ils durent penser à l'érection d'un évêché, et l'on peut supposer que sans doute c'était là une des demandes que Pedro Valdivia fit à Philippe II, par l'organe d'Alonzo d'Aguilera, qui se rendit en Espagne l'an 1550, pour solliciter, au nom de son général, un remède aux nécessités pressantes qui se faisaient sentir dans les colonies du Chili. Envoi de nouveaux ouvriers pour travailler à la moisson abondante qui se présentait de toutes parts, érection de

paroisses chaque jour plus indispensables pour maintenir dans la foi les villages récemment convertis, organisation de missions dont les membres s'occupassent, suivant un plan fixe et uniforme, de la conquête spirituelle des Indiens: tels étaient les objets qui réclamaient impérieusement la présence d'un évêque zélé et éclairé. Sa Sainteté le pape Pie IV trouva, dans le curé de Santiago, toutes les qualités qui devaient distinguer le nouveau pasteur qu'il s'agissait d'instituer : aussi, lorsqu'à la demande de Philippe II, il érigea, dans le Chili, un évêché suffragant de la métropole de Lima, il nomma pour son premier évêque, sur la présentation du même Philippe, le prêtre Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo, par une bulle datée de Rome le 17 juin 1561 [1]. La ville de Santiago reçut avec de grandes démonstrations de joie la nouvelle de l'élévation de son pasteur : ses vertus, parmi lesquelles brillaient le zèle prudent et discret, la constance et le désintéressement, lui avaient acquis la plus haute estime de tous ses paroissiens.

Issu d'une famille noble, D. Marmolejo naquit à Carmona dans l'Andalousie. Appliqué dès son enfance à l'étude des lettres, l'Université de Salamanque le compta parmi ses élèves de philosophie et de théologie, et il y obtint par ses succès le grade de licencié dans la seconde de ces sciences. Fidèle à sa vocation, il reçut dans sa patrie les ordres sacrés, et passa ensuite au Pérou, où il accompagna l'armée de Diego Rojas et Pedro Candia. C'est là qu'il se trouvait quand D. Pedro Valdivia organisa son expédition. Marmolejo résolut de la suivre, et le 20 janvier 1540 il partit de Cuzco pour le Chili, investi par l'évêque diocésain, du titre et des pouvoirs de vicaire forain, et autorisé, en outre, à élever des églises et à instituer des paroisses dans les établissements ou dans les colonies que fonderait le con-

[1] Nous prenons cette date dans Claude Gay, qui l'a prise lui-même peut-être dans la CHRONIQUE IMPÉRIALE. (*Note de l'auteur.*)

quérant. Le 4 mai 1546, D. frai Juan Solano, évêque de Cuzco, le nomma son vicaire général dans le Chili, et lorsque plus tard le pays fut soumis à la juridiction du nouveau siège de Charcas, D. frai Thomas de St-Martin, de l'ordre des Dominicains, son premier évêque, ratifia les nominations antérieures, et ajouta aux titres de Marmolejo, celui de visiteur ecclésiastique de l'empire du Chili, dont le saint prêtre commença à exercer les fonctions le 13 juin 1555. Mais quelque multipliées que fussent les occupations qu'entraînaient pour D. Bartolomé des charges si nombreuses, elles ne purent l'empêcher, malgré les dangers que couraient alors les Espagnols parmi les Indiens, de pénétrer dans les campagnes, pour enseigner à leurs habitants les rudiments de la foi.

Nous avons déjà parlé en passant, dans le chapitre précédent, de quelques-uns de ses travaux apostoliques au milieu des infidèles. Le désir ardent de leur ménager tous les moyens propres à faciliter leur conversion le détermina à entreprendre, dans le courant de l'année 1550, un voyage en Espagne, en compagnie d'Alonso d'Aguilera, que Pedro Valdivia députait au roi; mais à peine cette détermination fut-elle connue dans Santiago, que les bourgeois, qui lui portaient la plus profonde vénération et la plus vive affection, s'opposèrent de toutes leurs forces à l'exécution de ce projet, jusqu'à le forcer d'y renoncer. On peut croire que son âge avancé et le délabrement de sa santé, absolument trop faible pour résister aux fatigues d'une si longue traversée, auront aussi influé sur la nouvelle résolution de Marmolejo.

Les troubles qui agitèrent les colonies espagnoles, à la mort de Pedro Valdivia, fournirent au curé de Santiago l'occasion de déployer toute la vivacité et toute l'ardeur de sa charité. Francisco d'Aguirre, Rodrigo de Quiroga et Francisco Villagran se disputaient le gouvernement du

Chili, s'appuyant pour cela sur des titres qui, dans la pensée de chacun d'eux, justifiaient leurs prétentions. Les colonies du sud obéissaient au dernier des trois concurrents; Quiroga commandait à Santiago, en vertu d'une délégation du cabildo; et Aguirre, de son côté, résolut d'employer la force pour se mettre en possession du pouvoir qui lui appartenait, aussitôt qu'il fut en mesure de faire valoir ses droits, à la vérité plus fondés que ceux de ses compétiteurs. Le cabildo de Santiago, qui craignait d'une part les conséquences de la résistance qu'il opposait à Francisco d'Aguirre et à qui il répugnait d'ailleurs d'arracher les rênes de l'autorité, des mains du citoyen auquel il les avait lui-même remises, envoya Marmolejo près d'Aguirre, pour l'engager à la paix qui convenait tant à tous les partis, dans les circonstances critiques où se trouvait le pays. La présence de D. Garcia Hurtado de Mendoza et les conseils prudents du digne prêtre calmèrent l'orage qui menaçait l'Etat de sa ruine, pacifièrent les esprits et ramenèrent toutes les pensées au salut commun.

Les principaux moyens qu'eussent jusqu'alors employés les Espagnols pour réduire les Indiens, avaient été le despotisme et la sévérité. Marmolejo, loin de les approuver, ne cessa de réclamer avec instance, près du gouverneur, l'emploi de la justice, de la persuasion et surtout de la prédication évangélique, comme les moyens les plus convenables pour convertir des êtres qui appartenaient en définitive, à l'espèce humaine. Ayant obtenu du souverain pontife la bulle qui le nommait évêque de Santiago, avec celle qui le chargeait d'ériger son église en cathédrale, Marmolejo célébra en 1563 la fête de cette érection [1]. Il

[1] En admettant l'expédition de la bulle en 1561, il est clair que l'érection n'a pu avoir lieu la même année, comme le prétend l'auteur des Notices biographiques sur les illustrissimes évêques de Santiago, publiées dans notre recueil synodal. (*Note de l'auteur.*)

dédia la nouvelle métropole à la vierge Marie, dans le mystère de son Assomption glorieuse au ciel, et il y établit la même liturgie et les mêmes statuts qu'avait précédemment adoptés, lors de l'érection de la cathédrale de Cuzco, son évêque D. frai Vincent de Balverde, de l'ordre de Saint-Dominique. Le tout est constaté dans un procès-verbal en quarante-deux articles, et comme ils présentent tous le plus grand intérêt, nous avons voulu en donner la copie textuelle [1]. On y voit que Marmolejo, convaincu de l'influence réelle que la splendeur du culte religieux exerce sur le cœur de l'homme, pour lui faire rendre l'hommage qu'il doit à tant de titres au Créateur, attacha une importance particulière à remplir le chapitre de son église, d'un nombre suffisant de chanoines, comme à leur imposer la célébration solennelle et quotidienne des offices divins. Libre des soins que réclamait cette grande affaire, il porta son attention sur l'érection de nouvelles paroisses, et nous croyons qu'il faut attribuer au zèle de ce premier pasteur de Santiago la fondation des églises de Valparaiso et de Limachi. Doué d'un caractère vif et entreprenant, il eût sans doute fait plus encore, si son âge fort avancé le lui eût permis. Il mourut à Santiago, avant d'avoir reçu la consécration épiscopale, en 1565, âgé de soixante-quatorze ans, et il fut enterré dans son église [2]. Son corps, trouvé le 9 mars 1826 dans les cryptes de l'ancienne cathédrale et transféré

[1] *Voir aux documents*, le n° 4.

[2] D. Claude Gay prétend que Marmolejo a reçu la consécration épiscopale; mais nous pourrions commencer par demander : quand aurait-il pu être sacré ? D'après le même auteur, il reçoit ses bulles en 1563, et meurt très-vieux en 1565. Quel temps aurait-il donc eu pour entreprendre le voyage du Pérou, à cette époque si long et si difficile? Nous avons beaucoup de raisons pour affirmer que Marmolejo mourut sans se faire sacrer, et entre autres, celle-ci : 1° le synode de Santiago le dit positivement ; 2° dans les anciens portraits des saints évêques qui se conservaient avant la révolution dans le palais épiscopal de Santiago, celui de Marmolejo n'était peint qu'avec les insignes d'évêque nommé ; 3° il n'existe aucun document qui fasse mention d'une semblable consécration; 4° plusieurs

dans la nouvelle, par ordre du chapitre, le 17 du même mois, fut inhumé près de l'autel de Notre-Dame du Carmel. Entre les vertus qui distinguèrent Marmolejo, une des plus éminentes fut son ardente charité. Les historiens nous ont conservé quelques traits de sa vie qui l'attestent; nous n'en citerons que deux. Un jour, à l'époque où il exerçait son ministère dans la division de l'armée royale, que commandait Pedro Valdivia, il se plaça, pour arrêter les progrès d'une mutinerie militaire, des paroles de paix à la bouche, entre les deux partis qui en étaient venus aux mains. Cette intervention, véritablement pastorale, l'exposa à recevoir plusieurs blessures que lui firent les combattants. L'autre fait qui ne signale pas moins la charité de Marmolejo à l'égard des pauvres, c'est le secours qu'il procura de ses fonds personnels à la ville de la Conception. Le généreux prélat frêta un navire à ses frais pour faire transporter de Valparaiso toute espèce de vivres, et non satisfait d'une action si éminemment philanthropique, il distribua, dans le courant du mois de janvier 1558, tous les biens qu'il possédait, aux pauvres de la même ville de la Conception, qui venait d'essuyer de nouveaux malheurs. On a voulu reprocher à Marmolejo, comme une faute de nature à tacher sa mémoire, d'avoir envoyé des soldats à sa solde au secours du général D. Garcia Hurtado de Mendoza, dans la guerre contre les Araucans; mais cette conduite paraît bien justifiable, si l'on considère le péril imminent qu'eussent couru les colonies européennes déjà établies dans le Chili, dans le cas où les Araucans auraient assuré le cours et les résultats de leurs victoires : d'ailleurs, cette troupe ne fut pas équipée par Marmolejo pour conquérir le territoire des Indiens, ce qui eût été tout-à-fait blâmable, mais

écrivains nomment Barrionuevo comme le premier évêque de Santiago, parce qu'il fut le premier qui gouverna cette Eglise, après avoir été sacré. (*Note de l'auteur.*)

uniquement pour défendre l'existence de la ville de la Conception.

L'église de Santiago ne resta pas long-temps veuve. La Providence préparait en frai Fernando Barrionuevo un digne successeur de Marmolejo. Originaire de la ville de Guadalajara en Espagne, il entra dans l'ordre de Saint-François, dont il embrassa l'institut chez les Observantins, au milieu desquels il se montra toujours, tant qu'il y vécut, le modèle accompli des vertus religieuses. Elevé au sacerdoce, il se fit bientôt remarquer par la hardiesse de sa parole et par la sagesse de sa doctrine. Si nous en croyons l'auteur de l'ancienne *Chronique impériale*, Barrionuevo passa en Amérique en qualité de simple religieux, accompagna Pedro Valdivia dans le premier voyage qu'il fit du Pérou au Chili, et là parcourut la contrée de Copiapo à Melipilla, prêchant la foi de Jésus-Christ; mais, outre que les autres historiens ne comptent pas le père Barrionuevo parmi les ecclésiastiques qui accompagnèrent le célèbre conquérant dans sa première expédition, la lettre synodale de l'illustrissime señor Aldai indique son arrivée, seulement après qu'il eut été présenté pour le siège épiscopal de Santiago, et c'est aussi ce que donne à entendre l'historien Molina [1]. Proposé par Philippe II en 1566, il prit possession du gouvernement de son église l'année suivante, en vertu d'une bulle du pape Pie V. Durant le court période qu'il exerça le ministère pastoral, il édifia son troupeau par la pratique la plus sublime des vertus chrétiennes. Même pendant sa vie, on le regardait et on le vénérait comme un saint. Lorsqu'il s'agit de fixer les limites qui séparaient son diocèse de celui de l'Impériale, il soutint la justesse et l'exactitude de la démarcation qu'il avait indi-

[1] *Histoire du Chili*, IIe partie, chap. VIII. Bien que l'auteur y suppose par erreur que Barrionuevo a été le premier évêque nommé du Chili. (*Note de l'auteur*.)

quée, contre les prétentions de l'évêque de l'Impériale, qui se croyait des droits à la juridiction du territoire qui s'étend entre la Maule et le Biobio, territoire que l'évêque de Santiago supposait aussi dépendre de son diocèse. Barrionuevo mourut après avoir administré l'église de Santiago dix-huit mois : il fut inhumé dans sa cathédrale. Il est à regretter que les pièces du procès commencé après sa mort, pour vérifier minutieusement les actes d'une vie si sainte, ne nous soient point parvenues ; elles nous eussent fait connaître les vertus extraordinaires qui formèrent le caractère de ce digne évêque. Ses ossements, trouvés le 9 mars 1827, reposent aujourd'hui à côté des restes de son prédécesseur.

Après la mort de Barrionuevo, l'église de Santiago resta plus de cinq ans sans chef, et pendant cette vacance le besoin d'un pasteur qui, placé à la tête de la chrétienté naissante, la fortifiât par sa doctrine et l'édifiât par ses exemples, se faisait de plus en plus sentir. Mais, à cette époque, l'attention du monarque se trouvait absorbée par des affaires de la plus grande importance pour l'agrandissement de sa puissance temporelle. Il plut enfin à Dieu que Diego de Medellin fût désigné comme évêque de Santiago. Il était né, suivant les uns, à Lima [1], et suivant les autres, à Medellin, dans l'Estramadure, d'où il se rendit à Salamanque, dans le dessein d'étudier les sciences qui devaient le préparer à l'état ecclésiastique, vers lequel il se sentait fortement enclin. Le moment arriva de suivre cette inclination, et il entra, en la même ville, dans l'ordre de Saint-François. Le P. Medellin était doux et humble de cœur, ami de la paix et doué d'une âme si candide qu'il ne put jamais se persuader qu'il y eût sur la terre un homme qui sût mentir. Lima, capitale du Pérou, fut le vaste théâtre de ses triomphes littéraires. Il enseigna la

[1] Le P. Diego Rosales, *Hist. ecclésiast. du Chili*, liv. II, chap. VI, n° 11.

philosophie et la théologie, aux applaudissements de toute la ville, dans le collége des Jésuites, et le premier il obtint le grade de docteur à l'université de Saint-Marc, qu'on venait tout récemment de fonder. Sans que l'enseignement auquel il se livrait pût satisfaire son activité, il s'adonnait avec ardeur et assiduité, au ministère de la prédication, dans lequel il s'illustra d'une manière insigne. Ses qualités remarquables le firent parvenir aux premières dignités de son ordre, et l'an 1568 il devint le sixième provincial des Franciscains à Lima. Il en avait à peine rempli les fonctions pendant trois ans, que désireux de travailler à la gloire de Dieu, il partit pour le Chili, où, peu de temps après son arrivée, il fut élu gardien du couvent de Notre-Dame du Secours, aujourd'hui principale maison de la province de la Très-Sainte-Trinité dans le Chili. Un si grand mérite fit trouver le père Médellin digne de l'épiscopat, et en effet saint Pie V l'appela au siège de Santiago, le 28 juin 1574. La nouvelle de son élévation à une si haute dignité affligea profondément l'excellent religieux, qui, à cette époque, était déjà retourné au Pérou. Renfermé dans sa cellule, il pleurait inconsolable la perte de sa tranquillité, de sa vie obscure et enfin des douceurs ineffables que lui procuraient les exercices de la vie monastique; mais sa résistance même trahissait son mérite, et provoquait des instances plus pressantes de la part du vice-roi D. Francisco de Tolède et d'autres personnes de distinction, aux arguments sérieux desquels Medellin dut finir par se rendre, en acceptant une charge qu'il jugeait au-dessus de ses forces. L'évêque de l'Impériale D. frai Antonio de San-Miguel procéda à la cérémonie du sacre; et, mis en possession de son siége, l'humble franciscain montra tout ce qu'un pasteur doué de prudence et de force, et plein de zèle pour la gloire de Dieu, est capable d'entreprendre. Il visita en personne son vaste diocèse, érigea de nouvelles paroisses et institua

des missions pour les indigènes. La nécessité d'une maison où fussent élevées les jeunes filles nobles se faisait sentir de plus en plus à Santiago. Presque tous les hommes en état de porter les armes étaient absorbés par la guerre : il en résultait que l'instruction des jeunes filles était négligée à ce point, que la plupart d'entre elles arrivaient au terme de leur jeunesse, sans connaître seulement les premières lettres de l'alphabet.

Pour remplir ce vide, Medellin conçut le projet de fonder un monastère dont les religieuses se chargeassent de l'éducation du sexe, et à l'ombre duquel il pût, en outre, trouver le repos qu'assure la retraite aux personnes qui désirent s'éloigner du monde. Nous parlerons dans un autre endroit des difficultés auxquelles donna lieu cette fondation, difficultés dans le cours desquelles, si l'évêque ne montra pas une grande connaissance des règles canoniques, il sut prouver assez que ses rares vertus suppléaient à cette lacune. Il réalisa son projet au mois de septembre 1576, en fondant à Santiago le monastère de l'Immaculée Conception, sous les règles des chanoines réguliers de Saint-Augustin. C'est au milieu de ces œuvres d'une si haute importance, qu'il reçut la lettre de convocation qu'adressa à tous ses suffragants saint Turibe Alphonse de Mogrovejo, archevêque de Lima, pour les appeler au concile qu'il voulait tenir, conformément aux dispositions du saint concile général de Trente, de plusieurs bulles pontificales et aussi de plusieurs décrets royaux. Malgré l'énorme distance qui sépare les capitales du Chili et du Pérou, et les obstacles qu'offrait alors, pour la franchir, l'inperfection de la navigation, Medellin voulut à tout prix obéir à la voix de son métropolitain. Il quitta donc son église, et arriva à Lima, ville désignée pour la réunion du concile, avant qu'il ne se fût encore constitué. L'ouverture solennelle du [illegible] synode se fit le 15 août 1582, dans l'église métro[illegible] à saint Jean l'Evangéliste. Il

tint cinq sessions, dont la dernière le 18 octobre 1585; mais Medellin, ne pouvant rester à Lima jusqu'à cette époque, retourna dans le Chili, laissant un fondé de pouvoir pour le représenter. Rentré à Santiago, il n'eut rien de plus pressé que de convoquer le synode qui s'y réunit en 1586.

Malheureusement, les actes de ce premier synode diocésain du Chili ne sont pas arrivés jusqu'à nous; ils nous révèleraient sans doute la science et les vertus de l'illustre prélat, et ils nous feraient surtout connaître l'état primitif de la discipline ecclésiastique dans son diocèse. Toujours accablé des occupations inhérentes à ses fonctions, qui lui permettaient à peine de penser quelquefois à lui-même, Dieu daigna l'appeler au repos éternel, en 1593, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Ses restes, déposés dans les caveaux de l'ancienne cathédrale, furent trouvés avec ceux des autres évêques ses prédécesseurs, le 9 mars 1827, et transférés dans la nouvelle cathédrale le 19 du même mois; c'est là qu'ils reposent encore. Entre les vertus qui le caractérisèrent, l'exactitude rigoureuse avec laquelle il pratiqua toute sa vie les devoirs de sa profession religieuse, mérite une attention particulière. Observateur sévère de la pauvreté, il n'avait d'autre lit que deux couvertures; et devenu évêque, il resta aussi pauvre dans le surplus de son mobilier, qu'il l'était, novice chez les Franciscains. La chronique franciscaine nous rapporte que, dans une visite que Medellin faisait comme provincial des couvents de son ordre, il arriva que son compagnon avait gardé deux verres pour boire le long des chemins : le provincial n'eut l'esprit tranquille que lorsqu'il eut ordonné de se défaire d'un verre par l'aumône; et comme l'autre se cassa dans le cours du voyage, le frère lai découvrit malicieusement le second verre qu'il avait conservé, et fit croire à son supérieur que c'était le même qui s'était précédemment cassé. La pureté qu'il sut, constamment armé de la prière et de la mortification,

conserver au milieu des plus grands dangers, n'était pas moins admirable. De si hautes et si illustres vertus méritèrent à Medellin le nom « d'homme d'un esprit céleste, et de héros apostolique parvenu à la plus parfaite sainteté [1]. »

D. frai Pedro d'Azuaga, successeur de Medellin, ne nous offre rien de mémorable. Originaire de la bourgade qui porte son nom dans l'Estramadure, il se fit religieux franciscain à Santafé, dans la nouvelle Grenade. Il fut promu au siège de Santiago en 1595, sur la présentation royale, en vertu de laquelle il en prit possession l'année suivante. Mais il mourut avant la cérémonie de son sacre, en 1597, et il fut inhumé dans l'église du couvent de son ordre.

La mort de cet évêque ferme la nomenclature des prélats qui ont gouverné la sainte église de Santiago pendant le seizième siècle.

[1] Diego de Cordoue, *Vie de saint François Solano.*



CHAPITRE V

SOMMAIRE. Développement de l'Impériale. — Pie IV y érige un évêché. — Pie V confirme la décision de son prédécesseur. — Frai Antonio de San-Miguel, premier évêque de l'Impériale. — Sa biographie. — Question de la délimitation des diocèses de Santiago et de l'Impériale. — Décision de l'*Audience*. — Fondations. — Paroisse d'Osorno. — L'évêque de l'Impériale au concile du Pérou. — Traits du zèle ardent de ce prélat. — Son élévation au siège de Quito. — D. Augustin Cisneros. — Sa biographie.

A mesure que la conquête pénétrait, marchant à pas plus rapides, dans le centre même des possessions araucanes, il devenait de plus en plus indispensable pour les conquérants d'avoir un principal point d'opérations, où ils pussent se renfermer en cas de désastres, ou attendre des renforts, à cause de la réduction successive qui frappait de jour en jour l'armée espagnole. La ville de Santiago, éloignée par une trop grande distance, et celle de la Conception, séparée par le Biobio, des établissements européens qui se trouvaient au midi de cette rivière, n'offraient pas un asile sûr qui pût garantir les Espagnols contre tout évènement funeste. C'est pour cela que Valdivia fonda la ville de l'Impériale, comme un poste avancé de la domination espagnole sur les rives pittoresques d'un beau fleuve, du Cauten, l'année 1551. Son importance militaire, son climat, la fertilité de son territoire et les communications

maritimes que lui assurait avec les autres colonies le fleuve qui la baignait, contribuèrent à donner à cette ville nouvelle un développement rapide et prodigieux, à un tel point qu'elle éclipsa bientôt l'éclat de la riche et opulente Santiago, et put lever son front superbe au-dessus des colonies méridionales dont elle devint la métropole. Dans les environs s'élevèrent presqu'en même temps les villes de Villarica, de Valdivia, d'Angol. Pour pourvoir aux besoins spirituels de leurs habitants, on sentit la nécessité de former un nouveau diocèse, dont le chef, plein de zèle et d'autorité, pût non-seulement fortifier les chrétiens dans la foi, mais encore prendre les moyens convenables pour la conversion des idolâtres. Pie IV reçut avec bienveillance les demandes que lui adressa Philippe II, à l'effet d'obtenir l'érection d'un nouvel évêché à l'Impériale; et pour y faire droit, il expédia, le 22 mai 1563, la bulle *Super specula*, par laquelle il créa l'église cathédrale de cette ville sous le titre de Saint-Michel-Archange. Par une autre bulle du même jour, il nomma, pour premier évêque de ce nouveau siège, le père frai Antonio de San-Miguel Solier. L'exécution de ces deux bulles souffrit sans doute quelques difficultés, car elles furent, à la sollicitation de Philippe II, confirmées par la bulle *Provisionis nostræ*, que Pie V publia à la date du 30 décembre 1567 [1].

Le nouvel élu célébra, en vertu de la délégation apostolique, l'érection de son église le 1er avril 1574. L'inca Garcilaso nous a transmis quelques renseignements sur San-Miguel. Il était né à Vergara en Espagne. Brûlant d'atteindre à la perfection chrétienne, il embrassa la profession religieuse chez les Franciscains, dans la province des Douze-Apôtres de Lima; et tant qu'il vécut dans le cloître, il fut

[1] On peut voir la bulle d'érection dans les documents qui se trouvent à la fin de cet ouvrage, sous le n.° 5. (*Note de l'auteur.*)

un parfait modèle des vertus de son état. Revêtu du caractère sacerdotal, il se consacra tout entier à la prédication de la parole divine, et dans ce ministère, il acquit par son éloquence un nom célèbre dans tout le Pérou. Il fut successivement honoré des premières dignités de son ordre. A Cuzco, il fut chargé du gardiennat du couvent de cette ville; et pour assurer l'établissement de l'hôpital du Saint-Esprit, il n'hésita point, accompagné du même Garcilaso, de faire la quête de porte en porte. C'est encore à son zèle infatigable que la ville de Cuzco dut la fondation du monastère des Clarisses, qui fut une pépinière féconde de religieuses parfaites en toute sorte de vertus, et la maison-mère des couvents de cet ordre qui s'établirent par la suite dans le Chili. Devenu provincial des Franciscains à Lima, non-seulement il édifia sa province par l'exemple de ses rares vertus, mais il la développa et l'agrandit d'une manière étonnante par de nouvelles fondations. Elevé à la haute dignité de l'épiscopat, il fit de vains efforts pour qu'on l'exemptât de charger ses épaules d'un si lourd fardeau. Il dut finir par accepter, et en vertu des bulles que nous avons mentionnées plus haut, il reçut à Lima la consécration épiscopale, le 9 février 1569, des mains de D. frai Jérôme Loaiza, son métropolitain. Il avait donné au prêtre D. Augustin Cisneros les pouvoirs suffisants pour le gouvernement de son diocèse, pendant son séjour au Pérou; il voulut néanmoins s'y rendre le plus tôt possible, et il put en effet, dès le 19 septembre de la même année, prendre possession de son siège dans l'église paroissiale de Saint-Pierre, à la Conception. Pendant son absence, on avait agité la question des limites qu'il faudrait fixer à chacun des diocèses du Chili. Les bulles pontificales autorisaient le roi à les déterminer. L'évêque de Santiago prétendait étendre sa juridiction jusqu'au Biobio, et l'administrateur ecclésiastique de l'Impériale soutenait que tout

le territoire qui s'étend au sud de la Maule dépendait du nouveau diocèse. Le premier alléguait, pour justifier ses prétentions, qu'avec son système, la population du pays se trouvait également répartie entre les deux évêchés, et le second appuyait sa division sur l'égalité du territoire qu'elle laissait à chaque prélat. L'Audience royale (*tribunal royal*) installée à la Conception mit fin à cette controverse, comme représentant l'autorité du monarque; et par une ordonnance du 3 décembre 1568, elle indiqua la Maule comme formant la limite des deux diocèses, et les mesures d'exécution furent prises dès le 19 janvier suivant.

Parmi les affaires graves qui appelèrent l'attention d'Antonio de San-Miguel dès son installation, une des premières fut le malheureux sort des Indiens. Il se déclara leur protecteur, et fit, pour le soulager, tout ce qui était en son pouvoir. Afin de mieux se rendre compte de leur situation, il entreprit la visite de son diocèse; il parcourut les territoires de Tirua, Lleullen, Paicabi, Tucapel et Cañete, accueilli sur tous les points avec les démonstrations de la plus vive allégresse. Le zèle de l'évêque et la docilité avec laquelle les Indiens écoutaient la parole sainte, que leur distribuaient chaque jour, dans le cours de la visite pastorale, l'évêque lui-même et ses collaborateurs, furent couronnés du plus heureux succès, et cent mille personnes reçurent le sacrement de la Confirmation. La connaissance pratique des maux innombrables qui accablaient cette population, que la Providence lui destinait comme troupeau, engagea San-Miguel à adresser au gouverneur politique une lettre de représentations, par laquelle il lui signalait les maux que souffraient les Indiens, et lui indiquait en même temps tous les moyens propres à les faire cesser. Le premier et le principal de ces moyens était d'éviter toute agression contre les indigènes, et de n'employer,

pour les ramener, que la persuasion et la douceur, armes généralement peu connues des conquérants. Malheureusement les observations du prélat ne produisirent pas l'effet qu'on aurait pu en espérer. Les intérêts et les passions de concert avaient jusque-là prétendu imposer un joug insupportable à des hommes qui le repoussaient; la lutte continua comme par le passé, et l'évêque retourna à la Conception, pour y attendre un temps plus tranquille et plus favorable à la continuation de sa visite.

Remonté sur son siège, San-Miguel travailla à réaliser la fondation d'un monastère de Clarisses dans sa ville épiscopale; il se proposait à la fois par là d'améliorer la condition des jeunes filles indigènes, au moyen de l'éducation soignée qu'elles y recevraient, et de donner un élan nouveau à la piété fervente de beaucoup de jeunes personnes, qui désiraient se consacrer à Dieu par les vœux de la vie religieuse. Mais l'œuvre qui signala surtout son active charité fut certainement l'établissement de l'hôpital dont il jeta les fondements dans la même ville. Après avoir épuisé toutes les ressources dont il pouvait disposer pour la réalisation d'une si grande entreprise, il s'en procura de nouvelles, avec lesquelles il la mena à bonne fin. Telles furent les offrandes qu'il sollicita des familles riches qu'il visitait lui-même à cet effet; les contributions légères qu'il pria les travailleurs des mines de s'imposer en faveur des pauvres du Seigneur, et qu'il obtint, lorsqu'ils permirent à ses gens d'en tirer les matières métalliques, à certains jours de l'année; et enfin la manière dont, à sa demande, le général D. Rodrigo de Quiroga recommanda l'œuvre. Cet hôpital devint l'asile où échappa à la mort un nombre considérable de personnes, blessées à la guerre, ou atteintes soit par la peste, soit par les autres maladies et calamités, qui exerçaient à cette époque, dans ces provinces désolées, les plus horribles ravages.

L'exécution de ces œuvres grandioses n'empêcha point le prélat de s'occuper de l'érection de sa cathédrale. Il la construisit avec une magnificence telle, qu'elle pouvait être comparée avec n'importe laquelle des autres cathédrales, qui avaient été élevées dans les cités les plus populeuses et les plus riches du Nouveau-Monde. Le monastère d'Osorno fut encore un établissement que créa son activité. Nous savons que cette maison était destinée à l'enseignement, et il est par là facile d'apprécier les idées philanthropiques et généreuses qui en animaient le fondateur, comme dans toutes ses autres entreprises. Il dédia l'église paroissiale d'Osorno à l'apôtre saint Matthieu, et la bénit avec la plus grande solennité le 24 novembre 1577 [1]. San-Miguel travaillait à toutes ces grandes choses, quand il reçut la lettre par laquelle il était convoqué au concile, qui devait se réunir à Lima.

En effet, la visite minutieuse qu'il fit de toutes les parties de son diocèse, convainquit saint Turibe Alphonse de Mogrovejo de la nécessité absolue que présentait la réunion d'un synode où pussent se discuter des questions du plus grave intérêt pour la discipline de toutes ces églises naissantes, dont la situation, si différente de celle des autres églises de la chrétienté, entraînait, vis-à-vis d'elles, une foule de différences en beaucoup de points. L'évêque, après avoir reçu la lettre du saint métropolitain, reconnut qu'il lui était impossible d'assister au synode, non-seulement à cause des nombreux dangers dont le voyage eût menacé sa vie, mais surtout parce que le maintien et le succès des établissements qu'il avait fondés exigeaient impérieusement sa présence. Toutefois, avant de prendre

[1] Dans les ruines d'Osorno, on a trouvé, en 1796, une pierre où était gravée l'inscription suivante : *Gregorio XIII, summo Pontifice — Philippo secundo Indiarum rege catholico † † †, frater Antonius de San-Miguel primus episcopus Imperialis hanc benedixit ecclesiam Divo Matthæo apostolo — Anno Domini* 1577, *vigesimâ quartâ die mensis novembris.* (NOTE DE L'AUTEUR.)

un parti, il consulta son vénérable chapitre sur la question de savoir si, attendu les inconvénients qui l'empêchaient, il était ou n'était pas tenu de se rendre à l'appel. La réponse du chapitre fut négative; mais quand le courageux évêque apprit que son collègue de Santiago se disposait à se rendre au concile, il résolut de l'accompagner, comme il le fit en effet. San-Miguel était le plus âgé et fut un des plus illustres parmi les Pères qui composèrent cette assemblée auguste, dont la réunion honore tant l'Eglise américaine. Il y prit la parole, à la satisfaction générale, dans les première, troisième et quatrième session; mais il ne put rester jusqu'à la clôture du synode, rappelé qu'il fut au gouvernement de son église, par les intérêts si nombreux et si importants qui excitaient toute sa sollicitude. Il laissa donc un mandataire chargé de le représenter dans la cinquième et dernière session, et retourna à l'Impériale, où sa présence était devenue absolument nécessaire. L'érection d'un séminaire, où pussent se former sous ses yeux les jeunes gens qui devraient s'acquitter plus tard des devoirs du ministère sacerdotal, fut la première affaire dont il s'occupa. Le concile récemment tenu avait, dans le quarante-quatrième chapitre de la seconde session, exhorté les évêques, dans les termes les plus énergiques, à ne point perdre de vue cet objet; il avait rappelé le besoin qu'avait l'Eglise américaine d'établissements semblables, et avait indiqué les moyens propres à en obtenir la fondation. L'évêque de l'Impériale parvint, il est vrai, à remplir les désirs du concile, en ouvrant son séminaire; mais nous ne devons pas dissimuler qu'en le plaçant sous la protection du roi, il oublia les dispositions du concile général de Trente, au dix-huitième chapitre de la vingt-troisième session, où les Pères recommandèrent avec tant de force de soustraire les séminaires diocésains à tout autre pouvoir que celui de l'ordinaire. On peut

supposer que sa résolution aura été jusqu'à un certain point déterminée par la triste expérience de ce qui était arrivé dans le Pérou à saint Turibe, à qui l'institution de ses séminaires, conforme aux prescriptions du concile de Trente, avait causé les persécutions qui abreuvèrent d'amertume une grande partie de sa vie pastorale. Mais quels qu'aient été les motifs qui ont dirigé San-Miguel en cette occasion, il n'avait certainement qu'à se conformer à la discipline de l'Eglise et suivre les dispositions si sages qu'elle avait prises. Le séminaire se maintint aux frais de son fondateur, tout le temps qu'il resta à la tête de son diocèse, et l'Eglise recueillit les fruits les plus abondants, du zèle et de l'activité avec lesquels il lui assura des progrès si rapides.

Une dévotion ardente envers la Mère de Dieu distingua toute sa vie D. frai Antonio; il propagea son culte d'une manière merveilleuse, et il avait l'habitude d'attribuer à sa protection tous les heureux succès qui lui arrivaient. Ce fut lui qui transféra à l'Impériale l'image de Notre-Dame des Neiges, qu'on vénère aujourd'hui à la Conception, cette image qui si souvent servit comme de palladium pour préserver les habitants, de la ruine dont la menaçaient ses impitoyables ennemis.

Dieu daigna visiter fréquemment San-Miguel. Pendant la longue durée de son administration, il vit son troupeau bien-aimé agité par les convulsions et les vicissitudes de la guerre, ses campagnes et ses villes baignées dans des flots de sang, plusieurs de ses temples livrés aux flammes, un grand nombre de ses prêtres frappés de mort; il vit enfin la plupart des colonies, que n'atteignait point le fléau de la guerre, ravagées par la peste, par la famine et par les autres calamités qui les suivirent. La charité consumait l'âme du saint prélat. Au milieu de telles circonstances, il ne prenait point un instant de repos. L'hôpital, les cou-

vents, les quartiers, les maisons particulières, tous avaient part à sa tendre sollicitude. Il ordonnait souvent des prières publiques, afin de solliciter du Tout-Puissant des adoucissements à ses rigueurs, et il était toujours le premier à donner des marques de repentir et de pénitence. Il n'était pas rare de le voir parcourir les rues de la ville, pieds nus, la corde au cou et la croix sur les épaules, implorant la miséricorde divine pour lui-même et pour ses ouailles. Ses forces succombèrent enfin sous les fatigues physiques qu'il avait supportées et sous les peines intérieures qui navraient son âme; sa santé s'altéra profondément et ne lui permit plus de soutenir le poids de l'épiscopat. Il donna donc sa démission, et dans son humilité, il la motiva de raisons qui, pensait-il, l'autorisaient à se soustraire à un fardeau qui l'accablait. Mais les choses ne se passèrent point ainsi : on attribua à une conscience trop timorée les arguments qu'il faisait valoir. Le souverain pontife aima mieux le transférer à un autre siège, plutôt que de recevoir sa démission. Ce pasteur, recommandable à tant de titres, apprit la nouvelle de sa promotion à l'église de Quito. Quoiqu'il lui fût pénible d'abandonner une terre qu'il avait fécondée de tant de sueurs, et un troupeau qu'il chérissait avec tendresse, toujours disposé à méconnaître sa volonté propre, il se résigna à obéir. Au milieu de la consternation où une semblable nouvelle plongea ses diocésains, il s'embarqua pour Callao, en 1589, après avoir gouverné plus de vingt ans l'Eglise de l'Impériale. A son départ, il lui légua l'image dont nous avons déjà parlé : c'était l'objet le plus précieux qui lui restât, et en le lui donnant, il lui donnait la preuve la plus concluante de l'affection qu'il lui portait. L'âge et les infirmités de San-Miguel ne pouvaient se prêter à un long voyage : aussi les fatigues de la route épuisèrent-elles le reste de ses forces, et il succomba, avant de pouvoir prendre possession de son nouveau siège. Il mourut à

Rio-Bamba, à trois journées de Quito, au commencement de l'année 1591.

D. Augustin Cisneros fut élu évêque de l'Impériale, après une vacance de près de trois ans. Nous savons qu'il était Espagnol; mais nous ignorons dans quelle partie de l'Espagne il avait vu le jour. Adonné dans sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et pourvu du titre honorable d'avocat, il en exerça quelque temps la profession. Arrivé au Chili, il aida puissamment son prédécesseur, par ses connaissances, dans le gouvernement de son diocèse, et ce fut lui-même qui l'administra, pendant l'absence que fit l'évêque pour assister au concile de Lima. Les vertus et le mérite de Cisneros le firent parvenir à la dignité de doyen de la cathédrale, et de là à l'épiscopat. On croit que, présenté par le roi à l'agrément du souverain pontife, il commença à gouverner le diocèse, en vertu de cette présentation, en 1589. On ne peut pas dire qu'il ait entrepris de grands travaux comme son prédécesseur; mais ce qui ne le rend pas moins digne d'éloges, c'est le zèle avec lequel il reprit les vices dominants, à cette époque, dans le pays dépendant de sa juridiction. Il prédit la ruine de l'Impériale, comme la conséquence des excès auxquels se livraient ses habitants. Il mourut, sans avoir été sacré, en 1594, à un âge extrêmement avancé, et fut enterré dans sa cathédrale. Le marquis de Baides, après la conclusion de la paix signée à Quillin, fit exhumer ses ossements de la fosse où ils gisaient, et les fit transporter à la Conception. D. frai Reginald Lisarraga fut élevé au siège de l'Impériale en 1596.

Tels furent les évêques qui gouvernèrent la sainte Eglise de l'Impériale, depuis son érection par les papes Pie IV et Pie V, jusqu'à la fin du seizième siècle.

—

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. Le concile de Trente ordonne la célébration de synodes provinciaux. — Etendue immense de la juridiction du métropolitain de Lima. — Pie V, Grégoire XIII et Paul V fixent l'époque où doivent se tenir les conciles en Amérique. — D. frai Jérôme de Loaiza convoque le premier concile provincial de Lima. — Il expédie des lettres de convocation pour un nouveau concile — Evêques qui s'y rendirent : leurs décisions. — Premier concile de saint Turibe. — Son histoire. — Ses décrets. — Grande querelle entre le métropolitain et l'évêque Lartaun. — Conduite que tinrent, dans cette circonstance, les évêques du Chili. — Premier synode de Santiago.

Les décisions des synodes provinciaux que ce siècle a vu tenir à Lima, sont regardées comme la règle la plus sûre de la discipline de l'Eglise américaine. On y pourvoit, avec autant de sagesse que de prudence, aux besoins de chrétientés naissantes; on y stimule le zèle de leurs pasteurs, on y régularise l'organisation des établissements religieux. Le concile général de Trente prescrivit (session XXIV, chap. II) que ces assemblées augustes se réunissent tous les trois ans, dans le but de régler les mœurs, de réprimer les abus, d'arranger les différends, et de résoudre toutes les questions conformément aux sacrés canons. D'après les termes du décret, le métropolitain lui-même, et en cas d'empêchement légitime, le plus ancien des suffragants doit convoquer au synode tous les évêques de la juridiction, lesquels sont étroitement obligés de s'y rendre. Mais cette disposi-

tion, aussi juste que nécessaire, ne pouvait être exécutée que d'une manière imparfaite dans les diocèses d'Amérique. La juridiction des métropolitains s'étendait à une distance immense, comprenant des diocèses dont les territoires avaient des centaines de lieues : celle de l'archevêque de Lima, par exemple, embrassait tout le pays, du Nicaragua jusqu'au cap Horn, et les dix évêques administrant cette immense contrée devaient entreprendre des voyages extrêmement longs et pénibles, chaque fois qu'ils étaient appelés à un synode. L'absence prolongée de l'évêque occasionnait des maux d'une gravité infinie à des Eglises naissantes, dont les progrès dépendaient absolument des soins et de la vigilance du pasteur. Tenant compte de ces circonstances exceptionnelles, qui rendaient difficile la réunion de conciles en Amérique, et par suite des instances des rois catholiques, saint Pie V consentit à ce qu'ils ne se tinssent que de cinq en cinq années, Grégoire XIII, de sept en sept années, et enfin Paul V, de douze en douze années. Le premier archevêque de Lima, D. frai Jérôme de Loaiza, de l'ordre de saint Dominique, eut à peine reçu le pallium de métropolitain, qu'il envoya des lettres de convocation pour réunir en congrégation les évêques les plus voisins; mais cette réunion ne suffit pas pour trancher les questions graves et épineuses, que présentait l'introduction du christianisme parmi des peuples si différents de tous les autres peuples de la terre, par le caractère, les coutumes et les croyances. La tenue d'un concile parut nécessaire, et les évêques du Chili y furent appelés, comme les autres suffragants de la métropole. Les lettres de convocation fixaient la réunion aux premiers jours de l'année 1567; mais l'ouverture ne put avoir lieu que le 2 mars, en présence des évêques de la Plata, de Quito et de l'Impériale [1], et des

[1] L'évêque de l'Impériale assista-t-il à ce concile? Cela nous paraît douteux, bien que des auteurs de poids, comme Melendez, le disent. A la date de l'ouver-

mandataires des Eglises dont les pasteurs ne purent point y assister. Le vice-roi, D. Francisco de Tolède, comme représentant le souverain, se rendit en personne à l'assemblée, et eut un siège à côté des Pères [1]. Une des premières choses dont ils s'occupèrent, fut de fixer la juridiction des évêques suffragants et de réviser les bulles d'institution des évêchés. Ils établirent ensuite quelques règles relatives à la décence du culte divin dans les cathédrales, et à l'exactitude dans la célébration des offices. Bien que ces statuts aient paru trop sévères pour recevoir l'approbation du pape, les Pères du troisième concile de Lima en prescrivirent néanmoins le respect et l'exécution. Le catéchisme de la doctrine chrétienne, qu'il faudrait placer entre les mains des Indiens, fut encore un des objets soumis aux délibérations du concile, et, par une heureuse circonstance, celui qu'on rédigea alors est encore, avec quelques légères modifications qu'on y fit depuis, le même qu'on respecte et qu'on enseigne aujourd'hui dans toutes les églises de l'Amérique espagnole.

ture du concile, le P. San-Miguel n'était qu'évêque nommé, et comme tel, il n'y avait point voix délibérative. S'il y assista, ce fut donc seulement comme consulteur, comme théologien, ou avec un autre titre semblable, mais non avec le caractère de membre de l'assemblée. (*Note de l'auteur.*)

[1] C'est ainsi que dans les premiers conciles (et en particulier au concile de Nicée) on vit souvent s'asseoir, à côté des Pères, les princes chrétiens ou leurs représentants. On ne saurait trop faire ressortir, pour ôter tout prétexte à la méprise grossière que commettent à cet égard plus ou moins sincèrement des écrivains prévenus ou hostiles à l'Eglise, on ne saurait faire trop ressortir, dis-je, le véritable caractère de cette intervention de la puissance temporelle dans ces circonstances. Loin d'impliquer aucune idée de suprématie, la présence du souverain ou de ses mandataires dans ces augustes assemblées, était plutôt, au seizième comme au quatrième siècle, une marque de déférence envers les dépositaires de la puissance spirituelle, une promesse de protection et un gage de concours, pour le cas où l'exécution de ses décisions eût rencontré des difficultés. Cette alliance des deux pouvoirs a été éminemment utile aux progrès de la civilisation (M. Guizot lui-même l'a reconnu), et les peuples modernes sont peut-être bien imprudents, lorsqu'ils veulent tant généraliser la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat. (*Note du traducteur.*)

Le plus célèbre des conciles qui, dans le cours de ce siècle, se tinrent à Lima, et même en Amérique, fût le premier de ceux que convoqua et que présida saint Turibe Alphonse de Mogrovejo. On y vit accourir D. frai Diego Medellin, évêque de Santiago, D. frai Antonio de San-Miguel, évêque de l'Impériale, D. Sébastien de Lartaun, évêque de Cuzco, D. frai Alphonse de la Guerra, évêque de la Plata, et les représentants des autres églises suffragantes [1]. Le vice-roi D. Martin de Henriquez, le doyen et le chapitre de l'église métropolitaine y assistèrent également, avec un grand nombre de théologiens et de jurisconsultes, choisis comme consulteurs [2]. Le concile procéda à son ouverture solennelle, le 15 août 1582, dans la cathédrale de Lima [3]. Le métropolitain y officia pontificalement, et l'évêque de l'Impériale adressa une éloquente allocution à ses vénérables collègues. Après la cérémonie, le concile, d'un commun consentement, se déclara canoniquement installé. On commença par lire les décrets du concile de Trente et du quatrième concile de Tolède, qui prescrivent la manière de tenir les synodes provinciaux, la bulle spéciale

[1] On peut observer que les moines espagnols, à quelque dignité qu'ils parviennent, dans leur ordre ou dans l'Eglise, prieurs, provinciaux, généraux, évêques, conservent toujours, comme un caractère indélébile, ce nom de *frai* (frère), qu'ils prennent en entrant dans la vie religieuse. J'ai voulu me conformer à cet usage, un peu contraire aux habitudes de la langue française, à cause de ce qu'il m'a paru avoir de touchant par sa simplicité chrétienne, et d'instructif par sa profonde signification. (*Note du traducteur.*)

[2] C'est encore un de ces exemples que donnait l'Eglise primitive. Elle comptait parmi ses pasteurs les hommes les plus éclairés de leur époque; et cependant, toujours défiants de leur propre sagesse, ces hommes d'une humilité sublime, recouraient parfois aux lumières des fidèles eux-mêmes, pour mieux discerner la vérité. Mais les *consulteurs* savaient à leur tour ne pas s'exagérer leur rôle, et après avoir émis modestement leur *opinion*, ils se soumettaient sans contrôle et sans résistance à la *décision* que rendaient les *Pères*. (*Note du traducteur.*)

[3] Le 15 août, la fête de l'Assomption! Les Espagnols plaçaient leurs entreprises, comme ils bâtissaient leurs villes, sous la protection de Marie. (*Note du traducteur.*)

qu'avait promulguée Grégoire XIII, alors régnant, relativement à la réunion du synode américain, et enfin la commission rogatoire qu'avait envoyée au métropolitain, pour le même objet, le roi Philippe II. Puis immédiatement, chacun des Pères fit, devant l'archevêque, sa profession de foi, suivant la formule qu'indique la constitution de Pie IV, et l'archevêque lui-même fit la sienne devant l'évêque de l'Impériale. On déclara comment il fallait procéder dans l'examen des matières sujettes aux délibérations du concile, et l'on assigna la salle capitulaire de l'église, pour les congrégations particulières qui devaient y tenir leurs séances. On vit encore arriver au mois d'octobre de la même année D. frai Pedro de la Peña, évêque de Quito, et au mois de mars suivant, D. frai Francisco Victoria, évêque du Tucuman, et D. Francisco Granero d'Abalos, évêque de la Plata.

Une année entière de travaux quotidiens, pour la solution de chacune des questions soumises jusqu'alors aux délibérations du concile, lui permit de célébrer sa seconde session publique, dans le même lieu que la première, le 15 août 1583. Le vénérable évêque du Tucuman y officia pontificalement, et l'on y définit quarante-quatre chapitres. On déclara sans valeur les décrets rendus par la congrégation qu'avait précédemment réunie l'archevêque D. frai Jérôme de Loaiza, et l'on décida que les actes du concile provincial, qu'avait présidé le même prélat, devaient seuls être maintenus, attendu que s'ils manquaient de l'approbation du souverain pontife, la célébration du concile avait néanmoins été régulière et canonique. On arrêta, en outre, la rédaction d'un catéchisme dans l'idiome des Indiens, pour qu'ils pussent apprendre exactement la doctrine chrétienne. On recommanda aux curés [1] de faire en sorte que

[1] Les *doctrineros* dont parle l'auteur n'avaient pas, à proprement parler, le caractère de curés : c'étaient des religieux, catéchistes, qui remplissaient les fonc-

leurs paroissiens eussent une connaissance claire et distincte des mystères de la foi, et particulièrement de ceux que nous professons dans le Symbole des apôtres. On statua que les Indiens devaient être instruits dans leur idiome naturel, parce que l'espagnol était encore inconnu de la plupart d'entre eux. On défendit à tout curé ou membre du clergé d'attenter contre les personnes ou les propriétés des Indiens idolâtres, sous peine d'excommunication. Le concile se souvint que le courage des ecclésiastiques devait plutôt servir à convertir qu'à conquérir. On décida encore que les mariages contractés entre les époux infidèles étaient rompus par le sacrement du baptême, et qu'à l'idolâtre converti au christianisme il serait permis de vivre six mois conjugalement, pour qu'il pût, pendant cet intervalle, travailler à la conversion du conjoint encore infidèle; mais ce laps de temps écoulé, l'évêque devrait prononcer la dissolution de l'union, et par suite, le néophyte pourrait convoler à de nouvelles noces [1].

Pour éviter que les Indiens se mariassent au degré prohibé par le concile de Trente, comme ils le faisaient souvent, on prescrivit aux évêques de nommer dans chaque localité un parrain ou deux parrains [2], pour que les autres habitants, libres de la parenté spirituelle, pussent con-

tions de curés dans des postes appelés *doctrines*, et affectés aux ordres monastiques. La réunion de plusieurs *doctrines* constituait une *réduction*. (*Note du traducteur.*)

[1] La conversion de l'un des époux idolâtres ne dissout pas par elle-même le mariage. Si le conjoint infidèle veut cohabiter paisiblement, le mariage continue à subsister; mais s'il quitte la maison commune, ou s'il cherche à pervertir la partie convertie, celle-ci peut se retirer et se marier avec une personne chrétienne. C'est la doctrine de l'Eglise appuyée sur le texte de saint Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, chap. VII. (*Note du traducteur.*)

[2] On sait qu'il y a affinité ou parenté spirituelle entre le parrain et la marraine d'une part, et leur filleul et les père et mère de celui-ci d'autre part. Par suite, le mariage contracté sans dispenses entre les parrain ou marraine et leur filleul ou le père ou la mère du filleul, est nul aux yeux de l'Eglise. (*Note du trad.*)

tracter mariage, à l'abri de cet empêchement qu'ils bravaient sans scrupule. Il fut aussi recommandé aux prêtres, membres d'ordres réguliers, de ne pas administrer les sacrements de baptême et de mariage, en exceptant ceux qui exerçaient les fonctions de curé dans les villages indiens. Le concile chargea les évêques, d'une manière toute particulière, de s'assurer avec le plus grand soin de la capacité des confesseurs, et il est vrai que nul ne saurait exercer dignement l'office de juge, s'il ignore les lois de la justice ou s'il les viole scandaleusement à chaque pas. L'observation rigoureuse des saints canons, qui indiquent les qualités que doivent posséder les ordinands, fut aussi instamment rappelée aux évêques. Il n'était pas rare, à cette époque, dans les Eglises d'Amérique, de voir élever au sacerdoce des sujets dépourvus de l'aptitude et des vertus qu'exige une si haute dignité, et décréditant par leur présence un corps dont ils paraissaient devoir être exclus. La décence du culte religieux attira également, dans cette session, l'attention et la sollicitude du concile. Il voulut que les prêtres n'entendissent point les confessions sans être revêtus des ornements sacrés; il indiqua le cérémonial et les flambeaux avec lesquels ils devaient porter le saint Viatique aux infirmes. Il donna des instructions aux curés sur la manière dont ils devaient préparer les fidèles à la communion pascale; il signala le lieu et les vases où devait être déposée l'Hostie eucharistique, et recommanda de les entretenir proprement et de les orner pour la garde d'un si saint dépôt; il déclara que l'Eucharistie devait être administrée aux condamnés à mort, mais pas en forme de viatique; il ordonna enfin que lorsque le Saint-Sacrement serait exposé à l'adoration des fidèles dans les temples, les prêtres passassent leur heure à genoux, pour l'édification des laïques. La célébration du saint sacrifice de la messe dans les maisons particulières resta absolument interdite.

Comme barrière opposée par les lois de l'Eglise à l'ambition de tout prélat, et comme moyen propre à détourner tout soupçon quelconque de simonie chez les ministres du culte, le concile exigea l'observation rigoureuse du décret d'Alexandre III, qui prescrivit, lorsqu'il s'agirait de réclamer et de recevoir les honoraires dus pour un acte quelconque du ministère ecclésiastique, le désintéressement que demande le caractère sublime du prêtre ; il fixa les droits que doivent percevoir les membres des cours épiscopales ou tribunaux ecclésiastiques, et les soumit aux peines les plus graves, dans le cas où ils percevraient davantage.

Dans la troisième session, qui fut tenue le 22 septembre de la même année, on publia le même nombre de chapitres que dans la session précédente. On y adjure les évêques de ne pas perdre de vue les obligations spéciales de leur ministère, qu'en même temps on y énumère. On recommande aux juges ecclésiastiques, de donner leur protection aux Indiens, aux curés, de leur distribuer l'enseignement, à tous, de les traiter avec douceur et bonté. On prescrit aux ordinaires de ne pas autoriser des prêtres étrangers à l'exercice du ministère, sans que leurs lettres dimissoires ne constatent qu'ils ont dûment reçu les ordres sacrés. On prohibe aux ecclésiastiques, sous des peines sévères, le commerce, le jeu, la chasse et autres divertissements contraires à la sainte gravité de leur profession. On leur ordonne de porter un habillement décent, mais pas d'une couleur éclatante ou d'une forme propre aux séculiers, et les évêques sont chargés de réprimander ceux qui contreviendraient à ces décrets. On fulmine les peines les plus graves contre les ecclésiastiques qui ne mènent pas une vie conforme à la sainteté de leur état ; on leur prescrit d'éviter toute liaison qui puisse faire soupçonner des relations illicites avec des personnes d'un autre sexe, de vaquer à l'étude, de fréquenter les églises, de s'abstenir de prendre du tabac avant de

célébrer la messe, et on leur donne d'autres conseils aussi propres à leur inspirer la piété, le zèle et la droiture.

Les Pères rendirent aussi les décrets les plus salutaires pour les monastères des religieuses. Après avoir indiqué l'usage qu'elles doivent faire de préférence de leurs revenus, ils règlent le cérémonial des visites que leur feront les ordinaires ; ils recommandent aux abbesses et autres supérieures qui les gouvernent, de veiller à ce que les religieuses ne se rendent pas trop fréquemment au parloir, et ne se dissipent pas en vaines conversations avec des personnes du dehors.

Cependant, plusieurs évêques insistaient pour qu'il leur fût permis de retourner dans leurs diocèses. Les Pères convinrent donc de célébrer les deux dernières sessions les 13 et 18 octobre suivants. Dans les vingt-cinq chapitres qui composent la première de ces sessions, les évêques tendirent à régler tout ce qui concerne les visites apostoliques. Il y fut recommandé de punir les crimes des Indiens, plutôt par des peines corporelles que par l'excommunication [1], car ils savaient combien il importe que l'Eglise ménage l'emploi de ses armes, terribles pour ceux qui les connaissent, mais

[1] Ceux qui ont fait sur les dragonnades de Louis XIV, tant de belles phrases, où il ne manque qu'une chose assez essentielle... l'exacte appréciation et quelquefois même la vérité des faits, trouveront encore ici matière à gloser. Des évêques recourir à des peines corporelles, eux qui ne doivent jamais employer que les armes spirituelles de leur ministère ! Quel scandaleux abus ! Mais il y a de quoi frémir ! Et il n'y a pas de termes assez énergiques pour flétrir de pareilles énormités ! Deux ou trois simples questions suffisent cependant pour répondre honnêtement à toute cette clabauderie.

Qui est-ce qui défendait, qui est-ce qui protégeait les Indiens au seizième siècle contre les passions de leurs maîtres? Les philosophes ou les évêques? Qui est-ce qui, en définitive, a porté chez les sauvages les lumières de la civilisation avec celles de la religion ? L'état antérieur des Indiens était-il préférable à celui où les efforts des moines tendaient à les mettre ? Leur prudence et leur charité ne sont-elles pas des titres suffisants à la confiance de la postérité, pour qu'on ne les accuse pas légèrement d'avoir employé, à l'égard de peuples enfants, des moyens dont eux seuls ont pu apprécier la nécessité? (*Note du traducteur.*)

impuissantes pour ceux qui n'apprécient que ce qu'ils voient et ce qu'ils sentent par les sens extérieurs. L'observation des fêtes y fut aussi prescrite, sous des peines graves, et d'autres décrets furent destinés à fortifier, par leurs dispositions, plusieurs points de discipline ecclésiastique. Par les six décrets publiés dans la cinquième et dernière session, les Pères établirent les règles les plus salutaires pour la vie chrétienne et la perfection évangélique ; ils déclarèrent aussi à qui il appartenait d'expliquer les doutes qui pourraient s'élever sur l'intelligence de plusieurs statuts du concile ; ils chargèrent les curés de détourner les Indiens de leurs coutumes barbares, et de leur inspirer des habitudes vertueuses et dignes d'hommes civilisés ; ils voulurent qu'on écrivît dans leur idiome des instructions pour la confession, lesquelles leur seraient distribuées avec le catéchisme, après avoir été approuvées par l'autorité ecclésiastique compétente. Enfin ils ordonnèrent qu'il fût rédigé, sous la surveillance du métropolitain, un résumé des actes du concile, protestant que toutes les décisions y contenues restaient soumises au jugement du saint-siége romain. Le zèle, la sagesse et la prudence que révèlent les décrets de ce concile font concevoir une grande idée du mérite des prélats qui le composèrent, et à la vérité plusieurs d'entre eux sont bien connus, comme des personnages éminents à cette époque, par l'étendue de leurs connaissances et l'éclat de leurs vertus. Parmi eux se distinguèrent surtout les évêques frai Alonso Guerra, frai Francisco Victoria, et plus encore, le métropolitain saint Turibe Mogrovejo, qui, à la sainteté incomparable de sa vie, joignait une érudition peu commune dans les matières du droit ecclésiastique.

Durant le concile, de grosses difficultés ne manquèrent point, qui divisèrent malheureusement les Pères d'opinion, et altérèrent la concorde, qui jusqu'alors avait toujours régné entre eux. L'évêque de Cuzco, homme plein de fortune et

d'ambition, avait introduit certaines nouveautés dans son Eglise, et avait assujetti son clergé à des charges illégitimes. De nombreuses réclamations lui avaient été adressées, pour qu'il cessât de le molester et d'en exiger le paiement de redevances auxquelles il n'avait aucun droit : mais il leur avait fermé l'oreille. Le clergé lésé résolut donc d'élever sa plainte jusqu'au concile, qui se réunissait précisément à Lima. Les Pères la prirent en considération, et ordonnèrent l'instruction du procès. L'évêque accusé pesait de toute son influence sur ses collègues et sur les principaux personnages de Lima. Grâce à ses immenses richesses, il paraissait disposer de la volonté d'un grand nombre de personnes, chez lesquelles l'indépendance la plus absolue dans leur conduite eût cependant été le titre le plus honorable pour remplir les fonctions qui leur étaient confiées. Il prétendit aussitôt que le concile jugeât l'affaire, alléguant certaines dispositions de l'Eglise qui lui paraissaient favorables. Mais le métropolitain connaissait trop bien le prestige qui entourait l'évêque de Cuzco : il prévoyait que l'issue du procès lui serait nécessairement avantageuse, du moment où ce serait le concile qui le jugerait, et il soutint avec force que la décision de l'affaire appartenait au pape. L'évêque inculpé, soutenu par les évêques du Tucuman et de la Plata, s'opposa énergiquement au renvoi de la cause, et abusant de l'appui de deux personnages si marquants, pour manquer au respect qu'il devait à l'assemblée, il demanda que les pièces du procès fussent immédiatement présentées. L'archevêque n'assistait point à la séance, et le secrétaire du concile ne voulut point, comme de raison, se rendre à une semblable demande; mais l'évêque de Cuzco, irrité de cette résistance, s'en empara par violence. C'est dans ces conjonctures qu'arriva la mort du vice-roi Henriquez, et D. Cristoval Ramirez de Carthagène, qui vint à le remplacer dans le gouvernement, en qualité de plus ancien

membre du tribunal royal, favorisait ouvertement les prétentions de l'accusé. Celui-ci, plus fier encore par suite de la sympathie du pouvoir qu'il voyait pencher en sa faveur, conçut le projet, sans égard pour la liberté du concile, d'enlever à l'archevêque les papiers et les clefs qu'il gardait en sa possession, depuis la violence qui avait été précédemment faite à son secrétaire. Pour faciliter l'exécution de cet odieux projet, il distribua des armes à ses amis et à ses domestiques, et il l'aurait sans doute réalisé, si le corregidor [1] n'avait pas envoyé des forces suffisantes pour prévenir la tentative scandaleuse qu'on osait méditer contre la personne vénérable du président du concile. Il ne fut, du reste, pas nécessaire de renvoyer la cause au pape, comme le demandait saint Turibe, ni de provoquer la sentence des Pères, comme le prétendait l'évêque de Cuzco : car une mort violente l'enleva quatre jours avant l'avant-dernière séance. Dieu voulut éloigner ainsi la principale cause d'un désordre si fâcheux. Les évêques qui avaient embrassé le parti du défunt, informèrent le roi de tout ce qui s'était passé; mais leur conduite n'obtint que la désapprobation du monarque; les termes dans lesquels est formulée la réponse qu'il leur envoya, font suffisamment connaître qu'ils avaient pris dans la querelle une part plus active que celle qui leur appartenait, et aussi qu'ils avaient empêché le concile de traiter plusieurs points, dont la décision le regardait. Il est certainement très-honorable pour les évêques du Chili, d'être restés constamment unis au métropolitain, comme d'avoir soutenu la justice de sa cause contre les attaques ambitieuses de certains Pères [2].

[1] Le *corregidor* était le premier officier de justice d'une ville ou d'une province. C'est encore un de ces mots que le traducteur a cru pouvoir conserver.

[2] Quelque fâcheuses que soient de semblables querelles, résultat inévitable de la liberté humaine, on peut dire que le peu d'influence qu'elles exercent sur les destinées du catholicisme, fait encore, comme une nouvelle preuve, ressortir davantage la divinité de la religion. En s'élevant à une certaine hauteur de vues,

Le concile clos, les actes en furent envoyés à Sa Sainteté Pie V, qui les approuva, sauf quelques légères modifications. Philippe II, par l'ordonnance royale datée du 18 septembre 1591, en prescrivit la promulgation et l'exécution dans toutes les provinces du Pérou et dans tous les diocèses suffragants de Lima.

Saint Turibe convoqua ses suffragants à un nouveau concile provincial, lequel eut effectivement lieu en 1591, en présence de l'évêque de Cuzco. Le concile tint une seule session, dans laquelle furent promulgués vingt chapitres, tendant à extirper plusieurs abus qui peu à peu s'introduisaient dans les églises, au préjudice de la discipline canonique. Mais ses actes ne furent pas revêtus de l'approbation du souverain pontife : cela résulte de la lettre adressée par le métropolitain à Clément VIII, pour lui faire la relation exacte de l'état de son Eglise.

Les évêques du Chili, de retour dans leurs diocèses, songèrent à exécuter les décisions du concile. C'est dans ce but que l'évêque de Santiago appela ses curés à un synode. Les questions qui devaient être soumises aux délibérations de cette assemblée étaient de la plus haute importance. En la convoquant, on voulait se conformer aux prescriptions du concile de Trente, et aux instructions réitérées du siège apostolique; on voulait communiquer aux curés et aux *doctrineros* [1], les réformes arrêtées pour cette Eglise, par les Pères du concile de Lima; on voulait, par-dessus tout encourager l'enseignement des éléments du christianisme

l'esprit ne se préoccupe guère de ces luttes passagères, locales, accidentelles, qui n'ont jamais pu arrêter un instant la marche de l'Eglise. « Il faut qu'il arrive des scandales, » a dit le Maître; et dans l'ordre d'idées qui nous occupe, cela s'applique aussi bien aux petites divisions intestines, à l'abri desquelles ne s'est pas trouvé le clergé chilien, qu'aux schismes et aux hérésies. (*Note du traducteur.*)

[1] On appelait *doctrineros*, les religieux qui, sans avoir le titre et le caractère de curés, étaient chargés d'instruire, d'administrer les sacrements, etc. (*Note du traducteur.*)

aux Indiens, qui, la plupart, en vivaient si éloignés. Le synode s'installa à Santiago au commencement de l'année 1586, sous la présidence de l'évêque. Nous ne doutons pas que, dans ses réunions, on n'ait tâché d'atteindre les fins qu'on se proposait; mais ses actes ne sont point parvenus jusqu'à nos jours, et le souvenir de ses dispositions ne s'est pas transmis avec celui de la célébration du synode lui-même. Si nous nous reportons à l'époque à laquelle il se tint, à la situation particulière de cette Eglise, et à la qualité des personnages qui le composèrent, nous pourrons facilement conjecturer quelles en ont dû être les décisions. Les troubles de l'Etat faisaient aussi souffrir l'Eglise : une guerre vive et désastreuse étendait ses ravages de toutes parts, et aussi long-temps qu'elle subsistait, on pouvait regarder comme absolument impossible l'introduction du christianisme parmi les peuplades belligérantes. Le synode, sans doute, aura appelé l'attention de tous ceux qui étaient revêtus d'une charge quelconque, sur ce point, comme étant essentiel aux progrès de la foi. Les circonstances particulières produisent le plus souvent des pratiques abusives ; malheureusement nos églises conservent encore aujourd'hui plusieurs de ces usages nés à cette époque, et ni le temps ni l'autorité n'ont pu les faire disparaître [1]. Le synode a dû prendre des mesures pour couper court au mal, et pour garantir l'intégrité et la sainteté de sa discipline, contre les rudes attaques de la corruption et de l'ignorance. Nous sommes heureux de pouvoir dire que les

[1] Qu'on ne s'exagère point la portée de cette espèce d'accusation. Sans doute, les fonctions du clergé séculier et du clergé régulier pourraient être mieux définies dans les églises de l'Amérique espagnole, leurs rapports pourraient être mieux harmoniés, leur action diverse plus complètement organisée ; mais le progrès désirable à cet égard-là s'opèrerait bien vite dans le Chili, si l'Eglise était enfin affranchie des entraves que lui suscitent encore les dispositions despotiques de l'ancienne législation espagnole. Pourquoi la révolution n'a-t-elle pas encore rendu à l'Eglise la liberté qu'elle a rendue à l'Etat? (*Note du traducteur.*)

ecclésiastiques placés à cette époque reculée, à la tête des paroisses, étaient des hommes animés d'un zèle ardent et d'une charité généreuse. On aurait peine à trouver une entreprise ardue et dont les résultats dussent être utiles à la religion, sans y voir en même temps l'intervention d'un prêtre, comme de son principal promoteur. Il nous est facile de concevoir tout ce que des hommes animés de cet esprit ont pu faire, pour augmenter et propager l'influence des principes religieux, dans des pays jusqu'alors étrangers à la foi et à la civilisation. Les actes qui contiendraient tous ces documents importants ont dû disparaître dans l'un des incendies qu'a essuyés l'église cathédrale; mais nous pouvons supposer qu'ils furent comme la source où les synodes postérieurs puisèrent le fonds de la plupart de leurs dispositions. La tradition a dû conserver durant de longues années, dans toute sa fraîcheur, le souvenir de ces statuts.

L'Eglise de l'Impériale ne célébra point de synode dans le cours de ce siècle : l'agitation continuelle où la guerre entretenait les âmes, n'était pas une circonstance favorable pour de semblables réunions.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE. Besoins de la nouvelle chrétienté du Chili. — Les religieux cherchent à les satisfaire. — Etablissement des Dominicains. — Frai Gilles Gonzalez parcourt le territoire chilien, et y fonde des couvents de son ordre. — Erection de la province de Saint-Laurent. — Les Franciscains s'établissent dans le Chili. — Querelle du commissaire avec le visiteur ecclésiastique. — Erection de la province de la Très-Sainte-Trinité. — Ferveur des premiers frères du couvent du Bon-Secours. — Ordre de la Merci. — Ses progrès. — Premiers pas de la Compagnie de Jésus. — Elle fonde son collège de Saint-Michel à Santiago. — Ses développements rapides. — Evènements fâcheux qui accompagnement l'établissement des Augustins, et leur dénouement. — Erection du monastère des Augustines déclarée nulle par le pape, puis ratifiée. — Clarisses de l'Impériale. — Monastère de Sainte-Isabelle à Osorno.

Quand nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur les prélats qui ont administré les Eglises du Chili dans le siècle qui nous occupe, nous avons dit que plusieurs d'entre eux avaient adressé au roi des représentations énergiques et réclamé l'établissement de missions pour propager la connaissance de l'Evangile parmi les infidèles. Mais cette mesure ne suffisait pas pour atteindre l'objet qu'ils se proposaient : il était nécessaire de fonder des institutions plus durables, afin de subvenir aux besoins des nouvelles chrétientés. Il fallait ouvrir des collèges, où des prêtres formés en vue de ces besoins se rendissent capables d'y pourvoir avec plus de zèle et d'efficacité, par suite de la connaissance précise du

mal qu'ils pourraient y acquérir, en en suivant la marche de leurs propres yeux. Quelques membres du clergé espagnol faisaient des prodiges dans la grande entreprise de la conversion des Indiens; mais leurs forces s'épuisaient à une besogne et à des travaux qu'ils devaient suspendre, et le fruit avortait, par le manque d'ouvriers attachés à la culture des plantes qui devaient le produire. Les ordres réguliers vinrent dans le Chili, comme corps destiné à continuer les travaux commencés jusqu'à cette époque pour la conquête spirituelle du pays, et à en entreprendre de nouveaux, sur un plan mieux organisé. Ils remplirent le but de leur institut, en faisant luire sur le Chili, comme sur toutes les autres nations de la terre, des jours bien glorieux pour la religion chrétienne, par la clarté de leur doctrine, par l'exemple de leurs vertus et par leur zèle dans la prédication. C'est dans leurs cloîtres que se formèrent ces prédicateurs illustres, qui, disséminés dans nos provinces, jetèrent partout la semence de la foi, assez heureux plusieurs pour l'arroser de leur sang. Intrépides à l'encontre des dangers, jamais ils n'hésitèrent à les braver, pourvu qu'à l'entreprise fut intéressée la gloire du Seigneur. Doués d'une patience à toute épreuve, ils supportèrent toute espèce de privations, et quelles n'ont-elles pas dû être dans un pays barbare et plein d'ennemis! Nous avons même de nombreux détails sur les souffrances des PP. Alonso de Cervantes et Sébastien de Villalobos, enfants de Saint-Dominique, qui, avec plusieurs de leurs confrères, parcoururent le pays, depuis Santiago jusqu'aux confins du territoire de Valdivia, et périrent en différents endroits par les mains des Indiens. L'univers entier a admiré Louis Valdivia, jésuite, qui, embrasé du feu de la charité la plus ardente, traversa deux fois l'immensité de l'Océan, pour aller défendre près du monarque espagnol la cause des Araucans; et enfin, le souvenir est encore tout vivant d'Horace Vechi, de Martin d'Aranda, et

de mille autres prêtres réguliers qui sacrifièrent leur vie pour conquérir parmi nous de nouveaux disciples à la foi de Jésus-Christ.

Ce n'est pas à ce genre de travaux que se bornèrent dans le Chili les ordres monastiques : ils se consacrèrent de longues années à l'éducation morale et scientifique de la jeunesse ; et leurs couvents furent les séminaires qui pourvurent les églises naissantes du Chili, de curés zélés, comme les autres diocèses de l'Amérique, de pasteurs éminents par leur science et par leur piété. Tels furent, entre autres, un Hyacinthe de Jorquera, dominicain, premier évêque élu de l'Assomption, au Paraguay, un Alonso de Briseño, franciscain, évêque de Nicaragua, tous deux Chiliens, élevés dans les cloîtres de Santiago : on ne saurait rappeler les noms de ces prélats vénérables, qu'au milieu des éloges et des bénédictions que leur ont mérités leurs éclatantes vertus. Nous pourrions nous étendre sur les services de tout genre que les Réguliers rendirent à la foi et à la civilisation des habitants du Chili; mais nous craindrions de fatiguer le lecteur. La série même des évènements dont nous devrons nous occuper dans cette histoire, fera connaître ces services : ils présentent un caractère de grandeur tel, que chacun pourra facilement les distinguer au milieu du récit de tous les faits consignés dans nos pages.

L'ordre de Saint-Dominique, auquel, comme l'a dit le pape Clément X, « échut en partage de soumettre ce grand pays d'Amérique à Dieu et à la sainte Eglise romaine, et de lui annoncer, avant tous les autres ordres, l'Evangile de Jésus-Christ, » fut aussi le premier qui fonda des couvents et établit des communautés dans l'empire chilien. Le roi, par une ordonnance rendue à Valladolid le 4 septembre 1551, chargea le vicaire général des Dominicains, résidant à Lima, d'envoyer au Chili, trois religieux de son ordre, qui s'occupassent de l'instruction des Indiens récemment

soumis. Le vicaire général frai Dominique de Saint-Thomas se conforma aux intentions du souverain, et envoya immédiatement le P. frai Gilles Gonzalez de Saint-Nicolas, avec le pouvoir de fonder des couvents, de recevoir des novices, et de faire en outre tout ce qu'il jugerait opportun pour l'établissement de l'institut dans le Chili. Ces dispositions du vicaire général furent ratifiées dans le chapitre provincial qui se tint à Lima en juillet 1553. Ce chapitre confirma également frai Gilles Gonzalez dans les fonctions de vicaire national de la nouvelle province que l'on constituait. Le fondateur jeta, en 1552, à Santiago, les fondements du premier couvent qu'il érigea, et le plaça sous la protection de la très-sainte Vierge Marie, invoquée comme reine du saint Rosaire; il avait près de lui, entre autres religieux, le P. Louis Chaves, des vertus duquel nous parlerons ailleurs. Le capitaine D. Juan d'Esquivel, riche habitant de Santiago, offrit au P. Gonzalez, pour cette fondation, les terrains que l'établissement occupe encore aujourd'hui, tout le surplus de sa fortune et même sa propre personne : car il y prit l'habit de frère lai, et c'est dans cette humble position qu'il termina saintement sa vie, suivant l'opinion commune. En même temps que le P. Gilles veillait aux développements de la maison du Rosaire, il parcourait d'autres contrées récemment conquises, et y travaillait, avec des peines incroyables, à la fondation d'autres monastères. La situation du pays n'était pas, à la vérité, la plus favorable à ses vues : la guerre dévastait presque tout l'empire, et les colonies européennes paraissaient exposées à disparaître à chaque instant. Mais cet homme, endurci à toute espèce de fatigues, ne savait pas renoncer à ses entreprises, du moment où elles pouvaient contribuer à l'avantage du prochain. Dieu bénit son activité, et assura aux maisons qu'il forma un succès tel, qu'en 1581 les villes de la Conception, de Villarica, de Valdivia et d'Osorno comptaient déjà des couvents

de Dominicains, lesquels étaient reconnus par le chapitre de l'ordre qui se réunit à Lima, cette même année, sous la présidence du vicaire général frai Martin de la Parra. Frai Gilles continua de longues années l'exercice de son ministère, et ses œuvres suivirent toujours une marche progressive : sa vie, pleine d'infatigables travaux, le présentait aux yeux de sa congrégation comme un prêtre apostolique, un sage supérieur, comme un digne héritier auquel le saint patriarche aurait transmis l'esprit qui l'animait. Il administra la province du Chili en qualité de vicaire national jusqu'en l'année 1581, époque à laquelle on lui nomma pour successeur frai Balthasar Heredia. Celui-ci avait accepté les fonctions auxquelles il avait été appelé, et faisait les préparatifs de son départ, lorsque la mort l'arrêta. On nomma, pour le remplacer, frai Reginald de Lizarraga, qui remplit la charge de vicaire général et de visiteur de son ordre dans le Chili, jusqu'à ce que Grégoire Tapia fût élu, en son lieu et place, en 1586.

La propagation rapide de l'institut des Dominicains dans le Chili devait, à bon droit, amener l'érection de ses maisons en province indépendante de la juridiction des Pères provinciaux de Lima ; c'est ce que reconnut Sixte Fabre, général de l'ordre, en 1588, en nommant pour premier provincial le P. Lizarraga, dont nous avons déjà parlé. Cette nouvelle province, placée sous le patrônage de saint Laurent martyr, sans doute parce qu'elle avait été érigée le jour de la fête de ce saint, a produit des hommes éminents par leurs vertus et par leurs talents. Les premiers Pères qui la gouvernèrent étaient des religieux animés au plus haut degré de l'esprit de leur état, et c'est ainsi qu'ils parvinrent à former une communauté composée de membres d'une vertu exemplaire. Au P. Lizarrraga succéda, dans la direction de la province, frai Francisco Riveros, et à celui-ci, par son ordre, les PP. frai Acasio de Naveda (premier

sujet du Chili qui fut appelé à remplir la charge honorable de supérieur ou abbé), et frai Cristoval Valdespin. Ayant sous les yeux pour modèles des hommes de cette trempe, il n'est pas étonnant qu'un si grand nombre de religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui illustrèrent au seizième siècle les couvents du Chili, se soient distingués par leurs vertus.

L'ordre de Saint-François vint ensuite unir ses travaux à ceux de l'ordre de Saint-Dominique dans la culture de la vigne du Seigneur [1]. Le P. frai Martin de Robleda, investi des fonctions de commissaire de son ordre, arriva en 1553 à Santiago, avec quatre autres religieux qui devaient composer la communauté du couvent qu'il y fonda le 20 août de la même année. Le trésorier D. Juan Fernandez d'Aldarete fit donation de sa maison au fondateur, et c'est là qu'ils restèrent en effet jusqu'au 20 mars 1556, où ils prirent possession d'un beau terrain que leur offrit la piété de deux bourgeois, qui se nommaient Ortiz et Escobedo Bravo. A ce terrain se trouvait contigu un ermitage avec une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame du Secours; cette chapelle avait été construite pour y honorer l'image que Pedro Valdivia avait emportée du Pérou et gardée près de sa personne dans toutes ses expéditions. Le soin de ce dépôt, que la dévotion de ce temps-là, sa vénérable antiquité, les souvenirs nombreux qui s'y rattachaient et mille autres circonstances faisaient regarder comme sacré, avait été confié par le conquérant aux Pères de la Merci. A la mort de frai Antonio d'Olmedo, religieux de cet ordre qui desservait la chapelle, elle resta comme abandonnée, et D. Rodrigo Gonzalez Marmolejo, curé de Santiago et visiteur ecclésiastique, s'en mit en possession comme d'un établissement pieux dont la direction lui appartenait à raison de son titre. Le conseil et le tribunal

[1] Ordonnance royale datée de Valladolid, le 4 septembre 1541.

de justice de Santiago convinrent de remettre l'ermitage entre les mains des Pères Franciscains, et cette mesure fut effectivement exécutée. Le visiteur protesta contre un acte qui se passait sans son consentement, voulut maintenir son droit, empêcha les Pères de célébrer les offices dans la chapelle, et prétendit les forcer à l'évacuer et à transporter leur monastère en un autre endroit. Ce zèle de Marmolejo nous paraît louable, puisqu'il tendait seulement à conserver intacts les privilèges de sa juridiction; mais il ne fit pas la même impression sur les Franciscains : ils crurent à la légalité du titre en vertu duquel ils possédaient la chapelle, et par conséquent ils jugèrent inique la conduite du visiteur. Le Père commissaire recourut à l'audience royale de Lima, et lui adressa une plainte contre le visiteur, demandant que sa maison fût maintenue dans la possession de l'ermitage. L'audience ordonna au gouverneur et au tribunal de justice de Santiago de ne permettre à qui que ce fût de troubler les Pères dans la jouissance de l'établissement [1]. Elle ne se prononça point sur les prétentions du visiteur, et les condamna encore moins comme injustes et téméraires.

Les Mineurs, libres de l'opposition qu'ils avaient rencontrée, reconnurent bientôt la nécessité de se répandre dans les autres localités pour arriver au développement de leur institut. Leur nombre s'accrut de ceux qu'avait amenés du Pérou avec sa suite le gouverneur D. Garcia Hurtado de Mendoza; ils purent établir à Santiago une communauté en règle, et ils prirent des mesures pour obtenir les mêmes résultats dans les autres villes de l'Etat. La Conception vit s'élever dans son enceinte un couvent franciscain en 1559, l'Impériale en 1560, et d'autres maisons monastiques s'ouvrirent successivement à Osorno, à Villarica, à Valdivia, à Castro, à la Serena, à Malloa, à Monte, à Chillan. Tous ces couvents dépendaient du gardien de Santiago, qui

[1] Provision royale, en date du 8 février 1556. (*Note de l'auteur.*)

reçut sa nomination du provincial de Lima. Cette forme de gouvernement ne dura que le période de dix-huit années, à la fin duquel le gardiennat du Chili, comptant un nombre suffisant de couvents pour devenir province indépendante, en demanda l'érection, et, dans le chapitre général qui se tint à Valladolid en 1565, l'érection du gardiennat en province fut prononcée avec l'autorisation de Pie IV, sous le nom auguste de la très-sainte Trinité. Cette constitution fut mise en vigueur sept ans plus tard, et par suite les Pères célébrèrent une réunion capitulaire à Santiago, et élirent pour premier provincial, le 2 janvier 1572, frai Juan Véga, originaire de Valladolid, et religieux conventuel de Ravida en Portugal. Après cela la province continua à tenir ses chapitres et à choisir ses ministres provinciaux jusqu'à huit fois dans le courant de ce siècle; le dernier fut frai Juan de Tovar, élu en 1598, et massacré par les Indiens à Curalava. Par suite de la mort de Juan de Tovar, la province fut gouvernée pendant douze années par des vicaires provinciaux.

L'observation des règles, l'application à l'étude, et tout ce qu'on peut désirer de la part d'hommes qui se consacrent à des travaux religieux, rendaient recommandables à cette époque les Pères qui composaient la province de la très-sainte Trinité. Nous avons extrait avec plaisir, d'un ancien chroniqueur des Mineurs, le passage suivant, qui donne une idée exacte de la vertu qui distinguait ces vénérables religieux :

« La ferveur de leur oraison, dit cet auteur, était extraordinaire; leur attention et leur vigilance à la mortification, parfaites; la rigueur de leurs austérités, extrême. Tous s'aimaient tendrement et ne rivalisaient que pour se trouver chacun le premier au travail, et avoir la plus pauvre mise et la plus pauvre cellule. Toutes leurs conversations roulaient sur Dieu, sur son amour, sur ses divins attributs. Il

y avait des frères lais très-saints, d'un cœur ardent et d'une haute contemplation, très-pauvres, grands travailleurs et extrêmement charitables. Il serait trop long de s'étendre sur la ferveur des novices et des hommes admirables qui se formèrent à cette école de sainteté. »

Pendant que les Dominicains et les Franciscains cultivaient presqu'exclusivement le champ de la vigne du Seigneur dans le Chili, les PP. frai Antonio Correa et frai Antonio Rondon cherchaient à y introduire l'ordre de la Merci, comme un corps qui devrait leur servir d'auxiliaire dans leurs travaux. Cet ordre, qui a si bien mérité de l'Eglise à tant de titres, protégé par les monarques espagnols comme né sous leurs yeux, était à peine fondé qu'il se répandit avec rapidité dans tous les états espagnols et dans une partie de l'Italie. Après la découverte de l'Amérique, nous voyons un grand nombre de moines de cet ordre suivre les bandes des conquérants, et chercher à attirer les Indiens sous le joug toujours doux de la loi divine, au moment même où ceux-là voulaient leur imposer le joug toujours dur et intolérable de la domination étrangère. Les PP. Rondon et Correa se trouvaient à Lima, lorsque Diego d'Almagro organisa l'expédition qu'il fit pour envahir le territoire chilien; ils s'attachèrent à l'armée en qualité de chapelains ou d'aumôniers, et participèrent par conséquent à tous les hasards qui traversèrent l'entreprise de cet infortuné aventurier. Ils retournèrent de nouveau au Chili avec Valdivia, et cette fois ils pensèrent sérieusement à établir leur ordre à Santiago. Dans ce but ils fondèrent un petit hospice dédié à Notre-Dame du Secours, duquel frai Antonio Olmedo conserva la direction jusqu'à sa mort. Les PP. Correa et Rondon accompagnaient constamment les troupes, et comme par le décès du P. Olmedo l'hospice du Secours se trouvait abandonné, le conseil le céda aux Franciscains, qui s'en mirent en possession. Les récla-

mations que firent les Pères de la Merci pour obtenir leur réintégration furent inutiles; elles n'aboutirent à rien qu'à leur faire accorder par le conseil un autre endroit pour y construire un couvent. Grands étaient les obstacles qui s'opposaient à l'exécution d'un semblable projet : le nombre restreint des religieux, l'absence complète de ressources et d'autres du même genre; mais ils ne suffirent pas pour décourager des hommes de cette trempe. Pour résoudre la première difficulté, le P. Correa, muni de la permission de son supérieur, se rendit à Lima à la recherche d'autres frères : grace à son activité, il parvint à en réunir onze, avec lesquels il retourna au Chili pour y instituer la province de son ordre. Dès leur arrivée, ils choisirent pour premier provincial le P. frai Rodrigo Gonzalez Carvajal, personnage vénérable par ses vertus éminentes et ses vastes connaissances; et le 10 août 1566, le couvent principal de Santiago fut fondé sous le vocable de saint Joseph. La réputation de sainteté qu'acquirent au P. Correa ses vertus peu communes, contribua sans doute puissamment au développement de l'ordre; il parcourut les pays récemment conquis, et en mit les habitants à contribution pour la construction d'un couvent à l'Impériale, dont il eut la consolation de voir les cloîtres peuplés de moines exemplaires. Valdivia, Osorno et Coquimbo durent leurs monastères au zèle de frai Juan Zamora, et la Conception dut le sien à celui de frai Rodrigo Gonzalez Carvajal.

En même temps à peu près qu'avait lieu dans le Chili l'établissement de ces différents instituts monastiques, au milieu des circonstances que nous venons de raconter, un autre ordre religieux, et sans contredit le plus célèbre de tous ceux qu'a produits l'Eglise catholique dans les derniers siècles, cherchait à s'établir aussi dans le Chili. Cet ordre, au zèle et à la vigilance duquel resta exclusivement confiée pendant environ deux siècles la conversion des Chiliens,

auquel la foi dut les grands progrès qu'elle fit parmi eux, cet ordre enfin, que la divine Providence paraît avoir destiné à planter la Croix dans le sol araucan, et à faire tomber à ses pieds tant de tribus indomptées, était la compagnie de Jésus. Le Chili, mieux que beaucoup d'autres nations américaines, conserve de nombreux souvenirs de cet ordre, célèbre à tant de titres dans l'histoire religieuse et politique des temps modernes. On trouverait à peine sur le territoire chilien un point quelconque où des temples, des couvents et cent autres établissements utiles n'attestent l'activité infatigable des Jésuites leurs fondateurs. Le 9 février 1593, Callao vit partir pour le Chili huit religieux de la compagnie, qui devaient édifier un pays arrosé de tant de flots de sang. Le P. Juan Sébastien, provincial du Pérou, dont le premier soin, dès le principe de son administration, fut d'introduire dans le Chili les fils de saint Ignace, nomma comme recteur à leur tête, le P. Balthasar Peña, déjà septuagénaire, illustre par le zèle et le courage avec lesquels il avait bravé d'immenses difficultés, lors de l'institution de la compagnie, et souffert les cruelles persécutions auxquelles il avait été en butte à cause d'elle, surtout à Saragosse, du vivant même de son saint fondateur. La traversée fut extrêmement difficile, et après y avoir employé trente-neuf jours, ils eurent grand'peine à arriver au port de Coquimbo. De là ils s'acheminèrent par terre vers Santiago, où ils entrèrent, avant le jour, le lundi de la semaine sainte, pour se soustraire à la réception brillante que leur avait préparée la ville. Les Pères de Saint-Dominique leur donnèrent dans leur couvent une généreuse hospitalité, et la meilleure partie de la population s'évertua à manifester la joie avec laquelle elle recevait dans son sein, un institut dont la présence, disait-on, attirerait toute espèce de bénédictions. A peine les fêtes solennelles de Pâques furent-elles passées, que le conseil se réunit pour indiquer aux Pères le lieu qu'ils devraient occuper,

mais leurs vues paraissaient être différentes : le recteur demanda qu'on voulût l'entendre dans une junte composée des principaux habitants, et là, il leur représenta que « le but de la compagnie était de parcourir le monde en annonçant l'Evangile; qu'en conséquence, lui et ses compagnons étaient décidés à ne pas prendre pour lors de résidence fixe dans le Chili, mais à se répandre dans toutes les contrées du pays, ou dans celles qui auraient un plus grand besoin des secours qu'ils étaient appelés à procurer. » Il ajouta « que la guerre opiniâtre que soutenait le gouvernement contre les naturels ne devait pas engager les habitants de Santiago à entreprendre l'érection d'un nouveau couvent, qui exigerait la dépense de sommes énormes dont ils ne pouvaient permettre qu'ils se chargeassent. » Cette conduite éminemment politique des Jésuites leur concilia encore à un plus haut degré la bienveillance du peuple.

Les membres de la junte protestèrent contre la résolution prise par le recteur : sur-le-champ ils réunirent une grosse somme d'argent qui suffit pour l'acquisition du terrain et des bâtiments que possède encore aujourd'hui la compagnie, et où, malgré la répugnance manifestée d'abord par le recteur, on jeta les fondements d'un collège, auquel on donna le nom de Saint-Michel-Archange. La construction d'une petite chapelle qui s'éleva dans l'enceinte du cloître fut l'affaire de très-peu de jours, et six semaines après l'arrivée des religieux à Santiago, ils commencèrent à y exercer les fonctions du ministère propres à leur institut. Bientôt les Jésuites reconnurent la nécessité de systématiser l'enseignement religieux qu'ils donnaient spécialement aux néophytes : ils divisèrent les travaux de leur apostolat en plusieurs classes, à la tête de chacune desquelles ils placèrent celui qui paraissait le plus convenable. La rapidité avec laquelle l'ordre se développa dans le Chili fut vraiment merveilleuse. Mais ce succès n'est pas étonnant : la com-

pagnie de Jésus a montré partout qu'elle portait dans son organisation, si parfaitement combinée, le principe auquel il faut rattacher les progrès si prompts que lui ont vu faire toutes les nations de la terre. Elle ressemble à ces comètes qu'on voit souvent apparaître dans le ciel, et dont la queue majestueuse s'alonge et grandit à mesure qu'elles avancent dans l'orbite qu'elles décrivent dans leur course. Œuvre de Dieu, elle n'a pas besoin de moyens humains pour se développer : ses premiers pas sont comme le premier essor de l'aiglon qui s'élance du nid maternel, et sans s'effrayer de sa faiblesse, dirige son vol vers le soleil, dont il aime et aspire à contempler de plus près la splendeur ; ainsi la compagnie, à peine sortie du giron paternel, à peine apparue sur les rives du Chili, y compta aussitôt de nombreux collèges, des membres illustres, des prédicateurs fameux, et des religieux remarquables par la pratique de toutes les vertus. Le P. Balthasar resta à la tête des Jésuites du Chili jusqu'au commencement du siècle suivant, et c'est à son zèle qu'on dut l'érection d'une église magnifique, dont il embellit son collège de Santiago. Les vertus de cet homme éminent, comme celles de ses compagnons, leur dévouement au service du prochain et leur zèle dans l'exercice du culte divin, inspirèrent aux habitants de Santiago une noble émulation, pour les pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour la construction de leur temple et de leur collège.

L'entrée des Pères Augustins dans le Chili ne fut pas aussi pacifique que celle des autres ordres réguliers ; car, pour s'établir, ils eurent à lutter contre des ennemis pleins de prestige et de puissance. La fondation de l'ordre des ermites de Saint-Augustin avait été décrétée en principe par une ordonnance royale de Philippe II, laquelle avait été adressée au vice-roi du Pérou D. Garcia Hartado de Mendoza, en 1591, et confirmée trois ans après. En consé-

quence, le provincial frai Alonso Pacheco envoya de Lima, pour fonder la maison, frai Cristoval de Vera, avec les pouvoirs de vicaire provincial, frai Francisco Hervas, célèbre docteur de l'université de Lima, frai Pedro Torres, moine fort connu par la douceur et l'humilité de son caractère, et frai Francisco Diaz. A ces quatre personnages se joignirent encore à Valparaiso les PP. frai Juan de Vascones et frai Pedro Picon. Le gouverneur D. Martin Garcia de Loyola, de concert avec la municipalité, leur indiqua, pour leur couvent un endroit situé au centre de la ville; mais certaines personnes haut placées commencèrent à les inquiéter par leurs réclamations, et prétendant qu'elles avaient des droits sur ce terrain; elles demandèrent en justice l'expulsion des religieux. Les Pères Augustins n'attendirent pas que les choses allassent si loin, et sans se préoccuper de la sentence du juge, ils déguerpirent du local qui leur avait été assigné, et s'installèrent dans la maison qu'ils durent à la générosité de D. Alphonse Riveros et de doña Catalina, sa sœur. Mais là de plus grandes disgraces encore leur étaient réservées : ainsi la complète inondation de leur couvent, que causèrent des mains ennemies, en dirigeant sur lui le cours d'un torrent, dans une sombre nuit de juillet, puis l'incendie qui dévora et réduisit en cendres l'église, le cloître, et les autres bâtiments qu'avaient épargnés les eaux peu de temps auparavant. La voix publique signala les auteurs de ces attentats sacrilèges. Le corrégidor D. Nicolas de Quiroga commença une instruction judiciaire, comme pour les punir, et arrêta les hommes qui avaient servi d'instruments pour commettre le crime. Ceux-ci avouèrent les faits sans restriction, et nommèrent leurs instigateurs; mais le corrégidor ne poussa point sa procédure plus loin, parce que sa juridiction n'atteignait point les véritables coupables. Dans ces conjonctures, le fondateur crut nécessaire qu'un de ses moines retournât à Lima

et informât le vice-roi de tout ce qui était arrivé, et il choisit le P. Vascones pour remplir cette importante mission. Cet ecclésiastique jouissait à Lima d'un grand ascendant, à cause de son éloquence et de sa vertu : il sut si bien disposer l'esprit du vice-roi, que celui-ci le présenta au conseil royal, pour qu'il y fît lui-même le récit des évènements. Le principal résultat de toutes ces démarches fut l'offre de grosses sommes d'argent par lesquelles le vice-roi et d'autres personnages vinrent en aide à Vascones, pour réparer les pertes que les Augustins avaient essuyées à Santiago. Mendoza expédia, en outre, des instructions précises au gouverneur du Chili, et lui recommanda de veiller avec le plus grand soin à ce que des scènes si scandaleuses ne se renouvelassent plus. L'ordre vint à se rétablir peu à peu; les Augustins s'accrurent et se multiplièrent; car à la fin même du siècle, on vit fonder des couvents à la Serena par frai Cristoval de la Véga, et à la Conception, par frai Juan Toro Mazote. Le général de l'ordre, frai Alexandre de Sienne, les détacha des maisons du Pérou, et créa dans le Chili, en 1599, une province indépendante, sous le titre de Saint-Augustin.

Les Augustines de Santiago durent leur existence dans ce siècle à la piété éclairée et généreuse de l'évêque D. frai Diego Medellin. Quand nous avons parlé de ce prélat, nous avons indiqué quelques-unes des circonstances au milieu desquelles eut lieu la fondation de ce monastère, et maintenant il ne paraîtra pas hors de propos que nous entrions dans quelques détails. Sachant combien il était nécessaire d'établir à Santiago une maison qui pût procurer à la fois une éducation soignée aux jeunes personnes et une retraite solitaire aux adultes qui voudraient se consacrer à Dieu par une vie fervente, l'illustre évêque résolut d'accueillir l'offre que lui faisait doña Francisca Terrin de Guzman de vouer sa personne avec ses biens à la réalisa-

tion de ce saint projet. Doña Francisca était une dame noble qui sut unir au célibat la pratique la plus parfaite des vertus chrétiennes. Elle apprit avec la plus grande joie de la bouche de son pasteur, qu'elle pourrait satisfaire ses pieux désirs, et aussitôt elle se mit tout entière à chercher des compagnes qui voulussent s'associer à ses desseins. Ses vertus donnaient à doña Francisca un puissant ascendant sur ses concitoyens, et elle ne tarda pas à trouver beaucoup de femmes toutes disposées à coopérer à la fondation du monastère. Rodrigo de Quiroga, alors gouverneur du Chili, lui offrit sa protection, et les principaux habitants rivalisèrent d'ardeur pour lui fournir toute espèce de secours. Ce fut sous de si heureux auspices que D. Medellin posa les fondements de cette œuvre, et qu'il érigea le monastère auquel il donna le nom de l'Immaculée Conception de Marie [1]. Ses premières religieuses qui vêtirent l'habit au nombre de six, en y comprenant la fondatrice, après avoir terminé l'année de leur noviciat, firent leur profession entre les mains du prélat lui-même. On put remarquer quelques irrégularités canoniques dans la manière d'agir du pieux personnage en cette occasion. Il négligea de solliciter l'intervention du souverain pontife, qui seul pouvait autoriser la fondation du nouveau monastère et approuver canoniquement les institutions qui devaient lui servir de règle, deux conditions que les lois de l'Eglise signalent comme essentielles. En leur absence, on disait, avec raison, que les professions faites dans le monastère de l'Immaculée Conception devaient être réputées comme sans

[1] Les Espagnols ont toujours eu pour l'Immaculée Conception de la sainte Vierge une dévotion toute particulière, et Murillo n'a été que le digne interprète du sentiment national, en produisant un des plus beaux tableaux qui soient sortis de la main des hommes. Les Espagnols ont transporté en Amérique ce culte ardent envers la Mère de Dieu, dans son plus glorieux privilège. De là l'idée non-seulement d'ériger plusieurs couvents et plusieurs confréries, mais de bâtir plusieurs villes sous le vocable de la Conception. (*Note du traducteur.*)

valeur. Au point de vue civil, la fondation du monastère présentait aussi des irrégularités graves, comme n'ayant pas été préalablement autorisée par le roi.

Ces bruits, qui ne ressemblaient d'abord qu'à un léger murmure, grossis bientôt par l'opinion de théologiens et de jurisconsultes considérables, prirent un caractère alarmant. Quiroga vint à craindre que le roi, s'apercevant de son silence, ne lui fît des reproches désagréables. Il voulut donc s'entendre avec l'évêque sur les moyens d'éviter les suites de cette affaire, et tous deux convinrent de recourir aux autorités compétentes, pour obtenir la régularisation de l'établissement. En conséquence, l'évêque adressa au souverain pontife une relation circonstanciée de tout ce qui s'était passé; il y joignit les constitutions qu'il avait écrites pour le nouveau monastère, et le pria de vouloir bien les approuver et permettre de former sous leur empire une communauté à Santiago.

D. Medellin ne croyait pas que sa pétition pût faire difficulté, pourvu que son projet de règlement ne contînt aucune disposition dont antérieurement l'Eglise romaine eût refusé la sanction, dans les constitutions des autres ordres religieux; mais les choses ne se passèrent point ainsi. Grégoire XIII, avant tout, déclara nuls les vœux faits sous une règle non approuvée par l'Eglise, et il ordonna à l'évêque de Santiago, de prévenir les religieuses qu'elles étaient libres de choisir, parmi toutes les constitutions approuvées par l'Eglise, celle qu'elles trouveraient plus conforme à l'objet de leur institut [1]. Le prélat suivit scrupuleusement ces ordres, et les religieuses adoptèrent pour leur maison les règles de saint Augustin, et les constitutions qu'avait données

[1] La nullité prononcée par le pape Grégoire XIII doit sans doute s'entendre dans ce sens que les vœux faits par les religieuses ne pouvaient être en aucune façon considérés comme *solennels*; les vœux faits par des religieuses soumises à une règle approuvée par l'ordinaire, et non par le saint-siège, ne sont que des vœux *simples*. (*Note du traducteur.*)

aux chanoinesses régulières de Lima l'illustrissime D. frai Jérôme de Loaiza, son premier archevêque. Le 19 septembre 1576, D. Medellin donna l'habit à la fondatrice et aux señoras Isabelle Zuñiga, Béatrice Mendoza, Isabelle des Anges, Jérôme Acurcio et Villacencio, Anne de la Conception et Anne de Caceres, lesquelles, le 21 septembre de l'année suivante, firent leur profession solennelle en présence du même prélat, du chapitre des chanoines, du conseil de la ville et de toute la population, qui célébrait ce jour comme une véritable fête. Les religieuses portèrent aussitôt leur attention sur l'enseignement des jeunes filles, et leur sollicitude ne s'étendait pas seulement aux filles des habitants riches de Santiago, mais elle se fit sentir aussi à quelques indigènes de la contrée, et parmi elles il y en eut un grand nombre qui se distingua tellement par ses vertus, que sa ferveur et ses bons exemples ont été jusqu'aujourd'hui un objet d'admiration pour tous ceux qui les connaissent.

L'évêque de l'Impériale, frai Antonio de San-Miguel, chercha aussi à pourvoir son diocèse de monastères. Fidèle aux tendances de l'ordre auquel il appartenait, il préféra les religieuses de Sainte-Claire, et en ayant amené une colonie de Cuzco, il peupla d'abord le couvent qu'il avait fondé à l'Impériale, et ensuite celui qu'il érigea dans la ville d'Osorno. Le but que se proposa San-Miguel fut de satisfaire, au moyen des Clarisses, aux besoins de l'éducation morale et religieuse du sexe. Les sœurs de l'Impériale embrassèrent l'ancienne règle de Sainte-Claire, et par conséquent elles ne possédaient ni biens ni revenus. Leur fondateur défendit en outre qu'on exigeât une dot quelconque de celles qui devaient être admises à faire leurs vœux. Pour justifier cette disposition, il alléguait que, puisque les filles de Sainte-Claire devaient vivre uniquement des produits de l'aumône, on ne pourrait, sans enfreindre ce qui avait été décidé dans la troisième session du concile de Lima, recevoir une dot

que leur règle ne permettait pas de convertir en rente perpétuelle, suivant les prescriptions des Pères du concile. Toutefois, quelque pieux et charitable que puisse paraître le principe de l'Evêque, il ne put être maintenu en vigueur d'une manière durable. Tant qu'il occupa le siège épiscopal, il fit face par sa libéralité à tous les besoins du monastère ; mais quand il disparut, le poids énorme de la misère se fit sentir aux pauvres religieuses. Dans un pays peu peuplé et peu aisé, la piété la plus fervente des fidèles ne pouvait rendre leurs aumônes ni considérables ni fréquentes. C'est pourquoi l'illustrissime Cisneros exigea qu'une dot fût apportée en faveur du monastère par toutes celles qui y prendraient le voile. Il est bon de faire observer ici en passant que les dots des religieuses ne sont ni contraires à l'esprit de l'Eglise, ni opposées à ses règles, comme l'a sagement remarqué Benoît XIV, dans son *Synode diocésain.* Quelque louable que fût le zèle de San-Miguel, qui, en dispensant les postulantes de payer de fortes sommes, ouvrit les portes du cloître à beaucoup de personnes ferventes qui, dénuées de toute fortune, ne pouvaient en solliciter l'entrée, on ne doit pas se dissimuler que ce zèle lui-même n'ait exposé les couvents à une prompte décadence, du moment où vinrent à leur manquer les ressources nécessaires pour leur subsistance. Plusieurs des fondatrices, après avoir établi leur communauté, retournèrent au Pérou, au commencement du siècle suivant. Il paraît qu'elles y ont été accueillies dans le couvent de l'Incarnation à Lima, et qu'elles se sont ensuite retirées dans la maison de leur ordre, que l'on construisait précisément à cette époque dans la même ville.

Le monastère de Sainte-Isabelle, établi à Osorno et appelé *maison de l'enseignement,* fut fondé avant l'année 1573, par le premier évêque de l'Impériale, qui en nomma pour abbesse la senora Isabelle de Placencia [1]. Le grand accroissement

[1] Tous les faits relatifs à ce monastère, que nous avons à raconter dans ce cha-

que prit durant ce siècle la ville d'Osorno, les richesses immenses qu'y amassèrent ses habitants, et la situation centrale de la localité au milieu des autres établissements espagnols, firent arriver cette maison à son apogée avec une rapidité incroyable. Elle était bâtie près de la place, et considérée par les bourgeois comme le trésor le plus précieux qu'ils pussent posséder dans le sein de leur ville. Les sœurs, sans perdre de vue l'objet de leur institut, s'occupaient avec un zèle infatigable de l'instruction des Indiennes: quelques-unes d'entre elles furent même admises à la profession religieuse, dans la pensée, sans doute, que mettant à profit la connaissance et l'expérience qu'elles avaient du caractère, des habitudes et des inclinations de leurs compatriotes, elles travailleraient avec un plus grand succès à leur éducation. Le vaste espace qu'occupent encore aujourd'hui les ruines de ce monastère, prouve la grandeur de l'établissement, et fait présumer qu'il devait renfermer dans ses cloîtres une multitude de personnes.

Tels furent les centres d'où rayonna principalement la doctrine du christianisme sur les infidèles du Chili. Malgré leur création récente, tous ces établissements produisirent, dans ce siècle même, des fruits de vertus mûrs et abondants, qui chez les uns entretinrent et chez les autres formèrent l'esprit religieux.

Tels furent aussi les premiers essais que firent parmi nous les ordres monastiques, dans le siècle dont nous nous occupons.

pitre et dans d'autres, constent d'une ordonnance royale rendue à Madrid le 1er février 1607, que nous avons sous les yeux, et d'autres documents très-anciens. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. Personnages célèbres. — Frai Gilles Gonzalez de Saint-Nicolas. — Balthasar Piña. — Frai Francisco Turinjia. — Frai Juan Gallegos. — Augustin Briseño. — Frai Paul Bustamante et ses compagnons. — Frai Antonio Correa. — Frai Louis Chaves. — Les PP. Francisco Frenegal, Juan de la Torre, Cristoval Ravaneda, Juan de Tovar, Acacio de Naveda et Cristoval Valdespin. — Frai Rodrigo Gonzalez. — Doña Catalina Miranda. — Antonio del Campo.

Nous avons déjà dit dans notre discours préliminaire que nous n'avions pas l'intention d'écrire ici la vie des hommes illustres, qui par les exemples de leurs rares vertus, édifièrent dans le Chili les chrétiens et contribuèrent puissamment à la conversion des infidèles. Nous voulons seulement donner une idée, bien que très-imparfaite, de leur mérite : nous voulons que leur mémoire, digne de vénération à tant de titres, ne s'efface point de la mémoire des Chiliens. Laissant le soin de faire le récit complet de leurs exploits spirituels, à d'autres historiens qui parviennent à réunir de meilleurs documents, nous nous bornerons à citer respectueusement le nom de quelques-uns, en racontant en même temps quelques faits que nous avons recueillis avec peine, et qui permettront de se former une idée approximative du caractère du personnage qu'ils concernent.

Les évêques qui, dans le cours de ce siècle, ont gouverné les églises du Chili, tiendraient sans doute la première place dans le présent chapitre, si nous ne jugions comme absolument inutile de revenir sur nos pas pour répéter ce que nous avons déjà rapporté. Cette observation s'appliquera aussi au récit que nous ferons de l'histoire des siècles suivants.

Parmi les hommes qui s'illustrèrent par leur vertu, nous devons placer en première ligne frai Gilles Gonzalez de Saint-Nicolas et Balthasar Piña, dont nous avons dit quelques mots, lorsque nous avons parlé de l'établissement de leur institut respectif. Le premier d'entre eux, natif de Séville, était déjà prêtre et profès dans l'ordre de Saint-Dominique, lorsqu'il vint à Lima. Le Pérou était à cette époque le théâtre de troubles continuels, et l'on y voyait figurer non-seulement les séculiers, mais un grand nombre de membres du clergé, et même des évêques et des abbés du rang le plus élevé. On les voyait souvent s'attacher à un parti, aller à travers les armées, et il n'était pas rare de les voir même se mettre à leur tête. Une semblable situation présentait aux ambitieux des moyens sûrs de monter rapidement l'échelle des honneurs, mais au préjudice du saint ministère dont ils devaient remplir les fonctions. Frai Gilles, étranger à toute pensée qui ne fût pas propre à sa profession, s'appliqua tout entier à prêcher la parole divine avec une telle éloquence et une telle onction, qu'il acquit le renom de *saint prédicateur*. Il avait d'ailleurs une conscience pure et une intelligence affranchie des préjugés superstitieux et contraires à la religion, qui avaient cours en ce temps-là. Ce que nous allons dire en est une preuve convaincante. Un jour que frai Gilles était allé visiter D. frai Jérôme Loaiza, archevêque de Lima, il le trouva profondément affligé; et comme il lui demandait la cause de sa peine, le prélat lui répondit : « qu'il se regardait comme

extrêmement malheureux, parce que dans toute la ville de Lima, il ne s'était pas trouvé un seul prêtre qui pût chasser le démon du corps d'une possédée. » Frai Gilles pria l'archevêque de la faire envoyer le jour suivant à l'église de son couvent; ce qui eut lieu. La possédée était une jeune fille de jolie figure, qui blessait la pudeur de tous ceux qui la voyaient, par des gestes indécents et des paroles lascives. Elle accabla le saint religieux d'outrages; mais celui-ci, sans s'arrêter à tout ce qu'elle débitait, comprit la véritable cause de cette extravagance et y trouva un remède dans la menace de certains châtiments qu'il ordonna d'infliger à la prétendue possédée : le succès du traitement fut tel qu'il ne fut même pas nécessaire d'exécuter la menace; car la jeune fille effrayée cessa la comédie, et renonça à la passion criminelle qui la tourmentait [1].

Nommé vicaire-général pour travailler à l'établissement de son ordre dans le Chili, Gonzalez passa de Lima à Santiago, où il jeta les fondements du couvent du Rosaire, dont il gouverna long-temps la communauté. Infatigable dans l'accomplissement de sa tâche, il parcourut presque tout le pays, et fonda dans la Conception, dans Valdivia, dans Osorno, des couvents qu'il eut la consolation de voir fleurir. Il lui aura fallu déployer bien de zèle et de prudence pour arriver, au milieu des troubles qui, à cette époque, agitaient le pays, non-seulement à établir les

[1] Qu'il me soit permis de faire ici une observation qu'appelle la généralité des termes de M. Eyzaguirre. La jeune fille en question, mue par des passions mauvaises (ou peut-être sujette aux accès d'une maladie que les médecins connaissent), *jouait la possession.* Il est incontestable que bien de prétendues possessions, feintes par des misérables, pour des motifs plus ou moins honteux, auraient cédé devant l'emploi des moyens analogues à celui qu'imagina frai Gonzalez. Mais on ne saurait, en bonne logique, en conclure que les possessions n'aient jamais eu les causes, les caractères, les effets qu'on leur assignait, au seizième siècle, dans les pays *où régnaient peut-être certains préjugés et certaines superstitions...* Et il est bien certain que l'auteur lui-même croit à la réalité de certaines possession, par exemple, de celles que mentionne l'Evangile. (*Note du traducteur.*)

maisons de son ordre, mais à en assurer le développement. Il remplit les fonctions de vicaire général dans le Chili jusqu'à l'année 1581. Dieu daigna l'appeler au repos éternel. Après une vie pleine de travaux, Gilles Gonzalez mourut à Santiago, et son ordre perdit en lui un prêtre digne des temps apostoliques, un abbé sage, un homme enfin qui paraissait avoir hérité de l'esprit de son saint patriarche.

Le second est le P. Balthasar Piña, né en Espagne en 1523. Il reçut l'habit des mains de saint Ignace de Loyola; et son compagnon inséparable, il participa à toutes les épreuves que souffrit le saint fondateur dans la fondation de son ordre. Il se distinguait par un caractère héroïque, qui ne connaissait ni ne savait craindre les dangers quand il s'agissait des intérêts du divin Maître. Son éloquence dans la chaire, pleine d'onction et de mesure, lui fit donner dans sa patrie le surnom de nouveau Vincent Ferrier ou Bernardin de Sienne, et le zèle de sa charité fut souvent comparé à celui de l'apôtre saint Paul. A ces qualités, il joignait une merveilleuse innocence de mœurs, au point que, même dans sa jeunesse, il ne se trouvait en lui aucun défaut qui méritât le moindre reproche de la part de ses supérieurs. Il possédait le don rare de pénétrer les consciences et de discerner les esprits avec une promptitude singulière, et il en fournit des preuves en de fréquentes occasions, surtout dans le sacrement de Pénitence et dans la direction des âmes, à laquelle il se consacra d'une manière spéciale. Dès que l'établissement de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique fut décidé, le P. Piña fut un des sujets que saint François de Borgia, supérieur-général des Jésuites, désigna pour le Pérou; et peu de temps après, il fut envoyé dans le Chili en qualité de ministre, par le P. Juan Sébastien, vicaire du général, résidant à Lima. Bien qu'à l'époque de sa nomination le P. Piña fût âgé de soixante-dix ans, il ne s'effraya point de la perspective des travaux qu'il devrait supporter dans

l'exécution de l'entreprise dont il se chargeait. Nous avons déjà parlé ailleurs des résultats auxquels il parvint; il fut assez heureux pour voir s'ouvrir à Santiago le grand collège de Saint-Michel-Archange, et pour y voir fleurir plusieurs congrégations pieuses qu'il établit sous la direction spirituelle de ses supérieurs. Telles furent entre autres la confrérie de Notre-Dame de Lorette pour les Espagnols, la confrérie de la Conception pour les étudiants, celle de l'Enfant-Jésus pour les Indiens, et celle de Belen [1] pour les noirs. Toutes ces confréries contribuèrent par leur objet à l'affermissement de la foi et à l'accroissement de la piété. Le P. Piña ne put, à cause de son extrême vieillesse, rester long-temps dans le Chili; il désirait se préparer à la mort dans la solitude de sa cellule, et là se livrer, libre de toute autre préoccupation, aux impressions et aux inspirations de sa ferveur; mais, avec sa rigoureuse observation des règles de l'obéissance, il ne se hasardait même pas à représenter ses infirmités au supérieur, pour être déchargé du fardeau de ses fonctions. Dieu finit par l'exaucer, et le vieux religieux put retourner au collège de Lima, au commencement du siècle suivant. Là, loin de tous les objets qui auraient plus le distraire du Créateur, il n'avait d'autre occupation que la prière, où il demeurait absorbé et comme immobile de longues heures chaque jour, et c'est la prière qui le mena à la perfection si sublime qu'il acquit dans la pratique de toutes les vertus. Enflammé du désir de s'unir à Dieu, il annonça avec joie le moment de sa mort, qui arriva le 29 juin 1611. Il alla recevoir de Dieu la récompense due à son admirable patience, à ses rigoureuses mortifications et à sa charité céleste. Les écrivains qui parlent du P. Piña, l'honorent des épithètes de *saint homme*, de *personnage illustre et très-pieux*, de *pierre fondamentale de la Compagnie de Jésus dans le Chili*.

Le P. frai Francisco Turinjia mérite sans doute une place

[1] Autrement, de Notre-Dame de Bethléem.

parmi les membres éminents de l'ordre de Saint-François, qui, dans le seizième siècle, firent la gloire du Chili. Originaire de la province des Douze-Apôtres au Pérou, il passa au Chili dans le dessein d'y travailler à l'établissement de son institut. Doué par le Ciel d'une facilité merveilleuse pour le ministère de la prédication, il n'ouvrait la bouche que pour en laisser tomber en abondance des trésors de doctrine, des effusions de piété. Telles étaient l'onction et l'énergie avec lesquelles il parlait dans la chaire, que, lorsqu'il décrivait les tourments de l'enfer, il laissait son auditoire atteré, bouleversé. A sa voix, les cœurs les plus endurcis s'adoucissaient, les hommes vieillis dans le vice changeaient de vie, et les âmes justes et ferventes sentaient croître leur dévotion. Il savait rendre la vertu aimable à ceux même qui paraissaient la détester, et grâce à la prudence et à la douceur qui caractérisaient toute sa conduite, il réussissait admirablement à gagner les cœurs à Dieu. Ses actions donnaient une force nouvelle à ses paroles; jamais il ne prêchait sans s'y préparer par le jeûne, l'exercice de la discipline et d'ardentes prières, et c'est à ce secret que nous devons attribuer les fruits extraordinaires qu'il recueillit de ses travaux apostoliques. Amant de la pauvreté, il ne possédait même pas les meubles qu'on a coutume de regarder comme indispensables aux moines.

Son obéissance ne connaissait pas de limites, et la sévérité avec laquelle il traitait son corps est au-delà de toute expression. Les peuples le respectaient et l'écoutaient comme un homme plein de l'esprit de Dieu, et à peine savait-on qu'il devait prêcher, que la foule accourait, même de lieux éloignés, pour entendre de sa bouche les paroles divines qui instruisent et qui soutiennent dans le chemin qui conduit à la vie éternelle. Nous ne savons pas à quelle époque arriva à Santiago sa précieuse mort; mais nous savons que c'est la mort qui arrêta le cours de ses pénitences et de ses

mortifications, pour que son âme pût aller recevoir du Créateur la couronne immortelle que lui avaient justement méritée ses vertus.

En même temps que le P. Turinjia édifiait Santiago du Chili, en offrant en sa personne le modèle d'une rare perfection, le P. frai Juan Gallegos florissait aussi dans la même ville. Né en Espagne, il fut envoyé en France, pour y suivre le cours des belles-lettres dans la fameuse université de Paris. Désireux d'acquérir les connaissances qui pouvaient lui être utiles, il y étudia les humanités et ensuite la théologie et le droit, et il parvint, par son application et ses succès, à se faire décerner le grade de docteur dans ces deux dernières facultés, par la même université. Les langues grecque, hébraïque et chaldéenne lui devinrent familières, comme les idiomes savants de l'Europe. De Paris il se rendit à Bologne, dans le but d'éclairer son intelligence de lumières plus abondantes : il fut accueilli avec distinction dans l'université de cette ville, où il obtint le grade de docteur en théologie. Mais, loin de s'enorgueillir de son savoir, il se regardait comme ignorant, tant qu'il n'acquerrait pas la science qui rend l'homme véritablement sage. C'est pour s'élever à cette science qu'il résolut de quitter le monde, de renoncer aux honneurs et d'embrasser la vie humble et pauvre des conseils évangéliques. Croyant qu'il pourrait réaliser ses désirs dans l'institut de Saint-François, il y fit ses vœux solennels parmi les religieux de l'observance. Dès lors il se livra à tout l'élan de sa ferveur et de sa dévotion, et ne négligea aucune occasion de plaire de plus en plus au Dieu qu'il aimait tendrement. La conversion des Américains entraînait à cette époque au Nouveau-Monde une multitude prodigieuse de prêtres qui, renonçant à leurs aises et à leurs convenances, voulaient, pour la gloire de Dieu, se soumettre volontairement aux privations et aux incommodités qu'offrait l'apostolat dans des régions incultes et sauvages.

Le P. Gallegos fut un de ces héros, et le Pérou fut la terre de son choix. Attaché à la province des Douze-Apôtres de Lima, on ne saurait dire ce qu'il y fit et ce qu'il y souffrit pour la conversion des infidèles et pour la réforme des chrétiens. Envoyé au Chili par ses supérieurs, il y fut le commissaire de son ordre, qu'il y gouverna avec les pouvoirs inhérents à ses fonctions. Entre les vertus qu'il pratiqua, il se distingua par une profonde humilité : aussi mettait-il son délice à remplir les offices les plus vils de la maison. A l'humilité il joignait l'observance exacte de sa règle, à laquelle il veillait avec une sollicitude admirable tant pour lui-même que pour les autres. A l'expiration de la durée de son gouvernement, le P. Gallegos retourna au Pérou, et il mourut dans le couvent de son ordre, à Trujillo, au commencement du siècle suivant.

Le frère Augustin Briseño, coadjuteur de la compagnie de Jésus, est encore un personnage dont les vertus ont illustré l'Eglise chilienne durant ce siècle. Ses parents descendaient des familles les plus nobles du Pérou, et étaient proches parents du duc de l'Infantado et des comtes de Fuan-Saldaña. Avide de gloire humaine, il embrassa la carrière militaire, et ne contribua pas peu par ses services à soutenir la cause royale, dans les révoltes qui agitèrent, en diverses occasions, les provinces de l'empire péruvien. Sa profession lui fit faire les campagnes du Chili, où il maintint à ses frais, sur le pied de guerre, une compagnie qui coopéra à la reprise du fort de Tucapel. Fatigué des hasards que fait courir à chaque pas le sort des armes, il se retira à Santiago, possesseur d'une grosse fortune, et comblé des honneurs que lui avait procurés son mérite. Toujours prêt à subvenir libéralement aux besoins des autres, il dépensa une grande partie de son patrimoine à payer les dettes de ses amis et à soulager la misère des pauvres. Quand les Pères Jésuites arrivèrent au Chili, D. Augustin

fut un de ceux qui mirent leurs richesses à leur disposition pour l'établissement de la Compagnie ; et bien que des revers de fortune ne lui aient pas permis de donner autant qu'il avait offert, il donna du moins tout ce qui lui restait, et il se donna lui-même, en prenant l'habit, au grand étonnement de toute la ville. Une vie pauvre, humble, méprisée, était celle qu'ambitionnait pour lui-même le frère Augustin ; il était persuadé que la couronne brillante avec laquelle le Roi du ciel récompense les œuvres de ses créatures, ne peut leur être décernée qu'après qu'elles se sont purifiées des taches dont il est bien difficile qu'elles ne se souillent pas, au milieu des honneurs et des vanités du monde. Ses désirs furent accomplis, et après s'être élevé au-dessus des choses de la terre par le dédain, il parvint à se placer au-dessus de lui-même par la pratique parfaite de l'humilité et de l'obéissance. Il s'adonna tout entier à la plus intime conversation avec Dieu, et c'est en prière que la mort le saisit le 9 août 1600. Le grand collège de Saint-Michel l'honora comme un de ses fondateurs, en lui accordant la sépulture et les autres distinctions qui lui revenaient à ce titre.

Frai Paul Bustamante, dont le nom éveille de nombreux souvenirs de zèle, de constance et d'ardente charité, appartenait à la province dominicaine du Chili ; il s'y fit remarquer par son amour du silence et de la retraite, et par son ardeur dans l'enseignement de la doctrine chrétienne. Après avoir prêché avec grand fruit aux païens des environs de la Conception, il fut envoyé par le provincial frai Acacio de Naveda à Villarica, en qualité de sous-prieur et de compagnon de frai Dominique Marquete, personnage célèbre à cette époque à cause de sa rare sainteté et de ses œuvres extraordinaires. Marquete, qui connaissait et appréciait singulièrement le mérite de frai Paul, ne se lassait pas d'admirer le spectacle de sa vie religieuse. Infatigable dans

la chaire et au tribunal de la pénitence, frai Paul l'était également dans toutes les autres occupations du ministère apostolique. Le P. Marquete fut appelé par l'obéissance à Santiago, et de cette ville envoyé au Tucuman, dont il fut un des apôtres les plus zélés. Frai Paul le remplaça dans la charge de prieur, et ces fonctions lui procurèrent de nouveaux moyens pour la conversion des infidèles; il allait les trouver personnellement dans leurs cases, leur parlait de Dieu et les disposait à recevoir le saint baptême. C'est avec cette soif du salut des âmes qu'il convertit un grand nombre d'idolâtres, pendant que ses exemples n'opéraient pas de moindres fruits parmi les chrétiens. Lors du siège de Villarica par l'armée victorieuse de Paillamacu, ses habitants, incapables d'une plus longue résistance, finirent par rendre la place. Frai Paul fut une des premières victimes qu'immola le toqui irrité : après lui avoir fait souffrir toute sorte d'outrages, il fit transpercer son corps de sept lances. Avec le P. Bustamante, périrent frai Fernand Obando, espagnol, compagnon de ses travaux apostoliques, quatre prêtres et un novice laïque dont nous ignorons les noms.

L'ordre de la Merci produisit aussi, dans ce même temps, deux héros, dont les vertus évangéliques édifièrent profondément les habitants du Chili. L'un d'eux fut le P. frai Antonio Correa, né à Rome d'une famille illustre. Au bruit du besoin d'ouvriers que la religion éprouvait au Pérou, il y courut; de là il se rendit dans le Chili, à la suite de Diego d'Almagro, et plus tard de Pedro Valdivia, participant aux dangers et aux difficultés que rencontrèrent ces illustres conquérants. Le désir de voir son ordre s'établir au Chili, lui fit entreprendre le voyage du Pérou, d'où il ramena quelques religieux, qui, avec d'autres, fondèrent une province de la Merci. Le P. Correa parcourut toutes les provinces australes du Chili, en compagnie du provincial frai Rodrigo Gonzales Carvajal, et c'est à son zèle et à sa

charité qu'il faut attribuer l'établissement de monastères de son ordre à l'Impériale, à Valdivia, à Osorno, à Angol, à Villarica et dans d'autres villes. Il se distingua toute sa vie par une tendre dévotion envers la Mère de Dieu, et se montra l'un des promoteurs les plus insignes de son culte. Ce sont ses soins qui procurèrent la précieuse image de Notre-Dame de la Merci, qu'on vénère encore aujourd'hui dans l'église des Pères à Santiago; il la fit venir d'Europe au Pérou, et du Pérou au Chili. Elevé à la dignité de provincial, il visita à pieds, pour accomplir les devoirs de sa charge, tous les couvents de son ordre existant dans le pays, y compris celui de Chiloé et ceux de Mendoza, San-Juan et Saint-Louis, qu'avait fondés le P. Carvajal. Dans le cours de ses voyages, il ne prenait jamais d'autre nourriture que celle que lui fournissait la charité des fidèles. Après une vie pleine de travaux, il termina sa carrière par une mort précieuse à l'Impériale. L'autre est frai Rodrigo Gonzalez Carvajal, auquel durent leur existence les couvents de la Merci établis dans les villes de la Conception, de Mendoza, de San-Juan et de Cordoue du Tucuman. Il donna des preuves de l'ardeur de son zèle, en prêchant, avec une énergie infatigable, dans les centres de population espagnole, la réforme des mœurs corrompues qui provoquaient la colère divine.

Nous ne passerons pas sous silence la vie exemplaire de frai Louis Chaves, religieux de Saint-Dominique. Associé au P. frai Gilles Gonzalez de Saint-Nicolas, il passa au Chili, et « bien qu'il ne fût pas sujet versé dans les lettres humaines, il suppléait à cette lacune par la pratique des vertus monastiques qu'il possédait à un degré éminent (Melendez, *Trésor des Indes*). » Sa parole produisit du fruit parmi les naturels, auxquels il enseigna la foi avec le plus grand zèle et la plus grande charité, et parmi les Européens, dont il reprenait constamment les vices. Dieu l'appela à lui, et sa

mort, précieuse comme celle du juste, arriva dans le couvent de Santiago en 1580. De ces personnages qu'illustrèrent les services qu'ils rendirent à la religion, nous pourrions en rapprocher d'autres, dont le mérite éclatant réclame au moins une mention. Tel frai Francisco Frenegal, qui, après avoir exercé la profession d'avocat, renonça aux lettres et aux espérances qu'elles lui permettaient de nourrir, et prit l'habit de Saint-François, en qualité de frère lai, dans la ville de Salamanque. Arrivé au Chili avec d'autres mineurs qui y établirent leur ordre, il édifia sa communauté par l'exemple des vertus les plus rares et les plus remarquables. Tel encore frai Juan de la Torre, du même ordre, qui cueillit ses lauriers spirituels, en remplissant la charge pénible de maître des novices du couvent de Notre-Dame du Secours à Santiago, et qui, à cause de son assiduité à la contemplation, fut appelé *le Saint*, même de son vivant. Tels aussi furent frai Cristoval Ravaneda, homme vénérable, prédicateur excellent, et frai Juan de Tobar, huitième provincial des Franciscains, qui, dans la nuit du 23 décembre 1595, fut massacré par les Araucans à Curalava, en même temps que frai Miguel Bocillo, son secrétaire, et Melchior Arteaga, frère laïque, leur compagnon, comme il retournait à Santiago, à la suite du gouverneur D. Martin Loyola, après avoir terminé la visite de ses couvents : les PP. frai Acasio de Naveda et frai Cristoval Valdespin, aussi savants que vertueux, travaillèrent aux progrès de la religion, en se consacrant à l'éducation de la jeunesse, et eurent tous deux le glorieux privilège d'être les premiers professeurs, qui par leur enseignement répandirent dans le Chili les lumières, Naveda, de la philosophie, et Valdespin, de la théologie. Enfin, nous pourrions nommer bien d'autres personnages, mais nous manquons de détails circonstanciés sur leur vie, et la courte notice que nous trouvons sur leur compte dans quelques vieux manuscrits, est semée de tant d'anecdotes et

de faits invraisemblables, que nous avons été absolument forcé de les rejeter. Nous croyons mieux nous conformer au devoir de l'historien en les supprimant, qu'en nous exposant à la critique dont notre récit pourrait avec raison être l'objet.

Le beau sexe aussi produisit des femmes illustres, dont les vertus devaient plus tard embellir les pages de notre histoire nationale; comme dès leur siècle, elles guidèrent la multitude, ainsi qu'un phare lumineux, dans le sentier du bien : nous ne nous arrêterons que devant doña Catalina Miranda, en nous en rapportant, dans la relation que nous allons faire, aux témoignages des PP. Eusèbe Nieremberg et Miguel d'Olivares. Suivant ces historiens, doña Catalina Miranda naquit à Villanueva de la Serena, dans l'Estramadure, province d'Espagne. Se trouvant à Séville au moment de partir pour le Chili avec sa tante doña Marina Ortiz de Gaete, qui venait d'épouser Pedro Valdivia, elle vit la figure de saint François de Borgia, offrant le saint sacrifice, resplendissante comme d'une lumière céleste : une faveur semblable que Dieu réserve aux âmes qui lui complaisent par leurs bonnes œuvres, prouve que doña Catalina, à l'âge de douze ans, n'avait pas encore souillé de la moindre tache la blancheur de sa robe baptismale. Le Chili lui présentait une terre vierge, où son ardente charité pouvait produire tous ses fruits, en l'appliquant spécialement à l'éducation des jeunes filles indigènes. Lorsque se fut établie à Santiago la compagnie de Jésus, pour laquelle Catalina professait un sincère attachement, elle choisit un de ses membres pour directeur de sa conscience, et sous sa conduite elle pratiqua les devoirs de la vie chrétienne avec une exactitude rigoureuse, tout le temps que dura son séjour au Chili. De là elle se rendit au Pérou, et montant toujours de degré en degré sur l'échelle mystérieuse de la perfection, elle y mourut bientôt de la mort des justes, et pendant que son âme allait se reposer dans les demeures célestes, la terre

honorait son nom de l'épithète à la fois glorieuse et modeste de sainte.

Nous terminerons le présent chapitre par la vie d'un homme qui, dans l'humble état de frère lai, donna les plus beaux exemples par la pratique des vertus sublimes qui sanctifient le chrétien. Tel fut frai Antonio del Campo, originaire de l'Espagne, d'où il se rendit au Pérou, et de là au royaume du Chili, parmi les premiers soldats qui travaillèrent à la conquête du pays. Désabusé de la vanité des plaisirs de la terre, il voulut s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ, et pour réaliser son dessein, il choisit l'ordre de Saint-Dominique, qui le reçut sans difficulté au nombre de ses postulants, comme frère convers. Il reçut l'habit dans la ville de la Conception, de frai Gilles Gonzalez, entre les mains duquel il fit encore ses vœux solennels un an après. Une humilité profonde, une obéissance sans réserve, une mortification austère et un admirable recueillement prouvèrent aussitôt d'une manière évidente que Dieu l'appelait réellement à l'état religieux. Fervent dévot de la très-sainte Vierge, il ne manquait jamais d'invoquer cette bonne mère, surtout par la récitation du rosaire. Il disait souvent « que puisque le démon cherche à se rendre maître de notre âme par des assauts continuels, nous devrions bien aussi nous procurer à chaque instant les secours nécessaires pour lui résister, et que lui, grâce à ceux qu'il puisait dans le culte de la Vierge Marie, n'était jamais vaincu. » Dans sa cellule brillait la plus extrême pauvreté, comme dans sa mise et dans tout ce qui appartenait à son usage personnel. Il avait l'habitude de vaquer à la prière presque toute la nuit, au fond d'une fosse qu'il avait creusée dans sa cellule elle-même, et là, se considérant comme mort à tout ce qui était du monde, il acquérait dans la contemplation une insensibilité complète pour tout ce qui n'était pas Dieu. Plein de compassion pour les pauvres, jamais il

ne voyait leurs besoins , sans leur venir en aide. Pour assujettir la chair, qu'il appelait son ennemie domestique, il usait tous les jours de la discipline, et d'une manière si rigoureuse, que plus d'une fois on le releva de terre évanoui. A toutes ces pénitences il joignit plus tard d'autres mortifications corporelles, et des jeûnes continuels. Une vie si austère fit bientôt connaître sa sainteté peu commune, et ses supérieurs le firent passer de Santiago à Lima, pour que ses vertus excitassent une noble émulation parmi les religieux. Frai Antonio vécut peu de temps dans le couvent du Rosaire de Lima, où il remplissait la charge de portier, qu'il avait acceptée par obéissance. Dieu l'appela bientôt au repos éternel. Un dimanche, après avoir communié de très-bonne heure avec la ferveur qui le distinguait, et distribué l'eau bénite dans toutes les cellules et dans toutes les pièces du couvent, suivant la coutume de son ordre, il leva les mains au ciel et s'écria à haute voix plein d'allégresse : « Béni soit Dieu qui m'a laissé achever ma tâche ! » Et il resta absorbé long-temps dans une profonde contemplation, d'où il sortit pour remettre les clefs de sa charge. Cela fait, il fut assailli d'un mal violent qui l'enleva en peu d'instants. Les historiens qui ont écrit sa vie assurent que Dieu glorifia son serviteur par des miracles avant et après sa mort; mais jusqu'ici l'Eglise n'en a consacré aucun de son approbation.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE. Propagation des idées de chevalerie. — Duels. — Empire et conséquences de mœurs licencieuses. — Protectorat des Indiens ; son origine. — Injustices à l'égard des indigènes. — Les évêques condamnent les coupables. — Institution des premières paroisses. — Des moines réguliers sont nommés curés. — Solution de diverses questions soulevées à cette occasion. — Le roi prie les évêques d'envoyer des prêtres séculiers dans les paroisses. — Les supérieurs des ordres réguliers se plaignent de cette disposition. — Le provincial de Saint-Dominique présente au roi une pétition à l'effet de faire restreindre la juridiction de l'évêque de l'Impériale : résultats de cette affaire. — Propension au vice des indigènes convertis : ils recourent à diverses ruses pour s'y livrer impunément. — Controverse à propos des ordinands indigènes : décision.

Au temps même où l'immortel Cervantes essayait, par son inimitable satire, d'extirper de la Péninsule les puérilités romanesques abritées à l'ombre des ouvrages de chevalerie, elles s'étalaient en miniature, sur le théâtre de prouesses sans nombre dont offrait à chaque pas le spectacle la guerre atroce que se faisaient au Chili les Espagnols et les Araucans : la même vanité, la même hardiesse téméraire, et par suite le même esprit d'indiscipline qui animaient le héros de la Manche dans le cours de ses excentriques exploits, se reproduisaient dans la conduite des aventuriers espagnols, qui, plus d'une fois, compromirent l'existence des colonies, en se livrant aux élans d'une ardeur présomptueuse, que leur inspirait la susceptibilité du point

d'honneur. On aura remarqué, dans le chapitre III, les avantages que les Indiens obtenaient de temps en temps sur l'armée espagnole, malgré l'infériorité de leurs armes, et quoiqu'il faille les attribuer en grande partie à la valeur et au patriotisme extraordinaire des naturels, il n'est pas moins vrai de dire que ce qui y contribua beaucoup aussi, ce fut la témérité des Espagnols, qui, accoutumés à triompher, sur les autres points de l'Amérique, de milliers d'hommes, au bout de quelques escarmouches, crurent qu'un égal succès les attendait au Chili. La bravoure des Araucans, qu'on n'avait jamais suffisamment appréciée, paraissait fabuleuse à ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de la connaître par expérience. Avides de cueillir des lauriers dans les champs de Mars, ils attaquaient sans réflexion des escadrons qu'il semblait facile de vaincre, mais qui leur réservaient presque toujours une mort certaine. Une rencontre fameuse est celle des quatorze cavaliers, qui sortis de l'Impériale pour secourir Pedro Valdivia, se trouvèrent arrêtés dans leur marche par un gros détachement de troupes araucanes; non-seulement ils lui firent tête, mais ils se plaignaient de n'être pas deux de moins, pour pouvoir s'appeler *les douze de la renommée.* Leurs vœux furent amplement exaucés; car, au premier choc, il ne resta plus que sept cavaliers vivants, lesquels profitèrent de la vitesse de leurs chevaux, pour se réfugier dans la place de Puren.

Les duels étaient aussi fréquents dans cette guerre. Les Européens voulaient faire comprendre à leurs adversaires qu'ils leur étaient supérieurs en force et en valeur. Entre autres combats singuliers, un des plus célèbres est le combat acharné que soutint contre Millalauco le commandant Reinoso, dans les environs de la Conception. Rien ne saurait justifier une telle conduite, qui, outre qu'elle compromet fortement la position d'une armée, est contraire à l'esprit du christianisme et considérée avec raison comme

un triste vestige de la barbarie antique. Les deux champions luttèrent long-temps avec un avantage incertain, jusqu'à ce qu'épuisés de fatigue et de blessures, ils se séparèrent d'un commun accord. Le duel que soutint le général Garcia Ramon contre le toqui Cadeguala, ne fut pas moins remarquable. Le chef indien, enorgueilli des succès signalés qu'il avait remportés sur les Espagnols, succès qui lui avaient permis de les assiéger dans la ville d'Angol, se présenta sous les murs de cette place, monté sur un cheval superbe qu'il avait enlevé au général, et le défia dans les trois jours à un combat singulier. Le cartel accepté, l'intrépide toqui se rendit dans la lice au jour indiqué, avec une escorte modeste, qu'il laissa derrière. Le général espagnol sortit à sa rencontre avec quarante soldats, qu'il plaça également à distance. Les deux rivaux s'attaquèrent hardiment; mais le premier coup décida la victoire en faveur de Ramon, dont la lance perça Cadeguala de part en part. Le toqui refusant de s'humilier devant son adversaire voulait encore continuer le combat, mais une mort prompte y mit un terme.

De tels exemples et la persistance de la guerre ouvrirent la porte à la licence la plus effrénée des soldats. Presque tous étaient célibataires, et pour satisfaire leurs passions désordonnées, ils fréquentaient sans pudeur les femmes infidèles. Une semblable dissolution non-seulement répandait la plus profonde corruption dans le peuple, mais encore détruisait la haute idée qu'on tâchait d'inspirer aux naturels, de la pureté et de la sainteté du christianisme. Ces alliances illégitimes produisirent la race des métis, auxquels on conférait communément le baptême sous le nom de leurs pères, qui les reconnaissaient et les nourrissaient comme leurs enfants. Néanmoins, beaucoup d'entre eux restaient au pouvoir des mères, et élevés par elles dans le paganisme ne recevaient aucune leçon de la foi qu'ils avaient embrassée

dans le baptême, et l'on remarquait fréquemmment, dans cette classe de métis la haine la plus implacable contre la personne des Espagnols et contre tout ce qui leur appartenait. Des hommes de cette race parvinrent à occuper les postes les plus élevés de l'armée araucane, et la dignité même de toqui, dont nous voyons honoré le métis Alonso Diaz, qui, après avoir apostasié, prit le nom de Painenancu.

Une dévotion mal entendue et superstitieuse était un titre suffisant pour concilier à celui qui en faisait profession la confiance et l'estime générales [1]. Des hommes plongés dans les vices les plus détestables, en affectant une vie austère et une certaine délicatesse de conscience, qui éblouissent facilement des gens peu soupçonneux, parvenaient à obtenir dans l'Etat les emplois de la plus haute importance, et se hâtaient de profiter du pouvoir dont ils étaient investis, pour s'enrichir par la violation des principes mêmes qu'ils feignaient d'observer scrupuleusement. L'observateur qui prétendrait juger des mœurs dominantes dans le Chili à cette époque, d'après l'aspect que présentait le pays à la première vue, taxerait peut-être notre opinion d'injustice et de témérité. En effet, on voit éclater de toutes parts de beaux exemples de la piété la plus fervente : le riche et noble chevalier Esquivel se fait pauvre volontaire pour fonder avec sa fortune l'ordre de Saint-Dominique; le général Rodrigo de Quiroga enrichit le même établissement par des offrandes abondantes; la veuve de Pedro Valdivia consacre une grande partie de ses biens à la dotation de la confrérie

[1] Il est une espèce d'hommes qui se perpétue, comme une lèpre incurable, au sein de la société : ce sont les intrigants et les ambitieux. Dans les siècles religieux, ces hommes-là prennent les dehors de la religion, ils en exagèrent même les plus nobles sentiments et les plus généreuses inspirations. A d'autres époques, ils jouent, avec un égal succès et avec une égale impudence, l'amour de la liberté, le patriotisme, la philanthropie.... Hélas ! et les peuples, toujours enfants, se laissent toujours tromper. (*Note du traducteur.*)

du Saint-Sépulcre ; enfin, pour le dire en un mot, les hommes les plus illustres travaillent à développer des institutions pieuses, et emploient leurs immenses richesses à soutenir les bonnes œuvres. Mais ce tableau, considéré à un autre point de vue, présente un aspect tout différent. Nous voyons la justice souffrir de fréquents outrages, parfois peu respectée par des inférieurs indociles, parfois non administrée par les supérieurs avec l'équité convenable ; le pouvoir enlevé par l'usurpation à son dépositaire légitime ; la discorde fomentée entre les concitoyens, et la persécution s'acharnant sur des hommes que leur mérite éminent rendait dignes du respect de leurs compatriotes. Les scènes scandaleuses qui suivirent la mort de Pedro Valdivia, sont la meilleure preuve que nous puissions alléguer en témoignage de notre assertion. Là se montrèrent sans retenue la partialité, la haine, l'envie, l'iniquité ; là se montrèrent des crimes de toute espèce. Sous les autres rapports, les mœurs qu'on remarquait chez les autres Espagnols établis dans le pays, ne répugnaient pas moins à la morale chrétienne. La superstition marchait à côté de l'ignorance, et de ces deux vices en découlaient beaucoup d'autres. On voulut faire entendre aux Indiens que les succès des conquérants devaient être attribués aux dispositions du Ciel, qui autorisait nécessairement tous leurs actes. Ainsi à la violence, à la cruauté, à toutes les injustices odieuses à la raison humaine, on prétendit assigner une origine divine, sans doute pour les commettre avec plus d'impudence. Chacun peut facilement, comprendre les maux d'une immense gravité, qui naissaient d'un pareil état de choses.

Les Indiens, après avoir enrichi les conquérants de leurs dépouilles qu'ils les voyaient se partager entre eux, étaient encore contraints, malgré leur résistance, à les servir de leurs personnes. Il est vrai de dire que les Européens venus dans le Chili n'en tourmentèrent pas les indigènes avec la

même inhumanité que sur d'autres points de l'Amérique; mais il est aussi vrai de dire, qu'en général, ils ne les traitèrent pas avec les égards qui leur étaient dus. Pour le prouver, il suffira de rappeler qu'à l'époque où les conquérants se partagèrent le territoire, certains districts comptaient des milliers d'habitants; mais obligés par leurs maîtres à remplir une tâche qui excédait leurs forces, ils restèrent bientôt réduits à un nombre insignifiant. Différentes ordonnances prescrivaient, sous des peines sévères, aux maîtres d'Indiens de leur payer un salaire convenable, en récompense de leurs travaux, et en outre d'abandonner à ceux qui exploiteraient les mines, le sixième du produit de l'extraction. C'est pour cela qu'on établit dans les villages et dans les domaines, certains protecteurs chargés de recueillir et de conserver les profits des Indiens, à chacun desquels ils ne donnaient que ce qui suffisait à ses besoins. Mais à l'ombre même de cette institution, dont le but était d'empêcher, d'une part, que les naturels ne dissipassent le produit de leur travail, d'autre part, que les propriétaires des domaines ne retinssent leur salaire légitime, commencèrent à s'exercer peu à peu de plus iniques vexations. Les protecteurs déposaient dans leurs coffres tout l'argent des indigènes, et bientôt l'employaient à des entreprises et à des spéculations, comme si c'eût été leur propre capital. D'autres plus habiles mettaient leur conscience tout-à-fait à l'aise, en confiant ces fonds à leurs amis, qui les faisaient valoir, pour que la fraude fût moins manifeste. Lorsque les possesseurs d'*encomiendas* voulaient pourvoir les gens qui y étaient attachés, de vêtements ou d'autres objets qui leur étaient nécessaires, ils les forçaient de s'adresser à des boutiques où les affaires se faisaient avec leurs propres deniers, et là ils leur livraient les marchandises à un prix si excessif, qu'après y avoir perdu le fruit de leur travail, les Indiens restaient en outre chargés d'une dette énorme! Et qu'on ne croie pas que nous nous

laissons aller à l'exagération dans ce récit ; nous avons sous les yeux l'original du rapport fait au roi par D. Ramirianes de Saravia, qui le suppliait de vouloir bien réprimer la conduite si impudente, si abusive, si contraire à la justice et à la religion, de ces singuliers protecteurs. Le roi leur défendit d'administrer dorénavant les biens des Indiens, et ordonna que dans toutes les localités, il y eût une caisse où leur argent serait déposé sous trois clefs différentes, sans qu'on pût en ôter la plus petite somme, sinon avec l'intervention du premier magistrat du lieu, de l'administrateur général de la fortune des indigènes et de l'*encomendero*, au pouvoir et aux mains desquels les trois clefs de la caisse devaient constamment rester [1]. Il voulut en outre que chaque caisse contînt un livre de comptabilité, dont les articles fussent écrits par des personnes préposées à la garde du dépôt.

Une conduite si révoltante n'échappait point aux Indiens ; au contraire, ils voyaient bien la rapine leur enlever leur pécule, et les spoliateurs fouler aux pieds les principes religieux qu'ils s'évertuaient à inculquer à leurs victimes. De là résultait un nouveau mal non moins déplorable que le premier : c'était le mépris que vouaient les infidèles à la loi chrétienne, qu'ils voyaient violer avec une telle impudence par plusieurs de ceux-mêmes qui se vantaient de la suivre et de la défendre. Le manque de logique pour raisonner justement ne leur permettait pas d'observer la distinction qu'il faut établir entre la loi et les hommes qui doivent obéir à la loi, et ils se persuadaient qu'elle renfermait, elle, les défauts qui ne pouvaient être imputés qu'à ses transgresseurs. Les évêques ne manquèrent pas de s'apercevoir du tort si considérable que la cupidité des chrétiens faisait aux progrès de la foi; et le premier évêque de l'Impériale, entr'autres, adressa des représentations énergiques aux chefs politiques de l'Etat, les adjurant de couper court au mal. Nous devons dire,

[1] Ordonnance ou provision royale du 26 juillet 1596. (*Note de l'auteur.*)

pour rendre hommage à la vérité, que plusieurs travaillèrent avec zèle à y remédier suivant leur pouvoir ; mais il est certain aussi que l'autorité des magistrats, à cette époque, n'était point tellement solide dans le Chili, qu'ils pussent sans crainte provoquer la colère des puissants, surtout dans une affaire qui en intéressait le plus grand nombre. Les prélats, de leur côté, firent aussi peser la puissance spirituelle sur les exacteurs des Indiens. Plusieurs coupables, vivement agités par les remords de leur conscience, recouraient à leurs pasteurs et les priaient de leur signaler les bonnes œuvres auxquelles ils pourraient employer des biens dont ils n'avaient pas le droit de jouir. La fondation de plusieurs de nos églises paroissiales a été la conséquence des sages et prudentes exhortations que firent les évêques, en la signalant comme l'œuvre la plus propre de toutes à satisfaire à la religion, dont ils avaient déshonoré la sainteté, à satisfaire aux Indiens, dont ils voulaient restituer la fortune. Les sept paroisses qu'érigea le capitaine Pedro Olmos d'Aguilera, suivant le conseil de l'évêque de l'Impériale, méritent une mention particulière, aussi bien que les hôpitaux que fonda le même Aguilera, par les mêmes motifs. D'autres, pour réparer les préjudices qu'ils avaient causés aux Indiens dans leurs *encomiendas*, chargeaient leurs héritiers d'instituer des anniversaires ou des fondations pieuses pour le repos de leurs âmes, et il en subsiste encore un grand nombre, sous le nom de *cens* ou *rente des Indiens*.

La discipline des Eglises du Chili dans ce siècle est le meilleur témoignage qu'on puisse offrir du zèle et de la piété par lesquels se distinguaient si éminemment les évêques qui les gouvernèrent. L'institution des paroisses fut un des principaux objets qui réclamèrent leur sollicitude. Ils établirent deux classes de curés, chargés, les uns de diriger les chrétiens déjà affermis dans les principes de la foi, les autres de catéchiser les infidèles et de soigner les néophytes.

Ils confièrent aux premiers l'administration des bourgades, et ils placèrent les seconds dans les campagnes, sous le nom de missionnaires ou de recteurs des Indiens. Le saint-siège avait ordonné aux évêques d'Amérique de faire cette distinction, et le roi d'Espagne avait, à différentes reprises, recommandé l'observation des brefs d'Alexandre VI et de saint Pie V à cet égard. On employa fréquemment à l'exercice de ce ministère des membres des communautés régulières, faute de clergé séculier qui pût le remplir. Nous avons déjà dit que le Chili vit s'établir et se développer rapidement les maisons des ordres mendiants. Ce sont leurs religieux qui se chargèrent de prêcher la foi aux Indiens, et par suite on leur confia naturellement le soin de leurs âmes. Nous ne sachons pas qu'il se soit élevé dans le Chili aucun de ces conflits scandaleux, qui éclatèrent entre les réguliers et quelques prélats des Eglises d'Amérique, conflits qui appelèrent si vivement l'attention des Pères du troisième concile de Lima, sans doute parce que les moines venus dans le Chili n'auront pas montré des prétentions aussi exagérées que leurs confrères, ou parce que les évêques ne leur auront pas donné l'occasion de les manifester. Les religieux *doctrineros* furent considérés comme de véritables curés, institués par l'évêque diocésain, et par conséquent chargés de toute la responsabilité attachée à l'emploi qu'ils remplissaient. C'était là un point déjà suffisamment discuté et résolu contre l'opinion de certains réguliers, qui voulurent soutenir que ne desservant les paroisses que *par charité*, ils n'étaient pas tenus à s'acquitter des devoirs du ministère, avec la même exactitude que les curés institués du clergé séculier. Les évêques des Eglises élevèrent la voix contre une pareille opinion, complètement erronée, et déclarèrent que par le fait de l'acceptation d'un poste ecclésiastique, le religieux était obligé *en justice* à rendre à ses ouailles tous les services que comportait le poste. Cette sage et prudente décision fut appuyée par

une ordonnance royale qui charge les évêques diocésains, attendu qu'il ne convient pas de laisser les *doctrineros* fixer arbitrairement la limite des services qu'ils doivent rendre aux Indiens dans le soin de leurs âmes, de faire comprendre à ceux qui remplissent avec ce titre le ministère pastoral, qu'ils sont astreints aux fonctions de curés, non par obligation de *charité*, mais par obligation de *stricte justice* [1].

L'administration des paroisses par les réguliers présenta dans le Chili ses inconvénients, lesquels prirent chaque jour une tournure plus alarmante. Les recteurs prétendaient à une certaine espèce d'exemption de l'autorité épiscopale; les séculiers, que leur caractère appelait de droit à l'administration, se trouvaient souvent incompétents; enfin, les bulles qui, expédiées par les souverains pontifes à raison des circonstances, habilitaient les religieux à remplir la charge pastorale dans les Eglises du Nouveau-Monde, paraissaient, d'après leur teneur même, n'être plus en vigueur. Le roi, informé de cette situation, pria, d'après l'avis du conseil des Indes, les évêques du Chili, de pourvoir à l'avenir les paroisses de leurs diocèses, d'ecclésiastiques appartenant au clergé séculier [2]. Mais cette disposition, qui s'appliquait également à toutes les autres Eglises érigées dans l'Amérique espagnole, mit en mouvement les supérieurs des ordres réguliers, qui s'en plaignirent au souverain. On aura sans doute allégué des raisons bien sérieuses contre l'ordonnance, pour qu'elles aient pu engager le roi à en suspendre l'exécution, comme il le fit; pour le moment, il lui parut convenable de prendre le parti de prier les évêques « d'appeler les personnes de conseil et de savoir qui pourraient se rencontrer dans leurs diocèses, et de les consulter sur la question de savoir, s'il serait ou s'il ne serait

[1] Ordonnances rendues à Madrid, le 16 décembre 1587 et le 30 mars 1588.

[2] Ordonnance du 23 décembre 1583.

pas prudent de faire produire leur effet aux dispositions de la dite ordonnance, et en attendant il décida qu'elle resterait sans valeur, et les réguliers, en possession des postes auparavant confiés à leurs soins[1]. » En outre, il recommanda aux évêques d'exercer largement sur les curés réguliers tous les actes de leur juridiction, et de les visiter personnellement.

Les évêques, pleins de zèle pour l'observation exacte des lois canoniques, ne négligèrent point leurs tournées diocésaines, malgré les troubles continuels qui agitaient le pays; mais, à cause de ces troubles ou pour tout autre motif, ils ne les firent le plus souvent pas eux-mêmes; et dans ce cas, pour se conformer aux prescriptions des canons, ils chargeaient quelque prêtre de leur clergé, de remplir les fonctions de visiteur. Les membres des ordres religieux qui occupaient les cures du diocèse de l'Impériale trouvèrent mauvais qu'il leur fût nommé des visiteurs du clergé séculier, et la plupart d'entre eux, qui appartenaient à l'ordre de Saint-Dominique, se plaignirent à leur provincial d'être fréquemment molestés par les exigences des visiteurs. Frai Francisco de Riveros recourut au roi, et sollicita de Sa Majesté Catholique une ordonnance portant que l'évêque ne pourrait point envoyer des ecclésiastiques séculiers pour remplir cette haute mission, dans les paroisses desservies par des moines, mais qu'il devrait désigner des visiteurs parmi les membres des ordres eux-mêmes. Le roi ne rendit pour lors aucune décision, et frai Acacio de Naveda, qui succéda au P. Riveros dans la dignité de provincial, excité par les nouvelles plaintes de ses frères, réitéra la supplique de son prédécesseur. En conséquence, le souverain pria l'évêque de l'Impériale d'envoyer aux paroisses de son diocèse, dirigées par des réguliers, des visiteurs de leur institut, lorsqu'il ne pourrait pas les visiter en personne[2].

[1] Ordonnance datée à Madrid le 30 mars 1588.

[2] Ordonnance ou cédule du 15 octobre 1595.

Sans doute cette disposition empiétait sur les pouvoirs qui de droit appartenaient à l'évêque, et limitait sa juridiction naturelle; mais Philippe II n'eut peut-être que l'intention de montrer par-là jusqu'où il voulait étendre la protection qu'il accordait aux moines qui se dévouaient à l'instruction religieuse des Indiens. Le provincial, aussitôt qu'il eut reçu l'ordonnance, en donna communication aux curés de son ordre, et se rendit lui-même de Santiago à l'Impériale, pour conférer avec l'évêque sur les règles d'exécution de ladite ordonnance, desquelles ils convinrent.

Les naturels récemment convertis à la foi étaient enclins à retomber dans leurs habitudes vicieuses, et pour échapper aux peines dont leur apostasie les rendait passibles, ils imaginaient de conserver leur nom de gentilité, et de n'employer celui qu'on leur imposait dans le baptême, que pour traiter avec les Espagnols. Au moyen de cette supercherie, ils s'adonnaient à l'ivrognerie, au concubinage, à la fraude, et violaient de mille autres manières la foi qu'ils avaient embrassée. Les évêques, suivant l'esprit du concile de Lima, ordonnèrent, à la fin de ce siècle, que lors de l'administration du sacrement de baptême, on imposât aux indigènes un nom chrétien, et qu'on le publiât dans l'église, le premier jour solennel qui se présenterait; ils voulurent aussi que le nom du père gentil fût conservé par les néophytes comme nom de famille, sans pouvoir changer ni l'un ni l'autre sous aucun prétexte.

Les Indiens, par suite de leur caractère curieux, s'attachaient surtout aux cérémonies du culte divin, dont l'auguste gravité exerçait une grande influence sur leurs esprits. Ils aimaient surtout à assister à la sainte messe, et ils observaient attentivement le plus ou le moins de dévotion des assistants. Les évêques ne perdirent pas de vue cette particularité favorable qui s'offrait pour les instruire dans la foi, et cherchèrent à en profiter, en disposant que des catéchistes habiles leur expli-

queraient, dans leur idiome, les mystères que renferment les cérémonies du sacrifice non sanglant, et surtout tâcheraient de leur inspirer un respect profond pour la Majesté suprême qui y reçoit nos adorations. C'est dans ce but que le vénérable Medellin prescrivit, dans toutes les bourgades et dans tous les villages [1] de son diocèse, de sonner les cloches, au moment de l'élévation des espèces consacrées dans la messe paroissiale, pour que tous les fidèles qui se seraient trouvés dans le voisinage pussent s'agenouiller à ces sons religieux, et donner aux Indiens l'exemple du respect dû au Dieu qu'y adore humblement notre foi. Cette pratique pieuse, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, fut également prescrite par la suite dans le diocèse de l'Impériale.

La rigueur qu'employaient certains *encomenderos* pour obliger les néophytes à certaines pratiques, que beaucoup d'anciens chrétiens eux-mêmes ne considèrent que comme de simples actes de dévotion, nous paraît contraire aux principes du christianisme, et de tout point, injustifiable. La religion cherche à adoucir le joug de sa loi pour les nouveaux enfants qu'elle vient d'accueillir dans son sein, et proteste hautement contre les idées terribles, que pourraient inspirer sur son compte les uns par méchanceté, les autres par superstition. Les Chiliens entrevoyaient encore à peine les lumières de la foi qui venait de leur arracher ces objets chers, auxquels ils avaient voué une si ardente affection, dont ils conservaient encore de si nombreux gages, et qui, durant de longues années, avaient possédé leur cœur. Ils étaient encore si frais, les souvenirs qui leur représentaient, derrière les devoirs de leur nouvelle doctrine, l'image séductrice de leurs anciennes habitudes vicieuses! Et enfin, pour le dire en un mot, leur conversion ne pouvait évi-

[1] L'original porte : toutes les bourgades et toutes les *doctrines*.... J'ai déjà expliqué le sens de ce mot, dont j'ai cru ne devoir me servir que le moins possible. (*Note du traducteur*.)

demment être que très-imparfaite, attendu leur ignorance, leur inexpérience, attendu surtout le court espace de temps écoulé depuis leur admission dans l'Eglise. Mais aucune de ces raisons n'eut la moindre influence sur ces esprits superstitieux, bornés d'intelligence et pleins de caprices, qui furent si nombreux parmi les conquérants du Chili. Ces gens-là ne pouvaient souffrir que les Indiens convertis au christianisme ne jeûnassent pas, ne s'abstinssent pas de viande, ne se rendissent pas au temple, aussi souvent qu'eux-mêmes! Ils imaginèrent le moyen d'en exiger par la force ce que les Indiens se refusaient à faire de plein gré. Ils décernaient des peines contre les néophytes, parce qu'ils n'étaient pas dévots à leur façon, et chacun s'érigeait ainsi en tribunal spirituel. Cela était monstrueux, cela était propre à irriter non-seulement des hommes d'une foi faible et imparfaite comme celle des Chiliens, mais les chrétiens les plus convaincus de la perfection et de la divinité de leur croyance. Cette conduite intolérante et superstitieuse des Européens fut plus d'une fois la cause de légers troubles, qui disposaient et préparaient les esprits à des soulèvements, dont les conséquences devaient être formidables. Il ne manqua point d'hommes remarquables qui s'en plaignirent avec une noble énergie : mais leur voix se perdait dans le murmure confus de la multitude, qui l'appuyait chaudement de toute son approbation. On était bien loin d'accepter le remède véritable qu'exigeaient les maux des indigènes, en favorisant des abus si criants, moins encore en applaudissant à la nomination des *examinateurs des sortilèges*, qu'on envoya dans le pays à cette époque. Les Indiens convertis ne renonçaient pas aux opérations magiques et aux extravagances superstitieuses qui accompagnent toujours l'ignorance; les conquérants auraient pu, en les éclairant par l'enseignement des dogmes, faire disparaître complètement ces tristes vestiges de la barbarie; mais ce travail leur parut pénible, difficile,

et il était surtout peu compatible avec le caractère impérieux de ceux qui commandaient : On eut de nouveau recours à la violence ; et Alonso de Gongora fut, au mois d'octobre 1575, chargé, comme juge commissaire, par le gouverneur Rodrigo Quiroga, de visiter le pays et de punir sévèrement les sorciers qu'il y rencontrerait. Le juge mourut peu de temps après avoir reçu sa commission, et Quiroga nomma, pour le remplacer, Pedro Leisperberg [1]. Le nouveau fonctionnaire parcourut rapidement la contrée [2], se livrant à des perquisitions et à des procédures qui auraient mieux convenu aux membres si susceptibles du Saint-Office [3].

[1] « Quant au capitaine Alonzo de Gongora, que j'ai nommé capitaine et juge commissaire pour la répression de la sorcellerie chez les Indiens, il est parti de ce monde, et il convient de charger une autre personne d'exercer cette répression. Car il est certain que dans la province des Promaucas et dans tous les environs de cette ville de Santiago, il y a beaucoup d'Indiens et d'Indiennes qui font périr par leurs sortilèges beaucoup de créatures, et d'Indiens et d'Indiennes qui vendent publiquement leurs maléfices, d'où résulte la diminution des naturels, et il convient d'apporter un remède à ce grand dommage ; et confiant cette opération à vous, capitaine Pedro de Leisperberg, habitant de cette ville, je vous nomme capitaine et juge-commissaire dans cette importante affaire. » (*Conseil de Santiago.*) (*Note de l'auteur.*)

[2] Le savant auteur, cédant à des impressions que je me permettrai de discuter plus loin, se sert d'un mot bien sévère et bien énergique pour qualifier les fonctions auxquelles était appelé Pedro Leisperberg : l'*archer*, le *gendarme*, dit-il. (*Note du traducteur.*)

[3] Il semblerait presque, par ce passage, que l'auteur pencherait un peu vers les idées absolues, ou, si j'ose le dire, les préjugés qu'une certaine philosophie est parvenue à propager jusqu'en un bon nombre des meilleurs esprits, sur le caractère de la sorcellerie au moyen-âge (voir le commencement du chap. VIII). La sorcellerie ou la magie est un des plus grands fléaux qui pèsent sur les sauvages, et la nomination d'un *examinateur des sortilèges*, d'un fonctionnaire chargé de rechercher et de punir les sorciers ou les magiciens, était une excellente mesure, à aquelle il faut applaudir, sans craindre les vaines plaisanteries trop long-temps à la mode. Les paroles mêmes du conseil de Santiago ne prouvent-elles pas l'étendue et la profondeur du mal? Qu'étaient-ce que ces *pratiques qui tendaient à la dépopulation du pays?* Il est possible que celles-là en particulier n'eussent rien, que des simagrées cérémoniales, qui les rattachât à la magie ou à la sorcellerie ; il est possible qu'elles fussent analogues ou identiques, dans leur but et dans leurs principaux moyens, à celles qui, de nos jours, conduisent certaines sages-femmes

Le clergé naissant à peine, grâce au zèle fécond de fervents pasteurs, prit aussi à cette époque un accroissement aussi rapide qu'inespéré. Les évêques travaillèrent à le former, plein de piété et de lumières; et pour cela, ils crurent devoir, avant toutes choses, s'assurer de la pureté de mœurs des ordinands. On exigeait, comme condition essentielle pour recevoir les ordres, une dévotion prouvée d'abord par l'assistance aux offices dans les temples, et ensuite par la fréquentation des sacrements. Dans le diocèse de l'Impériale, on érigea, comme nous l'avons vu ailleurs, un séminaire où ceux qui désiraient se consacrer au service de l'Eglise dans le ministère sacerdotal, pussent recevoir une éducation convenable. La race nouvelle qui apparut en Amérique, après que les Européens s'y furent établis, fit naître la question de savoir si les fils de parents européen et indien, que l'on appelle ordinairement métis, pouvaient licitement être promus au sacerdoce, ou s'ils étaient compris dans la prohibition canonique[1], qui en exclut

sur les bancs de nos cours d'assises : car les récits des missionnaires contemporains prouvent que la corruption va si loin chez la plupart des peuplades sauvages, qu'elle travaille à l'anéantissement graduel de la race humaine. Sans doute, l'abus des liqueurs fortes et les fatigues de la *mita* (travail forcé des Indiens dans les mines) devaient contribuer à cette diminution de la population dont se préoccupait le gouverneur; mais il n'en est pas moins frappant qu'il insiste sur la sorcellerie comme sur la principale cause d'une semblable situation. Quelles qu'en fussent d'ailleurs les causes, il était important de les rechercher, et le magistrat chargé de cette mission, véritablement sociale, n'avait pas à rougir de son rôle. Aujourd'hui même, M. d'Orbigny (voyage dans l'Amérique méridionale), qu'on ne saurait prendre ni pour un esprit faible ni pour un esprit léger, dit qu'il y a encore beaucoup de jongleurs très-habiles et très-influents parmi les Araucans. Or, chez ces peuples, jongleurs, sorciers, magiciens sont les mêmes personnages. Quels qu'ils fussent, à tous les points de vue, il était sage de les surveiller.

Quant à l'inquisition, institution plutôt politique que religieuse, on commence à reconnaître que si, comme toute institution humaine, elle a donné lieu à quelques abus, elle a aussi sauvé d'assez grands dangers les pays où a fonctionné cette grande machine sociale. (*Note du traducteur.*)

[1] Il faut dire que cette prohibition canonique n'avait été momentanément prononcée qu'à la demande des rois d'Espagne, pour les sujets de l'Amérique espa-

les fils de parent blanc et noir. L'évêque D. frai Antonio de San-Miguel paraît l'avoir entendu dans ce dernier sens: car, dans un des articles des statuts qu'il rédigea lors de l'érection de son Eglise, il décida que jusqu'à nouvel avis, les ordres sacrés ne seraient pas conférés aux métis. Néanmoins, les opinions particulières qui circulaient, n'étaient pas conformes à cette doctrine. Les uns pensaient que les évêques pouvaient ordonner les métis, pourvu qu'ils dussent le jour à une union légitime et qu'ils réunissent d'ailleurs les conditions de vertu et de capacité nécessaires pour les rendre dignes du sacerdoce; les autres refusaient absolument ce droit à l'autorité épiscopale; enfin, la plupart croyaient que les métis ne pouvaient être ordonnés que lorsqu'ils savaient la langue des Indiens, et qu'ils se trouvaient aptes à remplir dans leurs parages les fonctions de curés ou de *doctrineros*. Les premiers fondaient leur manière de voir sur ce qu'il n'y avait aucune loi de l'Eglise qui défendît la collation des ordres aux métis; ils disaient qu'au contraire la bulle publiée en 1576 par le pape Grégoire XIII paraissait leur être favorable, puisqu'en accordant aux évêques d'Amérique le pouvoir de lever l'empêchement qui résultait pour les Espagnols métis, de l'illégitimité de leur naissance, pourvu qu'ils connussent l'idiome des naturels et qu'ils reçussent l'ordination à cause de cette connaissance, il semblait évident qu'en l'absence de cet empêchement, il n'y avait aucun obstacle à ce qu'ils parvinssent au sacerdoce. Cette opinion ne manquait pas de fondement, et la doctrine de ceux qui plus tard traitèrent la matière, adopte à peu près cette théorie. Les seconds s'appuyaient, pour la négative, non sur des prohibitions canoniques, mais sur quelques ordonnances royales et sur d'autres règlements imposés par le conseil des Indes, qui prescrivaient aux

gnole. L'Eglise n'a jamais appliqué cette prohibition comme règle générale. (*Note du traducteur.*)

évêques de ne pas conférer les ordres aux métis, jusqu'à ce qu'il en fût autrement décidé [1]. Nous ignorons les véritables raisons qui purent motiver ces dispositions civiles, et nous doutons qu'elles se trouvent uniquement dans la circonstances qu'indiquent plusieurs écrivains avec Solorzano et Villaroel, savoir la propension aux vices qu'on remarquait chez les individus de cette classe : car, du moment où les lois de l'Eglise confiaient à la sollicitude des évêques le choix des ordinands, il n'y avait pas lieu de craindre qu'ils eussent admis à la prêtrise les métis suspects ou coupables. Nous en voyons d'ailleurs plusieurs qui, ordonnés malgré les défenses du monarque et de son conseil, se distinguèrent dans le saint ministère, comme des prêtres parfaits, et même comme de respectables prélats. Les derniers, enfin, citaient les paroles de la bulle du pape Grégoire, comme un argument décisif en faveur de leur opinion. En effet, le saint-père signale comme une chose qu'il faut considérer pour proférer les ordres aux métis, « Qu'ils entendent l'idiome des Indiens, et qu'ils sachent le parler. » L'évêque de l'Impériale se rangea de l'avis des premiers, et conféra les ordres à tous les sujets, chez lesquels il trouva réunies les conditions voulues par les lois de l'Eglise. Dans un diocèse qui venait de se former, les besoins étaient fort nombreux, et en même temps les ressources dont on pouvait disposer pour y faire face, étaient bien minimes. On manquait de curés qui dirigeassent les fidèles, de missionnaires qui instruisissent les Indiens, de prêtres qui reprochassent leurs mœurs vicieuses aux conquérants, qui stimulassent par leur exemple la piété de tous, qui soulageassent les pasteurs dans l'exercice si lourd de leur ministère, enfin qui remplissent mille vides que découvrait à chaque pas l'œil vigilant d'un sage prélat. Mais, quelque décisive que parût la force de

[1] Voir entr'autres, l'ordonnance royale envoyée à l'évêque de Cuzco le 13 Décembre 1577. (*Note de l'auteur.*)

ces raisons pour engager l'évêque à contrevenir aux dispositions de l'autorité royale, elles ne pesèrent point du même poids dans l'esprit du monarque, qui lui en adressa de vifs reproches dans une pièce, citée par Villaroel. Ces décisions, rendues à une si grande distance, dans des lieux où il était impossible de se former une idée même inexacte de la situation des jeunes chrétientés de l'Amérique, apportaient de fréquentes entraves aux évêques dans l'exercice de leur ministère. On n'éprouva point les mêmes difficultés pour les femmes métisses qui voulaient se faire admettre dans les communautés religieuses. Lorsqu'il s'agit de fonder les couvents qui s'établirent dans les diocèses de l'empire, il s'y présenta des métisses et des indiennes, que les évêques recevaient sans objection aucune dans la classe des converses.



CHAPITRE X

SOMMAIRE. Les communautés religieuses organisent l'enseignement. — Frai Acasio de Naveda et frai Cristoval Valdespin enseignent la philosophie et la théologie. — Les Jésuites ouvrent leurs classes à Santiago. — Ils forment une congrégation d'étudiants. — Essais en faveur de l'enseignement primaire. — D. frai Antonio de San-Miguel établit son séminaire à l'Impériale. — L'éducation des femmes occupe l'attention de cet illustre évêque.

Nous ne pouvons pas nous flatter que l'on ait fait dans le Chili de grands sacrifices en faveur de l'enseignement, avant la fin des trente premières années de la conquête; mais nous ne pouvons pas davantage accuser les contemporains éclairés, d'une négligence coupable à procurer à la jeunesse celui que permettaient les malheureuses circonstances de cette époque. Une fois les communautés religieuses établies à Santiago, il fut naturel de penser à en assurer la stabilité; c'est dans ce but qu'elles ouvrirent des noviciats, pour former, au moyen d'une éducation religieuse et scientifique, des hommes dignes d'occuper les postes auxquels les destinait leur vocation. Nous avons sous les yeux quelques extraits des actes ou délibérations des premières réunions capitulaires que tint à Santiago l'ordre de Saint-Dominique; nous y voyons que, dès l'année 1587, on admit à la prise d'habit, des jeunes gens nés dans le Chili et fils des conqué-

rants, et l'on nomma des maîtres chargés de les initier aux connaissances que doit posséder l'ecclésiastique. La même année, nous voyons déjà se distinguer par ses talents remarquables frai Acasio de Naveda, naturel du Chili, que l'on fait lecteur dans le couvent du Rosaire de son ordre. Peu après, nous trouvons, enseignant la théologie dans la même maison, frai Cristoval Valdespin, le premier qui ouvrit dans le Chili un cours de cette science sublime. Il est aussi constant que l'ordre de Saint-François reçut des novices dans son couvent du Secours, avant l'année 1558, et nous devons supposer qu'on n'aura pas manqué de les instruire. Ces faits et d'autres données nous portent à croire que les moines s'occupèrent de l'enseignement, dès leur installation dans le Chili, et quels qu'aient été les objets de leurs leçons, c'est à eux que revint l'honneur d'avoir fait briller à notre horizon cette école des belles-lettres, où notre jeunesse a reçu les premiers rayons des lumières, qui, agrandissant toujours leur foyer dans leur calme développement, aujourd'hui jettent un éclat si vif et si radieux, et éclairent et guident la marche de la civilisation des républiques hispano-américaines.

Les Pères Jésuites ouvrirent leur collège à Santiago quelques mois après leur arrivée. En effet, le prestige qu'ils avaient acquis dans l'éducation de la jeunesse, sur tous les points du vieux et du nouveau monde, où ils se trouvaient établis, était si considérable, qu'ils furent à peine entrés dans le Chili, que ses habitants désirèrent s'assurer les bienfaits de leur enseignement. Les abbés réguliers et d'autres personnages notables adressèrent une demande expresse au P. Piña, préfet de l'ordre, qui, tout disposé à rendre un service d'où devait résulter un si grand honneur pour la compagnie, chargea le P. Gabriel Véga de commencer dans son collège un cours de philosophie. Les provinciaux des différents ordres voulurent profiter de l'enseignement des

Jésuites, et envoyèrent plusieurs religieux de leurs couvents comme élèves. Le provincial de l'ordre de Saint-Dominique en fournit onze ; celui de l'ordre de Saint-François, six : avec ces dix-sept premiers, plusieurs autres qui vinrent de l'ordre de la Merci et un grand nombre d'élèves séculiers, le cours fut inauguré solennellement le 15 août 1593. A la fin des trois années d'étude de la philosophie, des thèses publiques furent soutenues, avec toute la pompe possible, en présence de toutes les personnes éclairées de la ville. L'enseignement de la théologie vint après le cours de philosophie, qu'on venait de terminer, et prépara des sujets très-instruits et capables de monter en chaire, comme de siéger au tribunal de la pénitence. Les résultats de cette espèce de première épreuve qu'on fit subir à l'intelligence des Chiliens, furent trop satisfaisants pour qu'on négligeât de travailler à son accroissement.

Mais ce qui contribua singulièrement aux progrès des jeunes gens dans la science, fut le soin particulier avec lequel les Jésuites formèrent des congrégations d'étudiants : elles tendaient à exciter parmi eux une mutuelle émulation pour le succès de leurs études ; mais elles devaient surtout les porter à s'édifier les uns les autres par la pratique des bonnes œuvres. Les étudiants inscrivirent leurs noms dans une confrérie placée sous la protection de l'Immaculée Conception de Marie : d'après le règlement de cette confrérie, tous ses membres devaient s'aimer d'une affection fraternelle, se secourir dans le malheur, se consoler dans l'affliction. Les premiers emplois de la pieuse association étaient déférés aux jeunes gens les plus avancés, et la négligence à l'étude ôtait l'espoir de les obtenir jamais, à moins d'un changement de conduite. Pour obtenir de bons résultats quant au premier objet qu'on se proposait, on chercha à établir chaque mois, à jour fixe, des conférences, où se réunissaient tous les étudiants de Santiago et toutes les personnes

qui voulaient concourir, pour soutenir uue question ou plusieurs questions, à la défense desquelles les concurrents faisaient preuve d'un plus ou moins grand savoir. Quiconque annonçait du talent et de l'étude dans le cours de la discussion, enlevait les suffrages, les applaudissements et les distinctions de la part des autres membres de la conférence, et obtenait les grades les plus élevés de la congrégation. Les dignitaires jouissaient des marques de respect que leur accordaient les autres, et travaillaient à conserver toute la considération qui les entourait, comme ils auraient veillé à l'accomplissement du devoir le plus sacré.

La piété de ces jeunes gens n'était pas moins fomentée par les pratiques religieuses, que chaque congréganiste se regardait comme tenu de remplir. Ils se réunissaient, toutes les semaines un jour, pour entendre de la bouche de leur directeur spirituel, une exhortation tendant à former à la véritable vertu les cœurs encore dociles des auditeurs, à les préserver des risques imminents que le monde leur fait courir à chaque pas, à les relever de leurs chutes et à leur rendre la beauté de leur primitive innocence, si par malheur ils la laissaieut souiller par le vice ou ternir par quelque mauvaise habitude. La confession sacramentelle était obligatoire une fois par mois, et les congréganistes, s'approchant de la table sainte avec des cierges allumés à la main, recevaient la divine Eucharistie avec la pompe la plus solennelle. Tous ces actes si recommandables par eux-mêmes, le deviennent bien plus encore, eu égard à l'influence qu'ils exercent sur des âmes qui, tendres encore, sont susceptibles d'impressions qui durent comme l'être dans lequel elles se gravent. Il est facile de concevoir combien d'espérances et de précieuses espérances une jeunesse élevée avec un système semblable offrait pour l'avenir à ses habiles directeurs, et vraiment ils ne furent pas trompés dans leur attente. Les Jésuites, avec cette méthode politiquement

conçue et adroitement suivie, parvinrent à grouper toute la jeunesse de Santiago, et à la faire passer sous leurs yeux, pour arriver à connaître la capacité de chacun de ses membres, à examiner ses tendances, et enfin à gagner son cœur.

L'enseignement élémentaire appela également l'attention de la compagnie. Toutes les écoles de Santiago accouraient à la maison des Pères, l'hiver, dans la soirée, croix et banderolles en tête. Un jésuite était spécialement chargé d'apprendre aux enfants les premiers rudiments de la foi; il leur faisait répéter, par catégories, les questions et les réponses du catéchisme, et bientôt terminait par l'explication de quelque point de doctrine, d'une manière proportionnée à leur intelligence. C'est ainsi que les Pères instruisaient les élèves des autres maisons, jusqu'au moment où ils purent établir une classe spéciale dans leur propre collège. Jusqu'alors l'enseignement primaire n'avait été donné que moyennant un salaire qu'on payait au maître ou au précepteur, en récompense de ses peines; mais les Jésuites ouvrirent les portes de leur école, pour y distribuer des leçons gratuites, et renversèrent par là la barrière formidable qui excluait le pauvre de l'instruction [1]. En même temps qu'à Santiago on cherchait par tous ces moyens à assurer les progrès de l'éducation publique, on travaillait également, dans les provinces méridionales, à développer rapidement l'intelligence de la jeunesse. Grâce au zèle de l'illustre évêque D. frai Antonio de San-Miguel, les premiers ecclétiques que forma dans son sein l'Eglise de l'Impériale, acquirent dans son propre séminaire les connaissances indispensables pour l'accomplissement des devoirs de leur ministère.

L'instruction des femmes ne fut pas plus négligée à cette

[1] Nos philanthropes modernes, qui réclament si hautement l'instruction gratuite, ne font donc que suivre l'exemple donné par des *Jésuites*, il y a trois siècles. (*Note du traducteur.*)

époque. Nous avons déjà dit ailleurs que pour la procurer aux jeunes personnes de Santiago, on résolut et on réalisa la fondation du monastère des Augustines, lequel reçut dans ses cloîtres les filles des bourgeois riches. Les villes de l'Impériale et d'Osorno fournissaient, dans leurs couvents, les mêmes moyens d'éducation aux filles de leurs citoyens. La vaste enceinte qu'occupent les ruines du couvent d'Osorno, que l'on voit encore aujourd'hui, et que nous avons visitées il y a peu d'années, prouve qu'il contenait de nombreuses élèves. Leur apprendre la connaissance de Dieu et de la foi qu'il a daigné révéler aux hommes, leur inculquer les principes de la lecture et de l'écriture, et aussi leur montrer quelques ouvrages utiles et propres à leur sexe : voilà tout le cadre de l'enseignement professé dans ces établissements.

Ce que nous avons dit suffit pour donner une idée de l'état dans lequel est resté l'enseignement jusqu'au commencement du siècle suivant.



CHAPITRE XI

SOMMAIRE. La prédication évangélique reste réduite aux villes, faute d'ouvriers. — Frai Antonio Quadramiro et frai Cristoval de Mérida prêchent à San-Felipe et dans ses environs. — Ils pénètrent jusqu'au pays des Huiliches et des Cuncos. — Les Pères Dominicains établissent des missions à Angol, à Coya et dans d'autres localités. — Louis Valdivia et ses compagnons dans l'Araucanie. — Leurs efforts pour propager la foi; écueils contre lesquels échoue leur zèle. — La guerre commence à s'allumer, et les missionnaires se retirent. — Frai Martin de los Santos et frai Cristoval Buiza percés à coups de flèches et de lances dans Angol. — Frai Pedro Zoza et frai Juan Vega périssent à Valdivia. — Destruction des missions. — Travaux des Jésuites à Santiago en faveur de la foi. — Les provinces du nord sont évangélisées. — Causes principales qui influèrent en faveur de l'expansion du christianisme dans le Chili.

Ce que nous avons rapporté dans les précédents chapitres, sur le zèle des évêques qui administrèrent au seizième siècle les Eglises du Chili, et sur la charité de ses prêtres, a pu faire pressentir l'idée précise que nous allons donner maintenant des progrès du christianisme, progrès dus surtout aux vertus excellentes de ces illustres apôtres. Nous leur voyons employer toutes les ressources que peuvent imaginer un courage et un dévouement à toute épreuve, quand ils cherchent à réaliser des entreprises utiles à la gloire de Dieu. Et quels triomphes ne pourrait se promettre la foi des efforts d'hommes de cette trempe? La religion chrétienne, dans les premières années de son existence au Chili, n'était que

comme un jeune enfant, auquel sa faiblesse permet à peine d'essayer quelques pas incertains, et qui presqu'aussitôt se laisse tomber sous le poids d'une fatigue supérieure à ses forces, jusqu'à ce qu'il parvienne à se remettre des impressions de l'inexpérience. La voix des premiers prédicateurs commença à en introduire la connaissance parmi les païens des lieux où ils se trouvaient; mais elle était, en vérité, trop faible pour se faire entendre sur tous les points d'un territoire si vaste et si peuplé. On fut donc obligé de borner la prédication aux villes et à leurs environs, jusqu'à ce que par le concours de nouveaux ouvriers évangéliques, elle pût se propager dans un cercle plus étendu. La possibilité de donner ce développement au plan des missions ne se fit sentir qu'après l'année 1580. Frai Antonio de Quadramiro et frai Cristoval de Mérida, tous deux de l'ordre des Mineurs, résolurent de parcourir l'archipel de Chiloé et de s'avancer jusqu'au détroit de Magellan, pour y fonder une mission, si l'état et le caractère des tribus le permettaient. Réalisant leur voyage, ils visitèrent plusieurs lieux situés sur les côtes de l'archipel, et enchantés du bon accueil qu'ils recevaient de toutes parts, ils se rendirent en Espagne, pour y chercher d'autres prêtres disposés à les seconder dans leur entreprise. Le roi les autorisa à recueillir des fonds et des hommes pour la mission qu'ils voulaient établir, mais nous ne savons pas s'ils réussirent ou non. Quadramiro et ses compagnons, après avoir souffert des peines incroyables, retournèrent au détroit et se réunirent dans la ville de San-Felipe, qu'élevait Pedro Sarmiento. Là, ayant inutilement attendu l'apparition de quelques Indiens, ils se décidèrent à aller les trouver jusques dans leurs cabanes. Pour exécuter une résolution semblable, il fallait braver des difficultés bien plus grandes que celles qui s'étaient présentées jusques-là, escalader des montagnes escarpées, pénétrer au fond de forêts d'une épaisseur inaccessible,

traverser de profonds marais et des chemins coupés de précipices; mais rien de tout cela n'arrêta les deux missionnaires, et en récompense de leur courage apostolique, ils parvinrent à découvrir enfin les vallées orientales du détroit. Il rencontrèrent là de nombreuses peuplades qui les reçurent avec plaisir, et leur donnèrent des marques de douceur et de soumission : aussi se fixèrent-ils au milieu d'elles, tout le temps nécessaire pour leur enseigner le christianisme et pour les purifier dans les eaux du saint baptême. Cela fait, ils poussèrent leur marche jusqu'au pays qui limite le territoire des Huiliches et des Cuncos, cherchant toujours un endroit convenable pour établir le centre de leur mission. Quelque part qu'ils passassent, s'offraient aux saints religieux des tribus disposées à embrasser la religion chrétienne, et qui les suppliaient instamment de les préparer à recevoir le signe de la régénération. La ville de San-Felipe ayant été détruite, et toute communication entre ces terres reculées et le reste du Chili ayant été interrompue, on n'a point su jusqu'ici le résultat final de l'expédition, des fatigues et des travaux de ces deux insignes apôtres.

Pendant que les pères Quadramiro et Mérida faisaient retentir l'écho de la bonne nouvelle, jusqu'aux confins les plus éloignés du Chili, frai Reginald de Lizarraga travaillait à augmenter le nombre des ouvriers évangéliques. C'est ainsi qu'enflammé de zèle il adressa au roi une pétition, par laquelle il le suppliait de vouloir bien lui permettre d'emmener d'Espagne au Chili, quelques religieux, pour peupler les couvents de son ordre et instruire les infidèles. Le roi rendit deux ordonnances, l'une, où il priait l'évêque de l'Impériale de protéger les moines réunis par frai Reginald et destinés aux missions de ce diocèse, et l'autre, où il chargeait le vice-roi du Pérou, de l'informer de l'état de ces mêmes missions. Toutefois ce zèle et ces mesures si utiles ne pouvaient produire tous les résultats qu'on désirait,

et pour les obtenir, on crut nécessaire de fonder, dans les terres des Indiens, des maisons ou *hospices*, où les religieux *doctrineros*, résidant d'une manière stable, pussent exercer une action plus efficace. Mais cette œuvre, fruit de la méditation et de l'expérience, appartenait aux pères de Saint-Dominique, lesquels crurent qu'ils pourraient surmonter les difficultés qu'en offrait la réalisation. Il ne s'agissait en effet de rien moins que de donner un développement démesuré à la juridiction des provinciaux, en augmentant le nombre de leurs hospices, et en confiant exclusivement aux moines dominicains l'instruction des Indiens. Le provincial frai Francisco de Riveros adressa au roi une supplique, par laquelle il se bornait à demander : 1° Qu'on l'autorisât à fonder des maisons de son ordre où il le jugerait convenable ; 2° que les religieux envoyés dans ces maisons fussent les curés des districts où elles seraient érigées. Le prince accueillit la pétition avec bienveillance et ordonna au gouverneur du Chili, non-seulement de permettre, mais de favoriser l'établissement de ces *hospices*, dont les religieux y rempliraient le ministère pastoral pour la conversion des idolâtres. L'ordonnance arriva en 1593 à Santiago, et ses promoteurs n'apportèrent pas de négligence à la faire exécuter. Frai Acasio de Naveda se rendit, sans perdre de temps, de Santiago à l'Impériale, dans le dessein d'organiser les établissements projetés. On parvint à en élever dans Angol, Coya, Valdivia et d'autres points, et les religieux y vécurent occupés à procurer la conversion des infidèles et à instruire les néophytes.

Les Pères Jésuites venus au Chili, principalement dans le but de catéchiser les Indiens, ne furent satifaits que lorsqu'ils se trouvèrent parmi eux, prêchant la foi chrétienne. Aussitôt que l'état des choses le permit, le recteur Louis de Valdivia envoya les pères Fernando d'Aguilera, très-versé dans la langue des indigènes, et Gabriel Vega, homme

d'une profonde science, qui commencèrent leur mission par l'Araucanie; ils s'arrêtèrent quelque temps dans le pays, expliquant la sainte doctrine qu'ils annonçaient. Les Araucans écoutèrent avec une joie inexprimable les vérités qui leur étaient prêchées dans leur idiome, ils prièrent sur-le-champ les Pères de baptiser leurs enfants; quelques vieillards et des malades en danger de mort sollicitèrent aussi le même bienfait, pendant que tous les autres s'appliquaient avec ardeur à apprendre les dogmes dont la connaissance les rendrait capables de le recevoir avec fruit. Du fort d'Arauco les missionnaires se rendirent à Tucapel, accompagnés de quelques soldats, parce que le pays était un peu agité, et de là ils parcoururent la plupart des colonies européennes, situées au midi du Biobio. A la nouvelle des fruits immenses qui se recueillaient dans ces missions, le P. Valdivia alla en toute hâte de Santiago à la Conception, il fit venir dans cette ville les Pères missionnaires, et après avoir entendu de leur bouche la relation de leurs travaux, il renvoya Vega à Santiago, et résolut de continuer lui-même une entreprise commencée sous de si heureux auspices, avec le P. Aguilera et le frère Miguel Teleña. Il partit immédiatement pour Arauco, où devait s'ouvrir une nouvelle mission. Déjà les Jésuites ne trouvaient plus, comme auparavant, des idolâtres ignorants et sans connaissance des principes du christianisme; au contraire, les vérités prêchées naguères avaient jeté des racines dans le cœur des Indiens, et il n'y avait plus alors qu'à arroser ces plantes, pour leur faire produire leur fruit. La parole divine fut annoncée dans l'idiome chilien, et le concours fut prodigieux : ceux qui, dans un autre moment, avaient ajourné la réception du baptême pour éprouver leur vocation, maintenant tout émus par la puissante influence des sermons, le demandaient à grands cris. Avant de s'éloigner de ce lieu, les Pères eurent grand soin de mettre quelques catéchistes à même de continuer

l'œuvre de la mission, en instruisant les néophytes, et en préparant des catéchumènes. La conversion des habitants des territoires de l'Impériale, de Valdivia, de Villarica et d'Osorno fut immédiatement après, le but des travaux de ces fervents apôtres, et les résultats avantageux que la prédication de l'Evangile produisait dans tous ces endroits, paraissaient extrêmement considérables, mais ils furent malheureusement peu durables. Les Indiens se laissaient toucher, recevaient le baptême et semblaient s'attacher au christianisme, par des preuves réitérées de constance, mais au fond de leur cœur ils nourrissaient un feu secret, qui quelque jour devait amener une explosion terrible. C'était une haine implacable contre les Espagnols, qui paraissait se transmettre des pères aux fils. Comme conséquences de cette haine, les missionnaires rencontraient, chez la plupart des naturels, des projets de vengeance, des plans de rébellion, des pensées hostiles, et presque toujours la méditation de tous les moyens qui pouvaient contribuer à exterminer de la face de la terre ces étrangers odieux. Grands furent les efforts que les PP. Valdivia et Aguilera firent pour calmer l'irritation des Indiens, mais qu'auraient pu obtenir l'éloquence et le zèle, tant que ne disparaissaient pas les causes qui produisaient cette effervescence? Sans doute l'influence du christianisme pour opérer dans le cœur humain de merveilleux changements est immense, mais encore est-il incontestable que sa doctrine, bien qu'elle ne puise pas sa force dans la parole de celui qui la prêche, ni dans la conduite de ceux qui la professent, s'insinue plus facilement dans l'âme de l'auditeur, lorsque n'existent pas des préventions fâcheuses contre les hommes qui apparaissent comme les instruments dont elle se sert pour se révéler.

Nous avons déjà signalé ailleurs que les actes d'un grand nombre des colons du Chili ne répondaient pas à la sainteté de leur foi : les désordres déplorables dans lesquels ils

vivaient, frappaient les Indiens, que leurs extorsions irritaient en outre vivement. Les Pères étaient persuadés que leurs discours seraient généralement infructueux sur les naturels, si avant tout ils n'opéraient pas un changement salutaire dans les mœurs des Européens. Ils s'épuisèrent d'efforts pour l'obtenir; mais la cupidité, la sensualité, la mauvaise foi et mille autres vices funestes, qui s'emparant des cœurs, y avaient énervé et comme desséché tout principe de vertu et de moralité, venaient se jeter à la traverse de leur apostolat. Cette conduite dépravée que les Indiens remarquaient chez des gens qui s'appelaient chrétiens, était une leçon vivante qui réagissait contre la prédication du christianisme. Ils le regardaient comme l'invention d'hommes que leurs excès leur rendaient détestables, et dès lors, la haine qui ne devait retomber que sur les crimes eux-mêmes, vint s'attacher aussi à la religion même qui les condamne et les punit. Voyant donc que le feu de la guerre s'allumait rapidement et qu'il n'était pas possible d'éloigner les causes qui l'attisaient, les missionnaires résolurent d'abandonner pour le moment un champ qui leur offrait une si pauvre moisson, pour aller travailler sur des points où ils pourraient recueillir des fruits plus abondants, et en conséquence, ils retournèrent à Santiago. Ils s'étaient à peine retirés que la révolte éclata : le premier coup tomba sur le gouverneur Loyola et son escorte, qu'il anéantit; ce fut là comme le bruit du tocsin qui souleva toutes les tribus qui s'étendaient au midi du Biobio.

L'abandon que firent les Espagnols des villes d'Angol et de Coya, amena la destruction des maisons de *doctrineros* qu'y avaient établies les religieux dominicains : le toqui victorieux les rasa de fond en comble, pour qu'il n'en subsistât même plus un vestige, si c'était possible. Le P. frai Martin de los Santos résidait à cette époque à la mission d'Angol, un moine qui avait opéré des prodiges dans la

conversion des Araucans, et qui, par son zèle, avait attiré à la foi une multitude innombrable de païens. Après avoir parcouru ces contrées avec de grandes fatigues, il avait construit près de la ville, une église où il célébrait le culte du Seigneur et enseignait les fidèles avec une constance admirable. Lorsque le mouvement du 22 novembre eut lieu, les troupes de Paillamacu destinées à enlever la ville, assaillirent la mission établie dans son enceinte : frai Martin tomba entre les mains des soldats révoltés, qui déchirèrent à coups de flèches le corps du vénérable religieux. Frai Cristoval de Buiza, de la même maison, s'efforçait de contenir la rébellion par d'ardentes exhortations aux Indiens; mais il tomba percé d'un coup de lance. Un sort égal attendait les missions existant à Valdivia : les Espagnols, comme nous l'avons dit plus haut, croyant avoir donné une leçon suffisante aux Araucans, qui, battus dans différentes rencontres aux environs de la ville, s'étaient retirés à une grande distance, comptant en outre sur la crainte qu'ils supposaient avoir inspirée à l'ennemi, se livrèrent au repos; mais l'ennemi ne se considérait pas comme vaincu, encore moins connaissait-il la peur en présence des entreprises les plus audacieuses. L'armée araucane tomba à l'improviste sur la place de Valdivia, incendia les édifices, pilla les propriétés et emporta un butin d'une richesse incroyable. Quelques habitants, saisis d'une terreur panique, coururent se réfugier sur les navires; les autres, moins heureux, eurent à souffrir une mort douloureuse entre les mains des assaillants, ou restèrent soumis à une dure captivité comme prisonniers de guerre. Les Indiens se dirigèrent vers les temples et y commirent des attentats inouis. Ce spectacle excita le zèle de frai Pedro Zoza, prieur de Saint-Dominique, lequel, accourant à son église au moment où elle était saccagée, essaya de représenter aux soldats le sacrilège dont ils se rendaient coupables, en provoquant la colère de la

Majesté divine : il n'avait pas encore achevé de parler, que plusieurs flèches tirées sur lui le blessèrent mortellement. Quoiqu'il perdît beaucoup de sang, il eut le courage, dans cet état, de secourir une jeune chrétienne que des soldats voulaient violer dans le temple même ! Couvert de sang et de blessures, il s'exprima avec une telle énergie, que la pauvre enfant put s'échapper de leurs mains sans avoir été déshonorée. La mort du P. Zoza fut suivie de celle du frère lai Juan Vega, qui, voulant garantir du pillage quelques-unes des images, objets de la vénération des fidèles, cherchait à les enlever aux Indiens qui les détruisaient [1]. Les mémoires dont nous nous servons pour décrire cè drame, comptent onze prêtres qui périrent dans la ruine de ces villes. Telle fut la fin tragique des *doctrines* d'Angol, Coya, Valdivia, et d'autres établies à si grand'peine dans ces cantons. Dieu, dont les jugements sont incompréhensibles, permit que sa foi fût atteinte de ces coups terribles dans des régions où elle pouvait, suivant les apparences humaines, s'implanter bien facilement ; il voulut que le sang de ses ministres fût versé, pour annoncer la fécondité qu'elle devait y montrer dans des temps postérieurs.

Pendant que le christianisme essuyait ces rudes contre-temps dans les provinces du Sud, il se montrait victorieux sur les autres territoires de l'Etat. Force nous est de répéter encore le nom de Louis Valdivia, que nous avons déjà vu figurer dans l'Araucanie, et de faire avec lui quelques pas en arrière, pour ne pas omettre des évènements importants dont il fut la cause principale à Santiago, avant son départ pour les provinces méridionales. Chargé par le supérieur de son ordre de l'instruction des Indiens de Santiago, il se mit

[1] Il est bien entendu qu'il faut comprendre ici, par *images*, tous les signes extérieurs qui représentaient les objets de l'adoration ou de la vénération des fidèles, dans le même sens que l'on dit *le culte des images*. (*Note du traducteur*.)

à l'étude de leur langue avec une telle ardeur, qu'en moins d'un mois il put déjà les catéchiser, les prêcher et les confesser. Désireux de faire participer les autres missionnaires à la connaissance qu'il avait acquise, il composa une grammaire, un dictionnaire et un vocabulaire de la même langue, et ces ouvrages facilitèrent singulièrement la prédication et l'enseignement. Aux leçons du P. Valdivia assistaient les naturels des environs de Santiago, et les prisonniers de guerre employés au service des Européens. Il ne se passa point beaucoup de temps, sans que ne se fît remarquer la supériorité de l'enseignement donné aux Indiens, dans leur propre idiome, sur celui qu'ils recevaient auparavant dans la langue espagnole. Ceux qui étaient ci-devant accourus pour entendre des explications qu'ils ne comprenaient guère, poussés qu'ils étaient par la force ou par le désir de recevoir quelqu'un de ces légers présents, que leur faisait souvent la charité des prêtres, se rendaient alors spontanément au catéchisme, parce qu'ils appréciaient le bien infini que leur assurait la connaissance de la foi. Le P. Valdivia trouva chez les Indiens un jugement clair et net, un esprit docile, un caractère vif; et ces qualités lui permirent bientôt de se rendre compte des progrès qu'ils faisaient dans l'instruction qu'il leur donnait. Un de ses premiers soins fut de choisir, parmi les auditeurs les plus instruits, deux néophytes qui fussent comme les tribuns des autres; ils avaient la charge honorable d'amener, en présence des Pères, les infidèles qui désiraient apprendre les vérités de la religion, et d'ébranler, par des raisons efficaces, la volonté de ceux qui persévéraient dans leur honteuse ignorance.

Le gouverneur permettait à ces tribuns de porter la baguette, comme portaient les alcades ou autres officiers de justice de ce temps-là, pour que ces insignes de leur autorité les fissent respecter et obéir de leurs compatriotes. Ils allaient par les rues et dans les environs de la ville,

ils accostaient les Indiens qu'ils rencontraient et les menaient au collège, pour les faire porter au nombre des élèves du catéchisme. Les leçons se donnaient deux fois par semaine avec le plus édifiant appareil. Tous les catéchumènes et les néophytes réunis dans l'église de la Compagnie, le tribun le plus respectable prenait l'étendard de la Croix, les autres se rangeaient en pieuse procession, et ils allaient, chantant dans l'idiome national les prières du catéchisme, par les lieux les plus publics. De retour à l'église, le missionnaire leur parlait d'une manière proportionnée à leur intelligence, et leur reprochait avec un soin particulier les vices auxquels ils se montraient enclins. Les Pères instituèrent aussi pour les Indiens une association spéciale, sous la tutelle et l'invocation de l'enfant Jésus. Ceux qui se convertissaient à la foi avaient coutume de demander avec grande instance à y être admis; mais cette faveur ne s'accordait qu'à ceux qui avaient donné des preuves réitérées d'attachement et de respect au christianisme, à ceux qui en avaient déterminé d'autres à l'embrasser, et enfin à ceux qui se consacraient à l'enseignement des néophytes ou des catéchumènes, servant dans ces fonctions comme de coadjuteurs aux Pères. Les confrères avaient leurs exercices propres de dévotion, des prières, des confessions, des communions, la visite des malades et d'autres œuvres pieuses de ce genre, par lesquelles on leur faisait comprendre pratiquement ce qu'est la religion chrétienne.

On ne saurait calculer les avantages que tira la religion de ce noble enthousiasme, que les disciples de saint Ignace apportaient dans leur prosélytisme. Les Indiens instruits dans les préceptes de la foi perdirent l'inclination qu'ils avaient au vice, et beaucoup d'entre eux ne firent pas que mener une vie chrétienne régulière, ils poussèrent la pratique de la vertu jusqu'à l'héroïsme, comme nous aurons occasion de le dire par la suite, et donnèrent plus d'une fois

des preuves d'une constance peu commune dans l'observation des commandements de la religion. Nous ne voulons pas passer sous silence un fait qui confirme cette appréciation historique, et nous l'avons choisi entre une foule d'autres que nous pourrions citer à l'appui. Parmi les Indiennes converties au christianisme à Santiago, il y en eut une qui, à la beauté de la physionomie, joignait d'autres qualités qui la faisaient remarquer. Régénérée par le saint baptême, elle forma la généreuse résolution de ne plus souiller son âme d'aucune faute, et pour mieux s'y affermir elle s'adonna sans réserve à la pratique la plus fervente des exercices de piété et de dévotion. Un militaire, brûlant de satisfaire une passion honteuse et criminelle, entreprit de détourner la jeune personne de ses saintes pensées. Après avoir inutilement employé dans ce but tous les moyens que ses désirs impurs purent lui suggérer pour vaincre sa résistance, il voulut, profitant d'une occasion où l'isolement favorisait ses intentions dépravées, commettre le dernier attentat. La jeune Indienne lutta avec un courage au-dessus de tout éloge, et le soldat, confus de se voir moins fort qu'une femme, tira son épée et couvrit de blessures sa noble victime, dont la mort prouva tout à la fois, d'une part, l'héroïsme d'une vertu soutenue jusqu'à la fin, et d'autre part, la honte d'une passion effrénée. Le monastère de la Conception reçut dans son enceinte quelques-unes de ces ferventes néophytes, et l'on peut dire que leurs vertus en furent un ornement précieux, dont le souvenir les couvrira de gloire, tant qu'il se conservera. Les habitants des environs immédiats de Santiago furent aussi éclairés à la fin de ce siècle par la prédication évangélique. Les missionnaires ne se contentaient pas de prêcher dans les églises et dans les chapelles; mais ils pénétraient dans l'intérieur des forêts, et s'introduisaient dans les pauvres cabanes des Indiens, qui se cachaient au fond de leur épaisseur; ils leur

parlaient de Dieu, ils les engageaient à les suivre, et quand ils l'obtenaient, ils les appelaient au lieu destiné pour instruire tous ceux que par leurs diligences et leurs efforts ils parvenaient à rassembler [1]. Au zèle des Jésuites, qui toujours actif, opérait de si grands prodiges dans le territoire de Santiago, s'associait celui des autres ordres réguliers qui, animés d'une sainte émulation, se disputaient le privilège de supporter les sacrifices qu'entraînait le ministère de la parole.

Les habitants d'Aconcagua, Coquimbo, Copiapo, et des autres parties septentrionales du Chili, avaient déjà, sauf de rares exceptions, embrassé le christianisme à la fin de ce siècle; et parmi les missionnaires qui évangélisèrent Coquimbo et Copiapo, nous trouvons cité d'une manière spéciale le P. frai Bernardin Aguero, de l'ordre de Saint-François.

La rapidité de la marche du christianisme, dont chaque pas était marqué, dans un si court espace de temps, par de si nombreuses et de si brillantes conquêtes, est vraiment admirable. Dieu, dont la providence n'a pas besoin, pour agir, d'autres moyens que sa volonté, voulut que dans cette partie du Chili, la foi, triomphant de cœurs endurcis et d'esprits plongés dans l'ignorance et la superstition, trouvât une compensation consolante aux revers qu'elle essuyait dans les régions méridionales. Nous ne pourrons cependant pas oublier de rappeler les noms de quelques agents, dont nous voyons que l'emploi est entré dans les plans qu'a suivis cette même providence, pour opérer la conversion des Chiliens. Nous disons avec une satisfaction inexprimable que le zèle et l'ardeur apostolique des évêques ont été l'une des

[1] Nous avons copié presque littéralement dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus au Chili*, par l'abbé Miguel Olivares, ce tableau du zèle héroïque des Jésuites qui prêchèrent dans le Chili, à l'époque dont nous nous occupons. (*Note de l'auteur.*)

principales armes dont elle s'est servie. Quiconque aura réfléchi tant soit peu sur les traits de leur vie sublime, que nous avons consignés, aura observé chez ces hommes une charité brûlante, dont la force d'expansion ne connaissait pas de limites; leur vie se consumait, pour ainsi dire, par le désir du salut du prochain, auquel ils travaillaient par tous les moyens en leur pouvoir. A eux est dû le grand accroissement que les ordres réguliers prirent dans le Chili; à eux l'établissement de séminaires où ils formèrent un clergé conforme à l'esprit de l'Eglise, et de couvents où se sanctifie un si grand nombre d'âmes. Mais nous fatiguerions le lecteur si nous parcourions une à une toutes les œuvres, par lesquelles les évêques firent briller parmi nous à cette époque le christianisme d'un si vif éclat. Nous ne devons pas nous étonner que des prêtres formés par leurs soins et sous leurs yeux aient si parfaitement rempli toutes leurs vues. Désintéressés, ils n'avaient, dans toute leur conduite, d'autre motif que la plus grande gloire de Dieu; forts et courageux, ils ne ployaient pas sous le poids des travaux pénibles qui résultaient de leurs entreprises; intrépides enfin, ils défiaient tous les périls, eux qu'inquiétaient seulement ceux qui assiégeaient tant de pauvres âmes, esclaves du démon, dans les ténèbres de l'idolâtrie. Par leur zèle, ils avaient jeté la semence de la plante divine, qu'ils cultivèrent ensuite par leurs vertus et leurs exemples. C'étaient des astres éclatants, destinés à répandre la lumière au sein de la nuit.

Nous n'avons pas besoin d'insister beaucoup pour prouver que les ordres réguliers furent un autre instrument employé par la Providence pour propager la foi chrétienne sur le territoire chilien. Aussi long-temps qu'ils n'eurent pas dans le Chili d'établissement fixe, les membres de ces ordres, qui travaillaient à la prédication évangélique, venaient de l'Espagne ou du Pérou; mais aussitôt qu'ils se développèrent et qu'ils eurent un nombre suffisant d'élèves formés dans leurs

cloîtres, les supérieurs employèrent ces nouveaux ouvriers au ministère apostolique, sans être obligés de recourir à l'étranger. Leur concours à l'œuvre du Seigneur fut couronné du plus heureux succès, et l'on peut dire que de cette époque date la diffusion rapide et la splendeur du christianisme dans notre pays; le christianisme, legs précieux, don inestimable que nous ont transmis les premiers colons, arbre qui a résisté, devenu plus vigoureux et plus vert, à la tempête qui a emporté jusqu'aux derniers débris de la domination espagnole.

Parmi les ordres monastiques qui fournirent durant ce siècle des missionnaires au Chili, les Dominicains et les Jésuites méritent des éloges particuliers pour le zèle, la charité, le courage et les autres vertus par lesquelles se distinguèrent les sujets sortis de leurs rangs, qui se consacrèrent à l'instruction des infidèles. Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents et dans le présent nous dispense de faire de nouvelles digressions, où nous pourrions rapporter encore plus minutieusement les travaux immenses auxquels ils se livrèrent, et que Dieu féconda par sa grâce. Ces athlètes de la foi étaient vraiment dignes d'être comparés aux premiers apôtres du christianisme, auxquels ils ressemblèrent par leur générosité, par leur grandeur d'âme et par leur patience invincible.

Les rois d'Espagne entreprirent la conquête de l'Amérique, récemment découverte, tant pour étendre leurs domaines et augmenter leur puissance, que pour faciliter la conversion des peuples infidèles qui l'habitaient. C'est ainsi qu'en même temps que partaient des ports d'Espagne des flottes nombreuses et de vaillantes armées, destinées à subjuguer les tribus américaines, des missionnaires s'élançaient aussi pour travailler à éclairer leur intelligence. Cette méthode était conseillée par la politique autant que par la religion : on n'ignorait pas que le moyen le plus efficace

pour tenir les peuples dans la soumission et pour assurer l'autorité de leurs maîtres sur eux, c'est de leur apprendre leurs devoirs religieux, de leur donner des règles de gouvernement, et de les assujettir au pouvoir public et aux obligations de la vie civile, par le lien étroit de la conscience. Indépendamment des ordres précis que donnèrent les souverains aux vice-rois et aux gouverneurs pour l'établissement de cathédrales, de paroisses et de couvents réguliers au Chili, leur libéralité pourvut les unes et les autres des ressources nécessaires pour en garantir l'existence et la durée. C'est à leurs frais que s'élevèrent la plupart des temples, que le culte divin s'y soutenait, et que les missionnaires se transportaient d'un lieu à un autre, suivant que l'exigeaient les besoins du ministère apostolique. Le souci qu'ils manifestèrent pour l'instruction religieuse des naturels du Chili n'est pas moins digne d'attention. Ordres rigoureux envoyés aux gouverneurs du royaume, reproches sévères à ceux qui paraissaient négligents, et mille autres documents de tout genre prouvent la piété et le zèle que déployèrent les rois d'Espagne pour planter la foi dans ce pays, le plus reculé du Nouveau-Monde. Les fonctionnaires, chargés de se conformer à ces intentions, se montraient aussi zélés, en général, pour correspondre à la confiance de leurs maîtres. « Je suis, dit l'historien Ovalle, bon témoin, et je puis dire que généralement j'ai vu chez tous les chefs la plus grande estime de tous les ministères qui aident à cette fin, et j'en ai connu plusieurs en particulier qui se signalaient par leur zèle pour les âmes. Où je me suis occupé d'en instruire et enseigner quelques-unes, je les ai toujours trouvés prêts à l'exécution de ce que je leur proposais, et ils ne prêtaient pas seulement un concours indirect, en transmettant à leurs ministres subalternes et à leurs agents immédiats les ordres nécessaires pour cela; mais quand la chose pressait, ils payaient aussitôt de leurs personnes, sans

chercher de vains prétextes, du moment où tout ce qui concernait le service de Notre-Seigneur paraissait réclamer leur intervention personnelle [1]. »

[1] *Résumé de l'histoire du royaume du Chili*, livre VIII, chap. III.



SÉRIE DES CHEFS POLITIQUES

qui gouvernèrent le Chili depuis sa conquête jusqu'à la fin du seizième siècle.

D. Pedro Valdivia conquiert le royaume du Chili et le gouverne jusqu'aux derniers jours de décembre 1553, où il meurt à Tucapel.

D. Francisco Villagran gouverne les provinces méridionales. D. Rodrigo de Quiroga est obéi à Santiago, et D. Francisco d'Aguirre à Coquimbo.

Les alcades administrent dans leurs ressorts respectifs, en 1555, en vertu d'une décision du tribunal ou de l'Audience de Lima.

D. Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, prend le gouvernement du Chili le 25 avril 1557, et le conserve jusqu'au 5 février 1561.

Intérim de D. Rodrigo de Quiroga.

D. Francisco de Villagran, nommé gouverneur par le roi Philippe II, se met en possession du pouvoir à Coquimbo le 5 juin 1561, et remplit ses fonctions jusqu'au 22 juin 1563, époque à laquelle il meurt.

D. Pedro de Villagran, nommé intérimaire par son frère et prédécesseur.

D. Rodrigo de Quiroga nommé intérimaire par l'Audience royale de Lima.

L'Audience royale de la Conception reprend les rênes du gouvernement en 1567.

D. Melchior Bravo de Sarabia, nommé par Philippe II gouverneur

et capitaine général du royaume et président de son Audience royale en 1568, exerce l'autorité suprême jusqu'au 8 juin 1575.

Rodrigo Quiroga, natif de Ponferrada, nommé par Philippe II, meurt le 26 février 1580, et Rui Gamboa lui succède par intérim.

Rui Gamboa, de Durango (*Biscaye*), gouverne en vertu de sa nomination par le vice-roi du Pérou.

D. Alonso de Sotomayor, marquis de Villa-Hermosa, obtient le gouvernement du royaume le 18 juillet 1583, et le conserve jusqu'à ce qu'il passe au Pérou le 30 juin 1592, nommant Pedro Viscarra pour son successeur intérimaire.

D. Martin Oñez et Loyola, chevalier de l'ordre de Calatrava, nommé gouverneur du Chili, entre au pouvoir le 6 octobre 1592, et y reste jusqu'à sa mort, arrivée à Curalava le 22 novembre 1598.

Le licencié D. Pedro Viscarra prend de nouveau le gouvernement par intérim, et le conserve environ six mois.

D. Francisco de Quiñones reçoit le commandement à la Conception le 18 mai 1599.

SÉRIE DES TOQUIS

qui gouvernèrent l'Araucanie pendant le cours de ce siècle.

1° Aillavilu Ier, qui a commencé à figurer comme chef de l'Etat en 1550, exerce le commandement suprême jusqu'à la bataille d'Andalien, dans laquelle il périt.

2° Lincoyan, fameux par sa taille gigantesque, succède à Aillavilu, et remplit les fonctions de généralissime, de 1551 jusqu'au moment où le pouvoir lui est ôté par le haut conseil araucan.

Caupolican, originaire de Pilmaiquen, est nommé toqui par le conseil en 1553; fait prisonnier près d'Ongolmo, il meurt empalé à Cañete, par ordre du commandant Reinoso.

3° Antigüenu, simple officier de l'armée, proclamé toqui, se noie

dans le Biobio en 1564, après avoir illustré son commandement par des victoires multipliées.

4° Paillataru, élu toqui immédiatement après la mort d'Antigüenu, en remplit la charge jusqu'à sa mort, arrivée en 1574.

5° Painenancu, Espagnol métis, dont le véritable nom est Alonso Diaz, se met au service des Araucans et prend le nom de Painenancu; il est revêtu de la dignité de toqui en 1574, et en exerce les fonctions environ neuf ans. Fait prisonnier près d'Arauco, il périt empalé.

6° Cayancura, natif de Marigüenu, élu toqui en 1585, abdique le commandement en faveur de son fils Nangoniel.

7° Nangoniel commence à régner en 1586; il périt dans un combat, et le pouvoir passe à

8° Cadeguala, proclamé toqui par les officiers; il est tué dans un combat singulier, par le commandant espagnol Garcia Ramon en 1586.

9° Guanalcoa, célèbre par ses nombreuses victoires, meurt fort âgé l'an 1591, et il est remplacé par

10° Quintunguenu, qui meurt mis en pièces.

11° Paillaeco succède immédiatement à Quintunguenu, et meurt à la fin de l'année 1591.

12° Paillamacu succède au précédent; il remporte des victoires signalées sur les troupes espagnoles, et gouverne jusqu'à la troisième année du siècle suivant.



TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ÉVÊQUES

qui ont gouverné les Eglises du Chili depuis leur établissement jusqu'à la fin du seizième siècle de l'ère chrétienne.

ÉVÊQUES DE SANTIAGO.

1° D. Bartolomé Rodrigo Gonzalez Marmolejo, né à Carmona dans l'Andalousie, premier évêque de Santiago, nommé par Pie IV, célèbre l'érection de son siège l'an 1563, et administre son diocèse jusqu'à l'an 1565, où il meurt sans avoir été sacré.

Vacance de deux années.

2° D. frai Fernando Barrionuevo, de l'ordre de Saint-François, originaire de Quadalajara en Espagne, prend possession du siège de Santiago l'année 1567, l'occupe dix-huit mois, et meurt.

Vacance de cinq années.

3° D. frai Diego Medellin, Franciscain, natif de Lima, suivant les uns, et de l'Estramadure, suivant les autres, gouverne l'Eglise de Santiago, de 1574 à 1593.

Vacance de deux ans.

4° D. frai Pedro d'Azuaga, de l'ordre des Mineurs, promu à l'épiscopat en 1595, meurt, sans avoir reçu la consécration, au mois de novembre 1597.

Vacance de trois ans.

ÉVÊQUES DE L'IMPÉRIALE.

1° D. frai Antonio de San-Miguel y Solier, né à Vergara, religieux de Saint-François, élu premier évêque de l'Impériale par les papes Pie IV et Pie V, procède à l'érection de son Eglise le 1er avril 1574 et la gouverne jusqu'en 1589.

2° D. Augustin Cisneros, Espagnol de naissance, et doyen de l'Impériale, élevé au siège de la même Eglise, la gouverne depuis l'année 1589 jusqu'au mois de septembre 1594. Il meurt sans se faire sacrer.

Deux ans de vacance.

3° D. frai Reginald Lizarraga reçoit la mitre l'an 1596.



SECONDE PARTIE

JUSQU'A 1700.



CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. Aspect politique du Chili au commencement de ce siècle. — Quiñones se démet du commandement. — Garcia Ramon retire ses troupes des possessions dans l'Araucanie. — Alonso de Rivera augmente ses forces pour continuer la guerre. — Paillamacu presse le siège des villes au midi du Biobio. — Reddition de Villarica. — Héroïsme de la señora Inès Aguilera. — Prise de l'Impériale et malheureux sort des habitants. — Les religieuses sont préservées de la fureur des vainqueurs. — Mort de Paillamacu. — Huenecura toqui. — Talaverano succède à Rivera déposé par le roi. — Sotomayor et Garcia Ramon. — Antécédents de ce chef. — Les Araucans détruisent le fort de Boroa. — Rétablissement à Santiago de l'*audience royale*. — Combat de Lumaco. — Mort de Ramon. — Ailavillu II. — Merlo de la Fuente et Jaraquemada. — Travaux du jésuite Valdivia : caractère et antécédents de ce personnage. — Il défend la cause des Indiens en présence du souverain. — Il retourne au Chili. — Congrès de Catirai et de Nancu, et résultat de leurs séances. — Deux Jésuites entrent dans les terres ennemies. — Ancanamon, ulmen général. — Perfidie de Melendez et ses conséquences terribles. — Utaflame. — Conclusion de la paix avec les ulmens. — Les Jésuites à Elicura : leur fin tragique. — L'armée espagnole demande vengeance, et Valdivia proteste contre ces colères. — Valdivia persécuté. — Gaspar Sobrino et Pedro Cortès à la cour de Madrid. — Le roi tranche les difficultés qu'ils soulèvent. — Mort de Rivera. — Faits de ses successeurs. — Valdivia retourne en Espagne: — Lazo et ses antécédents. — Bataille de la Cangrejeras. — Les horreurs de la guerre se font sentir plus vivement. — Le marquis de Baides conclut la paix à Quillin. — Piété édifiante du président Muzica. — Luttes fâcheuses dans le sein de la municipalité de la Conception. — Le général Acuña recommence la guerre. — Clentaru, toqui. — Défaite de l'armée espagnole. — Prise de Chillan. — Affreuse sédition à la Conception. — Successeurs d'Acuña. — Meneses fait la paix. — Caractère de ce chef ; sa conduite philanthropique. — Sa chute. — Il triomphe de ses ennemis. — Derniers chefs espagnols.

Le tableau que nous avons à présenter dans le présent chapitre est un de ceux où ressortent avec les plus vives

couleurs les passions les plus exaltées que puisse parfois contenir le cœur humain. D'une part, nous voyons employer tous les artifices que peuvent suggérer le despotisme, la barbarie et la cruauté d'un conquérant orgueilleux, qui s'irrite de la résistance obstinée d'une nation, dont les efforts héroïques suspendent le cours rapide de ses victoires; d'autre part, nous voyons mépriser et profaner les objets que notre foi adore comme sacrés, par un peuple barbare, qui enveloppait sous le même anathème tout ce qui rappelait l'ennemi de sa liberté: partout on renverse les temples du Seigneur, on passe ses ministres au fil de l'épée, on vilipende son culte, on change en ruines tant d'asiles érigés par la charité pour sauver l'innocence, pour secourir les orphelins et soulager la misère: la dévastation et la mort semblent s'être entendues à cette époque, pour promener leur étendard d'extermination sur cette partie disgraciée du Nouveau-Monde. Tel est en résumé le caractère des évènements qui formaient la physionomie de la situation politique de l'Etat chilien, à l'époque dont nous allons esquisser l'histoire.

La guerre entre les Araucans et les Espagnols, qui chaque jour devenait plus sanglante, affligeait excessivement le général don Francisco Quiñones. L'enthousiasme des premiers, pour conserver à tout prix l'indépendance nationale, rendait inutiles tous les moyens qu'il avait pris, pour arrêter l'effusion du sang et l'immolation de tant d'hommes appartenant aux deux nations. Aussi, fatigué d'efforts stériles, demanda-t-il et obtint-il la démission de son emploi.

L'expérience qu'avait faite des Araucans le vieux maître de camp Garcia Ramon donna lieu aux Espagnols de concevoir de grandes espérances, et de penser qu'il donnerait à la guerre une fin aussi prompte que satisfaisante; mais c'est précisément cette expérience qui le porta à s'éloigner des campagnes de l'Araucanie, aussitôt qu'il eut pris

possession de son commandement, et à rester dans l'inaction, jusqu'à ce que vînt à le remplacer Alonso Rivera, officier qui s'était fait un grand renom dans la guerre des Pays-Bas. Le roi, en le nommant gouverneur du Chili, attendait de sa valeur et de ses talents la conquête de l'Araucanie, qui, indépendamment des sommes considérables qu'elle coûtait au trésor public, tenait tout le pays dans une alarme continuelle. Le premier soin du nouveau chef fut de garantir par de bonnes fortifications les rives du Biobio, et par ces précautions, il parvint à ranimer le courage de colons, auxquels venait parfois la pensée d'abandonner le Chili. Pendant que l'exécution de ces mesures d'une importance capitale occupait Rivera, le toqui Paillamacu poursuivait chaque jour avec une plus grande rigueur le siège des villes d'au-delà du Biobio. La misère à laquelle étaient réduits leurs infortunés habitants était horrible, et plus affreuse encore l'angoisse, où les plaçait le défaut absolu de communication avec les autres établissements européens. Quand les vivres furent consommés, la famine commença à faire sentir ses épouvantables effets; un morceau de cuir bouilli, les rats, les vers et jusqu'aux crapauds les plus dégoûtants étaient des nourritures que les assiégés dévoraient avec appétit. Le colonel D. François del Campo voulut faire entrer un renfort considérable de troupes et de munitions; mais toutes les tentatives qu'il fit dans ce but furent infructueuses. Villarica se défendit à grand'peine deux ans onze mois; mais à la fin de ce terme, ses habitants avaient déjà péri, les uns de misère, les autres sous les coups des assiégeants, dans les sorties que, chassés par la famine, ils faisaient de temps en temps dans les campagnes voisines pour chercher de quoi se nourrir. Les troupes du toqui s'emparèrent de la ville, et dans leur premier mouvement de fureur, elles n'épargnèrent rien; une grande partie des soldats de la garnison fut condamnée à mort, les églises

couleurs les passions les plus exaltées que puisse parfois contenir le cœur humain. D'une part, nous voyons employer tous les artifices que peuvent suggérer le despotisme, la barbarie et la cruauté d'un conquérant orgueilleux, qui s'irrite de la résistance obstinée d'une nation, dont les efforts héroïques suspendent le cours rapide de ses victoires; d'autre part, nous voyons mépriser et profaner les objets que notre foi adore comme sacrés, par un peuple barbare, qui enveloppait sous le même anathème tout ce qui rappelait l'ennemi de sa liberté: partout on renverse les temples du Seigneur, on passe ses ministres au fil de l'épée, on vilipende son culte, on change en ruines tant d'asiles érigés par la charité pour sauver l'innocence, pour secourir les orphelins et soulager la misère : la dévastation et la mort semblent s'être entendues à cette époque, pour promener leur étendard d'extermination sur cette partie disgraciée du Nouveau-Monde. Tel est en résumé le caractère des évènements qui formaient la physionomie de la situation politique de l'Etat chilien, à l'époque dont nous allons esquisser l'histoire.

La guerre entre les Araucans et les Espagnols, qui chaque jour devenait plus sanglante, affligeait excessivement le général don Francisco Quiñones. L'enthousiasme des premiers, pour conserver à tout prix l'indépendance nationale, rendait inutiles tous les moyens qu'il avait pris, pour arrêter l'effusion du sang et l'immolation de tant d'hommes appartenant aux deux nations. Aussi, fatigué d'efforts stériles, demanda-t-il et obtint-il la démission de son emploi.

L'expérience qu'avait faite des Araucans le vieux maître de camp Garcia Ramon donna lieu aux Espagnols de concevoir de grandes espérances, et de penser qu'il donnerait à la guerre une fin aussi prompte que satisfaisante; mais c'est précisément cette expérience qui le porta à s'éloigner des campagnes de l'Araucanie, aussitôt qu'il eut pris

possession de son commandement, et à rester dans l'inaction, jusqu'à ce que vînt à le remplacer Alonso Rivera, officier qui s'était fait un grand renom dans la guerre des Pays-Bas. Le roi, en le nommant gouverneur du Chili, attendait de sa valeur et de ses talents la conquête de l'Araucanie, qui, indépendamment des sommes considérables qu'elle coûtait au trésor public, tenait tout le pays dans une alarme continuelle. Le premier soin du nouveau chef fut de garantir par de bonnes fortifications les rives du Biobio, et par ces précautions, il parvint à ranimer le courage de colons, auxquels venait parfois la pensée d'abandonner le Chili. Pendant que l'exécution de ces mesures d'une importance capitale occupait Rivera, le toqui Paillamacu poursuivait chaque jour avec une plus grande rigueur le siège des villes d'au-delà du Biobio. La misère à laquelle étaient réduits leurs infortunés habitants était horrible, et plus affreuse encore l'angoisse, où les plaçait le défaut absolu de communication avec les autres établissements européens. Quand les vivres furent consommés, la famine commença à faire sentir ses épouvantables effets; un morceau de cuir bouilli, les rats, les vers et jusqu'aux crapauds les plus dégoûtants étaient des nourritures que les assiégés dévoraient avec appétit. Le colonel D. François del Campo voulut faire entrer un renfort considérable de troupes et de munitions; mais toutes les tentatives qu'il fit dans ce but furent infructueuses. Villarica se défendit à grand'peine deux ans onze mois; mais à la fin de ce terme, ses habitants avaient déjà péri, les uns de misère, les autres sous les coups des assiégeants, dans les sorties que, chassés par la famine, ils faisaient de temps en temps dans les campagnes voisines pour chercher de quoi se nourrir. Les troupes du toqui s'emparèrent de la ville, et dans leur premier mouvement de fureur, elles n'épargnèrent rien; une grande partie des soldats de la garnison fut condamnée à mort, les églises

couleurs les passions les plus exaltées que puisse parfois contenir le cœur humain. D'une part, nous voyons employer tous les artifices que peuvent suggérer le despotisme, la barbarie et la cruauté d'un conquérant orgueilleux, qui s'irrite de la résistance obstinée d'une nation, dont les efforts héroïques suspendent le cours rapide de ses victoires; d'autre part, nous voyons mépriser et profaner les objets que notre foi adore comme sacrés, par un peuple barbare, qui enveloppait sous le même anathème tout ce qui rappelait l'ennemi de sa liberté: partout on renverse les temples du Seigneur, on passe ses ministres au fil de l'épée, on vilipende son culte, on change en ruines tant d'asiles érigés par la charité pour sauver l'innocence, pour secourir les orphelins et soulager la misère : la dévastation et la mort semblent s'être entendues à cette époque, pour promener leur étendard d'extermination sur cette partie disgraciée du Nouveau-Monde. Tel est en résumé le caractère des évènements qui formaient la physionomie de la situation politique de l'Etat chilien, à l'époque dont nous allons esquisser l'histoire.

La guerre entre les Araucans et les Espagnols, qui chaque jour devenait plus sanglante, affligeait excessivement le général don Francisco Quiñones. L'enthousiasme des premiers, pour conserver à tout prix l'indépendance nationale, rendait inutiles tous les moyens qu'il avait pris, pour arrêter l'effusion du sang et l'immolation de tant d'hommes appartenant aux deux nations. Aussi, fatigué d'efforts stériles, demanda-t-il et obtint-il la démission de son emploi.

L'expérience qu'avait faite des Araucans le vieux maître de camp Garcia Ramon donna lieu aux Espagnols de concevoir de grandes espérances, et de penser qu'il donnerait à la guerre une fin aussi prompte que satisfaisante; mais c'est précisément cette expérience qui le porta à s'éloigner des campagnes de l'Araucanie, aussitôt qu'il eut pris

possession de son commandement, et à rester dans l'inaction, jusqu'à ce que vînt à le remplacer Alonso Rivera, officier qui s'était fait un grand renom dans la guerre des Pays-Bas. Le roi, en le nommant gouverneur du Chili, attendait de sa valeur et de ses talents la conquête de l'Araucanie, qui, indépendamment des sommes considérables qu'elle coûtait au trésor public, tenait tout le pays dans une alarme continuelle. Le premier soin du nouveau chef fut de garantir par de bonnes fortifications les rives du Biobio, et par ces précautions, il parvint à ranimer le courage de colons, auxquels venait parfois la pensée d'abandonner le Chili. Pendant que l'exécution de ces mesures d'une importance capitale occupait Rivera, le toqui Paillamacu poursuivait chaque jour avec une plus grande rigueur le siège des villes d'au-delà du Biobio. La misère à laquelle étaient réduits leurs infortunés habitants était horrible, et plus affreuse encore l'angoisse, où les plaçait le défaut absolu de communication avec les autres établissements européens. Quand les vivres furent consommés, la famine commença à faire sentir ses épouvantables effets; un morceau de cuir bouilli, les rats, les vers et jusqu'aux crapauds les plus dégoûtants étaient des nourritures que les assiégés dévoraient avec appétit. Le colonel D. François del Campo voulut faire entrer un renfort considérable de troupes et de munitions; mais toutes les tentatives qu'il fit dans ce but furent infructueuses. Villarica se défendit à grand'peine deux ans onze mois; mais à la fin de ce terme, ses habitants avaient déjà péri, les uns de misère, les autres sous les coups des assiégeants, dans les sorties que, chassés par la famine, ils faisaient de temps en temps dans les campagnes voisines pour chercher de quoi se nourrir. Les troupes du toqui s'emparèrent de la ville, et dans leur premier mouvement de fureur, elles n'épargnèrent rien; une grande partie des soldats de la garnison fut condamnée à mort, les églises

couleurs les passions les plus exaltées que puisse parfois contenir le cœur humain. D'une part, nous voyons employer tous les artifices que peuvent suggérer le despotisme, la barbarie et la cruauté d'un conquérant orgueilleux, qui s'irrite de la résistance obstinée d'une nation, dont les efforts héroïques suspendent le cours rapide de ses victoires; d'autre part, nous voyons mépriser et profaner les objets que notre foi adore comme sacrés, par un peuple barbare, qui enveloppait sous le même anathème tout ce qui rappelait l'ennemi de sa liberté: partout on renverse les temples du Seigneur, on passe ses ministres au fil de l'épée, on vilipende son culte, on change en ruines tant d'asiles érigés par la charité pour sauver l'innocence, pour secourir les orphelins et soulager la misère : la dévastation et la mort semblent s'être entendues à cette époque, pour promener leur étendard d'extermination sur cette partie disgraciée du Nouveau-Monde. Tel est en résumé le caractère des évènements qui formaient la physionomie de la situation politique de l'Etat chilien, à l'époque dont nous allons esquisser l'histoire.

La guerre entre les Araucans et les Espagnols, qui chaque jour devenait plus sanglante, affligeait excessivement le général don Francisco Quiñones. L'enthousiasme des premiers, pour conserver à tout prix l'indépendance nationale, rendait inutiles tous les moyens qu'il avait pris, pour arrêter l'effusion du sang et l'immolation de tant d'hommes appartenant aux deux nations. Aussi, fatigué d'efforts stériles, demanda-t-il et obtint-il la démission de son emploi.

L'expérience qu'avait faite des Araucans le vieux maître de camp Garcia Ramon donna lieu aux Espagnols de concevoir de grandes espérances, et de penser qu'il donnerait à la guerre une fin aussi prompte que satisfaisante; mais c'est précisément cette expérience qui le porta à s'éloigner des campagnes de l'Araucanie, aussitôt qu'il eut pris

possession de son commandement, et à rester dans l'inaction, jusqu'à ce que vînt à le remplacer Alonso Rivera, officier qui s'était fait un grand renom dans la guerre des Pays-Bas. Le roi, en le nommant gouverneur du Chili, attendait de sa valeur et de ses talents la conquête de l'Araucanie, qui, indépendamment des sommes considérables qu'elle coûtait au trésor public, tenait tout le pays dans une alarme continuelle. Le premier soin du nouveau chef fut de garantir par de bonnes fortifications les rives du Biobio, et par ces précautions, il parvint à ranimer le courage de colons, auxquels venait parfois la pensée d'abandonner le Chili. Pendant que l'exécution de ces mesures d'une importance capitale occupait Rivera, le toqui Paillamacu poursuivait chaque jour avec une plus grande rigueur le siège des villes d'au-delà du Biobio. La misère à laquelle étaient réduits leurs infortunés habitants était horrible, et plus affreuse encore l'angoisse, où les plaçait le défaut absolu de communication avec les autres établissements européens. Quand les vivres furent consommés, la famine commença à faire sentir ses épouvantables effets; un morceau de cuir bouilli, les rats, les vers et jusqu'aux crapauds les plus dégoûtants étaient des nourritures que les assiégés dévoraient avec appétit. Le colonel D. François del Campo voulut faire entrer un renfort considérable de troupes et de munitions; mais toutes les tentatives qu'il fit dans ce but furent infructueuses. Villarica se défendit à grand'peine deux ans onze mois; mais à la fin de ce terme, ses habitants avaient déjà péri, les uns de misère, les autres sous les coups des assiégeants, dans les sorties que, chassés par la famine, ils faisaient de temps en temps dans les campagnes voisines pour chercher de quoi se nourrir. Les troupes du toqui s'emparèrent de la ville, et dans leur premier mouvement de fureur, elles n'épargnèrent rien; une grande partie des soldats de la garnison fut condamnée à mort, les églises

et les maisons furent démolies, le reste des habitants fut réduit en servitude. L'Impériale subit un sort semblable peu de temps après. Cette ville, qui, par le commerce étendu de ses négociants et par le développement de ses richesses, était considérée comme le marché des colonies australes, aurait résisté moins de temps au siège qu'en firent les Araucans, si une héroïne espagnole, qui s'appelait Inès Aguilera, n'avait point constamment soutenu les citoyens par son exemple. La garnison découragée se proposait de capituler et de rendre la place; mais doña Inès, qui, dans le cours du siège, avait perdu son époux et ses frères, la détourna d'un semblable projet, jusqu'à ce qu'une circonstance heureuse lui permît de se sauver par mer avec l'évêque et une grande partie des habitants. La ville, privée de secours, se rendit au toqui, qui, après l'avoir livrée au pillage de ses soldats, la détruisit de fond en comble. Osorno fut la dernière ville qui tomba au pouvoir du toqui victorieux : malgré les efforts de sa garnison, elle ne put résister aux forces des assiégeants grossies par les deux divisions de l'armée araucane, qui venaient de triompher de Villarica et de l'Impériale. Bien que la plupart des habitants des villes détruites se fussent sauvés d'avance, le nombre des Espagnols qui demeurèrent captifs des Indiens fut considérable, et une foule de femmes allèrent remplir les sérails des vainqueurs. Parmi elles se trouvaient comprises plusieurs religieuses des monastères de l'Impériale et d'Osorno; mais elles furent préservées comme par miracle de mille dangers imminents, auxquels les exposait à chaque instant la sensualité de leurs maîtres. Nous expliquerons dans un autre chapitre comment elles échappèrent à de si grands périls, comment elles recouvrèrent leur liberté, disposées qu'elles étaient à perdre généreusement la vie, plutôt que de servir de proie aux passions brutales d'hommes vieillis dans le vice. Paillamacu, auquel tous ces faits si avantageux pour son pays

acquirent un renom glorieux et une immense réputation, ne jouit pas long-temps de sa prospérité : la mort, coupant le fil de ses jours, enleva à l'Araucanie un chef qui, s'il ne surpassa point, au moins égala par ses exploits et Lautaro et Caupolican. Paillamacu mourut à la fin de l'année 1604, l'année même où il consomma la ruine des villes du Chili méridional.

Huenecura, nommé toqui en remplacement de Paillamacu, avait fait ses études militaires à l'école de Lumaco. Son prédécesseur lui laissait de brillants exemples à imiter, et Huenecura se promettait bien de faire tous ses efforts pour conserver à la dignité de toqui le lustre que lui avaient donné les glorieux faits d'armes de Paillamacu. Presqu'au même moment les Espagnols reçurent aussi un nouveau chef. A l'habile Rivera, écarté du gouvernement pour avoir contracté un mariage sans la permission du roi, succéda l'*auditeur* Talaverano. Le roi se proposait de mettre de nouveau à la tête du gouvernement du Chili don Alonso Sotomayor, sans doute à cause de la confiance que lui inspiraient les antécédents de ce chef; mais Sotomayor, qui ne se souciait pas d'échanger le repos dont il jouissait dans sa présidence de Puerto-Rico, contre les hasards de la lutte avec les Araucans, n'accepta pas la commission royale, et désigna Garcia Ramon comme l'homme capable de diriger sagement le timon des affaires au Chili, au milieu des embarras qui se présentaient. Garcia Ramon avait servi sous les ordres de Sotomayor, non-seulement au Chili, mais auparavant encore dans la Nouvelle-Grenade, et s'était comporté avec courage et fermeté dans des circonstances assez difficiles. Il avait également occupé dans le Pérou des postes de la plus haute importance, et son nom était connu non-seulement dans les états hispano-américains, mais même en Espagne. Philippe II manda au vice-roi que si Sotomayor n'acceptait pas la dignité de capitaine-général du Chili, il y appelât

Garcia Ramon, et c'est à ces instructions que le vice-roi se conforma le 2 janvier 1605. La nomination de ce respectable vétéran, si connu de tous par sa prévoyance et son habileté, apporta des jours de joie au Chili. A cette satisfaction il y avait encore un autre motif, c'était qu'avec la commission royale le capitaine-général avait reçu un bon nombre de soldats aguerris. Les exploits des Araucans n'appelaient pas seulement l'attention des colonies espagnoles de l'Amérique; le bruit en retentissait jusque dans l'Europe elle-même, et d'illustres poètes les chantaient. Le nouveau gouverneur, se croyant en mesure de porter un coup mortel à cette nation héroïque, en se couvrant de gloire, résolut d'envahir l'Araucanie. Se mettant donc à la tête de trois mille vétérans et de quelques troupes auxiliaires, il arriva sans obstacle jusqu'à Boroa, où il bâtit un fort, à la défense duquel il laissa une bonne garnison. Le toqui détruisit cette nouvelle forteresse, et fit éprouver des défaites successives à cette brillante armée, dans laquelle le général espagnol plaçait l'espoir de sa future grandeur. Aux titres de capitaine-général et de gouverneur du royaume, il avait réuni celui de président de l'audience, qui, après une suspension de trente-quatre ans, venait d'être rétabli à Santiago; et le 8 septembre 1609, il passa de nouveau le Biobio, à la tête de deux mille hommes. Huenecura le rencontra au bord des marais de Lumaco; mais après un combat acharné, la victoire resta indécise. Les chagrins que lui causaient tous ces revers conduisirent Garcia Ramon au tombeau, le 19 août 1610. Ce vaillant homme n'a laissé aucun de ces exemples funestes qui ont souillé la vie des conquérants : son nom n'éveille au contraire que de nombreux souvenirs d'humanité, de désintéressement, de générosité, qui honorent sa nation. Le toqui Huenecura mourut à peu près à la même époque. Il fut remplacé par Aillavilu II, chef aussi brave que prudent.

Conformément aux ordres du roi et aux dispositions du

président défunt, le gouvernement du Chili passa aux mains du doyen de l'Audience, D. Louis Merlo de la Fuente, qui en remplit les fonctions avec équité et sagesse, jusqu'à l'arrivée du successeur que lui donna le vice-roi du Pérou, en la personne de D. Juan Jara Quemada.

Pendant que la guerre continuait ainsi toujours plus sanglante, un jésuite plein de zèle élevait la voix dans le cabinet de Madrid, et faisait un appel à Philippe III en faveur des infortunés Indiens contre lesquels il dirigeait ses armes. C'était le P. Valdivia, qui, animé des sentiments les plus nobles qui puissent remplir un cœur généreux, entreprit un voyage en Espagne, dans le but d'éclairer le souverain sur les causes véritables qui prolongeaient cette guerre désastreuse de l'Araucanie. Peu d'hommes à cette époque réunissaient les qualités du P. Valdivia, pour s'acquitter d'une semblable mission. Il avait parcouru toutes les possessions des Indiens et avait vécu parmi eux; il connaissait leur caractère, leurs usages, leurs inclinations, et il avait surtout observé avec un soin particulier tout ce qui les blessait dans leurs rapports avec les Européens. Il était recteur du collège de Santiago, quand son supérieur provincial l'appela à Lima, pour y faire un cours de théologie. C'est au milieu de ses leçons que le vice-roi vint le prier de se rendre en Espagne, pour informer le monarque de l'état de la guerre au Chili, et lui parler des moyens propres à la terminer. L'habile et zélé Jésuite, pour se mettre à même de mieux remplir sa mission, retourna au Chili et parcourut de nouveau l'Araucanie, sondant adroitement les dispositions des habitants. Il ne tarda pas beaucoup à rentrer dans le Pérou, et ayant pris du vice-roi ses lettres de créance, il alla se présenter à Philippe III, en pleine cour de Madrid. Nombreuses furent les conférences que tinrent le monarque et le missionnaire pour arrêter les moyens de pacifier l'Araucanie et d'y introduire la foi.

Le bruit des armes et l'appareil terrible d'une guerre sanglante n'avaient pas jusque-là réussi à leur inspirer la moindre terreur : il fallait donc adopter un nouveau plan, des bases duquel le choix fut recommandé au talent et à la discrétion du P. Valdivia. Le changement complet du système suivi jusqu'alors pour la conquête du pays fut la principale base que le missionnaire indiqua. Dans son opinion, il fallait remplacer quelques commandants espagnols, interdire toute espèce d'agression contre le territoire araucan, et enfin borner à la défense des contrées conquises toutes les opérations hostiles, qui tant de fois avaient inondé de flots de sang la plus belle partie de l'Etat chilien.

Le souverain approuva les idées du P. Valdivia, et voulut qu'il se chargeât lui-même du soin de les réaliser. C'est dans ce but qu'après l'avoir fait revêtir de la dignité épiscopale, il aurait voulu lui donner encore les titres de gouverneur et de capitaine-général du Chili. Mais quelque ardents que fussent les désirs et quelque pressantes que fussent les instances du monarque à cet égard, rien ne put ébranler la volonté du charitable prêtre; loin de consentir à la réalisation des desseins du roi qui voulait l'élever si haut, il protesta qu'il renoncerait à mener à son terme l'affaire dont on le chargeait, dans le cas où l'on voudrait le forcer à accepter des dignités, qui ne convenaient nullement ni à sa profession religieuse ni à son caractère. Toutefois, pour condescendre d'une certaine manière à la volonté de son maître, et prévoyant que des fonctions semblables pourraient servir à ses projets, il consentit à être nommé visiteur général du royaume. Philippe permit en outre, au P. Valdivia, de choisir un gouverneur à sa convenance. L'humble religieux jeta les yeux sur Alonso Rivera, dont il connaissait parfaitement le caractère plein de modération et de bienveillance pour les Indiens. Après avoir

[1] *Document n° 6.*

pris toutes ses mesures, Valdivia partit pour le Chili, accompagné de quelques religieux de son ordre, qui devaient le seconder dans la grande entreprise dont il se chargeait. C'est à la Conception que le visiteur commença à se mettre en rapport avec les Araucans. Ah! s'il avait prévu que dès ce moment commencerait aussi la série de ses douloureuses épreuves! Le P. Valdivia fit entendre aux Espagnols qu'ils devaient suspendre toute espèce d'hostilités, et que cette condition était l'élément essentiel du traité qu'il se proposait de conclure avec les ulmens ennemis. Une ouverture semblable alarma vivement des hommes, qui avaient le plus grand intérêt à prolonger la guerre, et devaient voir un danger de ruine personnelle dans tout ce qui pouvait tendre à la paix. Toute l'énergie qui caractérisait le P. Valdivia fut nécessaire pour réprimer les murmures d'une soldatesque indisciplinée, soutenue par des chefs sans honneur et sans principes. Il fit connaître aux ulmens les plus voisins, par l'intermédiaire des Indiens prisonniers, la mission que lui avait conférée le souverain, et quelques-uns d'entre eux vinrent discuter les conditions de la paix qu'il s'agissait de faire. Les Araucans signalaient deux articles à l'admissiou préalable desquels ils tenaient essentiellement; savoir : la liberté absolue et sans condition de tous les Indiens que les Européens retenaient à leur service, et la reconnaissance du Biobio, comme limite entre les états indépendants de l'Araucanie, et les colonies sujettes au roi d'Espagne. En conséquence, les Espagnols devaient rendre leurs captifs dans un bref délai, et évacuer les forts qu'ils avaient construits sur la rive méridionale du Biobio, aussitôt après la conclusion du traité. L'entrevue fut longue; mais les contractants ne prirent aucune décision, croyant plus convenable d'attendre la réunion d'un congrès d'ulmens plus nombreux, qui serait immédiatement convoqué, et auquel devait également assister le P. Valdivia. L'empressement avec lequel les

membres de cette première assemblée convoquèrent tous les chefs qui devaient composer la seconde, prouvait assez que les Araucans agissaient avec sincérité, et qu'ils travaillaient de bonne foi à l'établissement de la paix. Un grand mouvement se fit remarquer dans la province de Citirai, par suite des préparatifs que faisaient les ulmens de ces cantons qui se rendaient à Nancu, lieu désigné pour la réunion du congrès. Le 13 juin 1612, le P. Valdivia fut averti que le congrès l'attendait, et il s'y rendit immédiatement sous l'escorte de troupes araucanes. Huaiquinilla ouvrit la séance en se félicitant lui-même et ses pairs de la fin d'une guerre si désastreuse. Le Père donna lecture des lettres du roi, et expliqua les intentions avec lesquelles il les avait expédiées. Il parla longuement des bienfaits que la paix apporterait aux Etats, et de la fidélité scrupuleuse avec laquelle il faudrait observer les conditions qui seraient stipulées. Les chefs indiens signifièrent de nouveau qu'ils ne recevraient aucune proposition de paix, sans que d'abord ne fût aboli le service personnel que les Espagnols exigeaient de leurs compatriotes, et ne fût évacué le fort de Saint-Jérôme, qui, construit au milieu de leurs terres, causait de fréquentes disputes et inquiétudes. Le Père consentit franchement à ce qu'on lui demandait, et se hâta de retourner à la Conception, pour arrêter avec le gouverneur Rivera les mesures propres à consolider la paix conclue avec les ulmens de Catirai. Valdivia entra dans la ville, accompagné d'une suite nombreuse, dont ceux qui venaient de participer au traité formaient la majorité : ils voulaient se rendre compte des dispositions des Espagnols, en observant l'air avec lequel ils accepteraient les conditions stipulées. Rivera montra toute la joie que lui inspirait l'heureuse issue des efforts du généreux visiteur ; à l'instant même il ordonna la démolition du fort Saint-Jérôme et la mise en liberté de tous les Indiens qu'il retenait prisonniers.

Le P. Valdivia, après le succès de cette négociation, qu'on pouvait considérer comme l'essai de celles qu'il devait entamer à la suite, établit des missions dans les places d'Arauco et de Monterei. De fervents Jésuites, Horace Vechi et Vincent Mondolell, y furent envoyés avec quelques autres religieux de leur ordre. En fondant ces missions, Valdivia espérait que les Pères pourraient catéchiser les Indiens, obtenir leur bienveillance, et entretenir parmi eux le goût de la paix à laquelle ils venaient dc se rallier. Ce projet était magnifique sans doute, mais les moyens dont il pouvait disposer pour le réaliser étaient malheureusement insuffisants. Néanmoins, grâce à la fécondité et à l'activité de son génie, le visiteur sut suppléer à cette insuffisance, pour mettre la main à l'œuvre, et ses compagnons commencèrent à exercer les fonctions auxquelles il les avait destinés, peu de temps après y avoir été appelés. Les mœurs excessivement relâchées des soldats qui composaient les garnisons des forts, où venaient de s'établir les missionnaires, étaient comme toujours la pierre d'achoppement contre laquelle venaient heurter les infidèles, et les Jésuites, convaincus que la foi ferait peu de progrès parmi les étrangers, s'ils ne réformaient d'abord la vie dissolue de leurs compatriotes, entreprirent avec zèle cette nouvelle tâche. Hélas! le résultat de leurs efforts ne répondit pas à leurs espérances : le cœur humain est ainsi fait, qu'il renonce rarement aux habitudes au milieu desquelles il a long-temps croupi, et telle était précisément la situation des individus, dont les missionnaires de la Compagnie se proposaient de changer les mœurs. Pendant qu'ils travaillaient à écarter les obstacles qui s'opposaient à la foi, le P. Valdivia, de son côté, cherchait à pacifier les provinces de l'Araucanie, qui n'avaient pas encore voulu traiter. Ancanamon, ulmen de Puren, élu toqui par suite de la démission volontaire d'Aillavilu, jouissait d'une grande influence parmi les Indiens des provinces, et pourvu qu'on

parvînt une fois à faire pencher son esprit en faveur de la paix, il était facile de pacifier tout le pays. Le P. Valdivia, d'accord avec le gouverneur Rivera, s'occupa de suite de l'adoption d'un moyen propre à atteindre ce but. Il envoya d'abord Pedro Melendez à la case d'Ancanamon, le chargeant de faire part au chef indien des lettres envoyées par le roi, et de le prier de lui accorder une conférence. Le toqui se prêta de bonne grace à ce qu'on lui demandait, et ne tarda pas à se rendre à Paicavi, sur l'invitation de Rivera et du visiteur. Dans la conférence, après que Valdivia eut donné communication des lettres royales dont il était porteur, Ancanamon annonça qu'il était animé en faveur de la paix des mêmes sentiments que le souverain; mais il demanda que, comme mesure préliminaire, les Espagnols évacuassent les forts de Paicavi et d'Arauco. Les articles qui se discutèrent relativement à la conclusion de la paix se réduisaient à respecter le Biobio, comme la barrière des deux nations que personne ne pourrait franchir avec des troupes; à se livrer réciproquement à l'avenir les déserteurs; enfin à permettre aux missionnaires l'entrée du territoire araucan, pour y prêcher la foi chrétienne. La ratification de ces articles appartenait aux chefs des quatre *utamapus* [1]; et le toqui voulut se charger de les voir lui-même [2], et à cet effet, il partit pour Puren, accompagné de Melendez. Ancanamon pria l'envoyé espagnol de l'attendre dans sa case, pendant qu'il se rendait dans les utamapus, et il

[1] Ce sont les quatre Etats qui forment la Confédération araucane. (*Note du traducteur.*)

[2] Dans le récit de ces faits, nous suivons presque littéralement la relation que nous en a laissée D. Francisco Nuñez Pineda y Bascuñan dans son *Heureuse Captivité*. Les conditions particulières de cet ouvrage, qui a été écrit par un homme également distingué par ses vertus et ses connaissances, peu de temps après l'accomplissement des faits, par un auteur qui lui-même a eu, durant sa captivité, des rapports avec les personnages qui y intervinrent, nous fait préférer son témoignage à celui des autres historiens, qui se taisent sur les évènements que raconte D. Francisco, et que nous reproduisons. (*Note de l'auteur.*)

recommanda à ses femmes de le servir avec les égards dûs à un hôte à ses yeux si magnifique. Melendez, trahissant la confiance dont on l'honorait, contracta des relations illicites avec Maria Jorquera, dame espagnole, et femme d'Ancanamon. Ses passions brutales n'étaient pas assouvies: sans craindre les conséquences qu'elles pouvaient entraîner, il s'unit par un semblable commerce à deux autres jeunes filles du sérail du chef indien. Une conduite si perfide, souillée de crimes si odieux, dans un espace de temps si court, poussa naturellement le coupable à machiner quelque nouvelle infamie, pour éviter le châtiment dont il était menacé avec ses complices. Melendez comprenait que de pareils exploits ne pouvaient rester cachés, et que par conséquent le toqui en serait promptement instruit. Il résolut donc de quitter la case d'Ancanamon, en enlevant ses maîtresses. La qualité de chrétienne de l'Espagnole et le désir que les deux autres femmes témoignaient de le devenir, lui parurent un prétexte suffisant pour justifier sa fuite, comme si la religion pouvait jamais servir d'excuse à des projets si criminels! Les trois femmes se réfugièrent au fort de Paicavi avec deux petits garçons, implorant la protection du gouverneur Rivera, qui s'y trouvait à cause des négociations ouvertes pour la paix. Les raisons qu'elles alléguèrent pour expliquer un départ si scandaleux, furent celles que leurs passions et leurs craintes savaient convenir au perfide Melendez. Nous avouons que la conduite de Rivera, en cette occasion, nous paraît incompréhensible; il ne pouvait ignorer la colère que l'admission des femmes dans le fort inspirerait au chef araucan, comme il savait de quelles forces imposantes le toqui pouvait disposer, pour venger l'outrage dont il était l'objet. D'un autre côté, il entrait bien peu dans les calculs d'une bonne politique d'irriter un homme qui se servait, au moment même, de son influence, pour arriver à la paix que sollicitaient les Espa-

gnols; malheureusement, les choses se passèrent ainsi. Il semble qu'une main ennemie exerçât une action occulte dans toutes les affaires qui intéressaient la prospérité du Chili, pour les empêcher d'entrer dans une phase si véritablement favorable à l'avenir du pays. Cependant Ancanamon, visitant les utamapus, décida les chefs à souscrire les traités de paix dont les conditions avaient été débattues à Paicavi; c'est pourquoi ils convinrent de se rendre à la case du toqui, pour aller ensuite avec Melendez trouver Rivera. Ancanamon fut assez maître de lui-même pour contenir la fureur dont il se sentit transporté, en apprenant la trahison de son hôte et la fuite de ses femmes. Dissimulant les tourments affreux auxquels son âme était en proie, il fit croire aux ulmens que les principes dans lesquels avait été élevée la Jorquera, autorisaient sa fuite, et que, pourvu qu'il se présentât lui-même au fort de Paicavi, tout serait arrangé de manière à concilier les principes religieux de sa femme et l'honneur de sa personne. Mais les ulmens pénétrèrent la cause véritable du départ des femmes du toqui, et dès lors doutèrent aussi qu'il parvînt à obtenir la réparation d'un pareil affront. Sans relâche ils l'excitaient à la vengeance; mais Ancanamon, conséquent dans sa conduite, se rendit au fort pour réclamer à l'amiable du gouverneur ses femmes et ses fils. Sa demande fut rejetée sous différents prétextes : on lui dit que, Maria Jorquera étant espagnole, il n'avait aucun droit à la réclamer. Alors le toqui se borna à exiger la restitution des deux femmes indiennes; et cette réclamation fut également rejetée, parce qu'on supposait qu'elles s'étaient faites chrétiennes, et qu'elles refusaient de rentrer sous son pouvoir. Il paraissait bien douteux au chef indien que ses femmes eussent été baptisées dans un temps si court; mais voyant l'inutilité de tous ses efforts pour les recouvrer, il se retira couvant d'horribles projets de vengeance. Utaflame, archi-ulmen

d'Elicura, joua, en ce moment, un rôle important dans les négociations entamées en vue de la paix. Jadis ennemi acharné du nom espagnol, il avait été séduit par la générosité avec laquelle le P. Valdivia lui avait fait rendre un fils captif, et la reconnaissance le portait à le seconder, comme l'agent le plus actif, pour que ses laborieux essais de pacification ne fussent pas infructueux. Utaflame s'entendit avec les autres chefs sur les conditions auxquelles la province d'Elicura accepterait la paix, et de concert avec eux il présenta au gouverneur, le 7 décembre 1612, les articles dont ils demandaient la sanction, comme devant servir de base aux traités; la destruction du fort de Paicavi, déjà sollicitée auparavant, était le premier de ces articles. Les Indiens regardaient toujours avec terreur ces établissements, non qu'ils vissent tant en eux le signe et l'appui de la domination exercée par l'ennemi sur leur pays, que le rempart derrière lequel s'abritaient des hommes qui, chaque jour, se livraient à leur égard à toute sorte de rapines. La prédication de l'Evangile par les Pères de la Compagnie, et le retour des fils d'Ancanamon près de leur père, furent les autres conditions proposées par Utaflame. Il paraît que le chef indien, d'accord avec Ancanamon, ne se préoccupait plus autant du retour des femmes séduites par Melendez; soit que la tendresse paternelle fît croire à Ancanamon le succès de cette demande plus facile, soit qu'il voulût simplement réserver pour une meilleure circonstance la réclamation relative aux femmes, il se borna à n'exiger alors que la restitution de ses fils, dont on ne pouvait lui disputer la possession. Les deux premières conditions furent admises par le gouverneur, mais il opposa encore des difficultés quant à la troisième, contre l'opinion du P. Valdivia. Cet homme éclairé éprouvait aussi la plus vive indignation contre les crimes qui avaient provoqué la colère du toqui indien. Il comprenait qu'il était juste de le traiter

avec bienveillance, et nécessaire de faire droit à sa demande, pour éviter une rupture dont sa sagacité lui faisait prévoir l'imminence.

L'archi-ulmen d'Elicura conclut la paix, et en conséquence il emmena avec lui trois Jésuites, dont les noms étaient Martin Aranda, chilien, Horace Vechi, natif de Sienne, et Diego Montalva, mexicain. Il parut imprudent à beaucoup de personnes d'envoyer des prêtres dans une contrée récemment pacifiée, où conservaient toute leur vivacité tant de souvenirs propres à exciter la haine contre la nation à laquelle appartenaient les missionnaires, où enfin jouissait d'un pouvoir considérable un homme qui venait d'être indignement outragé. Le zèle ardent du P. Valdivia peut seul servir d'excuse à une semblable imprudence [1]. Il était persuadé que les chefs d'Elicura agissaient avec sincérité; en cela il ne se trompait point; et bien qu'il ne se fît pas illusion sur le ressentiment du toqui, il put très-bien croire que les égards dus à l'archi-ulmen mettraient obstacle à ses projets de vengeance. Le 9 décembre, les Pères entrèrent sur le territoire d'Elicura, et reçurent le meilleur accueil des habitants, qui désiraient avec impatience de recueillir les fruits du ministère apostolique. Ancanamon fut immédiatement averti de ce qui se passait; il réunit deux cents cavaliers, et, protégé par les ténèbres et le silence de la nuit, il tomba à l'improviste, au point du jour du 14 décembre, sur la maison des Pères, au moment où

[1] J'avoue que je ne partage pas tout-à-fait l'opinion du respectable auteur. Le P. Valdivia pouvait très-bien donner, et les missionnaires pouvaient très-bien accepter une mission, dont les dangers étaient sans doute l'objet qui les préoccupait le moins. Mais les apôtres ont toujours commis de ces *imprudences-là*, et la religion est toujours prête à leur pardonner l'héroïsme de leur dévouement! Dans le cours même de son bel ouvrage, M. Eyzaguirre cite souvent avec admiration des exemples de ces généreuses *imprudences*. Aujourd'hui encore, que deviendraient tant de peuples plongés dans la corruption et dans l'ignorance de l'idolâtrie, si nos missionnaires n'étaient disposés à se montrer aussi téméraires que Martin Aranda, Horace Vechi et Diego Montalva, (*Note du traducteur*.)

ils se préparaient à dire la messe. Le frère Diego Montalva fut le premier qui reçut la mort. Martin Aranda alla à la rencontre du toqui irrité, cherchant à le calmer par des prières et des promesses ; mais il alla bientôt rejoindre Diego Montalva : son corps était criblé des blessures que lui firent les coups de piques et de sabres levés contre lui [1]. Horace Vechi fut des trois missionnaires le dernier qui périt. Un ulmen, qui lui devait la liberté, essaya de le soustraire à la mort en fuyant avec lui ; mais ses efforts furent vains : atteint par Ancanamon, il tomba sous ses coups avec son généreux protecteur. Molina affirme que l'archi-ulmen Utaflame fut aussi ce jour-là victime de la colère du toqui. Valdivia vit se réaliser, par la fin tragique de ses missionnaires, les tristes pressentiments qui le tourmentaient depuis que Melendez avait donné lieu au ressentiment du toqui, et que le gouverneur l'avait entretenu par une politique maladroite. Il vit en un instant tous ses plans renversés ; toutes les espérances flatteuses des plus heureux résultats dont il se berçait, Valdivia les vit évanouies ! L'armée espagnole cria vengeance, et Rivera trouva nécessaire de ne pas laisser impuni un attentat si horrible [2]. Le visiteur protesta en vain contre cette détermination ; en vain il appuya sa protestation sur les ordres formels du souverain. Que pouvaient les représentations d'un prêtre contre les clameurs d'une multitude poussée par l'intérêt? La guerre recommença donc avec des symptômes aussi sinistres qu'auparavant. Valdivia fut en butte aux calomnies et aux diatribes de ses compatriotes ; ses conseils prudents et ses propositions pacifiques étaient signalés comme la cause des excès commis en

[1] Les sabres des Indiens étaient faits d'un bois très-dur, garni de pierres tranchantes. (*Note du traducteur.*)

[2] Horrible sans doute ; mais on ne saurait se dissimuler que dans toute cette histoire d'Ancanamon, les plus grand torts n'aient été du côté des Espagnols, et la conduite de Valdivia prouve que telle était aussi son opinion personnelle. (*Note du traducteur.*)

Elicura. On lui imputait des vues personnelles et perverses, et on le présentait comme intéressé à la paix pour affermir parmi les ulmens son influence, au point de pouvoir les réaliser dans un temps voulu. Le cœur du prêtre héroïque souffrit le déchaînement de la tempête avec un calme imperturbable. Sans se laisser impressionner par la conduite aussi perfide qu'audacieuse du toqui indien, il chargea le P. Gaspar Sobrino, son compagnon inséparable, de se rendre en Espagne pour informer le roi de tout ce qui était arrivé, et de la reprise des hostilités, contrairement aux ordres de Sa Majesté. Le gouverneur eut soin de prendre les mêmes précautions de son côté. Frai Pedro Sosa, Franciscain, et le colonel Pedro Cortes, suivirent de près Sobrino pour défendre la conduite de Rivera. D'après les instructions données par le gouverneur, ses envoyés devaient soutenir à la cour que les Chiliens étaient incapables d'apprécier les avantages de la paix; qu'ils n'observaient point la foi des traités, et que dans leur barbarie ils s'obstinaient à méconnaître le vrai Dieu et à lui refuser le culte qui lui était dû, malgré le zèle avec lequel la sainte parole leur avait été annoncée. Sans attendre, du reste, la décision du roi, il attaqua les Indiens, et ceux-ci, de leur côté, soutinrent bravement la lutte contre leurs prétendus maîtres. Loncothegua, qui succéda à Ancanamon, livra plusieurs combats acharnés à Rivera et à ses officiers, mais sans résultat décisif. Le gouverneur mourut à la Conception en mars 1617, nommant pour le remplacer, comme capitaine-général du royaume, l'auditeur (ou membre du tribunal royal) D. Fernando Talaverano.

Rivera avait à peine expiré, que le P. Sobrino arriva à la Conception, porteur des ordres du roi. La conduite du gouverneur lui avait attiré de vifs reproches de la part du souverain, qui recommanda de tenir aux points suivants, dans le traité à conclure avec les Araucans.[1] D'abord, de

[1] *Voir le document n° 7.*

continuer avec eux une guerre purement défensive, sans terme fixé d'avance, et par suite de s'abstenir, les chefs politiques eux-mêmes, d'entrer avec une troupe armée sur le territoire ennemi; en second lieu, le roi, manifestant son étonnement que les décisions qu'il avait transmises par le P. Valdivia n'eussent pas été respectées, chargeait le vice-roi du Pérou d'envoyer un visiteur qui les fît exécuter ponctuellement; en troisième lieu, la faculté de traiter avec les Indiens en guerre appartiendrait exclusivement au P. Valdivia; en quatrième lieu, les interprètes payés par le roi pour les communications avec les Indiens seraient nommés par le même P. Valdivia, dont ils dépendraient entièrement; en cinquième lieu, il faudrait observer scrupuleusement les traités conclus avec les ulmens de Catiraí, Elicura, et les autres cantons qui avaient accepté la paix, et dans toutes les affaires relatives à cette partie du pays, le gouverneur devrait suivre les avis que le P. Valdivia jugerait à propos de lui donner; en sixième lieu, le P. Valdivia pourrait faire entrer des missionnaires dans le territoire ennemi, quand il le trouverait convenable, et les placer dans les postes les plus importants, et tout cela, sans la moindre intervention du gouverneur; en septième lieu, le fiscal[1] devrait déclarer libres tous les Indiens pris dans la guerre qu'avaient causée les évènements d'Elicura; en huitième lieu, il était prescrit de garder, jusqu'au moment où l'on pourrait les échanger contre des prisonniers espagnols, les ennemis dont on s'emparerait par la suite, s'ils venaient à envahir le territoire conquis; et enfin, le roi décidait que les habitants des cantons, qui avaient conclu la paix, ne seraient point tenus de le servir hors de leur pays.

Le vice-roi du Pérou assura encore l'efficacité de ces dispositions, en protestant qu'il priverait de leurs emplois

[1] Le fiscal était le magistrat chargé du ministère public. (*Note du traducteur.*)

les fonctionnaires qui oseraient les enfreindre. Le triomphe de Valdivia fut donc aussi éclatant que fut honteuse la déconvenue qu'essuyèrent les émissaires de son ingrat rival.

Le gouvernement de Talaverano dura à peine dix mois; mais il observa si scrupuleusement les ordres du souverain, qu'il ne permit jamais, sous aucun prétexte, la moindre excursion dans les terres ennemies. D. Lope d'Ulloa fut proposé par le vice-roi du Pérou comme chef suprême de l'Etat du Chili, et ce choix fut confirmé par le roi. Presqu'au même moment les Araucans élurent aussi un nouveau chef. Par suite de l'abdication de Loncothegua, la dignité de toqui fut décernée à Lientur, militaire de valeur et d'expérience, qui, doué d'une activité extraordinaire, passa et repassa plusieurs fois le Biobio, sans être entamé par les troupes espagnoles [1]. Ulloa reçut du roi carte blanche pour continuer ou non la guerre : peut-être commençait-on à douter à la cour que les moyens proposés par Louis Valdivia produisissent les résultats que promettait le conseiller; mais Ulloa ne put user long-temps du pouvoir, car il mourut le 8 décembre 1620.

Le P. Valdivia, le saint champion, le charitable, l'ardent défenseur des Indiens, s'était déjà mis en route pour l'Espagne. Jamais sa conduite apostolique, tant de fois attaquée par l'intérêt et par le faux zèle, ne fut ternie par la moindre tache qui pût justifier l'animosité de ses détracteurs. Il avait trouvé dans le roi un protecteur décidé de ses louables entreprises. Mais quel avantage pouvait retirer le généreux Valdivia de dispositions si bienveillantes, quand il fut lui-même la dupe de celui qu'il considérait comme le plus fidèle dépositaire de ses pensées et le plus sûr compagnon de ses

[1] Molina place à cette époque la bataille de Cangrejeras, et d'autres expéditions, qui n'arrivèrent que dix ans plus tard, comme le confirme, dans son *Heureuse captivité*, D. Francisco Bascuñan, qui en fut le témoin oculaire. Molina les attribue à Lientur, tandis que Putapichion fut le général sous lequel elles eurent lieu. (*Note de l'auteur.*)

travaux, et qui le trahit indignement, en cédant aux inspirations et aux suggestions perverses de l'intérêt personnel? Le bruit sourd des murmures publics troublait sans cesse cet homme éminent, soit qu'il remplît les fonctions du ministère évangélique dans les missions qu'il donnait aux indigènes convertis, soit qu'il absorbât toute son âme dans une intime conversation avec Dieu, caché au fond de la cellule qu'il avait au collège de la Conception. Là encore, les rumeurs du dehors poursuivaient ce noble et grand cœur, dont les déchirements satisfaisaient l'acharnement de ses ennemis. Cette lutte continuelle, à laquelle le soumettait la résistance obstinée des colons, rendait absolument inutiles la permanence du séjour de Valdivia dans le Chili, et les dangers qui l'entouraient firent naître en son âme la douloureuse conviction, qu'il ne pourrait atteindre le but constant de tous ses désirs et de tous ses efforts. De retour en Espagne, il fit part au souverain des résultats heureux qu'offraient les moyens pacifiques, toutes les fois qu'on les employait pour convertir les Indiens; il montra sur une carte les contours d'une Araucanie indépendante, et signala le Biobio, comme devant toujours former la frontière des deux nations.

Le gouvernement de ses successeurs, l'auditeur D. Cristoval Cerda, D. Pedro Sores d'Ulloa et D. Francisco d'Alava, fut de très-courte durée; ils furent néanmoins presque toujours aux prises avec l'intrépide Lientur, qui ne cessa d'inquiéter les colonies espagnoles. Mais le chef indien, devant lui-même céder enfin au poids des années, se déchargea des fonctions dont il s'était si glorieusement acquitté, sur le jeune Putapichion, que ses qualités, sa valeur et sa sagesse semblaient en rendre digne. Le nouveau toqui avait passé les premières années de sa jeunesse dans la servitude, près des Espagnols; mais cette condition humiliante n'avait point abattu la grandeur de son âme. Il était fier, intrépide,

capable de réaliser de vastes projets. Il signala son entrée au pouvoir par l'attaque des forts du Nacimiento et de Quinel; mais ayant échoué dans ces deux entreprises, il se contenta de ravager la province de Chillan. D. Louis Fernandez de Cordoue, seigneur del Carpio, nommé président du Chili par le vice-roi du Pérou, reçut l'ordre exprès de reprendre l'offensive contre les Araucans. Nous ignorons les nouveaux motifs qui amenèrent cette résolution opposée aux instructions formelles du souverain. Cordoue rencontra un adversaire terrible, inaccessible au découragement. Entre autres actions par lesquelles Putapichion illustra son commandement, au grand déplaisir de son rival, le triomphe qu'il remporta dans les environs de Chillan mérite une mention particulière. Le corrégidor, ses fils et plusieurs membres de la municipalité de la ville avaient péri dans le combat : Putapichion put donc, sans rien craindre, la livrer au pillage de ses soldats. Peu de temps après cette victoire éclatante, eut lieu la bataille de Las Cangrejeras, le 15 mai 1629, où la garnison espagnole fut battue et défaite par l'armée araucane, et où resta prisonnier, entre autres, le célèbre capitaine D. Francisco Nuñez Pineda y Bascuñan, qui, dans son *Heureuse Captivité*, nous a laissé un tableau exact des mœurs et des évènements de cette époque. L'affaire de las Cangrejeras fut encore suivie d'une autre bataille générale que livra le toqui à l'armée espagnole.

D. Francisco Lazo de la Véga, successeur de Fernandez de Cordoue, s'était fait remarquer par la bravoure éprouvée qu'il avait plus d'une fois montrée dans les armées du roi d'Espagne, qui, à cette époque, firent les guerres de Flandre. Son habileté militaire lui ouvrit l'entrée du conseil de guerre de Sa Majesté Catholique, et son illustre naissance lui fit décerner la décoration de la croix de Saint-Jacques. Le gouvernement du Chili était alors considéré comme un poste important, auquel ne pouvaient aspirer

que des personnages distingués comme Lazo. Mais la fortune, ce génie capricieux qui se plaît à se jouer des pauvres mortels, souffla de sa bouche moqueuse sur la gloire du nouveau président, et flétrit bientôt dans l'Araucanie les lauriers qu'il avait si laborieusement cueillis en Flandre et en Espagne. Des rencontres et des actions particulières avaient fréquemment lieu entre les parties belligérantes ; dans l'une d'elles, qui arriva près d'Alvarrada, le président Lazo eût essuyé la déroute la plus complète, si Putapichion n'avait été mortellement blessé au moment le plus critique du combat.

Le toqui Quepuantu, lieutenant et successeur de Putapichion, assailli traîtreusement par Loncomilla, périt de la manière la plus héroïque, criblé de vingt-trois blessures. Quenucalquin, Curanteo et Curimilla, qui obtinrent successivement le commandement suprême, après Putapichion, firent la guerre sans arriver à aucun résultat favorable à leur cause. Il faut avouer que leurs exploits prouvaient bien plus de témérité que de bravoure et de prudence. Lazo employa tous les moyens qu'il eut à sa disposition pour mettre fin à une semblable lutte. Il dévasta les provinces de l'Araucanie, ôtant la vie à tous les hommes capables de porter les armes qu'il rencontrait; il incendia leurs cases et leurs récoltes; il fit transporter dans le Pérou tous ceux qu'il épargnait.... et tout cela ne servit à rien ! Plutôt que de renoncer à leur indépendance, les Araucans sacrifiaient avec enthousiasme leur liberté, leurs biens, leur vie ! L'amour de la patrie qu'ils idolâtraient, portait les bannis à s'exposer à la fureur de la mer sur des barques fragiles, ou même à la nage, pour aller combattre de nouveau pour son indépendance. Combien de ces héros ne surprit-on pas, mourant de misère et d'inanition sur des plages lointaines, où les avait jetés la violence des vents.

Lazo demanda au roi de nouveaux renforts, promettant

de terminer la guerre dans le court espace de deux années. Le conseil et la bourgeoisie de Santiago appuyèrent sa pétition ; mais le monarque, instruit des détails de la guerre féroce qu'il avait faite à une nation digne d'un meilleur sort, priva Lazo du gouvernement, et lui nomma pour successeur le marquis de Baides, comte de Pedroso, Francisco Lopez de Zuñiga. La cour confiante plaça les plus flatteuses espérances dans les talents politiques de Zuñiga. Le nouveau capitaine arriva au Chili au commencement de l'année 1640. Un de ses premiers soins fut de s'aboucher avec Lincopinchon, qui, élu généralissime au lieu de Curimilla, commandait les forces araucanes. Les deux chefs se distinguaient également par leur caractère pacifique : aussi parvinrent-ils facilement à s'entendre. Un armistice général fut l'effet immédiat de cette entrevue. Pendant cet armistice, le toqui devait convoquer un congrès général où se seraient débattus les points pouvant servir de base au traité de paix. Le 6 janvier 1641, Lincopinchon se présenta à Quillin avec une suite de dix mille hommes, parmi lesquels se trouvaient les archi-ulmens, les ulmens et les autres personnages considérables de l'Etat. Le marquis se rendit aussi à la réunion avec une escorte modeste, et après le cérémonial d'usage, la paix fut conclue aux mêmes conditions qu'avait posées Ancanamon quelques années auparavant. Les chefs s'embrassèrent cordialement, se félicitant mutuellement de l'heureux résultat de leur entreprise. Ce traité rendit la liberté à tous les prisonniers de guerre, et les Espagnols virent rentrer dans leurs foyers quarante-deux hommes de ceux qu'avait pris Paillamacu. Le commerce se rétablit entre les deux nations, et ces terres, que le feu et le sang avaient rendues stériles, produisirent de nouvelles récoltes. Le roi approuva les traités de Quillin, et Zuñiga les fit observer rigoureusement durant les six années de son gouvernement.

Le marquis s'était concilié la faveur générale par l'amour de la justice qui éclatait dans tous les actes de son administration ; jamais un citoyen ne put lui reprocher une mesure quelconque qui tendît au favoritisme, qu'on avait vu régner auparavant dans le cabinet d'un grand nombre de gouverneurs du Chili. L'expiration de son mandat causa des regrets universels. Un nouveau président venait diriger les destinées du pays, et personne ne pouvait le garantir de la possibilité du retour d'une époque désastreuse. Zuñiga remit l'autorité entre les mains de son successeur à la Conception, et se retira ensuite à Santiago pour y faire les préparatifs de son départ pour l'Europe. Le voyage fut malheureux. A la hauteur de Cadix et à la vue du port même, le navire espagnol où se trouvait Zuñiga fut pris et brûlé par un bâtiment anglais. L'ex-président et sa femme furent au nombre des victimes que l'incendie dévora dans ce jour funeste, et ses deux fils au nombre des prisonniers transportés à Londres. Telle fut la fin tragique du marquis de Baides, comte de Pedroso, seigneur des états de Zuñiga et de Tobar, capitaine-général du royaume et président de l'Audience du Chili. Sous son gouvernement, la patrie avait été heureuse et tranquille, la religion florissante et prospère, la justice avait été administrée avec zèle et droiture, les citoyens avaient été respectés et protégés. La fortune, d'un air souriant, le rappelait dans la métropole pour y couronner les derniers jours de sa glorieuse carrière ; la renommée, de sa voix puissante, proclamait Zuñiga, digne des récompenses promises par le roi à celui qui serait parvenu à terminer honorablement la guerre désastreuse de l'Araucanie, et déjà d'avance le vœu de toute la cour lui décernait une brillante vice-royauté... En un instant, cette magnifique perspective disparut au vent de l'inconstante fortune, et les flots de l'immense océan couvrirent tout cet avenir.

Une piété solide, la soumission la plus profonde aux

ordres du souverain caractérisaient D. Martin de Mujica, qui succéda au marquis de Baides : aussi chercha-t-il avec un soin particulier à éviter les écueils que des esprits inquiets faisaient naître à chaque pas, pour s'y faire briser une paix acquise au prix d'énormes sacrifices.

Mais cette paix, que le président Mujica gardait si religieusement avec les ennemis de l'Etat, se fût rompue, sans sa présence entre l'évêque D. Diego Zambrano et les membres du conseil municipal de la Conception [1]. Les excès de tout genre auxquels se livraient impunément non-seulement les gens du peuple, mais les personnages les plus marquants de la noblesse, portèrent l'évêque à fulminer des peines canoniques contre ceux qui se rendaient coupables de scandales publics. Le conseil se plaignit, sans doute parce que la houlette pastorale avait atteint quelques-uns de ses membres. Il demanda une réparation qui ne pouvait lui être accordée, attendu qu'elle n'est jamais due au criminel, et se mit en complète opposition avec l'évêque. Les mauvaises dispositions du conseil à l'égard de l'évêque devinrent aussitôt un fait public, et l'objet de mille plaisanteries et de mille sarcasmes qui alimentaient la conversation des cercles. C'est dans ces circonstances que le pieux président arriva à la Conception. Son premier soin fut de rétablir l'harmonie qui doit nécessairement régner entre les deux pouvoirs. Les magistrats de la ville regardèrent leur amour-propre comme satisfait, par l'explication que donna l'évêque des phrases du mandement qui les blessaient le plus, et le digne pasteur voulut bien se contenter de recevoir les marques de respect, que l'orgueilleux conseil commença dès lors à lui rendre.

La connaissance de la cause principale des maux infinis

[1] J'ose à peine aventurer ce mot qui paraîtra trop moderne. Il rend cependant de la manière la plus exacte le terme d'*ayuntamiento*, que j'ai le plus souvent traduit par *municipalité* ou *conseil*. (*Note du traducteur.*)

que souffrait le Chili mit Mujica à même d'y apporter un remède prompt et efficace. Cette cause consistait dans le changement continuel et dans les qualités des gouverneurs. Un gouvernement précaire n'a souvent pas les moyens nécessaires pour faire le bonheur des administrés, et il n'entre guère dans les calculs de la politique de mettre la main à des entreprises qu'elle ne pourra achever. D'un côté, le vice-roi du Pérou avait gardé dans ses attributions la nomination des capitaines généraux du Chili, et il devait tenir à la garder. La place de capitaine général était un poste honorable, lucratif, qui pouvait satisfaire amplement l'ambition du parent ou du favori qu'on voulait protéger. D'un autre côté, les ordonnances royales appelaient au gouvernement, en cas de vacance, le membre le plus ancien de l'Audience. Tous les emplois de distinction que pouvait donner le nouveau chef, les places de corrégidors, les grades militaires et les plus gros bénéfices tombaient tous entre les mains des personnes qui formaient l'entourage de ce chef. L'arrivée d'un nouveau gouverneur causait dans le Chili un mouvement universel, mouvement dont se ressentait presque toujours la société entière, qui produisait des mécontentements, et malheureusement aussi, des exemples répréhensibles. Mujica ne pouvait pas mieux prouver son zèle pour l'Etat, qu'en travaillant à la guérison d'un mal si grave. Ne pouvant le déraciner, il tâcha du moins de l'éviter personnellement, autant qu'il était en son pouvoir, en priant le roi d'autoriser les présidents nommés par Sa Majesté à désigner des successeurs intérimaires. Ce n'était point là une innovation. Rivera, Garcia Ramon et d'autres avaient déjà reçu auparavant du roi cette marque absolue de confiance, qu'alors Mujica regardait comme de première nécessité. La demande de Mujica parut exorbitante à la plupart des hommes influents. Pour l'instant, le vice-roi du Pérou et les auditeurs du Chili ne pouvaient l'ap-

prouver, parce qu'elle contrariait leurs intérêts. Néanmoins la justice, le zèle, la véritable philanthropie qui respiraient dans le mémoire du président eurent plus de poids dans l'esprit de Philippe IV, que les objections de ses adversaires. Mujica fut investi du pouvoir qu'il sollicitait : il fut seulement prescrit que la nomination fût consignée sur une feuille de papier enfermée dans la salle des délibérations du gouvernement, laquelle feuille ne pourrait, en aucun cas, être ouverte qu'après la mort du président.

C'est pendant la durée de l'administration de Mujica qu'arriva l'affreux tremblement de terre du 13 mai 1647, qui détruisit les villes du Chili. Le président se trouvait en ce moment à la Conception, d'où il envoya à la capitale un secours de deux mille piastres (environ 12,000 francs), qu'il chargea le conseil de distribuer [1]. Cet homme, digne à tant de titres de la reconnaissance du Chili, vit s'approcher sa fin, lorsqu'il devait le moins l'attendre. Plein de projets grandioses et plein d'ardeur pour les réaliser, il fut assailli, dans le mois de mai 1649, d'une indisposition si violente, qu'il y succomba en quelques heures dans la ville de Santiago. Quelques personnes crurent qu'il mourut empoisonné par des membres de sa propre famille, intéressés à empêcher la constatation d'un crime qu'il avait découvert, et qu'il se proposait de punir sévèrement.

L'ouverture par l'Audience de la lettre provisionnelle qu'avait laissée le président, fit connaître la nomination au gouvernement, du maître de camp D. Alonso de Cordoue y Figueroa : ce choix parut rassurant à ceux qui ne considéraient en lui que le militaire aguerri par quarante-sept années de service non interrompu ; d'autres, qui connaissaient le caractère et les opinions du capitaine, concevaient quelque inquiétude. Alonso avait désapprouvé les traités de Quillin, et penché pour la continuation des hostilités, comme

[1] *Voir le document n° 8.*

le moyen le plus prompt de terminer la guerre. Parmi les derniers se trouvaient les ulmens qui, poussant les choses plus loin, allèrent jusqu'à exprimer leurs craintes au nouveau président ; mais celui-ci les tranquillisa, leur assurant que la paix subsisterait, tant que de leur côté il trouverait de la bonne foi et de la bienveillance. Cordoue tint un nouveau congrès avec les ulmens, dans la place de Nacimiento, en décembre 1649; on y renouvela les stipulations du traité de paix en vigueur, et il les fit exécuter avec la plus rigoureuse exactitude.

Son successeur D. Antonio d'Acuna, nommé gouverneur intérimaire du Chili, par le vice-roi du Pérou en 1650, ne suivit point le même système. La cupidité de ses collègues politiques D. Juan et D. José Salazar, qu'il plaça imprudemment aux premiers postes de l'armée, blessa tellement les Indiens, qu'ils se virent forcés à rompre la paix conclue à Quillin. Clentaru, élu toqui à l'unanimité des suffrages, se mit en campagne, et signala sa prise du commandement par la déroute complète de l'armée espagnole, et la mort de son chef, le sergent-major D. José Salazar. Ce succès du général araucan fut suivi d'autres succès non moins mémorables. Les forts d'Arauco, de Colcura, de San-Pedro, de Talcamavida et de San-Rosendo tombèrent entre les mains du vainqueur, et le président Acuña lui-même, qui chercha avec une puissante armée à l'arrêter dans les champs d'Yumbel, fut complètement battu. Clentaru s'empara de la ville de Chillan, et après l'avoir réduite en cendres, il retourna dans ses terres pour y jouir du fruit de ses éclatantes victoires. Les habitants de la Conception qui voyaient dans la protection criminelle qu'accordait Acuña aux siens l'origine de tous ces malheurs, lui refusèrent ouvertement l'obéissance, et tentèrent même de lui ôter la vie. Telle était la fureur de la multitude soulevée en masse, qu'elle se serait portée aux derniers excès,

sans l'intervention de deux citoyens, le doyen D. Rodrigo Arias d'Omaña et D. Alonso Puga y Novoa, qui, par les conseils de la sagesse, parvinrent à modérer la juste indignation de ce peuple irrité. Acuña comprit enfin tous les torts de sa conduite; il promit de les réparer; mais *il était trop tard!* Le peuple, attroupé aux portes du palais, demandait à grands cris sa déposition; il demandait plus encore... sa tête! L'agitation croissait d'instants en instants: la noblesse et l'armée paraissaient partager l'effervescence qui régnait dans la bourgeoisie, de manière que les rues de la Conception ne retentissaient que d'un seul cri: « Mort au tyran! vive le roi! » Acuña, effrayé du caractère sérieux de la manifestation qui mettait fin à son insupportable despotisme, put, grâce à la protection du trésorier D. Miguel Carcano de la Lastra, se réfugier au collège des Jésuites, et l'inspecteur général D. Francisco de la Fuente y Villalobos, proclamé gouverneur malgré son état maladif, dut condescendre au vœu du peuple et accepter le commandement [1]. Acuña resta caché dans son humiliante retraite, jusqu'à l'arrivée de l'amiral D. Pedro Portel Casanate, successeur que lui désigna le vice-roi du Pérou. Portel, après avoir donné des ordres pour l'instruction de la cause d'Acuña, s'occupa des préparatifs nécessaires pour la continuation de la guerre, et en effet, pendant les sept années que dura son gouvernement, elle se fit avec acharnement. A la mort de Portel, le maître de camp le plus ancien, D. Diego Gonzalez Montero, se chargea du poids de l'autorité, et mit le plus grand soin à maintenir l'éclat de ses armes. Son successeur, D. Angel Peredo, se rendit plus recommandable par une piété et une ferveur peu communes que par ses faits militaires. Il remporta sur les Indiens plusieurs

[1] Nous suivons dans le récit de ces faits Cordoba Figueroa, qui dit avoir eu sous les yeux des documents irrécusables, *Histoire du Chili*, livre IV, chap. XX. (*Note de l'auteur.*)

avantages particuliers, mais aucune victoire importante. La ville de Chillan, dont les ruines n'avaient pas été relevées depuis qu'elle avait été rasée par Clentaru, dut à Peredo une nouvelle existence; il la rebâtit sous le nom de son patron. Peredo, dépossédé du gouvernement du Chili, reçut du roi l'ordre de déposer le bâton de commandement entre les mains du R. évêque D. frai Denis Cimbron, à qui le pouvoir était dévolu, jusqu'à ce que le gouverneur d'Alcantara, D. Jérôme de Bulboa Mogrovejo, pût lui-même en aller prendre possession. Mais le prêtre illustre qui aurait joint à la coule modeste les insignes de capitaine général, était déjà mort. De même, Mogrovejo mourut avant de quitter l'Espagne pour se rendre au Chili, et par suite de ces circonstances accidentelles le gouvernement de Peredo se prorogea assez, pour qu'il eût le temps de prendre les mesures nécessaires afin de repeupler les campagnes fertiles de la nouvelle Chillan, qui se trouvaient alors désertes.

Le général D. Francisco de Meneses eut à peine reçu de Peredo les rênes du gouvernement, qu'il lui fit rendre compte de son administration [1]. Beaucoup de personnes blâmèrent cette conduite : Peredo avait des amis, et des amis assez influents et assez puissants, qui se dirent offensés, et cherchèrent à prévenir le public contre le nouveau pré-

[1] Claude Gay manifeste son hostilité contre Meneses dans le récit des faits qui le concernent. Nous préférons, quant à nous, pour cette narration, Cordoba Figueroa à tous les autres historiens, tant parce qu'il est le contemporain des faits qu'il raconte, qu'à cause du caractère de véracité qui éclate dans son ouvrage, et parce qu'il y a une si parfaite coïncidence entre son récit et celui des autres historiens pour tous les autres évènements, qu'il n'y a pas de motif de croire qu'il se soit éloigné de la vérité dans ce cas particulier. Nous ne voulons donc nullement nous servir des noires couleurs sous lesquelles Gay dépeint le président Meneses, et nous croyons que dans la relation de sa vie, il ne s'est pas conformé aux règles d'une bonne critique. Meneses ne fut pas un despote, il ne commit pas de détournements au prejudice du trésor royal; nous n'admettons pas davantage qu'il se soit échappé de prison; car nos documents nous indiqnent le contraire, et son départ pour Mendoza eut un autre caractère. (*Note de l'auteur.*)

sident. Mais, homme d'une trempe peu commune, Meneses s'inquiétait peu de ce qu'on a coutume d'appeler l'opinion publique, aujourd'hui vain mot, qui, à force d'être si souvent invoqué pour ne représenter que les intérêts ou les opinions d'une coterie, a fait perdre à la chose tout le prestige qu'elle devrait avoir dans la société.

Meneses arrivait avec des antécédents auxquels aucun gouverneur du Chili n'avait jusque-là rien présenté de comparable. Proche parent de la famille royale du Portugal, il suivit, dès sa jeunesse, la carrière des armes dans les troupes espagnoles, et il ne tarda pas à obtenir le grade brillant de général d'artillerie. La hardiesse de son caractère le rendit redoutable, et pour le détacher honorablement du service, le roi lui conféra la Présidence du Chili, en lui décernant en outre beaucoup de décorations et des croix, qui, à cette époque, donnaient tant de relief aux personnes qui les portaient. On aurait pu croire que ce chef militaire, naturellement belliqueux, n'aurait pas tardé à tremper son épée dans le sang araucan; mais il n'en fut pas ainsi. Il s'attacha au contraire, d'une manière spéciale, à rétablir la paix qu'avaient rompue ses prédécesseurs. Son esprit vif et résolu, joint à l'importance de son personnage, lui donnait un ascendant, un prestige qu'il sut faire valoir en faveur de ses projets. Le roi, dans ses instructions relatives à la pacification du pays, défendait expressément, et sous des peines sévères, aux Espagnols de s'introduire, sous quelque prétexte que ce fût, dans les terres des Indiens. Meneses, après avoir repeuplé la place de Puren, de la plus haute importance pour les villes et les postes des Espagnols, fit exécuter ces ordres dans toute leur rigueur, sans acception de personnes. Cette conduite, jusque-là sans exemple chez les gouverneurs du Chili, blessa une foule d'individus qui trouvaient des avantages personnels dans les irruptions sur le territoire indien. Ces gens-là condamnaient à haute

voix le président, qui, habitué à commander pour être obéi, ne fit aucun cas de leurs vaines clameurs. Si le gouvernement de Meneses avait été durable, la paix se fût aussi consolidée d'une manière permanente; mais son système d'administration lui avait attiré un grand nombre d'envieux qui méditaient sans cesse sa ruine. Parmi eux se trouvaient l'évêque et les auditeurs de Santiago, avec d'autres personnages jouissant d'une aussi haute influence que ceux-là. Le président fut accusé devant le vice-roi du Pérou, qui envoya au Chili le licencié D. José-Antonio Munibe, et D. Diego Avila Coello, marquis de Nava Morquende, en les chargeant d'instruire son procès. Une mesure semblable, outre qu'elle sortait des attributions du vice-roi, était violente et impolitique; le mode suivi pour l'exécuter le fut bien plus encore.

Les commissaires confièrent aux principaux ennemis du président son arrestation, et avant de lui avoir fait rendre compte de sa gestion des affaires publiques, ils l'accablèrent du poids de l'arbitraire. Ne se croyant pas assez sûrs de l'illustre prisonnier à Santiago, dont la noblesse lui était extrêmement dévouée, ils l'envoyèrent à Mendoza, où il devait attendre l'issue de sa cause; mais, mis en liberté sous caution, il passa de là au Pérou. Cependant la cause instruite fut soumise par le vice-roi au conseil des Indes, qui proclama la légalité des actes de Meneses. Le conseil ordonna qu'il fût remis en possession du pouvoir dont il avait été dépouillé; mais l'exécution de cette sentence si honorable pour le président Meneses ne put avoir lieu, par suite de sa mort arrivée à Lima. Le gouvernement d'Avila Coello ne fut pas favorable aux Indiens comme celui de son prédécesseur; car il pénétra dans leur territoire avec un gros détachement, ravagea une grande partie de leurs campagnes et fit quelques prisonniers. La nouvelle de la nomination que la cour avait faite de D. Juan Enriquez pour

président, l'obligea à retourner précipitamment au Pérou en 1669, après s'être fait remplacer par D. Diego Gonzalez Montero, appartenant à la première noblesse de Santiago, et ayant déjà donné des preuves de sa capacité comme homme d'Etat. Enriquez, bien que peu favorable aux indigènes, travailla à restaurer la paix établie par Meneses, et, quoique ses efforts lui aient également attiré des ennemis, ils aboutirent à des résultats plus heureux. Enriquez avait rendu au roi des services fort importants dans les guerres de Flandre et de Naples, et à ces antécédents remarquables, comme homme de guerre, il joignait de brillantes connaissances littéraires, surtout en matière de jurisprudence. Son caractère plein de bonté le fit paraître faible dans plus d'une occasion : cette faiblesse produisit des murmures, et des reproches d'immoralité et d'hypocrisie furent hautement adressés au président. La conduite de certains fonctionnaires de l'Audience royale et de quelques parents du président lui-même n'était ni décente ni convenable; ils se livraient au concubinage, et pourtant Enriquez ferma les yeux. Il oubliait donc que la tolérance a rendu plus d'une fois criminels, les magistrats les plus intègres dans leurs actes personnels. D. José Garro, nommé pour lui succéder, quitta le gouvernement de Buenos-Ayres pour prendre celui du Chili, et dès son entrée au pouvoir, il s'appliqua avec un zèle infatigable à faire le bonheur de ses administrés. La cupidité de certains chefs était devenue proverbiale dans le Chili, et la fortune immense, qu'on leur voyait amasser en peu de temps, excitait parmi les habitants de vifs murmures et des haines nombreuses. Garro le savait, et pour y échapper, il fit passer sur la place de Santiago, le jour de son arrivée, quelques milliers de piastres qu'il possédait. Partisan de la paix, il tint un nouveau congrès avec les ulmens de l'Araucanie, sur le beau territoire de l'ancienne Impériale, au commencement de 1683, et il s'y rendit à la tête de deux

mille hommes, où il fut reçu par toute la noblesse du pays et un grand nombre de soldats. La paix y fut de nouveau ratifiée par les deux parties, à la mutuelle satisfaction. Garro signala son administration en revêtant tous ses actes du caractère éclatant de la plus haute vertu chrétienne. Compatissant et généreux, il secourait les pauvres par d'abondantes aumônes; doux et affable, il montra une bonté que personne ne s'avisa de taxer de faiblesse. Dévoué au progrès de la foi parmi les Araucans, il favorisa l'établissement des missions, en en plaçant plusieurs sous la direction de membres du clergé séculier. La réunion de tant de qualités remarquables lui valut le nom de *Garro le Saint*. Cet homme incomparable eut pour successeur D. Thomas Marin de Poveda, marquis de Cañada Hermosa, qui arriva au Chili par la voie de Buenos-Ayres, et prit possession du gouvernement. Poveda possédait toutes les données nécessaires sur l'état des choses au Chili, sur le caractère de ses habitants et des personnes appelées à figurer dans les affaires du pays. Ces connaissances préalables qu'il avait acquises près du président Enriquez, auquel il avait été attaché, lui furent de la plus grande utilité.

Les Araucans, qui depuis plusieurs années déjà se tenaient sur la défensive, ne paraissaient pas chercher à reprendre cette attitude imposante qui les rendait si redoutables à la guerre. A Clentaru, cet homme illustre, qui fit luire tant de jours glorieux sur sa patrie, en enrichissant ses fastes de brillantes victoires, succédèrent, dans la dignité de toqui, Alejos, soldat métis, déserteur de l'armée espagnole, Mizque, Colicheeque, Udalevi et Aillicurichu. Mais si la nomination de tous ces chefs, qui remplirent successivement la dignité suprême parmi les Araucans, nous prouve toujours bien le zèle avec lequel les Chiliens cherchaient à conserver intacte la liberté de leur patrie, nous ne pouvons néanmoins considérer leurs faits d'armes, que comme des

coups d'audace téméraire. Millalpal, élu par les ulmens comme successeur du dernier de ces toquis, réunit ses forces à Moquehua, pour s'opposer à la cruauté avec laquelle le commissaire D. Antonio Pedreros punissait en pleine paix, et contre les ordres de Poveda, les sorciers ou magiciens de l'Araucanie [1]. Pedreros tomba criblé de blessures au moment où il essayait de passer au gué le Quepe pour combattre le toqui; mais, incapable de résister aux bataillons réunis de deux divisions de l'armée espagnole, commandées par le maître de camp D. Alonso de Cordoba y Figueroa, et par le sergent-major du royaume D. Alonso Cobarrubias, Millalpal fut obligé de capituler [2]. Poveda, qui sentait peser sur son cœur la reprise des hostilités, ainsi que l'imprudence de Pedreros, leur unique cause, résolut d'inviter les Araucans à la réunion d'un congrès où, déposant les haines rallumées par la nouvelle conflagration, les esprits pussent se réconcilier, et où la paix pût solidement se rétablir. Le congrè eut effectivement lieu à la fin de l'année 1694; le président et les ulmens qui y assistèrent, y proclamèrent la paix avec un véritable enthousiasme. L'Audience royale, dont les membres, comme nous l'avons remarqué un peu plus haut, ne répondaient point par leur conduite à la haute confiance que le souverain leur témoignait, se livra, pendant le gouvernement de Poveda, à de nouvelles démonstrations tout-à-fait contraires à la réserve, à la décence, à la gravité qui conviennent à des magistrats. Le président, singulièrement opposé aux habitudes despotiques avec les-

[1] Loin de moi la pensée de justifier les rigueurs et les cruautés de certains chefs espagnols, quel que put être le but plus ou moins sincère de leurs expéditions! Mais je veux faire remarquer ici une contradiction frappante, que l'histoire de l'humanité présente presqu'à chaque page. Les Chiliens punissaient eux-mêmes la magie comme un crime comparable à l'homicide, à l'adultère..... et ils ne voulaient pas que les Espagnols poursuivissent les magiciens! (*Note du traducteur.*)

[2] L'historien Cordoba Figueroa rapporte longuement tous les faits d'armes particuliers qui ont eu lieu en ce temps-là. (*Note de l'auteur.*)

quelles les auditeurs traitaient les citoyens, crut pouvoir leur faire quelques observations dans un conseil secret. cette mesure était sociale, religieuse, digne d'éloges; car les agents du gouvernement exercent le pouvoir, non pour jouer au despotisme, mais pour rendre l'autorité aimable; non pour inspirer la terreur par les procédés brutaux de celui qui commande en s'appuyant sur la force, mais pour attirer à celui au nom duquel ils commandent, la confiance et les sympathies publiques, que tendent à lui concilier la loi et la conscience; et enfin les administrés ont le droit d'exiger de leurs gouvernants, de l'attention et de la sagesse dans la manière d'administrer la justice, comme les gouvernants ont le droit d'exiger des inférieurs, le respect envers l'autorité, et la soumission à ce qu'ils prescrivent au nom de la loi. Mais aucune de ces considérations n'influençait les membres du tribunal; ils suivirent les mêmes errements que par le passé, et le prudent Poveda, qui tâchait d'éviter les attaques journalières des habitants, vit sa personne et ses décisions ouvertement méconnues par les magistrats. Mais, il faut le dire en l'honneur du président, il ne se laissa pas intimider par ces auditeurs qui savaient cacher si adroitement sous leur toge des armes perfides, pour faire tomber les fonctionnaires qui ne leur accordaient pas tous les égards qu'ils exigeaient; il méprisa leurs menaces comme les rapports malveillants qu'ils adressèrent contre lui au monarque. Il s'appuyait sur la loi, barrière formidable qui défend les hommes publics des attaques de la médisance. Poveda quitta le commandement, mais après l'avoir exercé pendant l'espace de temps pour lequel il avait été nommé, et alors même le souverain l'honora des marques réitérées de sa bienveillance.

Un simple coup-d'œil sur l'esquisse que nous venons de tracer de la situation politique du Chili, suggère mille réflexions sérieuses, qui découlent naturellement des faits

qu'elle comprend. Aucun Etat de l'Amérique espagnole n'eut à sa tête des chefs aussi distingués que le Chili. La lutte avec les Araucans, dont le bruit retentissait jusqu'en Europe, attirait à la cour de Madrid les plus vaillants soldats, pour y briguer l'honneur d'être enrôlés dans les corps destinés à mesurer leurs forces dans l'Araucanie, avec des champions dont la bravoure était devenue de toutes parts proverbiale. Ercilla et Oña, célébrant dans leurs poëmes les exploits de Valdivia, de Villagran, de Hurtado de Mendoza, les avaient revêtus de couleurs si romanesques, qu'ils avaient enflammé l'esprit de la jeunesse, qu'ils la faisaient s'arracher à l'Europe civilisée, pour aller chercher, sur les rives pittoresques du Biobio et du Canten, les aventures par lesquelles ces héros espagnols s'étaient acquis un renom glorieux. De là vient que nous voyons courir à la conquête de l'Araucanie beaucoup de membres de l'ancienne noblesse, des hommes jouissant de mille distinctions honorables, des chevaliers qui portaient, dans les croix et dans les médailles des ordres militaires auxquels ils appartenaient, le témoignage authentique de leur mérite personnel. Les idées dominantes, au commencement de ce siècle, étaient encore excitées par l'exaltation fantasque qu'inspirent les récits de la vieille chevalerie, et nous devons regarder comme une conséquence naturelle de cette influence, les prouesses téméraires des soldats européens qui se signalaient tant dans cette guerre. Plusieurs de ces braves supposaient fabuleuse la valeur des Chiliens, avant d'en avoir expérimenté les preuves. Ceux qui, en Flandre ou en Italie, avaient mesuré leurs forces avec des vétérans aguerris, ne parvenaient pas à se persuader qu'une horde de sauvages, sans armes, sans chefs ni discipline, pût arrêter un instant, et même battre les vainqueurs de la Frise et de Naples ; et pourtant il en fut souvent ainsi. Sotomayor, Alonso de Rivera, Garcia Ramon et Lazo de la Véga étaient des militaires éprouvés

dans la guerre que l'Espagne soutenait en Italie et dans les Pays-Bas; leurs brillants faits d'armes les avaient élevés aux premiers postes de la milice, et cependant toute leur bravoure, toute leur habileté échouèrent devant l'intrépidité araucane. Ils furent vaincus, et le triomphe de leurs ennemis est la preuve la plus concluante de ce que le patriotisme et l'union savent faire de prodiges en tous pays pour la défense de l'indépendance nationale.

Il importait au roi d'entretenir cette ardeur enthousiaste dans le cœur de la jeunesse espagnole. Le Chili n'était pas, il est vrai, estimé à cette époque comme un pays aussi riche que le Pérou; mais il avait néanmoins excité les espérances les plus flatteuses, depuis que Valdivia avait assuré au cabinet de Madrid « qu'il était plus fertile et plus délicieux que toutes les contrées d'Amérique jusqu'alors conquises. » Le Chili était en outre la clef des possessions situées dans l'étendue de la mer Pacifique, lesquelles se voyaient à chaque instant menacées d'invasions étrangères. De là vient que, loin d'opposer des difficultés aux individus de toute classe qui manifestaient l'envie de s'engager dans la guerre du Chili, le gouvernement espagnol leur accordait sa protection et souvent même des secours pour réaliser leurs projets.

La dignité de capitaine général du Chili était un poste de la plus haute importance, qu'on ne confiait point au premier officier venu, mais à ceux seulement qui présentaient des antécédents de valeur, de capacité et de fidélité à toute épreuve. Quand le roi pourvoyait lui-même à la nomination, on le voyait toujours choisir des hommes qui occupaient à la cour les plus hauts emplois, qui étaient gouverneurs, lieutenants généraux ou quelque chose de semblable. Quand elle était faite provisoirement par les vice-rois du Pérou, sans doute le favoritisme influait trop souvent sur le choix, et cette influence causa des maux énormes au Chili; mais alors même il tomba plus d'une fois sur des

officiers de mérite, sur des magistrats du premier rang, sur les citoyens les plus distingués et les plus honorés.

L'histoire des gouverneurs du Chili, que nous avons ébauchée, révèle, dans tout leur jour, le caractère et les tendances particulières de chacun d'eux. Les uns, enclins à la guerre, la firent d'une manière cruelle, et tout le résultat qu'ils en obtinrent fut d'inonder de sang le pays, et d'éloigner de plus en plus l'espoir d'arriver à la conversion et à la civilisation des Araucans; les autres, persuadés que la paix seule produirait ces biens, la cherchèrent sincèrement, mais en s'attirant plus d'une fois l'animadversion des Européens, que leur intérêt personnel portait à la guerre.



CHAPITRE II

SOMMAIRE. Situation politique des Indiens. — Ils sont déclarés esclaves par Philippe III. — Raisons de cette disposition. — Ses terribles effets. — L'évêque de Santiago représente au roi les vexations auxquelles les naturels sont en butte. — Décision du roi. — Etablissement d'une junte à Santiago, pour délibérer sur la condition des indigènes. — Nouvelles réclamations de l'évêque de Santiago en leur faveur. — Circonstances qui les favorisent. — Les décisions royales ne sont pas respectées. — On prononce la peine capitale contre ceux qui attentent à la liberté des Indiens. — Leur situation religieuse. — Ceux qui avaient embrassé la foi, malgré la guerre, la conservent. — Négligence des *encommenderos*. — Curés payés sur le produit du *cens des Indiens*. — Le roi veut qu'on oblige les Indiens à vivre dans des centres d'agglomération. — Le vice-roi du Pérou paralyse les dispositions du souverain. — Le fiscal sollicite l'établissement d'une chaire de langue chilienne. — Récapitulation.

Les alternatives qu'essuya, dans le cours de ce siècle, la condition civile des indomptables habitants de l'Araucanie, nous présentent un tableau varié, que nous voyons plus d'une fois s'embellir des plus vives couleurs, grâce à l'influence salutaire de mesures sages et prudentes, et que d'autres fois nous voyons se rembrunir comme d'une teinte de sang, par suite des moyens terribles qui souvent provoquaient les révoltes qu'ils tendaient à étouffer. Le commencement de l'époque que nous décrivons fut comme marqué d'une tache honteuse, par la main de Philippe III, dont un bref royal (daté de Bentosilla le 26 mars 1608) déclara

esclaves tous les Indiens qui seraient pris dans la guerre. Cette disposition, que personne ne s'avisera de défendre comme juste, s'appuyait sur des motifs qui impliquaient la légitimité des prétentions des rois d'Espagne sur le territoire chilien. Les principaux étaient l'état de rébellion des Araucans et de leurs alliés, et le crime d'apostasie dont on les accusait de s'être rendus coupables, en refusant de respecter l'autorité de l'Eglise et en profanant de mille manières les objets qu'elle vénère comme sacrés. Il n'est pas nécessaire de faire de longs discours, pour prouver la fausseté de ces deux raisons sur lesquelles était fondée la décision du souverain. Même en faisant abstraction du manque de titres réels qu'auraient dû pouvoir invoquer les Espagnols, pour s'emparer d'un pays qui ne leur appartenait pas, nous trouvons que la révolte des Chiliens se justifie par les extorsions de tout genre qu'ils souffraient à cette époque. Le service personnel qu'ils étaient contraints de prêter à des étrangers, et dans des conditions si intolérables, aurait suffi pour les justifier, même en l'absence d'autres causes, telles que la spoliation de leurs propriétés, la violation de leurs droits, les vexations de toute nature auxquelles ils étaient en butte. Sans doute beaucoup d'infidèles avaient embrassé l'Evangile dans les provinces soumises à la domination des toquis; mais leur conversion ne les empêchait pas de s'efforcer de secouer un joug tyrannique, et les démonstrations de la haine qui s'attachait au nom espagnol, ne s'appliquaient en aucune façon à la foi qu'on leur prêchait. Il est vrai que, dans le cours de la rébellion, les temples furent détruits, les saintes images déchirées, les ornements sacrés, employés à des usages profanes; mais il est aussi certain que personne n'a pu prouver que les chrétiens se soient rendus complices de ces attentats impies; il est certain que plus d'une fois les Espagnols les causèrent eux-mêmes, en convertissant les églises en forteresses, d'où ils

tiraient sur leurs ennemis. Les païens convertis au christianisme dans le Chili furent presque toujours fidèles à leur foi; dans leur conduite publique, ils montrèrent le plus grand respect pour les objets du culte, la plus sincère affection pour le clergé; comme preuve de ce fait, il suffit de rappeler les vifs désirs avec lesquels ils demandèrent des missionnaires, dans les traités de paix stipulés avec les présidents Zuñiga et Meneses.

Une semblable décision de la part du roi donna une nouvelle impulsion à la cupidité de ceux qui travaillaient à la destruction des Indiens. Bientôt on ne fit plus de distinction entre amis et ennemis : on vendait également tous les individus que les Espagnols prenaient dans leurs irruptions, et souvent l'on enlevait aux parents leurs jeunes enfants, sous prétexte de les instruire. Quelques Européens, naturellement enclins à la cruauté, se faisaient craindre par leur férocité, de ces hommes innocents, dont tout le crime était de défendre la liberté de leur patrie. Il n'était pas rare de voir s'associer un bon nombre d'aventuriers, qui se disaient chevaliers et chrétiens, pour aller mettre le feu aux cabanes des Indiens, et faire périr dans les flammes tous ceux qui ne parvenaient pas à s'échapper [1]! Les puissants prétendaient porter au bout de leur épée un titre suffisant pour traiter comme esclaves ceux qui vivaient dans leurs terres ou dans leurs domaines. La voix infatigable du célèbre Jésuite Valdivia s'éleva toujours avec force contre un système si barbare, si violent, si opposé aux lois du christianisme. Nous avons parlé, dans le chapitre précédent, des travaux de cet homme apostolique, et nous avons indiqué la cause du résultat auquel ils aboutirent.

Malgré les dispositions bienveillantes manifestées plus tard par le même Philippe en faveur des Chiliens, et en

[1] *Voir le neuvième document, à la fin de l'ouvrage.*

dépit des ordres exprès qu'il intima aux gouverneurs, de ne pas exercer d'hostilités contre les naturels, la distance affaiblissait l'effet des décisions royales lorsqu'elles n'étaient pas conformes aux intérêts de ceux qui devaient les respecter, et qui, loin de les exécuter, mettaient de l'ostentation à agir dans un sens contraire. Tant il est certain que le mouvement imprimé aux roues de la machine sociale est d'autant moins rapide, devient d'autant plus faible, que plus grande est la distance à laquelle elles se trouvent placées de l'agent qui les pousse! Les gouverneurs, tout comme les magistrats subalternes, faisaient la sourde oreille aux pitoyables plaintes des victimes, et allaient plus d'une fois jusqu'à ne témoigner que du mépris aux hommes généreux qui se chargeaient de la mission de les défendre. Des maux déjà si terribles prenaient une nouvelle gravité par la conduite de plus d'un *doctrinero*, qui, infecté de la cupidité des séculiers, tourmentait les néophytes, en les contraignant à payer des redevances illégitimes. Dans la situation déplorable où la réunion de tant de circonstances fatales plaçait les infortunés Indiens, les évêques montrèrent en leur faveur le plus constant intérêt, et ne cessaient d'adresser à la cour leurs réclamations. Néanmoins cet état de choses subsista, jusqu'à ce que la main de la Providence permît le concours de plusieurs causes qui devaient le renverser. Nous avons dit que les Européens prétendaient réduire les naturels en servitude, sans autre titre que leur arrogance, et le roi eut occasion de connaître, de manière à ne pouvoir craindre de se tromper, jusqu'à quel point allait cet abus, et quelle classe de personnes se trouvait comprise parmi les instruments qui y coopéraient. L'évêque de Santiago, D. frai Diego de Humanzoro, et le fiscal de l'Audience, D. Alonso de Zolorzano, lui avaient envoyé des rapports minutieux sur la triste condition des Indiens comme sur les causes qui la produisaient. L'absence d'ins-

truction religieuse, les injustices continuelles que leur faisaient éprouver les Européens, l'esclavage auquel ils avaient été réduits, telles étaient, d'après ces personnages, les sources des maux qui les accablaient. Ces faits, qui en eux-mêmes étaient assez significatifs pour dévoiler l'état des Indiens du Chili, firent réfléchir le souverain sur le moyen de déraciner de si profonds désordres. En conséquence, il commença par ordonner que tous ceux qui, dans l'étendue de ses domaines, étaient réduits en servitude, à quelque titre que leurs prétendus maîtres les possédassent, fussent libres de rentrer dans leur pays [1]. Bien que cette mesure laisse déjà comprendre l'opinion que se formait le roi d'Espagne de l'état des Indiens du Chili, il voulut encore s'éclairer des lumières des personnes qui portaient le plus vif intérêt au sort d'êtres trop à plaindre. C'est dans ce but qu'il créa une junte ou commission, dont les membres furent les évêques de Santiago et de la Conception, et les supérieurs des ordres de Saint-Dominique, de Saint-François et de la compagnie de Jésus. Les attributions accordées à cette commission se bornaient à apprécier les circonstances particulières où pouvaient se trouver les Indiens, et à décider en conséquence s'ils devaient rester libres ou rentrer sous le joug de l'esclavage. Le vote des commissaires fut unanime en faveur de la liberté, et il fut sanctionné à perpétuité par le souverain [2].

Eh bien, malgré cette décision si formelle, les Indiens restèrent encore esclaves plusieurs années! Les *encomenderos* et les chefs de l'armée tiraient de l'esclavage d'énormes avantages, et il n'était pas facile de les contraindre à y renoncer. L'évêque de Santiago fit de nouvelles représentations au roi sur la servitude à laquelle les Indiens étaient

[1] Ordonnance du 9 avril 1662. — Il a bien fallu que Paul III déclarât par une bulle spéciale que les Indiens étaient des hommes! (*Note du traducteur.*)

[2] Ordonnance datée à Aranjuez le 6 mai 1665.

toujours condamnés, par la violation des ordres qu'il avait donnés à cet égard. Le prélat avait été doué par la Providence d'un zèle extraordinaire pour reprendre les vices, et sa voix forte et éloquente ne cessait de tonner contre ceux qui attentaient à la liberté naturelle des Indiens. Un fait frappant en lui-même, et plus encore par ses conséquences, fait porté à propos à la connaissance de Philippe III, constate la justice des réclamations du charitable évêque. L'auditeur, D. Juan de la Peña y Salazar, faisait la visite du royaume, lorsqu'une Indienne, nommée Marguerite, se présenta devant lui, pour demander qu'il l'affranchît d'un Espagnol qui la retenait comme esclave, sans autre droit que la force. L'auditeur, après s'être convaincu de l'injustice dont la plaignante était l'objet, la mit en liberté, et menaça son oppresseur d'une forte amende, s'il essayait encore de lui causer la moindre vexation. La cause en cet état, l'Audience ordonna au visiteur de la lui renvoyer avec l'Indienne et son enfant; le tribunal revit les actes du procès, et les adressa au juge, en prescrivant la continuation de la procédure, et finalement la cause fut jugée en faveur de Marguerite. Cinq mois après que la sentence avait déjà la force de chose jugée, l'Audience chargea de nouveau le visiteur de lui envoyer les pièces, avec les personnes objet du procès. L'auditeur expédia les pièces; mais il n'envoya pas les personnes que l'on demandait, parce que la mère était malade, parce que la saison était la plus rude de l'hiver, et enfin surtout, parce que l'affaire était terminée. Aux yeux de l'Audience, toutes ces raisons n'eurent aucune valeur; on ne voulut pas s'apercevoir de la méchanceté avec laquelle on persécutait la liberté individuelle, et l'on ordonna positivement au visiteur d'envoyer à Santiago les victimes qu'il s'agissait de sacrifier, et le visiteur obéit. Mais sans perdre de temps, il fit aussi parvenir à la connaissance du roi ce qui se passait, joignant à ce récit une relation

détaillée des vexations de toute nature auxquelles les naturels du Chili étaient en butte. Le rapport de ce magistrat fit une grande impression sur l'esprit du souverain, et dès lors les mesures qu'il adopta furent aussi sérieuses qu'énergiques. Il confia la révision de l'affaire à l'évêque de Santiago, et lui indiqua la peine qu'il devait infliger aux juges qui auraient signé ces décisions impies[1]. Par suite de cette décision, le président et les autres furent condamnés par l'évêque à payer à l'Indienne Marguerite cinq cents piastres, en indemnité de tout ce qu'elle avait souffert, et ainsi la justice outragée par ses propres ministres, fut, grâce au zèle du monarque, vengée d'une manière éclatante.

L'évêque D. frai Bernard Carrasco, qui succéda au señor Humanzoro, crut que, pour éviter toutes ces persécutions, il serait utile de créer une place de protecteur général des Indiens, qui jouirait de toutes les prérogatives attachées aux membres de l'Audience; il en fit la proposition au monarque, et présenta pour remplir les nouvelles fonctions le licencié D. Juan de la Cerda, dont le zèle et l'intégrité le rassuraient pleinement. Le roi ne se rendit pas au vœu de l'évêque; il lui parut suffisant, pour empêcher le retour de ces désordres, de réprimander vertement les ministres de l'Audience[2]. Néanmoins cela ne suffit pas, et le souverain se vit obligé de prononcer la peine de mort contre tous ceux qui attenteraient d'une manière quelconque à la liberté des Indiens. Cette peine terrible fut la seule qui parût propre à assurer aux naturels la possession du droit imprescriptible à la liberté que Dieu a donné à tout homme[3]. On crut en outre convenable de leur faire entendre qu'ils étaient appelés à former un seul peuple avec les Européens; et dans ce dessein, le roi recommanda au capitaine général de faire pu-

[1] Bref royal daté de Madrid le 5 décembre 1671.

[2] Bref royal du 17 février 1680.

[3] Bref royal du 11 mai 1697.

blier avec le plus grand soin parmi les Indiens, la teneur de l'ordonnance royale qui déclarait les fils des caciques, nobles et grands seigneurs du pays. En conséquence, on les réputait habiles à être élevés au sacerdoce et à tous les emplois honorifiques du Chili[1].

Jusqu'ici nous avons envisagé la situation des Indiens seulement sous l'aspect que nous présente leur état politique, il est maintenant nécessaire que nous l'appréciions au point de vue religieux. Les missions établies dans les diocèses du Chili étaient la plupart restées debout au commencement de ce siècle, malgré les agitations auxquelles la guerre livrait la contrée. La ruine des villes du sud, que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, amena naturellement la destruction des missions qui se trouvaient sur le territoire dépendant de l'Impériale; mais, malgré ce malheur, les Indiens convertis qui respectaient la foi, conservèrent le trésor de leurs croyances et le transmirent à leurs enfants. La rudesse de leur intelligence ne les empêchait pas de reconnaître les avantages du christianisme, et de désirer que tous les leurs en jouissent. De là venait l'empressement remarquable avec lequel ils amenaient au berceau des nouveaux-nés, comme au lit des moribonds, leurs prisonniers espagnols, pour qu'ils leur administrassent le baptême. Ils regardaient l'accomplissement de ce devoir comme d'autant plus essentiel, qu'ils savaient que le sacrement régénérateur faisait obtenir à la créature une félicité éternelle. Bascuñan, dans sa *Captivité heureuse*, nous assure que cet empressement pour le baptême était général chez tous les indigènes, lorsqu'on les laissait agir librement, et que lui-même l'administra, pendant qu'il était prisonnier, à un grand nombre de personnes. Nous croyons que si les missionnaires avaient pu pénétrer sans le bruit des armes, ils auraient en peu de temps obtenu la conver-

[1] Bref royal du 22 mars 1697.

sion de ces peuples. Mais une politique hypocrite prétendait, à cette époque, mêler à la voix pacifique de l'Evangile les grondements sourds du canon, et arroser de sang humain les racines d'un arbre dont les fruits sont paix, vie et charité !

La situation religieuse des indigènes qui habitaient le territoire conquis et soumis à la domination espagnole, n'était en général pas fort satisfaisante au commencement de ce siècle. A la vérité, les missionnaires montraient du zèle pour propager l'Evangile parmi les infidèles ; malheureusement, il y avait encore là des exceptions bien préjudiciables à la cause de la foi. Des prêtres négligents ne s'occupaient point de l'enseignement, et leur apathie contribuait autant à la barbarie des paroissiens, que l'ignorance de ceux-ci elle-même. Les évêques manquaient de moyens pour couper court à ce mal, parce que la plupart des *catéchistes* ou *curés de doctrines*, appartenant aux ordres réguliers, étaient soumis, comme la *réduction* elle-même, à l'autorité de l'abbé ou du supérieur de l'ordre dont ils étaient membres. Il fallait donc qu'ils demandassent le remède à celui qui seul pouvait l'apporter. Le roi avertit à différentes reprises ces *doctrineros* indolents, en leur recommandant le rigoureux accomplissement de leurs devoirs [1]. D'un autre côté, les *encomenderos* veillaient fort peu à l'instruction de leurs feudataires [2] ; ils avaient plus de deux cent mille piastres dans les caisses instituées sous le nom de *cens des Indiens*, et l'évêque de Santiago proposa au roi de les employer à fonder une rente au profit des *doctrineros*, et affranchir les Indiens de toute espèce de contribution parois-

[1] Quatre brefs royaux ont été expédiés à cet effet, au commencement du dix-septième siècle. (*Note de l'auteur*.)

[2] Le mot peut ne point paraître tout-à-fait propre, mais l'auteur a cru pouvoir l'employer, et personne ne se trompera sur le sens qu'il faut lui donner ici. (*Note du traducteur*.)

siale. Ces sommes considérables étaient le produit du travail des naturels, et on les retenait sous prétexte qu'ils auraient pu les gaspiller. Suivant le rapport fait par l'évêque en 1660, elles se divisaient en trois parts : l'une appartenant aux Indiens qui avaient déjà quitté les colonies, l'autre dont on ne connaissait pas les ayant-droit, parce que les protecteurs, ayant oublié de dresser les états de ces fonds à temps opportun, avaient ainsi fait perdre la trace des légitimes possesseurs, et la dernière, qui revenait à des Indiens qui avaient péri comme leurs villages. De la première et de la troisième part de ces fonds on ne faisait alors aucun emploi; la seconde servait à payer quelques employés de l'Audience royale.

« La piété chrétienne ne doit jamais cesser, disait-on, de se préoccuper du sort des malheureux Indiens; ils auraient dû jouir de leurs capitaux, et si, comme on le voit, ils n'ont pu s'en servir, ni pour se nourrir ni pour se vêtir, qu'on destine au moins ces fonds à leur procurer la nourriture spirituelle de la doctrine chrétienne. Nous remarquons souvent qu'il ne se trouve pas un prêtre pour desservir les villages des Indiens. Ils sont si nombreux, si dépourvus des ressources indispensables pour subvenir aux besoins les plus urgents de la vie, que les ecclésiastiques chargés de leur direction spirituelle, se voient contraints, ou de les abandonner tout-à-fait, ou de chercher d'autres moyens de subsister. En outre, leur étendue immense rend nécessaire l'assistance de deux prêtres dans chaque *doctrine.* Un homme seul pourrait-il donner les secours spirituels à des fidèles qui vivent disséminés sur un territoire de cinquante lieues, souvent coupé, l'été par des rivières inguéables, l'hiver par de puissants torrents? Ou les infortunés Indiens qui ont passé leur vie dans l'ignorance et dans le vice, faute d'instruction, sont condamnés à y mourir, ou leurs *doctrineros* ne pourront vivre que martyrs de la misère et de la fatigue;

il n'y a pas de milieu [1]. » Le roi prescrivit au président et à l'Audience de distraire, du montant des capitaux qui formaient le *cens des Indiens*, une somme suffisante pour subvenir aux besoins des *doctrineros* qui n'avaient pas de portion congrue, et ces prescriptions furent suivies. Il commit les évêques de Santiago et de la Conception, ainsi que l'auditeur le plus ancien, de faire la liquidation de ces valeurs; et sous le titre de *juges du cens*, ils furent chargés de demander compte à ceux qui jusqu'à cette époque avaient administré ces produits, et d'exiger annuellement pareil compte à l'avenir [2]. Cette mesure fut ratifiée et complétée par une autre disposition, en vertu de laquelle, en cas d'empêchement, les évêques devaient être remplacés par les dignitaires du chapitre, et l'auditeur le plus ancien, par celui qui le suivait immédiatement.

L'attention de Philippe IV se porta aussi de préférence sur une autre mesure : ce fut de réunir dans des villages, pour faciliter leur instruction, les Indiens qui vivaient épars dans les campagnes. On croyait avec raison que, placés constamment sous les yeux du curé, ils s'instruiraient sans peine. Ces ordres furent transmis à D. Diego Benavides, comte de Santiesteban, vice-roi du Pérou. Ils portaient que tous les Indiens, retenus jusque-là sous un prétexte quelconque, devaient, rendus à la liberté, habiter les villages qu'on leur bâtirait, ou d'autres colonies à leur choix, et jouir de toutes les prérogatives qui appartenaient aux autres sujets de la couronne d'Espagne. Malheureusement, ce chef avait des idées peu favorables aux naturels d'Amérique, idées suggérées par l'ignorance des choses, protégées par la peur, fomentées par l'intérêt. Loin de seconder les vues du souverain, il suscita des obstacles, et

[1] Rapport fait à l'évêque de Santiago sur l'emploi du cens des Indiens, en 1660. L'original se trouve dans la collection de documents que possède l'auteur.

[2] Bref royal du 9 août 1676.

prétexta de graves difficultés à leur accomplissement. Philippe IV voulut les aplanir, et il pria le capitaine général du Chili et l'évêque de Santiago de les examiner et de lui indiquer le moyen de les surmonter. Mais au moment même où le second de ces personnages déployait un zèle ardent pour la liberté complète des Indiens, qu'il considérait comme obtenue dès l'instant où seraient formés les villages dont le souverain demandait l'établissement, le comte de Lemus, nouveau vice-roi du Pérou, travaillait encore en cette occasion au triomphe des idées anciennes. Il ne pouvait disconvenir des biens incalculables que produirait la liberté des Indiens, mais il désirait y arriver sans la formation de centres de population. Il reconnaissait que les *encomenderos* qui réduisaient les Indiens en servitude, commettaient un crime énorme, et cependant il se montrait enclin à le tolérer[1]. « Si l'instruction, disait-il à l'évêque de Santiago[2], si l'instruction, dont les naturels de ce royaume ont un si grand besoin, pouvait leur être donnée par la voie des curés et de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, le remède serait plus prompt ; car nous ignorons les inconvénients que pourra présenter la création de villages pour une nation si belliqueuse, qui y tiendra plus facilement des assemblées, où pourront naître des conspirations.... Le service personnel des *encomenderos* a toujours été exigé avec une certaine rigueur, parce qu'il est au fond contraire à la liberté naturelle; à cet égard, ils sont soumis à la *bulle de la cène*, mais ce service n'a été toléré dans le pays que pour éviter de plus grands inconvénients, à cause de l'orgueil des Indiens et de leur penchant notoire

[1] En principe, les Indiens attachés à une *encomienda* devaient bien servir leur maître, sa vie durant; mais, après sa mort, ils avaient droit à leur liberté, en payant un modique tribut annuel au trésor. L'*encomendero* qui les réduisait en *esclavage* nuisait donc directement au trésor, indépendamment de l'attentat dont il se rendait coupable au point de vue de l'humanité. (*Note du traducteur.*)

[2] Explication du 12 janvier 1669 à l'évêque de Santiago.

à la trahison. » Les intentions bienveillantes du souverain restèrent donc stériles cette fois comme tant d'autres, et ceux qui, à tant de titres, méritaient d'en recueillir le fruit, restèrent encore assujettis aux maux qui depuis si long-temps les accablaient!

D. Alonso Zolorzano, des sentiments philanthropiques duquel nous avons déjà parlé, remplissait les fonctions de protecteur des Indiens, comme inhérentes à celles de fiscal de l'Audience. Croyant que rien ne pourrait contribuer à l'instruction religieuse de ses protégés, comme de posséder des prêtres versés dans la connaissance de leur idiome, pour leur prêcher et enseigner la doctrine chrétienne, il pria le roi de créer une chaire de langue chilienne, et de demander aux évêques de Santiago et de la Conception qu'ils voulussent bien préférer, pour la direction des paroisses, les ecclésiastiques qui auraient acquis la connaissance de l'idiome. Les évêques du Chili appuyèrent la pétition du fiscal, et un cours de langue araucane fut ouvert à Santiago, sous la direction des Jésuites. Les Pères s'étaient déjà livrés à cette étude, et plusieurs possédaient parfaitement la langue. Nous ne pourrons pas préciser, d'une manière certaine, quels furent les résultats de cette institution, mais nous savons que la connaissance du chilien fut un titre particulier pour faire ordonner plusieurs prêtres, qui furent placés dans les paroisses où le concours des naturels était plus grand, et qui y enseignèrent utilement les vérités de la religion dans leur propre langue.

Ce que nous avons dit dans le présent chapitre jette assez de jour sur la situation politique et religieuse des indigènes, à l'époque dont nous nous occupons, pour la faire connaître. Humiliés par les vicissitudes des temps et de la fortune, ils furent d'abord condamnés aux horreurs de l'esclavage; même quand il fut aboli en principe, ils eurent encore à le supporter déguisé de mille manières par l'in-

térêt des grands, par l'arbitraire des gouverneurs. — En second lieu, la question de leur liberté fut soumise à un tribunal, et ils triomphèrent, parce que les juges ne partageaient pas les idées méprisables qui dominaient à cette époque la majorité des conquérants d'Amérique. — Après cela, pour faire respecter leur liberté, il fallut menacer leurs oppresseurs de la peine la plus terrible qu'on puisse appliquer à des coupables. — Ils se montrèrent toujours disposés à embrasser la foi chrétienne, quand elle leur fut annoncée pacifiquement. — Les *encomenderos* s'occupaient fort peu de l'instruction de leurs feudataires. — Plusieurs gouverneurs empêchèrent ce qui pouvait être avantageux aux Indiens. — Enfin, les évêques manifestèrent toujours le zèle le plus énergique en faveur des Indiens, et c'est à eux que revient l'honneur des mesures philanthropiques prises dans le but de leur assurer une protection efficace.



CHAPITRE III

SOMMAIRE. Les prêtres prêchent sans contradiction dans le territoire conquis. — Les évêques Humanzoro et Carrasco montrent un grand zèle pour l'instruction des indigènes. — Le roi ordonne de respecter les dispositions de Carrasco sur ce point. — L'évêque fait des représentations et donne des ordres aux *encomenderos*. — Les Jésuites dans l'Araucanie. — Les habitants de l'île de Sainte-Marie reçoivent la foi. — Ils connaissent par expérience les vertus des Jésuites. — Travaux du P. Vechi. — Modolell à Monterei. — Entreprises apostoliques du P. Rosales et de ses compagnons. — Les chefs araucans bâtissent des temples. — Troubles que produit la tolérance criminelle du gouverneur Acuña. — Prêtres réduits en captivité. — Expédition de Valdivia. — Le P. Vargas travaille à rétablir la paix. — Le P. Rosales parmi les Boroans. — Mission de Peñuelas. — La foi pénètre jusqu'à l'Impériale. — Les magiciens persécutent les missionnaires. — Les PP. Pozo et Chacon sont pris. — Les religieux de la Merci prêchent les Chilotes. — Les Jésuites Ferrugino et Banegas parcourent la plus grande partie des archipels de Chiloé, des Chonos et des Guaitecas. — Zèle héroïque des PP. Vargas et Pozo. — Augustin Villasa parmi les Cuncos. — Il est arrêté ; il est condamné à mort. — Le général D. Ignace de la Carrera envahit le territoire des Cuncos, et délivre le Père.

Si le zèle, la piété, le désintéressement et les autres vertus que possèdent à un degré éminent quelques prêtres, pouvaient effacer le souvenir des vices des autres, sans doute celles dout furent ornés les hommes apostoliques, qui contribuèrent si puissamment dans ce siècle au progrès de la foi, ne laisseraient point subsister le moindre vestige du triste témoignage de la faiblesse humaine, qu'un historien a reprochée à certains missionnaires du diocèse de l'Impériale.

Les bornes restreintes de notre ouvrage ne nous permettent pas de nous arrêter au récit détaillé de tous les projets que le zèle et la charité les plus ardents exécutèrent pour réaliser la conversion des Chiliens. La possession que conservèrent les Espagnols de la plus grande partie du territoire, permettait aux prêtres d'y exercer leur saint ministère sans opposition. On se réunissait surtout autour des grandes métairies pour entendre la prédication de la sainte parole; c'est pour cela que les membres des ordres réguliers parcouraient annuellement les provinces qui s'étendent entre la Conception et la Serena, aux habitants desquelles ils administraient les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. Nous voyons par un rapport que les évêques de Santiago et de la Conception envoyèrent à cette époque au roi d'Espagne, et par les décisions qu'il rendit sur ce rapport, nous voyons que ces diocèses avaient un nombre suffisant de prêtres, qui travaillaient avec succès dans les différentes branches de leur ministère. Un grand nombre possédait l'idiome des naturels, dans lequel ils enseignaient les principes de la foi à ceux qui, à cause de leur ignorance, ne parvenaient pas à les apprendre dans la langue de leurs maîtres. La chaire de langue chilienne qui s'établit plus tard à Santiago (en 1666) généralisa cette connaissance, et contribua, il n'y a pas de doute, à la propagation du christianisme chez les Indiens. Les tournées pastorales que les évêques firent fréquemment dans leurs diocèses contribuaient surtout à donner une grande impulsion au clergé. Il faut signaler d'une manière particulière celles de D. frai Diego Humanzoro et de D. frai Bernard Carrasco. Ces deux prélats, également infatigables dans la prédication, s'y livraient tous les jours durant leurs visites, et apportaient un soin spécial à constater scrupuleusement le degré d'instruction des Indiens de chaque *doctrine*. Carasco prit dans chacune des *doctrines* une note individuelle du nombre

des Indiens qui manquaient d'instruction, avec indication des causes de leur ignorance. L'insouciance criminelle des gouverneurs était la première et la principale. Pour la combattre, il frappa les coupables des censures ecclésiastiques, il provoqua l'intervention de l'*Audience*, et adressa de nouvelles plaintes au souverain lui-même. Celui-ci, approuvant le zèle ardent de l'évêque, donna ordre au capitaine général de faire exécuter toutes les mesures qu'il prescrirait pour l'enseignement des Indiens. En outre, il pria le prélat de faire une nouvelle tournée, pour y recueillir les plaintes des Indiens, et porter à la connaissance de Sa Majesté celles à l'objet desquelles il ne pourrait pas remédier. Le digne pasteur, encouragé par ces dispositions du souverain, qui le mettaient à l'abri des vexations que sa charité pourrait lui attirer de la part des puissants, travailla avec une ardeur indicible au progrès de l'instruction des êtres auxquels il avait voué un si vif intérêt. Il écouta tous ceux qui voulurent lui raconter la triste histoire de leurs infortunes, et plein de sentiments humains et généreux, il défendit aux *encomenderos* de transférer les individus attachés à leurs *encomiendas* d'un lieu à un autre, de les faire travailler à des heures autres que celles qu'il détermina, de les empêcher de recevoir le sacrement de mariage quand ils le désiraient, et de retenir leur salaire sous aucun prétexte, fût-ce en vue d'une obligation, d'une dette ou d'un autre motif semblable. C'est à Carrasco qu'on dut l'abolition complète des *Mitas* [1], que le président Enriquez avait laissé s'introduire et que ses successeurs avaient tolérés au grand préjudice des na-

[1] Travail auquel concouraient forcément tous les habitants d'un village. (*Note de l'auteur.*)

Tous les Indiens mâles, depuis 18 jusqu'à 50 ans, y étaient requis. A cet effet, ils étaient inscrits sur des listes faites exprès, et répartis en sept divisions, dont chacune d'elles servait à tour de rôle l'espace de six mois. Alors le *métayer* devait quitter sa femme, sa maison, ses occupations, et se rendre à la mine, parfois distante de deux à trois cents lieues. (*Note du traducteur.*)

turels, et enfin le changement notable qu'ils commencèrent à éprouver dans leur condition.

Les Pères de la Compagnie de Jésus se distinguèrent par leur zèle et leur constance à propager la foi dans les provinces du sud, encore occupées en plus grande partie par les infidèles. Nous ne parlerons plus des travaux du P. Valdivia, dont nous avons présenté ailleurs le tableau, et dont il n'est pas facile d'oublier l'importance. Francisco Vazquez, recteur du collège de Santiago, accompagné des PP. Horace Vechi et Martin Aranda, prêcha la foi dans quatorze districts de l'Araucanie : leurs habitants firent d'abord une certaine opposition à la mission. « Nous craignons, disaient ces pauvres gens, que vous ne ressembliez à ces autres curés qui nous enlevaient nos fils pour leur servir de pages, et nos femmes, pour servir de servantes, sous le prétexte que nous en avions plusieurs [1]. » Mais ils

[1] Olivares, *Histoire*, § v. Il est vrai que cet historien ne néglige aucune occasion pour dénigrer le mérite des autres prédicateurs qui ont travaillé à la conversion des Chiliens, et relever celui des missionnaires de son ordre. (*Note de l'auteur.*)

Quelque partialité qu'on puisse peut-être reprocher au P. Olivares, on ne saurait malheureusement douter de l'exactitude de son récit sur une matière si grave.

On aura déjà pu remarquer plusieurs fois que l'abbé Eyzaguirre ne cherche jamais, par un zèle mal entendu des intérêts de la religion, à dissimuler ou à atténuer de semblables faits, quelque douloureux qu'ils soient. Et, en effet, l'Eglise est assez riche et assez sûre de sa gloire, pour que ses enfants ne prient pas l'histoire de mentir, en cachant la honte de quelques-uns de leurs frères, dont la première elle stigmatise et déplore la conduite. Le christianisme est assez sûr de sa vérité, pour que ses disciples n'aillent pas craindre les vains sophismes qu'une fausse philosophie étaie puérilement sur les torts ou les fautes de quelques prêtres. Est-ce que par hasard la félonie d'un lâche peut déshonorer une armée de héros? Et quels héros que presque tous ces missionnaires dont l'ouvrage de M. Eyzaguirre présente tant d'admirables exemples de dévouement et de charité !

Que les catholiques n'aient donc jamais peur de l'histoire, quoiqu'elle dise, elle ne peut révéler que les secrets de leur gloire, parce que, quoique fassent les hommes, ils ne peuvent travailler qu'à l'accomplissement des grands desseins de la Providence.

On l'a dit souvent : la plus grande preuve de la divinité du christianisme, c'est

connurent bientôt par une heureuse expérience le caractère de ces prêtres, qui commencèrent à voir leurs efforts récompensés par la conversion d'un grand nombre. Quelques évènements de la guerre firent suspendre la prédication sur ce point : Vazquez retourna à Santiago, et ses deux compagnons passèrent dans l'île de Sainte-Marie, située à quatre lieues du continent araucan, dont ils se proposaient d'évangéliser les habitants. Leur caractère pacifique était propre à leur faire concevoir de grandes espérances : quelques années auparavant, ils avaient déjà reçu les semences de la foi, des mains des religieux de Saint-Dominique ; mais abandonnés ensuite à eux-mêmes, ils avaient oublié les principes du christianisme pour reprendre les coutumes et les croyances qu'ils avaient abjurées. Le principal cacique de l'île, content de l'état actuel des choses, suscita des difficultés aux missionnaires dans l'exercice de leur ministère, mais touché par les discours apostoliques d'Aranda, il confessa hautement ses fautes, et devint par la suite l'instrument efficace de la conversion de ses compatriotes. Le nombre des néophytes dans cette île s'éleva à cinq cent quarante, en y comprenant outre ceux qui reçurent le baptême, encore tous ceux qui revinrent au christianisme auquel ils avaient renoncé par leurs usages idolâtriques. Les Araucans appelèrent de nouveau l'attention des Jésuites, qui, se retirant de l'île de Sainte-Marie, fixèrent leur résidence au village de Pejerehue. Les Araucans les regardaient toujours avec une certaine défiance, et ils voulurent s'assurer par eux-mêmes si la vertu et la conduite des Pères répondaient ou non à leurs paroles. Sachant qu'un des vices dominants des Espagnols était

le fait même de son établissement parmi les hommes, dont il est venu impitoyablement bouleverser toutes les idées, combattre toutes les passions, renouveler toute la nature ; cette preuve n'est-elle pas encore plus frappante chez les Américains que chez les Romains et les Grecs, que chez les Germains, les Bretons et les Francs ? (*Note du traducteur.*)

l'amour désordonné des femmes, ils convinrent d'introduire dans la case des missionnaires deux jeunes filles d'une figure avantageuse, sous prétexte de les servir; quelques-uns des principaux caciques se chargèrent de les présenter, et en conséquence prièrent les Pères de les accepter pour leur service. Cette demande blessait la juste susceptibilité des missionnaires : elle fut accueillie par un refus modeste, mais énergique. Les femmes ne furent pas reçues, et les auteurs du complot, comme tous les autres, restèrent édifiés de la vertu des missionnaires. Avec les soupçons que nourrissaient les Indiens, s'évanouirent les difficultés qui en provenaient; aussi ces vaillants athlètes de la foi chrétienne comptèrent-ils, en peu de temps, parmi leurs disciples, un nombre considérable d'habitants de toutes les contrées limitrophes. Une lettre écrite par Horace Vechi au P. Vazquez, recteur de Santiago, nous fait connaître l'étendue de cet heureux changement.

« Il n'y a sous le ciel, dit-il, personne qui s'occupe de ces pauvres Indiens délaissés, sinon le P. Aranda et moi. *Sed quid inter tantos?* A deux, que pouvons-nous faire pour un si grand nombre? Je tiens pour certain que, dans toutes les Indes occidentales, la Compagnie ne peut travailler nulle part plus utilement et plus efficacement qu'ici. Toutes les peuplades sont à nous attendre, aspirant au moment où nous irons leur faire connaître notre sainte foi, et certainement, mon père, si Sa Révérence voyait la population qu'il y a dans cette contrée, elle ne laisserait pas de nous envoyer quelque secours, parce que c'est pitié que deux prêtres soignent quatorze districts, parmi lesquels celui de Peicoto compte quatre cents jeunes garçons. Pour obtenir leur affection, nous vivons au milieu d'eux, fabriquant pour notre habitation une cabane de branches et de rameaux. Oh! envoyez-nous du monde, parce que voici la meilleure moisson qu'il y ait dans tout le Pérou et dans le Tucuman. Pour

Dieu, ne soyez pas sourd à nos prières! Le P. Aranda appelle par ses signes des compagnons qui viennent nous aider dans cette pêche des âmes : nos filets contiennent tant de poissons que nous ne pouvons, à deux seulement, les tirer de la mer de ce monde jusqu'à la plage du Ciel [1]. » Ainsi se termine la lettre du P. Vechi, qui, à elle seule, fait comprendre combien glorieuse était la mission à laquelle il se consacrait [2].

Presqu'à la même époque, le P. Vincent Modollell, compagnon et confident du célèbre Louis Valdivia, travaillait à l'introduction de l'Evangile parmi les villages de Monterei ; de ce lieu, il se mit en outre en rapport avec les peuplades de Catirai, d'Elicura, de Puren, de l'Impériale, de Boroa et de Tolten, et il se disposait à se rendre en personne à Catirai, quand il apprit la manière dont Horace Vechi et ses compagnons avaient péri en Elicura. La guerre l'empêcha de faire le voyage, mais ne ralentit pas son ardeur au travail. Les Indiens d'Arauco, où il fonda une mission, ceux d'Yumbel ou de l'*estancia*, ceux de Talcamavida comme ceux qui habitaient les autres réductions, situées dans le voisinage des forteresses, devinrent alors l'objet de son zèle. La paix conclue par le marquis de Bardes permit aux Pères de pénétrer sans danger dans ces cantons, et d'y recueillir les fruits les plus abondants.

Diego Rosales, prêtre de la compagnie de Jésus, dont le nom est assez connu dans l'histoire du Chili, remplaça le P. Modollell dans le ministère apostolique. Un de ses premiers soins fut de construire une belle église et un presbytère, sous le vocable de Bonne-Espérance, pour les missionnaires d'Yumbel. Les prêtres destinés à y résider s'employèrent aussi à la prédication. Rosales et le P. Francisco

[1] Ovalle, *Histoire du Chili.*

[2] Ne croirait-on pas lire une des plus belles lettres, un des plus pressants appels de nos missionnaires contemporains? (*Note du traducteur.*)

Vargas pénétrèrent à différentes reprises jusqu'à l'Impériale, après les conventions de Quillin, et s'y seraient établis d'une manière permanente, si le président Zuñiga le leur avait permis [1]; mais il le leur refusa, parce que la paix n'était pas encore faite avec quelques peuplades de la Cordillière.

Le P. Rosales, après avoir passé quelques années à la mission d'Arauco, traversa, accompagné de Juan Moscoso, le territoire compris entre la Conception et Valdivia, et de la Cordillière à la mer, se conciliant partout la bienveillance des Indiens qui le servaient et l'écoutaient avec des démonstrations de grande joie. Etablir la paix d'une manière stable et inspirer aux naturels un vif désir d'embrasser la foi chrétienne, tels furent les résultats de ses laborieux travaux. La construction d'églises au milieu des peuplades de l'Araucanie fut le grand objet dont s'occupa de préférence le P. Rosales, au retour de cette pénible expédition. C'était certes une grande entreprise d'amener les Indiens à construire des temples, quand leur foi était encore si vacillante, quand ils sentaient encore une si grande propension à y renoncer pour retourner à leurs anciennes habitudes. L'habile Jésuite sut néanmoins s'insinuer si adroitement dans leurs bonnes graces, qu'il parvint insensiblement à les décider à rendre au Seigneur cette preuve suprême de reconnaissance et d'hommage public. Rosales voyait avec douleur s'évanouir les impressions salutaires que la parole divine faisait sur le cœur des infidèles, qui ne duraient que pendant que le missionnaire restait au milieu d'eux, pour rappeler le souvenir des objets qui les produisaient; il comprenait

[1] Cette espèce de dépendance des missionnaires, en certains cas, du pouvoir temporel, ne doit pas surprendre. A cette époque, les missions ne jouissaient pas encore des bienfaits de cette œuvre admirable de la *Propagation de la Foi*, que notre siècle a eu l'honneur de voir éclore, et l'on a déjà vu que c'était le roi d'Espagne qui entretenait les missionnaires, qui bâtissait les églises, etc. Rosales et Vargas ne pouvaient pas méconnaître les droits d'une tutelle si généreuse. (*Note du traducteur.*)

que de là naissaient l'aversion avec laquelle ils considéraient le sacrement de pénitence, quand on les engageait à s'en approcher, leur résistance à entendre la prédication évangélique, quand une fois ils retombaient dans leurs vices, et enfin un certain éloignement pour tout ce qui leur rappelait les obligations imposées par leur nouvelle religion. La construction des églises devait modifier profondément cet état de choses. Les églises! élevées au milieu des populations, elles feraient ressouvenir les nouveaux chrétiens de leurs croyances, elles consoleraient les anciens, elles faciliteraient aux missionnaires l'exercice de leur ministère. Les caciques et autres principaux personnages de l'Etat firent une opposition tenace au projet de Rosales. Catumalo disait, au nom de tous : « Nos ancêtres n'ont jamais eu de temples, et nous devons respecter leur exemple. » Les politiques de la nation les considéraient comme une invention des Espagnols pour introduire dans son sein leurs croyances et leurs coutumes, et pour l'accoutumer à leur joug. Ceux qui avaient embrassé le christianisme avec ferveur, avec sincérité, n'osaient eux-mêmes pas contredire leurs compatriotes, et paraissaient se soumettre entièrement à leur opinion. Catumalo était le chef général des troupes de l'Araucanie, et son autorité donnait un grand poids à ses avis. Néanmoins le P. Gaspar Hernandez réussit à vaincre la résistance des Indiens de Lebupié, qui bâtirent deux chapelles dans leur canton. Le chef araucan leur reprocha sévèrement une conduite semblable, qui, selon lui, compromettait gravement les autres peuplades. Ceux de Lebupié, intimidés par le langage menaçant du redoutable chef, abandonnèrent les chapelles, et ne se hasardèrent même plus à s'en approcher, si profonde était la peur qui les dominait! Cela ne laissait pas d'inquiéter le P. Rosales, qui attendait une circonstance favorable pour parler à Catumalo. Elle s'offrit, et le Père parvint à si bien engager le chef indien à élever une église dans son propre canton,

qu'il ne put plus reculer. Catumalo comprenait bien l'importance et les résultats de son engagement ; il voulut néanmoins le remplir, et son exemple eut d'excellents effets. Il dissipa les craintes de ceux de Lebupié et excita les autres à bâtir à leur tour les églises que demandait l'habile et insinuant missionnaire. La réalisation de ce projet produisit en faveur de la foi d'immenses avantages. Elle facilita la prédication de l'Evangile et l'administration des sacrements dans ces contrées, et les conversions se multiplièrent à un point tel que les missionnaires ne suffisaient point pour satisfaire à toutes les demandes. Les païens comme les néophytes déposèrent les soupçons qu'ils avaient conservés contre les Pères : ceux-ci purent se concilier leur confiance et leur affection, condition essentielle pour faire fructifier la semence du christianisme dans le cœur humain. Les belles provinces de Puren et de Tucapel reçurent de nouveau les missionnaires, et rebâtirent leurs églises détruites. Le P. Rosales visita les habitants de l'une et de l'autre, qui lui firent un accueil vraiment triomphal.

La conduite répréhensible du gouverneur Acuña interrompit cet ordre de choses si avantageux pour la foi. Bravant les ordres réitérés du roi, et enfreignant les conventions stipulées par le traité de Quillin, il essaya de soumettre de nouveau les Indiens au vasselage, et de transférer toute la *réduction* de Tomeco à la ville de Chillan, dont les campagnes étaient dépeuplées par suite de la guerre. En outre, il fermait les yeux sur les vexations que ses beaux-frères, officiers supérieurs, faisaient souffrir aux naturels ; il leur permettait de faire des excursions sur leurs terres, et n'écoutait pas les plaintes des victimes. Une révolte éclata le 14 février 1555, et par suite les missionnaires de Bonne-Espérance dûrent se retirer à la Conception. Les Indiens mirent le feu à l'église et détruisirent tous les objets qu'ils y trouvèrent, pour saints et dignes de respect qu'ils fussent.

Olivares rapporte plusieurs faits merveilleux qui arrivèrent lors de la profanation de cette église. Nous ne les prendrons pas en considération, parce que leur authenticité ne nous paraît pas suffisamment prouvée. Les églises des forts de San Cristoval et de Puren eurent le même sort que celle de Bonne-Espérance.

Dans les Etats de l'Araucanie, le gouverneur avait permis aux Indiens de se retirer des bourgades, pour vivre au milieu des terrains accidentés des montagnes[1], et cette permission causa un préjudice incroyable à leur instruction. Le soulèvement dont nous venons de parler livra entre leurs mains les églises élevées avec de si grandes difficultés; les vases sacrés, les saintes images et tous les ornements devinrent la proie des flammes ou du brigandage. Le prêtre D. Juan Zaa, qui desservait la mission de Colcura, fut mené en captivité; le même sort fut réservé à frai Juan Panto, Franciscain, qui travaillait à la mission de Tucapel, et au vénérable ancien curé de Talcamavida, D. Francisco Giron, à trois Jésuites et à un autre membre du clergé séculier, dont nous ignorons les noms. Le P. Jérôme de la Barra, supérieur de la mission de l'Araucanie, qui s'était soustrait à la captivité, y retomba plus tard, trompé par les ruses des rebelles; mais il fut bientôt échangé contre l'ulmen Dané. Tous ces prêtres fidèles furent condamnés à supporter les horreurs du plus effroyable esclavage; leurs maîtres les occupaient à des travaux supérieurs à leurs forces; ils les frappaient à coups de fouet d'une manière cruelle, observaient leurs démarches avec la vigilance la plus rigoureuse. Des autres captifs, les hommes, pour la plupart, furent condamnés à mourir; les femmes, à embellir les sérails de leurs maîtres.

[1] Ou dans les *quebradas*, espèce de ravins ou de petites plaines que forment en Amérique les énormes fissures et les immenses fentes qui, partageant la masse des montagnes, produisent une solution de continuité dans la chaîne qu'elles coupent ou qu'elles traversent. (*Note du traducteur.*)

Pendant que le christianisme souffrait toutes ces altercations dans l'Araucanie et dans les provinces limitrophes, ses destinées n'étaient pas plus brillantes aux derniers confins du territoire du Chili. La ville de Valdivia resta ensevelie sous ses ruines, jusqu'à ce qu'en l'année 1543, le vice-roi du Pérou, D. Pedro de Tolède y Leiva, craignant que les Hollandais ne s'en emparassent, y envoya son fils D. Antonio avec dix vaisseaux de guerre et trois mille hommes pour repeupler la ville. Les PP. Dominique Lazare de las Casas, Pedro de la Concha, Antonio Muñoz et Francisco del Castillo, se joignirent à l'armée dans le dessein d'établir des missions aux alentours. Une horrible épidémie enleva la plus grande partie de ce monde, y compris le gouverneur. Ceux qui survécurent s'installèrent au milieu des ruines de l'ancienne Valdivia, et commencèrent à y élever leurs pauvres habitations dans les derniers jours de l'année 1647. Les PP. Francisco Vargas, Alonso del Pozo et Fernando Mendoza, partirent de la Conception pour remplacer les trois compagnons du P. Lazare, qui retournèrent au Pérou; et le premier d'entre eux, plus expérimenté dans le maniement des Indiens, combina aussitôt ses plans de conquête spirituelle. C'est dans ces conjonctures que le général D. Francisco de la Fuente y Villalobos, et le P. Juan Moscoso, chargés spécialement de la pacification du pays, arrivèrent à Valdivia, et eurent à la Mariquina une entrevue avec les principaux ulmens des peuplades voisines. Francisco Vargas entreprit de négocier la paix avec les ulmens des districts situés au midi de la belle rivière de Callacalla, qui ne s'étaient pas rendus à la Mariquina; et pour atteindre son but, il se rendit sans crainte, accompagné de quelques Indiens, à Osorno, pays avec l'ulmen duquel il s'entendit pour la réunion d'un congrès. Ce congrès se tint sur les bords du Riobueno; on y conclut la paix avec le roi d'Espagne, et l'on y stipula pour les missionnaires la liberté d'établir leurs missions et de prê-

cher l'Evangile dans toute cette contrée. Vargas prit la parole dans l'assemblée elle-même, et avec son éloquence ordinaire et naturelle, il inclina le cœur de ses auditeurs en faveur de la foi qu'il se proposait de leur enseigner. Beaucoup d'entre eux, qui étaient avancés en âge, avaient conservé dans leur mémoire de nombreux souvenirs des temples de la ville alors détruite d'Osorno, et plusieurs s'attendrirent et se prirent à regretter les pratiques religieuses dans lesquelles ils avaient été élevés. Le jésuite Moscoso signa le traité qu'il soumit plus tard à l'approbation du président, qui le confirma et le ratifia. Bien que l'inconstance du caractère indien ne pût donner une grande sécurité aux missionnaires, le P. Vargas, grâce au traité qui venait de se conclure, se mit à parcourir les villages voisins de la ville, y prêchant avec un grand zèle et y convertissant avec un grand succès. Sur le point de pénétrer dans les savanes d'Osorno, il renonça à son dessein en apprenant les pièges qu'on lui tendait pour le prendre, et tourna ses vues vers la conversion d'autres peuplades. La Mariquina, la province de Chauchan, les villages situés auprès du Choaque, les collines et les plaines voisines du Queuli, du Meguin et de Tolten, tous ces lieux furent le théâtre des courses du fervent apôtre, qui y fit connaître Dieu à plus de vingt mille infidèles.

L'ardeur des prêtres qui avaient entrepris la conversion des Boroans n'était pas moindre. Revenons au P. Rosales : il établit une mission au fort de Boroa en l'an 1646, et il la desservit lui-même avec Francisco Astorga, ecclésiastique de son ordre. La plupart des habitants de cet endroit descendaient des Espagnols, faits prisonniers par les naturels cinquante années auparavant, lors du soulèvement général. Les Espagnols leur avaient transmis les principes du christianisme, et les parents avaient un soin particulier de faire administrer le baptême à leurs enfants; mais leur foi était mêlée de mille croyances superstitieuses et de mille abus

contraires à la sainteté du christianisme. Les prêtres n'avaient pas ici à combattre seulement les erreurs du paganisme, mais encore les vices qu'entraîne la superstition, plus difficiles à guérir que les premières, lorsqu'ils ont jeté de profondes racines dans l'âme humaine.

Ceux de Boroa se montrèrent heureusement dociles à la voix de leurs prédicateurs, ils concoururent à la construction des temples avec les démonstrations d'une grande joie, et donnèrent des preuves d'une nouvelle adhésion à la religion qui leur était enseignée. Une foule de devins ou magiciens extrêmement considérés et honorés par les indigènes de ces contrées, tâchaient de décréditer la mission de Rosales. Non contents de le rabaisser, ils l'accablaient d'injures et le persécutaient d'une manière cruelle. Ni la persuasion ni le raisonnement n'étaient des armes qu'on pût employer avec succès pour vaincre des hommes ignorants et livrés aux vices; la prière et la patience furent celles qui assurèrent la victoire aux missionnaires. Deux prêtres zélés de la Compagnie, Alonso del Pozo et Louis Chacon s'avancèrent, sur ces entrefaites, à quinze lieues au nord de Boroa, et établirent une mission dans l'endroit appelé Peñuelas : c'était la résidence la mieux choisie pour y développer une chrétienté florissante. La multitude de familles qui l'habitaient, leur caractère paisible, la distance qui les séparait des autres peuplades, tels étaient les avantages positifs dont les missionnaires espéraient tirer des résultats immenses. Dès les premières ouvertures que fit adroitement le P. Alonso pour l'érection d'une église, plus de six cents Indiens accoururent, à l'aide desquels s'éleva en peu de temps un joli édifice. Dieu couronna la prédication des Pères de bénédictions, telles que cette chrétienté devint la plus florissante de cette époque, parmi toutes celles que les missionnaires avaient fondées parmi les infidèles. Un ordre du capitaine général fit reculer jusqu'à Tucapel les forti-

fications qui avaient d'abord été construites à Peñuelas, et à l'ombre desquelles les Pères avaient établi leur mission; mais ils vivaient si heureux des bonnes dispositions et de l'affection de leurs néophytes, qu'ils n'hésitèrent pas un instant à se fixer parmi eux sans la moindre crainte. Ils le firent, et sans la protection des armes, la mission de Peñuelas alla faisant des progrès de plus en plus rapides. Mais l'horrible révolte qui arracha de leurs fondements toutes les missions existant au milieu des tribus soulevées, amena aussi la ruine de celle de Peñuelas. A l'époque où le mouvement eut lieu, le P. Chacon se trouvait à l'Impériale, où il fut saisi; le P. Pozo eut la douleur d'assister au pillage de son église, à la profanation des ornements sacrés et des objets qu'y vénérait la piété des chrétiens. Quoique ces saints prêtres fussent généralement aimés des Indiens, à cause de leur bonté et de leurs excellentes qualités, ils n'en eurent pas moins à souffrir, durant leur captivité, des dangers incroyables; les rebelles demandaient à chaque instant leurs têtes, et les ulmens qui les protégeaient devaient interposer toute leur autorité pour les soustraire à la mort. On permit à Chacon d'habiter une maison contiguë à l'église de l'Impériale, qui, comme par miracle, resta debout sans éprouver la ruine des autres, et le Père y exerça son ministère parmi les enfants et les captifs espagnols, les quelques mois qu'il tarda à recouvrer la liberté; il l'obtint enfin, en échange de deux ulmens retenus au fort de Cruces. Peu de temps après, son compagnon le P. Pozo eut la même fortune. Les missions restèrent abandonnées; les missionnaires perdirent de plus en plus l'espoir d'y retourner.

Dans l'archipel, dernier terme des conquêtes des Espagnols en Amérique, le christianisme n'essuya pas les mêmes alternatives qu'ailleurs. Ce fut aux religieux de la Merci qu'échut en partage le labeur apostolique dans ces contrées, depuis leur découverte jusqu'en l'an 1609, époque à laquelle

la Compagnie vint s'associer à leurs efforts pour la conversion de leurs habitants. Ils y fondèrent dans la ville de Castro, un couvent que visita et édifia de ses saints exemples le P. frai Antonio Correa. Le caractère doux et naturellement bienveillant des Chilotes fit concevoir aux premiers missionnaires de grandes espérances de la conversion de toutes ces îles, s'ils avaient pu procurer à toutes des prêtres pour les instruire; mais ce n'était pas possible pour lors, et ils dûrent restreindre leur prédication à la grande île de Castro. Le P. recteur Francisco Vazquez envoya à Chiloé les PP. Jean-Baptiste Ferrugino, Chacon et Vanegas, lesquels, sans prendre aucune résidence fixe, parcoururent presque tout l'archipel, convertissant et baptisant beaucoup de païens dans chacune de ces îles. Grandes étaient les difficultés que les missionnaires eurent à surmonter dans ce voyage. Les bourrasques de cette mer, où semblent semées les îles qui forment l'archipel, la faiblesse des embarcations dans lesquelles ils la traversaient, embarcations composées de cinq planches, reliées par des écorces d'arbres, la rigueur du climat, des pluies continuelles sans abri pour s'en garantir, et enfin l'extrême misère des insulaires, qui les mettait dans l'impossibilité d'offrir quelqu'adoucissement à leurs privations et à leurs souffrances, rien ne put décourager ces hommes dont la devise était : procurer à tout prix la plus grande gloire de Dieu!

Ils travaillèrent un an à la culture de ce champ immense, et se retirèrent ensuite, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues. Le P. Louis Valdivia, de retour de son voyage en Espagne, envoya de nouveau le P. Vanegas et un autre religieux, pour prêcher aux Chilotes. Vanegas, originaire du Chili, s'était appliqué à l'étude de l'idiome des naturels qu'il connaissait parfaitement. Les Chilotes parlaient la même langue que les autres nations du Chili, mais c'était un dialecte qui en différait par un certain nombre de mots.

Vanegas leur enseigna la doctrine dans leur propre idiome, et leur en facilita ainsi singulièrement l'apprentissage. Quelques-unes des îles qui forment les archipels des Chonos et des Guaitecas servirent aussi de théâtre à son zèle apostolique. Les Chilotes étaient depuis longues années ennemis irréconciliables des Chonos; les uns et les autres s'attaquaient réciproquement dans des irruptions fréquentes, où les vainqueurs, après plus ou moins de carnage, emmenaient captifs les enfants et les femmes des vaincus. Le P. Vanegas se proposa de réconcilier les deux tribus, et, après de nombreuses démarches, il parvint à leur faire tenir un congrès, où ils conclurent une paix qui dura quelque temps. Personne jusque-là n'avait prêché le christianisme aux Chonos et aux Guaitecas : aussi n'avaient-ils aucune notion de la foi; au premier abord, tout ce qu'ils voyaient chez les Pères leur paraissait étrange et merveilleux, mais ils ne montrèrent ni ne firent aucune opposition pour embrasser la nouvelle religion. Ils offrirent leurs enfants au baptême; eux-mêmes manifestèrent le désir d'être baptisés, pourvu que les Pères voulussent séjourner quelque temps parmi eux; mais cela n'était pas possible, attendu que leur principal dessein était d'évangéliser les îles de Chiloé. Le P. Vanegas, du reste, n'oublia pas ces pauvres âmes, et dans la trentième année de ce siècle, il alla les visiter avec Juan Pozo, prêtre de son institut. Pour éviter la traversée difficile de cette mer toujours irritée, les missionnaires firent la route par terre, avec d'incroyables fatigues, jusqu'à la dernière cime de la Cordillière, qui fait face aux îles des Chonos; et descendant jusqu'à la grève, ils préparèrent la pirogue sur laquelle ils devaient traverser les eaux qui les séparaient de l'archipel, et qu'à cet effet ils avaient apportée sur leurs épaules. Nous nous sommes arrêté à dessein sur les détails de cet itinéraire : car on peut dire que le courage dont ces intrépides missionnaires eurent besoin pour entreprendre

un pareil voyage, est comparable à celui qu'admire tant le monde dans l'apôtre de l'Orient, saint François Xavier. Les Chonos n'ont pas de domicile fixe : ils courent la côte, cherchant indistinctement des poissons et des coquillages pour se nourrir, et des loups, de la peau desquels ils se vêtent. L'huile qu'ils tirent de ces animaux et qu'ils boivent avec un singulier plaisir, donne à leur teint une lividité désagréable. C'est parmi ces hommes, oubliés du reste de l'univers, auxquels ne pensent seulement que ceux qui possèdent au plus haut degré la charité évangélique, c'est parmi ces hommes que vécurent Vazquez et Pozo, jusqu'à ce qu'ils les eussent instruits et baptisés. L'attachement sincère et candide qu'ils montraient à la religion qu'ils venaient à peine d'embrasser, faisait pleurer les Pères d'attendrissement. Parmi ces êtres infortunés, dans ces régions stériles, seuls, à la merci de sauvages, contre lesquels il n'y avait que la Providence qui pût les protéger, ils trouvèrent des consolations qu'ils avaient inutilement espérées au milieu des fertiles contrées de Boroa, des campagnes pittoresques de l'Impériale, ou sous la protection des puissantes armes et de la redoutable artillerie des Espagnols, dans l'Araucanie.

Pendant que la foi remportait dans l'archipel des Chonos des triomphes éclatants, qui l'indemnisaient des pertes qu'elle essuyait sur d'autres points, la peuplade entière manifestait le désir d'entendre l'Evangile. Les ulmens d'Osorno venus à Chiloé offrirent la paix au gouverneur, D. Martin d'Uribe, qui chargea D. Antonio Nuñez d'assister au congrès qui devait se réunir à Osorno, et après s'y être assuré de la sincérité des dispositions des ulmens, d'accorder la paix au nom du roi. Augustin Villaza, qui depuis seize ans travaillait à la mission du Chiloé, s'offrit à accompagner Nuñez, pour vaincre les obstacles qui s'opposeraient à la conclusion du traité. Sa généreuse proposition fut acceptée, et le 11 février

1650, Nuñez et le P. Villaza prirent la route d'Osorno. Au jour indiqué pour la réunion du congrès, le Père célébrait la messe de très-grand matin, lorsqu'à l'autel même il fut attaqué par des soldats cuncos que leur ulmen avait envoyés pour le prendre. La violence avec laquelle il fut assailli lui permit à peine de consommer la sainte hostie et une partie du sang divin, dont le surplus se répandit sur l'autel. Le Père, dépouillé des ornements sacerdotaux, fut traîné par terre et envoyé immédiatement, en compagnie de Nuñez, au village de Nancuchu, où il entendit la sentence de mort prononcée contre lui. Naucopillan, ulmen général d'Osorno, informé de la trahison dont avaient été victimes les ambassadeurs du gouverneur, en craignit les conséquences, et chercha à s'en garantir. Il se montra profondément irrité contre les Cuncos, et se rendant, escorté d'une bonne troupe, à la case de Nancuchu, il arracha de ses mains Villaza et ses compagnons; il aurait voulu les renvoyer promptement à Chiloé, mais les villages qui se trouvaient sur la route, peu sûrs pour les prisonniers, présentaient à chaque pas mille dangers. Ils demeurèrent six mois à Osorno, et pendant cet espace de temps, le Père ne cessa de travailler à l'établissement de la foi parmi les gens de l'ulmen Naucopillan. Le général D. Ignace de la Carrera, qui remplaça le gouverneur Uribe, voulut châtier les Cuncos, et, à la tête d'un détachement, il envahit leur territoire, déjouant les ruses par lesquelles ils cherchèrent plusieurs fois à le surprendre. Il arriva jusqu'à Osorno et reprit les prisonniers.

Telle fut la marche du christianisme au Chili, jusqu'au soulèvement général du pays en 1655.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE. Vertus et science des évêques de Santiago. — Antécédents de D. frai Juan Perez d'Espinosa. — Il reçoit la mitre. — Il fonde le séminaire diocésain. — Il célèbre un synode à Santiago. — Il visite son diocèse. — Débats scandaleux entre l'évêque, le gouverneur et l'Audience royale. — Le prélat abandonne son siège épiscopal et lance un interdit sur Santiago. — La ville s'alarme. — Députation de l'Audience. — Retour de l'évêque. — Il part pour l'Espagne et meurt. — D. Francisco Salcedo. — Ses antécédents. — Il reçoit, à la Plata, la consécration épiscopale. — Il remplit saintement les fonctions de sa charge. — D. frai Gaspar de Villaroel, originaire de Quito, est élevé au siège de Santiago. — Ses qualités remarquables. — Il reçoit la consécration épiscopale. — Vertus héroïques de l'évêque Villaroel. — Il visite tout son diocèse, et à son retour arrive le tremblement de terre où il faut périr sous les débris de sa maison. — Sa conduite politique. — Sa promotion au siège d'Arequipa. — L'évêque Sambrano prend l'administration du diocèse, donne sa démission et meurt. — D. Fernando d'Avendaño et D. Diego d'Encinas meurent sans avoir été sacrés. — D. frai Diego de Humanzoro. — Sa biographie. — Il publie le jubilé d'Alexandre VII. — Il commence la visite de son diocèse et tient un synode diocésain. — Mandement rigoureux de l'évêque. — Dureté de son caractère. — Lutte avec l'Audience : résultats de cette lutte. — Sa démission et ses motifs. — Sa mort. — Antécédents de Carrasco. — Il est nommé évêque. — Il élève la cathédrale — Zèle apostolique de l'évêque dans sa tournée pastorale. — La Providence le sauve miraculeusement. — Réforme du clergé. — Réunion d'un synode. — Il soumet son Eglise aux règles ordinaires. — Piété édifiante de l'évêque dans les calamités que souffre son troupeau. — Il reconstruit le séminaire diocésain. — Il est promu au siège de la Paz. — D. Francisco de la Puebla est proposé pour la mitre. — Ses brillantes qualités. — Il est contraint d'accepter la dignité épiscopale. — Son extrême pauvreté. — Générosité de Charles II. — D. Pedro Pizarro Cajal prend en son nom le gouvernement du diocèse. — L'évêque arrive à Santiago et visite le diocèse. — Vertus héroïques du saint prélat. — Sa démission. — Sa sainte mort.

Parmi les évêques qui occupèrent le siège de Santiago, se présentent à nos regards des hommes, dont les vertus et la science honorent non-seulement l'église qu'ils gouver-

nèrent, mais encore toute la chrétienté, qu'ils enrichirent du fruit précieux de leurs écrits et de leurs exemples. Le premier qui apparaît est D. frai Juan Perez d'Espinosa, mis à la tête de l'église de Santiago, en 1600, par une bulle de Clément VIII. Il était né à Tolède, et religieux franciscain de la province de la Nouvelle-Castille. Revêtu du caractère sacerdotal, il fut envoyé comme missionnaire en Amérique, et il en exerça long-temps le ministère, jusqu'à ce que Philippe III le proposa pour l'évêché de Santiago. Le premier soin du nouveau pasteur fut de pourvoir son église d'un séminaire pour l'éducation de son clergé; il le fonda dans le courant de l'année 1607, et le dirigea lui-même jusqu'à son retour en Espagne. Les couvents des ordres réguliers avaient été jusqu'à cette époque l'unique asile qu'offrît Santiago aux jeunes gens qui se consacraient à l'étude des sciences, ornement du sacerdoce. Espinosa, en ouvrant son séminaire, leur en offrit un nouveau, et d'autant plus avantageux, qu'ils pouvaient s'y former et s'y préparer à leur carrière sous les yeux de leur évêque.

La célébration d'un nouveau synode était un moyen justement réclamé comme de la plus impérieuse nécessité, pour l'organisation de l'administration ecclésiastique. Espinosa le convoqua en 1612; mais les actes de ce synode ne nous sont point parvenus, et nous n'en possédons d'autres détails que ceux que nous a transmis le quatrième synode de Santiago, qui prescrivit l'observation des statuts du premier, dans tout ce qu'ils ne contenaient point de contraire à ses propres dispositions.

La visite de son vaste diocèse fut un autre objet important auquel se consacra l'évêque; et dans sa sollicitude, il put faire entendre la voix du Pasteur, et offrir lui-même les consolations de la religion à ses ouailles, éparses sur un territoire qui compte plus de trois cents lieues. Les habitants des provinces de Cuyo, soumises alors à la juridiction du

siège de Santiago, virent pour la première fois leur évêque au milieu d'eux, et reçurent de lui le sacrement de la confirmation.

Un zèle ardent pour tout ce qui concernait le maintien de son autorité caractérisait Espinosa, et c'est là ce qui excita contre sa personne des haines, qui éclatèrent à la première circonstance favorable. Un homme, que sa profession soustrayait à la justice civile, commit une faute qui le rendait passible de peines sévères; le corrégidor, informé fit arrêter le coupable et dresser procès-verbal. A l'instant, l'évêque réclama l'individu, comme soumis à sa juridiction, et demanda qu'on le lui remît avec les pièces de l'instruction. Nous ignorons les motifs qui portèrent le corrégidor à repousser comme il le fit, la demande du prélat : celui-ci le requit de nouveau de lui remettre la cause, et comme ses réclamations n'aboutirent à aucun résultat, il le menaça des censures ecclésiastiques. Le moment arriva de réaliser la menace, et l'évêque fulmina sa sentence sans se laisser arrêter par aucune considération. Dans cet état de rupture complète, un prêtre de grande réputation prit spontanément le rôle de médiateur entre les deux pouvoirs, et d'après son conseil, le chef politique remit le prisonnier à l'évêque, qui se déclara satisfait. Mais de nouvelles dificultés ne tardèrent pas à surgir et à rallumer le feu de la discorde. Le gouverneur voulut embarrasser l'évêque dans sa juridiction, lorsqu'il visita l'hôpital de Santiago; ses prétentions étaient contraires aux lois en vigueur dans ce temps-là, et c'est en s'en prévalant, que l'évêque demandait qu'on n'apportât aucune entrave à l'exercice de ses fonctions. Le chef politique sollicita sur la question l'avis de plusieurs personnages éclairés, dont les opinions différèrent entr'elles. En conséquence, les deux autorités convinrent que deux jésuites videraient le conflit, comme si la magistrature pouvait jamais soumettre ses attributions à un arbitrage ! Mais la

querelle n'en resta pas là : l'Audience royale, aussi pointilleuse que susceptible toutes les fois qu'il s'agissait de pousser jusqu'au ridicule le respect fanatique que, de gré ou de force, elle exigeait envers chacun de ses membres, se prétendit humiliée de ce que l'évêque eût la préséance sur le tribunal suprême dans les assemblées publiques, et se fît accompagner en ces circonstances de plusieurs ecclésiastiques de son entourage. Elle s'en plaignit, et ses plaintes arrivèrent jusqu'au trône du monarque. La question prête à rire, comme presque toutes celles qui à cette époque occupaient de préférence l'attention de ces graves auditeurs. Ils s'empressèrent de profiter de l'occasion pour épancher dans leur plainte tous les sentiments qu'ils nourrissaient contre Espinosa depuis son avènement au siège de Santiago; mais il faut dire que tous leurs motifs de mécontentement étaient également frivoles et puérils : le plus grave consistait en ce que l'évêque faisait offrir de l'eau bénite aux chanoines avant l'Audience! Le roi dut rappeler ses ministres à l'ordre; il se borna à recommander à l'évêque de ne se faire accompagner que d'un page pour porter la queue de sa soutane, lorsqu'il se trouverait avec le tribunal, et quant à la question de l'eau bénite, il ordonna qu'elle ne fût donnée aux magistrats qu'après tout le clergé. Cette décision était humiliante pour l'Audience; elle le devenait plus encore, exécutée par Perez d'Espinosa, qui ne connaissait guère les ménagements de la politique. Les scandales les plus affligeants suivirent cette lutte et désolèrent la capitale du Chili : nous devons en parler. L'Audience, plutôt que de subir l'humiliation que lui infligeait, dans son opinion, l'ordonnance royale, résolut d'attendre hors de l'église que la cérémonie de l'aspersion fût achevée. L'eau bénite aurait perdu peut-être sa vertu salutaire, au jugement de ces grands seigneurs, si elle avait d'abord été touchée par des prêtres! L'évêque se prononça avec amertume contre une semblable résolu-

tion, il taxa d'impolitique indocilité, les auditeurs qui y avaient pris part, et ceux-ci, par représailles, firent arrêter l'évêque dans son palais par un simple alcade. L'agent de la justice s'agenouilla pour notifier à l'évêque l'ordre dont il était porteur, en lui déclarant qu'il ne l'exécuterait pas; mais Espinosa voulant soustraire l'alcade dévoué à l'embarras où l'aurait placé l'infraction de ses instructions, sortit sur-le-champ de la ville et se retira au lieu qui depuis lors fut appelé *retraite de l'évêque* [1].

Ce départ émut tous les habitants de Santiago avec la merveilleuse rapidité de l'étincelle électrique. Qu'on dise ce qu'on voudra, un peuple éminemment religieux pourra tout souffrir, pourvu qu'on ne touche pas à ce que sa foi vénère comme saint, et quand même, dans la circonstance, l'Audience eût eu pour elle le bon droit, l'arrestation de l'évêque l'eût toujours abaissé dans l'esprit des ouailles, qui n'envisageaient que la persécution de leur pasteur. L'agitation croissait à chaque instant et changea en véritable émeute, lorsque peu d'heures après la sortie d'Espinosa, le curé de la principale chapelle, au son lugubre des cloches de la cathédrale, annonça publiquement l'interdit jeté sur la ville par Sa Grandeur.

L'Audience craignant le dénouement que l'exaltation du peuple rendait de plus en plus imminent, et redoutant les suites de l'affaire pour elle-même, qu'on accusait d'impiété et d'injustice, se hâta d'envoyer une députation à l'évêque, pour le prier de retourner à son palais. Il y consentit, à la condition que les membres du tribunal allassent le recevoir à l'entrée de la ville et l'accompagnassent respectueusement jusqu'à la porte de sa demeure. Ils s'y résignèrent; l'interdit fut levé, et la cité encore consternée reçut dans son sein son pasteur naguère fugitif.

Toutes ces luttes et d'autres encore qui se succédèrent à

[1] Dans la chacra ou métairie dite *del Salto*. (*Note de l'auteur*.)

de courts intervalles, engagèrent l'évêque à entreprendre le voyage d'Espagne, pour défendre l'intégrité de sa juridiction attaquée à différentes reprises. Il réalisa son projet, mais sans demander la permission nécessaire en droit. Il avait sans doute des raisons suffisantes à ses yeux pour l'autoriser à agir ainsi. Prétextant une tournée pastorale, il partit pour Cuyo, et il s'embarqua à Buenos-Aires pour l'Espagne. La cour avait déjà connaissance de tous ces faits, qui, à vrai dire, ne prouvaient pas beaucoup en faveur de sa douceur ni de sa prudence. Le roi désapprouva sa conduite et lui intima l'ordre de rentrer promptement dans son diocèse. Les choses ne se passèrent pas ainsi : Perez préféra se retirer dans le couvent de son ordre, à Séville, où il resta quelques années, jusqu'à ce que la mort y vînt couper la trame fragile de ses jours [1]. L'ex-évêque, redevenu simple religieux de l'ordre de Saint-François, expira dans sa communauté, en 1622, après avoir demandé qu'on lui fît les mêmes funérailles qu'aux autres membres de sa profession. Avant de mourir, il avait fondé quelques anniversaires pieux à Tolède, à Séville et à Alcala. Le conseil des Indes annula ces fondations et ordonna que le capital de soixante mille piastres, qu'il leur avait consacrées, fût dévolu à l'église de Santiago.

L'état d'hostilité où ces conflits avaient placé les pouvoirs, exigeait qu'on remplaçât Perez Espinosa par un successeur pacifique, qui sût déjouer les complots ourdis contre son autorité, plus par la prudence et la mansuétude que par

[1] M. Gay se trompe en supposant que l'évêque Perez d'Espinosa se fit religieux franciscain en se retirant à Séville; cela n'a pu avoir lieu, et l'histoire ne le dit pas. Cela n'a pu avoir lieu, puisqu'il était déjà profès dans l'ordre de Saint-François, et depuis long-temps, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat, comme nous l'avons dit, et la dignité épiscopale ne rompt pas les vœux religieux. D'un autre côté, nous n'avons vu aucun historien qui affirme ce fait. « Il mena dans sa retraite une vie religieuse, » voilà ce que disent unanimement les historiens. (*Note de l'auteur.*)

les menaces. D. Francisco Salcedo réunissait ces qualités, sans manquer pourtant de zèle ni de vigueur. Il était né d'une famille noble à Ciudad-Real (Manche). Il embrassa la carrière ecclésiastique, et s'y fit remarquer par sa charité envers les pauvres. Nommé chanoine de la cathédrale de Tucuman, il s'éleva ensuite à la dignité de trésorier de la même église, et se montra dans cette ville l'un des plus ardents bienfaiteurs de la Compagnie de Jésus. Sa capacité le fit nommer plus tard doyen de l'église métropolitaine de la Plata. La vacance du siège de Santiago offrit à Philippe IV, qui connaissait son mérite, l'occasion de le proposer comme évêque l'année même de la mort de son prédécesseur. Grégoire XV expédia ses bulles, et l'archevêque D. Alonso de Peralta procéda à son sacre. A peine en possession de son église (1624), il employa une grande partie de sa fortune à la distribution d'abondantes aumônes en faveur de malheureux, dont il découvrait ingénieusement les besoins. Mais, malgré son caractère pacifique, les incidents ne manquèrent pas, qui ramenèrent les deux pouvoirs à une attitude hostile. Le capitaine général prétendit qu'on lui apportât le livre de l'Evangile dans les messes solennelles : l'évêque ne voulut point y consentir, et de là résulta une grande querelle qui donna lieu à de nombreux scandales et à de nombreux mécontentements. Le roi décida la question dans le sens de la négative, comme nous le dirons plus amplement ailleurs.

Son prédécesseur avait dirigé personnellement le séminaire diocésain, mais Salcedo crut plus utile aux progrès de l'établissement d'en confier la direction aux Jésuites, comme il le fit. Pénétré de la plus tendre dévotion envers l'Eucharistie, il constitua une rente considérable pour la célébration à perpétuité d'une messe chantée dans la cathédrale, tous les jeudis, en l'honneur du Saint-Sacrement. C'est à son zèle qu'on dut l'érection de la paroisse de Sainte-

Anne, à Santiago, et celles d'autres églises à la campagne. Son administration dura jusqu'en l'an 1635, où il succomba sous le poids de l'âge; il fut enterré dans sa cathédrale [1]. Après la mort de Salcedo, l'église de Santiago resta trois années veuve; car, bien que D. frai Gaspar de Villaroel ait été appelé à lui succéder dès 1637, il ne prit possession de son siège qu'un an plus tard. Frai Gaspar était né dans la ville de Quito : ses parents, le licencié D. Gaspar de Villaroel et dona Ana d'Ordoñez, l'envoyèrent à Lima, pour qu'il pût y suivre la carrière des lettres, pour laquelle ils lui voyaient un penchant décidé. L'état religieux commença dès lors à devenir le but des aspirations du jeune Gaspar, et quand il fut résolu à l'embrasser, il choisit l'ordre des ermites de Saint-Augustin, qui le compta au nombre de ses novices, le 6 octobre 1608. Après qu'il eut terminé ses études avec éclat, ses supérieurs le nommèrent professeur de philosophie, puis de théologie, dans leur couvent de Lima, et en témoignage de la manière satisfaisante dont il s'était acquitté des obligations que lui imposaient ces fonctions, la célèbre université de Saint-Marc récompensa son mérite littéraire, en lui décernant le titre de docteur [2]. Tel était le début de la carrière brillante qu'avaient ouverte devant frai Gaspar ses talents et ses rares lumières. Après avoir rempli dans son ordre les

[1] M. Gay le fait jésuite, je ne sais sur quel fondement. Le fait est qu'il vint d'Espagne au Tucuman, pourvu d'un canonicat; de là il passa, en qualité de doyen, non à Buenos-Ayres, comme le suppose cet écrivain, mais à l'église métropolitaine de la Plata, où il fut ensuite sacré évêque de Santiago. Nous avons eu sous les yeux le testament de Salcedo. (*Note de l'auteur.*)

Ne pourrait-on pas ajouter que les règles de la compagnie de Jésus ne permettent pas à ses membres d'accepter des dignités ecclésiastiques? Et si l'on a vu des jésuites sortir de la compagnie, ce n'a guère été pour arriver aux honneurs dont leur institut leur fermait l'entrée. (*Note du traducteur.*)

[2] L'original porte la *bordure* de docteur. C'était un chevron, un ornement que les docteurs avaient le droit de porter. Ils portaient en outre le *bonnet*, comme en France. (*Note du traducteur.*)

charges de secrétaire du visiteur général de la province, de définiteur, de prieur, et en dernier lieu de vicaire provincial, il passa en Europe, sans autre objet que d'y acquérir de nouvelles connaissances. Il commença à Lisbonne la publication de son *Carême sacré*, qu'il acheva ensuite à Madrid. Il publia aussi presqu'en même temps son *Commentaire sur le livre des Juges*, et d'autres ouvrages dont nous donnerons une idée en temps et lieu. Philippe IV, en présence duquel il avait prêché plusieurs fois, le proposa pour le siège de Santiago, et Sa Sainteté Urbain VIII lui expédia les bulles nécessaires l'an 1637. L'année suivante, il fut sacré dans l'église de son couvent, à Lima, par D. frai Francisco de la Zerna, évêque de Popayan, et il se dirigea vers le Chili, pour prendre possession de son église. La charité et le zèle pour le prochain, furent les vertus qui caractérisèrent Monseigneur Villaroel dans l'accomplissement de ses devoirs de pasteur. Il avait partagé l'emploi de tous les jours de la semaine entre différentes œuvres charitables : les lundis, il donnait à manger et fournissait d'autres secours aux détenus des prisons; les vendredis, il visitait l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, offrant lui-même aux malades, et quelquefois à genoux, les présents qu'il leur apportait; les samedis, il distribuait l'aumône à une multitude innombrable de pauvres femmes qui accouraient à ses portes, ouvertes, les autres jours, aux mendiants et autres nécessiteux. Il lui arriva plusieurs fois de se trouver entièrement dénué de ressources, et pour que le pauvre qui mendiait au seuil de son palais, ne dût pas se retirer sans soulagement, il engageait son anneau pastoral, afin de se procurer des fonds! Nous ne pouvons nous empêcher de citer au moins un fait qui montre jusqu'où le portait l'ardeur de sa charité. Un jour que son majordome était absent, deux pauvres allèrent lui demander l'aumône, deux pauvres presque nus et transis de froid : sans hésiter un

instant, l'évêque se dépouilla de son vêtement de dessous, et à l'un d'eux il donna ses culottes, à l'autre sa chemise. Le zèle avec lequel il veillait au salut des âmes qui lui étaient confiées n'était pas moindre; il prêchait et officiait toujours pontificalement. Il visita tout son diocèse et même les provinces de Cuyo, où les évêques ne se rendaient plus depuis trente ans. Au retour de ce pénible voyage, une tâche nouvelle l'attendait. Un tremblement de terre épouvantable, qui survint dans la nuit du 13 mai 1647, renversa presqu'entièrement la ville de Santiago, écrasant sous ses ruines une grande partie des habitants. L'évêque eût été du nombre des victimes, si Dieu ne lui eût miraculeusement sauvé la vie. Le toit de la maison qu'il habitait s'écroula sur lui, et l'eût couvert de ses débris, si une poutre n'avait garanti sa tête. L'évêque entouré de décombres invoqua saint François Xavier, et c'est par son intercession qu'il crut avoir conservé la vie. Ses gens le cherchaient pleins d'angoisse, et, guidés par le son d'une voix déjà affaiblie, ils firent creuser à l'endroit d'où elle partait, et en effet ils le trouvèrent grièvement blessé à la tête et criblé de contusions. Ils l'emmenaient pour le soigner; mais le bon pasteur, refusant de recevoir aucun soulagement tant que son troupeau courait des dangers, se fit élever sur une estrade, où se trouvait placée l'image de Jésus crucifié, et de là il répandait sur son peuple affligé les consolations de la parole divine. Il passa la nuit au milieu de la foule, confessant tous ceux qui réclamaient son ministère, et ils étaient nombreux.

Dès que les premiers jours de tumulte et de confusion furent passés, il se proposa de rebâtir provisoirement une église cathédrale, sans se laisser décourager ni par l'abattement des habitants ni par la grandeur de l'entreprise qu'il essayait de réaliser. Il porta sur ses épaules les premières briques qui furent posées, et, à son exemple, les bourgeois

poussèrent et aidèrent au travail avec une telle ardeur qu'en dix-huit mois l'église fut achevée.

Villaroel mit un soin particulier à éviter les querelles qu'avaient eues ses prédécesseurs; peut-être fit-il quelquefois au pouvoir civil des concessions excessives; mais cela valait mieux que de conserver absolument intacte l'autorité ecclésiastique, comme on l'avait fait, au prix de la paix et du bon exemple dû aux fidèles. Le roi le promut au siège d'Arequipa l'an 1651, et dans le courant de la même année, Villaroel quitta l'église de Santiago, en en laissant l'administration à l'évêque de la Conception, D. Diego Sambrano y Villalobos, appelé à le remplacer. L'âge extrêmement avancé de ce personnage ne lui permettait pas de remplir les fonctions de sa charge, et c'est pour cela qu'il crut convenable de donner sa démission. Mais Philippe IV voulut qu'il continuât à administrer le diocèse, comme il le fit, jusqu'à la cinquante-troisième année de ce siècle, où il mourut à Santiago, âgé de plus de quatre-vingt dix ans, et comme tel, le doyen des prélats des Indes. Il fut inhumé dans son église [1].

D. Fernando d'Avendaño fut proposé, après deux années de vacance, pour le siège de Santiago. Le passé le plus recommandable faisait espérer les plus avantageux résultats de son administration. Né et élevé dans la ville de Lima, au sein de son illustre famille, il embrassa la carrière ecclésiastique avec une ferveur exemplaire. L'université de Saint-Marc le compta parmi ses membres et lui décerna le grade de docteur en droit civil et en droit canon, et ses lumières comme ses vertus lui frayèrent dans sa carrière une voie glorieuse. Il occupa les postes honorables de vicaire général, de juge des idolâtres, de curé recteur de la cathédrale, de chanoine, de chantre et en dernier lieu d'archidiacre de la

[1] Nous avons sous les yeux les lettres royales qui refusent la démission de Mgr Sambrano Villalobos; il gouverna donc le diocèse de Santiago jusqu'à sa mort. (*Note de l'auteur.*)

sainte église métropolitaine de sa patrie. Lorsque le roi l'eut présenté pour le siège en question, Fernando se proposait d'attendre les bulles de sa nomination, et de ne se rendre dans son diocèse qu'après avoir reçu le caractère épiscopal; mais la mort arrêta ses projets. Le même sort échut au docteur D. Diego d'Encinas, archidiacre de Lima, sa ville natale, homme d'une sagesse et d'une vertu admirables, choisi pour lui succéder.

D. frai Diego de Humanzoro prit enfin possession du siège de Santiago l'an 1661. Natif du Quipuzcoa, il entra dans l'ordre des frères Mineurs, et aussitôt après sa profession, il passa au Pérou pour y travailler dans les missions des infidèles. Ses frères en religion, épris des qualités brillantes par lesquelles il se distinguait, l'élirent gardien de divers couvents, et enfin supérieur de la province de Cuzco. Frai Diego, dans l'accomplissement des devoirs de ces différentes fonctions, ne se proposa d'autre objet que sa sanctification et celle du prochain : la charité, l'humilité, l'obéissance constituaient le caractère et animaient toute la conduite de ce religieux. Lorsque la mort du señor Encinas rendit vacant le siège de Santiago, Philippe IV présenta frai Diego comme candidat au pape Alexandre VII, qui lui envoya les bulles de la nomination de l'évêque. On remit par erreur à celui-ci, avec la lettre d'avis du conseil royal, l'original des bulles papales, que le roi fit redemander immédiatement. Peu de temps après son entrée dans son diocèse, le nouvel évêque entreprit la visite des paroisses du nord, et poussa jusqu'à Copiapo même, à l'indicible consolation des habitants de cette colonie, alors privée de tous secours spirituels. Après avoir terminé la visite de toutes les parties de son diocèse, il publia le jubilé universel accordé par Alexandre VII à toute la chrétienté, dont il réclamait les prières, en faveur des armées catholiques réunies pour arrêter l'invasion des Turcs dans le royaume de Hongrie. Il désigna aux habitants

de Santiago les deuxième et troisième semaines de l'avent de l'année 1666 pour l'observation des pratiques requises par la bulle du jubilé, et indiqua en même temps les églises où les fidèles devaient se rendre pour les remplir.

Cette tournée pastorale lui avait fait connaître la nécessité de célébrer promptement un nouveau synode, et en conséquence, il convoqua les curés de son diocèse à une réunion générale dans Santiago.

Le zèle que déploya Humanzoro pour amener la réforme de quelques abus est sans doute fort louable; mais les moyens qu'il avait l'habitude d'employer pour l'obtenir nous paraissent trop sévères. Nous avons sous les yeux un mandement terrible, qu'il publia le 5 décembre 1669, et comme sa teneur nous fait parfaitement connaître le caractère de son auteur, nous avons voulu en faire une mention particulière. Il y avait à Santiago quelques monastères, dont les religieuses célébraient la fête de Noël par des danses et des représentations, où elles mêlaient les choses divines et les choses profanes; l'évêque trouva là un grand abus et voulut y remédier. Pour cela, il lança un mandement où il enjoignait aux religieuses de s'abstenir de ces danses et de ces représentations, « en vertu de la sainte obéissance, au nom du Saint-Esprit et sous peine d'excommunication majeure *latæ sententiæ* [1], dont il se réservait de relever, et sous peine de ne pouvoir plus assister aux offices divins. En outre, les religieuses auxquelles ces peines eussent été applicables, devaient être privées de toute participation directe ou indirecte aux élections de la communauté; celles qui déjà n'avaient point le droit de vote, étaient menacées de quatre années de réclusion, de longs jeûnes au pain et à l'eau, et d'une

1 L'excommunication majeure *latæ sententiæ* diffère de l'excommunication *ferendæ sententiæ*, en ce qu'elle est encourue *ipso facto*. Le souverain pontife seul relève de l'excommunication majeure *latæ sententiæ*, à moins, bien entendu, d'une délégation spéciale. (*Note du traducteur.*)

correction disciplinaire trois fois par semaine. Quant aux novices, aux élèves et aux domestiques du couvent, elles devaient en être irrévocablement chassées, pour ne pouvoir plus y rentrer de leur vie. » Personne, il faut l'avouer, ne pourra dans cette occasion vanter la douceur de l'évêque; personne ne pourra s'empêcher de regarder comme tout-à-fait inutile l'emploi d'un langage si violent, à l'égard de personnes aussi timides que des religieuses et leurs élèves.

L'administration d'Humanzoro ne fut pas exempte de débats qui troublèrent la paix qui régnait entre les deux autorités. La querelle qui fit le plus de bruit prit origine à propos de la célébration de la Fête-Dieu. Le roi avait ordonné que les frais des solennités de l'octave de la Fête-Dieu fussent, dans toutes les cathédrales de ses domaines, soldés avec le produit des amendes appliquées aux dépenses de la chambre du conseil des Indes. Comme on ne profitait pas de ce subside à Santiago, pour se conformer aux instructions du monarque, l'Audience décida que chacun de ses membres paierait le coût des cérémonies d'un jour : ce qui eut lieu. L'évêque prétendit que les auditeurs l'invitassent en personne à la fête; mais ceux-ci trouvèrent cette prétention exagérée, et commirent l'huissier d'audience à l'effet d'inviter l'évêque au nom de tout le tribunal. Humanzoro, loin d'accueillir une semblable invitation, informé que les auditeurs n'étaient pas disposés à la réitérer personnellement, prescrivit aux prêtres chargés de prêcher l'octave, de s'abstenir. De tels ordres de la part de l'évêque étaient bien impolitiques : ils irritèrent l'Audience au plus haut degré. Néanmoins, elle ne fit pour lors aucun acte qui pût manifester son ressentiment. Le président D. Juan Henriquez, désireux d'éviter l'année suivante les murmures qu'avaient excités l'année précédente ces disputes entre l'évêque et l'Audience royale, prit le parti d'inviter lui-même l'évêque, à l'insu de ses collègues et au nom du

cellule solitaire, où il se proposait de finir ses jours. Le conseil des Indes, avant de prendre un parti, jugea convenable que l'évêque se fît représenter par un fondé de pouvoirs, régulièrement constitué, et le roi le décida ainsi par son ordonnance du 4 décembre 1673. Mais, quelque vif désir qu'éprouvât Humanzoro de se trouver déchargé de l'énorme fardeau de l'épiscopat qui l'accablait, il ne fut pas exaucé jusqu'à ce que Dieu l'appelât au repos éternel. Tendrement attaché à son ordre, il voulut être enterré dans l'église du couvent principal des Franciscains, et comme membre de la communauté. Sa mort arriva en 1676.

Le siège de Santiago resta vacant près de trois années, à la fin desquelles frai Bernard Carrasco fut désigné par Charles II à Sa Sainteté Innocent XI, qui lui fit expédier les bulles de sa nomination comme évêque de cette église. Bernard Carrasco était né au village de Zaña, du diocèse de Trujillo. Il embrassa l'état ecclésiastique à Lima et entra dans l'institut de Saint-Dominique, où ses grandes qualités lui firent obtenir les emplois les plus élevés. Il occupa d'abord une chaire de philosophie et fut ensuite successivement répétiteur de théologie, régent des études, maître des novices, et enfin supérieur de la province de Saint-Jean-Baptiste, au Pérou.

Nommé évêque de Santiago en 1679, il porta sa première attention sur la construction de la cathédrale, renversée par le tremblement de terre. La chapelle provisoire qu'avait fait bâtir Villaroel ne pouvait ni suffire ni convenir à une ville aussi populeuse et aussi brillante que Santiago. Carrasco pensa à ériger une nouvelle église : il obtint, pour l'aider à en payer les dépenses, que le roi lui abandonnât les deux neuvièmes qui lui revenaient dans la dîme, il y joignit les revenus de son siège, et il put ainsi donner en peu de temps à son entreprise la plus vive impulsion. Il eut ensuite la gloire de bénir ce temple au mois d'octobre 1687, sous

le vocable de l'Assomption de Marie dans les cieux.

Il n'avait point encore tout-à-fait assuré le succès de son œuvre, lorsqu'il commença la visite de son diocèse en 1680. Dans cette visite, il montra jusqu'à quel point il possédait toutes les vertus d'un bon pasteur. Il prêchait lui-même avec zèle, surtout lorsqu'il était nécessaire de stigmatiser les injustices qui se commettaient contre les indigènes. Autorisé par le roi à connaître de leurs griefs, dans le cours de sa tournée, il remplit cette mission de la manière la plus satisfaisante, comme nous l'avons dit ailleurs. L'instruction des enfants excita sa sollicitude toute particulière. On le voyait souvent entouré d'une foule de ces petits êtres intéressants, auxquels il enseignait de sa propre bouche la connaissance de Dieu et le chemin de la vie éternelle. Il commença sa tournée par la partie méridionale, et la continua jusqu'au fleuve de la Maule, dernière limite de son diocèse. Il parcourut également la partie du nord, malgré les périls auxquels l'exposaient les fréquentes descentes que faisaient les bandes du pirate anglais Bartolomé Charp sur les rivages de la province de Coquimbo. La Providence le préserva plusieurs fois, d'une manière miraculeuse, de tomber dans les mains de cet ennemi. Les brigands débarquèrent à la côte de Tongoi, à l'endroit même où l'évêque se trouvait campé avec sa suite, et ceux qui la formaient n'eurent d'autre moyen de se cacher, que d'éteindre les lumières et les feux du camp. La présence de l'évêque consola merveilleusement la population de la Serena, tourmentée par les attaques et les extorsions continuelles des pirates. Il secourut les nécessiteux, suivant que le lui permirent ses minces ressources, exhorta les faibles à persévérer dans la défense de la patrie, et donna à tous de grands exemples de patience et de résignation dans les tribulations. Il n'était parti de cette ville que depuis quelques jours pour Huasco et Copiapo, lorsque l'ennemi y entra le 13 décembre et la livra au pillage et à

l'incendie, laissant ses habitants dans l'épouvante. Après avoir parcouru les paroisses du nord, le saint prélat remonta la grande Cordillère des Andes et visita la province de Cuyo, exerçant son ministère pastoral dans des endroits où n'avait encore pénétré aucun de ses prédécesseurs. Cette tournée, qui procura de si grands avantages à la foi, ne fût pas moins utile à la réforme des chrétiens et à l'honneur du ministère ecclésiastique. Beaucoup d'âmes puisèrent pour la première fois, dans l'enseignement de l'évêque, une notion claire du vrai Dieu, et furent régénérées par les eaux vivifiantes du saint baptême. Vingt mille personnes reçurent le sacrement de la confirmation, et une multitude innombrable se purifia de ses péchés dans la piscine de la pénitence. Le roi, qui eut connaissance de ces résultats, adressa à Carrasco une lettre patente, par laquelle il louait son zèle et le remerciait, dans les termes les plus expressifs, des bienfaits dont il avait comblé un si grand nombre de ses sujets [1]. Carrasco passa près de cinq années dans sa visite diocésaine, après quoi il rentra à Santiago, pour s'occuper des préparatifs et fixer les travaux du synode qu'il se proposait de réunir.

En effet, l'évêque avait été, dans ses courses, mis à même d'apprécier de grands maux, qui exigeaient un prompt remède. Les vices invétérés au milieu desquels vivaient les séculiers, spécialement les magistrats chargés d'administrer la justice et les *encomenderos*, furent toujours l'objet qui provoqua de préférence le zèle de Carrasco; mais jusqu'alors ses exhortations avaient produit peu d'effet. Il voulait, dans

[1] On ne saurait trop faire remarquer la sollicitude vraiment paternelle avec laquelle les rois catholiques se préoccupaient constamment des progrès du christianisme parmi les Indiens. Sans doute les conquérants de l'Amérique se sont laissés trop souvent guider par les conseils de l'intérêt et de l'ambition; mais les souverains, qui ne parvenaient pas toujours à connaître ou à réprimer leurs excès, avaient bien compris et ont long-temps tâché de bien remplir le grand rôle que leur assignait la Providence, après la découverte du Nouveau-Monde. Pourquoi faut-il qu'ils se soient lassés de mériter un si glorieux éloge? (*Note du traducteur.*)

le synode, avec le concours des curés, chercher pour chacun de ces vices le remède le plus convenable et le plus efficace. Les serviteurs de Dieu, les ministres du sanctuaire avaient aussi besoin de réforme. Le prêtre pourra difficilement sauver les âmes qui lui sont confiées, s'il ne travaille d'abord à se sauver lui-même ; il ne pourra guérir les infirmités d'autrui, s'il ne s'applique à lui-même les remèdes qu'exigent ses propres maux! « Tant que chez les ecclésiastiques on ne verra pas la réforme des mœurs que réclame leur état, et l'ornement des vertus qui doivent rehausser leurs sublimes fonctions, ils ne pourront guère demander ouvertement aux laïques l'amélioration de leur vie [1]. » Le 18 janvier 1688, l'évêque de Santiago ouvrit le synode, dont il fit la clôture et publia les dispositions le 2 mai de la même année. Les statuts ordinaires pour l'organisation et l'administration de son église cathédrale sont également le fruit de son travail.

Dieu voulut bien visiter l'illustre prélat, en frappant son troupeau de malheurs successifs, qui affligeaient vivement ce cœur plein d'une tendresse pastorale. Nous avons déjà parlé des irruptions des pirates hollandais, qui tenaient dans une alarme continuelle les villages situés sur la côte de Coquimbo. Mais ce ne fut pas là tout : la petite vérole, avec tous les caractères de la plus effrayante épidémie, se propagea par les villes et par les campagnes, décimant sur son passage la population avec une rapidité incroyable ; et un tremblement de terre épouvantable qui se fit sentir le 9 juillet, vers une heure après-midi, détruisit une partie de la ville de Santiago, et augmenta la consternation de ses malheureux habitants. Au milieu de ces calamités, Carrasco ne cessait d'exhorter son peuple à arrêter par la pénitence le bras du Seigneur, qui frappait de ses fléaux vengeurs l'infortunée Santiago. Il prescrivit des processions, des prières et des pénitences publiques, se montrant lui-même le premier,

[1] Lettre pastorale de l'illustrissime frai Bernard Carrasco

malgré ses infirmités, à observer les pratiques qu'il recommandait à ses ouailles. Attribuant aux péchés de son peuple l'origine des malheurs qui l'accablaient, il lui adressa de fréquentes pastorales, surtout contre les fautes publiques, qui causaient de si grands scandales; il s'éleva contre la distribution partiale de la justice et menaça des peines ecclésiastiques ceux qui attenteraient à la liberté des naturels. Pour donner une plus grande publicité aux mandements qu'il publiait pour la réforme de ces déplorables abus et des autres vices, il pria la municipalité de Santiago d'assister à la lecture qui devait en être faite le mercredi des cendres et les dimanches du Carême; enfin, il n'y eut pas d'expédient auquel il ne recourût, pour changer les mœurs de son troupeau. Plusieurs de ses lettres pastorales qui ont été imprimées et qui nous sont parvenues, révèlent la dévotion ardente et la charité profonde qu'il déployait dans les malheurs publics : son zèle croissait à mesure que le fléau redoublait ses coups. Il s'occupait de la reconstruction de son séminaire diocésain, quand il reçut les lettres patentes par lesquelles le roi l'élevait au siège de la Paz. Il lui fut bien pénible, il faut le dire, de quitter une terre qu'il avait cultivée au prix de si grands sacrifices; mais faisant abnégation de lui-même et fermant l'oreille aux plaintes qui s'échappaient de son cœur, atteint dans ses plus profondes affections, il se soumit avec résignation aux ordres du souverain. Il préposa au gouvernement de l'église de Santiago l'archidiacre D. Pedro Pizarro Cajal, et quitta la ville dans les premiers jours d'octobre 1694.

En même temps qu'Innocent X, sur les instances de Charles II, élevait Mgr Carrasco au siège de la Paz, il nommait à celui de Santiago le docteur D. Francisco de la Puebla Gonzalez, homme d'une vertu éprouvée et d'une science reconnue. D. Francisco naquit à Pradena de Sepulveda. Ses illustres et vertueux parents l'envoyèrent à Sé-

govie, pour y suivre le cours des lettres, et ce fut le couvent de Saint-Dominique qui lui ouvrit ses portes, pour lui faire étudier dans ses cloîtres la littérature latine, la philosophie et la théologie. Ayant fait de rapides progrès dans cette science sublime, il fut trouvé capable de l'enseigner, et obtint sa chaire au concours dans l'université de Ségovie. Mais Dieu le destinait à une autre hiérarchie supérieure, et lui révélant sa volonté, il lui fit quitter le collège et solliciter son admission au sacerdoce, dont il reçut les ordres. L'archevêque de Tolède le nomma successivement curé de trois paroisses différentes, puis de celle de Saint-Jean de Madrid et examinateur synodal, charges qu'il remplit avec un zèle et un désintéressement tout-à-fait édifiants. Charles II, qui avait une haute opinion de sa personne, le nomma maître de ses pages, et le consultait fréquemment sur des cas de conscience. Lorsque l'Eglise de Santiago devint veuve par la promotion de Carrasco, le roi ne manqua pas de présenter Gonzalez, comme digne de lui succéder. Celui-ci, informé de sa nomination, supplia ardemment le souverain de lui permettre un refus, et pria l'archevêque de Tolède et le confesseur du prince d'intervenir en sa faveur. Mais, à leurs yeux, ces instances mêmes et les frayeurs qui les inspiraient étaient le témoignage irréfragable du mérite du candidat : il n'eut donc qu'à se résigner et à accepter une dignité qu'il envisageait avec terreur. Sa pauvreté devint un nouvel obstacle à son élévation. Bien qu'il eût rempli des charges lucratives, il n'avait aucun fonds dont il pût disposer, pour couvrir les frais qu'il était indispensablement tenu de faire dans ce cas, et encore moins pour payer la traversée. La générosité de Charles aplanit cette difficulté, et après avoir été sacré à Madrid, Gonzalez entreprit son voyage en se dirigeant sur Buenos-Ayres. Là, se trouvant dans l'impossibilité, à cause de sa mauvaise santé, de se rendre à son poste aussitôt qu'il eût

été désirable, il envoya au chanoine le plus ancien les pouvoirs nécessaires pour prendre, en son nom, possession de son siège, et pour administrer le diocèse jusqu'à son arrivée. Ces pouvoirs tombèrent entre les mains de l'archidiacre D. Pedro Pizarro Cajal, qui, conformément à leur teneur, prit les rênes de l'administration de l'Eglise, le 30 octobre 1698, et les conserva jusqu'au 1er mars de l'année suivante, où l'évêque se rendit à Santiago. Monté sur son siège, Gonzalez édifia son peuple par les exemples d'une éminente vertu. Plein de droiture, il ne s'écarta jamais d'une ligne du sentier tracé par la vertu. Admirable d'humilité, il ne proféra jamais une parole hautaine, et pour imiter de plus près le modèle offert par le divin Maître, il se plaisait à s'entourer de mendiants, qu'il servait et qu'il logeait dans son propre palais. Dans son inépuisable charité, il employait tous ses revenus en bonnes œuvres, en pourvoyant avec une sollicitude particulière aux besoins des églises de quelques monastères, qu'il soutenait presqu'entièrement à ses dépens. Mais où cette charité se développa dans toute son étendue, ce fut dans la visite qu'il fit de son diocèse, peu de temps après y être arrivé. Il distribua d'abondantes aumônes aux nécessiteux; il ouvrit le vestiaire qu'il avait amené à sa suite à ceux qui étaient nus; il répara plusieurs temples en ruine; il remit la quarte épiscopale au plus grand nombre des curés. Dans la mission qu'il faisait donner pendant la visite des paroisses, il entendait les confessions, administrait sans relâche le sacrement de la confirmation, et enfin se montrait la fidèle personnification du dévouement apostolique. Un trait de sa vie, qui arriva dans le cours de la visite diocésaine, met en relief les sentiments charitables dont il était animé à l'égard de son troupeau. Il traversait la vallée de Rancagua en se dirigeant vers la mer, et se proposait de passer par certaines montagnes, extrêmement dangereuses en cette saison. Le P. Michel

Vinas, qui l'accompagnait, l'avertit du danger qu'il courrait de périr dans les précipices ; à quoi Gonzalez répondit : « Je ne suis point venu chercher les bons chemins, mais ceux qui me conduisent aux lieux où se trouvent mes brebis, et je dois les trouver, fût-ce au prix de ma vie. » Et s'il avait cédé aux instances de ceux qui voulaient le détourner alors de son projet, plus de six cents personnes eussent été privées de la confirmation.

Sa vie privée était en tout conforme à son extérieur. Il mettait toute son ambition à pratiquer ce qui était le plus parfait, à s'oublier lui-même et tout ce qui le regardait, â ne se permettre aucune aisance ni dans la table ni dans la mise, enfin à se regarder comme un objet digne de mépris. Il se levait tous les jours de très-bonne heure, et après avoir consacré plusieurs heures à l'oraison, il célébrait la messe avec les marques d'une ferveur extraordinaire. Il siégeait souvent au confessionnal, et aimait beaucoup à conférer sur des sujets de théologie mystique : aussi passait-il pour un des maîtres les plus habiles dans la direction des âmes. Tout en résolvant les questions qui lui étaient soumises, il ne perdait jamais de vue la piété et la simplicité propres à une âme qui vivait étroitement unie à Dieu.

Un an avant sa mort, il se démit de son évêché entre les mains du roi, et comme s'il avait voulu faire ses adieux à ses ouailles, il commença une seconde tournée pastorale. Les travaux du ministère épuisèrent complètement ses forces, de manière qu'il se vit forcé de retourner à Santiago. Il montra dans sa maladie une patience à toute épreuve. Son corps était abattu par l'excès de ses austérités, auxquelles se joignaient les caustiques douloureux qu'il fut nécessaire de lui appliquer continuellement; mais, loin de se plaindre, il rendait à Dieu de fréquentes actions de graces de ce qu'il voulût bien le faire souffrir sur la terre, pour lui faire mériter le ciel. Remis de ce dernier assaut, Gonzalez attendait avec

une vive impatience la nouvelle de l'acceptation de sa démission, pour aller finir ses jours dans les cloîtres de la Compagnie de Jésus, où, pendant qu'il était malade, il avait fait vœu d'entrer ; mais Dieu voulut récompenser plus tôt ses mérites, et lui décerner la couronne que lui avaient préparée ses vertus pastorales. Dans le courant du mois de janvier 1704, il fut frappé d'une attaque si violente, qu'elle le conduisit en peu de jours au tombeau. Il fut trouvé par ses serviteurs étendu par terre, sans connaissance, une discipline à la main, les épaules nues et couvertes de cilices. Revenu à lui-même, il se félicita d'apprendre qu'il mourrait bientôt; il reçut les saints sacrements avec une piété édifiante; et, après avoir recommandé à ses exécuteurs testamentaires de l'enterrer à la porte de son église, il rendit son âme à Dieu dans la matinée du 20 janvier de la même année. Son corps fut inhumé dans les cryptes de la cathédrale; mais le renom de sa rare sainteté sera long-temps un des titres les plus glorieux que sera fière de présenter l'église de Santiago.



CHAPITRE V

SOMMAIRE. L'église paroissiale de Saint-Pierre de la Conception remplace celle de Saint-Michel de l'Impériale, comme cathédrale. — Antécédents de l'évêque D. frai Reginald Lizarraga. — Proposé comme évêque, il reçoit ses bulles et se fait sacrer. — Son zèle pastoral. — Il quitte l'Impériale et se rend à la Conception. — Ses vertus éminentes. — Envoyé au Paraguay, il meurt. — Détails sur l'évêque Corni. — Qualités remarquables du P. Oré. — Il prend possession du siège : voyage à Chiloé. — Le roi le consulte. — Sa mort. — Frai Marc Castro refuse la mitre. — D. Diego Sambrano y Villalobos l'accepte. — Ses antécédents. — Son sacre : il entreprend la visite de son diocèse. — Sa parfaite charité. — Motifs de difficulté avec le conseil de la Conception. — Il est promu au siège de Santiago et remplacé par D. frai Benito Cimbron. — Caractère du nouvel évêque. — Malheurs subits de l'Eglise de la Conception. — Vertus apostoliques dont l'évêque donne des preuves réitérées. — Affreux tremblement de terre. — L'évêque est nommé capitaine général. — Il meurt sans occuper ce nouveau poste. — L'archevêque de Lima annule l'élection d'un vicaire capitulaire choisi par le chapitre. — Son successeur meurt avant d'avoir été sacré. — Frai Francisco de Loyola met fin à la vacance. — Il visite son diocèse. — Son ardente charité. — L'évêque et les ulmens. — Concessions de l'évêque. — Sa mort. — Mort de ses deux successeurs. — Mgr Hijar prend l'administration et convoque un synode.

L'église de l'Impériale, qui, à la fin du dernier siècle, se montrait si pleine de vie, dans tout l'éclat et toute la fraîcheur de la jeunesse, qui semblait élever un front si radieux au-dessus des autres églises du Chili, se présente à l'époque actuelle couverte du deuil de l'infortune, vilipendée par ses propres enfants, persécutée et humiliée par la main des barbares, et enfin réduite à abandonner

son temple majestueux pour mendier l'asile d'une humble paroisse, autrefois sa tributaire. Terrible vicissitude sans doute, qui contient pourtant le germe d'une leçon salutaire! Cela nous apprend à ne pas nous reposer tranquilles sur les apparences fugitives des choses soumises à l'action des hommes, mais à élever nos vues et nos espérances jusqu'au trône de Celui qui regarde et dirige imperturbable les scènes de ce monde, sans qu'en son être s'opère le moindre changement ni la moindre réaction. Lizarraga, premier évêque qui l'administra dans ce siècle, fut aussi le premier qui eut à souffrir avec son église ces tristes alternatives, comme nous allons le voir.

Balthasar Lizarraga naquit en Biscaye, d'où il passa au Pérou avec ses parents, qui furent les premiers fondateurs de la ville de Quito. Enclin dès son enfance au recueillement et à l'étude, il sollicita de ses parents la permission de fréquenter le couvent de Saint-Dominique à Lima, où ils s'étaient ensuite établis. Trouvant la vie des moines tout-à-fait conforme à ses idées et à ses projets, il reçut en 1560 l'habit dominicain des mains du prieur frai Thomas Argomedo, personnage illustre par sa vertu et par sa littérature. Ayant échangé le nom qu'il portait dans le siècle pour celui de Reginald que lui donnèrent ses supérieurs, il apparut dans le cloître comme un modèle de perfection évangélique. Bien qu'il eût une véritable aversion pour les honneurs, il eut à remplir toute sa vie des charges importantes. Il fut prieur de différents couvents, définiteur et vicaire provincial de son ordre au Pérou, et provincial au Chili. Après s'être acquitté de ces fonctions, il retourna à Lima, où il fut nommé maître des novices au couvent du Rosaire. D. Garcia Hurtado de Mendoza, alors vice-roi du Pérou, connaissant à fond les qualités du P. Reginald, et les travaux apostoliques auxquels il s'était livré dans le Chili, le jugea digne de l'épiscopat, et fit remarquer son

mérite à Philippe II, qui le proposa pour évêque de l'Impériale. Lizarraga reçut ses bulles de Clément VIII, et en conséquence il se fit sacrer et se rendit à son église.

A peine en avait-il pris possession, lorsque Paillamacu, enorgueilli par les triomphes signalés qu'obtinrent ses armes sur les troupes espagnoles, mit le siège devant les villes les plus opulentes de la province, au nombre desquelles était l'Impériale, véritable métropole de toutes les colonies du Chili, par sa splendeur et son importance. Le prélat exhorta les habitants à souffrir avec patience les maux infinis que leur causait le blocus. Ayant perdu l'espoir de sauver la cité, une grande partie des habitants se retira à la Conception; mais l'évêque refusa de les suivre, tant que la portion la plus sans défense de son troupeau (les religieuses du monastère) resterait exposée à la mort. Dieu, dont la providence voulait le délivrer, lui offrit une occasion favorable pour s'échapper avec elles. Un vaisseau parvint à s'approcher la nuit de l'embouchure du Cauten, et l'évêque prévenu de sa présence le rejoignit avec les religieuses et avec la plupart des habitants qui se trouvaient encore dans la ville, et se dirigea vers la Conception. L'Impériale fut détruite, et sa reconstruction étant considérée comme impossible, Lizarraga, d'accord avec le doyen et le chapitre, transféra la cathédrale à la Conception [1].

D. Reginald agit toujours sur son siège comme un homme qui tenait constamment son âme en présence de Dieu, et qui pour l'amour de Dieu secourait les pauvres et les nécessiteux, auxquels il distribuait chaque jour et à toute heure d'abondantes aumônes. Jamais il ne se servit de soutane de soie, de dais ou autres insignes propres à sa dignité, pratiquant en sa personne, dans son intérieur et à sa table, la même pauvreté que lorsqu'il était simple religieux. C'était vraiment un évêque de la primitive église : il se levait une

[1] *Voir le document n° 10, à la fin de l'ouvrage.*

heure ou deux avant le jour, récitait aussitôt ses matines, passait deux heures à genoux pour se préparer à célébrer la messe, après laquelle il restait en oraison jusqu'à neuf heures. Les affaires de son ministère expédiées, il consacrait le reste du temps à l'étude et à la prière. Il jeûnait trois fois par semaine, portait sur la peau un dur cilice, dormait sur la dure, sans autre couverture qu'une couverture d'étoupe; et comme un beau jour il l'avait donnée à un pauvre, il arriva que pendant plusieurs nuits il n'eut que son manteau pour se garantir du froid.

A la Conception, Lizarraga écrivit différents ouvrages dont nous parlerons en autre lieu. Ses sermons produisirent un grand effet pour la réforme des mœurs des Européens. Il poursuivait le vice avec un zèle pastoral, quelque part qu'il le vît, et ce zèle lui attira parfois de grandes tracasseries. Philippe III le proposa pour l'évêché du Paraguay, auquel il fut promu par le pape Paul V; il quitta en conséquence la Conception pour se rendre à sa nouvelle église. Là, il eut à soutenir des luttes continuelles pour la défense de sa juridiction. Consumé à la fin par les tribulations et les amertumes que lui offrait sa dignité, il pressentit et annonça aux siens le jour de sa mort. Elle répondit tout-à-fait aux éminentes vertus qu'il avait pratiquées toute sa vie. Revêtu de l'habit de son ordre, il reçut dans son oratoire le saint viatique, et après avoir récité avec son clergé les psaumes de la pénitence, il rendit son âme à Dieu, à l'âge de soixante-dix ans, en 1615.

D. Carlos Marcel Cornerino, que les historiens placent à cette époque, n'est pas nommé par le synode de la Conception; il reçut pourtant les bulles de sa nomination comme évêque. Il était natif de Trujillo, et fit ses études littéraires à Lima, avec un tel succès que l'université de Saint-Marc lui décerna le titre de docteur. De chanoine de la cathédrale de Lima, il devint l'évêque nommé de la Conception; et

avant de prendre possession de son siège, celui de son pays natal.

En 1619, Philippe III proposa pour le siège de la Conception frai Louis-Jérôme d'Oré, et il fallait réellement un homme de son mérite, pour succéder dignement aux personnages qui en avaient relevé l'éclat par tant de qualités aussi variées qu'éminentes. Jérôme d'Oré, né à Guamanga (Pérou), de parents riches et nobles, en 1554, embrassa la profession franciscaine au couvent des Douze-Apôtres à Lima. Il enseigna avec distinction la théologie, et remplit de même toutes les charges honorables de son ordre, même celle de provincial, sans pour cela laisser de prêcher avec ardeur les saintes vérités de l'Evangile. Il coopéra puissamment dans sa patrie à la fondation du monastère des Clarisses, dont l'honneur revient à son père, qui consacra à cette œuvre une partie de ses grandes richesses. Ayant reçu du général des Franciscains la mission de visiter le gardiennat de la Floride, il alla s'en acquitter avec un zèle et une abnégation exemplaires. Cette tâche terminée, il se rendit à Rome, où, sur ses instances, on érigea en chapitre général la province de la Floride. Il y resta jusqu'au moment où Philippe III le présenta comme évêque de la Conception. Le saint religieux reçut ses bulles du pape Paul V, se fit sacrer en Espagne, et entreprit le long voyage qu'il avait à faire pour aller prendre possession de son lointain diocèse. Une vacance prolongée avait amené des maux graves, et faisait sentir des besoins urgents. Pour les mieux connaître et pouvoir leur appliquer le remède le plus convenable, le nouvel évêque commença sa tournée. L'archipel de Chiloé fut le premier objet sur lequel se porta son zèle pastoral. Aucun de ses prédécesseurs n'avait pénétré jusque-là, bien que les habitants de cet archipel eussent manifesté un vif désir de recevoir l'onction du saint chrême de la confirmation. Oré parcourut quelques-unes des principales îles,

dont il instruisit les habitants. Ayant visité Chiloé, il retourna à la Conception, d'où il alla voir les paroisses situées au nord de son diocèse. Philippe IV avait la plus grande idée du mérite de notre évêque, et il le consulta sur les moyens qu'il fallait adopter pour arriver à la pacification de l'Araucanie [1]. Oré opina qu'avant toute autre mesure, l'armée espagnole devait se retirer des environs du Biobio, pour que les soldats ne pussent plus exercer d'extorsions contre les naturels; qu'il fallait ensuite faire respecter les rives de ce fleuve comme les limites des deux Etats, ainsi que le prétendaient les naturels, et faciliter l'introduction de missionnaires qui procurassent aux habitants la connaissance de la foi. Plût à Dieu que ces conseils eussent été suivis! combien de sang eût été épargné!

Amant de l'étude, il lui semblait n'avoir pas vécu le jour où il n'aurait pas acquis quelque connaissance utile. Le grand nombre d'ouvrages qu'il écrivit fut le produit de ses veilles : plusieurs d'entre eux furent publiés en différentes circonstances. Il mourut à la Conception à l'âge avancé de soixante-quinze ans, et fut enterré dans son église. A sa mort, Philippe IV choisit pour le remplacer frai Marc Castro, de l'ordre des Augustins, lequel n'accepta point la dignité épiscopale, de sorte que Philippe proposa la nomination de D. Diego Sambrano y Villalobos.

Sambrano était originaire de Mérida, dans l'Estramadure. Destiné par ses parents à la carrière des lettres, il étudia la philosophie, la théologie et le droit canon à l'université de Salamanque, et parvint, par son application et ses progrès, au grade de docteur dans la dernière de ces facultés. Voulant se vouer au ministère actif, il obtint au concours la cure de Torremocha, dans le diocèse de Badajoz, et après l'avoir desservie avec le zèle le plus louable, il donna sa démission et passa au Pérou, où il remplit les fonctions

[1] Ordonnance royale rendue à Madrid le 27 mai 1623.

de curé et de vicaire forain [1] de la ville impériale de Ste-Barbe du Potosi, et successivement celle de vicaire général et de visiteur ecclésiastique du diocèse de la Paz, et commissaire général de la croisade [2]. Institué évêque de la Conception par une bulle d'Urbain VIII, il reçut à Lima la consécration épiscopale, et alla prendre possession de son siège. Durant le long espace de temps qu'il l'occupa, il donna des preuves multipliées de mansuétude, de prudence et de charité. Un de ses premiers soins fut de visiter son diocèse, et sa tournée fut si complète, qu'il n'y eut pas de *doctrine* où il ne se rendît personnellement pour donner la confirmation. Au fort d'Arauco, il fit la dédicace de la belle église que les Jésuites avaient construite pour le service de la mission qui y était établie. La terrible épidémie de la petite vérole qui fit en son temps les plus affreux ravages dans le Chili, mit à l'épreuve sa charité envers les pauvres. Des familles entières, attaquées par la maladie, se trouvaient délaissées, parce que la terreur que la contagion inspirait faisait fuir ceux qu'elle n'avait pas encore atteints. L'évêque, bien qu'il eût pu se prévaloir de l'épouvante générale, ne céda point à l'impulsion d'un froid égoïsme, mais s'abandonnant au contraire à tout l'élan de la plus ardente charité, il volait près du pauvre et du malade, prodiguant les consolations religieuses dans cet instant redoutable, où l'homme lutte entre la vie et la mort. Au milieu de la désolation que la propagation du terrible fléau jetait dans tous les cœurs, le dévouement du pasteur relevait le courage des moribonds. Il distribuait d'abondants secours aux pauvres, pansait et servait les malades de ses propres mains, et ne se lassait d'exhorter son troupeau à

[1] Vicaire dont la juridiction est le plus souvent indépendante de celle de l'ordinaire. (*Note du traducteur.*)

[2] C'était le commissaire général de la croisade qui réglait tout ce qui avait rapport à la bulle de la croisade. (*Note du traducteur.*)

se courber sous la main de ce Dieu qui vivifie quand il châtie, et qui console quand il frappe. Jamais la religion personnifiée dans ses ministres n'apparaît plus auguste et plus divine, que lorsqu'elle épanche les trésors de sa tendresse sur la couche du mourant!

La générosité de l'évêque n'était pas moindre, toutes les fois qu'il s'agissait de réaliser quelqu'œuvre pieuse; et parmi toutes les œuvres auxquelles il contribua, il faut citer en particulier l'érection de l'église et des cloîtres de Notre-Dame de la Merci, pour laquelle il donna, outre sa maison, des sommes considérables.

Avec toute la douceur de son caractère, il sentait vivement l'impudence avec laquelle se commettaient, même en sa présence, les fautes les plus abominables dans lesquelles puisse tomber l'homme oublieux de ses devoirs. Ni la prédication chaleureuse des prêtres, ni les mandements rigoureux qu'il publiait pour combattre le désordre, ne produisaient aucun effet : le mal était enraciné dans le cœur des grands, et de là il s'étendait, comme une lèpre hideuse, sur les petits. La municipalité de la Conception se montra blessée de plusieurs expressions employées par l'évêque dans quelques-uns de ses mandements, et s'en plaignit avec des paroles peu respectueuses pour la dignité épiscopale. Cette affaire et les vifs débats auxquels elle donna lieu, firent prendre au conseil de la ville la résolution de ne plus assister aux offices de la cathédrale. L'évêque menaça de ses censures chaque conseiller qui ne s'y rendrait pas, et il aurait réalisé sa menace, si, dans ces conjonctures, le président D. Martin Mujica n'était arrivé à la Conception, et n'avait réconcilié les esprits indisposés. Promu au siège de Santiago par une bulle d'Innocent X, Sambrano quitta la Conception en l'année 1651.

Frai Denis Cimbron, présenté par Philippe IV comme successeur de Sambrano, tarda long-temps à monter sur

son siège. Natif du village de Cintruénigo, au royaume de Navarre, il prit l'habit des Bernardins au monastère d'Espina. Sa piété et ses connaissances en littérature le firent parvenir à la dignité de prieur de sa communauté, et il en remplit successivement les fonctions dans les couvents de la Junquera et de Notre-Dame d'Osera. Le général de l'ordre le prit pour son secrétaire, et le nomma peu de temps après définiteur et commissaire-général. Honoré de la mitre, il reçut d'Innocent X ses bulles, en vertu desquelles il fut sacré à Lima par l'archevêque D. Pedro Villagomes, qui dès lors lui accorda la plus intime amitié. Les évènements qui se passèrent autour de son Eglise, durant le temps qu'il l'administra, furent les plus funestes qu'on puisse imaginer.

Les Araucans, las de souffrir le gouvernement despotique et tyrannique du général Acuña, se soulevèrent contre les Espagnols, envahirent et détruisirent les colonies voisines de leur pays. La Conception aurait subi le même sort, si le général ne s'y était pas précisément trouvé avec une bonne garnison, qui parvint à les repousser. Ils ne cessèrent nonobstant d'infester le territoire et d'y commettre, à titre de représailles, tout le mal qu'ils purent. Cimbron représenta au général la véritable cause de la guerre, et le peuple, qui l'attribuait à la mauvaise administration de ce chef, se mutina et demanda sa tête. Le prélat dut employer toute son autorité pour contenir la sédition. Acuña, comme nous l'avons vu en son lieu, quitta le commandement, et les habitants de la Conception en investirent D. Francisco de la Fuente y Villalobos, qui l'exerça jusqu'à l'arrivée de D. Pedro Portel Casanate, son successeur. La douceur, les prières et la persuasion furent les moyens par lesquels Cimbron contribua très-efficacement au rétablissement de la tranquillité publique.

Après avoir terminé la visite de la partie de son diocèse, où les dangers de la guerre lui avaient permis de pénétrer,

l'évêque informa le souverain, dans les termes les plus minutieux, « de la situation du pays, de la démoralisation de ses habitants, et de l'extrême ignorance de tout le peuple. » Ce rapport provoqua, de la part du roi, des mesures qui ne furent point exécutées; Cimbron ne lui en réitéra pas moins de semblables avis; tous sont autant d'éloquentes apologies de la liberté des Indiens, si persécutés à cette époque calamiteuse.

Aux maux dont la guerre affligeait l'Eglise de la Conception se joignirent ceux que produisit l'affreux tremblement de terre qui se fit sentir, à huit heures du soir, le 15 mars 1657. Il fut si violent que, dès les premières secousses, presque toutes les églises et presque toutes les maisons de la ville furent renversées. Mais là ne se bornèrent pas ses ravages; deux heures plus tard, la mer, après avoir reculé du rivage d'un grand espace, y revint avec impétuosité et en franchit les bords, inondant et dévastant tout ce qu'avait épargné le tremblement de terre. Ce second fléau ôta la vie à un grand nombre de victimes. L'évêque y vit une nouvelle preuve de la justice divine, irritée par les péchés du peuple, et il y puisa un motif pour l'exhorter plus vivement à la réforme des mœurs, à laquelle, comme lui-même, ses prédécesseurs avaient tant travaillé.

Le roi, convaincu des qualités rares qui ornaient Cimbron, l'honora deplusieurs missions, qui donnaient à connaître la haute opinion qu'il avait de sa personne; et en témoignage éclatant de sa royale affection, il le nomma par intérim gouverneur, capitaine général du royaume, et président de l'Audience. Mais ce bref du souverain arriva lorsque l'évêque était déjà mort [1]. Accablé du poids immense des

[1] Après Cimbron, Acevedo place d'abord D. Diego Medellin, dont nous ne trouvons aucune mention ni dans le synode de la Conception ni dans les autres anciens documents que nous possédons. Nous croyons bien que c'est là une erreur semblable à celle qu'a commise le même auteur, en comptant parmi les évêques de la Conception, le señor Azuaga, qui, au siècle précédent, ne fut évêque que

calamités qui accompagnent la guerre et la misère, l'évêque, dont la santé était naguères forte et vigoureuse, s'affaiblit graduellement. L'archevêque Villagomes, sachant la pénurie où il se trouvait, lui envoya de fortes sommes, que Cimbron eut bientôt distribuées aux pauvres, sans en rien réserver pour lui-même. Cet acte admirable de charité évangélique, plus touchant encore de la part d'un évêque au milieu de son troupeau, ferma la carrière de l'illustre prélat ; ce fut comme le couronnement du magnifique édifice spirituel qu'avaient élevé ses vertus et sa haute sainteté. Epuisé par une dyssenterie violente, il mourut à la Conception le 19 janvier 1661. Le chapitre de la cathédrale choisit son doyen comme vicaire capitulaire; mais l'archevêque Villagomes, jugeant cette élection nulle, nomma le curé de Cornuco, D. Juan Ruedas [1].

Frai Andres Betancur, de l'ordre des Mineurs, provincial à Santa-Fé, fut promu au siège de la Conception par Philippe IV, l'an 1664. Il mourut l'année suivante, sans en avoir pris possession.

Frai Francisco Vergara de Loyola, élu pour lui succéder, nous présente, en son administration, une vie infatigable dans l'exercice du ministère apostolique. Provincial des ermites de Saint-Augustin de Lima, sa patrie, il fut élevé à l'épiscopat par une bulle d'Alexandre VII. Il put, du-

de Santiago. Ce qui nous porte à le croire, ce n'est pas seulement le silence que nous avons fait remarquer, c'est encore cette circonstance, que Medellin porte le même nom, est du même pays, est du même ordre que le troisième évêque de Santiago. Acevedo place ensuite Morales, puis le señor Vergara Loyola, sur lequel quelques données sûres nous prouvent qu'il gouvernait l'Eglise de la Conception en 1674. Appuyé sur ces raisons, nous avons fait succéder le señor Betancur à l'évêque Cimbron, attendu qu'Acevedo lui-même affirme que son élection eu lieu en 1664. (*Note de l'auteur.*)

[1] En principe, la nomination des vicaires capitulaires, à la mort d'un évêque, appartient bien au chapitre. Le métropolitain ne peut annuler cette nomination, qu'en cas d'irrégularités ou d'abus graves, sauf aux parties à en appeler au souverain pontife. (*Note du traducteur.*)

rant les longues années qu'il en remplit les fonctions, construire son église cathédrale sur un plan simple, mais dans des conditions de solidité satisfaisante. Les faibles ressources de son siège semblaient se multiplier dans ses mains; elles lui suffirent pour contribuer à l'érection de son église, pour la pourvoir de riches ornements, de vases sacrés, de cloches et d'un somptueux tabernacle, sans laisser néanmoins de distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. Oublieux de sa personne pour tout ce qui pouvait lui être commode, il ne s'en souvenait que lorsqu'il s'agissait de l'humilier. Dans la soixante-quatorzième année de ce siècle, il entreprit avec un grand zèle la visite de son diocèse. Les néophytes avaient alors l'habitude de conserver toutes les femmes qu'ils avaient avant leur conversion. Les missionnaires avaient essayé de déraciner cet abus, mais leurs efforts avaient toujours échoué contre une résistance opiniâtre. Une personne malintentionnée fit courir le bruit, parmi les indigènes, que l'évêque arrivait pour les séparer de leurs femmes par la force. Loyola s'aperçut à Yumbel des funestes effets de cette accusation, et pour les prévenir, il fit appeler les ulmens voisins; mais voyant n'accourir à sa voix que des jeunes gens, il demanda le motif de l'opposition que manifestaient les autres. Ayant appris quel il était, il tâcha d'effacer l'impression fâcheuse qu'avaient faite des bruits mensongers, et ses représentations opérèrent un excellent résultat. Les caciques et les chefs les plus puissants accoururent pour entendre les instructions de l'évêque, et convaincus par la force de ses raisonnements qu'ils devaient nécessairement renoncer à la pluralité des femmes, ils consentirent de plein gré à cohabiter avec une seule, pourvu qu'on leur permît de retenir les autres en qualité de domestiques. Loyola ne se dissimulait pas qu'il n'y avait dans une semblable proposition qu'une comédie ridicule; car les gens auxquels il

avait affaire n'étaient pas assez timorés, pour se faire scrupule de continuer leurs relations avec leurs autres femmes, parce qu'ils se seraient mariés à une seule. Ils n'étaient pas assez continents pour cesser de vivre comme auparavant, du moment où ils les conserveraient toutes sous leurs yeux et dans leur propre maison. Cependant il crut qu'il y avait là un mal moins grand que de perdre la paix, et avec elle les avantages infinis qui l'accompagnent, et il passa outre. Sans doute une pareille concession est, rigoureusement parlant, contraire aux lois de l'Eglise ; toutefois, cette considération qu'en agissant autrement, Loyola eût inévitablement causé une véritable révolte, a pu l'autoriser à la faire, tant il est certain que les lois les plus inflexibles doivent fréquemment plier sous l'empire des circonstances, et qu'en les voulant maintenir dans toute leur vigueur, avec une ténacité indiscrète, on amène souvent des maux plus grands que les biens qu'elles sont destinées à produire. L'évêque dut se rappeler que l'origine de la guerre, qui affligea le pays sous le gouvernement de Rivera, ne fut autre que la détention des femmes d'Ancanamon, opérée contre l'opinion de l'immortel Louis Valdivia. Oh ! si à cette époque ce chef avait agi avec la même prudence que notre évêque, combien de sang il eût épargné [1] !

[1] Quelque réserve que doivent m'imposer les lumières du docte et pieux auteur, dont un laïque a, moins que tout autre, le droit de décliner la compétence, je ne saurais, je l'avoue, admettre les principes sur lesquels semble s'appuyer M. Eyzaguirre, pour justifier la conduite de l'évêque de la Conception. Les âmes peuvent se perdre, le monde peut périr : c'est une conséquence inévitable de la liberté que Dieu a accordée à la plus noble de ses créatures, comme une arme à double tranchant, qui guérit ou qui tue. Mais la puissance de la liberté ne saurait reculer la circonférence du cercle immense dans lequel la Providence a circonscrit l'action de l'humanité ; les lois morales ne sauraient se modifier en raison des circonstances, et si Royer Royard a pu dire avec raison que rien n'est plus entêté qu'un fait, tout catholique doit dire que rien n'est plus inflexible que la vérité. L'utilité et la grandeur du but ne sauraient amnistier l'emploi de moyens répréhensibles. Du moment où l'illustre Loyola considérait la soumission apparente des Caciques, comme *une comédie ridicule*, il ne pouvait trouver dans ses ex-

Loyola, après une longue administration, mourut en 1682, pleuré de tous ceux qui le connaissaient, et surtout des pauvres, qui le regardaient comme leur refuge dans leurs besoins. A l'heure de sa mort, il ne laissa rien dont il pût disposer; car ses aumônes avaient épuisé tout son avoir; mais il mourut riche de mérites, de vertus et de bonnes œuvres. Son corps fut enterré dans la cathédrale.

Dans le courant de l'année qui suivit la mort de Loyola, Charles II présenta pour lui succéder frai Antonio de Morales, de l'ordre des Prêcheurs, originaire de Lima, homme d'une vaste littérature, et provincial de son ordre dans sa ville natale. Sacré par l'archevêque de Lima, il partit de Callao, à bord du navire *Saint-Jean-de-Dieu*, pour prendre possession de son siège; mais une violente tempête brisa le bâtiment contre la côte de Tucapel et ensevelit dans les flots l'évêque avec les autres passagers. A la nouvelle de ce malheur, Charles présenta un nouveau candidat dans la personne de son prédicateur, frai Louis Lemus y Usategui, ermite augustin [1], qui reçut à Madrid la consécration épiscopale, et mourut dans cette même ville peu après.

Les pertes successives qu'éprouvait l'église de la Con-

cellentes intentions l'excuse d'une concession évidemment excessive. Mais on peut appliquer aux évêques ce que l'immortel de Maistre a dit des papes : « On ne leur a jamais fait plaisir en exagérant leurs qualités; » j'ajoute : ni en dissimulant leurs fautes. — L'exemple de Valdivia, dans l'histoire d'Ancanamon, ne fournissait, d'ailleurs, aucun argument en faveur de Loyola. Il n'y a pas de pouvoir au monde qui eût le droit d'enlever de vive force à un chef idolâtre ses femmes idolâtres. (et dans quelles circonstances et pour quelle cause cet enlèvement avait-il eu lieu!) Valdivia, on le comprend, devait donc protester avec énergie contre la conduite des chefs espagnols dans cette déplorable affaire. Mais ici rien de semblable! Loyola s'adressait à des chrétiens, auxquels il ne s'agissait pas, bien entendu, d'enlever leurs femmes, mais d'interdire tout simplement la polygamie, c'est-à-dire d'imposer une des premières obligations morales de la loi chrétienne. — Et en fait, est-il bien sûr que la faiblesse de Loyola ait produit des résultats avantageux? (*Note du traducteur.*)

[1] Décret royal du 21 juin 1687. Il en résulte que le señor Morales avait déjà fait naufrage. (*Note de l'auteur.*)

ception prolongèrent la vacance du siège jusqu'en l'année 1695, où en prit possession D. frai Martin de Hijar y Mendoza, sur la présentation de Charles II, et en conséquence de la bulle du pape Innocent XII, qui le fit passer du siège de Quito à celui de la Conception.

Martin de Hijar était originaire du Pérou. Ayant pris à Lima l'habit des ermites de Saint-Augustin, il parvint par sa vertu et son instruction jusqu'à la dignité de provincial. Sacré évêque de Quito, il rétablit dans son église la paix qu'en avaient fait disparaître les scandaleuses divisions des habitants. Elevé de là au siège de la Conception, il travailla à la réunion d'un synode diocésain, idée importante que n'avaient pu jusqu'alors réaliser ses prédécesseurs. Dès 1702, il convoqua donc les curés de son diocèse au synode qu'il voulait tenir; mais à peine avait-il commencé ses travaux dans la ville de la Conception, que l'évêque, assailli d'une maladie grave, dut forcément les suspendre. Il mourut en 1704; sa fin appartient donc également à l'histoire du siècle suivant. Ses restes furent déposés dans la cathédrale.

Tels sont les prélats qui gouvernèrent, dans le cours du dix-septième siècle, la sainte Eglise de l'Impériale, transférée ensuite à la Conception.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE. Troisième concile provincial de saint Turibe. — Son ouverture solennelle. — Les évêques du Chili excusent leur absence par de justes motifs. — Résumé des sessions. — D. frai Juan Perez d'Espinosa célèbre un synode à Santiago. — Salcedo en réunit un nouveau, et y donne des statuts pour son Eglise. — La municipalité de Santiago se plaint des statuts et en appelle au souverain. — Décision du roi. — D. frai Diego de Humanzoro célèbre aussi un synode. — Constitutions du synode convoqué par Carrasco. — Elles sont approuvées et déclarées exécutoires. — Règles ordinaires.

Les Eglises d'Amérique, placées dans des circonstances exceptionnelles, entourées de nombreux obstacles qui empêchaient le développement naturel du germe divin qui constitue leur fondement et qui renferme en lui-même une force illimitée, ne pouvaient suivre dans leur marche les règles ordinaires de la constitution ecclésiastique : de là provenait pour elles la nécessité impérieuse de s'établir sur des bases particulières, toujours en rapport avec la situation anormale qu'elles subissaient. Aussi long-temps que le génie de la guerre fit de l'Amérique un immense champ de bataille, toute assemblée ecclésiastique était impossible, tant à cause du manque absolu de moyens de communication, qu'à cause de la nécessité indispensable de la présence du pasteur à côté des combattants, pour adoucir par son intervention la violence de leurs cruels excès; mais à mesure

que les colonies allèrent s'enracinant au sol américain et prenant de la stabilité, le premier soin des évêques fut de célébrer des synodes, pour y régler la marche de leur troupeau respectif. Ainsi voyons-nous avec bonheur dans le cours de ce siècle, que le père des conciles américains, saint Turibe, et les évêques chiliens Espinosa, Humanzoro, Carrasco, Hijar répondent avec une sollicitude empressée, à l'appel que paraissait leur faire leur époque, eux qui nous ont laissé consignées dans les synodes qu'ils ont réunis, tant de preuves éclatantes de leur savoir et de leur vigilance pour les intérêts de l'Eglise. Saint Turibe invita ses suffragants à se réunir à Lima le 15 mars 1598, pour tenir un concile provincial; mais aucun d'eux n'ayant pu s'y rendre, soit à cause de la longueur et des difficultés du trajet, soit à cause des malheurs du temps, il les convoqua de nouveau pour l'année suivante. Le 11 avril 1601, il n'y avait encore que les évêques de Quito et de Panama qui fussent arrivés à Lima; celui du Paraguay était mort en route; celui du Tucuman se trouvait gravement malade; le siège étroit que souffrait l'Impériale ne permettait pas à son évêque de sortir [1], et l'on ne peut douter qu'il ne dût être bien difficile de se séparer de son église à l'évêque de Santiago, qui avait tout récemment pris possession. Dans cet état de choses, il parut convenable aux prélats présents de ne pas ajourner davantage la célébration du concile, mais de procéder immédiatement à son ouverture, laquelle eut lieu en effet le même jour en l'église métropolitaine de Lima. Les Pères du concile tinrent deux sessions : la première, le jour de l'ouverture, où ils firent leur profession de foi, l'archevêque entre les mains de l'évêque de Quito, D. frai

[1] Melendez prétend que D. frai Reginald Lizarraga assista à ce concile. Sans doute, il n'aura pu consulter ses actes, où ne se trouve pas inscrit le nom de cet évêque. D'ailleurs, il n'a pu y assister, puisque l'Impériale se trouvait assiégée précisément à cette époque. (*Note de l'auteur.*)

Louis Lopez de Solis, et celui-ci, ainsi que l'évêque de Panama, D. Antonio Calderon, entre celles du métropolitain. On rendit dans cette session le décret nécessaire pour éviter toute difficulté quant à la place que devait occuper chacun des membres du concile, et l'on donna lecture des sacrés canons relatifs à la célébration des conciles provinciaux. Dans la deuxième et dernière session, qui eut lieu le 18 du même mois, on nomma les juges et les témoins synodaux, et l'on arrêta la forme de l'interrogatoire qui devrait être fait aux témoins présentés, lors des informations à prendre sur les évêques nommés. Le conseil se plaignit de ce qu'en certains diocèses ne fussent pas observés les décrets du troisième concile de Lima, tenu en 1583, surtout en la partie qui interdit au clergé le commerce et le jeu, et en celle qui traite de la répression des usages et des abus pernicieux, dont l'influence empêchait le fruit de la parole divine parmi les infidèles. Dans l'ardeur de son zèle, il ordonna une nouvelle publication des saints décrets de ce concile, et rendit les évêques responsables de leur observation.

Dans le cours de ce siècle, quatre synodes se réunirent à Santiago. D. frai Juan Perez d'Espinosa célébra le premier l'an 1612, D. Francisco Salcedo le second, peu de temps après, et D. frai Diego de Humanzoro le troisième en 1670. Mais il ne nous reste du premier autre chose que le souvenir; du second nous possédons le tarif dont Salcedo prescrivit l'observation aux curés et aux ministres ecclésiastiques. Cet évêque ayant arrêté et publié son tarif, la municipalité de Santiago le trouva trop élevé et alla demander que l'application en fût suspendue, attendu que loin de les exonérer, il imposait aux fidèles de nouveaux droits. L'Audience réclama les pièces, et, après les avoir vues, elle remit la cause au roi en son conseil des Indes. L'évêque pria sa majesté de vouloir déclarer en conseil que le diocèse de

Santiago devait observer ce qu'observait la ville de Lima, dont relevait Santiago. Le roi ordonna que l'archevêque de Lima, de concert avec le vice-roi, fixât pour l'église de Santiago un tarif en rapport avec les circonstances où elle se trouvait, et qu'après l'avoir terminé, ils en prescrivissent sans plus d'ambages l'exécution [1]. C'est ce que firent le comte de Chinchon et l'évêque élu de Popayan, proviseur de Lima, délégué à cet effet par l'archevêque. Le tarif arrêté par ces deux personnages, en vertu des ordres du souverain, bien qu'assez défectueux, est celui qui subsiste encore aujourd'hui. Du troisième synode nous restent les décrets reproduits dans le quatrième, que célébra D. frai Bernard Carrasco, et dont les statuts sont encore actuellement en vigueur. La visite de son diocèse fit connaître à Carrasco la nécessité de tenir un synode; c'est pourquoi il le convoqua pour le 18 janvier 1688.

Dès que ce jour-là furent réunis, en présence du gouverneur et de l'Audience de Santiago, le doyen, le chapitre et les consulteurs nommés pour le synode [2], trente-cinq curés du diocèse et les autres personnes qui avaient le droit d'y assister, l'évêque célébra pontificalement la sainte messe dans la cathédrale, et déclara le synode ouvert, en indiquant son palais épiscopal pour les sessions qui devaient avoir lieu le lundi de chaque semaine. Les résolutions de ce synode forment quatorze chapitres, dont chacun est divisé en différentes constitutions. Le premier tend à prescrire ce qu'exige la décence pour la célébration du saint sacrifice de la messe. Reconnaissant le respect qui lui est dû, il défend aux prêtres comme aux séculiers l'usage du tabac à fumer ou en poudre avant de recevoir l'eucharistie; il prescrit l'observation des règles établies relativement aux habits sacerdotaux et aux cérémonies, à l'ornement des sanctuaires, au respect dû aux

[1] Bref royal donné à Madrid le 5 mai 1622.

[2] *Voir le onzième document.*

temples, à la qualité des bougies et des lampes ; et enfin il défend de célébrer le saint sacrifice dans des oratoires non suffisamment autorisés, et sous peine d'excommunication, de le célébrer dans les chambres des morts. Le second chapitre a pour but unique de recommander aux membres du clergé l'assistance aux offices de la cathédrale. Le troisième rappelle aux prêtres l'obligation que leur impose la sublimité de leur caractère, de vivre avec une pureté de mœurs telle, qu'ils soient des modèles vivants de vertu et de piété. Il leur défend d'entretenir des relations familières avec les femmes, comme de visiter les personnes du sexe dont la conduite serait suspecte. Il fulmine des peines terribles contre les clercs concubinaires; il veut que tous les ordonnés, même les minorés, s'abstiennent du jeu de cartes [1]. Il indique le genre d'habillement que doivent porter les ecclésiastiques, et la mise qu'ils doivent considérer comme profane. Il pourvoit à l'instruction des clercs ignorants, et procure à ceux dont les supérieurs reconnaîtraient l'aptitude spéciale, les moyens de s'exercer au ministère de la prédication. Il prescrit l'observation rigoureuse des dispositions du concile de Trente, quant à la résidence des ordonnés, et il prononce l'excommunication contre les étrangers qui n'auraient point par écrit la permission de rester hors de leur diocèse. Le quatrième chapitre se borne à inculquer leurs devoirs aux curés; il leur défend de garder des personnes du sexe chez eux, même sous prétexte de service; il leur recommande d'instruire les fidèles dans la foi, de les exhorter à combattre leurs vices, de les préparer à recevoir les sacrements, de leur dire la messe à une heure commode, de s'occuper avec un soin particulier de l'enseignement de l'enfance, de visiter fré-

[1] On sait que bon nombre de conciles et de synodes ont rigoureusement interdit ou instamment déconseillé les jeux de hasard aux ecclésiastiques, même les jeux où les combinaisons de l'expérience ont une assez large part. (*Note du traducteur.*)

quemment leur troupeau, de dresser annuellement la liste de ceux qui se conforment au précepte de la confession et de la communion pascale [1], de réprimander les fidèles avec charité, et de ne pas sortir de leur cure, sans la permission écrite du supérieur. Il les antorise à célébrer deux messes les jours de fête, pourvu qu'il y ait une distance de trois lieues entre les points où il s'agit de les dire, et qu'il n'y ait pas d'autre prêtre qui puisse les remplacer. Il menace de punir ceux qui marieraient sans avoir fait la triple publication que prescrivent les canons; il leur impose l'obligation de donner la bénédiction nuptiale aux fiancés dans les six jours qui suivent les fiançailles, et d'assister constamment les moribonds. Il leur interdit sévèrement de fulminer des censures, de porter les costumes des gens du siècle, d'administrer les sacrements autrement qu'en soutane, et d'exiger des honoraires illégitimes. Il leur recommande de tenir à la paroisse cinq livres, savoir : deux où doivent être enregistrés les noms des baptisés; dans le premier, ceux des Espagnols, dans le second, ceux des personnes appartenant à d'autres races; un troisième pour les confirmations, un quatrième pour les morts, et un cinquième pour les mariages. Il leur recommande également de ne pas se mêler des marchés relatifs aux dîmes, excepté dans le cas où il n'y aurait point un fermier des dîmes dans la *doctrine*, où ils devraient se rendre; il signale les moyens à prendre pour réparer les ornements des paroisses pauvres; il enjoint à

[1] Ceci rappelle les billets de confession, qu'on donnait encore, sous la Restauration, en certaines parties de la France, qu'on donne encore aujourd'hui en Belgique. Il y a peu d'usages qui aient fourni une aussi ample matière aux exercices déclamatoires des chauvins du libéralisme. Et pourtant, au fond, cette coutume n'était qu'une règle de discipline extérieure, qui n'attentait pas le moins du monde à la liberté de conscience. L'Eglise ne pouvait-elle pas faire le *recensement* de ses enfants? C'est au même point de vue, qu'elle faisait tenir par ses ministres des registres où s'inscrivaient, comme aujourd'hui, les baptêmes, les mariages, les enterrements, à une époque où le législateur n'avait pour ainsi dire pas encore compris la nécessité des registres de l'état civil. (*Note du traducteur.*)

tous les ecclésiastiques destinés au service spécial des Indiens, dès leur ordination même, de bien soigner leur cure; il ordonne enfin à tous les curés de protéger les prêtres occupés au ministère de la prédication évangélique, d'exhorter les fidèles à se pourvoir de la sainte bulle, et les *encomenderos* à la donner aux habitants des terres comprises dans leur *encomienda*. Dans le cinquième chapitre, on prescrit aux curés des villes de desservir personnellement leurs paroisses, de veiller à ne laisser porter le viatique aux infirmes qu'avec la décence convenable, et à leur faire faire leur profession de foi avant de le leur donner; de prêcher la doctrine chrétienne, surtout pendant l'Avent et le Carême, et de n'administrer que dans l'église le baptême solennel. Le sixième chapitre insiste sur l'observation de la règle dans les monastères; il défend aux religieuses de se rendre fréquemment au parloir et de se confesser à des prêtres, qui ne seraient pas expressément désignés pour confesser des religieuses; il enjoint aux supérieurs de ne pas accorder facilement la permission de pénétrer dans les cloîtres; il défend aux religieuses de servir de marraines, de jouer des pièces de théâtre, et il défend même aux jeunes personnes du siècle, élevées dans les monastères, de se vêtir avec trop de recherche. Il veut que toutes les religieuses portent l'habit de la communauté à laquelle elles appartiennent, que les novices fassent leurs vœux après avoir accompli leur année d'épreuve, qu'on ne permette pas de bals aux élèves, que les religieuses ne s'écartent point du vœu de pauvreté, dans les cérémonies qui ont lieu dans leurs chapelles, et que par conséquent, elles évitent le luxe d'un luminaire excessif et d'autres ornements superflus du temple. Il déclare excommuniés les séculiers qui, sous prétexte d'accompagner le saint Sacrement, entrent dans les cloîtres, quand on le porte aux religieuses malades, et enfin il prescrit d'autres dispositions pour le règlement de la discipline et l'adminis-

tration des revenus des couvents. Dans le septième chapitre, on soumet à de sages règles l'organisation des confréries. Dans le huitième, le synode tâche de pourvoir aux besoins de la direction des hôpitaux, et s'occupe du soulagement des malades qui y sont soignés; il recommande aux hospitaliers de s'affranchir de toute affaire étrangère à leur ministère, de ne permettre dans l'hôpital à aucun malade le refus de la confession, et de ne pas en laisser sortir ceux qui ne seraient pas parfaitement guéris. Dans le neuvième chapitre, on cherche avec zèle à réprimer les abus des *encomenderos* qui, d'un côté, se mêlaient avec une si grande apathie de l'instruction religieuse des Indiens, et d'un autre côté, les faisaient travailler au-delà de leurs forces et même les jours où le travail est prohibé. Le synode ordonna qu'aucun *encomendero* ne fît travailler les Indiens, sans leur avoir fait enseigner d'abord la doctrine chrétienne, et voulut que le salaire de leur travail leur fût régulièrement payé, suivant les décrets royaux. Comme le nombre des fêtes d'obligation était moindre pour les indigènes que pour les Européens, ceux-ci forçaient les premiers à travailler les jours fériés, de l'observation desquels ils étaient dispensés. Le synode défendit cet usage sous peine d'excommunication; il fulmina la même peine contre ceux qui ôtaient aux Indiens, nègres ou esclaves, la faculté de se marier [1]. Le chapitre dixième a pour objet de prévenir les fautes publiques, et pour cela il prescrit l'observation de quelques règles salutaires, au moyen desquelles le synode se proposait de les réprimer : telles sont la prohibition de vendre et de trafiquer les jours de fête, et pour les femmes, de porter des mises indécentes;

[1] Parce que, dit excellemment le concile, la loi humaine de servitude ne doit pas prévaloir contre la loi naturelle du mariage. — N'y a-t-il pas aujourd'hui des économistes qui voudraient interdire le mariage aux prolétaires pauvres? Et dans le cas où il serait possible d'oser essayer l'application de ces exécrables théories où les disciples de Malthus rencontreraient-ils une plus vive opposition, de la part des gouvernements ou de la part de l'Eglise? (*Note du traducteur.*)

et d'autres défenses semblables, prononcées contre d'autres abus. Le séminaire diocésain et les dîmes occupent l'attention du synode dans le chapitre onzième. Pour accoutumer les jeunes gens qu'on y doit élever aux pratiques de vertu que requiert l'état sacerdotal, il leur recommande la fréquente visite des églises, la fréquentation des sacrements, le mutuel bon exemple et l'étude assidue. Suivant l'esprit des dispositions arrêtées par les Pères du troisième concile de Lima, le synode prescrivit de percevoir trois pour cent sur le revenu de toutes les chapellenies ecclésiastiques, pour servir de rente au séminaire. Dans le douzième chapitre, on recommande aux juges ecclésiastiques de ne pas admettre de réclamations en nullité de profession religieuse, quand il y a plus de cinq ans qu'elle a été faite, comme il a été décidé par le concile de Trente et par Grégoire XIII; on dit aussi que les religieux qui feraient de semblables réclamations ne doivent pas, en attendant le résultat de leur demande, être déplacés dans un autre couvent que le leur propre, et l'on recommande à leurs supérieurs de ne pas les molester ni vexer. Dans le treizième chapitre, le synode spécifie les péchés dont l'absolution était dès lors réservée à l'évêque. Le nombre des cas réservés dans le synode antérieur allait jusqu'à dix-sept; mais il parut en ce moment plus utile de le diminuer et de le réduire à neuf cas, qui furent seulement réservés pour les Espagnols et leurs descendants, et non pour les Indiens, savoir : le vol d'une chose sainte ou dans un lieu saint, l'homicide volontaire, l'avortement volontaire d'un fœtus animé ou qui pourrait l'être, l'inceste avec une personne parente, jusqu'au quatrième degré inclusivement, et une personne alliée, jusqu'au second degré inclusivement; le refus de la dîme et des prémices, le blasphème contre Dieu et sa sainte Mère, le parjure au détriment d'autrui, en justice ou ailleurs; l'emploi des sortilèges ou des cérémonies superstitieuses des magiciens, dans le traite-

ment des maladies, enfin la violence à l'égard des esclaves indiens, pour les faire travailler les jours fériés, sans leur payer leur salaire. Dans le dernier chapitre, le synode ordonne de publier dans toutes les paroisses les propositions condamnées par le siège apostolique, pour que tous les fidèles les connaissent et en évitent le danger. Il conclut en soumettant ses délibérations au souverain pontife, qu'il reconnaît comme le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Toutes ces dispositions sont appuyées sur celles du concile de Trente et du troisième concile de Lima, dont les personnages qui composaient le synode ne perdirent pas de vue les décisions. Dès que les actes en eurent été signés par l'évêque et par les autres membres qui devaient apposer leur signature, ils furent remis à l'Audience, pour qu'elle vît en conseil royal si aucune de ses constitutions ne contenait rien de contraire aux prérogatives du patronage du souverain [1]. Examinés par les auditeurs, ils furent renvoyés à l'évêché pour leur publication, laquelle se fit avec une grande solennité le deux mai de l'année où le synode avait été ouvert; la publication en eut aussi lieu immédiatement dans les paroisses, et l'observation des statuts de la sainte assemblée remédia à de grands maux. Imprimés depuis en un volume, ils sont parvenus jusqu'à notre époque, produisant de constantes améliorations dans les mœurs des fidèles et pour la dignité du ministère ecclésiastique.

Les statuts ordinaires furent rédigés dans la congrégation

[1] On ne saurait se dissimuler que l'intervention du pouvoir temporel ne prenne ici un caractère compromettant pour l'indépendance du pouvoir spirituel. Les conséquences d'une semblable tendance, que devait inévitablement imprimer tout le système de gouvernement des rois d'Espagne, surtout dans la position particulière où se trouvait l'Amérique espagnole, ne se sont pas fait sentir d'une manière trop fâcheuse, aussi long-temps que les rois catholiques se sont laissés guider par leurs excellentes intentions.... Mais plus tard, d'autres princes ont montré d'autres dispositions; plus tard, la domination espagnole a disparu, et l'Eglise chilienne s'est trouvée pressée par des antécédents, auxquels elle n'a pu encore se soustraire, pour reconquérir toute sa liberté d'action. (*Note du traducteur.*)

que tinrent le 20 décembre 1689 l'évêque D. frai Bernard Carrasco et les membres du chapitre, le docteur D. Cristoval Sanchez d'Abarca, archidiacre, le docteur Pedro Pizarro Cajal, chantre, le docteur D. Manuel Antonio Gomez de Silva, écolâtre (depuis évêque de Popayan), D. Francisco Quevedo y Saldivar, trésorier, et D. Juan de Hermua y Contreras, chanoine; lesquels, discutant la matière, « et considérant attentivement les coutumes louables et les cérémonies qui s'observaient dans les autres cathédrales, » décidèrent, en conformité du décret du saint concile de Trente, et firent dix-huit statuts ou règles, qui fixent tout ce qui se rapporte à la bonne organisation des offices divins, aux honoraires de ceux qui y servent, à l'heure où ils doivent se célébrer, et à la manière de s'y rendre et d'y assister. Ces constitutions sont celles que jusqu'au temps présent l'on suit dans la cathédrale de Santiago.

La discipline ecclésiastique, qui vit et brille à l'ombre de règlements sages et prudents, commença, grâce aux dispositions que les synodes avaient sanctionnées, à répandre ses rayons sur l'Eglise de Santiago. Le culte de Dieu, la beauté des temples, l'observation des canons, tout, tout entra dans une situation florissante, à la grande consolation des pasteurs, à la grande édification des fidèles.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE. Progrès des ordres réguliers. — L'évêque D. frai Benito Cimbron recourt au roi pour qu'il fasse peupler les couvents de son diocèse. — Résultat de cet appel. — Etat florissant des communautés à Santiago et circonstances qui les favorisent. — Les Jésuites ont un visiteur. — Leurs collèges forment une province séparée du Pérou. — Changements qui suivent l'érection de la nouvelle province. — Frai Cristoval de la Mancha y Velazco visite et réforme les Dominicains. — Grand schisme parmi les Dominicains. — Deux provinçiaux élus en un même jour. — Tous deux s'adressent au général de l'ordre pour demander la confirmation de leur élection. — Raisons alléguées par chacun à l'appui de ses droits. — Décision du général. — Les Augustins prétendent se rendre indépendants des provinciaux du Pérou. — Ils obtiennent à différentes reprises des brefs favorables à leurs prétentions et soutiennent énergiquement la légalité de leur situation. — Querelles animées entre les Augustins du Pérou et ceux du Chili. — Ceux du Chili finissent par triompher, et restent indépendants. — Election scandaleuse d'un provincial, dont se mêlent des membres de l'Audience, et ses conséquences. — Les Franciscains fondent de nouvelles maisons à Santiago. — Le feu de la discorde s'y allume. — On veut annuler les délibérations d'une assemblée capitulaire tenue au couvent du Secours. — Le commissaire des Indes les déclare valables et ordonne de réintégrer les élus dans leurs fonctions. — Frai Thomas Moreno se conforme aux instructions du général. — Quelques indociles recourent à la justice séculière. — Schisme chez les Franciscains. — Mesures illégales de l'Audience. — Siège et violation de couvents. — Le P. Moreno et ses partisans sont bannis. — Ils se présentent au général et obtiennent complètement gain de cause. — Le roi ordonne de punir sévèrement les auditeurs. — Embarras pénibles de l'Audience. — Elle s'adresse au roi. — Les religieuses augustines sollicitent et obtiennent l'érection de leur ermitage. — Destruction des monastères d'Osorno et de l'Impériale. — Leurs religieuses fondent á Santiago le couvent de Sainte-Claire. — Il prétend se soustraire à la juridiction du provincial. — Evènements très-fâcheux. — Fuite et retour des religieuses. — Ce qui précède l'établissement du monastère de la Victoire. — Il finit par se fonder. — Les Pères de la Charité s'établissent à Santiago. — Difficulté entre le supérieur de cette communauté et l'évêque.

Les revers qu'essuyèrent, au commencement de ce siècle, les armes espagnoles dans les provinces de Valdivia, de

l'Impériale et de la Conception furent autant de coups qui arrêtèrent le rapide essor, que les ordres réguliers prenaient à la même époque. Emules se disputant les uns aux autres le pouvoir, l'influence, le nombre de leurs membres, ils ne négligèrent aucun sacrifice pour s'affermir dans les villes du Sud, alors les plus florissantes de l'état chilien. Leur puissance allait toujours en augmentant, grace aux prérogatives nouvelles que leur accordait une constante protection. Favorisés surtout par les rois, ils se partagèrent entr'eux le territoire occupé par les naturels, pour y établir leurs *doctrines* [1], et disputèrent plus d'une fois aux évêques l'exercice de leur juridiction.

L'ordre de Saint-Dominique, le plus nombreux dans le principe, puisqu'il embrassait dans son ressort les deux diocèses du Chili, le Tucuman, le Paraguai et la Plata, alla jusqu'à posséder huit couvents dans le diocèse de l'Impériale, desquels dépendaient plusieurs *doctrines* ou *maisons hospitalières*, où résidaient les prêtres qui soignaient les Indiens. Les Franciscains et les religieux de la Merci avaient un nombre égal de monastères avec leurs *doctrines* correspondantes. Lorsque tous les établissements des moines furent détruits dans le soulèvement qui eut lieu en 1598, les uns périrent entre les mains des naturels, et la plupart allèrent fonder de nouveaux couvents sur d'autres points du pays. A l'exception des couvents de Santiago, les provinciaux laissaient un très-petit nombre de frères dans tous les autres monastères, et c'est pour cela que l'évêque de la Conception, D. frai Benito Cimbron, pria le roi d'ordonner aux provinciaux de placer douze religieux dans chacune des maisons établies dans son diocèse. Cette demande se fondait sur le manque extrême de prêtres dont souffrait la Concep-

[1] Nous avons déjà dit que les *doctrines* étaient des villages chrétiens *indiens*, le plus souvent administrés par des moines. On réservait le nom de paroisses aux villages *espagnols*. (*Note du traducteur.*)

tion, attendu que beaucoup s'étaient retirés, dans la crainte des révoltes qu'excitait la guerre. Le roi pria l'évêque de Santiago de lui faire savoir, si les revenus des communautés suffisaient ou ne suffisaient pas pour entretenir dans les couvents du diocèse de la Conception douze religieux, comme le sollicitait Cimbron [1]. Mais la chute des *doctrines* des Indiens, à la suite de la rébellion, avait desséché la source des revenus des couvents, et il n'était par conséquent pas possible de maintenir le chiffre de religieux qu'on fixait ; l'évêque de Santiago fit son rapport dans ce sens. Le roi voulut néanmoins pourvoir d'une manière quelconque au besoin pressant de prêtres qui se faisait sentir à la Conception, et exigea que les généraux respectifs envoyassent, au compte du trésor royal, une mission nombreuse de religieux dominicains, franciscains, augustins, de la Merci et jésuites, pour peupler les couvents des localités, où leur présence était le plus nécessaire. Quoique ces religieux ne soient pas arrivés au Chili au nombre de plus de vingt, ils contribuèrent grandement au progrès des ordres réguliers dans les provinces méridionales.

La situation des communautés était extrêmement florissante dans le diocèse de Santiago : les cloîtres pleins d'hommes qui, pour revêtir l'habit religieux, avaient quitté une position opulente ou une maison illustre, avaient inspiré une idée toute prestigieuse à toutes les classes de la société. On voyait souvent des jeunes gens, héritiers d'une grande fortune, qui pouvaient se bercer des espérances flatteuses d'un brillant avenir, se retirer dans les couvents, pour prononcer les vœux qui séparent pour toujours l'homme, du monde et du reste des hommes. C'est surtout dans la compagnie de Jésus que se reproduisaient ces exemples, et les professions qui, entr'autres, firent grand bruit à Santiago, furent celles d'Alonso d'Ovalle, héritier d'un riche majorat à Sala-

[1] Décret royal rendu à Madrid le 6 mai 1661.

lique de leur institut, et nous croyons qu'une pareille imputation n'a pas toujours manqué de fondement.

Les généraux des ordres réguliers envoyèrent, dans le cours de ce siècle, des visiteurs dans leurs provinces du Chili, pour que, voyant leur situation, ils prissent les mesures les plus convenables quant à leur règle et quant à leurs moyens de subsistance. La compagnie investit de ce caractère le P. Estevan Paez, qui, après avoir parcouru les vastes empires du Mexique et du Pérou, arriva au Chili en 1602. Le Père visiteur ne trouva au collège de Santiago, le seul qui fût érigé dans le pays à cette date, rien qui appelât une réforme, et retourna au Pérou, après avoir rempli sa mission. Le collège de Santiago continua à faire partie intégrante de la province de Lima jusqu'en l'année 1608, où Claude Aquaviva institua la province du Chili, composée des collèges et des missions que possédait la compagnie dans le royaume, au Paraguai et dans le Tucuman, et nomma Diego de Torres pour la gouverner, en qualité de recteur provincial. Ce fut un grand honneur pour les Jésuites du Chili, de reconnaître pour supérieur, un homme aussi distingué que le P. Torres, qui, à la pratique héroïque des vertus de sa profession, joignait le rare mérite d'avoir déjà fondé dans l'Amérique une autre province pour son ordre. Le provincial indiqua le collège de Santiago comme le centre de la nouvelle province, et prit pour l'établissement de nouvelles maisons, des mesures qui amenèrent de son temps la fondation de collèges à Mendoza et à la Conception, et de missions ou résidences à Arauco et à Bonne-Espérance. Mais les collèges et les missions allèrent se multipliant au Chili et au Paraguai, d'une manière telle qu'il devint fort difficile de les visiter; c'est pourquoi le général fit un partage en 1627, et créa deux provinces, l'une du Tucuman, l'autre du Chili; celle-ci eut seulement le titre de vice-province, et resta de nouveau subordonnée à la province du Pérou. Cette orga-

nisation ne tint que fort peu de temps; car, comme le nombre des collèges et des résidences croissait de jour en jour, le général de la compagnie éleva la vice-province au titre de province indépendante, dont il nomma le P. Gaspar Sobrino supérieur. Entre les collèges fondés au Chili par les Jésuites en ce siècle, méritent une mention particulière celui de Bucalemu, institué pour les novices par Sébastien Carreto en 1627, et celui de Saint-François de Borgia, érigé peu de temps après à Santiago pour le même objet (1646).

L'ordre des Prêcheurs n'eut de visiteur qu'après la compagnie. Frai Cristoval de la Mancha y Velazco, envoyé de Rome en cette qualité par le général frai Nicolas Rodulfo, présenta ses lettres de créance à Santiago en 1641. Il commença sa visite en indiquant le 24 janvier pour la célébration des chapitres provinciaux, et déclara que, si par un évènement quelconque, l'élection n'avait pas lieu ce jour là, les fonctions de provincial seraient dévolues au prieur de la maison désignée pour la tenue du chapitre. Il prit d'autres mesures, très-propres à fortifier la vigueur de la discipline monastique dans les couvents de la province; mais il lui restait encore beaucoup à faire, quand il reçut les bulles de sa nomination comme évêque du Rio de la Plata. Après la visite dont nous avons parlé, l'ordre de Saint-Dominique ne nous offre plus aucun fait notable jusqu'à l'année 1666, où eut lieu le schisme qui éleva deux supérieurs dans la province et créa deux partis parmi les religieux. Comme les Pères possédaient des deux côtés de la grande Cordillère des Andes, et à d'immenses distances les uns des autres, des couvents dans chacun desquels résidaient des religieux qui avaient le droit de vote, l'élection du provincial avait coutume de se faire, quelquefois au couvent de Cordoue du Tucuman, et d'autres fois à celui de Santiago du Chili; mais comme le plus grand nombre des votants se trouvait plus à proximité de Santiago, c'est le point qui fut désigné pour la

prochaine assemblée, dans le chapitre célébré à Cordoue en 1662. Malgré cette décision, en opposition avec laquelle le provincial ne pouvait pas agir, frai Antonio Abreu, qui exerçait ces fonctions, eut la pensée d'indiquer postérieurement Cordoue comme maison capitulaire. Placer un de ses parents dans l'emploi qu'il devait quitter était le motif réel qui le dirigeait, bien qu'il en alléguât d'autres qui suffisaient à ses yeux pour autoriser ce changement. Pour mieux concerter son projet, lorsque le moment arrivait de l'exécuter, il commença par Santiago la visite des couvents qui se trouvent au côté opposé de la Cordillère. Sa pensée ne fut pas cachée avec tant de réserve, qu'elle ne pût être devinée par plusieurs vocaux, dont le vœu était contraire aux intentions du provincial. Ceux-ci, sans perdre de temps, s'adressèrent à l'Audience, pour qu'elle lui prescrivît de s'abstenir de faire la translation qu'il méditait. Le conseil royal décida qu'il fallait faire droit à la demande des Pères appelants, et il commit en conséquence l'auditeur le plus ancien, D. Alonso Zolorzano, dont le nom est fameux dans les chapitres de cette époque, à l'effet de se rapprocher du provincial et de l'informer que l'avis de l'Audience était que la maison capitulaire ne devait pas être transférée de Santiago à Cordoue. Zolorzano s'acquitta de la mission dont l'avait chargé le tribunal; mais, en dépit de ces obstacles, le P. Abreu fut à peine arrivé à Cordoue, qu'il envoya des lettres de convocation pour la célébration du chapitre dans le couvent de cette ville. Les vocaux qui se trouvaient à Santiago firent une protestation en forme, aussitôt qu'ils connurent la résolution du provincial, et d'après l'avis de l'Audience et des supérieurs réguliers, ils se mirent aussi à convoquer un chapitre dans le couvent de Santiago. Le provincial les menaça de ses censures, mais elles ne les empêchèrent pas de donner suite à leur résistance. Les vocaux assemblés à Santiago et ceux qui se réunirent avec le provincial à Cordoue

firent l'élection en un même jour et choisirent des provinciaux différents. Les votes de l'assemblée de Santiago se portèrent sur frai Valentin de Cordoba, et le parti du provincial Abreu élut frai Cristoval de Figueroa, son propre neveu. Chacun des élus déclara nul et sans valeur tout ce que ferait l'autre, dressa ses actes et en demanda l'approbation au général, près duquel des délégués furent envoyés à Rome à cet effet. Le fondé de pouvoir du provincial nommé dans le Chili s'arrêta à Lima, et fit parvenir de là au général les actes du chapitre et les autres documents qui militaient en faveur de son parti; mais celui qui représentait les Pères du couvent de Cordoue alla jusqu'à Rome, et travailla avec une grande ardeur au triomphe de sa cause. Le général frai Jean-Baptiste Marini soumit à son conseil les pièces qu'exhibèrent les deux partis. Il en résultait que le provincial du Chili faisait valoir en faveur de son élection : qu'en droit, le chapitre devait se réunir dans le couvent de Santiago, attendu que là se trouvait, et non ailleurs, la maison capitulaire; que là résidaient la plupart des vocaux; que le provincial manquait de pouvoirs pour désigner une autre maison capitulaire; que les religieux qui avaient formé le conseil où avait été décidée la translation, n'étaient pas de ceux qui, d'après leur constitution, pouvaient délibérer en semblable matière; que, quand même ils l'auraient pu, on n'avait pas recueilli leurs votes au scrutin secret, mais publiquement; et enfin, qu'on n'avait pas donné aux vocaux de Santiago le temps nécessaire pour se rendre au chapitre. Les partisans du P. Abreu fondaient la validité de leur élection, sur ce qu'il y avait eu des motifs graves pour la translation, tels que la mauvaise santé du provincial et les occupations des prieurs, qui ne pouvaient aller voter dans le Chili; qu'on avait informé à temps de la translation les membres du chapitre de Santiago; que des religieux, que le supérieur avait punis comme indociles, avaient contribué à l'élection du Chili. Les raisons alléguées par les moines de

Santiago tiraient une grande valeur, non-seulement du droit qui les appuyait, mais de la qualité des sujets qui les présentaient; parmi eux, plusieurs avaient été provinciaux, étaient alors professeurs et jouissaient encore dans l'ordre, de la considération due à leurs lumières et à leurs vertus. Dans ce nombre se trouvait frai Jacinto Jorquera, qui fut élu plus tard évêque du Paraguai et qui honora son institut par des exemples admirables de sagesse et de sainteté. Mais l'influence du représentant des capitulaires de Cordoue fut plus puissante que toutes les raisons; il triompha dans le conseil du général [1]. L'élection faite à Santiago fut déclarée nulle; et de ceux qui avaient pris part au vote, les uns furent punis sévèrement, les autres menacés de l'être par la suite. On prorogea d'une année le gouvernement du provincial élu à Cordoue, sans doute pour compenser en sa faveur le temps pendant lequel la question était restée indécise. La décision du général fut admise sans réplique dans le couvent de Santiago, et le P. Figueroa reconnu comme provincial légitime par toute la province. Ces évènements, qui ne sont pas très-propres sans doute à édifier les fidèles, ne furent pas si rares au Chili dans ce siècle, que nous n'ayons encore à en rapporter ci-après de semblables.

Les Pères Augustins, qui avaient passé sous la juridiction des provinciaux de Lima les seize premières années écoulées depuis leur fondation, prétendirent se rendre indépendants et se gouverner par eux-mêmes. Jusqu'alors on choisissait dans les chapitres tenus à Lima un vicaire provincial, les prieurs et les autres dignitaires nécessaires pour les couvents du Chili. Mais, l'an 1612, les religieux du Chili obtinrent du général frai Alexandre de Sienne un bref, par lequel il les autorisait à se constituer en province indépendante, pourvu qu'ils réalisassent par leur nombre le chiffre qu'il y déterminait. Frai Cristoval de Vera, désigné dans le bref comme

[1] *Voir le document n° 12, dans le troisième volume.*

provincial, refusa de se charger de ces fonctions auxquelles il ne se croyait pas valablement nommé, parce que le bref n'était pas revêtu de certains caractères qu'il croyait nécessaires, comme de n'avoir pas été agréé par le conseil des Indes, condition indispensable pour qu'il pût être exécuté en Amérique, d'après un décret rendu par Philippe III, le 8 janvier 1610. Mais l'opinion du P. Vera n'était pas généralement adoptée par les moines : le définiteur frai Bartolomé Montero, et avec lui la plupart d'entre eux, soutinrent que le bref du général était légal, que les circonstances dont il exigeait le concours existaient, et que par conséquent, il fallait procéder à l'élection d'un provincial. Ainsi pensé, ainsi fait, et en dépit des protestations du vicaire frai Francisco Mendez qui les gouvernait, ils se réunirent en assemblée capitulaire et le choisirent lui-même pour provincial. Mais lui, jugeant son élection illégitime, refusa le titre qu'on lui avait conféré et retourna au Pérou. On élut en sa place le P. Montoro, qui de fait gouverna avec une entière indépendance des supérieurs de Lima. Ceux-ci néanmoins s'adressèrent au général, en rendant compte de tout ce qui s'était passé, et le P. Arti, qui se trouvait à cette époque à la tête de l'ordre, déclara nul tout ce qui avait été fait dans le Chili, en vertu des lettres du révérendissime Alexandre, et rétablit la province dans son état primitif. Frai Pedro de Torres présenta à Santiago cette nouvelle décision du général; mais les Pères ne l'admirent point, parce qu'elle manquait de la condition essentielle, c'est-à-dire de l'approbation du conseil [1], et prièrent l'Audience de les maintenir en possession de leurs droits, par une décision qu'elle rendit. D'un autre côté, frai Nicolas de Sant'Angelo expédia une nouvelle lettre patente, par laquelle il déclara que tant que le nombre des religieux augustins ne serait pas plus considérable dans le Chili que jusqu'alors,

[1] Il s'agit encore du conseil des Indes, dont les attributions, comme on le voit, étaient bien étendues. (*Note du traducteur.*)

ils devaient obéir au supérieur du Pérou. En exécution de cette sentence, le provincial nomma vicaire et visiteur du Chili, le P. frai Pedro de la Torre. Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'année 1627, où le Père procureur des Augustins du Chili obtint à Rome une bulle d'Urbain VIII, qui permettait l'érection de sa province, pourvu qu'elle comptât sept couvents et quatre-vingts religieux. En vertu de cette bulle, un chapitre s'assembla l'année suivante à Santiago, et le P. frai Balthasar Espinosa fut élu provincial. Des religieux ne manquèrent pas encore, qui arguèrent de nullité une élection pareille, parce que manquait l'une des conditions que posait la bulle pontificale. La connaissance et la solution de cette nouvelle difficulté fut déférée à l'Audience royale, qui décida que l'élu n'avait point le droit de s'appeler provincial et de prétendre au gouvernement de ses frères. Le provincial du Pérou, maintenu dans l'exercice de sa juridiction par cette décision de l'Audience du Chili, prescrivit rigoureusement aux vocaux qui avaient fait partie du chapitre, dont les opérations étaient frappées de nullité, de rendre compte de leur conduite devant les définiteurs de la province. Les moines du Chili envoyèrent à cet effet à Lima le P. Montoro, déjà fort connu, lequel défendit habilement leur cause. L'avis du définitoire fut favorable aux accusés; il restitua à la province du Chili la jouissance du privilège que lui avait accordé le Pontife romain; mais il ne donna pas à ses membres la paix dont ils avaient un si grand besoin, pour s'occuper des progrès de leur ordre et de l'édification des fidèles. La célébration des chapitres provinciaux continua à être pour les moines la pomme de discorde, et pour le peuple la pierre de scandale. Les personnages les plus respectables de Santiago, unis aux religieux par des liens étroits de parenté ou d'amitié, ne négligeaient aucun moyen pour pousser les leurs aux postes les plus élevés en religion : il en résultait que dans les élections intervenait ordinairement la

faveur, et quelquefois même la coaction et la force. Le chapitre tenu l'an 1659 nous offre un exemple assez triste de cette vérité. L'auditeur le plus ancien prit un rôle fort actif pour faire élire provincial un religieux à sa dévotion; mais le fiscal D. Alonso Zolorzano lui opposa comme compétiteur le P. frai Pedro Flores Lisperguer, membre qui appartenait à une des familles les plus puissantes de Santiago à cette époque. Le fiscal, ne pouvant gagner les votes que l'auditeur s'était déjà assurés, mais bien le président du chapitre, s'en alla avec les religieux de son parti à l'assemblée, et imposa par la violence aux vocaux l'élection illégale d'un provincial, non plus de son candidat, mais d'un autre moine, qui n'était pas moins que lui à sa dévotion, se contentant de faire échoir le prieuré à son protégé le P. Flores. Les parties lésées recoururent au roi, auquel ils se plaignirent des moyens tyranniques du fiscal, et le souverain soumit la connaissance de l'affaire à l'évêque de Santiago, en le priant de l'informer du résultat de ses investigations [1]. Mais ce décret royal n'arriva au Chili que lorsque le nouvel élu avait déjà rempli le temps de son mandat, que Zolorzano, devenu auditeur, jouissait d'une influence beaucoup plus considérable qu'auparavant, et enfin qu'à l'exemple de ces illégalités, il s'en était commis un grand nombre d'autres.

Cet esprit de discorde ne prit que plus tard dans l'ordre de Saint-François. Après que le provincial frai Juan de Tobar eut péri à Curalava, à la fin du siècle passé, l'ordre fut gouverné au Chili par des vicaires jusqu'au 13 janvier 1610, où il fut procédé à la nomination d'un provincial. La province comptait cette année-là huit couvents; mais ses religieux se propagèrent si rapidement, qu'elle devint la plus nombreuse de l'Etat. Entre les couvents qui furent fondés, il faut signaler les deux, établis à Santiago: le premier, sous le nom de maison des Récollets de Sainte-Marie de la

[1] Décret royal rendu à Madrid le 18 octobre 1662. (*Note de l'auteur.*)

Cabeza, fut construit en 1663 aux frais de D. Nicolas Saina et de sa femme doña Maria Ferreira; et le second, sous le nom de collège de Saint-Diègue, fut élevé par l'évêque D. frai Diego de Humanzoro.

Les commissaires du Pérou exerçaient sur les moines du Chili une certaine espèce de juridiction, en se donnant le titre de délégués du commissaire général des Indes résidant en Espagne. Etendant leurs pouvoirs au-delà des limites posées par le droit, ils avaient coutume de nommer des commissaires subalternes qui se présentaient en qualité de subdélégués, plusieurs fois évoquaient des causes dont la connaissance appartenait au commissaire, et d'autres fois prétendaient s'occuper de l'exécution des sentences qu'il avait prononcées. Les religieux de la province s'étaient réunis dans le couvent dit du Secours, à Santiago, pour célébrer une simple assemblée capitulaire, et le visiteur nommé par le commissaire du Pérou, qui les présidait, déclara canoniquement élus ceux qui obtinrent le nombre voulu de suffrages. L'élection ne put être si satisfaisante pour tous qu'elle ne fît des mécontents; ceux-ci résolurent de la faire annuler, et interjetèrent appel devant le commissaire du Pérou, en se fondant sur ce que le scrutin n'avait pas été dépouillé par tous les scrutateurs, mais par le visiteur seulement. Frai Gabriel Arriegui, qui remplissait ces fonctions, nomma comme subdélégué, pour instruire le procès, le visiteur du Tucuman, frai José Almonacid. Celui-ci, quand il se fut mis à même de se prononcer sur l'affaire, se rendit à Santiago, déclara nulles les élections faites dans l'assemblée en question, et ordonna qu'il fût procédé à de nouvelles. Les religieux dépouillés de leurs emplois par le commissaire en appelèrent au commissaire général des Indes, D. frai Antonio de Cardona, archevêque de Valence, qui, après avoir vu les pièces, cassa le jugement dont il avait été fait appel, fit réintégrer dans leurs fonctions ceux dont la

déchéance avait été prononcée, et confia l'exécution de sa décision à l'ex-provincial frai Thomas Moreno, auquel il délégua tous ses pouvoirs, en l'affranchissant de la juridiction du commissaire du Pérou, et menaçant de ses censures ceux qui s'opposeraient à ses ordres. Les lettres du commissaire général furent obéies, et en conséquence, les différents emplois furent ôtés aux moines qui les remplissaient, et confiés de nouveau à ceux qui avaient été élus dans l'assemblée capitulaire, qu'avait annulée le commissaire du Pérou. Quelque temps s'était écoulé, lorsque frai Sébastien Cazo, ex-gardien du couvent du Secours, un de ceux qu'avait atteints la dernière décision, s'adressa à l'Audience royale, dénonçant comme entachées d'obreption et de subreption les lettres du commissaire général, et demandant qu'il fût déclaré que le père Moreno agissait sans qualité, en les faisant exécuter. Le provincial frai Augustin Briseño, appuyant de son autorité la révolte de l'ex-gardien, dit à son tour qu'il dispensait la communauté de l'obéissance due au juge exécuteur. L'Audience royale de Santiago, à laquelle nous ne pouvons nous dispenser d'attribuer en grande partie les querelles intestines des différents chapitres à cette époque, se déclara incompétente, et renvoya l'appel au commissaire du Pérou. C'était tout simplement ramener les choses à leur point de départ et attiser l'incendie. Le commissaire du Pérou envoya au Chili un nouveau juge délégué, pour qu'il connût de l'affaire. Frai Pedro Guerrero se présenta à Santiago, investi de ce caractère, et avec un acte par lequel l'Audience de Lima prescrivait de le respecter; mais le P. Moreno et les supérieurs des couvents du Secours et de Saint-Diègue refusèrent de lui obéir, et Guerrero se rendit au couvent des Récollets, dont les religieux se soumirent à son autorité. De cette manière, la province franciscaine se trouva divisée entre deux chefs : le commissaire Guerrero, qui gouvernait la maison des

Récollets, et frai Thomas Moreno, représentant du général, qui dirigeait en la maison du Secours. Celui-ci se considérait, aux termes du titre exécutoire en vertu duquel il remplissait ses fonctions, comme absolument indépendant de toute autorité régulière, autre que celle du commissaire général des Indes, dont dépendait également le commissaire du Pérou, et les religieux qui lui obéissaient sincèrement se soumettaient à la puissance légitime qu'ils devaient reconnaître. Les hommes les plus respectables que possédât à cette époque dans son sein la province franciscaine se rangèrent du parti du P. Moreno, et prirent en sa faveur un rôle actif. Parmi eux est digne d'attention la conduite du vénérable Pedro Vardesi, conventuel de la maison des Récollets, lequel voyant sa communauté obéir à Guerrero, se rendit sans délai au couvent du Secours, protestant qu'il ne reconnaissait d'autre supérieur légitime que le P. Moreno qui y résidait. Ne se bornant pas à cette démarche, il reprocha fortement au président D. Thomas Marin de Poveda l'intérêt qu'il montrait à Guerrero. Celui-ci, cédant aux instigations de ses partisans, recourut à l'Audience, qui, par des sollicitations réitérées, essaya de détacher les supérieurs de l'autorité du commissaire général, pour les soumettre à celle du juge délégué; puis, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, le tribunal fit garder par une troupe armée toutes les issues des convents du Secours et de Saint-Diègue, pour que leurs religieux restassent privés de toute communication extérieure et de tous aliments, jusqu'à ce qu'ils obéissent au délégué. Mais les habitants des couvents assiégés par l'Audience avaient des ressources suffisantes pour prolonger indéfiniment ce siège, et le tribunal, impatient de ces lenteurs, chargea un de ses membres de faire abattre les murailles, et d'arracher de leurs cloîtres le représentant du commissaire général, les supérieurs et les autres moines qui refusaient de se rendre à ses sollicitations. Et l'on

osa pousser les choses si loin : un magistrat de tribunal suprême, qui représentait le souverain, remplit point à point cette mission assurément honorable ! Le P. Moreno, le gardien de la maison du Secours, le recteur de Saint-Diègue et d'autres religieux notables de la communauté furent conduits prisonniers dans les bâtiments du conseil de la ville, où leur fut notifiée la sentence du tribunal qui les bannissait du pays. De Santiago ils furent transportés à Valparaiso, et de là à Lima, où ils furent remis à la disposition du commissaire du Pérou. Mais quelque compromis qu'il eût pu être par l'issue de l'affaire, le commissaire ne put se refuser à ouvrir la voie de l'appel, que les exilés interjetèrent devant le commissaire des Indes. Il le leur permit donc; et les prétendus coupables se rendirent en Espagne, où ils se présentèrent à frai Lucas Alvarez de Tolède, qui avait succédé dans ses fonctions à l'archevêque D. frai Antonio Cardona. Le commissaire, attendu la gravité de la cause, les scandales inouis qu'elle avait occasionnés, les violences et les autres excès qu'en avaient commis les auteurs, ne voulut point agir sans consulter des hommes doctes et expérimentés. Il appela près de lui plusieurs religieux graves, et après avoir entendu leur avis et les raisons des deux parties, il prononça une sentence définitive, déclarant : 1° nul, tout ce qu'avaient fait dans la cause les commissaires du Pérou et leurs délégués; valable, tout ce qu'avait fait, en vertu de la décision du commissaire des Indes, frai Thomas Moreno, chargé de l'exécuter; 2° violente et illégale la révocation dont on avait osé le frapper, lui, comme les définiteurs et les gardiens, dont il avait ordonné la réintégration. Il déclara, en troisième lieu, que tous les moines qui avaient désobéi à la sentence du commissaire général des Indes, avaient encouru les peines les plus graves; et enfin, il prescrivit que les mêmes sujets, dont l'élection avait déjà auparavant été déclarée légitime, reprissent leurs

fonctions[1]. Les membres atteints par cette décision, représentés par l'ex-gardien Cazo, en appelèrent au tribunal du ministre général de l'ordre, mais ils n'obtinrent là rien qui leur fût favorable. Telle fut la fin de cette affaire trop fameuse, qui commença en janvier 1697 et ne se termina qu'en 1700. Le P. Moreno, de retour de l'Espagne, mourut à Panama, et n'eut pas la consolation de fouler encore une terre, où il avait essuyé tant de tribulations pour la cause de la justice.

On peut facilement deviner les conséquences fatales de ces querelles capitulaires. Dans les communautés qui s'y trouvaient mêlées, s'affaiblissait la vigueur de la discipline monastique, se brisaient les liens de la charité, qui est l'âme des constitutions des ordres religieux, et naissaient des divisions scandaleuses, dont les effets bien préjudiciables se faisaient sentir jusqu'aux gens du monde. Les autres communautés recevaient des exemples pernicieux d'insubordination, qui plus tard imités, leur faisaient souffrir des maux d'une égale ou plus grande gravité. Les séculiers voyaient en outre pratiquement autorisés, les dérèglements que produisent l'effervescence des passions et l'esprit de parti; protégée ouvertement, l'usurpation artificieuse de l'autorité légitime par le pouvoir, chargé lui-même de forcer tout membre de la société sans exception à se soumettre aux lois, et enfin, obscurci pour long-temps, le droit imprescriptible de la justice; ce qui équivalait au triomphe mal dissimulé de l'arbitraire, de la cupidité et de la mauvaise foi. Nous pouvons donc affirmer, sans craindre de nous tromper, que de ces déplorables querelles des assemblées capitulaires, date le relâchement des communautés religieuses et le principe de tant d'autres maux, qu'elles ont causés au Chili par leur faute.

Le roi ne se montra pas indifférent, dans une matière

[1] *Document n° 13.*

d'une si haute gravité. Informé par des lettres de la municipalité de Santiago et du provincial de l'ordre de la Merci, de tout ce qui s'était passé dans la querelle des Franciscains, il put savoir exactement jusqu'à quel point ses agents avaient poussé l'injustice, en fomentant la discorde et les dissensions excitées par des moines inquiets. Il est vrai que les tribunaux de Santiago et de Lima et leurs présidents firent aussi leur rapport au roi sur les mêmes faits, mais en les présentant sous un jour qui leur était favorable. Néanmoins ces renseignements, où perçaient d'une manière si éclatante les passions et la mauvaise foi, ne trompèrent pas les yeux de Philippe V. Le pieux souverain, vivement frappé des attentats commis par l'Audience contre la loi, la morale et la religion, ordonna au vice-roi du Pérou et au capitaine général du Chili, de faire publier un décret, par lequel Sa Majesté déclarait nuls tous les actes des Audiences de Lima et de Santiago dans la querelle des Franciscains [1]. Il menaça les membres de l'Audience du Chili d'une punition sévère, et il leur fit subir les vifs reproches et les autres peines que contenait l'ordonnance royale, qu'il adressa au président D. Francisco Ibanez. Pour mieux assurer l'exécution de ses ordres, il chargea l'évêque de Santiago de s'entendre avec le président, pour déterminer l'amende qu'il faudrait imposer à chaque auditeur, comme partie du châtiment que méritaient les membres de l'Audience, et de lui rendre compte de l'accomplissement qu'auraient reçu les décrets royaux antérieurs, dont il lui envoya copie [2]. Cet hommage rendu à la justice honore singulièrement le souverain; plût à Dieu que de semblables exemples se renouvelassent tous les jours! En vertu des dispositions que contenaient les décrets du monarque, les auditeurs D. Lucas Francisco Bilbao, D. Diego de Zuñiga, D. Alvaro de Quiros, D. José Blanco

[1] Décret royal rendu au Buen-Retiro le 4 mai 1708. (*Note de l'auteur.*)

[2] Autre décret de la même date. (*Note de l'auteur.*)

Rejon et D. Gonzalo Ramirez Baquedano furent réprimandés dans la salle du conseil par le président, et condamnés à payer chacun une amende de mille piastres, qu'ils payèrent en effet. Mais leurs intérêts devaient les pousser à se venger d'une manière quelconque. La reproduction du décret dans toutes les pièces relatives à la matière et dans le livre des délibérations du conseil était une tache qui souillait leur nom et qu'il fallait enlever à tout prix. Ils recoururent au roi, pour le supplier de retirer ce décret terrible, qui imprimait une si grande flétrissure aux membres du tribunal; de le faire supprimer dans tous les lieux où il avait été écrit, et de leur faire restituer le montant de l'amende. On leur accorda le premier point, sans doute à cause du respect qui doit entourer les magistrats chargés de l'administration de la justice, mais point le second [1].

Les monastères de femmes, établis dans le siècle passé, nous offrent dans celui-ci des objets dignes d'attention. Les Augustines, instituées pour l'éducation de la jeunesse, acquirent dans tout le pays une réputation de sainteté. Quelques religieuses s'occupaient de l'instruction des jeunes personnes que leurs parents confiaient à leurs soins, pendant que les autres, adonnées à la méditation, édifiaient les élèves par des exemples merveilleux de vertu et de perfection. Les religieuses qui portaient le voile étaient des demoiselles, qui appartenaient à la classe la plus distinguée du pays, et cherchaient dans le cloître la solitude dont avait besoin leur âme entièrement livrée à Dieu. Parmi les converses et les simples sœurs se trouvaient plusieurs indigènes, qui, bien qu'elles fussent nées parmi les infidèles et n'eussent connu Dieu qu'après avoir perdu leur liberté, le servaient avec une ferveur telle, qu'elles pouvaient servir de modèle aux religieuses les plus avancées en vertu. Il faut accorder un souvenir particulier parmi elles à sœur Constance de Saint-

[1] Décret rendu au Buen-Retiro le 4 septembre 1708. (*Note de l'auteur.*)

Laurent, née dans l'Araucanie, et de laquelle nous aurons occasion de parler en autre lieu. Comme l'abstraction absolue de toutes les choses de la terre était le désir dominant de quelques membres de la communauté, elles conçurent le projet d'établir, dans l'enceinte même du monastère, un ermitage où douze religieuses pussent vivre en dehors du régime commun, privées de toute voix active et passive, et gouvernées par une prieure, sous l'entière dépendance de l'abbesse. Leur projet était nouveau; mais on disait que la maison de leur ordre à Lima possédait un ermitage semblable. Pour le réaliser, la prieure sœur Inès Moreno y Léon fit sa demande, au nom de toutes, à l'évêque de Santiago; mais quoique l'objet de la pétition ne tendît qu'à tâcher de perfectionner l'œuvre primitive, le prélat y vit une nouvelle fondation, et crut que par conséquent l'autorisation royale devait précéder sa permission. Sœur Inès recourut donc au souverain pour faire sa demande. Charles II pria l'évêque de Santiago de l'informer [1] des avantages et des inconvénients que pouvait présenter le dessein de la prieure, comme des dispositions des religieuses à consentir à l'établissement de l'ermitage projeté, dans l'enceinte du cloître. L'évêque D. frai Bernard Carrasco conféra avec les religieuses sur la proposition de la prieure, et répondit au souverain que, comme la retraite en question ne devait point être bâtie avec les fonds du monastère, il ne trouvait aucun inconvénient à ce qu'elle fût autorisée. Sœur Inès revint à la charge quelques années après, pour obtenir la permission qu'elle sollicitait. Le fiscal appuya la demande comme utile pour servir à l'entretien de l'esprit de piété, et le roi finit par l'accorder, à la condition que l'ermitage n'eût ni chapelle publique ni porte aucune sur la rue, et que les religieuses ne dépassassent jamais le nombre de douze [2]. L'ermitage fut établi

[1] Décret royal rendu à Madrid le 28 février 1679. (*Note de l'auteur.*)

[2] Décret du 23 septembre 1690. (*Note de l'auteur.*)

sous l'invocation du Bon-Pasteur, dans la partie la plus retirée du jardin du monastère. Là, dans des cellules séparées, dans toute la rigueur d'une vie commune, et sans la moindre communication avec le reste de la communauté, vécurent quelque temps plusieurs religieuses, qui n'étaient vues des autres qu'à l'heure de la messe et dans le chœur de l'église. Avec le temps on ferma cet asile d'âmes ferventes, soit à cause des inconvénients qu'entraînait pour le surplus de la communauté la séparation de quelques-uns de ses membres, soit pour d'autres motifs sur lesquels nous n'avons aucun renseignement.

Les monastères d'Osorno et de l'Impériale, qui rendirent de si grands services à la Religion et à l'Etat, par l'enseignement auquel s'étaient consacrées leurs religieuses, furent démolis lors de la destruction de ces deux villes par les Araucans. Les religieuses d'Osorno ne comptaient pas beaucoup d'années d'existence; mais leur maison avait acquis un rapide développement, tant sous le rapport des édifices que sous celui des revenus qu'elle possédait. Lorsque les habitants de la ville, se voyant dans la cruelle alternative, soit d'abandonner leurs demeures, soit de tomber entre les mains du toqui victorieux qui l'assiégeait, préférèrent le premier parti et se réfugièrent dans le fort, les religieuses, averties du péril, les suivirent aussi et y vécurent plus de deux ans, participant aux fatigues et aux privations que souffrirent les assiégés durant le même espace de temps, mais sans perdre pour cela le recueillement propre à leur état. Dans un assaut, les assiégeants s'emparèrent de plusieurs religieuses [1], qui furent depuis rachetées par les Espagnols, quoiqu'à grand'-peine, à l'exception de sœur Francisca Ramirez, une des premières qui eussent fait leur profession dans le monas-

[1] Une seule, dit le décret royal que nous citons dans la première partie; mais nous avons trois historiens qui sont d'accord pour affirmer qu'il y en a eu plusieurs. (*Note de l'auteur.*)

tère [1]. Sœur Ramirez échut en partage à l'un des caciques les plus puissants du pays, qui, se déclarant aussitôt à sa captive subjugué par sa beauté et ses autres rares qualités, employa tous les moyens imaginables pour vaincre la résistance qu'elle opposait à ses desseins. L'audace de son maître remplit la religieuse d'une sainte indignation, et dans un langage énergique, elle lui reprocha l'attentat qu'il voulait commettre, lui représentant vivement la vengeance que prendrait de lui le Dieu, auquel elle était consacrée par son vœu de chasteté. L'infidèle, effrayé des menaces de sa prisonnière, changea son amour passionné en services respectueux qu'il commença à lui rendre; dans le désir de lui plaire, il alla chercher et lui apporta ses bréviaires pour qu'elle pût continuer ses prières, et il écouta avec attention les leçons qu'elle lui donnait sur le christianisme. Sur ces entrefaites, les autres religieuses, profitant de la première occasion favorable qui se présenta, sortirent à pied du fort, et s'aventurant à travers les forêts épaisses qui l'entouraient, se rendirent à Chiloé. Il n'y a qu'une protection particulière de la Providence qui ait pu les préserver dans une route si pleine de dangers, et dont les issues étaient occupées par les ennemis. Elles s'embarquèrent à Castro pour Valparaiso, et de là elles se dirigèrent sur Santiago, comptant sur la piété de ses habitants pour y fonder un monastère où elles pussent vivre.

[1] Le P. frai Pedro Gonzalez Agüero, dans son ouvrage l'*Histoire du Chiloé*, imprimé à Madrid en 1791, citant le P. frai Diego de Cordoba y Salinas (*Chronique de la province de Lima*), dit dans le chapitre v de la première partie, que cette religieuse était une clarisse qui s'appelait doña Gregoria Ramirez, et que saint François punit, à coups de corde, la lubricité de l'Indien qui voulait lui faire violence; il ajoute qu'informé de ce fait, le vice-roi du Pérou, D. Louis Velazco, fit venir cet Indien de Santiago à Lima, le combla de faveurs et le renvoya à Santiago, pour qu'il continuât ses services au monastère. Pour lui donner le nom de Francisca, nous avons sous les yeux une mention de l'acte de donation que fit cette religieuse, lors de sa profession, au profit de son couvent. (*Note de l'auteur.*)

Mais les habitants de la capitale ne se trouvaient pas dans une situation à penser à de nouveaux établissements. D'une part, le découragement mortel que leur avaient inspiré les revers de la guerre ; d'autre part, l'épuisement de leurs ressources, absorbées par la guerre elle-même, ne leur permettaient pas de seconder les pieuses intentions de ces pauvres religieuses. Elles se tinrent trois mois au couvent de Saint-François del Monte, attendant que Santiago leur offrît l'hospitalité ; mais ayant perdu tout espoir à cet égard, elles louèrent une maison où elles se réunirent pour vivre en communauté. Leur misère était telle, qu'elles se seraient trouvées sans habillements, si un religieux de leur ordre ne leur en eût fait venir du Pérou, en guise d'aumône. Philippe III, compatissant au sort de ces infortunées, dignes filles des braves guerriers qui lui avaient conquis par leur audace un riche et beau royaume, ordonna au capitaine général de leur fournir une fois, sur les fonds du trésor royal, huit mille piastres, destinées à la construction d'un monastère, outre un subside annuel de quatre cents piastres, pendant six ans, pour leur entretien [1]. Grâce à la protection du roi, les religieuses d'Osorno commencèrent la construction de leur monastère sur les hauteurs de Santiago. Dieu bénit leurs efforts : car les secours de la Providence leur permirent d'achever leur entreprise et de vivre retirées dans leurs cloîtres. Le maître de sœur Francisca Ramirez, touché d'un vif désir d'embrasser le christianisme, la conduisit à Santiago, où il reçut le baptême sous le nom de Rosauro et resta occupé au service du monastère tout le temps qu'il vécut. Ce couvent de clarisses, le premier de cet ordre que posséda Santiago, reçut également dans son enceinte les religieuses de l'Impériale, qui se rendirent à la Conception avec l'évêque D. frai Reginald Lizarraga, et continuèrent de là leur voyage jusqu'à Santiago, où elles furent affiliées aux autres religieuses du

[1] Décret rendu à Madrid le 1er février 1607. (*Note de l'auteur.*)

même institut et de la même profession [1]. D. frai Juan Perez d'Espinosa, en partant pour l'Espagne, se démit de la juridiction ordinaire qu'il exerçait sur cette communauté, et la délégua au provincial de Saint-François; et cet acte, peut-être léger et non suffisamment médité, produisit plus tard des conséquences bien sérieuses. Les religieuses voulurent se soustraire à l'autorité du supérieur régulier pour se soumettre à celle de l'ordinaire, et comme le premier refusa de se prêter à leurs désirs, la question fut soumise à l'arbitrage, et D. frai Denis Cimbron, qui se trouvait à cette époque à Santiago, fut nommé juge avec le prêtre D. Alonso de Cordoba. Les commissaires se prononcèrent en faveur des religieuses; mais le provincial en appela au tribunal ecclésiastique métropolitain, qui cassa la sentence des premiers juges, et déclara légitime et toujours subsistante la juridiction du provincial : le vice-roi du Pérou, D. Louis d'Enriquez, prescrivit en outre à l'Audience du Chili, de lui faire rendre le respect et l'obéissance. Nous ne savons pas quelles circonstances ont pu faire donner, à une difficulté soulevée par quelques religieuses, une importance telle que les premiers pouvoirs de l'Etat aient dû s'en mêler. Mais voyons le dénouement. A peine l'Audience eut-elle reçu la lettre du vice-roi, qu'elle en confia l'exécution à l'auditeur D. Pedro d'Azaña, et ce magistrat se rendit aussitôt au monastère, accompagné de trois compagnies de garde urbaine commandées par un chef militaire. Celles-ci, d'après les ordres de l'auditeur, entourèrent le monastère, pendant qu'Azaña pénétrait dans les cloîtres avec le provincial frai Alonso Cordero et toute la communauté de Saint-François. Les religieuses, qui virent l'auditeur et une armée de Franciscains

[1] La *Chronique impériale* nous fabrique mille contes faits à plaisir, quand elle parle de la destruction du monastère de l'Impériale. Son auteur, en les débitant, n'eut sans doute pas sous les yeux ce que nous rapportent de cet évènement les historiens du Chili et le biographe de Lizarraga, le P. Aguiar, que nous suivons ici. (*Note de l'auteur.*)

envahir l'intérieur du couvent et s'approcher de la salle du chapitre, où elles s'étaient réunies au son de la cloche, et qui entendirent enfin lire la sentence formidable de l'archevêque de Lima, sortirent précipitamment, et comme des tourterelles qui entendent le bruit du fusil du chasseur, elles se répandirent par les cloîtres, courant jusqu'à la porte pour se sauver. Les plus hardies protestent hautement contre la violence qu'on leur fait, et invoquent en leur faveur, les unes le conseil des Indes, les autres le roi, celles-ci le pape, celles-là enfin le concile; mais l'auditeur ne tient pas le moindre compte de toute cette résistance, et d'une voix impérieuse ordonne à l'abbesse d'obéir : celle-ci refuse, au moment où ses religieuses, déjà sorties, se trouvent dans la rue occupée par la troupe. Les parents des religieuses et le peuple tout scandalisé courent à l'Audience, la municipalité s'assemble de son côté, et les deux corps se rendent au couvent des Clarisses, mais le docteur Azaña, et par son ordre la troupe, les empêche d'entrer. Les conseillers de la ville, irrités de la violence avec laquelle se conduit le magistrat, protestent à leur tour contre lui et contre l'Audience. Le peuple va plus loin, il veut forcer les rangs de la garde pour ouvrir un passage aux religieuses, mais la garde fait une décharge sur le peuple. Une confusion horrible s'ensuit et permet aux religieuses de s'échapper jusqu'au couvent des Augustines, où elles sont accueillies.

L'auditeur Azana, qui s'était rendu coupable d'une conduite aussi honteuse que tyrannique, accusa la municipalité d'être l'auteur de ces désordres, mais cette accusation n'obtint qu'une seule réponse, *le mépris* que véritablement elle méritait. Les religieuses s'adressèrent au souverain Pontife, qui leur fit justice, en déclarant que jamais elles n'avaient pu être légitimement soumises au provincial des Franciscains.

Au milieu de ce siècle mourut le capitaine D. Alonso del Campo Lantadilla, destinant les biens qu'il laissait et qui

valaient plus de six cent mille piastres, à la fondation d'un nouveau couvent de Clarisses, sous la protection royale. L'évêque D. frai Diego de Humanzoro pria le roi d'appliquer une partie de ce capital à l'établissement d'une maison de Recluses dont avait un si grand besoin la ville de Santiago; mais le souverain ordonna de travailler à l'exécution des dispositions du testateur. L'évêque, qui, dans l'espoir d'obtenir la réalisation d'un projet qu'il nourrissait depuis longtemps, avait commencé la construction de la maison destinée aux recluses, fit de nouvelles instances en sa faveur près du souverain, proposant comme expédient propre à remplir les intentions de Campo Lantadilla, de consacrer au monastère des Clarisses, une partie de la succession qui servirait à en augmenter les revenus, et à payer l'importance des legs, que le défunt avait faits au profit de plusieurs de ses parents. Le capitaine général appuya les nouvelles réclamations de l'évêque, qui pouvaient paraître fondées sur des raisons prépondérantes. La ville de Santiago manquait d'une maison où pussent être reçues les femmes condamnées en justice à la peine de la réclusion, et qui, par des circonstances particulières, ne pouvaient ou ne devaient pas aller dans la prison publique. Un asile sûr était d'ailleurs nécessaire, où les personnes qui avaient mené une vie déréglée, revenues plus tard de leurs égarements, pussent se retirer et entreprendre une vie régulière et laborieuse, sans craindre de se voir assaillies par de nouveaux dangers. D'un autre côté, il existait déjà un couvent de Clarisses, dont la communauté comptait cent dix-sept religieuses, et dans une ville si peu peuplée que Santiago à cette époque, la fondation d'un autre couvent nouveau ne semblait ni nécessaire ni utile. La reine régente, à cause de la minorité de Charles II, parut un peu ébranlée par ces raisons, et chargea l'évêque de lui adresser le testament de Campo Lantadilla [1]. La pièce fut envoyée,

[1] Décret royal rendu à Madrid le 11 septembre 1670. (*Note de l'auteur.*)

mais après l'avoir vue, Charles II ordonna que sans plus de retard on bâtît le monastère [1]. Ces ordres du souverain, conçus dans des termes assez durs pour l'évêque, furent promptement exécutés, et en conséquence, le vicaire capitulaire du diocèse transféra, le 7 février 1678, sept religieuses de l'ancien couvent de Sainte-Claire dans l'édifice construit pour le nouveau, au coin de la grande-place. La sœur Ursule Araos fut nommée abbesse et placée à la tête de cette maison. Le grand-vicaire dut employer tout son zèle pour remplir les vues du souverain, dans les circonstances qui en contrariaient l'accomplissement.

L'Audience royale de Santiago avait reçu un décret qui lui enjoignait de surveiller la manière dont les décisions ci-dessus seraient exécutées, mais cette disposition fut précisément l'origine de nouvelles lenteurs. L'évêque fit déposer dans la caisse de la Compagnie de Jésus une grande somme d'argent provenant des fonds destinés au monastère. L'auditeur le plus ancien eut une clef, le doyen de la cathédrale une autre, et le supérieur de la maison la troisième. Prétextant les termes du décret, l'Audience voulut prendre une action directe dans l'administration des fonds déposés, et désirant que ses partisans pussent les employer à leur profit, elle ordonna de les retirer de la caisse et de les distribuer, moyennant intérêt, entre des personnes déterminées. L'évêque s'opposa à cette mesure et prescrivit au doyen de ne pas remettre la clef. L'opposition du prélat était juste : d'après les lois en vigueur, c'est à lui qu'appartenait la connaissance de tout ce qui concernait l'exécution des œuvres pies, et dans l'espèce, c'est à l'évêque et à aucun autre que le souverain avait confié la fondation du nouveau couvent, l'Audience ne devant faire autre chose que de surveiller l'accomplissement du mandat. En outre, ce tribunal, en plaçant à intérêt les capitaux de la fondation, empêchait en fait l'évêque de se

[1] Décret rendu à Madrid le 26 août 1676. (*Note de l'auteur.*)

conformer à la volonté du souverain, en lui ôtant les moyens dont il pouvait disposer. Mais il s'agissait de procurer des bénéfices à des amis et à des parents, et l'Audience était accoutumée à surmonter tous les obstacles qui auraient pu s'opposer aux ordres impérieux que faisait entendre sa voix. On se passa fort bien des clefs que l'on n'avait pas pour ouvrir la caisse, en en faisant arracher les serrures, en dépit des ordres de l'évêque, pour lesquels on n'eut aucun égard.

La somme énorme qui était déposée dans la caisse fut partagée en un moment, et dès lors la construction du monastère fut regardée comme irréalisable dans la pensée de l'Audience elle-même. L'évêque fit part au roi de ce qui s'était passé, et le roi rendit un décret par lequel il chargeait l'évêque de faire rentrer les fonds *que l'Audience avait jetés à la mer*, et prescrivait à ce tribunal de rendre compte de sa conduite [1]. Le roi prit ce monastère sous sa protection; il envoya son portrait pour qu'il fût placé dans le chœur des religieuses, et honora le couvent du titre de *monastère royal de Notre-Dame de la Victoire.*

L'ordre de la Charité que saint Jean de Dieu fonda à Grenade en 1540, fut une des plus belles institutions dont se soit enrichie Santiago au dix-septième siècle : ses membres se consacraient, conformément à leurs règles, au soin et au soulagement des malades, objet le plus méritoire et le plus utile que puisse inspirer l'esprit généreux du christianisme.

Les hôpitaux fondés dans les villes du Chili étaient administrés au compte des municipalités jusqu'à l'an 1610, auquel Garcia Ramon pria le vice-roi du Pérou de lui envoyer des religieux hospitaliers. On fit droit à cette demande, et huit de ces religieux arrivèrent en 1615 à Santiago, où le capitaine général les mit en possession de l'hôpital qu'avait érigé Pedro Valdivia, et des revenus dont

[1] Décret royal daté de Madrid, 5 octobre 1680. (*Note de l'auteur.*)

il jouissait. Le supérieur de ces religieux était frai Gabriel Molina, qui, après avoir établi son ordre à Santiago, se rendit à la Conception pour y créer un établissement pareil. Ces couvents étaient gouvernés, à cette époque, par des prieurs que désignait le provincial de Lima, au nom duquel un commissaire résidant à Santiago les visitait de temps en temps. Dès le principe de leur établissement, ces religieux soignèrent les malades avec une grande charité; mais elle parut se refroidir quelque peu, parce qu'à l'exemple des membres des autres ordres, ils commençèrent à se rendre aux actes publics littéraires, aux fêtes, aux processions et autres solemnités semblables. L'évêque de Santiago informa le roi des effets si préjudiciables que causaient pour les malades ces distractions des religieux chargés de les soigner; Sa Majesté Catholique leur enjoignit de s'en abstenir à l'avenir, et recommanda à l'évêque de veiller à l'accomplissement de ses ordres.

En 1667, une vive querelle éclata entre l'évêque de Santiago, D. frai Diego de Humanzoro, et le prieur de Saint-Jean de Dieu, frai Nicolas Salles. Celui-ci assistait avec sa communauté au service funèbre qui se célébrait à la cathédrale pour l'âme de Philippe IV. L'évêque fut choqué de voir le prieur, quoique convers, occuper le premier rang parmi ses religieux qui étaient prêtres. A l'instant même, il lui fit dire de quitter sa place pour la donner à l'un d'eux. Le prieur pourtant agissait conformément aux dispositions de sa règle. Blessé de l'affront que lui faisait si injustement l'évêque en présence d'une assistance nombreuse, il craignit de recevoir peut-être de nouveaux affronts dans d'autres occasions semblables, et pour les prévenir, il recourut au roi et le pria de prescrire à l'évêque de se conformer aux décrets royaux qui avaient réglé les rapports de l'ordinaire avec les membres de son ordre, et de lui interdire de prendre aucune mesure contraire aux dispositions qu'ils

contenaient. La pétition du frère Salles fut bien accueillie, et le roi, dans un décret rendu à Madrid le 20 juin 1671, adressa à l'évêque les ordres provoqués par le frère.

Tel est le triste aspect que présente communément l'ensemble des institutions monastiques établies au Chili, à l'époque qui nous occupe ! Destruction des couvents au sud du pays, relâchement de la discipline dans ceux du centre, voilà les deux points culminants qui attirent le regard de l'observateur, en parcourant les fastes de la chronique monacale. Quels terribles exemples nous voyons des excès qu'engendre le défaut d'union et d'harmonie parmi ceux que l'uniformité de vues, de sentiments et d'intérêts appelle à réaliser l'idée de l'unité la plus parfaite ! Plût à Dieu que cette leçon salutaire se gravât profondément dans le cœur de tous les religieux, et que tous les établissements monastiques y conformassent constamment leur conduite !



CHAPITRE VIII

SOMMAIRE. Personnages illustres par leurs vertus. — Biographie du célèbre jésuite Louis Valdivia. — Parallèle entre Valdivia et Bartolomé de Las Casas. — Horace Vechi, Martin Aranda et Diego Montalva. — Biographie du P. Melchior Venegas. — Vertus éclatantes du missionnaire Paul Bustamante. — Quelques mots sur les compagnons de son martyre. — Frai Martin Salvatierra. — Frai Jacinthe de Jorquera. — Frai Juan del Castillo.— Autres hommes éminents par leur vertu. dans l'ordre de Saint-Dominique. — Notice sur frai Thomas Toro Sambrano. — Juan de San-Buenaventura. — Andres Corzo, le frère lai Andres et Juan Moreno. — Biographie du vénérable serviteur de Dieu frai Pedro Bardesi. — Détails sur les augustins frai Francisco Mendez, Pedro Figueroa, Manuel Mendoza, Miguel Canovio, Juan Jefre, Diego Losie, Manuel Espinosa et Juan Ibañez. — Vertu extraordinaire de quelques religieux de la Merci, frai Juan Zamora, Bernavé Rodriguez et Diego Jaime. — Biographie de frai Pedro Migueles. — Autres hommes illustres : D. Juan Garcia Alvarano, D. Miguel Quiroz, D. Juan Oma de Zaa, D. Francisco Giron, D. Francisco Suarez de Tolède. — Sœur Constance de San-Lorenzo — Doña Mayor Paez de Castillejo.

Au milieu de la triste scène d'horreurs et de crimes qui se reproduisent sans cesse dans l'univers, à la honte de notre espèce, ce qui console, ce qui relève la dignité humaine, c'est de pouvoir présenter une phalange nombreuse d'hommes éminents que la supériorité d'intelligence et de caractère dont ils sont doués, parut destiner à ranimer par leur exemple l'enthousiasme des âmes vertueuses et à stigmatiser d'un indélébile anathème la corruption des âmes vicieuses. Il nous serait facile de faire dans le présent cha-

pitre un long martyrologe d'hommes de cette trempe ; mais nous circonscrirons notre cercle, en n'y faisant entrer, à quelques exceptions près, que ceux dont le mérite ne consistait pas seulement dans les austérités et les contemplations ascétiques, mais encore dans les travaux incessants de l'apostolat. Nous croirions commettre une injustice si, entre eux tous, nous ne nommions pas en premier lieu un des plus illustres personnages qui aient brillé non-seulement dans le Chili, mais dans le continent américain tout entier, un homme d'une si haute autorité, qu'il fut considéré à son époque comme un véritable oracle, un homme qui posséda au suprême degré le don de diriger les âmes dans le chemin du ciel, et qui affranchit des milliers d'individus d'une servitude ignominieuse sur la terre : nous voulons parler de Louis Valdivia, né à Valladolid, d'une famille noble, l'an 1562. Dès la plus tendre enfance, il montra une singulière inclination pour la vertu, de manière qu'il mettait tout son bonheur à la pratiquer. Ayant revêtu dans sa patrie l'uniforme des étudiants, il suivit les cours des sciences ecclésiastiques dans la fameuse université de Salamanque ; il l'échangea contre la soutane des Jésuites et vola au Pérou, où il devint un des agents qui aient contribué de la manière la plus efficace au progrès de son ordre récemment établi à Lima. Ses talents et ses vertus excitaient l'admiration universelle ; aussi ses supérieurs mirent-ils les premiers à profit, en le chargeant d'enseigner la théologie au collège de cette ville, alors la métropole de l'Amérique du Sud, et les secondes furent présentées aux jeunes gens comme un miroir où ils devaient les étudier, lorsqu'il fut nommé maître des novices, dont il remplit trois années les fonctions, si importantes aux yeux de la compagnie. Sur ces entrefaites, le P. Balthasar Piñas, autorisé à cet effet par le supérieur de l'ordre, fit choix des sujets qui devaient l'accompagner au Chili,

et le P. Valdivia fut un des premiers que signala comme utiles à ses desseins ce personnage si habile dans le discernement des vertus religieuses. Ayant fondé le collège de Saint-Michel à Santiago, le P. Piñas chercha à placer Louis Valdivia à sa tête, et il le fit en effet nommer recteur.

Plein de zèle pour l'instruction des Chiliens, il s'appliqua à l'étude de leur langue avec une ardeur telle, que dans le court espace de quinze jours, il se mit en état de s'en servir pour la prédication de la doctrine aux indigènes. Santiago fut le premier sol qu'il féconda par ses travaux pour le divin Père de famille; mais ce champ, sans doute trop étroit, ne pouvait contenir dans ses limites le zèle ardent qui débordait son âme, pour aller répandre à flots les trésors de la foi chrétienne, sur les infortunés qui gisaient ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance et la nuit de l'erreur. Aux travaux quotidiens de la chaire et du confessionnal, il joignit la tâche laborieuse de confesseur des religieuses dans le monastère des Augustines, auxquelles il porta toujours une affection particulière et rendit des services importants. Au milieu de si grandes occupations, les provinces du Sud étaient le champ vaste et spacieux qu'il ne perdait jamais de vue, et dans lequel il se trouva enfin à l'œuvre, à l'ineffable consolation de son âme. Les premières entreprises du P. Valdivia furent tout-à-fait dignes de son zèle. Les annales de la Compagnie nous assurent que, lorsqu'il commença à administrer le baptême à ses néophytes, le nombre en était si grand, qu'à la fin il ne pouvait plus lever les bras de fatigue, et quelques-uns portent à dix mille le nombre des adultes baptisés dans cette expédition. Les besoins du collège le firent retourner à Santiago, où il reçut de son provincial, qui l'appelait à Lima, l'ordre de s'occuper de nouveau de l'enseignement de la théologie. L'humble prêtre obéit sans réplique aux instructions de son supérieur, dont la voix n'était en ces circonstances qu'un moyen qu'employait la

Providence, pour réaliser d'autres desseins sans doute plus grandioses. A Lima, le P. Valdivia fut appelé en présence du vice-roi, pour rendre compte de la situation du Chili. Le gouverneur reconnut, dans la conférence qu'il eut avec Valdivia, le grand fond de piété, de lumière et de philanthropie que renfermait le cœur du simple religieux, et il le pria de se rendre en Espagne, pour s'entendre avec le souverain lui-même, sur les moyens de pacifier le royaume du Chili. Nous avons déjà parlé ailleurs des voyages qu'il dut entreprendre pour remplir sa mission, des fatigues et des peines de tout genre qu'il eut à essuyer, comme administrateur du diocèse de l'Impériale et visiteur du Chili; nous avons parlé du zèle qu'il déploya dans les fonctions de son ministère, et de la magnanimité avec laquelle il brava les calomnies perfides et les noires accusations dont le poursuivirent ses ennemis. Retourné en Espagne, il eut l'occasion de donner de nouvelles preuves de la générosité et du désintéressement qu'il avait constamment montrés. Il refusa la dignité épiscopale, la place honorable de conseiller des Indes, une pension viagère et plusieurs emplois auxquels le roi, pénétré d'estime pour son mérite, voulait l'élever. Une chaire au collège de sa ville natale fut l'unique retraite qu'il sollicita, pour y reposer une vie usée par l'âge et plus encore par les travaux. C'est là que le visita le célèbre historien chilien Alonso d'Ovalle, que le saint vieillard laissa édifié par ses paroles et par ses exemples. « Toute sa conversation, dit cet écrivain, roulait sur la conformité à la volonté de Dieu, sur son abjection personnelle; il confessait qu'il avait été bien ingrat envers Dieu et bien oublieux de ses bienfaits. Sachant que j'avais l'intention de prendre son portrait pour la consolation de ceux qui l'avaient connu au Chili, il m'appela, me gronda et me prescrivit de n'en rien faire, attendu qu'il ne paraissait pas juste de laisser au monde le souvenir d'un si vil pécheur. Bien que ses infirmités l'eussent telle-

ment abattu dans les dernières années de sa vie, qu'il ne pouvait se mouvoir, le zèle du salut des âmes l'embrasait encore; il désirait vivement et il avait fait vœu au Seigneur de retourner au Chili, s'il lui rendait assez de santé pour cela. » Il pria le P. Ovalle de l'emmener, et il résolvait les objections que celui-ci lui opposait, avec une telle vivacité, qu'il se croyait réellement capable de rentrer dans les églises de la Conception, pour y catéchiser les gentils comme à une autre époque. Il s'épanouissait en parlant des progrès des missions du Chili, et demandait des détails sur les nouveaux travaux entrepris pour les protéger. Il conservait la mémoire des lieux, des sites et des personnes qu'il avait visités dans ces contrées éloignées, et ce souvenir prouve d'une manière non équivoque la tendre et constante affection qu'il portait aux indigènes. A l'âge de quatre-vingts ans, il reçut avec allégresse la nouvelle de sa mort prochaine. Il comptait avec une telle confiance sur son salut, qu'il soupirait depuis longtemps après la mort, comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver. Il succomba à Valladolid le 5 novembre 1642. Une patience inaltérable, une charité généreuse, unies à un zèle ardent et intrépide pour le salut du prochain, caractérisèrent toute sa vie. Ses contemporains nous ont transmis quelques traits éclatants de ces vertus; nous ne voulons en citer ici que deux. Lorsque, remplissant ses fonctions à l'évêché de l'Impériale, il avait en main tout le pouvoir, jamais il ne pensa à se venger de ses persécuteurs, bien qu'ils eussent porté à sa réputation de si graves atteintes. Un personnage, surpris de sa conduite, lui demanda comment il ne les faisait pas punir, puisque cela était aussi juste que facile. Le P. Valdivia répondit : « Si je croyais que l'Evangile permette de semblables procédés, j'en userais; mais, n'y trouvant que les exemples et les paroles du Christ qui m'enseignent le contraire, comment pourrais-je en user? » Un vieux militaire était sur le point de mourir à

Lima ; mais la dissipation de sa vie et son ignorance complète des vérités religieuses le faisait désespérer de son salut. Les efforts que firent plusieurs prêtres zélés pour l'exciter au repentir et le ramener à d'autres sentiments furent inutiles ; il n'écoutait que les inspirations du désespoir. On en informa Valdivia, qui, sans perdre un moment, alla à la recherche du malade. A peine celui-ci sut-il qu'il avait à son chevet le P. Valdivia, qu'il s'écria : « Puisque Dieu a envoyé ici cet homme-là, c'est signe qu'il veut me sauver ! » La présence de ce prêtre, qu'il avait vu dans le Chili déployer un zèle prodigieux pour arracher ses frères à l'ignorance et au péché, fit luire sur l'impénitent un rayon d'espoir ; ses paroles le ranimèrent et lui touchèrent si profondément le cœur, que le pauvre moribond découvrit à Valdivia sa conscience avec les marques du plus sincère repentir.

Il nous semble qu'il existe une grande ressemblance entre Louis Valdivia et Bartolomé de Las Casas [1] : Tous deux travaillèrent en faveur de la même cause, entreprirent, pour la soutenir, de longs voyages, souffrirent les insultes et mille vexations de la même classe de personnes, et enfin descendirent dans la tombe avec l'ineffable consolation d'avoir consacré leur longue vie à ne s'occuper que du bonheur de leurs semblables, mais, hélas ! sans la satisfaction d'avoir réussi dans leurs efforts.

Après le P. Louis Valdivia, nous placerons ses trois compagnons Horace Vechi, Martin d'Aranda et Diego Montalva, qui fécondèrent de leur sang la semence évangélique dans l'état chilien. Martin d'Aranda naquit dans le Chili l'an 1560.

[1] Bartolomé de Las Casas naquit à Séville en 1474. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut, en Amérique, un des prédicateurs les plus zélés de l'Evangile. Nommé évêque de Chiapa, il se rendit célèbre par l'énergie et la constance avec lesquelles il défendit la liberté des Indiens, dont la cause lui fit entreprendre plusieurs voyages en Espagne, après sa promotion à l'épiscopat. Il écrivit un traité sur la *destruction de la race indienne*, et mourut à l'âge de quatre-vingt-douze ans. (*Note de l'auteur.*)

Ses parents, proches alliés du P. Valdivia, le destinèrent à la carrière militaire, où sa valeur et sa capacité lui assurèrent un avancement rapide. Recommandé plusieurs fois par le capitaine général au vice-roi du Pérou, il vit enfin son mérite récompensé par l'emploi de corrégidor de Riobamba, auquel il fut nommé. Là, comme dans toutes les autres fonctions qu'il remplit, il se montra toujours juste, prudent, désintéressé. Fatigué du monde, il résolut de le quitter, et demanda au collége des Jésuites, à Lima, son admission parmi les coadjuteurs spirituels [1]. Sa demande fut bien accueillie ; le fervent novice revêtit la soutane des fils de saint Ignace, et s'appliqua à se perfectionner dans la connaissance de la langue latine. La réception des ordres sacrés le mit à même de donner des preuves réelles du zèle ardent qui consumait son âme. Le P. Miguel Urrea, qui catéchisait les Chunchos, peuplade féroce et indomptable, pria le provincial de lui envoyer un compagnon qui l'aidât dans les fonctions de son ministère. Le P. Aranda fut désigné à cet effet, et il partit sans délai pour se rendre à son poste. Il apprit dans le trajet que les infidèles avaient fait périr celui qui devait être son compagnon, et, comprenant l'inutilité de sa prédication pour lors, il retourna au Pérou. La connaissance parfaite qu'avait le P. Aranda de l'idiome chilien engagea le provincial à l'envoyer au collége de Santiago, pour qu'il s'y occupât de la conversion des païens. Il fit le voyage et arriva au Chili, au moment où une fièvre contagieuse faisait d'horribles ravages parmi les indigènes des provinces méridionales. Les plus proches parents des malades les abandonnaient pour échapper à l'épidémie ; mais Aranda, plein de charité, visitait les cabanes, servait les

[1] Les coadjuteurs spirituels sont des membres de la compagnie de Jésus qui ne sont pas profès. Pour devenir profès, il faut réunir des conditions exceptionnelles de science et de doctrine. Saint François Régis lui-même ne fut jamais profès. (*Note du traducteur.*)

fiévreux, et le nombre en étant fort considérable, il courait à cheval pour qu'il n'y en eût pas un seul, qui ne jouît chaque jour de ses soins compatissants.

Le P. Martin était naturellement intrépide et résolu : aussi ne laissa-t-il jamais d'accourir au secours des Indiens, quelque grands et quelque nombreux que fussent les périls qui se présentassent. Sa patience ne lui permettait pas de s'apercevoir des infirmités que lui causaient ses voyages continuels, toujours entrepris pour la gloire de Dieu. Il lui arriva de traverser deux fois par jour, pendant l'espace d'un mois, une grande rivière, pour visiter un païen malade, et gagner enfin son âme à Dieu. Après tant de fatigues, qui produisirent la conversion d'une foule innombrable d'infidèles, l'obéissance le rappela à Santiago, où il se livra au ministère de la parole et de la direction des âmes, avec une constance extraordinaire. Louis Valdivia, ne trouvant aucun prêtre plus propre que Martin pour l'établissement des missions dans les états de l'Araucanie, pria le provincial de l'envoyer de nouveau à la Conception : ce qui eut lieu en effet. Le P. Aranda eut la consolation de trouver dans cette ville le P. Vechi, auquel l'unissaient les liens de l'amitié la plus étroite. Avec son ami, le P. Valdivia, et Diego Montalva, notre saint religieux pénétra dans le pays des Araucans : Valdivia s'arrêta à Paicavi, et ses trois compagnons allèrent jusqu'à Elicura, lieu indiqué pour leur résidence. A peine étaient-ils arrivés, que le P. Aranda, supérieur de la mission, commença à prêcher les mystères du christianisme à ceux qui attendaient les missionnaires, et envoya des exprès dans les districts voisins, pour annoncer leur arrivée. Croyant qu'il obtiendrait un plus grand nombre d'auditeurs en se rendant sur un point plus éloigné, il écrivit au P. Valdivia pour lui en demander humblement la permission. Pendant que cela se passait à Elicura, Ancanamon, ulmen de Puren, machinait en silence la mort d'Aranda et de ses

compagnons. Il ne pouvait se résigner à vivre séparé de ses femmes, et encore moins à pardonner l'outrage qu'il avait reçu de Melendez, comme nous l'avons vu ailleurs. L'arrivée des missionnaires dans un endroit aussi voisin de ses états lui parut être l'occasion la plus favorable qui pût se présenter pour la réalisation de ses projets de vengeance. Réunissant quelques soldats, il vola avec la rapidité de la foudre à la résidence des missionnaires, qu'il surprit à neuf heures du matin, le 14 décembre 1612. Aranda, qui se préparait à célébrer le sacrifice de la messe, se présenta au toqui, et tâcha de calmer, par le raisonnement, l'exaltation de ses passions; mais tous ses efforts furent inutiles. Considérant dès lors sa mort comme inévitable, il chercha à sauver au moins ses compagnons : il dépeignit à l'ulmen les conséquences terribles que produirait la mort des Pères; il lui représenta combien ils étaient loin d'être complices des torts dont il se plaignait, et surtout quelle grande responsabilité il assumerait en versant le sang innocent. Sans se laisser arrêter par ces considérations, Ancanamon ordonna positivement d'ôter la vie aux missionnaires, et un coup de pesante masse d'armes donné sur la tête du P. Martin fut le signal de la mort de ses collègues. La violence du coup fut telle, qu'il brisa la tête du saint prêtre; mais, comme l'immolation de la victime ne suffisait pas pour assouvir la vengeance du sauvage, après l'avoir achevée, il en fit percer le corps inanimé à coups de lance! Si épais est le voile que jette sur les yeux de l'âme une passion effrénée! Le P. Martin Aranda était à la cinquante-deuxième année de son âge et à la vingtième de sa profession.

Horace Vechi naquit à Sienne en Toscane d'une famille noble, l'an 1578. Attaché dès son enfance à la Compagnie de Jésus, il en prit l'habit à Rome à l'âge de dix-neuf ans, et y fit ses études avec succès. Son caractère doux, son esprit vif, mais plein de modération, ses manières affables et sa

conversation édifiante lui concilièrent l'estime et les égards de ses supérieurs. Dès son arrivée au Chili, en compagnie du P. Valdivia, il remplit les fonctions de ministre du collège de Santiago, mais quoiqu'il fût chargé des plus grands travaux dans la société, cette multiplicité d'occupations ne l'empêchait pas de s'asseoir tous les jours au tribunal de la pénitence avec un zèle admirable. Porté à une vie spirituelle et à une intime union avec Dieu, il consacrait chaque jour des heures entières à l'oraison, et c'est là sans doute qu'il apprenait la pratique parfaite de toutes les vertus. Fervent serviteur de la Vierge Marie, il chercha d'une manière toute spéciale à propager son culte et la dévotion de son rosaire. Il souffrit long-temps de la pierre, et malgré les indispositions continuelles que lui causait le mal, jamais il ne permit qu'on lui donnât des soins particuliers, ni même qu'on lui montrât ces attentions, que réclame cette infirmité aussi douloureuse que gênante. Lorsqu'il avait déjà travaillé avec fruit à la prédication de l'Evangile parmi les infidèles de l'Araucanie et d'autres cantons, le provincial Diego Torres voulut que de ministre il devînt principal du collège; mais Horace, averti de ces intentions assez tôt pour en arrêter l'effet, supplia avec instance ses supérieurs de l'envoyer de nouveau à la mission de l'Araucanie, pour accompagner le P. Valdivia. « J'ai donné à Valdivia, écrivait son supérieur, le compagnon le plus fidèle, l'ouvrier le plus zélé, qui l'aidera à établir la paix par son grand courage et par sa prudence. » Il aimait tendrement le P. Martin d'Aranda; il fut envoyé avec lui à Elicura, et c'est à sa suite que son âme s'envola de la terre au ciel. Sa mort fut encore plus douloureuse que celle de ses compagnons, quand on considère les détails de son martyre. On lui donna d'abord deux grands coups de sabre sur l'oreille droite, on lui fit ensuite une profonde blessure à l'épaule, et l'on finit par lui percer la poitrine d'un coup de lance. Louis Berdorio rapporte que, après avoir été

aussi cruellement blessé, le P. Vechi continua à prêcher plus d'un quart-d'heure [1].

Le frère coadjuteur Diego Montalva était natif de Mexico, et tailleur de son état. Il suivit l'armée au Chili jusqu'à ce que, obéissant à l'impulsion intérieure et secrète qu'il éprouvait sans cesse, il quitta le métier des armes et se mit au service des missionnaires de l'Araucanie, pour les travaux de sa profession et pour tous ceux auxquels il pouvait leur plaire de l'employer. Le désir de répondre dignement à la grâce divine, l'exemple de ses maîtres, les paroles pieuses et les sages leçons qui retentissaient constamment à ses oreilles, transformèrent l'ouvrier tailleur en un homme nouveau, ne vivant plus que d'une vie spirituelle, entièrement consacrée à Dieu et aux œuvres qu'il inspire. Il passa ainsi une année, à la fin de laquelle, au moment où le P. Valdivia voulut introduire les missionnaires dans le pays des infidèles, Diego Montalva demanda humblement qu'on lui permît de les accompagner en qualité de coadjuteur temporel. Sa demande fut bien accueillie; Valdivia lui donna l'habit et le chargea d'accompagner les PP. Aranda et Vechi dans la province d'Elicura, où, lors de l'attaque dont nous avons parlé, il expira le premier, transpercé de plusieurs coups de lance.

Les corps de ces trois hommes vénérables restèrent confondus parmi les cadavres des Indiens, que la colère d'Ancanamon sacrifia aussi ce jour-là dans Elicura, et y seraient probablement restés, si la piété de D. Juan Canimarino, noble chilien, n'eût pris soin de les recueillir. Canimarino arrivait à Elicura, porteur de lettres de Louis Valdivia pour les missionnaires; et voyant la campagne jonchée de cadavres, il soupçonna aussitôt qu'ils avaient été tués. Il se mit à chercher leurs corps; et quand il les eut trouvés, il les sépara des autres; après quoi il se rendit à Paicavi, où

[1] Lettre au P. Francisco Bosca, du 24 janvier 1615. (*Note de l'auteur.*)

il fit part de ce tragique évènement. On envoya chercher les restes des saints missionnaires pour les transporter à la Conception, où on les plaça en trois caveaux différents, dans la muraille du côté droit du maître-autel de l'église des Jésuites.

Dans le même temps que ces fervents héros du christianisme fertilisaient de leur sang le sol du Chili, pour lui faire produire des fruits mûrs de vertu et de sainteté, un autre homme apostolique édifiait ses habitants par des exemples admirables de perfection. C'était le P. Melchior Venegas, de la compagnie de Jésus. Il naquit à Santiago (Chili) le 8 décembre 1572 : ses parents étaient le capitaine D. Francisco Venegas et doña Maria Alvarez de Tolède, personnes distinguées dans la société par leur noblesse. Dès son enfance, il eut le vice en horreur, et se montra si enclin à la vertu, qu'il eût fallu lui faire violence pour le détourner de sa pratique. Pendant que les soucis de la guerre tenaient les habitants de Santiago dans une alarme continuelle, Melchior priait dans l'église avec une ferveur angélique ; il travaillait à la grande édification de tous ceux qui le connaissaient, à propager le culte du vrai Dieu, et mettait toutes ses délices à converser de choses spirituelles. L'évêque D. frai Diego Medellin l'appréciait singulièrement ; il l'appelait souvent pour se livrer avec lui à des entretiens de ce genre-là, et convaincu de sa vocation au sacerdoce, il lui conféra la tonsure et les quatre ordres mineurs. Revêtu de l'habit clérical, Melchior se mit, non sans succès, à apprendre l'orgue et le chant grégorien. Aspirant à une vie plus austère, il entra dans la compagnie de Jésus, lorsqu'elle venait de s'établir au Chili. Il fit ses humanités et sa philosophie sous la direction des professeurs Louis Santillan et Gabriel de Vega, et ayant terminé ses cours, il fut envoyé au collège de Lima, pour y faire son noviciat. On ne peut facilement comprendre quelle joie inonda le

cœur du jeune Venegas, quand il se vit dans la maison de Dieu, quand il put se livrer entièrement à son service, sentant qu'il était mort pour le monde, et qu'il n'avait plus à vivre que pour Jésus-Christ et pour se crucifier avec Jésus-Christ! L'excellente direction de ses maîtres Juan Victoria et Gonzalo Tipo lui fit faire de grands progrès dans la perfection religieuse, et le rendit le modèle des novices les plus fervents. Avare de son temps et ami du recueillement, il gardait le silence et étudiait avec une ardeur infatigable. En 1607, il reçut l'ordre sacré de la prêtrise, et ayant terminé ses trois années de noviciat, il retourna au Chili, où il passa la plus grande partie de sa vie dans les missions de l'Araucanie, de Bonne-Espérance et de Chiloé, également utile aux chrétiens et aux infidèles. Nous avons déjà donné ailleurs une idée, bien que légère, des immenses fatigues qu'il eut à supporter pour évangéliser les habitants des archipels de Chiloé et des Chonos, et du dévouement qu'il déploya dans ces contrées, comme dans les autres où le porta un zèle comparable à celui des hommes apostoliques qui sont l'ornement le plus précieux de l'Eglise chrétienne. Chargé des premiers emplois par ses supérieurs, il administra trois ans le collège de la Conception, et dirigea six ans le noviciat de Bucamelu. Il traitait ses élèves avec une telle prudence, une telle bonté, une telle sagesse, qu'il gagnait sans peine leurs cœurs et disposait à son gré de leurs volontés. Il prêchait plus d'exemple que de parole, et l'on remarqua que jamais il ne fit exécuter par les autres ce qu'il n'eût pas fait lui-même le premier. Ses supérieurs, ayant égard à son grand âge et au besoin qu'il avait de repos, l'engagèrent à se retirer au collège de Santiago, où il vécut encore un peu plus d'un an, remplissant les fonctions de père spirituel des étudiants, et édifiant tout le monde par sa sainte vie. Parmi les vertus qui brillaient dans le P. Venegas, on distinguait la mortification, l'esprit

de pauvreté et l'humilité. Il fut toujours extrêmement sévère envers lui-même; en toutes choses, il se refusait à suivre les désirs de sa volonté; jamais il ne voulut accorder le moindre plaisir à ses sens, et il ne trouvait de joie et de satisfaction que dans les difficultés et dans les travaux. Il se donnait tous les jours durement la discipline; et lorsqu'il tombait dans quelque légère imperfection, il revêtait son corps de rigoureux cilices. Fidèle observateur de la pauvreté de son institut, il n'avait ni livres, ni jolies images, ni aucun autre de ces objets qu'ont d'ordinaire tous les religieux. Eusèbe Nieremberg rapporte que lorsqu'il était maître des novices, Venegas se fit scrupule d'avoir une chaise dans sa chambre, et il attacha, en guise de siège, une double corde, qui, consommée par l'usage, finit par se casser, et lui causer une chute affreuse. Les vêtements les plus vils, les postes les moins honorables, les lieux les plus cachés étaient ceux qu'il choisissait dans son humilité. Dieu voulut enfin récompenser de si grandes vertus, en lui donnant la couronne immortelle. Une constipation, produite par l'émotion qu'il avait éprouvée en faisant un sermon, lui donna une fièvre maligne. Il apprit la nouvelle de sa mort prochaine d'un air tranquille et avec une paix profonde; et c'est dans les mêmes dispositions qu'il reçut l'évêque D. frai Gaspar de Villaroel, quelques chanoines, membres de l'Audience, et autres personnages qui le visitèrent. Au milieu des douleurs aiguës qu'il souffrait, on l'entendait répéter à chaque instant : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! » Et dans ces sentiments de résignation et de patience, il recueillit et rendit son âme au Seigneur, le 19 juin 1641. A sa mort, les habitants de Santiago s'émurent; ils coururent à l'envi pour honorer ses restes; les uns coupaient un morceau de ses vêtements, les autres prenaient de ses cheveux. Tous regardaient comme une relique inestimable le moindre objet qui lui eût appartenu, quelque mince et

quelqu'insignifiant qu'il parût. Son corps fut porté jusqu'à sa tombe sur les épaules de l'évêque et des supérieurs des ordres réguliers. L'évêque alla jusqu'à plier le genou devant le cadavre, dont il baisa le front; et comme il déplaisait à plusieurs qu'un prince de l'Eglise rendît un pareil honneur aux tristes restes d'un pauvre religieux : « Laissez-moi donc, dit à haute voix l'illustre Villaroel, laissez-moi honorer la virginité; j'agis de la sorte avec le P. Venegas, comme si c'était saint Nicolas de Tolentin. » On raconte du P. Melchior beaucoup de choses vraiment miraculeuses : nous n'en parlerons pas ; mais ceux qui désirent les connaître pourront les lire dans Eusèbe Nieremberg, dans Jean-Baptiste Ferrugino et dans Alonso d'Ovalle, qui ont écrit sa vie.

L'ordre de Saint-Dominique produisit également dans ce siècle un grand nombre de personnages d'une vertu éminente, qui illustrèrent le Chili et l'Eglise entière. Dans les précédents chapitres, nous avons déjà fait mention de quelques membres de cet ordre qui périrent entre les mains des infidèles, après avoir prêché la foi sans trève ni repos, comme aussi de quelques autres qui, placés à la tête des églises, les administrèrent avec une prudence et une charité exemplaires, et qui firent la gloire de leur institut par leur admirable sagesse. Nous nous bornerons à présent à esquisser quelques traits de la précieuse vie des premiers, en y joignant aussi quelques traits de celle d'autres prêtres qui ne sont pas moins dignes d'éloges, bien qu'ils n'aient pas appartenu à la haute hiérarchie, ni obtenu la palme du martyre.

Frai Paul Bustamante, dont le nom rappelle aussitôt de nombreux souvenirs de zèle, de constance, de charité ardente, était un Dominicain de la province du Chili; il s'y fit remarquer par son recueillement, son silence et son application à l'enseignement de la doctrine chrétienne. Après

avoir prêché avec grand fruit aux infidèles des environs de la Conception, il fut envoyé par le provincial frai Acacio de Naveda à la Villarica, en qualité de sous-prieur et de compagnon de frai Dominique Marquete, homme célèbre à cette époque par sa rare sainteté. Marquete, qui connaissait le mérite de frai Paul, avait pour lui une estime singulière, et le gardait constamment près de sa personne comme un objet d'édification continuelle. En chaire, au tribunal sacré, dans toutes les occupations du ministère apostolique, frai Paul était infatigable. Le P. Marquete fut rappelé par l'obéissance à Santiago, et de cette ville envoyé au Tucuman, dont il fut un des apôtres les plus zélés. Les fonctions de prieur échurent alors à frai Bustamante, et elles lui offrirent de nouveaux moyens pour la conversion des païens. Il allait les trouver lui-même dans leurs cabanes, leur parlait de Dieu, et les disposait à recevoir le saint baptême. Avec un tel zèle pour le salut des âmes, il convertit beaucoup d'Indiens, et en même temps son exemple n'opérait pas moins de fruit parmi les chrétiens. Lorsque Villarica fut assiégée par l'armée victorieuse de Paillamacu, les habitants, incapables de résister, rendirent enfin la place. Frai Paul fut une des premières victimes qu'immola le toqui irrité. Après lui avoir fait souffrir une foule d'outrages, il le fit transpercer de sept lances. Avec le P. Bustamante périrent frai Fernand Obando, Espagnol, son compagnon dans le ministère évangélique, quatre prêtres et un novice laïc dont nous ignorons les noms.

Frai Martin de Salvatierra est le premier que nous devons, tant à cause de son mérite insigne qu'à cause de son âge vénérable, placer parmi ceux qui n'obtinrent pas l'honneur de sceller leur foi de leur sang. Il naquit à la Conception (Chili) en 1560, de parents nobles et vertueux. Dès l'âge le plus tendre, il montra une extrême candeur et innocence de mœurs. Les vicissitudes continuelles auxquelles

étaient exposés les habitants de la Conception, engagèrent ses parents à se transporter à Santiago, où le jeune Martin embrassa l'état monastique, dans le couvent du Rosaire, appartenant aux Dominicains. Pendant son noviciat, il se montra plein de ferveur dans la prière, dans la pratique de l'humilité et de l'obéissance, dans le goût de la retraite et dans toutes les vertus qui constituent l'esprit religieux, dont il donna toute sa vie des preuves si parfaites. Le caractère sacerdotal dont il fut revêtu, anima son zèle d'une nouvelle ardeur, et lui permit de courir par les bourgades prêchant la loi de Dieu. Il passa dans ces saintes fonctions une grande partie de sa vie; et sa sainteté, ses œuvres bienfaisantes, son sage enseignement lui firent souvent donner le nom d'*ami de Dieu et des hommes*. L'humilité, qui paraissait croître avec l'âge chez le P. Salvatierra, lui inspirait une véritable horreur pour les honneurs et les dignités; néanmoins l'obéissance le força à accepter, en 1603, le titre de prieur du couvent de sa profession. Ce couvent avait été presque entièrement détruit par un tremblement de terre arrivé quelques années auparavant. Le P. Salvatierra commença à en reconstruire les bâtiments, sans autres ressources que celles que lui faisait pressentir sa foi vive dans la Providence divine. Déchargé de son prieuré, il reprit ses anciennes occupations; il se remit à prêcher, à confesser, lorsque le général de son ordre l'éleva au professorat. De ce poste honorable, il fut appelé, en 1615, à la dignité de provincial, par l'acclamation unanime de ses frères en religion. Son premier soin dans le gouvernement fut de pourvoir à l'instruction de ses religieux, en nommant des professeurs pour les couvents de Cordoue et de Buenos-Ayres, et en sollicitant du souverain pontife l'institution d'une université dans celui de Santiago. Le couvent manquait même d'une église convenable, et ses modiques revenus ne lui permettaient pas de faire les dépenses indispensables qu'en aurait

exigé la construction; le provincial résolut de recourir à la piété du roi pour en obtenir quelque subside, et dans ce dessein il envoya en Espagne frai Balthasar Verdugo. Le résultat fut conforme aux intentions pieuses du provincial. Le roi accorda une allocation annuelle de mille piastres aux Dominicains, pendant l'espace de six années, pour la reconstruction de leurs églises ruinées; et les officiers du trésor royal de Santiago payèrent cette somme sans diffculté. Paul V permit également l'érection d'une université dans le couvent de Santiago, et agrégea à perpétuité la chapelle de Saint-Dominique, qui se trouvait dans l'église de ce couvent, à la basilique de Saint-Jean de Latran, accordant aux fidèles qui la visiteraient, les mêmes grâces que s'ils se rendaient pour les obtenir dans cette église si célèbre par toute la chrétienté. Mais ces brefs n'eurent pas leur effet pendant que le P. Salvatierra était provincial, par suite de l'arrivée à Santiago du P. Verdugo, peu de jours avant l'expiration de ses pouvoirs. Salvatierra fut encore nommé prieur en deux occasions, et une seconde fois provincial, le 6 janvier 1628. Mais à cette époque, ses forces étaient comme complètement épuisées par les grands travaux auxquels il les avait continuellement consacrées; et dans la deuxième année de son élection, il mourut comblé de vertus et de mérites. Le P. Salvatierra se distingua par son grand attachement à son institut, une dévotion insigne envers son saint patriarche, et surtout par un grand zèle pour la propagation des lumières. Toute sa vie est pleine de traits brillants de charité, d'humilité et de désintéressement. Sa province dominicaine le vénère comme un de ses plus illustres fondateurs.

Frai Jacinto Jorquera est un autre des hommes éminents qui se présentent à nous dans ce siècle. Il naquit à Santiago (Chili) en 1600; et, fort jeune encore, il demanda et obtint l'habit des frères Prêcheurs, dans le couvent de sa ville na-

tale. L'oraison était, dès le noviciat, l'objet de sa prédilection spéciale, et il lui arrivait d'y passer beaucoup d'heures, plongé dans l'oubli de toutes choses et comme transporté hors de lui-même. Il fit ses études avec un tel succès, qu'il obtint les grades universitaires de maître en philosophie, docteur en théologie et professeur dans son ordre, lorsqu'il était encore bien jeune par les années, mais mûr par la discrétion et la prudence. Nommé professeur au couvent du Rosaire, il enseigna successivement la philosophie et la théologie, et dans l'un et l'autre cours, il montra une vaste érudition et de profondes connaissances. La renommée de sa sagesse et de sa vertu le fit tellement estimer par les habitants de Santiago, qu'ils soumettaient d'ordinaire à sa décision les cas les plus difficiles : ce qui leur arrivait assez souvent. L'évêque don frai Gaspar de Villaroel le nomma examinateur synodal du diocèse, et donna des preuves réitérées du respect et des égards qu'il croyait devoir à sa personne. Un assemblage de qualités si excellentes engagea ses frères en religion, dans la séance du chapitre qui eut lieu au couvent de Santiago, le 6 janvier 1646, à le choisir par acclamation, provincial du Chili, du Tucuman, de Buenos-Ayres et du Paraguay. Cette élévation, à laquelle ne s'attendait pas son humilité, affligea extrêmement le P. Jorquera, et sa rare modestie le fit résister; mais il fut obligé de céder aux instances de ses frères et à la prière des habitants, qui se réunirent pour le supplier de ne pas refuser les fonctions qu'on lui décernait. Dans sa dignité nouvelle, le P. frai Jacinto fut le même religieux modeste, simple, humble et charitable qu'auparavant, si pauvre qu'il portait souvent un habit grossièrement rapiécé, et qu'il n'avait dans sa cellule d'autres meubles, que quelques vilaines chaises en bois à peine travaillé, et quelques images de papier. C'est dans la seconde année de son gouvernement qu'arriva l'affreux tremblement de terre du 3 mai, qui dévasta la ville de Santiago,

et inspira une si vive terreur à ses habitants. Les pères Dominicains perdirent leurs couvents et leurs églises, et il ne leur resta pas même une cellule pour se garantir de l'intempérie de la saison [1]. Le provincial, dans cette circonstance, parut s'oublier lui-même et ne veiller qu'à secourir les autres. Il fit construire quelques chétives baraques, où il se retira avec ses frères, vivant dans la pauvreté, en attendant que la Providence lui fournît des ressources pour construire le bâtiment et l'église dont ils avaient besoin. A peine ces travaux étaient-ils commencés, que Jorquera, en confiant la surveillance au prieur conventuel frai Juan del Castillo, partit pour visiter les couvents établis dans les diocèses du Tucuman, du Paraguay et de Buenos-Ayres, où il introduisit de salutaires réformes et releva l'étude des sciences. Lorsqu'il fut hors de fonction, il s'appliqua de nouveau au ministère apostolique, dans lequel il se montra toujours infatigable. L'Audience royale signala d'office son mérite au roi, croyant sans doute qu'un sujet doué de qualités si remarquables que celles que réunissait le P. Jorquera, était appelé à occuper de plus hauts emplois que ceux que pouvait offrir le cloître. Le grand schisme qui divisa en deux partis les Dominicains de la province du Chili, ne ternit en aucune façon le mérite de frai Jacinto; il soutint la cause qui lui paraissait juste; mais à peine connut-il la décision du supérieur, qu'il soumit avec empressement sa raison à celle de son chef, et qu'il en exécuta les ordres comme un enfant docile exécute ceux de son père. Le roi voulut le faire nommer évêque du Paraguay; mais bien que nous voyions plusieurs historiens le présenter constamment comme évêque, nous croyons qu'il n'a jamais été sacré : 1° parce que nous ne rencontrons pas son nom dans la série des évêques du Paraguay, 2° parce que dans la chronique de frai Antonio

[1] On doit se rappeler que l'hiver commence, pour le Chili, au mois de mai, et dure jusqu'à la fin de septembre. (*Note du traducteur.*)

Aguiar nous trouvons l'indication de sa mort, comme religieux conventuel du Rosaire, en 1675. Jorquera fut universellement regretté, non-seulement par ses frères en religion, mais aussi par les séculiers.

Frai Juan del Castillo est sans contredit un des autres hommes dont la vie mérite une mention spéciale. On vit réunies en sa personne, toutes les qualités éminentes dont l'humanité peut offrir l'assemblage, et qui sont d'ordinaire le résultat de la vertu, de la noblesse et de l'éducation. Juan del Castillo y Velasquez, petit-fils des conquérants Pedro Castillo, fondateur d'Osorno et gouverneur de la Conception, et Juan Velasquez de Covarrubias, personnage distingué qui remplit les plus hautes charges dans la société, connut à peine le monde, qu'il le méprisa. Ses parents, possesseurs à Santiago d'une fortune opulente, voyaient avec bonheur l'innocence de leur fils, qui semblait se fortifier au milieu des écueils que présentait à chaque pas une époque, à laquelle prévalaient de toutes parts les débordements les plus effrénés. A treize ans, Juan prit l'habit de Saint-Dominique, avec la résolution sérieuse de travailler exclusivement dans le cloître à son propre salut et à celui du prochain, et cette résolution, Juan ne l'oublia jamais tant qu'il vécut. On remarquait dans le jeune novice une modestie singulière, et ses manières extérieures révélaient bien la candeur et la simplicité religieuse qui embellissaient son âme. Strict observateur des règles et des constitutions, il n'usait envers lui-même d'aucune indulgence. Ennemi du repos, on eût dit qu'il avait fait vœu d'être continuellement occupé, et il avait tellement distribué l'emploi de ses heures, qu'il les passait toutes dans la prière, dans l'étude, au tribunal de la pénitence ou près des malades. Ce genre de vie, entièrement consacrée à Dieu et étrangère à ce monde, devait l'éloigner, semble-t-il, des dignités et des premières charges de sa communauté, et c'est précisément ce que désirait le

P. Jorquera ; mais il n'en fut pas ainsi. L'obéissance le contraignit à accepter l'office de prieur au couvent de la ville de Santa-Fé, au Rio de la Plata. Après avoir rempli ces fonctions, il retourna au Chili, où l'attendait un nouveau sacrifice à offrir au Seigneur, car on l'élut prieur du couvent de Santiago. Le provincial, frai Jacinto Jorquera, lui enjoignit d'accepter cette dignité, persuadé que la réputation de sa vertu et l'étendue de ses relations aideraient grandement à procurer au couvent les fonds nécessaires pour sa reconstruction. Et en effet, c'est au nouveau prieur qu'on dut l'église provinciale érigée pour la célébration des divins offices, les cellules destinées au logement des religieux, et enfin le nouveau couvent, bâti sur les ruines de celui que le tremblement de terre avait fait disparaître. Dans ces fonctions si laborieuses, il cherchait avec un soin particulier à sanctifier toutes ses actions par la pensée de la présence de Dieu et par de fréquentes méditations ; il excitait ses frères à la perfection, par la parole et par l'exemple, et il avait l'habitude de leur répéter à chaque instant ces mots de saint Bernard : « Mes frères, pourquoi êtes-vous venus au cloître? pourquoi avez-vous abandonné votre maison et vos parents? » Attentif à la discipline de son institut, il ne considérait comme religieux, que ceux qui tenaient plus à l'être par les œuvres que par l'habit; il punissait les négligents d'abord avec prudence, puis avec sévérité; il arrivait toujours le premier au chœur et à tous les exercices de la communauté, et il regardait comme perdu, le jour dont il ne pouvait employer une partie à consoler un malade ou à visiter un moribond.

Un sujet d'un mérite si extraordinaire était appelé à occuper les premiers emplois parmi ses frères. Aussi l'élirent-ils comme provincial, lorsqu'ils se réunirent en assemblée capitulaire en 1654. Cette dignité qui le plaçait à la tête de toute une province, dans laquelle étaient compris à cette

époque cinq diocèses extrêmement vastes, lui fournit par là même les moyens d'étendre ses réformes; il visita en personne tous ses couvents, prenant partout des mesures utiles pour resserrer la discipline. A son retour, il posa la première pierre d'une magnifique église qu'il se proposait d'élever à Santiago, sans avoir, pour la bâtir, plus de douze mille piastres. Déchargé de ses fonctions, il se livra à la méditation, sa vertu favorite, à un tel point qu'il semblait étranger à la terre, et paraissait vivre par anticipation dans la patrie des vivants. On crut qu'il connut d'avance en ce temps-là, par une révélation, le moment de sa mort; car, sans éprouver la moindre indisposition, il prit congé de ses frères, en leur disant qu'il allait mourir, et qu'ils devaient l'aider de leurs prières. Après quoi, il s'éteignit paisiblement dans le mois de janvier 1675.

L'ordre des Dominicains compta, dans ce siècle, un grand nombre d'autres membres d'une sainteté éminente; mais les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer, ne nous permettent pas de présenter à part le tableau de leurs vertus, dont Dieu se servit comme d'un instrument pour le salut d'un grand nombre : tels furent un Bartolomé de Lopez, Espagnol, de la sainteté duquel fait l'éloge l'évêque Villaroel; un frai Pedro Salvatierra, Chilien, surnommé le Saint, même de son vivant; et un frai Juan d'Armenta, célèbre dans toute l'étendue du Chili, par la sainteté prodigieuse de sa vie et le zèle ardent qui l'animait pour le service des âmes.

L'ordre de Saint-François peut se glorifier d'avoir produit dans le cours de ce siècle, comme un père fécond, bien de saints hommes au Chili. Le premier qui s'offre à nous est le vénérable frai Thomas Toro Sambrano, originaire de Jerez, qui, après avoir contribué à la conquête du Pérou, passa au Chili en qualité de capitaine, en 1595, suivi d'un grand train d'armes et de chevaux. La mort de sa femme,

doña Balthasara d'Astorga, le délivra des liens qui l'attachaient au monde; et n'y possédant plus aucun objet qui réclamât ses soins, il prit l'habit, comme frère laïc, au couvent de Notre-Dame du Secours, en la ville de Santiago. D. Thomas chercha à se cacher pour réaliser ce dessein; néanmoins ses parents le découvrirent dans le cloître et le supplièrent d'y renoncer. Mais la grâce de Celui qui le lui avait inspiré le soutint d'une manière telle, qu'il parut comme insensible aux prières et aux larmes de sa famille, et particulièrement de son fils, D. Alonso. Tranquille dès lors dans sa cellule, le frère Thomas s'appliqua à la pratique des vertus religieuses, et y fit des progrès si rapides, qu'il ne tarda pas à en recueillir des fruits mûrs et abondants de salut. On voyait surtout briller en lui l'esprit de pénitence, d'humilité, de pauvreté et d'obéissance. Pour éviter les tentations de l'amour-propre, jamais il ne prit en religion son nom de Toro; encore moins lui plaisait-il d'être traité avec quelque distinction, quelqu'insignifiante qu'elle eût pu être. Un seul habit, toujours le plus usé et le plus vil de la communauté, formait tout son trousseau. Afin de pouvoir toujours soumettre sa volonté à celle des autres, jamais il ne manifestait le moindre désir. Dans un esprit de pénitence, poussé jusqu'aux extrêmes limites, il ne se bornait pas à mortifier l'intérieur de son âme, mais il mâtait tous les appétits de son corps, dans lequel il voyait un ennemi constamment occupé à sa perte. Il persévéra dans ce genre de vie jusqu'à sa mort, qui arriva en 1631.

Frai Juan de San-Buenaventura illustra dans le même temps la province des Franciscains au Chili. Né en Espagne, fils de D. Pedro Sores d'Ulloa, chevalier décoré, et de doña Luisa Carvallo, il passa au Pérou dans sa jeunesse au service du roi, avec un frère du même nom que son père. Tous deux occupèrent des postes distingués dans l'armée, et lorsque D. Pedro devint, de gouverneur de Callao, pré-

sident du Chili, D. Juan le suivit dans ce royaume, parce qu'il l'aimait tendrement, et qu'ils avaient toujours vécu dans une union étroite. Le président mourut dès son arrivée au Chili, comme nous l'avons vu ailleurs, et D. Juan, pénétré de la fragilité de tout ce qu'offre le monde, fit vœu de consacrer à Dieu seul le reste de sa vie, et comme il l'avait proposé, il l'exécuta. Il demanda et obtint l'habit de frère laïc au couvent de Notre-Dame du Secours, et dans cette humble position, il eut la satisfaction de s'occuper aux emplois les plus méprisables aux yeux du monde qu'il venait de quitter. Ayant fait sa profession en 1627, il fut chargé par ses supérieurs de recueillir les aumônes pour l'entretien de la communauté. Une mission semblable était certes la plus convenable pour mortifier l'amour-propre d'un homme dont les habitants de Santiago avaient, à différentes reprises, admiré la générosité sans bornes. Mais l'humble religieux n'avait-il pas appris, dans son intime union avec Dieu, que rien ne nous rend plus agréables à ses yeux, que le triomphe que nous font remporter sur nous-mêmes les humiliations? Chargeant d'un sac ses épaules, frai Juan parcourait ces mêmes rues, ces mêmes lieux, où naguères on l'avait vu revêtu de riches habits et traité avec les distinctions auxquelles lui donnaient droit sa noblesse et sa position sociale. Il remplit également l'office de frère quêteur dans les campagnes, et mettant à profit les rapports directs que ces fonctions lui facilitaient avec les pauvres ignorants, il les instruisait dans les mystères de la foi, les exhortait à mener une vie régulière, et il mérita de voir son zèle, souvent couronné par d'admirables conversions. L'abbé Olivarès rapporte plusieurs prodiges qu'il obtint par ses prières, et entre autres le changement du cours du Cachapoal, du lieu qui s'appelle encore aujourd'hui Rio-Seco (rivière desséchée), au lit où ses eaux coulent actuellement. Exténué par les austérités auxquelles il se livrait, jusqu'à

ne paraître plus avoir que *la peau sur les os*, il mourut à Santiago douze ans après sa profession.

Dans le même temps que le saint religieux, dont nous venons de parler, servait de modèle aux habitants de Santiago, d'autres membres du même institut parcouraient les champs et les fermes, prêchant le royaume de Jésus-Christ par leurs paroles et par leurs exemples. Nous nous contenterons de citer les principaux par énumération, sans nous arrêter à retracer leur biographie. Frai Pedro Ortega, originaire de Santiago, type de sainteté, qui périt écrasé lors du tremblement de terre du 3 mai 1647. Son corps fut retiré sain et flexible, vingt jours après, du milieu des décombres du chœur, où il se trouvait en prière. Frai Andres Corzo, compagnon inséparable de saint François Solano et son imitateur dans la rigueur de ses mortifications, qui, après avoir fondé au Pérou cinq maisons de Récollets, se rendit au Chili, et y établit la communauté de Saint-François del Monte, où il termina le cours de sa fervente carrière; son corps fut trouvé quarante ans plus tard, absolument sans la moindre altération. Frai Juan Moreno, natif de Santiago (Chili), docte Franciscain et rigide observateur de sa règle, qui gouverna deux fois la province à laquelle il appartenait, et prêcha pour ainsi dire toute sa vie la loi de Jésus-Christ avec un zèle infatigable. Le frère lai Andres, que la divine Providence, par un effet de sa bonté, enleva du milieu de la barbarie, où il vivait sur les côtes de Guinée, pour le conduire dans les bras de la religion chrétienne. Il se distingua par l'amour le plus ardent envers la divine Eucharistie. Ayant obtenu sa liberté, il se consacra à Dieu dans la maison franciscaine de Santiago, dont il ne sortit jamais à partir du jour où il y fut entré, vivant toujours comme un parfait religieux, et opérant plusieurs fois des merveilles avant sa mort, qui arriva à la fin d'avril 1665. Mais quelqu'insignes qu'aient été les vertus de ces saints personnages, il en est

un autre qui les surpassa tous sans doute, un autre dont la sainteté a rendu le nom le plus célèbre dans les fastes religieux du Chili, un autre qui mérite bien certainement d'être placé à la tête de tous ses illustres émules : c'est le vénérable serviteur de Dieu, frai Pedro Bardesi, dont l'innocente et angélique vie fut l'admiration et l'exemple de ses contemporains, et dont la réputation parviendra jusqu'aux générations les plus éloignées [1].

Il naquit en la ville d'Ordũña, dans la seigneurie de Biscaye, le 6 avril 1641. Ses parents étaient D. Francisco Bardesi é Izarra, fiscal de la chancellerie royale de Valladolid et doña Catalina d'Aguinaco Vidaurre. Encore tout jeune, il fut envoyé par son père dans le Mexique avec ses deux frères aînés, D. José et D. Francisco, pour s'y livrer à des spéculations commerciales. Les affaires temporelles ne plurent jamais au jeune Bardesi ; aussi, ne leur donnant uniquement que le temps indispensable pour remplir son devoir, passait-il le reste du jour et même une partie de la nuit, en prière devant une image de la très-sainte Vierge, et pour cela il choisissait ordinairement une chapelle ou un lieu retiré. Il demandait constamment à Dieu qu'il lui fît connaître l'état dans lequel il voulait qu'il le servît ; car il ne désirait que de lui plaire en toutes choses, et d'obtenir ainsi son salut éternel, par la protection de Marie, à laquelle il s'était voué dès ses premières années. Ne trouvant pas au Mexique la tranquillité qu'il désirait, il se rendit au Pérou et il s'y occupa quelque temps de l'exploitation des mines, pour laquelle il possédait des connaissances peu communes, n'ayant toutefois d'autre but que de ne pas rester oisif, en attendant que Dieu lui manifestât sa volonté.

Un jour qu'il était, suivant sa coutume, en oraison dans

[1] Je dois cette curieuse biographie à mon honorable ami D. José Gandarillas. (*Note de l'auteur.*)

L'original appelle ce saint personnage, tantôt Vardesi, tantôt Bardesi. Le V et le B se suppléent souvent en espagnol. (*Note du traducteur.*)

une petite chapelle près des mines de Potosi, agenouillé devant un autel de la sainte Vierge, il entendit clairement, comme il le raconta lui-même à son confesseur, la voix de Marie qui lui parlait et lui disait : « Va, mon fils. au Chili, et entre comme religieux dans un couvent de Franciscains, de l'autre côté du Mapocho, où tu me trouveras sous le nom de Marie de la Cabeza (*de la Tête*), dont on y honore l'image. »

Ne doutant désormais plus de l'état qu'il devait embrasser, le jeune Bardesi régla ses affaires et prit le chemin de la ville de Santiago, où se trouvait déjà établi son frère D. Francisco. Dès qu'il fut arrivé, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait apporté, et ayant visité le couvent et l'église des Récollets franciscains, il demanda l'habit de religieux laïc, que lui donna avec le plus grand plaisir, à cause de la réputation de vertu dont il jouissait déjà, le P. frai José de Valenzuela, gardien du monastère.

Il prit l'habit le 8 septembre 1667, choisissant ce jour à cause de sa grande dévotion à la très-sainte Vierge, et il fit profession le même jour de l'année suivante, à l'âge de vingt-sept ans et cinq mois.

Tous les religieux qui se trouvaient dans le couvent restèrent édifiés de ses vertus monastiques. Dès le premier jour de son entrée, on l'eût pris, à son silence, à son recueillement, à sa mortification, et enfin à toutes les autres vertus chrétiennes et religieuses qui brillaient en sa vénérable personne, on l'eût pris pour un ancien moine, consommé dans la perfection, plutôt que pour un novice. Son obéissance n'avait pas de bornes. « Frai Juan de Santa Maria, son contemporain, a affirmé avec serment qu'il savait, tant par son expérience personnelle que par la voix publique et la commune renommée, que Bardesi était excessivement exact à l'obéissance, qu'il arrivait toujours le premier pour assister à tous les exercices de la communauté, sans que ni ses in-

firmités habituelles, ni l'excuse de l'âge même pussent le retenir; qu'il agissait de même par rapport aux mortifications et aux austérités, et qu'en toutes circonstances il était si ponctuel, qu'ayant à sa disposition beaucoup de choses pour le service des religieux, ayant d'ailleurs du supérieur la permission d'user de tout ce dont il pourrait avoir besoin, jamais il ne voulut se servir, fût-ce d'un bout de fil pour raccommoder son pauvre habit, sans aller demander une permission spéciale, plutôt que de faire usage de la permission générale qui lui avait été accordée [1]. »

Relativement à son humilité si profonde, frai José de Toro, son supérieur et confesseur, a déclaré «qu'il était réellement le plus humble des hommes, qu'il s'acquittait des plus bas offices de la maison avec une grande allégresse et une grande joie, et que ce qui flattait le plus son goût, c'était tout ce qui pouvait augmenter le mépris de sa personne. » On pourrait faire un pareil ou même un plus grand éloge des autres vertus de frai Pedro. Il remplit, dans l'espace de plus de trente années qu'il fut religieux, les charges de quêteur du couvent, de sacristain, de portier, d'infirmier, et d'autres encore que l'obéissance lui imposa, s'occupant en même temps de toutes les œuvres qui étaient à sa portée. Ainsi, quêteur, lorsque la nuit il retournait au couvent, fatigué d'avoir demandé l'aumône de porte en porte dans toute la ville, il ne trouvait pas de plus doux délassement que d'aller soigner les malades, ou bien il allait arranger dans la sacristie les ornements et les autres choses nécessaires au culte divin. Ainsi, portier, il secourait tous les pauvres qui se présentaient au seuil du couvent, il leur distribuait tous les jours les restes du repas de la communauté; et lorsque la desserte ne suffisait pas, à cause du grand nombre de nécessiteux, le bon frère courait se jeter aux genoux de l'abbé, le suppliant de lui permettre de préparer quelques aliments,

[1] Sommaire de ses vertus imprimé à Rome, p. 71. (*Note de l'auteur.*)

parce que des pauvres du Seigneur en manquaient. Il faut bien que les vertus éminentes de son serviteur aient été fort agréables à Dieu, puisqu'il le privilégia du don de prophétie et de miracles, comme on peut s'en convaincre par le sommaire du procès qui se fit après sa mort, pour arriver à sa canonisation. Les détails, si nous voulions les rapporter, en prendraient beaucoup de place dans notre récit. Nous dirons seulement ici qu'il n'y avait personne dans tout Santiago, qui ne considérât le frère Bardesi comme un saint, d'après les prodiges qu'on lui voyait opérer tous les jours. Il réforma les mœurs de la population par ses exhortations et ses exemples, et comme il connaissait l'intérieur de chaque personne, les méchants fuyaient quelquefois sa présence, pour qu'il ne pût pénétrer leurs pensées ; mais le vénérable religieux les cherchait et se faisait partout le solliciteur de Dieu. Il lut dans la conscience de plusieurs femmes, les tentations auxquelles elles avaient succombé, pressées par la nécessité de pourvoir à leur subsistance. L'une d'elles, nommée Candelaria Isbran, avait un jour besoin de quatre piastres pour payer le loyer de son habitation, et ne sachant où les trouver, elle se résigna à aller les chercher, fût-ce aux dépens de sa conscience et de son honneur. Elle roulait ces pensées en elle-même, lorsque le P. Bardesi, passant à sa porte, l'appela sans la connaître et lui dit : « Ma sœur, on vous envoie ces quatre piastres; n'offensez pas la majesté divine, et Dieu toujours vous secourra. Il me donna, dit-elle elle-même, quatre piastres en bel et bon argent, enveloppées dans du papier, et je lui demandai tout effrayée : Mon Père, qui est-ce qui me les envoie ? Et le serviteur de Dieu me répondit : Souffrez, ma fille, votre misère, et soyez bien dévote envers la très-sainte Vierge; répondez à ses bontés par les sentiments de votre cœur...... Et il ajouta d'autres paroles encourageantes. »

Un chevalier allait pour en faire périr un autre ; il portait

dans ce dessein une boîte pleine de poudre empoisonnée qu'il voulait mélanger à sa boisson. Le frère Bardesi le rencontre sur la petite place de Saint-Augustin, et lui dit : « Señor, de la poussière, soit; mais qu'elle ne soit pas empoisonnée! » Surpris de se voir découvert, l'autre ne put, quoiqu'il en eût, nier ses intentions perfides. Le serviteur de Dieu l'engagea alors à renoncer à son projet, et le chevalier retourna sur ses pas, plein de repentir et demandant pardon à Dieu.

Enfin, jamais Santiago n'oubliera les bienfaits incalculables qu'il reçut, à cette époque éloignée, du vénérable Bardesi.

Cet homme admirable mourut dans le grand couvent de Saint-François, où il se rendit à cause des troubles qui agitèrent la maison des Récollets, lors de la réunion tumultueuse du chapitre dont nous parlons ailleurs. Sa précieuse mort arriva le 12 septembre 1700, à quatre heures du matin. Il demanda pardon aux religieux du mauvais exemple qu'il leur avait donné, et au milieu des actes les plus fervents d'amour et de confiance en Dieu, tenant dans ses mains une image de la très-sainte Vierge Marie, avec laquelle il s'entretenait doucement pour lui recommander son âme, il rendit cette âme si sainte, à cinquante-neuf ans et quelques mois. Sa mort fut signalée par des prodiges qui obligèrent l'illustrissime D. Francisco Gonzalez de la Puebla, évêque de Santiago, témoin oculaire de plusieurs, d'ordonner qu'on procédât à une information juridique et solennelle, qui eut lieu en effet. Le corps de Bardesi fut exposé trois jours à la vue du peuple, toujours flexible, conservant l'aspect d'une personne vivante et une singulière blancheur. On est arrivé maintenant à la fin du procès de sa béatification.

Les Augustins aussi avaient des membres dignes de tous nos respects par leur vertu. Nous nommerons quelques-uns de ceux que renfermaient leurs cloîtres. Frai Francisco Men-

dez, natif de Salvatierra en Galice, appartenait à une famille de la classe moyenne. Ses parents l'envoyèrent à Santiago de Compostelle, pour qu'il s'y instruisît dans les premiers éléments des sciences, et il resta dans cette ville jusqu'au moment où, devant se mettre à l'étude de la jurisprudence, il passa à Salamanque, et de là à la fameuse université d'Alcala, où il obtint le grade de licencié. Philippe II le nomma premier magistrat des provinces d'Eldorado, où il épousa une femme de haut rang, dont il eut un fils. Ennuyé de la pauvreté du pays, il se transporta avec sa famille à la ville de Puebla, où il exerça la profession d'avocat. Dieu lui enleva en peu de temps sa femme et son fils, et fuyant des lieux si pleins de souvenirs douloureux, il se rendit au Pérou, et il pensa sérieusement à y commencer une vie fervente. Il fit profession dans l'ordre de Saint-Augustin l'an 1595.

Envoyé à Cuzco, il remplit les fonctions de professeur de latinité et de maître des novices, donnant des preuves constantes de son esprit religieux. En 1608, le provincial l'envoya au Chili, et il fut un modèle de perfection monastique dans le couvent de Notre-Dame de Grâce à Santiago, où il vécut. Non-seulement il désirait être méprisé de tous, mais il cherchait par tous les moyens à se faire adjuger les occupations les plus viles dans la communauté. Il se vêtissait des habillements les plus ordinaires, et dans ses manières comme dans sa conversation, il manifestait le grand fonds d'humilité que renfermait son âme. Il dormait sur un siège en bois, et à peine deux heures; il affligeait sa chair d'un rude cilice, et portait au cou une chaîne, à laquelle était suspendue une croix couverte de pointes aiguës qui blessaient ses épaules. Le provincial du Pérou le nomma son vicaire pour l'administration des couvents du Chili; et lorsqu'ils furent érigés en province, il fut lui-même élu provincial; mais il refusa ces fonctions, comme nous l'avons

dit ailleurs. L'abbé Olivarès, dans son ***Histoire générale du royaume du Chili***, assure qu'il se retira à la campagne immédiatement après; mais la chronique des Augustins du Pérou nous dit qu'il retourna à Lima, pour aller ensuite remplir les fonctions de prieur du couvent d'Arequipa, auxquelles il avait été nommé. Il passa les trois dernières années de sa vie retiré dans une grange, où il se livra sans réserve[1] aux austérités, à l'oraison et aux autres pratiques de la perfection religieuse. Il soupirait incessamment après la céleste patrie, et le Seigneur l'y appela en janvier 1625, sans aucune maladie; aussi ses membres restèrent flexibles, sa physionomie sereine, comme celle de l'homme qui dort tranquillement le sommeil des justes.

Avec le P. Mendez passa au Chili frai Pedro Figueroa, prêtre de son ordre. Il était né à Lima de parents vertueux, et dès l'âge le plus tendre, il fut pieux, modeste, charitable. Il avait quinze ans seulement, lorsque le Seigneur l'appela d'une manière pressante dans l'institut des Augustins, et après les épreuves ordinaires, il fut reçu dans le cloître en 1595. Ses supérieurs, connaissant sa conduite irréprochable, l'envoyèrent au Chili : il obéit promptement, et arrivé qu'il fut à Santiago, il courut avec tout l'élan de son âme ardente, dans la carrière des vertus les plus parfaites, et ce sont elles qui lui gagnèrent l'estime des supérieurs et le respect des séculiers. Les premiers voulurent l'employer dans l'administration des couvents, mais ces projets rencontrèrent dans la grande humilité de Figueroa une résistance aussi ferme que respectueuse. Il désirait un seul emploi, et c'était celui de sacristain, parce qu'il lui permettait de soigner ce qui appartenait au culte du Dieu, qu'il aimait si tendrement. C'est ainsi que, pendant tout le temps qu'il resta à Santiago, il se dévoua presqu'exclusivement au soin de l'Eglise, édifiant ses frères par son zèle et sa dévotion. Pour

[1] *A bride abattue*, dit le texte. (*Note du traducteur.*)

enrichir, dans ses fonctions, les autels de statues, il apprit la sculpture, et entre autres ouvrages de sa main qui se conservent, il existe à Santiago le *Christ à l'agonie*, connu sous le nom de *Seigneur de mai*. Au pied de ce Christ, il passait en oraison plusieurs heures de la nuit, et il y recevait des grâces abondantes, qui échauffaient de plus en plus la piété de son âme. Il portait continuellement le cilice; il s'appliquait à la lecture spirituelle, pratiquait la douceur, la patience, le silence, le recueillement et fréquemment le jeûne. Cette vie sainte rendit son nom si vénérable dans le Chili, qu'on l'appelait vulgairement le *saint frère*. Comme tel l'honoraient l'évêque, les membres de l'Audience et les personnes les plus recommandables de Santiago, qui toutes trouvaient dans Figueroa des exemples à imiter ou du moins à admirer. Il resta dix ans dans le Chili, et dans ce laps de temps, il fut contraint par l'obéissance, indépendamment des fonctions de sacristain, à remplir celles de maître des novices au couvent de Santiago, de prieur de celui de la Serena, et de définiteur de la province. De retour dans sa patrie, il souffrit avec une patience angélique les calomnies les plus atroces. Dieu les fit tourner à sa gloire, en manifestant l'innocence du calomnié d'une manière extraordinaire. Il était supérieur au couvent d'Ica, lorsque le Créateur l'appela au repos éternel, l'an 1620.

Il en est d'autres encore, qui ne furent pas moins connus pour l'excellence de leurs vertus. Le P. frai Manuel Mendoza, originaire des îles Baléares, qui, s'étant rendu au Chili dans un but de spéculations commerciales, et ayant intérieurement ressenti l'impulsion puissante de la grâce, sollicita l'habit dans le couvent augustin de Santiago, et y commença une vie pénitente. Elevé à la dignité du sacerdoce, il prêcha avec zèle et avec fruit la réforme des mœurs; en outre, il faisait la quête pour l'entretien de sa communauté, et il en employait le produit, avec la permission de

son supérieur, à secourir beaucoup de personnes indigentes. — Frai Miguel Canovio, né à Santiago (Chili), qui, après avoir distribné aux pauvres son riche patrimoine, pour suivre J.-C. sous la bannière de saint Augustin, fit profession dans le couvent de la même ville. Pauvre, humble, mortifié, zélé pour le salut du prochain, il travailla avec une ardeur extraordinaire à la conversion des infidèles, et les poursuivait de sa sollicitude, dans les bourgades comme dans les campagnes. — Frai Juan Jufré, fils du général Francisco Jufré, qui se signala tant par sa valeur dans la conquête du Chili, suivit les pas du P. Canovio, dont il fut le compagnon inséparable. — Frai Diego de Lozié, chilien, qui à la prière et à la mortification joignit long-temps l'enseignement de diverses branches de littérature ecclésiastique, et mérita d'être le premier maître d'un grand nombre de religieux de sa province. Il ne cessa de se livrer à la prédication; il secourait avec une charité particulière les agonisants. Après avoir été supérieur d'un grand nombre de maisons de son ordre, il mourut provincial de Santiago. — Enfin les frères convers frai Manuel Espinosa et frai Juan Ibañez, tous deux chiliens; le premier, fameux par sa dévotion ardente envers saint Nicolas de Tolentin, désirait si vivement lire sa vie, que n'ayant pas d'argent pour l'acheter, il la paya deux mille coups de fouet: dans cette mortification, comme dans toutes les autres auxquelles il se livra, il se proposa pour modèle la vie de ce grand saint, et mérita en récompense de recevoir des marques signalées de sa protection; le second, attaché par ses supérieurs au moulin de la communauté, édifia toute la population de Santiago par sa vie exemplaire. Tendre amant de Jésus-Christ crucifié, il cherchait à participer au moins un peu à ses tourments, et montait chaque nuit, les épaules chargées d'une croix, de son moulin situé au pied de la colline de Sainte-Lucie, jusqu'à la cime, récitant avec ferveur les prières du *Chemin de la croix*.

Parmi les religieux de la Merci, fleurirent frai Juan Zamora, frai Bernavé Rodriguez et frai Diego Jaime, tous trois espagnols, qui, après s'être sanctifiés eux-mêmes par la pratique parfaite de toutes les vertus, travaillèrent, au moyen de la prédication évangélique, à procurer la sanctification de leur prochain. Ils se dévouèrent à cette mission, avec un zèle incroyable, dans les provinces de la Conception et de l'Impériale. Avant la destruction de cette dernière ville, et avant le mouvement qui l'amena, ils tombèrent, non loin d'elle, entre les mains des infidèles. Le premier fut laissé pour mort et sauvé ensuite miraculeusement; les deux derniers eurent la tête et les mains tranchées. Le P. Zamora, couvert de blessures, parvint à se réfugier dans la ville et y termina saintement sa vie, nous ne savons en quelle année. Nous regrettons extrêmement de n'avoir pu trouver aucun autre détail sur cet homme d'une vertu certainement éminente; car elle donna lieu à ce que le corrégidor de l'Impériale, D. Nicolas Garnica, fût chargé, en l'absence d'un juge ecclésiastique, de prendre, après la mort du P. Zamora, des informations sur son compte.

Les Pères de la Merci du Chili produisirent dans la personne de frai Pedro Migueles, un homme qu'on peut regarder avec raison comme leur gloire et leur couronne. Né en Espagne d'une famille honnête, il passa de sa patrie au royaume du Chili avec le capitaine Antonio Mosquera. Il servit dans l'armée, sous le commandement de ce chef, deux années, à la fin desquelles désirant pour son âme la paix que le monde ne pouvait lui donner, il se retira au couvent de la Merci à Santiago, où il demanda et reçut l'habit religieux en 1605. La dissipation, qui ordinairement accompagne ceux qui professent l'état militaire, ne fut nullement capable de faire trouver à frai Migueles des ennuis dans son nouveau genre de vie; l'application à l'étude, l'exactitude à l'obéissance, l'amour de la prière et des

autres exercices spirituels paraissaient au plus haut degré dans toute sa personne, comme ils ne se montrent en général que chez les moines vieillis dans la pratique des vertus. Bien qu'il fût entré dans le cloître à un âge avancé, son ardeur pour l'étude compensa les progrès qu'il n'avait pu faire dans ses premières années ; aussi non-seulement put-il achever ses cours ; mais il remplit encore par obéissance la charge de lecteur de philosophie et de théologie. Lorsqu'il eut terminé ses études, il s'adonna au ministère de la prédication, et il y fit de merveilleuses conquêtes pour Dieu. Elu provincial dans le chapitre qui se tint en 1627, il refusa absolument cette dignité, et les religieux dûrent se résigner à ce refus. N'oubliant jamais son premier dessein de travailler sans relâche à la conversion des âmes, il parcourut la plus grande partie du territoire chilien, où se trouvaient des Espagnols, et partout ses paroles furent efficaces. Le général de son ordre lui décerna les titres de candidat[1] et de maître, et lui enjoignit d'accepter la charge de provincial, le menaçant de censure en cas de résistance. La crainte de l'encourir obligea le P. Migueles à se charger de l'administration de la province, en qualité de vicaire, et bientôt comme principal titulaire, l'an 1636. Dans cette position, il s'efforça de supprimer des abus qui déjà se glissaient contre la discipline monastique, au préjudice de la ferveur primitive. Il prenait toujours pour lui-même les vêtements les plus pauvres et les plus ordinaires, et veillait soigneusement à tous les besoins des religieux, pour qu'ils n'eussent à s'occuper que de la prédication. Père de tous, on l'aurait pris pour le dernier des frères, à son humilité profonde, à son silence inaltérable, à son parfait détachement de toutes choses. C'est dans ce genre de vie que le

[1] *Presentado* ou *candidat* était le titre que l'on donnait, dans quelques communautés, à un théologien qui, après avoir fini son cours d'études, attendait le grade de docteur. (*Note du traducteur.*)

surprit la mort, sans s'être annoncée par aucune indisposition grave Il avait récité ses heures au chœur avec la communauté, lorsqu'il dit qu'il mourrait bientôt, et sa prédiction se réalisa. Son corps fut porté au tombeau par les supérieurs des ordres réguliers, au milieu des démonstrations de douleur les plus vives, de la part des habitants de Santiago.

Outre tous les hommes éminents dont nous avons fait l'éloge, et que produisirent les ordres réguliers dans le Chili, d'autres vécurent dans le siècle, et furent, quelques-uns, l'honneur du sacerdoce, les autres, le modèle des gens du monde dans la société. Parmi les premiers, nous pouvons placer D. Juan Garcia Alvarado, né à l'Impériale, d'une famille illustre, lequel, élevé à la prêtrise par l'évêque D. frai Antonio de San-Miguel, passa sa jeunesse dans la prédication de l'Evangile. Son mérite signalé au roi fut récompensé par un canonicat dans l'église de sa ville natale. C'était un homme instruit, d'une vie irrépréhensible et d'une charité ardente. Avant de mourir, il se défit de tous ses biens, il en distribua une partie aux pauvres et donna le reste à la compagnie de Jésus, pour soutenir les missions de l'Araucanie. Il mourut à la Conception, pauvre, humble, mortifié, au commencement de ce siècle.

D. frai Miguel Quiroz, né à la Conception du Chili, fils de D. Miguel Quiroz, maître de camp du royaume, et de doña Catalina de la Vega, tous deux nobles asturiens, ne fut pas inférieur en mérite au sujet précédent. Dès son enfance, il aimait à rendre à Dieu l'hommage de son culte dans les temples ; mais le tumulte bruyant de la guerre refroidit sa dévotion, le porta à prendre les armes et à suivre comme son père la carrière militaire. Il y resta quelques années et obtint le grade de capitaine d'infanterie ; puis pénétré de plus en plus de ce qu'il y a de passager dans les choses humaines, il résolut d'y renoncer ; il reconnut que,

dans ses desseins particuliers, Dieu voulait qu'il embrassât l'état ecclésiastique, et il travailla à se préparer d'une manière convenable pour parvenir à une si auguste dignité. Ordonné par l'illustrissime Señor D. frai Reginald Lizarraga, évêque de l'Impériale, il commença avec un zèle apostolique à prêcher la réforme des mœurs aux chrétiens vicieux, si nombreux à cette époque. L'évêque, frappé de sa piété comme de l'austérité de sa conduite, essaya de l'employer dans le service des paroisses; mais D. Miguel refusa cette charge, à cause de la grande responsabilité à laquelle elle soumet ceux qui la remplissent. Pour que ses efforts pour extirper le vice fussent plus efficaces, l'évêque le nomma visiteur du diocèse, avec les pouvoirs les plus amples et qui lui permettaient de nommer et de révoquer les curés à son gré : tant il se fiait à la prudence et à la discrétion de l'humble prêtre! Désirant qu'après sa mort les missions qu'il avait commencées pussent se maintenir, il pensa à fonder un collège de Jésuites à la Conception. Jusque-là, ils n'y avaient qu'une mission ou résidence. Quiroz donna ses biens pour que son projet pût se réaliser; et quoiqu'il n'ait pu le voir exécuter, il aura sans doute béni l'établissement du haut du ciel, où son ardente charité lui avait préparé une couronne éternelle. Il mourut dans sa ville natale, l'an 1655.

Il est juste que nous payions un tribut d'hommage et de respect aux prêtres illustres D. Juan Oma de Zaa, D. Francisco Giron et D. Francisco Suarez de Tolède. Le premier d'entre eux, dont les historiens Rosalès et Olivarès font un si grand éloge, était Chilien d'origine; il embrassa l'état ecclésiastique dans le diocèse de la Conception. Exact comme celui qui l'est le plus, dans l'accomplissement des devoirs de son ministère, il mérita d'être placé par son évêque à la tête de la cure de Colcura. Dans cet emploi, il soigna son troupeau avec toute la vigilance d'un pasteur, le nourrit du

pain de la doctrine et l'édifia par ses saints exemples. Le soulèvement des indigènes, qui eut lieu en 1655, le trouva au village de Llaghuapi, compris dans le ressort de sa paroisse. Les insurgés surprirent le fort voisin, ôtèrent la vie aux soldats de la garnison, et firent captifs les femmes et les enfants. Le curé Zaa tomba aussi entre leurs mains, et fut conduit avec les autres prisonniers aux terres de l'ulmen Hualquili, auquel le sort le donna comme esclave. Zaa souffrit ce malheur avec résignation, et remerçia Dieu de lui offrir une occasion de mérite. Son sort, comparativement à celui d'autres prêtres captifs à la même époque, était supportable; son maître, chef animé de sentiments humains et généreux, le traitait avec distinction, et lui témoignait de la confiance; il s'affaiblissait néanmoins de jour en jour au milieu des dangers que courait sa vie. Les cruautés qui se commettaient à sa vue à l'égard de quelques prisonniers, l'impiété avec laquelle étaient foulés aux pieds les objets les plus vénérables du culte divin et les images saintes, affligeaient profondément le pauvre prêtre. Et cependant, sans se laisser troubler par cette foule de pensées pénibles, il allait tous les jours porter ses secours aux chrétiens dont la vie était en danger. Il sauva un grand nombre d'âmes dans ce ministère, et vit réussir tous ses efforts et tous ses travaux. Il sut tirer de grands avantages pour la foi, de l'ascendant qu'il prit sur son maître. Hualquili lui permit d'instruire les enfants, de leur administrer le baptême, et d'entendre la confession de tous ceux qui spontanément iraient la lui faire. Les parents de Zaa offrirent plusieurs fois sa rançon; mais ses maîtres la refusèrent; ils appréciaient tout le mérite de leur captif, et ils considéraient sa présence comme leur garantie la plus sûre, dans quelque malheur qui pût leur arriver par la suite. Le chef de la garnison d'Arauco sortit pour fourrager, et il tua dans une rencontre le cacique de Puren. Les amis du défunt demandèrent son

cadavre pour le transporter à sa demeure, mais il leur fut refusé. Ce déni les remplit de douleur, et ils songèrent à se servir de Zaa pour réitérer leur demande. Ils le firent donc monter sur la hauteur de Colocolo, et le forcèrent de réclamer de là le corps de l'ulmen. Le commandant espagnol l'accorda sur-le-champ, et Zaa, en récompense du service qu'il avait rendu, obtint de son maître la faculté de se confesser au P. Jérôme de la Barra, également captif à cette époque. Les deux prêtres puisèrent des consolations réciproques dans cette entrevue, et adoucirent leurs peines, au moins pour un instant. D. Juan, voyant sa délivrance s'éloigner de jour en jour, prit la résolution de fuir de la maison de son maître ; c'était là une entreprise extrêmement périlleuse, qui, après coup, lui paraissait à lui-même impossible, et à tous ceux qui la connurent, fort téméraire. Profitant de la liberté que lui laissait Hualquili pour se promener, il se dirigea vers les bords de la mer, et se jetant dans une barquette plus propre à faire périr un condamné qu'à sauver un fugitif, il se lança sur les flots de cette mer orageuse, sans autre provision que son bréviaire et quelques pains. Luttant contre les bourrasques et les vents, il toucha aux îles de Santa-Maria et arriva ensuite à l'embouchure du Biobio. Un fort vent du nord le chassa de là sur la côte de Chivilingo, et après avoir été ballotté sept jours dans une semblable traversée, et avoir été englouti deux fois par les eaux, réduit au dernier épuisement, il descendit sur un rivage ennemi, et y marcha l'espace de sept lieues, ne se nourrissant que d'herbes, jusqu'à ce qu'enfin il parvînt au fort de Chepe, où il fut recueilli. Nous avons voulu insérer dans nos documents ci-après [1] la relation de sa captivité, qu'écrivit Zaa lui-même au P. Rosalès, à cause des détails fort intéressants qu'elle contient. Nous ne savons pas combien d'années ce digne

[1] *Voir le document n° 14.*

prêtre vécut après avoir recouvré sa liberté en 1656.

Francisco Giron, le second des hommes illustres que nous avons nommés plus haut, desservait la cure de Talcamavida en 1655, époque à laquelle il avait soixante-dix ans. Ce fut un des prêtres qui souffrirent le plus durant la captivité; car, sans égard ni pour ses années, ni pour ses cheveux blancs, ni pour sa vieillesse, ni pour ses vertus, on le forçait à travailler au-delà de ses forces, et on le punissait de sanglants soufflets. On le frappa plusieurs fois jusqu'à le blesser, et ces blessures devinrent si graves qu'elles amenèrent la mort de la victime, avant qu'elle n'eût pu échapper à la captivité. D. Francisco fit preuve dans ses adversités d'une patience invincible et d'une résignation constante à la volonté de Dieu.

D. Francisco Suarez de Tolède, noble descendant du capitaine Vasco Suarez, embrassa l'état ecclésiastique à la Conception, et après avoir rendu des services importants à l'Eglise, il fut nommé curé de la frontière de la Conception. Lors de la révolte de 1655, il fut fait captif, et peu après condamné à mort. Victime choisie pour l'horrible sacrifice du *Proculon*, il subit le supplice avec un courage héroïque.

Les couvents de femmes montrèrent dans ce siècle que leurs cloîtres étaient regardés avec raison comme une école de perfection. Il faut sans doute que les vertus qui ont orné la vie de sœur Constance de San-Lorenzo aient répandu un bien vif éclat, puisqu'elles engagèrent l'illustrissime D. frai Gaspar de Villaroel à les prendre comme sujet d'un sermon qu'il prêcha, pour la proposer comme modèle à son troupeau. Cette illustre femme était née dans l'Araucanie; elle fut prise par les Espagnols, dans le cours de la guerre, et menée à Santiago. Le caractère sacré du baptême imprima dans son âme une horreur profonde pour le péché, et un désir ardent de suivre le divin Maître dans le sentier

étroit de la perfection chrétienne. Sa dévotion commença à se manifester, en la portant à se rendre fréquemment dans les temples et à y rester prosternée chaque jour des heures entières. L'évêque Medellin, ayant entendu parler de la ferveur de cette néophyte, désira la connaître, et allant un jour à sa rencontre dans la cathédrale, il lui demanda « ce qu'elle faisait là si tard, et pourquoi elle n'allait pas servir son maître. » A quoi Constance répondit en pleurant : « Comment laisserais-je mon Seigneur seul, lorsque pour mon amour il reste sur cet autel dans l'hostie consacrée? » Frai Diego, édifié de cette réponse, et plus encore de la piété et de la sainte tendresse avec laquelle elle fut faite, crut convenable de développer l'intelligence de la jeune fille; il la racheta de son maître, et la plaça dans le monastère des Augustines, qui se distinguait à cette époque par la sainteté de ses religieuses. A cette école de vertu, Constance ne tarda pas à faire des progrès si rapides que, le 10 août 1601, elle fit ses vœux solennels, en qualité de sœur, se plaçant sous le patronage spécial de saint Laurent, que l'Eglise honore en ce jour. Grâce à la direction spirituelle du célèbre Louis Valdivia, elle avança merveilleusement dans les voies de la perfection monastique. Son humilité était surprenante. A chaque instant, elle se reconnaissait indigne de vivre dans le cloître, s'accusait de ses fautes à la supérieure et la priait de l'en punir. Elle vaquait aux occupations les plus viles de la communauté, servait les infirmes avec une joie extraordinaire; et quand il s'agissait d'obéir non-seulement à la supérieure, mais encore aux sœurs subalternes, il n'y avait pas d'obstacle qui pût l'arrêter. A cette humilité si parfaite, elle joignait la pratique des mortifications les plus cruelles, pour réduire sa chair sous la servitude de l'esprit, et elle retraçait, copie fidèle, les exemples de Jésus-Christ. La tradition a perpétué jusqu'aujourd'hui dans sa communauté le souvenir de ses austérités,

et quelqu'excessives qu'elles puissent paraître, nous n'en croyons pas le récit exagéré, eu égard à la ferveur insigne qui distingua sœur Constance. Alonzo d'Ovalle, son contemporain, rapporte qu'elle dit un jour à son confesseur qu'elle se sentait fort triste de ne pas savoir lire et de se voir privée, pour cette raison, de la lecture spirituelle. Il lui répondit qu'elle devait apprendre à lire et prier la sainte Vierge d'être sa maîtresse. Elle le fit, et lorsqu'elle y pensait le moins, elle commença à comprendre les livres aussi parfaitement, que si elle s'était exercée à la lecture des années entières. Un évènement si frappant, joint aux caractères d'une éminente vertu qui brillaient en elle, lui attira une vénération profonde de la part de ses sœurs en religion. La confiance en Dieu éclatait dans sa conduite d'une manière singulière, et fut plus d'une fois récompensée par des prodiges. Elle n'interrompait son silence que par obéissance. Jamais elle n'alla au parloir ni ne reçut de visites, et elle répétait souvent avec l'Apôtre : « Je suis morte au monde, et ma vie est cachée en Jésus-Christ. » Sœur Constance passa dans le monastère quarante années, à la fin desquelles elle mourut pleine de mérites en 1641. Villaroel, alors évêque de Santiago, fit son oraison funèbre, en prenant pour texte les paroles du cantique : « Je suis noire, mais je suis belle. » Il dépeignit la beauté rare et surprenante de cette âme ornée de tant de vertus et riche surtout d'humilité, vertu sur la pratique de laquelle il fit reposer tout le fondement de la perfection de la défunte.

Sœur Inès Moreno illustra le même monastère par sa vie sainte, peu de temps après la mort de sœur Constance. Fille de parents nobles, elle entra dans le couvent pour y faire son éducation, et touchée de la vie toute céleste qu'y menaient les religieuses, elle témoigna le désir de grossir leur nombre pour imiter leurs œuvres ferventes. Inès put réaliser son projet ; mais, avançant chaque jour davantage dans le

sentier de la perfection, elle aspira à une solitude encore plus profonde, et, devenue prieure du monastère, elle entreprit d'établir dans son enceinte même l'ermitage dont nous avons parlé ailleurs. Nous avons dit quels obstacles s'opposèrent à ce dessein, et comment Inès finit par les surmonter et par l'exécuter. Après avoir administré la maison comme abbesse, elle mourut au commencement du siècle suivant.

La vie de doña Mayor Paez de Castillejo, dans la ville de la Conception, fut aussi bien remarquable. Fille du maître-de-camp D. Pedro Paez de Castillejo et de doña Juliana Altamirano, cette femme illustre vit le jour en 1594. Dieu, qui l'appelait sans doute à réformer par son exemple, tout en se sanctifiant dans le monde, les mœurs relâchées des villes du Chili méridional, l'enrichit de grâces abondantes, dont elle chercha dès son enfance à profiter. Son père occupait dans l'armée à la Conception un des postes les plus distingués, qu'il avait mérité en arrachant à la mort une foule de personnes à Angol, à Coya, à Arauco; mais ces honneurs ne l'éblouirent pas, et son premier soin fut de graver des sentiments religieux dans le cœur de sa jeune fille. A peine doña Mayor eut-elle l'usage de la raison, qu'elle comprit qu'il n'y avait rien dans le monde qui fût digne de son attention, et que dans le Créateur seul son âme pouvait trouver le bonheur. Aussi son premier effort fut de connaître Dieu; son désir dominant fut de servir Dieu avec perfection. Après avoir passé sa première enfance dans l'innocence et dans le recueillement, elle prit pour mari, à l'âge de treize ans, D. Juan Ocampo y San Miguel, homme âgé déjà, possesseur de grandes richesses. La vieillesse de D. Juan abrégea la durée de cette union, et à sa mort il laissa doña Mayor maîtresse d'une fortune opulente. Dédaignant les brillants partis qui briguaient encore sa main, elle commença une vie où elle mettait en action les sentiments

généreux qui animaient son âme. Visiter les malades, soulager les nécessiteux, ramener les esprits égarés, instruire les enfants, étaient dès lors ses occupations favorites. Le mépris souverain de sa propre personne, l'abnégation de sa volonté et la mortification la plus complète de ses goûts la faisaient apparaître comme la personnification de la pénitence. Elle se distinguait par une ardente dévotion envers la Mère de Dieu ; elle passait une grande partie de la nuit en prière devant son image, qu'elle vénérait dans son oratoire sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, et, satisfaite du culte de sa servante, la divine Reine, suivant ce qu'on rapporte, lui accorda des faveurs signalées. L'abbé Olivarès en cite un grand nombre, ainsi que plusieurs faits prodigieux, par lesquels Dieu fit éclater la sainteté de cette femme incomparable. Connue de toutes parts et de tous sous le nom de *servante de Dieu*, elle mourut à la Conception à l'âge de quarante-sept ans. Une grande multitude de peuples accourut à ses funérailles, et le président D. Francisco de Zuñiga, marquis de Baides, paya un tribut solennel d'hommage à ses vertus, en portant lui-même son corps avec les premiers personnages de l'Etat. Quant aux pauvres, ils pleuraient comme s'ils avaient perdu leur trésor.



CHAPITRE IX

SOMMAIRE. Mœurs du siècle. — Injustice des gouvernants. — Conséquences de ce mal. — Empiètements sur les attributions de la magistrature. — Efforts de Meneses pour rétablir l'empire des lois. — Effets fâcheux qui s'en suivirent. — Mœurs des habitants des diverses colonies. — Résultats différents. — Effets que le soulèvement des indigènes produisit dans les villes espagnoles. — Usages des indigènes. — Le sacrifice du Proculon. — Faiblesse des néophytes. — Querelles scandaleuses. — Usages religieux. — Marche des églises. — Visites diocésaines. — Exigences des chefs politiques repoussées par les évêques. — Prétentions ridicules des femmes des auditeurs. — Trait intéressant du comte Pedroso. — Municipalités. — Réforme des chapitres diocésains. — Améliorations introduites dans le service paroissial. — Les réguliers détachés des paroisses. — Relâchement de la discipline monastique. — Divers changements dans l'administration des couvents. — Monastères de femmes.

L'aspect que présentaient dans le Chili les mœurs à la fin du siècle passé, alla changeant insensiblement, à mesure que les exigences de la guerre, devenant moins urgentes, donnèrent lieu à une plus exacte observance de la discipline militaire. L'injustice, l'inhumanité, la dissolution et cent autres vices affreux, qui avaient établi leur empire au milieu des Chiliens, devinrent moins fréquents et moins publics; et, en leur place, les vertus généreuses qui semblaient avoir été jusque-là proscrites, apparurent pour relever un peuple souillé par des excès de tout genre, et pour éclairer des hommes dont précédemment l'âme n'avait semblé res-

pirer que le crime. Tel fut l'aspect du siècle dont nous allons tracer le tableau moral.

Le peu de tact et le manque d'équité qu'apportèrent plusieurs chefs dans l'administration des affaires de l'Etat, causèrent mille maux, dont les conséquences retombaient directement sur les villes confiées à leurs soins. Plusieurs d'entre eux, qui étaient arrivés par les grades de la milice, du dernier au premier rang, conservèrent dans leur conduite certaines habitudes, qui ne convenaient en aucune façon à la dignité suprême dont ils se trouvaient investis. D'autres, chargés d'un commandement temporaire, prévoyant que la durée de leur administration ne serait pas fort longue, cherchaient à s'enrichir bien vîte, sans examiner si les moyens employés pour atteindre leur but étaient ou n'étaient pas licites. Comme l'intégrité des subalternes aurait pu devenir un obstacle à leurs prétentions, ils évitaient fort soigneusement que les emplois de cette catégorie fussent confiés à des personnes d'une conscience délicate. Le capitaine général avait été autorisé par le roi à y nommer par intérim, et pouvait par conséquent en disposer à son gré. Il y avait là pour la cupidité une riche veine, qui fut exploitée avec succès. Peu soucieux du véritable mérite, certains présidents offraient les charges honorables et lucratives au candidat qui payait, pour les obtenir, la plus forte somme ; et ce trafic honteux, loin de se faire secrètement, était divulgué par ceux-là mêmes que la simple décence aurait dû engager à le cacher : une conduite semblable fut le germe de maux infinis qui accablèrent le Chili. Les hommes de mérite exclus des postes importants, ils tombaient entre les mains de gens incapables de les remplir, qui ordinairement les faisaient servir à leur profit personnel plus qu'à l'utilité commune. Quand l'homme en vient à éteindre les sentiments de pudeur qui lui sont naturels, et qui l'empêchent, comme une barrière, de se précipiter dans le mal, il se livre aisément à toute espèce de

crimes. Le malheureux ne s'aperçoit même plus des turpitudes qui naguères lui faisaient horreur. Il sait bien que sa ligne de conduite n'est pas droite, mais cela ne le fait pas retourner en arrière.

On commença bientôt à sentir les effets de l'imprudente administration des gouverneurs. Les chefs subalternes, qui devaient leur position à la vénalité, tâchaient de rattraper les sommes qu'elle leur avait coûtées, soit en exigeant violemment des indigènes des redevances illégitimes, soit en privant artificieusement les soldats de leur paie. Les gouverneurs, entourés comme ils le sont partout, d'hommes dont la principale occupation est de couvrir d'un brillant vernis les vices des grands, ne parvenaient pas à connaître toute l'étendue du mal, parce que la vérité ne pénétrait jusqu'à leurs oreilles, qu'après avoir subi mille altérations différentes. Plus d'une fois l'expérience vint leur donner des leçons terribles; mais si elles profitèrent, ce ne fut pas à ceux à qui elles étaient nécessaires, car elles arrivaient trop tard pour eux! Nous avons raconté ailleurs les troubles politiques qu'attirèrent sur le pays les malversations du président Acuña dans son administration, et les excès que commettaient impunément en son nom ses parents et ses amis. Ces faits malheureusement ne furent pas les seuls dans leur genre, et cela même prouve que les causes qui les produisaient, se renouvelaient souvent. Les chefs calmaient le mécontentement de la troupe, en lui permettant le pillage dans le pays des ennemis, ce qui certes n'était ni juste ni conforme aux intérêts du Chili! Les ennemis, de leur côté, attaqués par des soldats à moitié nus, affamés et pressés par une foule de besoins impérieux, qu'ils espéraient satisfaire en s'emparant de biens qui ne leur appartenaient pas, les ennemis cherchaient à repousser la force par la force. Parfois ces extorsions furent la torche qui alluma le feu de la guerre entre les Espagnols et les Indiens; parfois elles constituèrent l'unique cause de

la discorde et des passions hostiles qui animaient les Européens les uns contre les autres, et qui placèrent, en plus d'une occasion, les colonies à deux doigts de leur perte. Où l'intérêt était le même, le butin de l'un ne devait-il pas exciter la convoitise de l'autre?

Les ministres du roi, qui veillaient aux intérêts du fisc sur les points où se trouvait l'armée et les tribunaux établis pour garantir les droits du citoyen pacifique, ne voulaient ou ne pouvaient mettre une borne à ces maux. Souvent la magistrature voyait l'usurpation envahir le sanctuaire de la justice; les juges supérieurs dépouillaient les inférieurs de la connaissance des causes soumises à leur juridiction, soit parce qu'il leur convenait de laisser certains délits impunis, soit pour complaire au pouvoir, lorsque lui-même usait de son influence dans ce sens. Quelquefois le cri des opprimés qui se débattaient sous ces vexations, parvenait jusqu'au seuil des juges; mais que pouvait faire le monarque, dans des contrées dont le séparaient des mers immenses, et dont le gouvernement était confié à des hommes qui étaient accoutumés à s'élever au-dessus des ordres du souverain, quand ils n'étaient pas tout-à-fait conformes à leurs intérêts? Il est vrai que parmi les capitaines généraux qui gouvernèrent le Chili dans le cours de ce siècle, nous en voyons plusieurs qu'on pourrait présenter à bon droit comme des modèles de magistrats zélés, justes, animés d'un seul désir, celui de faire le bonheur de leurs administrés; mais il est vrai aussi que pour suivre un système semblable, il leur fallait s'exposer à toute espèce d'inconvénients, braver une foule de périls, et risquer de clore leurs fonctions administratives d'une manière humiliante, après avoir tout simplement excité contre eux la haine générale! Nous en avons déjà dit quelque chose en traçant le tableau de la situation politique du pays au XVII[e] siècle : qu'il nous soit permis de préciser des faits qui feront mieux connaître le mal. L'administration de D. Francisco

Meneses est mémorable, tant à cause des réformes qu'elle vit établir, qu'à cause de l'énergie et du zèle du personnage qui les introduisit. Le caractère ferme et soutenu du président Meneses donnait à ses résolutions une force qui ne laissait à ceux qui devaient les exécuter, pas même l'espoir éloigné de les éluder. Cela était insupportable pour tous ceux qui jusqu'alors avaient profité du désordre, de l'arbitraire, d'un réel despotisme. C'est ainsi que pendant que Meneses, avec un zèle peu commun, mettait en mouvement tous les ressorts imaginables pour rendre aux lois leur influence, certaines gens creusaient sous ses pas l'abîme où ils méditaient de le précipiter. Des hommes qui occupaient les premiers postes de l'armée se trouvaient à la tête de la conjuration, dont le but était de sacrifier Meneses comme une victime à leur vengeance. L'inspecteur général de l'armée, D. Manuel Pacheco, conçut le projet de lui ôter traîtreusement la vie, et pour l'exécuter, il se rendit secrètement de la Conception à Santiago. Il épia une nuit le président à la porte du couvent et de l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, et lorsqu'il passa, il lui tira un coup de pistolet. Meneses eut assez de présence d'esprit pour dominer le danger. Sans hésiter un instant, il mit la main à l'épée, pour arrêter le traître qui se réfugia dans l'intérieur de l'église, d'où le président l'arracha de vive force. L'instruction du procès commença, le coupable fut envoyé en prison, où il fut trouvé mort quelques jours après; mais cela ne calma pas la tempête qui s'annonçait tout d'abord avec des symptômes si alarmants. L'évêque de Santiago, l'Audience royale et d'autres personnages se plaignaient hautement du président, et leur opposition animait ses véritables ennemis. Nous avons fait connaître ailleurs la raison des malheurs qui survinrent à cet homme, que les services les plus éminents rendaient sans doute digne de hautes récompenses. Telle est la triste perspective que nous présente la corruption qui gangrenait la partie la plus im-

portante du corps de l'Etat, celle qui était appelée par sa position à prêter une coopération efficace aux vues bienfaisantes de ses administrateurs.

Les mœurs des simples bourgeois offrent un aspect aussi varié que celui des villes du royaume. Les habitants du territoire qui s'étend au nord de la Maule, et en particulier ceux de la ville de Santiago conservèrent une certaine sévérité de mœurs qui les rendait recommandables. Malgré leurs relations fréquentes avec les habitants du midi, leurs manières, leurs usages et même leurs plaisirs étaient tout-à-fait différents. Après la destruction de l'Impériale, Santiago était devenu le centre des richesses et des lumières, et la résidence de la noblesse du Chili; et soit par suite de l'éducation soignée de ses citoyens, soit à cause de l'influence de la religion qui s'y faisait sentir puissamment, les égarements déplorables et les excès scandaleux qu'on remarquait sur d'autres points du pays, étaient comme entièrement inconnus dans le sein de cette cité. Les demoiselles des familles riches recevaient leur éducation dans les monastères, et ne les quittaient que lorsqu'il s'agissait de les établir, ou lorsque l'exigeaient d'autres raisons de convenance ou de nécessité. C'est à cette éducation dans les cloîtres qu'il faut attribuer la sévérité de mœurs, qui caractérisait à cette époque beaucoup de familles de Santiago, et le grand nombre de personnes de la classe la plus distinguée de la société, qui embrassaient la vie religieuse. Les enfants sucent ordinairement avec le lait les idées et les tendances de leurs parents, et si la jeunesse de Santiago était élevée sous un système d'extrême retenue, qu'entretenaient beaucoup de pratiques pieuses, il n'est pas étonnant que tant de jeunes gens et de jeunes personnes voulussent rendre permanent dans les monastères, un genre de vie auquel les habitudes et les sympathies de leur enfance les attachaient fortement. Les pères de familles, sauf de légères exceptions,



accueillaient avec transport l'expression du désir d'embrasser la vie religieuse que manifestaient leurs enfants, et il n'était pas rare de voir en un seul jour plusieurs individus de la même maison faire des vœux solennels. Parmi plusieurs cas semblables, nous voulons faire une mention particulière de trois filles du président Meneses, qui firent à la fois profession dans un couvent d'Augustines. Une dévotion mal entendue permettait aux filles qui se consacraient à Dieu dans la vie religieuse, de disposer de la succession future de leurs parents, en faveur de fondations pieuses ou de chapellenies, dont quelques membres de la famille recueillaient les bénéfices souvent au préjudice des autres. Souvent encore ces fonds étaient destinés à des objets étrangers à la famille qui fournissait la dot, comme à établir les solennités de la fête de quelque saint, à augmenter les revenus d'un couvent, ou à un autre objet semblable [1]. Comme vestige d'un usage si général à Santiago, on voit encore subsister aujourd'hui les nombreuses fondations, qui furent établies par les profès à l'époque dont nous nous occupons.

Nous avons dit que les mœurs des habitants du territoire situé au sud de la Maule étaient tout-à-fait opposées à celles qui caractérisaient en général les colons des autres provinces de l'Etat. Les villes du midi présentent, au commencement de ce siècle, l'image du désordre et de l'immoralité la plus excessive. Les habitants regardaient comme de vains songes les périls sérieux qui les menaçaient; et, possesseurs d'immenses richesses et de nombreuses *encomiendas*, ils se li-

[1] Il ne nous est pas du tout démontré, nous l'avouons, que les règles inventées par les légistes modernes, pour empêcher ou pour entraver les dispositions en faveur d'établissements religieux, d'œuvres charitables, etc., vaillent mieux, même au point de vue purement économique, que la liberté dont jouissaient anciennement à cet égard les moines et les religieuses comme les autres citoyens. Nous ne trouvons point que de permettre aux filles qui se consacraient à Dieu dans l'état monastique, de disposer en faveur d'œuvres pies d'une fortune, dont on ne leur contestait pas tout autre usage, ce fût le fait d'une dévotion mal entendue. (*Note du traducteur.*)

vraient à toutes les délices d'une vie oisive. De grands festins entretenaient les relations faciles, les habitudes d'ivresse et toute espèce de dissolution. La licence des jeunes gens alla, dans l'opulente Osorno, jusqu'au point de ne respecter pas même la sainteté des cloîtres, où ils osaient pénétrer pour observer la beauté des élèves. A la vue d'un pareil désordre, on ne s'étonnera pas de la cruauté avec laquelle les indigènes étaient traités par leurs maîtres. La prospérité, en enorgueillissant l'homme, lui fait oublier les devoirs qui l'attachent à ses semblables. S'accoutumant à regarder avec mépris ceux que le malheur soumet à son autorité, il croit ne leur devoir d'autres égards que ceux que le caractère ou l'éducation inspire ordinairement à l'homme raisonnable, même en faveur des êtres irraisonnables. Bascuñan, Ovalle et les autres historiens qui vécurent à l'époque de ces désordres, n'hésitèrent pas à attribuer la ruine de ces villes infortunées à la colère de Dieu, excitée par les abominations qui se passaient dans leur sein.

L'insurrection des indigènes, la perte de l'Impériale et des autres colonies australes amenèrent l'introduction de nouveaux usages, et aussi de mœurs nouvelles parmi les Espagnols. Un grand nombre d'entre eux, qui s'établirent parmi les Indiens, soit de leur plein gré, soit comme captifs, adoptèrent la manière de vivre de leurs maîtres. Bascuñan, qui resta quelque temps en captivité, nous raconte minutieusement les coutumes des Européens qui résidaient au milieu des naturels. Suivant son récit, les uns vivaient dans l'abandon total des obligations que le christianisme impose aux croyants, tandis que les autres se distinguaient dans leurs revers par la piété et par la dévotion, qui contribuaient grandement sans doute à alléger le poids de leurs chaînes. Les Indiens savaient apprécier la grande différence qui existait entre ceux-ci et ceux-là ; et pendant qu'ils se gardaient bien de s'adresser aux premiers, pour être instruits dans la

foi, ils entouraient souvent les habitations des seconds pour entendre de leur bouche les vérités qu'ils enseignaient, non-seulement par leurs paroles, mais aussi par leurs œuvres. Les plus riches cherchaient à les fixer dans leurs maisons et à les marier à leurs filles; la résistance équivalait alors au mépris dans l'opinion de ces maîtres, qui, ayant une fausse idée des lois, croyaient possible la réalisation de tous leurs caprices.

Les coutumes des indigènes subirent de notables altérations, sans doute par suite de leurs étroites relations avec les Européens. Les femmes qui, enlevées des côtés de leurs pères ou de leurs maris, allèrent embellir les sérails des vainqueurs, opérèrent en grande partie ce changement. Elles leur inspirèrent, avec quelques idées religieuses, des sentiments d'humanité et de compassion pour les captifs, et plus d'une fois elles arrêtèrent leur bras près de frapper pour satisfaire leur haine. Néanmoins l'histoire des mœurs des indomptables Araucans, au siècle dont nous nous occupons, est souillée du sang des victimes humaines qu'immola la barbarie, suivant les rites horribles du *Proculon*. L'humanité frémit au souvenir d'un nom dont elle doit rougir. Cette espèce de sacrifices, qui correspondent à ceux que les Mexicains offraient à leur Viztcilipugtli, était proscrite du territoire chilien, lorsque l'étendard de la conquête se déploya sur ses beaux rivages. Les armes araucanes, jusqu'alors regardées comme invincibles, subirent des revers; un guerrier eut la pensée de les offrir à la divinité, pour leur rendre leur antique splendeur. Le *Proculon* fut le moyen qu'on crut le plus propre à réaliser cette pensée. Le *Proculon!* A ce nom pour eux étaient attachés tant de souvenirs sacrés, sans que les cérémonies effrayantes du sacrifice leur inspirassent cette horreur, que la cruauté cause partout à l'homme civilisé! Bascuñan, qui y assista quelquefois et qui fut même destiné à servir de victime dans ce sacrifice affreux, nous fait connaître les cérémonies qui l'accompagnaient. L'infortuné destiné à être

immolé, comparaissait nu et les mains liées devant les guerriers qui devaient assister au sacrifice; chacun des témoins lui donnait un baiser au front, en murmurant certaines paroles mystérieuses. Le chef suprême confiait au plus digne des assistants la mission barbare de briser d'un coup de masse d'armes la tête de la victime, de lui arracher le cœur et de l'offrir encore tout fumant, d'abord au soleil et ensuite à chacun des guerriers présents. Cette scène sauvage eut lieu en mai 1629, et elle a fait rejaillir sur Putapichion, qui exerçait alors l'autorité souveraine dans l'Araucanie, une tache immonde qui ternit toute la gloire qu'il avait acquise par ses exploits héroïques. Le rétablissement du *Proculon* fut envisagé de mauvais œil par la majorité des Araucans; ces rites sanguinaires leur déplaisaient, et Maulican lui-même, chargé de manier l'instrument homicide, protesta qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres rigoureux de son commandant.

Nous ne pouvons rappeler sans complaisance les sentiments de généreux attachement, que portaient un grand nombre d'Indiens aux Européens. Ils les défendaient courageusement contre leurs ennemis, les protégeaient même au péril de leur vie, et il arriva qu'une fois un indigène quitta ses foyers, ses parents et sa famille, pour délivrer un Espagnol, qu'il accompagna des environs de l'Impériale jusqu'à Santiago.

Les mœurs des néophytes occupèrent sérieusement l'attention des évêques du Chili au commencement de ce siècle. Il y en avait bien peu qui, en embrassant le christianisme, renonçassent sincèrement aux habitudes de leur ancienne vie pour se conformer à la morale pure qu'enseigne l'Evangile; au contraire, une conversion souvent apparente n'était suivie que d'une réforme momentanée, et les vices reparaissaient aussitôt que s'effaçaient les impressions qui l'avaient produite.

Les conquérants accordaient le titre d'amis ou alliés aux

indigènes qui embrassaient la foi chrétienne, et comme tels, ils les recevaient autour de leurs forts, et les prenaient pour compagnons d'armes dans leurs campagnes. De ceux-là les uns préféraient habiter le voisinage des établissements européens, mais les autres n'abandonnaient pas leur ancien domicile. Les résultats du contact des premiers avec les Espagnols donnèrent lieu, en maintes circonstances, à de sérieuses discussions entre les missionnaires les plus instruits. Les indigènes renonçaient à la polygamie, dans l'unique but de recevoir le baptême, mais à peine l'avaient-ils reçu, qu'ils retournaient à leurs anciens usages. Les autorités fermaient les yeux sur ce désordre, pour des motifs d'une haute gravité; on regardait comme tels, d'abord, la nécessité de conserver la paix avec ces hommes, pour les employer à la défense du territoire conquis, et ensuite la peine extrême qu'ils avaient à renoncer à la pluralité des femmes. L'usage était profondément enraciné dans des cœurs vicieux, et leur ignorance s'autorisait des exemples des ancêtres. Mais contre ces motifs et les autres excuses que les chefs européens alléguaient pour justifier leur tolérance, plusieurs missionnaires soutinrent que les gouverneurs, aussi bien que les magistrats, blessaient leur conscience, en permettant aux naturels convertis à la foi de retomber dans la polygamie, à la vue des autorités qui pouvaient la réprimer, et en outre, que les évêques pouvaient et devaient s'adresser aux tribunaux du roi, pour qu'ils empêchassent ce mal, même par la force. D'autres ecclésiastiques plus zélés, mais moins éclairés, en étendant la juridiction de l'Eglise sur des individus placés hors de son sein, voulaient même que les indigènes païens, *qui vivaient parmi les chrétiens*, fussent également contraints à répudier leurs femmes [1]. Ceux qui combattaient ces opinions se fon-

[1] La prétention de ces ecclésiastiques peut sans doute paraître excessive, surtout au point de vue des idées modernes; mais les aventuriers européens avaient-ils plutôt le droit de conquérir l'Amérique, d'en enlever les trésors, d'en persécuter

daient, pour appuyer leurs arguments, sur la situation du pays; ils croyaient que, surtout après la destruction des villes du midi, on était exposé au péril imminent de le perdre pour toujours. Les forces des Espagnols ne suffisaient pas pour l'éviter, et par conséquent il était de la dernière importance de leur assurer le concours des Indiens amis. Du moment où la coaction serait employée à leur égard, non-seulement on ne pourrait plus compter sur leur alliance, mais il faudrait les regarder comme ennemis. Cette considération était en réalité d'autant plus puissante que la chose était certaine, et dans le concours des maux qu'elle faisait avec raison prévoir, et de ceux qu'entraînait le désordre contre lequel on s'élevait, puisqu'il était inévitable de choisir; la prudence et la religion même conseillaient de préférer l'alternative la moins fâcheuse, et c'était sans doute de tolérer la polygamie des Indiens auxiliaires. Ce point une fois admis, il était facile de justifier la conduite des fonctionnaires, incriminée par le zèle peu discret des partisans de l'un des premiers systèmes. Il était néanmoins nécessaire de faire comprendre leur aveuglement à ceux qui vivaient dans cet état déplorable, surtout aux femmes, plus propres à éclairer. Dans ce but, les évêques chargèrent les curés, les missionnaires et même les séculiers, de remontrer aux femmes, qu'une seule était l'épouse légitime du mari, savoir, celle avec laquelle il avait contracté un premier mariage, et que les autres étaient réputées concubines; ce qui, en aucun cas, ne les autorisait à se croire en droit de jouir des privilèges de l'épouse. Le dernier système que nous avons cité était encore le plus choquant. L'Eglise manque d'autorité pour imposer des

les malheureux indigènes, que n'en aurait eu le gouvernement espagnol lui-même d'imposer l'observation de la loi naturelle à ces pauvres Indiens, dont, sous tant d'autres rapports, on respectait si peu la liberté? Quant aux *néophytes qui s'étaient soumis à la domination espagnole*, on ne trouve, ni dans la loi divine, ni dans la loi humaine, aucune raison sérieuse qui pût légitimer en leur faveur la tolérance de la polygamie. (*Note du traducteur*.)

préceptes à ceux qui ne sont pas ses enfants, et par conséquent les évêques ne pouvaient prendre aucune mesure contre les Indiens qui n'avaient pas encore embrassé le christianisme. *Quid nobis de his qui foris sunt judicare?* a dit saint Paul.

Nous avons présenté l'esquisse des mœurs dominantes au Chili dans le cours du siècle qui nous occupe ; nous allons maintenant tracer la marche des églises du pays, qui, malgré leur enfance, firent des progrès rapides.

Les évêques visitaient souvent leurs diocèses, faisant sentir en tous lieux, quelqu'éloignés qu'ils fussent, l'influence bienfaisante de la religion chrétienne. Le pays de Cuyo et la province de Copiapo, que séparaient de Santiago, l'un, les montagnes escarpées des Andes couvertes de neiges éternelles ; l'autre, des vallées sans fin qui se succèdent les unes aux autres, ou désertes ou sablonneuses, reçurent les évêques, qui, surmontant des difficultés que le zèle apostolique seul pouvait vaincre, répandirent, au milieu de leurs populations, les consolations que seule possède la foi personnifiée dans ses saints pasteurs. L'Araucanie, presque toujours agitée par des troubles et des révoltes, souvent arrosée du sang des guerriers, l'Araucanie aussi fut visitée, et là les évêques, comme des anges de paix, apportèrent les effusions de la charité et de la concorde sur une terre que ravageait, comme un incendie dévorant, la guerre la plus atroce. Dans le cours de ces tournées, les évêques avaient coutume de remplir des fonctions qui dépendent de deux charges différentes.

D'abord celles qui se rattachaient au ministère pastoral dont ils étaient investis : la prédication de la parole divine, l'administration de la sainte confirmation, la visite des paroisses, le règlement de tout ce qui y concerne le décorum du culte et de ses ministres, et le bien spirituel des fidèles occupaient préférablement leur attention. Le zèle que déployèrent les évêques dans l'exercice de leurs augustes fonctions était certainement admirable. Non contents de prêcher

dans les grandes assemblées les jours de mission, ils enseignaient à tour de rôle, avec les autres prêtres, les premiers éléments de la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants. La sainte hardiesse, avec laquelle ils reprenaient les vices dominants et stigmatisaient les scandales publics, n'est pas moins digne de remarque, surtout quand il s'agissait de s'élever contre le défaut d'intégrité des juges dans l'administration de la justice. Nous avons sous les yeux les réponses qui furent faites à l'évêque de Santiago, D. frai Bernard Carrasco, lorsqu'il eut fait son rapport au roi sur les scandales qu'il avait cherché à réprimer dans sa visite pastorale, et sur les moyens qu'il avait employés pour remédier au mal, et elles doivent nous faire concevoir une haute opinon du zèle et de la liberté apostolique de ce digne prélat. On voyait souvent, dans le cours de ces tournées, les évêques se frayer une route à travers les monts les plus ardus et des forêts impénétrables pour visiter, dans leurs misérables réduits, de malheureux Indiens récemment convertis. Ceux qui donnèrent entr'autres de beaux exemples de cette admirable charité, ce sont frai Diego de Humanzoro et D. Francisco de la Puebla, parmi les évêques de Santiago; D. Diego Sambrano et D. frai Ignace de Loyola, parmi ceux de la Conception.

Le roi avait coutume de nommer les évêques, inspecteurs royaux, en leur donnant le pouvoir, dans le cours de la visite diocésaine, d'entendre les plaintes de ses sujets contre les magistrats, et de leur rendre justice. Dans ce cas, aux fonctions propres à l'épiscopat, ils joignaient celles qui appartiennent à la magistrature suprême. Ils accueillaient les griefs des opprimés, en demandaient compte aux juges subalternes, et dénonçaient à l'Audience les abus qui se commettaient d'ordinaire impunément à l'ombre de l'autorité. Le monarque eut occasion de remarquer les avantages inestimables qui résultaient d'une semblable intervention,

et il recommanda constamment aux évêques la continuation de leurs visites [1].

Les évêques ne déployèrent pas moins de zèle pour s'opposer à certaines prérogatives, que les magistrats laïcs voulaient s'arroger dans leurs églises. Les discussions qui s'élevèrent plus d'une fois à Santiago, sur la question de savoir s'il fallait observer envers les capitaines généraux, le même cérémonial qu'envers les vice-rois, ont fait beaucoup de bruit. Plusieurs présidents, aussi vains et prétentieux que follement épris de leur propre jugement, paraissaient se complaire à mortifier les évêques, en exigeant qu'ils leur rendissent des honneurs auxquels ils n'avaient pas droit. Le président Laso de la Vega fut par hasard le premier de ces présidents-là, et celui qui laissa les plus tristes exemples à ses imitateurs. Il voulut que, lorsqu'il assistait à la messe, on lui apportât de l'autel le livre des évangiles à baiser. L'évêque Salcedo opposa à la prétention du président la lettre du rituel, qui défend expressément, lorsque l'évêque officie, de rendre cet hommage à aucun prince, à moins qu'il ne soit du plus haut rang, par exemple aux rois. Laso prit en mauvaise part le refus du prélat, et conçut dès lors le projet de ne plus fréquenter son église. La querelle alla prenant chaque jour un caractère plus alarmant; et, le moment arrivé où le gouverneur devait assister à la célébration de la fête de saint Jacques apôtre, il ordonna qu'elle eût lieu dans l'église des Pères de la Merci. L'affaire en était venue à ce point, lorsque parut une ordonnance royale, rendue pour résoudre un cas semblable, qui s'était présenté entre l'évêque et le président de Chuquisaca. Le roi y disait positivement : « Quant à la question de savoir si, après la lecture de l'évangile, on doit le présenter au président, je décide la négative, attendu que ce cérémonial ne doit

[1] Entre autres décrets, celui rendu à Madrid, le 6 août 1660, est extrêmement significatif. (*Note de l'auteur.*)

s'observer qu'avec les vice-rois [1]. » Une décision si claire assura le triomphe de la cause de l'évêque; mais elle n'éteignit pas, dans l'esprit du président, le désir ambitieux d'hommages toujours nouveaux. Se fondant sur le décret du roi qui l'ordonne ainsi [2], il demanda qu'on lui offrît l'encensoir dans les messes solennelles; mais l'évêque trouva le moyen d'éluder une semblable disposition, sans contrevenir à la loi qui l'établissait; elle recommandait, il est vrai, d'encenser les gouverneurs, mais seulement dans les cathédrales où l'usage consacrait ce cérémonial. L'évêque fit commencer une instruction pour constater quel avait été à cet égard l'usage de l'église de Santiago, et comme il se trouva que l'usage était contraire à l'honneur que le président exigeait qu'on lui rendît, l'évêque déclara que le décret n'était pas applicable dans son diocèse.

Les femmes de quelques auditeurs voulurent, elles aussi, exiger des prélats que des honneurs particuliers leur fussent rendus dans l'enceinte des temples. Atteintes du même mal que leurs maris, mais peut-être avec moins de prudence et de réflexion, elles élevèrent des prétentions qu'elles soutinrent avec chaleur, et poussèrent les choses à l'extrême. Elles réclamèrent dans l'église une place qui leur fût exclusivement réservée, et voulurent y arranger leurs tapis et leurs coussins. Elles citaient, à l'appui de leur prétention, diverses décisions royales, qui portaient qu'on devait rendre aux femmes des auditeurs, dans le temple, les mêmes honneurs qu'à leurs maris; mais l'évêque, inébranlable dans sa résolution de ne pas faire de concessions, d'une part funestes à son église, et, d'autre part, contraires au droit, rejeta avec hauteur la demande de cette nouvelle espèce de magistrats, protestant qu'il ne souffrirait pas qu'elles s'arrogeassent dans son église, des privilèges qui les distingueraient du reste des

[1] Balsain, 5 septembre 1609.

[2] Madrid, 11 octobre 1618.

fidèles. Ces grandes dames ne se soumirent pas à la décision de leur pasteur, et s'adressèrent au roi, se plaignant de ce que l'évêque, disaient-elles, les dépouillait de leurs honneurs et de leur prééminence. Philippe III trancha cette querelle féminine, en recommandant à l'évêque de ne rien changer à ce qui s'était observé jusque-là pour le cas particulier. Il n'y avait dans l'église de Santiago aucun usage qui pût servir de règle à cet égard; ainsi, cette affaire que les matrones avait poussée avec tant d'ardeur tomba, et toutes leurs espérances s'évanouirent, au moment où elles s'y attendaient le moins.

Au milieu de toutes ces difficultés, le président, marquis de Baides et comte de Pedroso, signala sa conduite par une grande sagesse. D. frai Gaspar de Villaroel, qui succéda à D. Salcedo dans l'épiscopat, un jour qu'il officiait pontificalement, lui fit offrir à baiser le livre des Evangiles; mais le président déclina l'honneur qu'on lui décernait, et résista avec une constance inébranlable aux instances réitérées de l'évêque, toujours fidèle à la politique habile qui le distinguait dans tous les actes de son administration. Le peuple de Santiago avait besoin de semblables exemples de piété de la part de ses chefs, et de prudence et discrétion de la part de ses pasteurs; une hostilité manifeste entre les deux pouvoirs avait affaibli les sentiments de vénération qu'ils méritent, et pour en fortifier l'empire, l'un et l'autre devaient se respecter publiquement.

La municipalité de Santiago exigea aussi, à la fin de ce siècle, que les évêques lui accordassent quelques distinctions dans le temple. Elle prétendait que de présenter aux membres de ce corps la relique à baiser dans les messes solennelles, c'était un usage suivi dans les autres diocèses d'Amérique et autorisé par les dispositions royales. L'évêque de Santiago D. frai Bernard Carrasco s'opposa à cette prétention, qui, dans son opinion, tendait à introduire dans son église

un nouvel usage, contraire au droit. Le conseil en appela au roi, en développant les motifs de sa demande, et le roi expédia une lettre patente, par laquelle il pria l'évêque de Santiago de faire présenter la relique aux membres de la municipalité, pourvu qu'ils se présentassent à la cathédrale avec l'Audience, et non dans les autres cas.

Les évêques ne cessèrent d'exhorter les municipalités à l'observation fidèle des devoirs religieux. Ces corps représentaient dans leur institution l'ancienne noblesse, et leurs membres étaient spécialement chargés de faire valoir les droits de cette classe de la société, qui comprenait, dans le Chili, les hommes doués de la plus haute valeur morale, et par cela même, ceux qui obtenaient la *baguette* de conseillers étaient réputés comme les premières notabilités du pays. Malheureusement, cette considération n'empêchait pas qu'on ne pût compter dans leur nombre plusieurs individus, dont la vie était loin d'être régulière. A certains jours de l'année, les évêques publiaient des mandements, dans lesquels ils reprenaient avec zèle et fermeté les vices dominants de leur troupeau. L'occasion ne manqua pas où, dans leurs expressions, ils parurent vouloir à dessein atteindre quelque membre du conseil; alors tous les autres, faisant cause commune, se dispensaient de se rendre à l'église, les jours où, d'après l'usage, devaient se lire ces mandements. Nous avons rapporté dans la biographie de Sambrano Villalobos, évêque de la Conception, une des querelles retentissantes auxquelles donna lieu, dans le cours de ce siècle, ce défaut d'harmonie entre les évêques et les municipalités. D'autres faits semblables se produisirent, sinon avec autant d'éclat, du moins avec assez d'animosité pour aigrir de plus en plus les esprits déjà mal disposés d'avance.

L'organisation des chapitres diocésains reçut de notables améliorations dans le cours de ce siècle. En dehors de la collation libre de plusieurs de leurs dignités, le concours que

les canons exigent pour la prébende dite magistrale, eut lieu pour la première fois à Santiago. Le roi ordonna, par des décrets rendus à Madrid le 26 août et le 21 décembre 1677, qu'il fût pourvu de même à la nomination du titulaire de la prébende dite doctorale; mais, comme il ne se présenta point pour cette place de candidat qui réunît les qualités nécessaires, l'évêque pria le royal patron d'y pourvoir aussi par une collation de faveur. Le roi ne le fit point ainsi; mais il décida qu'on ne devait point exiger des concurrents, des grades majeurs; cette décision fut rendue, eu égard sans doute à l'urgence toujours plus grande, que présentait chaque fois la collation de ce bénéfice.

L'assistance des prébendés aux offices de leur église appela l'attention des évêques. Plusieurs d'entr'eux la négligeaient, soit pour s'occuper de l'exploitation de leurs terres, soit pour vaquer, plus qu'ils ne l'auraient dû, à des affaires étrangères à leur ministère. Le mal était grave; il en résultait non-seulement l'oubli de leurs devoirs, de la part de ces ecclésiastiques, mais aussi moins de décence et de dignité dans les exercices du culte. Les évêques s'efforcèrent d'y remédier; mais ou leurs paroles n'eurent pas une efficacité suffisante, ou des circonstances particulières ne permirent pas que ces efforts aboutissent à un résultat favorable. Le roi, informé de l'état des choses, adressa en 1673 à l'évêque de Santiago l'ordre d'appliquer les peines canoniques aux prébendés négligents, dans le cas où ils ne s'amenderaient pas.

Le service des paroisses fit aussi des progrès remarquables, grâce au zèle des évêques. Le nombre en était diminué, au commencement de ce siècle, dans les deux diocèses de l'Etat, mais il s'accrut considérablement à la fin. On cessa d'y envoyer des religieux, et elles eurent à leur tête des prêtres exemplaires et instruits. Maintes fois le roi avait recommandé aux évêques de Santiago et de la Conception, de confier l'ad-

ministration des paroisses de leurs diocèses à des prêtres séculiers plutôt qu'à des réguliers ; mais différents motifs les empêchaient de se conformer à ces dispositions. Cependant les raisons qui avaient déterminé le souverain à les prescrire devenaient de plus en plus pressantes, et faisaient vivement sentir la nécessité de les exécuter. De nouveaux rapports adressés au roi contenaient de nouvelles accusations contre les réguliers : on leur reprochait de perdre complètement de vue leurs obligations monastiques, pour s'occuper du service des paroisses, de se mêler d'entreprises profanes, de posséder des propriétés, et autres faits analogues. Suivant les dénonciateurs, les Indiens étaient scandalisés d'une semblable conduite, les Européens la déploraient, et tous désiraient qu'on apportât un prompt remède au mal. Philippe III s'adressa aux évêques du Chili, et leur recommanda de lui expliquer longuement les raisons qui pouvaient exister, pour conserver les réguliers dans l'administration des paroisses, de les comparer à ces inconvénients, et de le mettre ainsi à même de donner à la question une solution définitive. Mais il ne chargea pas seulement les évêques de cette mission ; il voulut, en matière si délicate, se procurer l'avis et l'expérience d'un plus grand nombre de personnes. C'est pourquoi à l'opinion de l'évêque diocésain il voulut joindre celle des membres du chapitre, et il ordonna que le sentiment de chacun d'eux fût soumis par écrit au conseil des Indes, pour que de ce conseil émanât la solution. Toutes ces mesures furent suivies avec une exactitude religieuse; dans l'un et l'autre diocèse, les opinions des commissaires furent partagées, mais en définitive, tous crurent qu'il était convenable de conserver les réguliers dans les paroisses qu'ils administraient déjà, sauf à ne pouvoir leur en confier d'autres à l'avenir. Les priver d'un seul coup de leurs cures, c'eût été une mesure violente envers les titulaires, et extrêmement préjudiciable aux communautés auxquelles ils appartenaient. Les religieux

destinés par leurs supérieurs au service des paroisses, aidaient annuellement leur couvent d'une quantité de sommes, que l'on consacrait à la construction des églises ou des monastères; les faibles revenus des communautés ne pouvaient suffire à payer les dépenses considérables, que réclamaient les réparations ou la réédification des bâtiments renversés par les tremblements de terre ; les offrandes pieuses des fidèles n'étaient et ne pouvaient pas être très-abondantes : il en résultait que la principale ressource, sur laquelle comptaient les communautés, consistait dans les bénéfices que procurait le service des paroisses, et les leur ôter, c'était en même temps leur ôter le moyen de subsister. D'un autre côté, la suspension subite des curés réguliers les eût frappés d'une espèce de déconsidération, dont se fussent trouvés froissés les citoyens des villes, qui favorisaient de toutes leurs sympathies les communautés religieuses. Chacun pourra facilement étendre ces considérations sur lesquelles s'appuyaient les ordres dans le Chili, comme sur une ancre, pour échapper au naufrage où le décret royal menaçait de les engloutir. Le monarque se conforma au vœu des évêques, et les communautés purent encore se conserver quelques années en possession des cures qu'administraient leurs membres.

Dès l'an 1686, toutes les cures du diocèse de Santiago étaient desservies par des prêtres du clergé séculier; mais il ne pouvait en être ainsi dans le diocèse de la Conception, où les paroisses indiennes restèrent encore sous la direction des réguliers, parce qu'il se présentait assez rarement des ecclésiastiques séculiers pour les soigner. Quant au surplus du diocèse, fertile, riche et bien peuplé dans ce siècle, malgré les calamités de la guerre, à laquelle son beau territoire servait de théâtre, il possédait un clergé assez nombreux, composé tant d'indigènes que d'Espagnols : aussi les paroisses érigées dans les forts ou dans les colonies étaient toujours desservies par des curés choisis dans son sein.

La discipline monastique et la ferveur religieuse se maintinrent dans les communautés, jusqu'à ce que vinrent les relâcher les troubles qui suivirent les assemblées capitulaires dont nous avons déjà parlé ailleurs, et dès lors les moines ne vécurent plus généralement suivant l'esprit de leur institut. Les évêques, au nom du roi, eurent soin de ne pas tolérer, dans leur diocèse respectif, la présence d'aucun moine qui ne reconnût l'autorité directe du supérieur de l'ordre auquel il appartenait. En dépit des défenses formelles du souverain, on voyait souvent passer aux Indes des réguliers, dont les mœurs ne pouvaient guères édifier les païens à la conversion desquels on travaillait. Quelques-uns se trouvaient, en outre, dans un cas qui les rendait encore moins propres à desservir les *doctrines* qu'ils sollicitaient avec empressement; c'était de n'appartenir, par leur profession, à aucun des ordres établis dans le pays. Il ne manqua pas d'arriver au Chili plusieurs moines de cette espèce; mais la vigilance des évêques prévenait d'avance le mal que leurs exemples auraient pu produire, et ne se bornant pas à leur interdire les fonctions saintes et redoutables du ministère sacerdotal, ils les faisaient promptement sortir de leur diocèse.

Les commissaires des ordres délivraient fréquemment à des religieux soumis à leur juridiction, des lettres patentes au moyen desquelles ils pussent se rendre dans les Indes, et solliciter quelque cure des évêques. Cette manière d'agir contrevenait directement aux prescriptions du roi d'Espagne, qui avait décidé qu'aucun prêtre ne pouvait se rendre dans la partie des Indes, soumise à la domination espagnole, dans le dessein de s'occuper du salut des âmes, sans une permission spéciale du conseil; malgré cela, ces moines trouvaient ordinairement un accueil favorable, et comme leur conduite dans leurs fonctions était garantie par les lettres de commissaires dignes de foi, les évêques n'hési-

taient pas, dans le principe, à les employer au ministère des paroisses. On donna connaissance au roi de cette conduite des évêques du Chili; il les pria de recueillir sans délai les lettres qu'auraient pu donner les commissaires, et de les envoyer au conseil des Indes [1].

En vertu d'un privilège accordé par Grégoire XV, les moines nommaient des juges *conservateurs* pour connaître de leurs demandes; mais le vicaire capitulaire qui gouverna le diocèse de Santiago, lors de la promotion de l'évêque D. frai Bernard Carrasco, douta si les religieux qui avaient choisi leurs *conservateurs*, dans les formes prescrites par la constitution du pontife dont nous avons déjà parlé devaient, en cas de prévention, être cités devant le *conservateur*, pour les causes purement civiles, et qui par leur nature exigent une sentence judiciaire, ou si peut-être cette citation devait se faire devant l'ordinaire du diocèse. On voulait soumettre la question au pape; mais le conseil des Indes arrêta l'affaire, l'appela à son tribunal et décida que la réponse au vicaire capitulaire porterait ce qui avait déjà auparavant été résolu dans une séance du conseil; à savoir, que les réguliers devaient, en cas de prévention, être cités devant l'ordinaire du diocèse, et non devant le conservateur, dans les causes qui, par leur nature, réclament une sentence judiciaire [2].

Les monastères de femmes, grâce au zèle des évêques, allèrent perfectionnant leur discipline. Ils s'appliquèrent à déraciner certains abus autorisés, soit par la pauvreté des couvents, soit par le pouvoir et l'influence des grands seigneurs, soit enfin par les mœurs mêmes de l'époque. Les faibles revenus dont jouissaient ces établissements, pour se

[1] Lettre datée à Madrid du 20 mars 1696. (*Note de l'auteur.*)

[2] Avis au vicaire capitulaire de Santiago, en date à Madrid du 23 septembre 1696, rappelant textuellement la décision rendue le 24 mars 1647. (*Note de l'auteur.*)

soutenir, amenèrent les religieuses à chercher quelques moyens de les augmenter et de subvenir ainsi à leurs besoins particuliers. Les personnages puissants, d'un autre côté, introduisirent la coutume de faire sortir leurs filles, qui allaient rester dans les couvents pour y faire leur éducation, de les emmener à la maison paternelle, et de les renvoyer ensuite aux couvents, suivant leur gré. Cet abus préjudiciable à la tranquillité des monastères et contraire aux statuts du droit ecclésiastique, alla si loin que certaines élèves sortaient et rentraient tous les jours. Le premier de ces maux alla en diminuant, à mesure que les besoins des communautés devinrent moins urgents, et pour remédier au second, les évêques firent respecter les lois ecclésiastiques [1]. Les usages religieux qui présentaient au Chili, dans ce siècle, un amalgame de choses profanes et de pratiques pieuses, envahirent aussi les monastères. Les religieuses solennisaient quelques-unes de leurs fêtes, spécialement celle de la Nativité de Notre-Seigneur et celle de la Fête-Dieu, par d'abondantes distributions de vivres, et par des illuminations et des feux d'artifice; mais ce qui excitait surtout le plus la curiosité des habitants de Santiago, c'étaient les réjouissances qui précédaient la fête de la Noël. Pendant les neuf jours qu'on appelle jours d'étrennes, les élèves se réunissaient dans le chœur du monastère à l'heure des vêpres, et dans la mise la plus magnifique, elles chantaient et dansaient sous les yeux de la foule, qui se pressait à la grille du chœur pour jouir d'un spectacle qui ne pouvait être désagréable. Les abus que devaient entraîner de semblables usages, ne sont pas très-difficiles à apercevoir. Les évêques élevèrent la voix, et en particulier Humanzoro, qui lança, pour les prohiber, un mandement terrible. Les synodes portèrent aussi leur attention sur ces abus, et les condamnèrent rigoureusement sous les peines les plus sévères.

1 Edit du 13 janvier 1647. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE X

SOMMAIRE. Evènements mémorables. — Invention du crucifix de Limachi et notice sur le culte dont il devint l'objet. — Statue de Marie trouvée dans l'Araucanie. — Tremblement de terre du 13 mai. — Idem du 15 mars.

L'invention de l'image miraculeuse de Jésus-Christ crucifié, qu'on trouva dans les forêts de Limachi, fut le premier évènement qui appela avec raison dans ce siècle l'attention des habitants de Santiago. Peu disposé à rapporter légèrement aucun fait, et surtout de ceux qui pourraient présenter quelque chose d'extraordinaire ou de miraculeux, nous avons pris à tâche de nous livrer à toutes les recherches qui nous ont été possibles, pour constater la certitude historique du Christ de Limachi, dont la dévotion est si répandue non-seulement dans le Chili, mais dans les états voisins. La relation que nous allons faire de son invention et de son culte, est due à des témoins oculaires de ce qu'ils racontent, et repose sur des documents, dont l'authenticité ne pourra justement être mise en doute par personne.

En 1636, un Indien coupait du bois de construction dans la forêt de la vallée de Limachi, située dans l'étendue du département de Quillota. Parmi les arbres qu'il abattit, il y eut un beau laurier, dont il commença à façonner le tronc à coups de hache, sans y apporter aucune attention dans les

premiers moments. Mais l'aspect de la sainte Croix; que tout-à-coup il découvrit formée naturellement et avec la dernière perfection, vint le frapper, et fit tomber son instrument de ses mains. Son admiration s'accrut encore, quand sur la Croix il remarqua le corps du divin Crucifié, de grandeur et de grosseur naturelle, et détaché en relief du bois de l'arbre même. La face était défigurée par un coup de hache; les bras, la poitrine et le côté paraissaient ciselés par quelque sculpteur excellent; et de la ceinture aux pieds, on ne voyait que des membres enveloppés dont l'on ne pouvait suivre distinctement les contours. L'œuvre entière restait unie au tronc de l'arbre, dont elle formait une partie intégrante. La nouvelle de ce fait extraordinaire ne tarda pas à se répandre de toutes parts : une dame noble et distinguée de Santiago, qui possédait de grands domaines à Limachi, se disposa à acheter, sans perte de temps, l'image merveilleuse. Quand elle l'eut achetée, elle lui bâtit un temple au milieu de ses possessions, et lui dédia un autel, où elle fut exposée à la vénération de la foule innombrable qui accourait pour la contempler. L'évêque de Santiago, D. frai Gaspar de Villaroel, fut un des pèlerins, et il accorda des indulgences aux fidèles qui visiteraient l'église. Ce prélat éclairé regarda le prodige comme une preuve nouvelle que Dieu lui-même voulut donner aux habitants du Chili de la vérité de la foi, et non plus par des symboles d'une signification ambiguë, mais par la représentation réelle de la mort du Rédempteur, unique et salutaire moyen par lequel cette foi fut établie! L'historien Ovalle, qui alla honorer aussi l'image sainte, en parle avec une piété aussi tendre qu'édifiante. Nous voulons transcrire quelques-unes de ses impressions :

« Je l'avoue, dit-il (livre I, chap. XXIII), aussitôt que du seuil de l'église je vis cet arbre prodigieux, aussitôt que du premier coup-d'œil j'embrassai encore confusément ce

type céleste du Crucifié, je me sentis intérieurement remué et comme hors de moi-même, en voyant de mes propres yeux ce dont on peut à peine se faire une idée juste, sans le voir, et je n'avais pas pensé que l'objet fût aussi beau, bien que tout le monde me l'eût vanté autant que de raison. »

Le Christ miraculeux acquit une grande célébrité peu après son invention. Il était le but de fréquents pèlerinages, même des extrémités du pays. On en tira un grand nombre de copies, et l'on dédia plusieurs chapelles à son culte. Mais peu à peu cette première ferveur alla en se refroidissant; le temple où il était l'objet d'un culte spécial commença à se dégrader, et le curé intérimaire de Renca, de la juridiction duquel dépendait la vallée de Limachi, transféra la statue à l'église paroissiale, où elle resta jusqu'à ce qu'un furieux incendie réduisît de nos jours en cendres ce monument si vénéré, tant à cause de son antiquité qu'à cause des nombreux souvenirs, si glorieux pour la foi, si consolants pour la piété, qu'il devait naturellement rappeler.

Pendant que les habitants de Santiago voyaient une marque de faveur spéciale du Ciel, dans l'invention du Christ de Limachi, ceux de la Conception proclamaient à haute voix l'apparition d'une autre statue, découverte dans l'Araucanie, près des rivages de la mer qui baigne l'endroit qu'on appelle Tubul. Là se trouve une baie que couronne une montagne qui se lève formée de rochers hauts et escarpés, lesquels, à mesure qu'ils s'étendent et s'effacent graduellement en montées et en descentes successives, rendent plus facile l'arrivée au sommet. Cette montagne se termine par un doux plateau, qui sert de base à un rocher de la forme d'une niche, de deux vares et demie de hauteur[1], et dans cette niche, on voit une statue d'une beauté prodigieuse, qui représente, dit-on, la très-sainte Vierge Marie avec le divin Jésus dans ses bras.

[1] La vare espagnole répond à peu près au mètre. (*Note du traducteur.*)

Le cou et la figure (qui se voient de profil) et les mains de cette statue sont d'une pierre blanche, et sur le cou retombe, pour en rehausser singulièrement la blancheur éclatante, une chevelure en tresses massives. Le vêtement qui couvre le corps de la statue est d'une pierre de couleur rose, et celle qui lui sert de manteau est de couleur orange[1]. Il y avait longtemps que les habitants du mont voyaient cette statue, mais les barbares qu'ils étaient n'en faisaient aucun cas. Eclairés à la fin par la foi, quelques-uns d'entre eux devinèrent ce qu'elle pouvait représenter, et avertirent les Jésuites qui résidaient au fort d'Arauco. Ceux-ci, voulant s'assurer de la vérité, allèrent en personne pour voir ce qu'on leur présentait comme un prodige, et furent effectivement frappés d'admiration, quand ils virent la statue de leurs propres yeux. L'évêque de l'Impériale, informé de tous ces faits, chargea le supérieur de la mission d'en vérifier le caractère. Le supérieur se conforma à ces instructions, et par suite de son rapport, l'évêque ordonna de rendre à la statue un culte secret, jusqu'à ce que la conversion du territoire de Tubulia permît de lui décerner des honneurs solennels.

Mais l'évènement, sans aucun doute, le plus mémorable dont le Chili entier fut témoin dans le cours de ce siècle, c'est l'affreux tremblement de terre qui renversa ses belles colonies, remplissant ses habitants d'une indicible terreur. C'est à dix heures quarante-sept minutes et demie de la nuit, le lundi 13 mai 1647, que se fit sentir ce tremblement, d'une manière si subite, que d'éprouver la première secousse et de

[1] Dieu ne faisait pas seulement éclater ses desseins miséricordieux par de semblables prodiges : « Tous les Américains, dit M. l'abbé de Torrecilla, connaissent les fréquentes et miraculeuses apparitions survenues dans les pays nouvellement convertis. Dans le seul ancien royaume de Nueva-España, dont la capitale était Tenochlitlan ou México, il y eut plus de soixante apparitions miraculeuses de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, faites presque exclusivement à des Indiens.... » Nous entrerons à cet égard dans quelques détails à la fin de l'ouvrage. (*Note du traducteur.*)

voir tomber les édifices fut l'affaire d'un seul et même instant. Santiago, la Conception, la Serena et toutes les autres villes du royaume disparurent comme par enchantement, écrasant sous leurs ruines un grand nombre de personnes. Les temples, les couvents, les monastères, les hôpitaux, en un mot, tous les établissements de piété furent entièrement démolis. Le señor Villaroel, qui gouvernait à cette époque l'Eglise de Santiago, aurait péri sous les décombres des bâtiments de son palais, si au-dessus de sa tête ne s'était trouvée une poutre, qui empêcha un pan de mur de s'écrouler sur lui. Ce même prélat attribua le tremblement de terre aux excès auxquels se livraient, dans leur conduite, les habitants de Santiago; et à peine quelques ecclésiastiques l'avaient-ils retiré du milieu des ruines, que malgré ses blessures il commença, au milieu de la place, à prêcher à ses brebis pénitence et conversion. Le fléau laissa des impressions salutaires dans le cœur de tous ceux qui en furent les témoins, impressions dont sut profiter un zèle éclairé. A Santiago comme à la Conception, et dans les campagnes, on donna de ferventes missions, qui toutes produisirent de bons résultats. Comme à la fin de l'ouvrage (voir le quinzième document), nous allons donner textuellement la relation, que fit du tremblement de terre et de ses incidents l'évêque de Santiago au président du conseil des Indes, nous ne nous y arrêterons pas davantage.

La Conception éprouva un nouveau tremblement de terre bien peu d'années après. Le 15 mars 1657, à huit heures du soir, plusieurs secousses se firent sentir avec une violence telle, qu'elles renversèrent presque tous les édifices de la ville. Mais les ravages du tremblement de terre ne furent pas le seul calice d'amertume qu'eurent à boire alors les infortunés habitants de la Conception. Après cet ébranlement du sol, la mer s'éloigna du rivage, à une distance de plusieurs lieues, et deux heures plus tard, elle reflua impétueusement

sur la plage, couvrant de ses vagues, édifices, hommes, animaux, meubles, enfin tout ce qu'elle rencontra dans sa course furieuse. Les habitants qui eurent le bonheur de pouvoir gagner le haut des collines, y restèrent jusqu'à ce que le péril eût disparu, entendant les clameurs de ceux, que par ci entraînaient les eaux dans leur courant, ou que par là écrasaient les débris des bâtiments, dans les endroits où n'arrivait pas l'inondation, et de beaucoup de malheureux enfin, qui pleuraient la mort d'un père, d'un époux ou d'un frère. La lumière du jour permit d'apercevoir dans toute leur étendue les horreurs causées par le déchaînement de deux éléments si puissants: la terre et l'eau. Une douleur profonde accabla le cœur de tant d'infortunés, mais la religion parvint à les consoler. Le gouverneur, la municipalité, la ville entière s'obligèrent par un vœu perpétuel à célébrer tous les ans l'anniversaire du 15 mars, à l'heure même où le tremblement de terre arriva, par des prières publiques à Jésus crucifié [1].

[1] Les peuples connaissaient encore à cette époque l'efficacité de la prière faite avec les dispositions convenables. Aujourd'hui, que de fléaux ne doivent pas les accabler, avant qu'ils ne pensent à lever les mains et les yeux au ciel! — La ville de la Conception accomplit encore le vœu solennel qu'elle a fait, dans sa détresse, le 15 mars 1567. Le tremblement de terre de 1835 a encore ravivé ce douloureux souvenir et réveillé une foi endormie. (*Note du traducteur.*)



CHAPITRE XI

SOMMAIRE Temples somptueux. — Cathédrale. — Saint-Dominique. — Eglise des Jésuites. — Solennités religieuses. — Introduction de ridicules usages profanes dans la célébration des fêtes des Saints. — Processions. — Brefs du pape. — Doutes de l'évêque de Santiago sur le culte de sainte Rose de Lima. — Solution de ces doutes.

Pour donner une idée exacte de l'état où parvint au Chili le culte religieux dans le siècle qui nous occupe, nous parcourrons d'abord, dans le présent chapitre, les temples qui se construisirent à Santiago et dans les autres villes du pays, et nous pénétrerons immédiatement après dans leur intérieur, pour considérer la beauté et la splendeur de leurs cérémonies religieuses.

Santiago, capitale du royaume, surpassait les autres villes par la magnificence de ses édifices, comme elle les surpassait en étendue et en civilisation. La cathédrale, dont le général D. Garcia Hurtado de Mendoza posa les fondations en 1560[1], avec un zèle digne d'éloges, fut continuée jusqu'au commencement du siècle présent, où D. frai Diego de Medellin célébra sa dédicace. Ce somptueux édifice occupait le côté occidental de la *place du roi*. Son portique faisait face au nord; il avait trois nefs construites en pierres de taille,

[1] *Voir le document n° 19.*

et en outre plusieurs chapelles en briques crûes, lesquelles communiquaient avec les nefs latérales, au moyen d'arcades. Les moines de Santiago semblaient chercher à surpasser la cathédrale, dans la construction de leurs églises. Le P. frai Pedro Salvatierra jeta, au commencement de l'an 1606, les fondements de celle des Dominicains, qui fut construite en briques cuites. Elle comptait cinq chapelles; et entre autres, celle qui était dédiée à la Vierge Marie, sous le vocable de son Rosaire, se faisait remarquer par la richesse de ses ornements; outre qu'elle était toute revêtue de peintures excellentes et des plus belles dorures, elle était fournie d'une grande quantité d'objets en or et en argent pour le service de son culte. Les églises des Pères Franciscains, de la Merci et des Augustins, bâties, les deux premières, en pierres, et la dernière, en briques, n'étaient point inférieures à celle des Dominicains. Pour les élever, on n'avait point épargné les sacrifices, et elles pouvaient rivaliser de magnificence avec les premiers et les plus fameux temples des autres villes d'Amérique. L'église des Jésuites, commencée en 1595, sous la direction de Miguel Teleña, religieux coadjuteur du même institut, fut aussi célèbre par la beauté et la splendeur de son édifice. On dépensa cent cinquante mille piastres, et l'on passa trente-six années entières à la construire. Les matériaux employés dans la bâtisse des trois nefs étaient des pierres blanches travaillées au pic et assises sur le plâtre; le frontispice se fit avec des pierres de même nature, mais taillées au ciseau. Le tabernacle, placé dans la nef principale de ce temple fut, à cause de la perfection de sa structure et l'éclat de ses ornements, estimé jusqu'à trente-deux mille piastres (près de cent quatre-vingt-dix mille francs), et réputé, sans contredit, comme le chef-d'œuvre que Santiago possédât dans ce genre.

Le culte religieux que l'on rendait à Dieu dans ces temples

correspondait à la grandeur et à la magnificence des édifices. « Si nous avions à juger, dit l'historien Ovalle, de ce qu'est Santiago, par tout ce qui la distingue dans le culte divin, nous la prendrions pour beaucoup plus importante qu'elle ne l'est, et peu de villes pourraient se comparer à lui ; car l'éclat, la propreté et le soin avec lesquels s'y célèbrent les cérémonies religieuses, et les dépenses qui s'y font en musique, encens et cire, sont incroyables. » En nous arrêtant à donner les détails de quelques-unes de ces fêtes, nous pourrons faire connaître plus facilement l'état du culte. Indépendamment des offices quotidiens, chaque église célébrait quelque fête particulière, et mettait tous les soins possibles à ce que le jour se passât avec toute la solennité convenable. Les membres des confréries et les personnes pieuses y accouraient d'abord pour s'approcher, des flambeaux à la main, de la sainte table, et assistaient également aux autres offices et aux processions qui en formaient ordinairement la clôture. La célébration de la Fête-Dieu était générale dans toutes les églises. A la cathédrale, elle durait pendant toute l'octave, et les frais en étaient supportés par l'évêque, par le capitaine général et par les membres de l'Audience, qui prenaient chacun leur jour par rang d'ancienneté. Aux processions se rendaient sans exception toutes les corporations, les communautés portant leurs croix et les statues de leurs patriarches, les confréries et leurs dignitaires, les compagnies des classes ouvrières, déployant chacune à leur front une bannière propre à l'art ou au métier qu'exerçaient leurs membres. Les Indiens qui habitaient les contrées voisines, étaient invités à ces processions, et, présidés par leurs caciques, ils dansaient, devant le saint Sacrement, au son de leurs fifres et de leurs tambours discordants. C'est de la même manière qu'étaient célébrées les fêtes et processions du Rosaire chez les Dominicains, de la Chandeleur chez les Augustins, de la Croix

et de saint Laurent chez les Pères de la Merci, et de la Conception chez les Franciscains. Les majordomes des confréries et les autres personnes investies de ces fonctions spéciales ornaient les autels, les murs et les toits des églises, de grandes figures en pâte composée de sucre et d'amidon, qu'après la fin de la solennité, on avait coutume de distribuer aux assistants. Il sera facile de se rendre compte des graves inconvénients qu'entraînaient de semblables cérémonies; les dépenses énormes auxquelles on se laissait aller pour y faire face, laissaient à sec les caisses des confréries, et par suite, leurs membres étaient placés dans l'impossibilité de continuer les pratiques de leur institution. Le roi rendit un décret, par lequel il chargeait les évêques de faire diminuer les frais des fêtes religieuses, spécialement de celles qui retombaient à la charge des confréries ou des couvents.

Plusieurs cérémonies du culte présentaient aussi à cette époque quelque chose de profane et de fort ridicule. Les habitants de Santiago et des autres principales villes de l'Etat avaient coutume, pour célébrer la fête de quelques saints, d'ajouter à l'observation des rites certains accessoires, de tout point contraires à la sainteté et à la pureté du culte catholique. Telles étaient par exemple les fêtes des jours de saint Jean-Baptiste, de saint Jacques apôtre, et de la Conception de Marie, dans lesquelles, à la solennité religieuse venaient se joindre des courses de cannes, des courses à cheval[1], des joûtes et des tournois militaires, des combats de taureaux et d'autres divertissements semblables, qui avaient lieu sur la place principale de la ville le jour de la fête et les jours suivants[2]. On représentait aussi des pièces

[1] Dans ces courses à cheval, dites *alcancias*, les cavaliers se lançaient mutuellement des boules de terre creuse, remplies de fleurs, de cendres, etc. (*Note du traducteur.*)

[2] On voit toujours que partout, en Amérique comme en Europe, ce sont les fêtes religieuses qui ont donné naissance aux foires, aux ducasses, aux karmesses, aux assemblées.... Aussi la plupart se tiennent-elles lors de la fête patronale du

sacramentales, dans lesquelles jouaient un rôle les étudiants les plus qualifiés. Une représentation fut fameuse entr'autres, c'est celle que les élèves des Jésuites donnèrent en 1663, à l'occasion de la déclaration faite par le pape Alexandre VII en faveur du mystère de la Conception Immaculée de Marie. Représentant sous différents costumes les souverains des différents empires du globe, ils se rendaient par leur ordre près du pape, qu'on voyait assis sur un grand char triomphal, et le suppliaient de favoriser le culte de ce mystère, le plus glorieux entre tous ceux qui honorent la Mère de Dieu. Les Indiens et les Espagnols de toutes les professions cherchaient aussi, avec la plus grande émulation, à se surpasser les uns les autres dans ces inventions, de manière que d'ordinaire ces fêtes duraient plusieurs jours.

Le goût dominant portait, dans l'organisation des processions, à représenter au naturel les faits ou les mystères qu'il s'agissait de célébrer; ainsi, dans le cours du Carême et de la semaine sainte, on voyait souvent pleurer les images des Saints et le personnage du Christ tomber en agonie; on voyait les Anges descendre du ciel, pour soutenir Marie défaillante sous l'excès de sa douleur. La plupart de ces représentations avaient lieu la nuit, et la réunion d'un nombre considérable de personnes de différent sexe, devait bien occasionner des rencontres dangereuses. Le moment arriva où l'autorité ecclésiastique fut obligée de s'opposer à des actes de dévotion qui, lors même qu'ils paraissaient simples et innocents, finissaient par dégénérer en scènes ridicules, à force de vouloir y rendre, d'une manière de plus en plus vive et frappante, les faits proposés à la piété.—Les Pères Dominicains prêchaient une mission dans leur église de Santiago, et pour y appeler le peuple, ils conduisaient

lieu. Les peuples modernes n'ont, pour ainsi dire, pas une institution ou un usage, pas une pensée ou un sentiment qui ne leur vienne du christianisme.. (*Note du traducteur*.)

processionnellement dans les rues de la ville, Jésus fuyant devant les Juifs qui voulaient le lapider. Dans cette cérémonie qui avait lieu le jeudi des Cendres, on voyait l'image sacrée du Sauveur enchaînée, puis enlevée précipitamment, poursuivie et même maltraitée à coups de pierres. Peut-être les gens pieux trouvaient-ils dans ces cérémonies un motif pour méditer sur les circonstances qu'elles figuraient; mais, pour les enfants et les gens du peuple, c'était simplement une occasion de passe-temps et de plaisanteries. L'évêque de Santiago interdit cette procession sous des peines sévères.

Le culte de la Vierge Marie et des autres Saints prirent, dans ce siècle, un grand accroissement, grâce aux circonstances particulières qui en favorisèrent le développement. Les évêques admirent les offices du *Doux-Nom* [1], des *Secondes douleurs* [2] et du *Rosaire* de Marie [3], l'office de saint Joseph, comme patron de la monarchie espagnole [4], celui de saint Turibe, archevêque de Lima, et celui de sainte Rose de Lima. La piété de doña Marie-Anne d'Autriche, régente pendant la minorité de Charles II, mérite que nous en fassions ici une mention particulière. Lorsque Clément XI eut béatifié Rose de Sainte-Marie, les prémices de sainteté que l'Amérique offrait à Dieu, cette pieuse reine envoya à tous les évêques, vice-rois et gouverneurs des Indes, un décret par lequel elle leur enjoignait de célébrer son culte avec la plus grande solennité possible, afin d'exciter les âmes à l'imitation de ses héroïques vertus. L'autorisation de célébrer la fête de sainte Rose souleva des questions que le roi résolut. L'évêque de Santiago prétendit que l'office de première classe avec octave était autorisé pour le diocèse de

[1] Bref du 26 janvier 1671, et décret du 15 juin de la même année.

[2] Bref du 29 avril 1771, et décret du 12 octobre de la même année.

[3] Bref du 26 septembre 1771, et décret du 2 juin 1772.

[4] Bref du 19 mars 1779, et décret du 3 juillet de la même année.

(*Notes de l'auteur.*)

Lima, et que, par conséquent, il ne devait être célébré, dans les églises du Chili, que comme celui des fêtes du double commun. Le souverain, ayant pris connaissance de la question posée par l'évêque, déclara qu'aux termes de la bulle du pape, sainte Rose devait être considérée comme patronne de toute l'Amérique, et que, par conséquent, on devait, dans tous les domaines de la couronne, lui rendre les honneurs qui lui étaient dus en cette qualité [1].

[1] Décret rendu à Madrid le 21 octobre 1675. (*Note de l'auteur.*)



CHAPITRE XII

SOMMAIRE. Perspective que présentait la foi parmi les Chiliens à la fin du dix-septième siècle. — Obstacles qu'elle rencontrait. — Succès de la prédication dans différents cantons de la province de Valdivia. — Les devins et leurs contes. — Missions de Puren, de Chiloé, des Guaitecas, des Chonos et des Poias. — Mascardi chez les Puelches. — Sa mort. — Travaux de D. José Moncada et de D. José Diaz. — Le président Marin de Poveda fait au roi un rapport défavorable sur les missions. — On établit à Santiago une œuvre de propagande. — Ses attributions et ses résultats. — Conclusion.

La religion chrétienne ne pouvait offrir aucun attrait aux indigènes du Chili, qui erraient, dans leur corruption morale, à une distance infinie de ses principes. Bien au contraire, ses maximes frappaient sévèrement leurs vices et renversaient toutes ces habitudes, dont l'origine se perdait dans les vieilles traditions de leurs aïeux.

Un des principes dominants chez les Indiens, c'était de s'attacher peu à peu à ce qui concernait la religion, et cette indifférence fortifiait encore davantage les coutumes vicieuses, qui présentaient au christianisme une barrière en apparence insurmontable. L'homme ne s'attache qu'aux objets qui excitent son intérêt, c'est là le ressort efficace qui anime toutes ses actions; et quand il n'agit pas, tout paraît inerte. La religion jusqu'alors intéressait peu les naturels du Chili; hors la croyance à un Dieu, le surplus ne les occupait pas le

moins du monde, et dans leur opinion il revenait au même, de lui rendre ou de lui refuser un culte, de lui dédier des temples ou de l'adorer dans toute l'étendue de l'univers. Avant tout, il était donc nécessaire de convaincre profondément ces hommes singuliers, de l'intérêt qui devait les stimuler à s'enquérir des vérités religieuses, comme étant de la plus haute importance pour tout être doué de raison et d'immortalité. Dans tous les pays d'Amérique, les ministres de l'Evangile avaient rencontré des idées religieuses enracinées dans le cœur de leurs habitants, des croyances soutenues avec chaleur et défendues même avec obstination; et profitant de cette circonstance, ils discutaient ces croyances elles-mêmes, et se servaient avec succès des démonstrations évangéliques, dont la force procurait à la vérité du christianisme un triomphe aussi facile que sûr. D'autres missionnaires trouvaient dans les mœurs mêmes, douces et industrieuses des tribus, des moyens puissants d'introduire les principes de la foi, avec les principes de la mécanique, des arts, de la musique, et d'autres branches d'industrie dans lesquelles ils cherchaient à les instruire. Mais les mœurs des Chiliens ne présentaient aucune de ces conditions favorables : enclins par nature à la guerre, ils ne s'accommodaient que de ce qui avait trait à la guerre; jaloux de leur indépendance jusqu'au fanatisme, il leur semblait que toute religion nouvelle les menaçait d'un assujettissement qu'ils détestaient. La foi chrétienne paraissait encore de funeste augure à la plupart, en ce qu'elle subjuguait leur intelligence, tandis qu'ils se complaisaient dans des idées orgueilleuses, au moyen desquelles ils s'affranchissaient de toute croyance et de toute loi religieuse. Pour vaincre cette difficulté, il fallait prouver que la doctrine de l'Evangile garantit à l'homme sa liberté; mais comment le prouver, lorsque ceux qui l'avaient embrassée de gré ou de force, se trouvaient plongés dans la servitude? Il entrait dans les intérêts des conquérants, de

mêler la cause de la foi de Jésus-Christ avec les prétentions des rois d'Espagne, et tout en présentant aux Indiens l'Evangile, en demandant qu'ils inclinassent devant lui leur cœur, ils voulaient les obliger en outre à baisser la tête sous le joug pesant d'une domination étrangère. Quand les missionnaires, en vertu des décisions du souverain, parvinrent à pénétrer seuls dans les villages indiens, ces obstacles paraissaient tomber, et le fruit que recueillait leur intrépidité était abondant et durable; alors les gentils arrivaient à comprendre que le christianisme devrait être la base de leur indépendance, pour qu'elle pût subsister; que dans ses maximes se trouvent consignés les droits incontestables de la liberté, et enfin que les hostilités qu'ils souffraient, étaient condamnées dans le code sacré de l'Evangile qu'on leur prêchait. Des principes si conformes à leurs idées et à leurs mœurs touchaient leur volonté, captivaient leur intelligence, et la religion chrétienne, qui n'exige des hommes qui ne vivent pas dans son sein, aucune autre chose que de la bonne volonté pour se convaincre, et le désir de s'instruire, déployait en beaucoup de cœurs le triomphe de sa vérité. Une guerre destructive, soutenue avec ardeur, n'est pas, il est vrai, et ne peut être une situation convenable pour recevoir la foi de Jésus-Christ; jamais la foi ne peut s'associer à la coaction ni à la violence. L'Araucanie, et les autres états ses confédérés, presque toujours poursuivis par l'épée espagnole, manquaient du repos nécessaire pour s'occuper de la nouvelle croyance qu'on leur annonçait. On sait que les chefs européens faisaient souvent entendre au souverain que la guerre avec les infidèles était enfin terminée; mais on voit aussi, et jusqu'à l'évidence, qu'il y eut à peine quelques chefs qui aient cessé d'attaquer les peuplades indigènes par de fréquentes invasions, en les forçant à prendre les armes pour les repousser. Cet état de choses violent était un autre obstacle bien puissant, qui empêchait le progrès du christianisme

parmi les naturels du Chili. Nous en trouvons une bonne preuve dans les périodes administratives des gouverneurs Zuñiga, Mujica et Meneses, pendant lesquelles la foi remporta parmi les infidèles les plus brillants triomphes, grâce à la paix que maintenaient la prudence et la religieuse bonne foi des magistrats. « Que l'armée se retire, disait au roi Philippe II le Jésuite Valdivia, et alors nous civiliserons toute l'Araucanie. L'Evangile jettera de profondes racines dans le cœur de tous ses habitants, qui cesseront d'être ennemis du nom espagnol comme ils le sont jusqu'ici. » Cette vérité, que cet homme illustre répétait si souvent au commencement de ce siècle, devint chaque jour de plus en plus manifeste par une expérience constante. A la suite de la guerre venaient ses terribles conséquences : les scandales, les haines, les vexations, et mille autres maux qui en sont ordinairement le fruit. Quand nous l'avons signalée comme un des principaux obstacles qui s'opposaient au progrès du christianisme, nous considérions l'animosité que nourrissaient les indigènes contre les Européens; la haine profonde qu'à leur tour les Européens avaient vouée aux indigènes, et les offenses qu'ils se faisaient mutuellement. Nous croyons inutile d'insister sur aucun de ces points, lorsque l'histoire que nous avons racontée des évènements politiques et des mœurs du pays, prouvent notre thèse d'une manière irréfragable. Nous pourrions bien encore indiquer d'autres écueils qui embarrassaient la marche de la foi, tels que l'inconstance qui caractérisait les Araucans, leur esprit changeant, qui maintenant aime ce que plus tard il aura en horreur, l'influence des magiciens ou devins, qui en plus d'une occasion mit en péril la vie des missionnaires les plus fervents, qui pénétrèrent dans l'état de l'Araucanie et dans les contrées limitrophes; mais tout cela étant assez connu par soi-même, il suffira que nous l'énoncions en passant.

A la vue de si énormes difficultés qu'il fallait vaincre pour

planter sur le sol araucan cet arbre aux mille branches du christianisme, nous ne nous étonnerons plus des alternatives et des vicissitudes qu'il éprouva durant ce siècle, de voir les prêtres égorgés ou persécutés, les temples détruits, les rites les plus saints profanés, enfin, voué au mépris et à la haine la plus ardente, tout ce qui se rattachait à la foi. Dieu, dont les jugements sont insondables, voulut que l'arbre de l'Evangile planté sous les coups de la persécution, arrosé du sang de ses ministres, et mille fois mutilé par la main de l'homme, poussât chaque fois avec une nouvelle vigueur, pour prouver au monde qu'il ne puise pas sa force dans la terre, mais qu'elle lui descend du ciel, et que, quand même l'humanité tout entière réunirait ses efforts pour l'abattre, elle ne saurait ébranler une seule racine de l'arbre divin, si la vertu du Tout-Puissant le soutient de son bras.

La paix que donna aux Indiens le président Meneses, rendit les missionnaires à leurs *doctrines* et rouvrit les temples du Seigneur, profanés par la fureur de la guerre. L'Araucanie, où la religion était si florissante à une autre époque, ne présentait plus alors les mêmes circonstances qu'auparavant. Ses habitants, abandonnant les colonies, vivaient disséminés dans les campagnes et évitaient soigneusement tout contact direct avec les Européens. Les Pères de la Compagnie avaient beau exhorter les peuplades à se réunir pour construire des églises, et à se faciliter par ce moyen leur instruction religieuse, les plus nombreuses s'y refusèrent obstinément, et l'on ne parvint à l'obtenir dans les petites peuplades de Colcura et de Coronel, que comme un succès brillant, dû à la constance et au zèle de ses prédicateurs apostoliques. Les Jésuites, aux soins desquels fut toujours confiée la mission d'Araucanie, se chargèrent aussi de nouveau de donner des secours à l'île Sainte-Marie. Ses dociles habitants reconstruisirent l'église détruite, et reprirent la route que leur traçaient les missionnaires par leurs

instructions. Pour avoir à leur disposition des ressources plus abondantes dans leurs entreprises, les Pères établirent au fort d'Arauco, en 1686, un collége de leur ordre, où ils se proposaient de donner aux fils des caciques du pays une éducation plus complète. Cette maison subsista fort peu d'années; mais, pendant sa durée, elle prépara des triomphes signalés à la foi, par les lumières qu'elle répandit parmi les aveugles habitants de ces contrées.

Les Pères de la Compagnie remirent, en 1681, le soin de la place de Valdivia à un curé nommé par l'ordinaire de la Conception, avec l'incomparable gloire d'avoir fait connaître le christianisme aux indigènes de ses environs. Les religieux de la Merci qui s'étaient établis dans la ville secondèrent efficacement, par leurs travaux, le zèle pastoral que déploya le curé D. Jean de Dieu Lorca, à conserver sans tache la foi des nouveaux chrétiens, à la tête desquels on le plaçait. Les Jésuites transférèrent leur résidence à Cruces ; de là, à San-José, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la Mariquina, où ils réunirent, à l'ombre d'un temple, leur troupeau dispersé. D. Martin Palanamun de las Cuevas, ulmen de Tolten, n'avait jamais oublié les principes religieux dans lesquels l'avait élevé son père D. Rodrigo de las Cuevas, employé public à Valdivia, aux jours de son opulence. Fait prisonnier lors de la destruction de cette place, il prit pour femme la fille unique du cacique de Tolten, et de leur union naquit D. Martin, qui succéda au poste de son aïeul. L'arrivée des Pères à la Mariquina le remplit de joie, et il alla les supplier en personne de se fixer dans ses terres. Cette invitation fut bien accueillie, et les Jésuites allèrent s'établir à Tolten. L'ulmen fut le premier qui renonça aux usages de la gentilité, qu'il suivait à la honte de sa foi; son exemple fut imité par la plupart, et la mission devint en peu de temps fort nombreuse. La côte de Rucacura, qui s'étend sur un espace de huit lieues, de Tolten jusqu'au fleuve

de l'Impériale (le Cauten), retentit aussi de la voix des missionnaires, et ses habitants eurent le bonheur d'entrer dans le bercail du Sauveur. Dans toutes ces excursions, les prêtres rencontrèrent une vive opposition, de la part de ceux qui vivaient adonnés aux rites superstitieux de la divination, si commune parmi ces nations. Sans doute le christianisme, lorsqu'il se révéla pour la première fois à elles, fit tomber dans le mépris des croyances semblables, comme filles des ténèbres qu'il venait combattre et dissiper; mais, pendant long-temps, ces mêmes nations ne profitèrent pas des lumières de la foi, et, par-là même ces erreurs superstitieuses recouvrèrent l'empire qu'elles avaient perdu. L'inclination qu'on trouvait chez les naturels à croire tout ce qui est extraordinaire et merveilleux, adoucissait la violence qui aurait suffi, en tout autre cas, pour empêcher que ces absurdités ne s'emparassent de leur âme. Ceux qui feignaient de posséder cette science occulte, se cachaient ordinairement de la multitude, et quand ils se montraient à quelqu'un, c'était avec un air taciturne et mystérieux. Ils faisaient le récit de révélations importantes, qu'ils avaient obtenues par les secrets de leur art, et dont l'objet devait s'accomplir d'une manière infaillible. Le ton assuré avec lequel ils parlaient, et les contes sur lesquels ils appuyaient leurs dires, les rendaient maîtres des intelligences. Les missionnaires, pour combattre cette superstition avec les armes mêmes dont se servaient ses coryphées pour la soutenir, découvrirent les misérables artifices qu'ils employaient pour séduire les tribus, et précisant un à un les faits que les charlatans présentaient comme les plus surprenants, ils expliquaient les causes naturelles qui les produisaient [1].

[1] Puisque les missionnaires parvenaient à expliquer par des causes naturelles les phénomènes merveilleux dont les devins et les sorciers indiens frappaient l'esprit des sauvages, nous admettons que, par la ruse seule, ils réussissent à leur donner un caractère extra-naturel; mais, en thèse générale, nous croyons que l'imposture n'était pas au fond de *tous* les mystères et de *tous* les prodiges du paganisme ;

Les belliqueux Purenes, généralement appelés *les libérateurs de la patrie*, soutinrent la guerre avec une constance invincible. Défendus par la nature du sol d'un pays boueux, entouré de hautes montagnes, ils vivaient dans une indépendance absolue des chefs espagnols. Ceux-ci tentèrent plusieurs fois de les surprendre jusque dans leurs retranchements, mais toutes leurs tentatives furent inutiles. Le P. Bernard de la Barra, de la Compagnie de Jésus, pénétra enfin, au risque de sa vie, dans cette *La Rochelle chilienne*, avec le but d'établir dans son sein la mission détruite de Penuelas. Il parvint à réaliser son projet, après avoir supporté de grands travaux, et, malgré les obstacles sans nombre qu'eut à surmonter sa patience, il eut le bonheur de convertir à Jésus-Christ un grand nombre de ces indomptables guerriers. La mission ne subsista que sept années; car les Purenes se soulevèrent contre le gouvernement espagnol en 1665, et au milieu des excès de leur fureur ils livrèrent au pillage tout ce qui appartenait à la mission. Le père Barra eut la vie sauve, parce qu'il se trouvait en ce moment à Boroa. Mais cet orage fut passager, l'emportement des rebelles se calma, et la mission se releva.

Les Jésuites s'occupaient ardemment à la même époque de la construction d'une église sur les ruines de l'ancienne ville de l'Impériale, mais ses habitants s'y opposèrent pour éviter des souvenirs douloureux. Les Pères dûrent donc se résigner à l'établir près de la ville et sur les bords du Cauten, le 23 février 1693. L'année suivante on rebâtit

nous croyons que la puissance diabolique y intervenait plus fréquemment qu'on ne pense. A cet égard, nous renvoyons le lecteur au livre si piquant que M. le marquis de Mireville a récemment publié sur les *Esprits et leurs manifestations fluidiques*. Mme la princesse de Belgiojoso raconte aussi des choses tout-à-fait curieuses sur les tours singuliers et inexplicables qu'opèrent encore aujourd'hui les jongleurs et les devins de l'Asie Mineure, dans un article que contient une livraison de la *Revue des Deux-Mondes*, de janvier ou février 1855. (*Note du traducteur.*)

également l'église de Boroa, dont nous avons mentionné ailleurs la destruction.

Chiloé ouvrait un vaste champ à la ferveur des missionnaires. Ce pays, dont les dépendances s'étendent jusqu'au détroit de Magellan, renferme dans son sein une foule d'îles peuplées par des nations nombreuses, dont les unes, sans avoir de résidence fixe, parcourent la côte en pêchant, et les autres habitent de grandes plaines situées au milieu des Andes[1]. Nous avons donné, dans un autre chapitre, la raison des fruits abondants que le P. Vanegas et ses compagnons recueillirent, au commencement de ce siècle, chez les Chonos et les Guaitecas. Pour les rendre plus durables, le P. Mascardi fonda à Castro, en 1664, un collége, où ses fervents collègues pussent eux-mêmes se préparer, avant de commencer à remplir dans ces régions les pénibles fonctions de leur ministère. Mascardi lui-même fut le premier qui sortit du collège de Castro, dont il était supérieur, pour évangéliser de nouveau les Chonos et les Guaitecas. Quoique Vanegas eût déjà fait cette excursion, et eût laissé la porte ouverte aux ouvriers évangéliques qui marcheraient sur ses traces, les peines et les difficultés de tout genre qu'il rencontra sur sa route ne furent pas moindres. Il eut à la fin la consolation de voir prosternés au pied de la Croix, beaucoup d'infidèles des îles, et retrempés dans la ferveur de leurs premières résolutions les anciens néophytes. Mais à cet apôtre zélé de tant de contrées se présentait une autre moisson nouvelle, difficile à récolter sans doute, mais précieuse et abondante. C'était la tribu Puelche, qui occupait les vallées que forment les immenses crevasses de la Cordilière, vallées remplies de neiges perpétuelles. Elle se distinguait par son caractère féroce et indomptable, et par d'étroites relations avec les Pehuenches et les Pampas. Il semblait au P. Mascardi que toutes

[1] On voit que l'auteur comprend ici, sous le nom générique de Chiloé, une partie de la Patagonie. (*Note du traducteur.*)

ces peuplades seraient comme évangélisées, du moment où il parviendrait à planter la Croix du Sauveur parmi les Puelches. Pour obtenir un pareil résultat, il se fraya une route à travers la Cordilière, sans se laisser effrayer ni par ses énormes rochers, ni par ses incommensurables précipices, ni par ses glaces éternelles; mille fois il se vit perdu au milieu de gouffres sans fond, mille fois égaré au milieu de montagnes sans nombre qui semblent se multiplier les unes derriere les autres; mais il échappa à tous ces périls, grâce à la Providence qui le destinait à mériter de plus brillantes couronnes, grâce à son courage qui devait encore être éprouvé en des occasions non moins dures et difficiles. La nation, qu'allait chercher Mascardi, se montra d'abord portée à l'entendre; ses membres lui promirent de renoncer à leurs coutumes vicieuses et d'dopter les mœurs que prescrit le christianisme. Quelques-uns, en effet, après avoir été instruits, réalisèrent leur promesse, et parmi ceux-là il faut signaler Canicura, qui plus tard rendit des services importants aux missionnaires. Mais cette perspective, qui se montrait sous un jour si favorable aux intentions du fervent prêtre, changea chez les Poyas; il y essuya des contradictions, des persécutions, et enfin la mort, qu'il souffrit d'un cœur joyeux. Fatigués de la prédication, les cruels Poyas commencèrent par parer la victime de rubans, et la percèrent ensuite à coups de flèches, le 14 décembre 1673. C'était là le laurier qui devait couronner les triomphes insignes déjà remportés par un si intrépide champion, à Maule, à Bonne-Espérance et à Chillan. Nous regrettons de ne pouvoir donner des détails plus minutieux sur l'apostolat de l'illustre Mascardi; mais nous n'avons pu acquérir le précieux manuscrit qui contient sa vie écrite par Miguel Olivarès [1].

[1] On peut voir quelques détails intéressants sur cet illustre missionnaire, dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétinean Joly. (*Note du traducteur*.)

L'œuvre de la conversion des Puelches et des Poyas resta abandonnée après la mort de Mascardi; pendant long-temps, il ne se présenta point d'autre missionnaire qui exposât, comme lui, généreusement sa vie, pour les racheter du véritable esclavage où ils vivaient plongés.

Quelques prêtres du clergé séculier contribuèrent avec un égal succès, et en même temps que les Jésuites, à la propagation de la foi; tels furent entr'autres D. José Moncada et D. José Diaz. Il est bien digne d'être loué, bien digne d'être imité, le zèle avec lequel ces hommes, renonçant aux commodités d'une vie libre, se consacrèrent à la prédication de l'Evangile. Le premier était curé de Chillan; et, désireux d'étendre le christianisme, il pénétra, avec le prêtre Diaz, dans les états de l'Araucanie. Leurs paroles produisirent une grande impression, tant parmi les infidèles, que parmi les chrétiens qui vivaient dans l'oubli de leurs devoirs. A l'Impériale, à Colue, à Repocura et en beaucoup d'autres endroits, ils baptisèrent et édifièrent, par les exemples de leur sainte vie, un grand nombre de personnes.

Le président D. Thomas Marin de Poveda ne se tint pas pour satisfait de ces efforts persévérants, que tant de prêtres si zélés faisaient pour propager la foi de Jésus-Christ. Voyant avec les plus vifs regrets se perdre l'excellente occasion de catéchiser les Indiens, que présentait la paix dont jouissait tout le royaume, il informa le souverain, le 26 novembre 1692, des minces résultats et toujours si tardifs que rapportaient ces expéditions. Ces renseignements et d'autres, qui furent fournis au monarque à propos, le mettaient à même de connaître l'état de la religion chrétienne dans les parties du Chili encore indépendantes, et animé par son zèle généreux, il décréta la formation d'une junte composée du président et du membre le plus ancien de l'Audience, de l'évêque et du doyen de la cathédrale de Santiago, des officiers royaux et des deux prêtres séculiers qui s'étaient

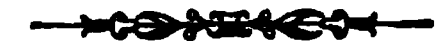
spontanément chargés de prêcher les Indiens. C'est à cette junte ou à ce conseil qu'il appartenait : 1° de partager le territoire des contrées infidèles entre les ordres mendiants chargés de leur conversion, en ayant soin d'empêcher que les missionnaires ne pénétrassent dans un district autre que celui qu'on leur eût assigné ; 2° de tâcher d'amener les Indiens à quitter les terrains accidentés et montueux où ils s'étaient réfugiés, à fuir les agitations qui accompagnent la guerre, et à venir vivre dans les villes qu'on devait fonder pour eux dans les vallées les plus fertiles ; 3° de veiller à la liberté des aborigènes et de les protéger contre les attaques de toute espèce de personnes, quelque honorable que fût leur rang ; 4° de prohiber l'établisssement des *encomiendas* dans le pays, et d'annuler celles qui avaient été établies ; 5° de maintenir les ulmens et les caciques, ainsi que leurs descendants, dans la possession de leurs gouvernements et de leurs domaines ; 6° d'ériger de nouveau la chaire de langue chilienne, jadis fondée à Santiago, laquelle se trouvait supprimée ; 7° d'établir un séminaire où les fils des naturels reçussent leur éducation, et enfin de rendre leur patrie aux habitants de la Mocha, que l'on avait enlevés de leur île pour peupler les environs de la Conception [1].

Conséquemment à ce décret, la propagande établie à Santiago s'occupa de l'organisation des missions qui lui étaient confiées. On compta, en l'année 1699, quarante Jésuites, douze Dominicains et dix Franciscains qui prêchaient l'Evangile aux infidèles. La ville de Chillan fut le lieu désigné par le conseil pour l'établissement du séminaire des naturels. Le zélé curé D. José Moncada lui céda la maison qu'il habitait ; mais les Pères chargés de sa direction ne purent commencer leur enseignement que dans la seconde année du siècle suivant.

Jusqu'ici nous avons suivi pas à pas le cours de la prédi-

[1] Décret rendu à Madrid le 11 mai 1697.

cation dans les états qui composaient l'Araucanie. Si maintenant nous avions à juger de ses fruits par le zèle des prédicateurs ou par les dispositions de la majorité des habitants de ces contrées, nous pourrions les croire abondants et merveilleux; mais nous avons déjà signalé, bien qu'en passant, les pierres d'achŏppement contre lesquelles venait à chaque pas heurter la foi, et qui l'empêchaient d'avancer dans sa marche. Le premier obstacle consistait sans doute dans les mœúrs nationales et dans les préjugés vicieux si profondément enracinés dans le cœur de ceux qu'il s'agissait de convertir. Il est donc vrai que le christianime ne fit pas, durant ce siècle, de grands progrès en Araucanie; mais il est vrai aussi qu'il se maintint, en dépit de ses persécuteurs. La persécution donna une nouvelle importance à ses vérités; elle fit briller la constance de ses apôtres, elle prouva la divinité de ses dogmes.



CHAPITRE XIII

SOMMAIRE. Etat des lumières au Chili. — Maisons d'éducation à Santiago. — L'évêque Salcedo confie son séminaire aux Jésuites. — Pensionnat de Saint-François Xavier. — Son établissement et ses professeurs les plus distingués. — Progrès rapides du pensionnat — On détache le séminaire. — Les chaires d'enseignement sont transférées de Santiago à la Conception. — On les rétablit à Santiago, par suite des démarches des habitants de cette ville. — L'évêque Carrasco ouvre de nouveau le séminaire diocésain. — Erection d'une université à Santiago sous le vocable de Saint-Thomas. — Ses constitutions. — Premiers grades qu'on y confère. — Nouvelle université des Jésuites. — Emulation qui s'éveille entre les membres des deux universités. — Solennités littéraires. — Conflit entre l'ancienne et la nouvelle université. — Décision qui le vide : motifs de la décision.

Les séminaires établis sur différents points du territoire chilien sont ceux qui appellent d'abord notre attention, en rendant compte des progrès des sciences à l'époque dont nous nous occupons. Le zèle à jamais inappréciable des évêques qui administrèrent les églises de Santiago et de la Conception, suivant une marche toujours progressive, savait profiter des obstacles eux-mêmes, pour mener à bonne fin les entreprises favorables à la foi, au triomphe de laquelle ils consacraient leur vie. Les supérieurs des ordres réguliers aidaient de tout leur pouvoir les vues salutaires des évêques, en convertissant leurs couvents en autant d'autres maisons d'enseignement, où l'on acquérait à la fois les connaissances scientifiques et la pratique des vertus; tous travaillaient au

même objet, tous se proposaient une égale fin, tous étaient animés d'un même esprit : aussi ne devons-nous pas nous étonner des résultats immenses qu'ils obtinrent en peu de temps. Quand l'homme renonce, pour agir, aux petites idées qui sont comme l'apanage de sa misérable condition ; quand il se propose, comme objet unique de ses fatigues, de faire, en vue de Dieu, du bien à ses semblables, alors il voit s'évanouir devant lui les obstacles, à mesure qu'ils apparaissent; alors il sent s'augmenter ses fórces, au moment même où il s'attaque aux difficultés, qu'il pourrait croire capables de les épuiser.

Nous avons dit ailleurs que le docteur D. frai Juan Perez d'Espinosa posa les fondements du séminaire de Santiago en 1607, et qu'il le dirigea lui-même jusqu'à son retour en Espagne. Salcedo, son successeur dans l'épiscopat, confia la direction de cet établissement à la Compagnie de Jésus, et il conserva cette organisation jusqu'à l'année 1635.

Les Pères de cet ordre avaient ouvert à Santiago, en 1611, un pensionnat sous la protection de saint François Xavier. Le zèle qu'avait pour l'éducation de la jeunesse le P. Diego de Torres, l'engagea à s'aboucher avec les principaux habitants de Santiago, et à les convaincre des grands avantages qu'ils trouveraient dans l'établissement d'un collège, où leurs fils, séparés de toute communication propre à les distraire, vivraient astreints à l'étude. Les ouvertures du Père furent bien accueillies, et, dans un petit cloître arrangé à côté du couvent, l'on ouvrit avec une grande solennité le pensionnat de Saint-François Xavier, et l'on procéda à la bénédiction des *galons* des premiers pensionnaires, en présence de l'évêque, de l'Audience, des chanoines et des conseillers de la ville. Le programme de cet établissement tendait, par ses éléments, à donner une éducation plutôt ecclésiastique que civile. On ne pouvait y recevoir les enfants âgés de moins de douze ans, ni aucun élève qui ne

fût de famille noble et de conduite excellente. A l'intérieur du pensionnat, les jeunes gens étaient soumis à une discipline juste et rigoureuse, et comme moyens de la maintenir, on employait la confession hebdomadaire, la lecture spirituelle et la méditation quotidienne, l'assistance aux sermons les jours fériés, et d'autres pratiques pieuses du même genre. Les études que l'on y faisait se réduisaient à la langue latine, dont tous les secrets et toutes les richesses étaient explorés à fond; à la philosophie et à la théologie, dans leurs différentes branches. Parmi les professeurs qui se distinguèrent à cette époque dans l'enseignement, par une science et un talent remarquables, le Père recteur, Juan d'Umanes, Espagnol, répétiteur de grammaire latine, et le P. Jean-Baptiste Ferrugino, méritent que nous leur consacrions un souvenir particulier. Cette maison ne tarda pas à produire des résultats admirables. Un grand nombre de ses élèves l'honorèrent par des exemples extraordinaires de vertu et de savoir. Elle fournit, en outre, à l'Etat, des magistrats zélés et des citoyens intègres; à l'Eglise, des prêtres fervents et éclairés; et aux ordres religieux, de dignes membres. Entre tous ceux qui firent la gloire du pensionnat de Saint-François Xavier, figurent un Alonso del Pozo y Silva, premier évêque du Tucuman, puis successivement évêque de Santiago du Chili et archevêque de las Charcas; un Manuel Gomez de Silva, premier magistrat de la cathédrale de Santiago, plus tard doyen de celle de Lima, et en dernier lieu évêque de Popayan; un Pedro d'Azua Iturgollen, premier doctoral et écolâtre de Santiago, puis évêque de la Conception et archevêque de Santa-Fé de Bogota; un Diego Montero del Aguila, qui obtint par son talent les distinctions les plus honorables au sein de l'université de Lima, et mérita ensuite d'être élevé aux sièges de la Conception du Chili et de Trujillo; un José de Toro Sambrano, chanoine doctoral de Santiago, et ensuite évèque de la Conception;

un docteur D. Juan Andia Irarrazaval, chanoine et doyen de Santiago du Chili; enfin, nous pourrions présenter une longue série d'évêques et d'autres hommes éminents par leur vertu, par leur littérature et par mille autres qualités, qui furent élevés dans cette pension; mais les limites dans lesquelles il est nécessaire que nous nous renfermions, ne nous le permettent pas. L'établissement continua à subsister dans le lieu où il avait d'abord été fondé, jusqu'à ce que le capitaine D. Francisco Fuenzalida lui donna les maisons qu'il possédait vis-à-vis du grand collège des Jésuites. Ils y montèrent une nouvelle maison, assez vaste pour recevoir non-seulement les jeunes gens de Santiago, mais encore ceux qu'envoyaient continuellement les recteurs de Mendoza et de la Serena, pour qu'ils pussent y puiser l'instruction propre à l'état ecclésiastique auquel ils aspiraient.

Nous avons dit plus haut que l'évêque Salcedo décida la réunion du séminaire diocésain au pensionnat de Saint-François Xavier, et nous avons annoncé en même temps qu'il subsista de cette manière jusqu'à la trente-cinquième année de ce siècle. Alors, en effet, Salcedo lui-même reconnut, pour nombreux que fussent les avantages que les séminaristes retiraient de la brillante éducation donnée par les Jésuites, la nécessité de séparer des aûtres étudiants ceux qui se destinaient directement au service de l'Eglise, et résolut de détacher le séminaire diocésain du pensionnat de Saint-François Xavier. Le séminaire fut installé dans un local tenu en location, et la modicité de la dîme qui fut attribuée à l'établissement, ne permit pas d'entreprendre de grands travaux en sa faveur.

Le tremblement de terre qui renversa, vers le milieu de ce siècle, la majeure partie des édifices de Santiago, paralysa, durant quelques années, le développement de ces maisons. Les Jésuites transférèrent temporairement leurs chaires à la Conception, et ce put bien être là une des

mesures que leur propre avantage leur conseillait de prendre dans les circonstances. Les habitants de Santiago, plus riches, plus instruits et plus désireux de l'éducation de leurs fils que ceux de la Conception, en voyant le collège marcher sur un autre point éloigné, étaient forcés d'en faciliter la reconstruction dans leur ville, avec un bien plus généreux empressement que si les cours avaient continué chez eux, malgré l'insuffisance des bâtiments. Ainsi les choses se passèrent-elles; le pensionnat de Saint-François Xavier sortit de ses ruines, et les études dont le siège avait été un instant placé à la Conception, se fixèrent de nouveau au sein de la capitale.

Le señor Carrasco, évêque de Santiago, donna une forte impulsion au séminaire de son diocèse; il indiqua le local qu'il devait occuper, veilla avec le plus grand soin sur ses bâtiments, et prescrivit à ses élèves certaines règles, dont l'observance les acheminait à la réalisation de la fin religieuse et sociale de leur éducation; il augmenta ses revenus avec des fonds qu'il lui donna sur son propre patrimoine, et le plaça sous la protection des Anges gardiens. C'est par tous ces motifs qu'il en fut toujours considéré comme le second fondateur, et que sa mémoire fut toujours vénérée de tous les élèves, à cause des nombreux souvenirs que son nom seul rappelle. Quelques ordres réguliers, voulant animer leurs élèves à l'étude des sciences par les ressorts de l'émulation, sollicitèrent et obtinrent l'autorisation d'instituer des corps universitaires dans le sein de leurs communautés. Les Dominicains furent les premiers qui s'empressèrent, formant comme l'avant-garde des autres moines, à demander un privilège qui devait leur procurer de si grands avantages à eux-mêmes, comme aux autres corporations religieuses établies dans le pays. A cet effet, le procureur général de la province, frai Balthasar Verdugo, sollicita à Rome la création de l'université thomiste, qui aurait le droit de

conférer les grades littéraires à tous les étudiants du royaume. Philippe III appuya la pétition du procureur général, et Paul V en accorda l'objet par un bref expédié le 11 mars 1619. Le provincial s'occupa d'exécuter les lettres du pape, et entra en possession des privilèges qu'elles accordaient à son couvent le 19 août 1622. En présence du chapitre du diocèse, de l'Audience royale et d'une foule nombreuse, le premier vicaire capitulaire, D. Juan de la Fuente y Loarte, à qui, en qualité d'écolâtre de la cathédrale, était confiée la collation des grades universitaires, donna lecture de la bulle du pape, et déclara instituée l'université pontificale de Saint-Thomas. Les grades littéraires que pouvait conférer cette université étaient les mêmes qu'avaient coutume de donner les autres universités, savoir : ceux de bachelier, de licencié et de maître en philosophie, et de docteur en théologie et en droit canon. Pour y faire arriver, les Pères établirent leurs cours suivant le programme ci-après, auquel il fallait se conformer rigoureusement dans les examens. Etait considéré comme apte au grade de bachelier en philosophie, l'étudiant qui, ayant employé deux années à l'étude de la logique et de la métaphysique, aurait soutenu une thèse publique et subi un examen d'une heure, en présence de cinq gradués de l'université. Le grade de licencié en philosophie était réservé à ceux qui suivaient trois ans les cours de cette faculté, et celui de maître à ceux qui passaient un examen général sur toute la philosophie, en y comprenant la physique, telle qu'elle était étudiée à cette époque. Pour obtenir le *chevron* de docteur en théologie, il fallait suivre quatre ans les cours de cette science. On voyait, la première année, la première partie de Saint-Thomas ; la seconde année, la partie dite *prima secundæ;* dans la troisième, la *secunda secundæ*, et dans la quatrième année, la troisième partie. A la fin de chaque année, le candidat devait présenter un acte public, et au bout de quatre an-

nées, il devait soutenir une thèse générale qui comprît toute la théologie. Comme c'était la seule université qui existât alors au Chili, beaucoup de religieux des autres communautés, qui aspiraient à obtenir les grades littéraires, remplirent aussitôt ses classes. Les Dominicains arrivèrent dans cette situation à exercer une certaine espèce d'empire sur les étudiants, qui les regardaient comme des arbitres souverains de la décision desquels dépendait leur avenir littéraire. Innocent XI renouvela la concession de Paul V, et honora cette université de nouveau privilèges.

Les Jésuites ne tardèrent pas à se présenter pour disputer aux Pères de Saint-Dominique la grande influence que leur assurait le privilège, de leur université. Le vice-provincial s'adressa au pape pour demander qu'il lui permît d'établir au collège de Saint-Michel une université semblable à celle qui avait été concédée aux Dominicains, et d'y conférer des grades. Philippe V recommanda la pétition du vice-provincial, et Grégoire XV fit encore une réponse favorable, mais pour un temps limité. Cet évènement si heureux pour la Compagnie fut célébré avec pompe, et l'on s'occupa immédiatement de procurer à ceux qui avaient reçu la faveur, les avantages qu'elle devait produire. Le recteur du pensionnat fut nommé recteur perpétuel de l'université, et parmi les professeurs qui en faisaient les cours, on choisit le secrétaire, le chancelier et les autres fonctionnaires qui devaient former le corps de la nouvelle université. A peine était-elle établie, qu'une noble émulation commença à se faire sentir parmi les membres qui composaient les deux corps; dans le sein de l'un et de l'autre, se trouvaient des hommes éminents par leur littérature, et qui jouissaient à bon droit d'une haute réputation, des hommes aux lumières et à l'expérience desquels on était accoutumé à confier les intérêts les plus importants de la chose publique, et dont la décision était respectée, comme

l'aurait été celle d'un oracle dans un autre temps, des hommes enfin attachés par des liens étroits à la classe noble de la société, et partageant par là même ses sympathies et ses tendances : tels étaient un Castillo, un Jorquera, un Valenzuela parmi les Dominicains, et un Torres, un Ovalle et un Moscoso parmi les Jésuites. Les professeurs et les étudiants des deux universités avaient coutume de se réunir de temps en temps, pour se livrer à des luttes littéraires, auxquelles prenaient une part active tous les parents et amis de ceux qui avaient à disputer. Ces solennités avaient lieu dans les temples, tant était nombreuse l'affluence des personnes qui accouraient pour y assister. Les sujets qui avaient soutenu une thèse, étaient conduits en triomphe par les rues de Santiago, et reçevaient des félicitations, qui devaient sans doute leur être d'autant plus agréables, suivant que la voix publique déclarait qu'ils les méritaient. Le cœur humain conçoit d'ordinaire facilement des préventions; et lorsque ses mouvements sont animés par l'émulation, le fait qui, en d'autres circonstances, serait regardé comme indifférent, se montre sous des couleurs telles, qu'il provoque contre lui de fortes passions. C'est ce qui arriva précisément aux personnages dont nous nous occupons, et ce que manifestent les faits que nous allons raconter. Les Pères Jésuites avaient chassé plus d'une fois de leurs classes divers élèves, qui se présentèrent aux cours d'autres communautés pour continuer leurs études, et qui y furent admis sans difficulté. Les Pères se plaignirent hautement du procédé des supérieurs réguliers qui recevaient des jeunes gens qu'ils avaient renvoyés, et qu'ils voulurent priver à jamais des moyens de suivre leur carrière littéraire. Ainsi, arguant de ce que le provincial des Dominicains avait admis le prêtre D. Juan Corvalan, comme membre de l'université dont il était recteur, le supérieur de la Compagnie lui fit parvenir sa protestation. Il allé-

guait qu'aux termes des privilèges dont jouissait son ordre, aucun étudiant qu'il eût renvoyé ne pouvait être admis dans un autre établissement, fût-il fondé en vertu d'une concession du souverain pontife. Cette prétention du recteur jésuite parut tout-à-fait exorbitante, et comme d'ailleurs elle ne présentait aucun fondement raisonnable, elle fut repoussée par le recteur dominicain. Sans se rebuter d'un pareil refus, les Jésuites portèrent leur plainte au général de l'ordre de Saint-Dominique; ils se considéraient comme offensés par le provincial du Chili, coupable seulement d'admettre dans les cloîtres de l'université thomiste les élèves qu'ils avaient, eux, renvoyés de leurs cours, et de leur conférer des grades honorifiques. Ils disaient, pour justifier leurs réclamations, que l'expulsion prononcée contre ces élèves était une véritable peine, et qu'aussi long-temps que le délinquant y était soumis, il était inhabile à recevoir les honorables distinctions des grades universitaires. Ils tâchèrent aussi d'attirer l'attention du général sur le préjudice que souffrait, à leur avis, l'autorité des supérieurs, par l'admission dans l'université d'étudiants renvoyés. Le révérend Antonio Cloche, qui à cette époque se trouvait à la tête de l'ordre de Saint-Dominique, feignit d'être convaincu de la justice des réclamations des Jésuites et rendit sa décision, suivant laquelle les Dominicains ne pourraient à l'avenir, conférer des grades, dans leurs maisons, à ceux que la Compagnie aurait chassés. Nous avons dit qu'il feignit, parce que les termes de la décision laissent voir que le désir de concilier les intérêts des deux communautés, et de conserver à tout prix la paix entre des instituts qui tendent à une même fin, fut le principal mobile de la conduite du général.

CHAPITRE XIV

SOMMAIRE. Ecrits de l'évêque Lizarraga. — Quelques mots sur son *Exposition du Pentateuque*. — Mérite littéraire de ses *Sermons du temps*. — Analyse des autres œuvres du même auteur. — Ouvrages de l'évêque Oré : *Description du Nouveau-Monde*, *Symbole catholique*, *Histoire des Martyrs de la Floride*, etc. — Ecrits de Louis Valdivia. — Analyse de sa *Grammaire chilienne* et de sa *Défense de la liberté des indigènes*. — *Histoire spirituelle* du même Valdivia. — Caractère des œuvres de Villaroel. — Coup-d'œil sur ses *Commentaires* et ses *Discours*. — Analyse et objet de son *Gouvernement ecclésiastique pacifique*. — Editions des œuvres de Villaroel. — L'historien Ovalle. — Sa biographie. — Il écrit et publie à Rome son *Histoire du Chili*. — Analyse de cet ouvrage. — Lettres de Diego Rosales. — Notice sur son *Histoire du Chili*. — Notice sur les écrits de Jean-Baptiste Ferrugino, Gaspar Sobrino, Rodrigo Vazquez, Bartolomé Navarro et Balthasar Duarte. — Revue des œuvres de Jacinto de Jorquera. — Ouvrages de frai Alonso de Briceño. — L'*Araucanie domptée* de Pedro d'Oña. — Alonso Ercilla, poète et historien. — La *Captivité heureuse* de D. Francisco Pineda Bascuñan. — D. Jérôme de Quiroga. — D. José Basilio Rojas.

A la tête des écrivains ecclésiastiques qui ont illustré le Chili dans le siècle qui nous occupe, nous devons placer l'évêque de l'Impériale, D. frai Reginald Lizarraga ; car, bien qu'un grand nombre de ses ouvrages ne soit pas parvenu jusqu'à nous, tous ont joui d'une certaine réputation dans son temps. Nous avons fait ailleurs la biographie de ce sage et vénérable prélat ; nous nous bornerons donc ici à donner une notice, quoique succincte, de ses écrits. Le

premier fut une Exposition des cinq livres du Pentateuque, faite suivant l'esprit des Pères de l'Eglise; il y joignit la concordance des endroits de l'Ecriture qui paraissent opposés entr'eux, et l'explication des textes les plus communs de la sainte Bible. L'érudition sacrée et profane que possédait Lizarraga, ne nous permet pas de douter du mérite de ces ouvrages, qui formaient trois volumes in-folio.

Lizarraga forma aussi une collection des sermons de l'année et des fêtes qu'il avait prêchés, et cette collection comprit trois autres volumes in-folio. Le goût qui règne dans ces compositions est celui qui dominait généralement chez les écrivains de ce temps-là; on y voit que l'auteur avait de profondes connaissances en l'Ecriture sainte et en la Patrologie, et le zèle le plus pur pour la réforme des mœurs. Mais quand il s'élève contre le vice, au lieu d'expressions dures, il emploie plutôt de douces exhortations, pleines de candeur et de simplicité. C'est aussi le style de la *Description et colonisation des Indes*. Dans cet ouvrage, il rapporte avec le plus grand naturel tous les évènements qui intéressent son sujet, et bien que l'on observe beaucoup de redondance dans la narration, l'auteur conserve toujours dans sa manière cette qualité si estimable. Nous avons sous les yeux des fragments de cet ouvrage, et nous voulons en citer quelques passages, qui permettent de se former une opinion tant de l'ouvrage que du caractère de son auteur. Le vice-roi du Pérou, D. Francisco de Toledo cherchait à s'assurer s'il fallait considérer, comme vraie ou fausse, l'apparition d'un ange que les Chiriguanos [1] disaient leur avoir parlé et leur avoir donné des croix, qu'ils présentèrent au vice-roi à Chuquisaca. Il fit recevoir solennellement les croix à la cathédrale, et convoquer l'Audience royale, le Chapitre ecclésiastique, les supérieurs des Communautés, et enfin tous ceux qui pouvaient donner leur avis sur la question difficile

[1] Nation barbare qui habitait les montagnes de Bolivie. (*Note de l'auteur.*)

qu'on allait discuter. « Le supérieur de notre couvent était absent à cette époque, dit le P. Lizarraga, et le vicaire de la maison m'envoya pour que j'allasse voir ce que voulait le vice-roi, car nous ne le savions pas ; et l'heure arrivée, nous entrâmes dans la chambre où le vice-roi était couché dans son lit, par suite d'une indisposition. Au chevet s'assit le président Quiñones, puis les auditeurs par rang d'ancienneté ; du milieu du lit jusqu'au bout, couraient les chaises pour les abbés des ordres, et je pris la place du mien, puis le père gardien de Saint-François, le prieur de Saint-Augustin, et le supérieur de Notre-Dame de la Merci. On lut le contenu de trois feuilles de papier, et ceux qui vivent au plaisir de ceux qui commandent, se regardaient en faisant faire beaucoup de grimaces à leur figure, et les autres, qui étaient les moins nombreux, se riaient de ce que l'on ajoutât foi au récit des Indiens Chiriguanos, et finalement, le vice-roi parla en général, rapportant quelques-unes des choses énoncées dans la relation ; puis il commença à s'adresser aux religieux, leur demandant leur avis sur ce que les Indiens demandaient, et insistant grandement sur le respect et la vénération qu'ils montrèrent pour l'autel, quand ils entrèrent dans la salle, et qu'ils avaient et témoignaient aussi pour la croix, et répétant comment, à la vue de l'autel, ils se prosternèrent, sans prendre garde au vice-roi, ni aux autres personnages qui se trouvaient là, et il demanda avis s'il serait bien d'envoyer quelques prêtres au pays des Chiriguanos, car il regardait le conte de ce peuple comme un miracle manifeste ; et de demander si c'était un conte ou non, cela ne lui passa seulement point dans l'esprit. Le vice-roi et ses gens croyaient toujours que la chose était véritable, et il est bien sûr que pendant qu'on lisait la relation, voyant le crédit qu'on accordait à ces hommes plus que bruts, je me rongeais en moi-même, et j'aurais voulu jouir de quelqu'autorité pour dire, avec une certaine efficacité, ce que je

pensais, savais et avais entendu dire des habitudes et des tromperies de ces Chiriguanos et de leurs procédés; mais, gardant la réserve qui est convenable, aussitôt que le vice-roi demanda leur opinion aux religieux, moi, bien que je ne fusse pas abbé, je me levai comme représentant celui de notre ordre, et après avoir salué l'assemblée, je dis au vice-roi : Que Votre Excellence ne s'étonne pas que ces Indiens Chiriguanos témoignent un si grand respect pour la croix; car je me rappelle avoir lu les lettres que l'évêque D. frai Domingo de Santo-Thomas, de mon ordre, envoya au concile et qui étaient écrites par un religieux carme qui parcourait le pays des Chiriguanos. Le licencié Quiñones, président de l'Audience, sans me laisser aller plus avant. Ce carme-là n'a jamais existé, dit-il. Mais, comme j'étais certain du fait que je voulais citer, je lui répondis : Si fait, il a existé. Et le président me contredit par trois fois ou plus, et moi j'affirmai par autant de fois, toujours avec aussi peu de paroles. L'auditeur Réal prit mon parti, en disant : M. le président, le P. Reginald a raison; il y a un carme qui alla quelque temps chez ces Indiens... C'est pourquoi il n'est pas surprenant (continuai-je) que ces Indiens, instruits par ce religieux, honorent tant la croix, et, en ce qui concerce le miracle par lequel ils disent que Dieu leur a envoyé un ange, qui les a prêchés et leur a ordonné de venir trouver Votre Excellence pour demander des prêtres, et tout le reste, je le tiens pour un mensonge; car, c'est un peuple qui n'a aucune notion de la loi naturelle, si profond est l'aveuglement de leur intelligence! et c'est à ces gens-là que Dieu enverrait des anges? Je le tiens pour très-douteux, parce que la doctrine d'hommes fort instruits est que, si un gentil quelconque, à notre époque présente, ayant observé la loi naturelle, se tournait vers Dieu, la Majesté divine, dans sa miséricorde, lui enverrait un exprès pour lui faire connaître Jésus-Christ, parce que saint Pierre dit que l'âme ne peut

avoir ni ne trouver de salut dans un autre, comme il envoya saint Pierre lui-même à Cornelius, et le diacre Philippe à l'eunuque, et aux rois Mages un guide dans une étoile. Je ne nie pas que Notre-Seigneur, usant de sa miséricorde infinie, ne puisse faire envers les Chiriguanos ce qu'ils disent, puisque nous hommes, tous tant que nous sommes, nous lui avons également coûté sa vie et son sang; mais ce qu'ils sont venus dire maintenant, je le regarde comme faux et mensonger, et quant à aller les prêcher, si l'obéissance ne m'en fait pas un devoir, je ne me basarderai pas à me mettre en avant; pourtant, si je suis envoyé, je marcherai à travers le danger. Ce qu'ils prétendent (si je ne me trompe, d'après la connaissance que j'ai de leur caractère), est que sachant que Votre Excellence a fait la guerre au nouvel inca, l'a arraché des montagnes où il se cachait, l'a amené à Cuzco, et en a fait bonne justice, ils craignent que Votre Excellence n'en agisse de même à leur égard, à cause des dommages qu'ils ont fait éprouver aux sujets de Sa Majesté, dans le passé comme dans le présent, et ils veulent amuser Votre Excellence, jusqu'à ce qu'ils aient amassé toutes leurs provisions et qu'ils se soient mis eux-mêmes en lieu de sûreté, et les Chiriguanos qui se sont rendus près de Votre Excellence, et qui se trouvent aujourd'hui dans cette ville, à la première nuit orageuse qui ne permettra pas de les poursuivre, prendront bonnement la fuite, et Votre Excellence restera jouée... Le vice-roi, ayant entendu tout cela, demanda son avis au P. frai Garcia de Tolède, religieux de notre ordre, homme d'un entendement très-sûr et très-net, qui avait son siége à quelque distance de nous; et lui, se tournant de mon côté, dit: Je veux avoir affaire avec mon confrère. Comment avez-vous pu soutenir vos assertions? ne savez-vous pas que Dieu a envoyé un ange à Cornélius? — Je répondis: je le sais très-bien, et je sais aussi qu'avant que l'ange ne lui fût envoyé, Cornélius (comme dit l'Ecriture), était un homme religieux

et craignant Dieu, et lorsque saint Pierre arriva près de lui, il était à prier Dieu... Aussitôt ils nous coupèrent la parole, et je restai comme un grand imbécile, et je passai pour un homme qui avait dit mille sottises, sans avoir personne qui osât souffler un seul mot en ma faveur ou en faveur de la vérité. C'est d'un grand poids pour faire incliner les hommes même contre leur opinion, que de voir les grands pencher d'un côté, parce qu'il faut vraiment posséder une poitrine d'acier pour leur dire la vérité. Je ne dis pas que je l'aie eue ni que je l'aie; mais Notre-Seigneur me donna alors cette liberté pour détromper le vice-roi. Toute l'affaire aboutit enfin à ce que par une nuit pluvieuse ces Indiens s'enfuirent, et le vice-roi prit la résolution d'aller les châtier. Il réunit donc une bonne armée; mais, après mille mauvais succès, il s'en retourna tout désenchanté, sans avoir fait autre chose... que d'avoir coûté beaucoup au trésor du roi et à ses sujets. » L'esprit plein de candeur et de simplicité, que révèle le passage que nous avons copié textuellement, est celui qui règne dans les œuvres de Lizarraga, dont nous avons pu prendre quelque connaissance par les fragments qui s'en conservent encore parmi nous. L'original de la *Description et colonisation des Indes* existe en la bibliothèque royale de Madrid, où le vit le célèbre dominicain Melendez, historien de son ordre dans le Pérou.

D. frai Louis Jérôme d'Oré est un autre écrivain qui illustra le Chili dans ce siècle. Le premier de ses ouvrages est la *Description du Nouveau-Monde et de ses indigènes*. Il y dépeint avec vivacité et naturel la beauté, les richesses et les autres avantages des provinces américaines, que les Espagnols avaient conquises jusqu'alors, et il y parle de la barbarie des Indiens, en termes que nous jugeons exagérés. Cet ouvrage a été publié à Lima en 1598, en un volume in-folio, qui est aujourd'hui devenu extrêmement rare. Presqu'à la même époque, Oré fit paraître le *Symbole catholique*, où il

fit une courte explication des symboles des Apôtres, de Nicée et de saint Athanase. Nous ne pouvons donner une idée précise de cet ouvrage, parce que nous ne l'avons pas vu. L'*Histoire des Martyrs de la Floride* fut écrite par le P. Oré en 1604, et publiée par lui-même immédiatement. Deux ans après, il écrivit son *Traité dogmatique sur les indulgences,* et quelques sermons qui furent accueillis avec faveur. En l'année 1607, il publia, pour l'administration des sacrements, le *Manuel péruvien,* où il joignit au Rituel romain quelques explications sur les sacrements et sur leurs cérémonies, en langue péruvienne. Le dernier ouvrage qu'il mit au jour par son travail fut la *Couronne de la Vierge Marie,* qui contient quatre-vingts méditations sur les principaux mystères de notre sainte foi, et qui parut à Madrid, en langue espagnole, en 1619.

Louis Valdivia, qui joue un rôle si brillant dans l'histoire de ce siècle, prêtre, par son zèle, homme politique, par son habileté, ne se distingue pas moins, comme écrivain, par sa science et ses lumières. Le premier ouvrage qui parut comme le fruit de ses pénibles veilles littéraires, fut la grammaire et le vocabulaire de la langue chilienne. Cette langue, bien obscure en elle-même et difficile à comprendre, faute de règles élémentaires, fut l'objet de prédilection qui absorba l'attention du Jésuite Valdivia. Sans doute cet ouvrage fut imparfait, comme tous ceux qui s'entreprennent pour la première fois; mais, malgré ses imperfections, son utilité fut immense et immédiate. Il fournit aux missionnaires la clef, au moyen de laquelle ils pouvaient pénétrer chez les Indiens, et se mettre en contact direct avec eux. La méthode qu'y suit l'auteur est de présenter d'abord les règles générales de la langue, en descendant ensuite aux règles particulières des noms et des verbes. Avec sa grammaire, le P. Valdivia publia un vocabulaire des mots les plus usités de la même langue. Ce double travail a servi de base à tous les

autres qui ont été entrepris depuis pour le même objet. On ne pourra guères l'apprécier d'une manière convenable, sans connaître le génie de la langue chilienne. Cette langue a bien des radicaux, généralement employés par tous les anciens habitants du pays, mais ils engendrent, pour ainsi dire, un nombre infini de mots particuliers dont usent les divers cantons, et il en résulte une multitude de variantes, dans les termes qui s'appliquent aux mêmes objets. Valdivia fixa dans sa Grammaire le nombre de ces radicaux, et en rechercha les dérivés, et dans son Vocabulaire, il en fit un tableau qui embrasse les mots les plus usités chez toutes les peuplades.

Nous avons eu occasion de remarquer fréquemment que la liberté des Indiens fut comme une passion dominante dans l'âme de Valdivia; les attentats injustes dont il la voyait souvent l'objet, l'engageaient et même l'obligeaient à employer à sa défense d'autres moyens que la prédication et les conseils. Nous devons à la plume de cet homme ardent et intrépide plusieurs mémoires adressés au roi, dans le but de lui faire connaître les véritables causes des insurrections des Indiens. Le Père, stimulé par un saint zèle, y parle avec franchise et énergie, bien qu'il se mît par là en butte aux traits de l'intérêt et de la méchanceté d'audacieux aventuriers. Comme exemple de ce langage, nous citerons le passage suivant : « Votre Majesté cherche à justifier sa cause, en disant que ni Sa Majesté ni les rois ses ancêtres et ses prédécesseurs n'ont donné aux Indiens aucun motif de se révolter contre Sa Majesté. C'est vrai, elle ne leur en a pas donné, non plus que les anciens rois; mais ses sujets, les Espagnols, leur en ont bien donné, et aussi les Indiens ne font-ils pas la guerre à Sa Majesté, mais aux Espagnols. Sa volonté et celle des autres rois a toujours été que les Indiens fussent instruits et bien traités; cela est certain, et on doit le croire de monarques si catholiques; mais ses agents et les autres Espagnols ne les traitaient pas bien : ils leur faisaient au con-

traire des torts, et les magistrats ne punissaient pas ceux qui commettaient ces torts. » Nous ne savons pas si l'on a imprimé quelqu'un de ces mémoires.

Peu de temps avant sa mort, le P. Valdivia écrivit l'*Histoire des évènements les plus notables de sa vie et des faveurs particulières qu'il avait reçues de Dieu*. Il ne fit ce travail que par ordre de son supérieur, et pour rendre de l'état de sa conscience, le compte exact et rigoureux qui lui était demandé.

Les ouvrages de D. frai Gaspar de Villaroel, évêque de Santiago, firent du bruit en ce siècle, non-seulement au Chili, mais encore en Espagne. Ils consistent d'abord dans les *Commentaires sur les évangiles du carême et Réflexions mystiques sur les mêmes évangiles*. Dans cet ouvrage, l'auteur se propose surtout la paraphrase exégétique de l'Evangile; il commence par en commenter les passages les plus importants, et finit par proposer et résoudre les difficultés que peut faire naître le commentaire. Celles qu'il propose sont ordinairement les mêmes que présentèrent contre les vérités évangéliques les anciens hérésiarques; et pour y répondre, il se sert de la doctrine et des arguments des saints Pères qui les réfutèrent; il y mêle aussi quelques réflexions personnelles, faites avec plus d'érudition que de solidité. Ses instructions littérales et mystiques, qui viennent après la solution des difficultés, roulent sur les passages du même Evangile, qu'il essaie d'expliquer plus amplement. Il y règne le mauvais goût que revèlent la plupart des compositions oratoires de ce temps-là : l'auteur accumule des textes de toute espèce, qui alourdissent l'explication du point qu'il traite et fatiguent le lecteur. Souvent ses arguments dégénèrent en subtilités scholastiques, et parfois il s'occupe de questions sans aucune valeur et dont la solution paraît absolument indifférente. Quand il parvient à échapper à ce genre, on remarque dans son style un certain naturel agréable. En commençant

à parler de l'évangile du dimanche de la Passion : « Déjà, dit-il, Jésus-Christ voit briller à ses yeux la hache; déjà il entend les coups de l'ouvrier qui prépare le bois sacré ; déjà il sent sur ses épaules le poids de la croix ; déjà il entend comment ses ennemis complotent sa mort. Et sa pensée alors est que le monde comprenne que s'il meurt sur une potence, ce n'est pas un châtiment, mais un mystère. Il n'est pas coupable; mais ses ennemis sont méchants, car il ne meurt pas comme pécheur, mais à titre de saint : comment pourrait-il satisfaire pour tous les pécheurs, s'il n'était la sainteté même? Si ses propres péchés l'embarrassaient, comment pourrait-il porter les nôtres? Jésus désire que le monde se persuade tellement de cette vérité, que personne ne suppose que ce sont ses propres fautes qui le chargent de peines aussi grandes que celles dont il est menacé [1]. » On a publié diverses éditions de cet ouvrage : la première, à Madrid, sous la direction de l'auteur lui-même, pendant son séjour dans cette ville, et la seconde, après que la première fut épuisée, à Séville, en 1634. Villaroel donna des preuves de son talent et de sa rare capacité, dans le *Gouvernement ecclésiastique pacifique et union des deux pouvoirs pontifical et royal.* La fin qu'il se proposa dans cet ouvrage fut de marquer tant au pouvoir civil qu'au pouvoir ecclésiastique la sphère où ils doivent agir. Les prélats et les juges ecclésiastiques, comme les magistrats et les gouverneurs laïques, y trouvent énoncées de sages règles de conduite pour leurs ministères respectifs. L'auteur y discute avec prudence et érudition des questions de la plus haute importance, et dont la solution touche les églises d'Amérique de plus près que les autres. Cet ouvrage est divisé en deux parties, qui comprennent vingt questions, lesquelles se subdivisent ensuite en divers articles. Les questions de la première partie ont

[1] Tome II, premier discours pour le cinquième dimanche du Carême. (*Note de l'auteur.*)

pour objet des points relatifs à la dignité et au costume des évêques; à la puissance qu'ils exercent comme ordinaires, ou comme délégués du pape dans les causes de foi et contre des religieux; au pontifical et à tout ce qui s'y rattache; et enfin à l'autorité des évêques sur les chanoines, sur les curés et sur les ecclésiastiques non domiciliés dans le diocèse. Dans la seconde partie, l'auteur traite des prérogatives des Audiences et de celles de leurs membres; des égards que les évêques doivent leur témoigner, et des cas où ils peuvent les exhorter; des excès qu'ont coutume de commettre les auditeurs et les magistrats, même dans les limites de leur juridiction; de la prohibition qui empêche les auditeurs de se marier [1], et de la manière dont les évêques doivent procéder contre eux, lorsqu'ils se marient clandestinement; des fiscaux du roi qui suivent les causes près des tribunaux ecclésiastiques; des évêques qui implorent le secours du bras séculier; de la conduite que doivent observer les évêques près des tribunaux, pour conserver l'indépendance et les immunités ecclésiastiques; du soin des évêques à maintenir le patronage royal; et enfin des obligations qu'impose au roi le titre de patron. Mgr Villaroel, en traitant des matières aussi délicates que celles que comprend cet ouvrage, montre de grandes connaissances dans le droit canonique non moins que dans le droit civil, et si par quelqu'une de ses doctrines il s'écartait de celles qu'enseigne l'Eglise, il termine en les soumettant à la décision du pape, dans les termes les plus humbles et les plus religieux. Le *Gouvernement ecclésiastique* de Villaroel compte deux éditions, dont la première eut lieu à Madrid, presque au moment même où l'auteur était promu du siège de Santiago à celui d'Arequipa, et la seconde parut aussi à Madrid, l'an 1738.

Alonso d'Ovalle écrivit à peu près à la même époque ses

[1] Les auditeurs ne pouvaient pas se marier sans l'autorisation du roi d'Espagne. (*Note du traducteur.*)

Notions diverses et curieuses sur le royaume du Chili. Né à Santiago, capitale du Chili, de l'union de D. Ignace Rodriguez del Manzano Ovalle, et de doña Maria Pastene, il fut destiné par ses parents à suivre les cours des Jésuites dans sa ville natale. Son père avait résolu de l'envoyer à Salamanque, pour lui faire profiter des bénéfices de son majorat; mais la Providence, qui le réservait à l'exécution de ses grands desseins, l'appela au cloître d'une manière aussi subite qu'inespérée. Alonso se promenait, le jour de la Nativité dans les rues, sur un cheval richement caparaçonné, lorsqu'en passant devant la porte de la Compagnie, il sentit une impulsion si violente pour se faire religieux, que sans pouvoir y résister, il entra sur-le-champ dans la maison, et demanda l'habit au recteur, qui le lui accorda sans délai. D. Francisco trouva très-mauvais que le recteur se fût rendu si facilement aux désirs de son fils, et attribuant sa résolution à un mouvement de ferveur passager, bien plus qu'à une inspiration du Ciel, il l'arracha violemment du collège, et le déposa dans le couvent des Franciscains, pour qu'il y examinât mûrement sa vocation. Le jeune Alonso souffrit cette épreuve, et d'autres encore, avec une patience inaltérable, et quand elles furent toutes passées, il retourna à la Compagnie, où, grâce à son caractère ardent et à son éminente vertu, il devait produire des fruits si salutaires. Maître d'un riche patrimoine par la mort de son père, il stipula dans l'acte de donation qu'il fit de ses biens, qu'une grande partie en serait consacrée à la fondation de missions annuelles, que devraient donner les religieux de son ordre, aux soins desquels il les confiait.

Ses études terminées avec succès, Alonso fut chargé d'enseigner la philosophie. Nommé ensuite recteur de la maison de Saint-François Xavier, il remplit honorablement ses fonctions; et comme si les occupations qu'elles entraînaient n'avaient été ni lourdes ni fatigantes par elles-mêmes, il se

dirigea vers les districts de l'Araucanie, où il prêcha la foi de l'Evangile avec un zèle exemplaire. Nommé procureur à Rome par le collège du Chili, et muni de recommandations de l'Audience et de l'évêque de Santiago pour le roi d'Espagne et pour le général de la Compagnie, il entreprit son voyage en décembre 1640.

Pressé à Rome par ses supérieurs de donner une notice sur le royaume du Chili, dont le nom même était généralement inconnu, il prit la détermination d'écrire l'ouvrage qu'il intitula : *Notions diverses et curieuses sur le royaume du Chili*. Il réunit dans ce travail tout ce qu'il savait, soit pour l'avoir lu dans les auteurs, soit pour avoir assisté lui-même aux évènements. Le P. Alonso d'Ovalle divisa son histoire en huit livres. Dans le premier comme dans le second, il s'occupe de la nature et des particularités du territoire chilien; dans le troisième, il décrit les mœurs de ses habitants; dans le quatrième et dans le cinquième, il rapporte l'entrée des Espagnols dans le pays, et les faits les plus importants de la conquête; et dans le sixième, quelques-uns des évènements mémorables qui se passèrent dans la lutte héroïque des Araucans; dans le septième, il parle des moyens pacifiques qu'employa le P. Louis Valdivia pour faciliter la prédication de l'Evangile; et dans le dernier, de l'introduction et des progrès de la foi. Le langage de l'auteur est entièrement dénué de tours éloquents et de figures vives et brillantes; sa narration est, au contraire, extrêmement simple; mais on doit considérer cette simplicité même comme la meilleure garantie de la bonne foi avec laquelle il cherche à respecter la vérité dans tous les faits. « Dans tout ce que j'écris, dit-il, je me suis conformé à la vérité, sans m'en éloigner d'un pas pour tout ce que je rapporte avoir vu; le surplus que j'ai entendu ou que j'ai lu dans les auteurs, je le rapporte de même comme je l'ai compris, sans rien ajouter et sans rien ôter à son exact récit. » Mais

malgré ces intentions si sincères, qui honorent tant le P. Ovalle, plusieurs l'ont cru enclin à se laisser séduire par ce qui présente quelque chose de merveilleux; aussi le voyons-nous raconter comme certains, des évènements de l'authenticité desquels la prudence aurait dû le porter à se défier.

Ovalle publia son livre à Rome à la fin de l'année 1644. L'année suivante, il entreprit son retour au Chili, emmenant avec lui trente religieux de son ordre pour peupler les missions; mais il ne put terminer son voyage. En passant à Lima, il fut assailli d'un mal aigu qui l'enleva brusquement; son tempérament, fort affaibli par le travail et par les mortifications, ne put résister à la violence de l'attaque, lorsqu'il était à peine âgé de trente-huit ans.

Diego Rosales, natif de Santiago, s'occupait d'écrire l'*Histoire et la conquête spirituelle du Chili*, en même temps que le P. Ovalle publiait la sienne. Un caractère courageux et intrépide, qui le distingua toujours, lui fit quitter sa ville natale pour aller chercher, parmi les gentils des provinces du sud, de nouveaux adorateurs du vrai Dieu. Presque toutes les missions lui dûrent leur fondation ou leur restauration. Il éleva des églises et des maisons pour les missionnaires dans l'Araucanie, et pénétra ensuite jusqu'à Boroa; de là il fut appelé à remplir la charge de recteur du collège de la Conception, tenu par son ordre, et il reconstruisit également le collège et l'église. Dans ces courses, il ne se contentait pas de prêcher ou de catéchiser, mais il mettait en jeu toutes les ressources que lui facilitaient sa voix insinuante, son élocution vive et son imagination féconde. C'est à tant de brillantes qualités, heureusement jointes à une vertu à toute épreuve, que l'Evangile dut les triomphes insignes que nous avons déjà rapportés. De la Conception, il retourna au sol natal, où l'attendait l'exercice des fonctions de vice-provincial, confiées à ses soins par ses supérieurs. C'est au milieu de si nombreuses et si importantes occupations, que

le P. Rosales dérobait à la nature des moments destinés à la réparation de ses forces, pour les consacrer à la composition de son histoire. Les lettres qu'il adressa de l'Araucanie au P. Louis Valdivia [1] nous font entrevoir quelque chose de la beauté de son caractère, qui se serait révélé d'une manière plus complète dans les pages de son histoire. Le P. Miguel Olivares nous en donne une idée, au moins imparfaite, dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, bien que cet écrivain n'ait pas eu le bonheur de voir l'ouvrage entier, d'après ce qu'il déclare. Nous ignorons les causes qui ont pu contribuer à la disparition de cet ouvrage, et nous la regrettons d'autant plus que nous croyons qu'il aurait présenté, à un haut degré de perfection, le travail que nous avons esquissé avec de grandes difficultés et d'une manière assez peu satisfaisante.

Le nom du P. Jean-Baptiste Ferrugino, qui fut un des plus beaux ornements de la Compagnie de Jésus, tant par ses éminentes vertus, que par les services signalés et de tout genre qu'il rendit à l'humanité dans le Chili, doit être ajouté au nombre des auteurs chiliens de ce siècle. Il publia la vie du vénérable P. Melchior Venegas. Le manuscrit de cet ouvrage fut envoyé en Italie et déposé dans la bibliothèque des Jésuites à Rome. Les PP. Gaspar Sobrino, Rodrigo Vasquez, Bartolomé Navarro et Balthasar Duarte, tous Jésuites d'une vertu accomplie, rendirent un égal service au pays et à la littérature religieuse, en écrivant la vie de Doña Mayor Paez de Castillejo.

Frai Jacinto de Jorquera, dont nous avons retracé ailleurs les vertus, publia, vers le milieu du dix-septième siècle, la *Défense de l'illustrissime señor D. frai Bernardin de Cardenas, évêque de l'Assomption du Paraguai*. Echard, dans ses *Ecrivains illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, fait une mention particulière de cet ouvrage, qu'il présente comme ayant du mérite dans son genre. Voyant l'évêque persécuté et expulsé

[1] *Voir le document nº 20, à la fin de l'ouvrage.*

de son siège par les manœuvres d'hommes puissants et influents, Jorquera invoqua la protection de l'Audience du Chili, pour faire valoir les droits de son client. Nous avons vu les manuscrits d'autres ouvrages de cet auteur, savoir les mémoires adressés à la même Audience, à propos des chapitres provinciaux célébrés à la fois à Santiago et à Cordoue en 1616. Le P. Jorquera se distingue par un style clair et correct, par la manière magistrale avec laquelle il présente et résout les questions sujettes à discussion, et par l'étendue de ses connaissances en matières ecclésiastiques, qu'il accuse à chaque pas.

Nous ne saurions passer sous silence le mérite littéraire de D. frai Alonso de Briceño, originaire de Santiago (Chili) et profès de l'ordre de Saint-François. Il est vrai qu'il fit éclater ses talents hors de sa patrie; mais il ne l'honora pas moins en faisant rejaillir sur elle le lustre de ses fonctions et de sa science. Le P. Briceño fleurit au couvent de Lima, où il enseigna les deux cours complets de philosophie et de théologie. Il publia à Madrid en 1638 deux volumes qu'il intitula : *Controverses* sur la première partie de l'ouvrage du docteur subtil Scot, intitulé : *Reportata in Sententias.* Il commence le premier volume par une introduction historique sur la vie de Scot et les vies de ses plus célèbres disciples, et présente une apologie de sa doctrine; il continue ensuite l'exposition et la controverse des sentences, et dans ce travail, il montre une subtilité digne du docteur subtil lui-même. Dans le second volume il achève la discussion. Urbain VIII nomma ce docte écrivain, évêque de l'église de Nicaragua, dont il prit possession, après avoir reçu la consécration épiscopale à Panama, le 12 novembre 1645.

En même temps que les Araucans, dont la valeur brillait dans les faits d'armes de leurs illustres guerriers, donnaient au Chili un renom glorieux, deux poètes insignes, témoins de ces faits, travaillaient à en revêtir le récit romanesque

de couleurs propres à capter l'admiration et la surprise des nations civilisées.

Le premier d'entr'eux fut Pedro d'Oña, natif d'Angol au Chili, fils du capitaine D. Grégoire d'Oña, qui fut mis en pièces par les Araucans, dans le cours de la guerre. Son amour pour l'étude lui fit quitter sa patrie et passer au Pérou, où sa capacité le fit remarquer avantageusement au collège de Saint-Philippe et à l'université de Saint-Marc de Lima. La jurisprudence occupa principalement son attention, et la profession d'avocat lui procura plus tard des moyens de subsistance honorable dans cette capitale de l'Amérique méridionale. Oña fut certainement le premier Chilien qui prit la plume pour poser les fondements de la littérature nationale; mais ses ouvrages, bien que variés, ne sont pas tous parvenus jusqu'à nous. De ceux que nous connaissons, aucun n'est fameux comme l'*Araucanie domptée*. Nous voulons insérer ici l'analyse qu'a faite de cette œuvre un littérateur chilien avec un jugement solide et une saine critique [1].

« Le poème du licencié Pedro d'Oña, qui porte le titre de l'*Araucanie domptée*, est un livre qui fait honneur à la littérature espagnole, non moins qu'à la littérature nationale. Doué d'un vaste talent, d'une imagination vive et sublime, et d'une singulière érudition mythologique, Pedro d'Oña produisit une épopée où brillent à la fois toutes les beautés et se font remarquer tous les défauts de la littérature de l'époque. Le caractère de poème épique, que nous attribuons à l'ouvrage d'Oña, pourrait peut-être être contesté par les partisans de l'école classique, qui croient indispensable l'observation rigoureuse des règles sanctionnées par l'exemple des premiers auteurs d'épopées, pour qu'un poème puisse aspirer à ce titre. A leurs yeux, l'Espagne, la nation la plus féconde en épopées, n'en a produit aucune qui mérite ce nom. Mais

[1] Frai Vincent Chaparro, de l'ordre de Saint-Dominique, connu par différentes compositions poétiques qu'il a publiées.

nous, qui adoptons pour principe que, dans tous les genres, il est très-possible d'atteindre le but de toute composition poétique, plaire et émouvoir, sans suivre précisément la route tracée par les anciens, nous qui faisons consister la distinction des différents genres de composition, plutôt dans le sujet que dans la méthode et dans les formes, nous pensons que l'Espagne possède beaucoup de poèmes véritablement épiques. Ainsi donc, toutes les fois que l'on célèbre sérieusement un fait important et fameux, on crée, à notre avis, une épopée. Pedro d'Oña se proposa, dans son poème, un des sujets les plus grandioses et les plus éclatants qu'ait jamais pu chanter la trompette épique. En effet, la conquête des Araucans [1], c'est-a-dire du peuple le plus idolâtre de sa liberté, le plus belliqueux et le plus brave dont nous parle l'histoire, était une entreprise aussi ardue que glorieuse pour l'Espagne. Par conséquent, le sujet d'Oña est profondément épique. Néanmoins, si nous nous arrêtons à la manière dont il l'a traité, nous en conclurons qu'il ne s'est point proposé d'écrire une épopée, mais seulement l'histoire de la vie publique de D. Garcia Hurtado de Mendoza, père de son Mécène. Malgré cela, son ouvrage serait moins défectueux, considéré comme poème héroïque, s'il s'en était tenu à célébrer les exploits exacts ou exagérés de D. Garcia, qui eurent lieu dans le Chili, et s'il n'avait pas consacré six chants tout entiers, c'est-à-dire presque la troisième partie du poème, à raconter l'affaire de Quito et la victoire sur le corsaire Richard, évènements qui n'ont pas plus de rapport avec la guerre de l'Araucanie, que n'en a le fait, qu'ils aient été vus en songe par une Indienne, femme de l'un des guerriers, et que, dans ce songe, D. Garcia ait joué le rôle qui

[1] J'ai traduit littéralement l'expression du critique américain. La *Conquête des Araucans* m'a paru bien plus pittoresque et plus énergique que l'expression, plus correcte que l'usage m'indiquait, c'est-à-dire : la *Conquête de l'Araucanie.* Ce n'est rien de conquérir un pays, mais conquérir un peuple ! (*Note du traducteur.*)

lui appartenait comme vice-roi du Pérou, évènements dépourvus d'ailleurs de grandeur et d'intérêt poétique, et racontés avec une pesanteur et une prolixité qui font tomber le livre des mains. L'*Araucanie domptée* finit donc, à notre avis, avec le troisième chant. Il n'y a point de plan dans le poème, et l'action, qui se trouve tronquée dès le commencement, se déroule dans un ordre purement chronologique. Voici le canevas du poème : D. Garcia Hurtado de Mendoza part du Pérou avec son expédition, et ayant fait escale à Coquimbo, après une violente tempête, il débarque à Talcahuano. Il y construit provisoirement un fort où il se renferme avec sa petite armée, attendant l'attaque des ennemis. Ceux-ci ne se firent pas attendre long-temps, et attaquèrent la forteresse avec une hardiesse et un courage qui surprirent les Espagnols. Après une longue lutte, où l'on combattit de part et d'autre avec une fureur inconcevable, les Araucans furent mis en déroute. D. Garcia, animé par cette victoire et par un renfort considérable qui lui arriva des bords de la Maule, résolut de passer le Biobio, et il y réussit, en opérant le passage du fleuve sur un point autre que celui où il avait feint de vouloir l'effectuer, pendant que les ennemis, trompés pas son stratagème, l'attendaient sur l'autre rive. Alors eut lieu le combat que nous pourrions appeler *Combat du lac*, parce qu'il se livra près d'un lac boueux au-delà du Biobio. Les Indiens y furent défaits comme dans la première rencontre, après avoir résisté avec un héroïsme sans exemple. Ici finit, dans notre opinion, l'action principale du poème. Ces deux batailles, loin d'être décisives, n'eurent aucun résultat important. D. Garcia n'alla pas plus loin, et les Indiens, à l'instigation de Galvarino que les Espagnols avaient renvoyé parmi les siens, les mains coupées, afin de les intimider, se préparaient à une nouvelle attaque dont l'auteur ne parle pas, pour s'amuser aux songes de Quidora sur les détails insignifiants de l'affaire de Quito et sur la dé-

faite du corsaire par où il termine le poème. Par conséquent, Oña tronque l'action et ne remplit pas l'objet annoncé par le titre de son épopée. Non-seulement l'Araucanie n'est pas domptée, mais on ne l'a même pas réduite à la défensive, mais elle conserve encore tout-à-fait l'offensive.

» Malgré ces défauts, qui sont sans doute essentiels, l'*Araucanie domptée* est un poème estimable à beaucoup de titres. Sans originalité, sans invention, il est néanmoins parsemé de beautés d'exécution du premier ordre, et le génie d'Oña brille surtout dans les descriptions et dans des comparaisons pleines de nouveauté et de vérité. Relativement aux premières, celle de la tempête qui assaillit l'escadre dans la traversée de Coquimbo à Talcahuano, celle des deux batailles, et d'autres à leur suite, se distinguent par une énergie et une exactitude qui feraient honneur à Homère lui-même. L'apparition du spectre de Lautaro à Talgüeno, surtout, est un passage qui, bien qu'imité de Virgile, présente des beautés d'un ordre si relevé, s'empreint si profondément de *ce terrible* sous lequel frissonne le lecteur, qu'elle suffirait pour immortaliser l'auteur. Qu'on lise plutôt cette description du spectre :

» Je vis sa tête surgir comme un crâne nu, parsemé par-ci par-là de longs cheveux; ses yeux qui réjouissaient le ciel et la terre, plongés au fond d'un abîme de tristesse! Je vis le trouble envelopper leurs orbites comme un voile peint de sombres couleurs! Je vis sa figure ensuite, sa figure altérée, abattue et livide, couverte de la pâleur de la mort! — Sa bouche, entourée d'un noir nuage, n'exhalait, lorsqu'il respirait, qu'une épaisse fumée, et le long de son corps sans vie, comme de sa figure cadavéreuse, ruisselait une sueur sanglante. Et à travers la plaie cruelle qui avait déchiré son flanc et tant hâté sa fin violente, le héros montrait ce cœur — qui avait été si héroïque — où ne circulait déjà plus du sang, mais du pus! »

» Ce qui choque dans Oña, relativement aux femmes, c'est qu'il n'ait pas eu assez de tact philosophique ni d'adresse poétique, pour les rendre physiquement intéressantes dans leur physionomie propre, sans recourir aux types européens ou asiatiques. Est-ce que par hasard une Araucane, avec son teint cuivré et ses gros traits, ne possède pas de qualités qui méritent de toucher des hommes rudes, belliqueux et farouches, comme les amoureux d'Oña? Loin de là, nous savons par l'histoire qu'elles inspirèrent souvent de vives passions, même aux conquérants.

» Un autre défaut de l'*Araucanie domptée*, dans la peinture des caractères, consiste à rendre les Indiens trop éclairés et instruits; les héros et les héroïnes de l'Araucanie connaissent la mythologie, et ses augures figureraient parfaitement dans l'*Illiade* ou dans l'*Enëide.*

Une chose à signaler encore, c'est que l'*Araucanie domptée* est un poème peu chrétien, non quant aux maximes et aux principes de morale, qui sont très-purs et évangéliques, et que l'auteur prodigue à pleines mains, surtout au commencement de ses chants, mais quant au coloris et quant aux machines poétiques. Les allusions à la mythologie sont extrêmement fréquentes, défaut assurément fort excusable, quand on réfléchit qu'Oña a écrit à une époque où l'érudition mythologique était une condition essentielle du talent poétique. Il n'en est pas de même de son *Enfer*, espèce d'expédient très-froid, qui n'a d'autre objet que de faire envoyer la furie Mégère pour empoisonner Caupolican et Frescia, sa femme, qui, soit dit en passant, se baignent dans un lac avec assez peu de décence. L'*Enfer* d'Oña est entièrement païen, et il aurait pu le baptiser, comme le Dante, sans blesser le goût de son époque.

» Beaucoup d'imitation, et peu ou point d'invention, tel était, au siècle d'Oña, le caractère de la poésie espagnole, qui n'admettait de l'originalité que dans les pièces de théâtre.

Notre poète fut trop fidèle à son siècle, et lorsqu'il eût été capable de créer, il ne fit qu'imiter et parfois copier. Ercilla, Virgile et aussi l'Arioste furent ses modèles.

» Ce en quoi Oña se rapproche de notre temps, c'est le côté philosophique qu'il révèle. Son ouvrage abonde en observations fines; mais où il se montre plus philosophe et plus profond observateur, c'est dans ses réflexions sur le cœur de la femme, dont il paraît avoir fait une étude sérieuse et consciencieuse.

» Le style de l'*Araucanie domptée* est généralement animé et vigoureux; mais il est plein de *concetti*, *lazzi* et jeux de mots qui produisent le plus mauvais effet. Le chantre de D. Garcia ne termine jamais un chant sans l'annoncer par quelque pointe épigrammatique. La versification est généralement bonne, et devient moins lourde qu'elle ne l'est d'ordinaire dans les huitains, à cause du nouvel ordre de rimes qu'il a introduit; l'ouvrage n'est pourtant pas exempt de vers durs, forcés, obscurs. Oña se montre pauvre dans les rimes : car souvent un mot rime avec lui-même, et cela lorsqu'il conserve une signification identique; mais on reconnaît parfois que le poète procède ainsi pour faire parade de finesse. En dépit de tous ces défauts, qu'il faut attribuer, la plupart, à l'époque où parut l'*Araucanie domptée*, ce poème a des beautés qui doivent le faire signaler, surtout pour le Chili, le seul peuple de l'Amérique, dont la littérature naissante puisse offrir une épopée.

Les comparaisons d'Oña sont riches et originales. Nous en prendrons quelques-unes au hasard, pour qu'on puisse en juger. Parlant de la rencontre inespérée de Talguëno avec son épouse dans une cabane de pasteurs, et décrivant l'embarras qu'il éprouvait à s'exprimer, à cause de l'excès même de sa joie, il se sert de cette comparaison : Comme un vase plein d'une eau fraîche, dont le corps est très-large et le col étroit, n'en laisserait pas échapper une goutte, si

l'on voulait l'épancher d'un seul coup — à moins qu'on ne le brisât....

» Peignant ailleurs la lutte de Gualeva avec une bête féroce qui allait la dévorer sous les yeux de Tucapel, son époux, mortellement blessé, perdant tout son sang par ses blessures et sur le point d'expirer, l'auteur dit que le guerrier se leva pour défendre sa femme, et il emploie cette comparaison aussi neuve qu'ingénieuse :

» Comme on voit d'ordinaire arriver à un malade, réduit à une telle faiblesse et à une telle extrémité, que déjà, pour se tourner d'un côté, il a besoin de la main d'un parent, lorsqu'une fièvre le prend tout-à-coup, vous le verriez bondir plein de vigueur et de force, et commander à tous ses membres, comme s'il jouissait d'une pleine santé.

» Dans le même chant, en parlant du sentiment de honte qu'éprouva Gualeva, parce qu'elle n'avait pu s'empêcher de montrer un peu de frayeur lors de sa lutte contre la bête féroce, et de la sueur qui ruisselait sur son visage, il la compare avec beaucoup de justesse à *une fraîche rose non cueillie et couronnée de la rosée matinale....*

» Un autre mérite de l'*Araucanie domptée* consiste dans la convenance et dans l'unité des caractères. Le principal personnage, D. Garcia, apparaît toujours comme un soldat invincible, non moins que comme un prudent et habile général. Tucapel est le plus audacieux, le plus terrible et le plus superbe des hommes. Rengo est le héros qui le suit en force et en valeur, mais il paraît un peu plus humain. Orompello est brave, est intrépide, mais déjà son front rayonne d'une lueur de civilisation, et il est assez généreux pour empêcher la mort d'un ennemi qui se défendait avec héroïsme. Galvarino est féroce, taciturne, implacable. Talguëno est vaillant et hardi, mais avec une certaine bassesse. Les femmes que le poète introduit dans ses épisodes, quoiqu'elles soient bien loin d'être araucanes, ne laissent

pas d'intéresser. Elles sont souverainement belles, pleines de tendresse, pleines de générosité. Gualeva surtout est un caractère magnifique, dans le genre des Amazones du Tasse. Délirante de douleur de ne pas rencontrer son mari, elle saisit le carquois et le coutelas d'un guerrier araucan, court jusqu'au fort, et se lamentant de n'avoir pas péri dans la lutte en combattant aux côtés de son Tucapel, elle défie sérieusement Rengo, et s'offre à remplacer son mari dans le duel dont il était convenu avec lui. »

Les autres ouvrages qui ont été reconnus comme étant d'Oña, sont un cantique à saint François Solano, un poème où il décrit le tremblement de terre qui ruina la ville de Lima en 1569, et quelques sonnets sur différents sujets. Il projeta une œuvre du genre pastoral, qui aurait pour objet les heureux succès de Hurtado de Mendoza à la cour. Lope de Vega, dans son *Laurier d'Apollon*, attribue à Oña un poème consacré à saint Ignace de Loyola, le même indubitablement que Gil de Zarate porte dans son catalogue de poèmes épiques, sous le nom d'Ignace de Cantabria. Oña mourut à Lima, nommé fiscal de l'Audience.

Alonso Ercilla y Zuñiga naquit à Madrid le 7 août 1533[1], d'une famille originaire de Bermeo en Biscaye. Appelé dans le palais de Charles-Quint en qualité de page de son fils le prince Philippe, il montra un génie vif, un jugement droit et un caractère naturellement belliqueux, qualités brillantes qui se développèrent ensuite par l'étude et par ses voyages en Europe et en Amérique. Ercilla se trouvait à Londres à la suite du prince Philippe, lorsque parvint à la cour la nouvelle de la mort de Pedro Valdivia et du soulèvement des Araucans. Le roi nomma aussitôt Jérôme d'Alderete, capitaine général du Chili, et Ercilla l'accompagna pour

[1] La *Biographie universelle*, publiée par MM. Michaud, dit qu'Ercilla est né en 1525, et ajoute qu'aucun biographe n'avait jusque-là fixé l'époque de la naissance de l'illustre poète. (*Note du traducteur.*)

prendre part à une guerre à laquelle le portait son cœur intrépide et son caractère belliqueux. A la mort d'Alderete, Ercilla continua son voyage jusqu'au Pérou; là, il s'enrôla dans l'armée de D. Garcia Hurtado de Mendoza, sous le commandement duquel, non-seulement il se battit dans les campagnes d'Araucanie, mais il participa à la découverte de l'archipel de Chiloé, et fut peut-être celui qui pénétra le plus avant dans l'intérieur du pays [1].

Après avoir couru mille dangers, après avoir eu un pied sur l'échafaud et la tête sous la hache heureusement maniée par une main jeune, inexpérimentée et sans doute bien légère [2], il retourna au Pérou, et de là se dirigea vers l'Espagne. Ercilla écrivit son *Araucana*, poème composé de trois parties, composées, comme il le dit, en écrivant la nuit ce qu'il faisait le jour. Il imprima d'abord la première partie seulement; il y joignit ensuite la seconde, et publia les deux en 1578. Ayant écrit la troisième, il publia les trois l'an 1590. Cette édition fut suivie de beaucoup d'autres. Les guerres que soutinrent les Araucans avec tant d'héroïsme, pour faire triompher leur révolte contre Philippe II, forment le sujet de l'œuvre. Bien que D. Alonso se soit proposé de suivre de plus près possible, dans la relation des évènements, la trace de la vérité, il est néanmoins inexact dans le récit de plusieurs faits, et il paraît en général enclin à croire légèrement ce qui tient du prodige et du surnaturel. L'auteur témoigne au surplus d'une imagination féconde pour embellir sa relation; joignez-y l'agrément de son style et l'abondance admirable de ses pensées : « Tout cela fait

[1] C'est là qu'arriva, là où aucun autre n'avait pénétré, D. Alonso d'Ercilla, qui le premier passa le détroit avec dix hommes seulement dans une petite barque sans lest, en février 1558, et qui, le dernier jour du mois, retourna parmi les siens, à deux heures du soir. — Chant XXXVI. (*Note de l'auteur.*)

[2] Et je ne dis pas comment enfin, tombé entre les mains d'un jeune capitaine, je fus injustement traîné sur la place publique pour y être décapité. — Chant XXXII. (*Note de l'auteur.*)

d'Ercilla un second Lucain espagnol, d'autant plus digne d'admiration, que le poète de Cordoue trouvait une matière plus ample et plus riche dans la grandeur même des héros et dans l'importance des luttes, du résultat desquelles dépendait l'empire du monde, tandis que la lutte acharnée des Araucans n'avait d'autre objet, comme le dit le poète, que de défendre quelques terrains incultes et quelques rochers [1]. »

Toutes les pensées du poème d'Ercilla sont grandes, mais il y a des passages vraiment inimitables; entre autres, la harangue de Colocolo [2], si vantée par Voltaire, est supé-

[1] Antonio Sancha, dans le prologue de son *Araucana*.

[2] Voici l'élégante traduction que Voltaire a faite de cette harangue, dans son *Essai sur la poésie épique* (chap. VIII):

« Caciques, illustres défenseurs de la patrie, le désir ambitieux de commander n'est point ce qui m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que vous disputiez avec tant de chaleur un honneur qui peut-être serait dû à ma vieillesse, et qui ornerait mon déclin: c'est ma tendresse pour vous, c'est l'amour que je dois à ma patrie qui me sollicite à demander attention pour ma faible voix. Hélas! comment pouvons-nous avoir assez bonne opinion de nous-mêmes pour prétendre à quelque grandeur, et pour ambitionner des titres fastueux, nous qui avons été les malheureux sujets et les esclaves des Espagnols? Votre colère, caciques, votre fureur ne devraient-elles pas s'exercer plutôt contre nos tyrans? Pourquoi tournez-vous contre vous-mêmes les armes qui pourraient exterminer vos ennemis et venger notre patrie? Ah! si vous voulez périr, cherchez une mort qui vous procure de la gloire: d'une main brisez un joug honteux, et ne répandez pas dans une querelle stérile les précieux restes d'un sang que les dieux vous ont laissé pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue, à la fière émulation de vos courages: ce même orgueil que je condamne augmente l'espoir que je conçois. Mais que votre valeur aveugle ne combatte pas contre elle-même, et ne se serve pas de ses propres forces pour détruire le pays qu'elle doit défendre. Si vous êtes résolus de ne point cesser vos querelles, trempez vos glaives dans mon sang glacé. J'ai vécu trop longtemps: heureux qui meurt sans voir ses compatriotes malheureux, et malheureux par leur faute! Ecoutez donc ce que j'ose vous proposer. Votre valeur, ô caciques, est égale; vous êtes tous également illustres par votre naissance, par votre pouvoir, par vos richesses, par vos exploits; vos âmes sont également dignes de commander, également capables de subjuguer l'univers; ce sont ces présents célestes qui causent vos querelles. Vous manquez de chef, et chacun de vous mérite de l'être; ainsi, puisqu'il n'y a aucune différence entre vos courages, que la force du corps décide ce que l'égalité de vos vertus n'aurait jamais pu décider.... » Le

rieure, au jugement de quelques critiques, au discours par lequel, au commencement de l'*Illiade*, Nestor cherche à unir les esprits des héros grecs, qui se disputaient la possession d'une captive [1]. On ignore en quelle année arriva la mort de cet illustre écrivain.

La *Captivité heureuse* de D. Francisco Bascuñan est, à notre avis, un des ouvrages de mérite qu'a produits le Chili et qui enrichissent sa littérature nationale. L'auteur, natif de la Conception, fils du maître de camp général D. Alvaro Nuñez Pineda y Bascuñan, fit, dès ses premières années, ses études latines et sa philosophie sous la direction des Jésuites, et il aurait probablement terminé tous les cours que suivaient à cette époque au Chili ceux qui se consacraient au culte de la science, si son père n'avait été atteint d'une maladie grave qui exigea le retour de D. Francisco au sein de sa famille. D. Alvaro, vieux militaire et défenseur enthousiaste de la cause du roi d'Espagne, engagea son fils d'entrer dans l'armée, comme une carrière où il pourrait gagner noblement sa subsistance et s'ouvrir dans l'avenir une route glorieuse. La volonté paternelle fut suivie sans résistance. D. Francisco avait dix-sept ans, lorsqu'il quitta les belles-lettres pour ceindre l'épée, qu'il reçut dans le corps des cadets. Une bonne conduite, jointe à une valeur à toute épreuve, le fit monter rapidement par tous les grades de la milice. Il était capitaine, lorsque Putapichion défit, près

vieillard propose alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une grosse poutre, et de déférer à qui en soutiendrait le poids plus long-temps l'honneur du commandement. »

C'est après avoir cité cet éloquent morceau, où Voltaire reconnait qu'Ercilla est supérieur à Homère, qu'il déclare le poète espagnol *au-dessous du moindre des poètes dans tout le reste! Le poème*, ajoute-t-il, *est plus sauvage que la nation qui en fait l'objet...*

Mais ici, comme souvent ailleurs, la passion a compromis le jugement de Voltaire, et nous désirons vivement qu'une bonne traduction fasse enfin connaître au public français les beautés de l'*Araucanie* (*Note du traducteur.*)

[1] *Ecole de littérature*, tome 1. (*Note de l'auteur.*)

de las Cangrejeras, le 29 mai 1629, une division espagnole, laissant beaucoup de morts et quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait Bascuñan. Le partage des prisonniers fait entre les chefs de l'armée victorieuse, Bascuñan échut par le sort à l'ulmen Maulican, au service duquel il passa immédiatement. Le captif rencontra dans son maître un protecteur aussi généreux que décidé, et il dut, en plusieurs circonstances, la conservation de sa vie à l'affection sincère que Maulican lui avait tout d'abord vouée [1].

Cet évènement forme le commencement de la *Captivité heureuse*, et le sujet de son premier livre. L'auteur y raconte, comme dans les livres suivants, les dangers imminents que courut sa vie pendant les mois qu'il resta prisonnier, les aventures fréquentes qui lui arrivèrent avec divers personnages de l'Araucanie, et les embûches dressées à chaque pas à sa vertu par des peuplades familiarisées avec les vices les plus honteux. Nous pouvons considérer la *Captivité heureuse* comme une nouvelle historique; mais, en lui rendait la justice qu'elle mérite, nous devons nous hâter de proclamer que, comme telle, elle se distingue par le plus haut mérite.

Dans la narration des faits, il se montre le défenseur in-

[1] Bascuñan a laissé, dans sa *Captivité heureuse*, un monument de sa reconnaissance envers son généreux protecteur, dans la romance suivante : « C'est à toi, véritable Atlas, que ma reconnaissance offre ces strophes mal cadencées qui s'échappent d'un cœur brûlant. — Combattant dans la guerre, et grièvement blessé dans le combat, défaillant, évanoui, je l'avoue, je suis devenu ton captif. — La fortune m'a été contraire, et cependant je ne veux pas me plaindre, puisque je trouve en toi un puissant bouclier pour ma défense. — Tu as acquis dans la bataille le nom du brave Mars, et aujourd'hui, par tes procédés courtois, tu immortaliseras ta race ; — Car pour le héros qui joint la courtoisie à la valeur et au courage, il ne faut plus de creuset pour faire connaître ses carats. — C'est par ta valeur que tu m'as fait ton captif et ton prisonnier, il n'y a pas de doute; mais tu m'as captivé bien plus souvent par tes soins compatissants. — Mais je pourrai dire que j'ai été un heureux captif, en me trouvant subjugué par les nombreuses qualités qui enrichissent ta personne. — Vis, illustre maître, vis de longues années, en dépit des lâches dont la jalousie s'oppose à tes grandes actions. (*Note de l'auteur.*)

trépide de la vérité; il la venge quand il la trouve méconnue; il la remet en lumière toutes les fois qu'il la voit obscurcie, et il proteste à chaque instant qu'il ne veut point s'en éloigner d'un point. Cette impartialité honore singulièrement Bascuñan, surtout lorsque d'autres historiens de son époque oublient certains exploits, qui ternissent la gloire des conquérants européens. L'auteur de la *Captivité heureuse* considère les faits, en faisant abstraction totale des personnes. C'est ainsi qu'il fait l'éloge de la noblesse de caractère, de la valeur, de la bonté et des autres vertus, quelque part qu'il les trouve, chez des amis ou des ennemis. Peu d'écrivains ont su refuser de prodiguer un encens immérité aux chefs espagnols. Lors même que des actions blâmables, que de tristes exemples de cupidité et de despotisme devaient appeler la honte sur la mémoire de quelques-uns d'entr'eux ; eh bien ! l'histoire tracée par des mains timides, ou inspirée par une conscience hypocrite, les présentait encore comme de véritables héros; mais Bascunan, leur arrachant leur masque, les laisse voir sous leur véritable physionomie et couverts de cette lèpre qui répugne, sans doute, mais qu'il n'est pas permis à l'historien de cacher. Les quatrième et cinquième discours nous découvrent dans tout son éclat cette qualité, qui relève tant le mérite de la *Captivité heureuse.* L'auteur y raconte un entretien qu'il eut avec le vieux Quialevo, ulmen du pays. Bascuñan tâchait de s'enquérir des motifs de la guerre que soutenaient les Araucans avec un pareil acharnement, et bien qu'il ne pût ne pas les connaître, il voulait néanmoins rectifier ses idées, en entendant l'opinion d'un homme si plein de sens et d'expérience que Quialevo. Voici comment Bascuñan rapporte cette intéressante conversation [1] :

[1] Nous avons cité d'une manière continue cette discussion; mais en rapprochant quelques phrases disséminées en divers chapitres des troisième et quatrième discours. La conversation est très-longue et souvent interrompue. (*Note de l'auteur.*)

« Ecoutez-moi un instant pour toute votre vie, me dit Quialevo, et après m'avoir entendu, concluez si notre révolte est ou n'est pas juste. Quand vous vous êtes présentés pour la première fois dans notre pays, en nous demandant obéissance au roi d'Espagne, nous nous décidâmes en grand nombre à nous soumettre, pour pouvoir rester en paix avec nos enfants et nos femmes. Alors, vous avez exigé de nous des tributs énormes, et nous les avons payés. Bientôt vous nous avez condamnés à vous servir, et nous nous sommes encore résignés à cette dure épreuve, parce qu'au moins nos enfants et nos femmes pouvaient vivre tranquilles dans leurs cabanes... Mais votre cupidité ne tarda pas à tout fouler aux pieds pour se satisfaire, et votre cruauté à dépasser toutes les limites du possible, pour nous tourmenter et nous pousser à bout. Vous nous avez fait travailler sans nous donner des aliments; vous nous avez laissé mourir dans les mines sans les consolations des nôtres; vous avez pillé nos villages, en nous enlevant nos femmes et nos enfants pour les vendre comme esclaves! Et qui vous a autorisés à nous marquer à la figure d'un fer ardent? Vos femmes n'ont-elles pas brûlé les nôtres vives dans leurs propres demeures, après que vous autres, vous les aviez violées sous nos yeux!...

» Si, par hasard, nous en avions agi de même à votre égard, il n'y aurait pas de quoi s'étonner, nous n'aurions fait qu'imiter vos exemples. Mais, bien qu'ils nous frappassent constamment la vue, bien que vous-même vous nous ayez toujours dressés à vos mauvais et maudits usages, nous n'avons pas voulu vous imiter en cela, parce que cela nous paraissait cruel, atroce, indigne de cœurs généreux et de guerriers vaillants. Et pourquoi les vôtres commettent-ils tous ces crimes? n'est-ce pas parce que naturellement ils nous veulent du mal? Pourquoi désirent-ils nous voir consumés par les flammes? Qu'est-ce que nous leur avons fait, nous

autres? Défendre notre territoire, notre liberté adorée, nos enfants et nos femmes. N'est-ce donc point pire, de nous forcer à souffrir les disgrâces, les vexations, les travaux et les affronts que je vous ai dit que nous souffrions? Ne vaut-il pas mieux, pour nous, combattre et périr à la tâche, que de recommencer à subir de nouveaux tourments et à supporter de nouveaux travaux? Ceux, dont vos devanciers nous ont laissé le souvenir, sont tels, que je regarde comme impossible que le pays se soumette encore aux Espagnols, et qu'il cesse de faire une guerre perpétuelle, interminable; car, quand il ne resterait qu'un seul Indien, il doit marcher les armes à la main, et périr les armes à la main, plutôt que de vivre votre sujet [1]. »

Bascuñan se récrie contre ces horreurs; il les jette à chaque pas à la face des Européens, et en déduit les conséquences avec une grande force de logique :

« Comment, dit-il, comment ces naturels ont-ils pu recevoir la connaissance d'un Dieu et d'une foi qu'on leur prêchait au milieu de tant d'horribles persécutions? Et après avoir entendu ce récit, y aura-t-il quelqu'un qui ose calomnier les Chiliens, en les vexant de mauvaise foi et de trahison? Si la lumière, qui devait dissiper l'aveuglement de leurs pensées, s'obscurcissait à leurs yeux, de toute la noirceur réelle des crimes exécrables et de tout genre dont ils étaient les témoins et les victimes, n'était-il pas inévitable qu'ils vécussent toujours dans les ténèbres, sans entrevoir le but véritable de la foi catholique?... Je ne sus que répondre aux raisonnements si justes et si vrais que faisait ce vieillard; je dis quelques mots pour tâcher de justifier notre conduite si criminelle; mais le cacique ne se donna point pour satisfait : son canton avait été témoin de deux ou trois faits, dont je ne pouvais effacer les traces par mes paroles,

[1] Le discours de l'Indien n'est-il pas un véritable modèle d'éloquence antique? *Note du traducteur.*)

comme il ne pouvait cesser de les rappeler constamment à sa mémoire. »

Comme politique, Bascuñan découvre les causes réelles de tous les maux qui, de son temps, affligeaient le pays; et parmi les différentes causes qu'il indique, il en signale trois principales : la première consistait dans les excès de tout genre que les Européens commettaient contre les indigènes; la seconde, dans le changement continuel des chefs politiques qu'éprouvait le royaume : « Chacun d'eux, dit-il, cherche à se faire valoir aux yeux du roi, et dans ce but, renouvelle les hostilités, afin de terminer la guerre et d'obtenir ce que n'ont pu ses prédécesseurs. Quel gouverneur n'a pas écrit à Sa Majesté qu'enfin la guerre cessait, et que la couronne avait conquis un pays qu'elle ne possédait pas auparavant? » La troisième cause se trouvait dans le manque d'intégrité et de zèle qu'on remarquait chez beaucoup de magistrats et de serviteurs du roi. « Ils cherchent à s'enrichir, et ne se soucient guères de savoir si les moyens qu'ils emploient pour y parvenir sont légitimes ou non. » Pour appuyer ses assertions, il apporte des preuves convaincantes, il cite des faits contemporains et qui sont à la portée de tout le monde; en un mot, il laisse parfaitement démontré tout ce qu'il avance.

L'ouvrage de Bascuñan abonde en pensées qui renferment une profonde philosophie, en maximes qui parlent au cœur d'une manière pathétique, irrésistible. L'auteur, en même temps qu'il se montre bien au-dessus des préjugés qu'auraient pu lui inspirer les idées arriérées et mesquines de son époque, révèle partout des principes solides, des sentiments éminemment religieux, de la grandeur d'âme, un culte ardent des vertus chrétiennes et morales, et de très-vastes connaissances en tout genre de littérature, sacrée comme profane.

Les poésies dont se trouve parsemée la *Captivité heureuse*,

sont, quelques-unes, des traductions des passages des livres poétiques de la Bible, ou des meilleurs poètes profanes, Virgile, Horace, Ovide, etc., et la plupart, des productions originales de Bascuñan lui-même. Celles-là même ont le mérite de la nouveauté ; car le traducteur ne s'est pas rigoureusement assujetti aux règles grammaticales; mais cherchant l'élégance et la beauté du vers, il a traduit avec une entière liberté. La version du passage suivant de l'*Enéïde* nous offre une bonne preuve de ce que nous disons : (*Eripiunt subitò nubes, etc.*, liv. I.) : « Les nuées épaisses dérobaient tout-à-coup à notre vue le ciel, la lumière et le jour ; une nuit profonde répandait ses vagues ténébreuses qui s'étendaient à l'envi ; les divers éléments se déchaînaient ; et du pôle antarctique, à travers ses extrémités neigeuses, s'échappaient des éclairs annonçant la mort ! »

Les compositions poétiques de Bascuñan se recommandent par la simplicité agréable qui y règne ; il y en a qui renferment des pensées élevées et des conceptions sublimes, mais aucune presque ne se soutient à cette hauteur jusqu'à la fin. Le sonnet, par exemple, composé en l'honneur de Marie, au moment même où il fut affranchi de la servitude, est assez bon dans les deux premiers quatrains et dans le premier tercet, mais toute la beauté qui brille dans cette partie est ternie par le dernier tercet, qui ne répond pas au reste de la composition. Nous le citons ici : « Qui est-il, ô Reine, qui veuille se prévaloir de votre saint nom, et qui, vous priant avec larmes, n'obtienne pas du premier coup ce qu'il paraîtrait impossible d'obtenir avec le temps? Qui est-il, Vierge sainte, qui, après s'être remis entre vos mains dans un grand danger, ne parvienne pas au repos de ses plus grandes fatigues, et ses espérances sont couronnées d'un heureux succès? Cela éclate bien dans ma longue vie, puisqu'au milieu de tant de périls cruels, vous avez voulu me soustraire à la mort. Je vous en rends grâces, aujour-

d'hui qu'à l'abri de toute mauvaise chance, j'apprécie la faveur qui ne ressemble, si l'on y regarde bien, à aucun rachat ordinaire. »

On reconnaît à première vue la différence notable qui existe entre la dernière partie si commune et si vulgaire par la pensée, que désagréable par les consonnances, et le commencement de la pièce certainement belle et pleine de majesté. La même imperfection se fait sentir dans beaucoup d'autres poésies de l'auteur.

Bascuñan, comme poète, se rendit encore plus curieux en faisant des vers dans le dialecte araucan, et bien qu'il annonce comme faites par les jeunes chanteuses de la nation, les chansons qu'elles lui adressaient dans leurs divertissements, nous croyons devoir lui en attribuer exclusivement la composition, dont il puisait la matière dans les sentiments de tristesse qu'elles exprimaient. Cela se démontre surtout par la correction et l'élégance du vers. On remarque, entre autres morceaux, la construction régulière de la stance suivante, qu'elles chantaient à Bascuñan, la nuit où déjà libre, il partait de l'Impériale pour la Conception :

Abcúduam in Ema
Amo tualú gatú *pichi Alvaro* [1] Emi
Chalitú á Emi á
Gui maya, guan maita pegue no el mi [2].

L'auteur de la *Captivité heureuse* consacra sa muse à chanter, plein de tendresse filiale, les vertus et les prouesses

[1] D. Alvaro Nuñez Pineda y Bascuñan s'était fait craindre des Araucans par sa grande valeur : on appelait son fils *pichi Alvaro*, c'est-à-dire *petit Alvaro*, sans doute au souvenir des exploits de son père. (*Note de l'auteur.*)

[2] « J'ai mon cœur déchiré parce que tu t'éloignes d'ici : je viens te faire mes adieux, Alvaro, puisque tu te dérobes à nos regards ; je viens te dire en chantant que ne te voyant plus, je ne cesserai de pleurer. » (*Traduction libre de l'auteur.*)

de son père, et bien que cette composition ne surpasse pas les autres en mérite, elle fait ressortir dans tout son éclat cette piété filiale, qualité qui honore tant ceux qui la possèdent. Bascuñan sortit de captivité le 27 novembre 1629. Il resta dans l'armée, et y obtint l'avancement auquel lui donnaient droit sa valeur et les autres qualités distinguées qu'il réunissait dans sa personne.

Nous devons en grande partie, aux soins du religieux franciscain frai Bonaventure Aranguiz [1], la conservation du précieux manuscrit de la *Captivité heureuse.* D'après son témoignage, tout-à-fait digne de foi, le manuscrit fut envoyé au Pérou et retourné de là au Chili ; il arriva dans ses mains considérablement endommagé. Le laborieux moine en entreprit la copie qu'il fit effectivement de sa propre main. L'original et la copie se conservent à la bibliothèque nationale de Santiago. Nous devons dire que le copiste s'est permis d'altérer plusieurs passages qui lui parurent peu moraux, comme il dit, et qu'on peut excuser dans l'auteur, à cause de son attachement sincèrement systématique à la vérité historique. Il paraît que Bascuñan écrivit sa *Captivité heureuse* en 1640.

D. Jérôme de Quiroga a écrit sur les principaux évènements de l'histoire politique du Chili, depuis le commencement de la conquête jusqu'à l'année 1656. Il en divise le récit, en suivant l'ordre chronologique des gouverneurs, à partir de D. Diego d'Almagro jusqu'à D. Antonio Acuña y Cabrera. Nous pouvons considérer cet ouvrage comme un relevé très-rapide des faits et gestes les plus notables de chacun des capitaines généraux. L'auteur était militaire, et

[1] Le R. P. frai Bonaventure Aranguiz, parent du capitaine D. Rodrigo d'Aranguiz, qui périt à la journée de las Cangrejeras, obtint, comme religieux dans sa communauté, un rang fort distingué par ses vertus ; il gouverna la province de son ordre, et lui rendit des services éminents. Comme citoyen, ce fut un patriote éclairé, que ni la prison, ni l'exil qu'il souffrit, ne purent empêcher de travailler en faveur des idées républicaines. (*Note de l'auteur.*)

remplit la charge importante de maître de camp général du royaume.

D. José Basile Rojas rendit à l'histoire du Chili le même service que Quiroga, en faisant une relation succincte des principaux actes des gouverneurs du pays, depuis D. Diego d'Almagro jusqu'à D. Juan Enriquez. Rojas prit part aux campagnes contre les Araucans, devint leur prisonnier, retrouva la liberté en payant sa rançon, peupla le fort de Tucapel, rebâtit celui d'Arauco, et y resta quelque temps comme gouverneur de la frontière. En 1672, il se rendit en Espagne, où, sur la demande de D. Antonio Isasi, président nommé du Chili, il fit sa relation historique. Les manuscrits de Quiroga et celui de Rojas se trouvent à la bibliothèque nationale de Santiago.

D. Pedro Ugarte de la Hermosa passa au Chili, en servant de secrétaire au président et capitaine général D. Lope d'Ulloa y Lémus. Grâce à son emploi, il eut à sa disposition les documents nécessaires pour écrire son *Histoire du Chili*, dont il entreprit le travail en 1620. Il la commence par une relation très-abrégée de la conquête, et la continue avec la même brièveté jusqu'à la mort d'Alonso de Rivera. Ugarte s'arrête à cet évènement, pour décrire la situation si malheureuse où se trouvait alors le royaume. Il continue ensuite la narration des faits culminants qui eurent lieu jusqu'à son temps. D. Pedro Ugarte fut aussi le secrétaire du successeur d'Ulloa dans le gouvernement.

SÉRIE DES CHEFS POLITIQUES

qui gouvernèrent l'Etat du Chili durant le dix-septième siècle.

La démission de D. Francisco Quiñones est acceptée au mois d'août 1601.

D. Alonso Garcia Ramon lui succède et exerce quelques mois le commandement suprême ; il est remplacé par

D. Alonso de Rivera, officier de grand renom dans la guerre des Pays-Bas. Il est écarté du gouvernement au commencement de l'année 1604.

D. Fernando Talaverano prend le pouvoir par intérim le 4 janvier 1604.

D. Alonso Garcia Ramon tient de nouveau le timon des affaires, par suite de la destitution de Rivera. Il se rend d'abord à la Conception, et se fait reconnaître à Santiago le 1er avril 1605. Il conserve l'autorité jusqu'au 19 août 1610, où il meurt.

D. Louis Merlo de la Fuente, appelé à le remplacer, en vertu du choix que D. Garcia Ramon avait fait de sa personne à la Conception, le 9 juillet 1610, gouverne l'Etat jusqu'à ce que son successeur arrive du Pérou.

D. Juan Jara Quemada prend possession du gouvernement du Chili, dans la ville de Santiago, le 15 janvier 1611, en vertu de la nomination faite par le vice-roi du Pérou.

D. Alonso Rivera reparaît, commence son administration le 12

mars 1612, et la continue jusqu'à sa mort, arrivée à la Conception le 9 ou 10 mars 1617.

D. Fernando Talaverano, auditeur le plus ancien, désigné par Rivera, lui succède; il est reconnu à Santiago le 16 mars 1617, et gouverne dix mois.

D. Lope d'Ulloa y Lemus, élevé au gouvernement du Chili, remplit ses fonctions depuis le 12 janvier 1618 jusqu'au 8 décembre 1620, où il meurt à la Conception.

D. Cristoval de la Cerda, doyen d'âge des auditeurs, remplace dans le gouvernement, le 13 décembre 1620, son prédécesseur qui l'avait nommé.

D. Pedro Sorres d'Ulloa, de l'ordre d'Alcantara, lui succède, et gouverne depuis le 22 avril 1622, jour auquel il est reconnu à Santiago, jusqu'au 17 septembre 1624, où, sur le point de mourir à la Conception, il nomme son successeur.

D. Francisco d'Alava y Norueña lui succède à la Conception le 19 septembre 1624, et ne reste au pouvoir que six mois.

D. Louis Fernandez de Cordoba y Arce, seigneur del Carpio, reçoit le commandement à la Conception le 29 mars 1625, et fait son entrée solennelle à Santiago le 21 décembre de la même année. Il gouverne jusqu'à la fin de 1629, où lui succède

D. Francisco Laso de la Véga, originaire des montagnes de Santander. Il reçoit sa nomination à la Conception en décembre 1629; il fait sa première entrée à Santiago le 23 juillet 1630: il meurt en avril 1639, laissant pour successeur

D. Francisco Zuñiga, marquis de Baides, qui gouverne six ans.

D. Martin de Mujica, chevalier de Saint-Jacques, succède au marquis de Baides dans l'administration du pays, qu'il dirige jusqu'au mois de mai 1649, où il meurt presque subitement.

D. Alonso de Cordoba y Figueroa vient lui succéder immédiatement, comme appelé au gouvernement par son prédécesseur, et remplit ses fonctions jusqu'à juin 1650, époque à laquelle son successeur prend le commandement.

D. Antonio d'Acuña y Cabrera, de l'ordre de Saint-Jacques, après un gouvernement agité de quatre années, est déposé à la Conception,

et laisse le pouvoir entre les mains de son successeur, le 13 avril 1655.

D. Francisco de la Fuente Villalobos, choisi accidentellement par le peuple, gouverne jusqu'à l'arrivée de

L'amiral D. Pedro Portel Casanate; il reçoit le commandement à la Conception en janvier 1656, et le conserve jusqu'à sa mort, arrivée en février 1662, dans la même ville.

D. Diego Gonzalez Montero gouverne sans titre pendant trois mois.

D. Angel Peredo est nommé gouverneur intérimaire par le vice-roi de Lima, et le reste jusqu'à l'arrivée de

D. Francisco Meneses, Portugais d'origine, qui prend le pouvoir dans les provinces de Cuyo en 1663; il est suspendu en mars 1676.

D. Diego Avila y Coello, marquis de Nava-Morquende, gouverne deux ans par intérim.

D. Diego Gonzalez Montero reparaît une seconde fois sans titre.

D. Juan Henriquez, originaire de Lima, se charge du gouvernement à la Conception le 30 octobre 1671; son gouvernement cesse le 24 avril 1682.

D. José Garro, de la Cantabrie, reçoit le bâton de commandement des mains d'Henriquez, à Santiago, et le quitte en 1691.

D. Thomas Marin de Poveda, marquis de Cañada Hermosa, né à Grenade, prend les rênes du pouvoir à Santiago le 6 janvier 1692, et les tient jusqu'au 14 décembre 1700.

SÉRIE DES TOQUIS ARAUCANS

pendant le dix-septième siècle[1].

Paillamacu reste à la tête des Araucans jusqu'à la fin de l'an 1604.

[1] Les lacunes qu'on remarquera à différentes époques, dans cette série, viennent de ce que la dignité de toqui ou généralissime n'était décernée que durant la guerre. (*Note de l'auteur.*)

Huenecura lui succède, et gouverne l'Etat jusqu'à 1610.

Aillavilu II, élu pour remplacer Huenecura, abdique la dignité de toqui; on élit pour lui succéder

Ancanamon, qui soutient la guerre jusqu'en 1613, année où lui succède

Loncothegua, qui abdique peu de temps après son élection.

Lientur, élu pour successeur de Loncothegua, rehausse l'éclat des armes de sa patrie par des triomphes signalés. Arrivé à un grand âge, il renonce au commandement.

Putapichion lui succède, et blessé à l'affaire d'Alvarrada, il se retire.

Son successeur Quepuantu, élevé des derniers rangs de la milice jusqu'au commandement suprême, est tué par Loncomilla dans un combat singulier ou duel.

Putapichion reparaît, succède à Quepuantu, et périt dans un combat.

Huenucalquin lui succède, lequel, après avoir défendu avec succès la cause de la patrie, perd la vie dans une rencontre en Elicura. On choisit à l'instant pour le remplacer

Curanteo, qui défait l'armée espagnole, mais qui est tué peu de temps après dans une autre action. Il a pour successeur

Curimilla, qui hasarde plusieurs entreprises peu importantes, et sans issue favorable.

Lincopinchon succède à Curimilla, et conclut un traité de paix à Quillin avec le marquis de Baides le 6 janvier 1641.

Clentaru, élu toqui en 1655, après avoir remporté sur ses ennemis des victoires éclatantes, abdique et meurt.

Aléjos, métis et déserteur de l'armée espagnole, est nommé successeur de Clentaru, et après plusieurs faits d'armes importants, il est assassiné par deux de ses femmes en 1661.

Mizque, successeur d'Aléjo, fait prisonnier, meurt.

Colicheuque lui succède, et meurt dans l'affaire du passage de Chivilingo en 1663.

Udalevi prend le commandement des Araucans à la mort de Co-

licheuque, et après l'avoir exercé avec valeur, il périt dans la journée des *Saules*.

Ayllicuriche lui succède, et après avoir fait et rompu la paix, il tombe entre les mains des Espagnols et perd la vie en 1673.

Millalpal, créé toqui général par les Butalmapus en 1694, conclut la paix rompue quelque temps auparavant.



TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ÉVÊQUES

qui gouvernèrent l'Eglise épiscopale de Santiago durant le dix-septième siècle de l'ère chrétienne.

D. frai Juan Perez d'Espinosa, natif de Tolède, religieux de Saint-François, monte sur le siège de Santiago en 1600, et l'occupe jusqu'à 1622.

D. Francisco Salcedo, natif de Ciudad-Reale, présenté par Philippe IV, comme évêque de Santiago, succède à d'Espinosa, et gouverne de 1624 à 1635.

D. frai Gaspar de Villaroel, Augustin, prend la mitre épiscopale de Santiago en 1637, et la porte jusqu'en 1651.

D. Diego Sambrano y Villalobos gouverne deux années et meurt.

D. Fernando d'Avendano, proposé pour évêque de Santiago, meurt sans prendre possession de son Eglise en 1657.

D. Diego d'Encina jouit de la présentation royale, mais il meurt sans recevoir ses bulles.

D. frai Diego de Humanzoro, Franciscain, prend possession de l'Eglise de Santiago en 1661, et l'administre jusqu'à 1679.

D. frai Bernard Carrasco, Dominicain, succède à Mgr Humanzoro, en 1679, sur le siège épiscopal qu'il occupe jusqu'à 1694.

D. Francisco de la Puebla Gonzalez prend possession de l'Eglise de Santiago en 1698, et meurt la quatrième année du siècle suivant.

—

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ÉVÊQUES

qui, dans le cours de ce siècle, gouvernèrent la cathédrale de l'Impériale, appelée depuis de la Conception du Chili.

D. frai Reginald Lizarraga, de l'ordre de Saint-Dominique, transfère le siège épiscopal à la Conception le 7 février 1603, et l'occupe jusqu'à sa promotion au siège du Paraguay en 1609.

Vacance. L'évêque de Santiago nomme un administrateur pour le diocèse de la Conception, parce que le chapitre n'a pas un nombre suffisant de chanoines. Un décret royal décerne cette dignité au P. Louis Valdivia en 1611.

D. Carlos Marcel Corni est sacré à Lima le 18 octobre 1618, et promu au siège de Trujillo, avant de se rendre à la Conception.

D. frai Jérôme Oré, Franciscain, présenté pour évêque de la Conception, prend le gouvernement le 7 avril 1620, et l'exerce jusqu'au commencement de 1630, année où il meurt.

D. Diego Sambrano y Villalobos succède à Mgr Oré dans l'administration de l'Eglise de la Conception en 1637; il est promu au siège de Santiago en 1651.

D. frai Denis Cimbron, de l'ordre de Saint-Bernard, prend possession du siège le 8 octobre 1656, et l'occupe jusqu'au 19 janvier 1671.

D. frai Andres Betancur, frère mineur, est élu évêque de la Conception en l'an 1674, et meurt sans prendre possession de son Eglise.

D. frai Francisco Vergara y Loyola, Augustin, est élevé à l'épiscopat en 1676; il administre jusqu'à 1685.

D. frai Antonio Morales, de l'ordre des Prêcheurs, sacré comme devant remplacer Vergara y Loyola, périt sur les côtes de Tucapel.

D. frai Louis Lémus y Usategui, Augustin, est sacré à Madrid comme évêque de la Conception, et meurt sans réaliser le voyage.

D. frai Martin Hijar y Mendoza, Augustin, reçoit le gouvernement de l'Eglise de la Conception en 1695, et meurt la quatrième année du siècle suivant.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE XI



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

— LILLE. TYP. L. LEFORT. 1855. —